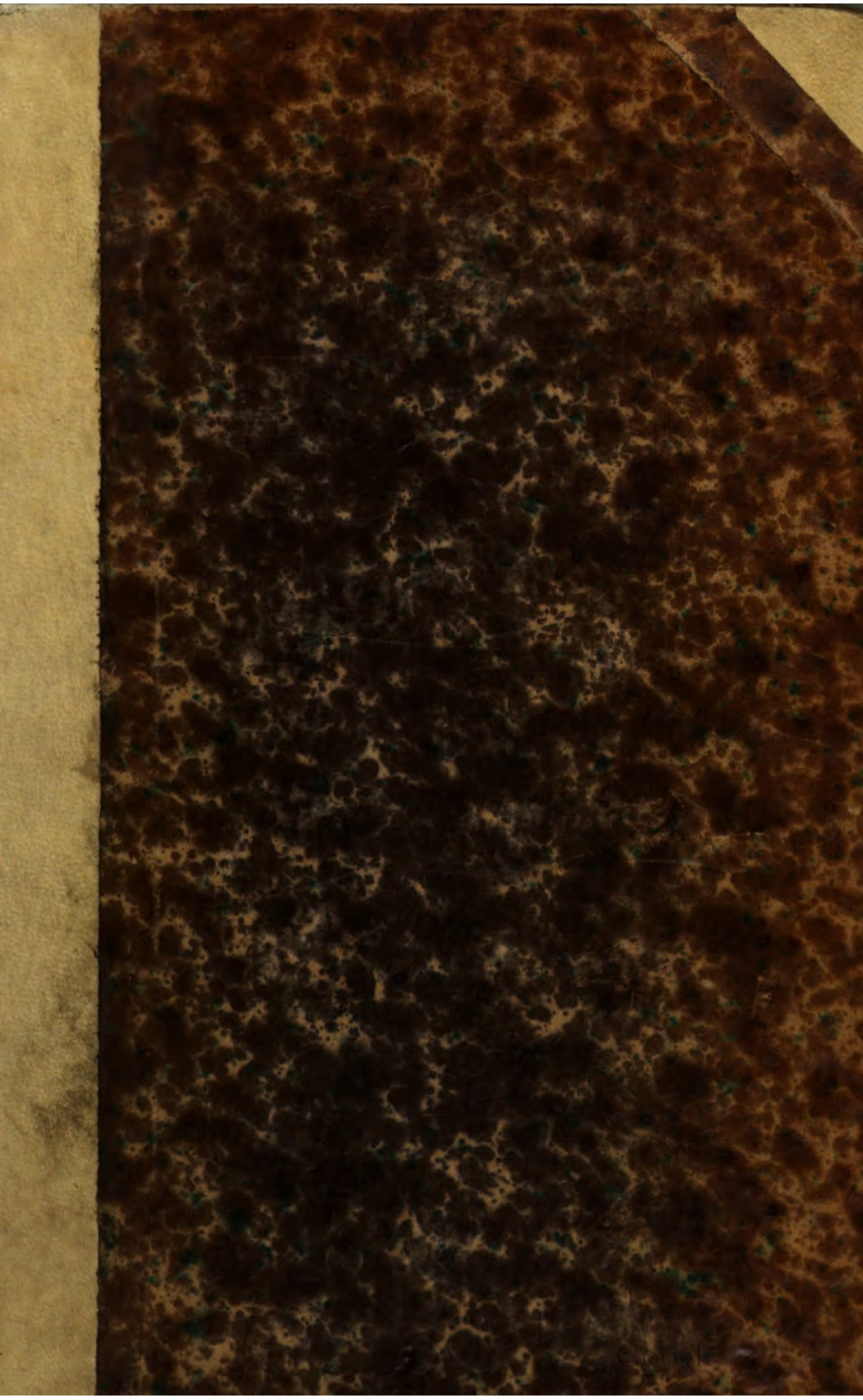



BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
201
27 D
9

CHRONIQUE

DE

ABOU-DJAFAR-MO'HAMMED-BEN-DJARIR-BEN-YEZID

TABARI.

PRINTED

FOR THE ORIENTAL TRANSLATION FUND

OF GREAT BRITAIN AND IRELAND

AND SOLD

AT THE R. ASIATIC SOCIETY'S HOUSE,

N° 22, ALBEMARLE STREET, LONDON.

CHRONIQUE

DE

ABOU-DJAFAR-MO'HAMMED-BEN-DJARIR-BEN-YEZID

TABARI,

TRADUITE

SUR LA VERSION PERSANE D'ABOU-'ALI MO'HAMMED BEL'AMI,

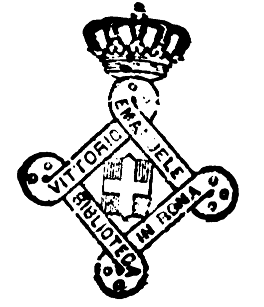
D'APRÈS LES MANUSCRITS

DE PARIS, DE LONDRES ET DE CANTERBURY,

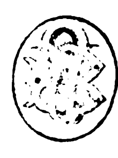
PAR

M. HERMANN ZOTENBERG.

TOME QUATRIÈME.







NOGENT-LE-ROTROU,

IMPRIMERIE DE A. GOUVERNEUR.

M DCCC LXXIV.

AVERTISSEMENT.

Ce quatrième et dernier volume de la traduction de la Chronique persane de Tabarî embrasse l'histoire des califes omayyades et des premiers Abbasides. Le plan de cette publication, et les limites qui lui avaient été primitivement fixées, ne nous ont pas permis de joindre à ce volume les appendices dont il a été question dans la préface du tome premier : il a paru préférable de les remplacer par une table alphabétique des noms propres.

Dans cette partie de l'ouvrage, j'ai suivi, en général, la seconde famille des manuscrits, parce que les innombrables lacunes et les erreurs les plus graves, qui se rencontrent presque à chaque ligne du ms. A, dont on a lu la description en tête du tome Ier, rendaient tout essai de traduction impossible, d'autant plus que je n'avais plus à ma disposition le manuscrit de Gotha, à l'aide duquel il serait possible de corriger ce texte dans une certaine mesure. Cependant j'ai pris dans le ms. A quelques chapitres relatifs

au règne de Mançour, dont le récit a été presque entièrement supprimé par le second rédacteur de la version persane. C'est, en effet, à partir du règne de ce prince, que le texte du ms. A est beaucoup plus développé que celui des autres manuscrits.

Telle qu'elle est, cette traduction ne sera pas sans utilité pour le lecteur européen qui désirera connaître de quelle manière, en Orient, un historien raconte et juge les événements. La partie relative à l'histoire des Sassanides a même une valeur particulière; car elle contient des traditions qui ne se trouvent pas ailleurs[1]. Je crois pouvoir compter sur l'indulgence du lecteur éclairé, qui ne me rendra pas responsable des erreurs commises par le traducteur et abréviateur persan. J'ai ajouté parfois quelques mots entre crochets pour rectifier ou compléter le texte que j'étais obligé de suivre sans m'en écarter. Mais j'ai pris plus de liberté avec les noms propres, dont la plupart sont mal orthographiés ou complètement altérés dans les manuscrits. Leur véritable forme a été rétablie, soit à l'aide des trois manuscrits arabes de la Chronique de Tabarî qui se trouvent dans le fonds arabe de la Bibliothèque nationale (Suppl. n° 2338, contenant la première partie de l'ouvrage, jusqu'à l'histoire de Joseph ; — ancien fonds n° 627, contenant une partie de l'histoire des Sassanides et de l'histoire contemporaine de l'Arabie ; — Suppl. n° 744, contenant les événements des années 82 à 101 de l'hégire), soit à l'aide de la partie du texte arabe publiée par Kosegarten, du Sîrat ar-Rasoûl,

1. Dans la préface du tome Ier, p. II, l. 11, on a imprimé, par erreur, Ommayades (Omayyades), au lieu de Sassanides.

d'Ibn al-Athîr, etc. Je regrette de n'avoir pas suivi ce système dès le début. Mais l'orthographe de plusieurs de ces noms altérés, qui dans le texte avaient été transcrits conformément aux leçons des manuscrits, a été rétablie dans la table alphabétique.

H. Z.

CHRONIQUE

DE MO'HAMMED BEN DJARIR

TABARI.

CINQUIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

ÉLECTION DE 'HASAN.

Quand 'Alî eut été enterré, le peuple prêta le serment d'hommage à 'Hasan. Le premier qui se présenta pour accomplir cet acte fut Qaïs, fils de Sa'd. Il dit à 'Hasan : Je te prête le serment de fidélité à condition que tu t'engages à régner d'après la parole de Dieu et les institutions du Prophète, et à combattre les dissidents. 'Hasan répliqua : La parole de Dieu et les institutions du Prophète renferment en elles-mêmes l'obligation de faire la guerre sainte. Le peuple conclut aussitôt que 'Hasan n'était pas disposé à prendre les armes. Cependant les habitants de Koufa et de l''Irâq insistèrent tant auprès de lui, qu'il se vit obligé de se mettre à la tête d'une armée. Il quitta Koufa avec quarante mille hommes, tous cavaliers. Hésitant toujours, malgré les réclamations du peuple qui demandait une action rapide, il se décida enfin,

après un mois de retards, à envoyer en avant Qaïs, fils de Sa'd, avec cinq mille hommes. Cependant les soldats, voyant la faiblesse de 'Hasan, le quittèrent pour rallier les drapeaux de Mo'âwiya. 'Hasan se rendit alors à Madâïn, où il demeura dans le palais blanc, l'ancienne résidence des rois de Perse.

Moghîra, fils de Scho'ba, gouverneur de la Mecque au nom d''Alî, fut, après la mort du calife, confirmé dans ce poste par Mo'âwiya. D'après une certaine tradition, 'Abdallah, fils d''Abbâs, était encore à Baçra au moment où 'Alî, qui lui avait fait demander compte de son administration, fut assassiné. Comme 'Hasan continuait toujours à rester à Madâïn, tout le monde, voyant qu'il ne voulait pas faire la guerre, chercha à se dégager de lui et rallia les drapeaux de Mo'âwiya. 'Abdallah, fils d''Abbâs, lui aussi, adressa à Mo'âwiya une lettre, dans laquelle il lui dit que, s'il ne lui demandait pas compte de son administration du trésor public, il lui rendrait hommage. Mo'âwiya accepta cette condition, et 'Abdallah se rendit en Syrie emportant tous ses biens, et de là il vint à la Mecque. Quelques-uns disent que ce fut 'Obaïdallah, frère d''Abdallah, fils d''Abbâs, qui traita avec Mo'âwiya et qui alla lui rendre hommage.

Les troupes qui étaient restées fidèles à 'Hasan jusqu'alors, se révoltèrent maintenant et réclamèrent leur solde. Ils pénétrèrent même dans ses appartements privés, et il fut maltraité et blessé. Mo'âwiya marcha avec toute l'armée de Syrie sur l''Irâq et établit son camp à un endroit près de la frontière nommé Maskan. Le gouverneur de Madâïn nommé par 'Hasan était Sa'd, fils de Mas'oud. Son neveu Moukhtâr, fils d'Abou-'Obaïd le Thaqifite, qui vivait avec lui, et qui, à cette époque, était encore un adolescent, voyant que 'Hasan était abandonné par tous, dit à son oncle : Si tu veux accomplir un acte courageux, mets la main sur la personne de 'Hasan, pour

le livrer à Mo'âwiya, qui te récompensera en te donnant un gouvernement. Sa'd répliqua : Que Dieu te maudisse ! Tu me conseilles de livrer le rejeton du Prophète et le meilleur des hommes au fils d'Abou-Sofyân, le plus abominable de tous les hommes ?

'Hasan, songeant aux déceptions qu'avait subies son père de la part des gens de l''Irâq, et, craignant d'éprouver lui-même un sort encore plus fatal, se décida à entrer en négociations avec Mo'âwiya. Il lui fit proposer de lui abandonner le califat, mettant à sa renonciation les conditions suivantes : Il demandait que l'usage de maudire, à la suite de la prière publique, le nom d''Alî, fût supprimé ; en second lieu, que lui, 'Hasan, et tous les membres de la famille d''Alî fussent autorisés à demeurer à Médine ; puis que tout l'argent, qui se trouvait dans le trésor public de Koufa et qui se montait à la somme de cinq millions de dirhems, lui fût abandonné, pour être partagé entre lui et ses frères et sœurs, de même que le revenu annuel de Dârâbgerd, ville de la province de Perse située non loin de Baçra. En effet, la famille d''Alî qui était nombreuse, n'avait point de fortune ; 'Alî, en mourant, n'avait laissé qu'une somme de sept cents dirhems. Mo'âwiya envoya 'Abdallah, fils de Djabala, et 'Abd-er-Ra'hmân, fils de Samoura, comme négociateurs, auprès de 'Hasan. Les conditions exigées par ce dernier furent acceptées, sauf celle qui était relative à l'usage de maudire 'Alî en chaire. Mo'âwiya ne s'engagea à faire omettre la formule dans une mosquée que lorsque 'Hasan assisterait à la prière. Les deux envoyés de Mo'âwiya reçurent en son nom le serment de fidélité de 'Hasan et de tous les enfants d''Alî. 'Hosaïn refusa d'abord de le prêter ; mais 'Hasan lui dit sévèrement : Crois-tu être plus sage que moi ? Prête le serment ! C'est un avantage pour ce monde aussi bien que pour le monde futur. 'Hosaïn obéit à

contre-cœur. 'Hasan, dans un sermon qu'il adressa à l'armée, dit : Les sentiments que j'éprouve envers vous, ô habitants de l''Irâq, sont ceux de la plus complète indifférence. Vous avez constamment abreuvé de chagrin mon père, et vous avez fini par le tuer. Quant à moi, vous avez également attenté à ma vie et la blessure que j'ai reçue de vos mains, n'est pas encore fermée. De plus, vous avez pillé ma maison. Si vous traitez ainsi un membre de la famille du Prophète, Dieu jugera entre vous et moi. J'ai prêté le serment d'hommage à Mo'âwiya, et je vous délie de celui que vous m'avez prêté; je ne m'en soucie plus. Après ces mots, 'Hasan descendit de la chaire et partit avec 'Abdallah, fils de Djabala, pour se rendre auprès de Mo'âwiya, entre les mains duquel il prêta de nouveau le serment de fidélité, au nom de toute sa famille. A partir de ce jour, tout l''Irâq salua Mo'âwiya du titre de Prince des croyants. Au moment où 'Hasan se disposa à partir pour Médine, 'Amrou, fils d'Al-'Âç, dit à Mo'âwiya : Invite 'Hasan à haranguer le peuple de Koufa, qui, en l'entendant parler, reconnaîtra son incapacité pour remplir les fonctions de chef religieux. Le vendredi suivant, Mo'âwiya, après avoir fini son sermon, engagea 'Hasan à monter en chaire. 'Hasan prononça un discours très-éloquent. Mo'âwiya l'interrompit au milieu et l'invita à descendre. 'Hasan se mit ensuite en route. A Qâdesiyya, un Bédouin l'aborda par ces mots : Honte des Arabes !

Qaïs, fils de Sa'd, maintenait toujours ses campements, à la frontière de Syrie, avec ses cinq mille hommes ; et tous ceux qui ne voulaient pas reconnaître Mo'âwiya, ralliaient ses drapeaux. Il réunit ainsi une armée considérable. Mo'âwiya, connaissant les ressources de l'esprit rusé de Qaïs, était fort inquiet relativement à ses projets. Qaïs était, en effet, l'un des sept hommes célèbres, à cette époque,

parmi les Arabes, pour leur ruse. Les autres étaient 'Abdallah, fils d''Abbâs ; 'Abdallah, fils de Bodaïl ; Moghira, fils de Scho'ba ; 'Amrou, fils de d'Al-'Âç ; Mo'âwiya, fils d'Abou-Sofyân, et Ziyâd, fils d'Abou-Sofyân. Mais tous ceux-ci étaient inférieurs à Qaïs. Mo'âwiya lui adressa une lettre, dans laquelle il lui disait : Au nom de qui me fais-tu la guerre, puisque 'Hasan, ton maître, m'a prêté serment avec toute sa famille ? Qaïs lui répondit : J'aime mieux faire la guerre sans avoir un chef, que de prêter serment à un chef indigne. Mo'âwiya prit alors une grande feuille de papier blanc, y apposa son cachet et écrivit au bas : J'accepte toutes les clauses contenues dans cette feuille. Et il l'envoya à Qaïs. 'Amrou, fils d'Al-'Âç, lui fit remarquer qu'il ne devrait pas montrer tant d'inquiétude, parce que, disait-il, les troupes de Qaïs le quitteront aussitôt que la solde ne leur sera plus payée. Mo'âwiya répondit : Qaïs est assez rusé pour les retenir par la persuasion seule. Lorsque Qaïs reçut le message de Mo'âwiya, il se dit que, n'ayant point de chef au nom duquel il pourrait continuer la guerre, il valait mieux pour lui se soumettre. Il demanda et obtint tout ce qu'il désirait, et vint ensuite à Koufa, où il prêta serment à Mo'âwiya, dont l'autorité était dès lors incontestée. L'abdication de 'Hasan avait eu lieu au mois de rabî'a premier de l'an 41 de l'hégire, et Qaïs prêta le serment au mois de rabî'a second.

Mo'âwiya était sur le point de retourner en Syrie, lorsqu'il fut informé que, dans la ville de Schehrzour, située près de 'Holwân, il y avait un rassemblement de Khâridjites, au nombre de cinq cents hommes, gens de Koufa. Mo'âwiya convoqua les habitants de Koufa et leur dit : Je n'accepte pas votre engagement de fidélité comme valable, avant que vous ayez réprimé ce soulèvement des Khâridjites. Le chef de ces

derniers était Farwa, fils de Naufal al-Aschdja'î, qui disait à ses adhérents : On pouvait être divisé sur la question de savoir si 'Alî était un usurpateur ou un souverain légitime ; mais dans le cas de Mo'âwiya, le doute n'existe pas. Cinq mille gens de Koufa, qui s'étaient enrôlés, attaquèrent les Khâridjites. Un certain nombre de ceux-ci furent tués ; les autres se dispersèrent dans différentes contrées. Mo'âwiya exprima sa satisfaction aux habitants de Koufa. Il fit partir 'Amrou, fils d'Al-'Âç, pour reprendre ses fonctions de gouverneur d'Égypte, et donna le gouvernement de Koufa au fils d''Amrou, 'Abdallah. Cependant Moghîra, fils de Scho'ba, qui était venu à Koufa, dit à Mo'âwiya : Tu t'es jeté hors de selle. Tu as donné l'Égypte à 'Amrou et Koufa à son fils, tandis que toi tu vas résider en Syrie ! Mo'âwiya reconnut la justesse de cette observation, et remplaça immédiatement 'Abdallah par Moghîra. Quand 'Amrou apprit la conversation de Moghîra avec Mo'âwiya, il vint trouver celui-ci et lui dit : J'ai appris que tu as nommé Moghîra gouverneur de Koufa ! — C'est vrai, répliqua Mo'âwiya. — Tu as bien fait, reprit 'Amrou ; mais je veux te donner mon avis sur lui. Moghîra est un homme qui ne lâche plus ce qu'il a pris. Donne-lui le gouvernement, mais confie à un autre que lui l'administration du trésor public. — Tu as raison, dit Mo'âwiya, et il fit ainsi. 'Amrou, fils d'Al-'Âç, alla trouver Moghîra et lui dit : Mon cher ami, tu as donné un coup et moi un autre ; mais le mien sera plus effectif.

Mo'âwiya, ayant fait de nouveau ses préparatifs de départ, fut retenu encore une fois par la nouvelle que 'Homrân, fils d'Abân, avait levé l'étendard de la révolte, à Baçra, et qu'il était soutenu par les trois fils de Ziyâd : 'Obaïdallah (le même qui, plus tard, donna l'ordre de tuer 'Hosaïn), 'Abd-er-Ra'hmân et 'Abbâd. Mo'âwiya avait adressé à Ziyâd, qui

était gouverneur du Fars, une lettre, dans laquelle il lui disait : Tu as entre les mains des sommes considérables, provenant du revenu de la province de Perse et du Kirmân. Envoie-moi cet argent. Ziyâd avait répondu que tout l'argent du trésor public avait été dépensé conformément aux ordres donnés par 'Alî. Mo'âwiya lui envoya un nouveau message ainsi conçu : Les choses étant ainsi, viens me trouver ici, pour rendre tes comptes. Ziyâd se transporta alors à Içtakhr, et resta dans le château-fort qu'il y avait fait construire. Lorsque, ensuite, la révolte éclata à Baçra et que les fils de Ziyâd furent accusés d'en être les instigateurs, Mo'âwiya y envoya Bosr, fils d'Abou-Artâ, qui avait l'ordre de mettre à mort les fils de Ziyâd. Bosr, après avoir occupé la ville, les fit saisir et voulait les faire exécuter, lorsque Abou-Bakra, un affranchi du Prophète, intervint en leur faveur et demanda un sursis d'une semaine, afin qu'il pût aller à Koufa et obtenir leur grâce. Bosr ayant consenti à ce délai, Abou-Bakra se rendit auprès de Mo'âwiya, qui avait beaucoup d'amitié pour lui, et qui accorda la grâce demandée. Mo'âwiya retourna ensuite en Syrie; il rappela Bosr et nomma 'Abdallah, fils d''Âmir, gouverneur de Baçra. Une certaine tradition rapporte que le gouvernement d''Abdallah comprenait aussi les provinces de Seïstân, de Nîmrouz et même le Khorâsân, et qu'il fit administrer cette dernière province en son nom, par Bischr, fils Ahtham (Qaïs, fils de Haïtham ?).

En cette même année naquit 'Alî, fils d''Abdallah, fils d''Abbâs, qui fut l'aïeul des califes abbasides. Au commencement de l'an 42, Mo'âwiya nomma Merwân, fils d'Al-'Hakam, fils d'Abou'l-'Âç, gouverneur de Médine; Khâlid, fils de Sa'îd, fils d'Al-'Âç, gouverneur de la Mecque, et Schoraï'h, le qâdhî, juge à Koufa. Ce fut, suivant une certaine tradition, en cette année que naquit, dans le Tâïf, 'Haddjâdj, fils de Yousef.

CHAPITRE II.

MORT DE ʿHASAN, FILS D'ʿALÎ.

Aussitôt après le départ de ʿHasan, Moʿâwiya songea à le faire mourir en secret. Il adressa une lettre à l'une des femmes de ʿHasan, à Asmâ, fille d'Aschʿath, fils de Qaïs, et lui promit de la marier à son propre fils Yezîd, si elle voulait faire périr son mari. Asmâ ayant consenti, Moʿâwiya lui envoya une serviette qui avait été trempée dans du poison, qu'elle devait donner à ʿHasan quand il serait avec elle, pour qu'il s'en servît à se purifier. Asmâ exécuta ce plan. Le poison entra dans le corps de ʿHasan, qui mourut bientôt après. D'après une autre tradition, Moʿâwiya lui aurait fait donner une boisson empoisonnée. On dit aussi qu'il avait promis à Asmâ dix mille dirhems et dix fermes dans le Sawâd de l'ʿIrâq, qu'il avait tenu cette dernière promesse, mais qu'il refusa ensuite de la marier avec Yezîd.

ʿHasan, au moment de sa mort, était âgé de quarante-six ans. On voulut l'enterrer à côté du tombeau du Prophète. La fosse était déjà creusée et on avait apporté le corps, lorsque ʿÂïscha, assise sur un chameau, arriva et défendit de procéder à l'enterrement sur un terrain qui, disait-elle, lui appartenait. Les habitants de Médine, très-irrités contre elle, lui reprochèrent sa façon d'agir, disant : Un jour tu es sur le chameau, faisant la guerre, et un autre jour tu querelles, du haut de ton chameau, à propos d'une bière, et tu ne veux pas que le petit-fils du Prophète soit enterré près de lui ! Mais ʿÂïscha persista dans son refus, et le groupe d'hommes qui la soutenaient attaquèrent leurs adversaires et leur lancèrent des

flèches ; la bière, sur laquelle était le corps de 'Hasan, en fut criblée. On l'enterra ensuite au cimetière de Baqî'.

Les enfants de 'Hasan et toute la famille d''Alî se rendirent avec 'Hosaïn à la Mecque, où ils demeurèrent. Asmâ alla trouver Mo'âwiya et lui demanda l'exécution de sa promesse. Mo'âwiya lui dit : Ayant trahi ton mari, qui était le petit-fils du Prophète, ne trahirais-tu pas aussi mon fils? Et il la fit mettre à mort.

CHAPITRE III.

MO 'AWIYA ET ZIYAD, FILS D'ABOU-SOFYAN.

Quand Mo'âwiya fut de retour en Syrie, il ne lui restait plus un seul ennemi à craindre, si ce n'est Ziyâd, qui s'était enfermé dans le château d'Içtakhr et qui disposait de ressources considérables. Mo'âwiya appréhendait qu'il ne lui déclarât la guerre pour mettre sur le trône un membre de la famille du Prophète. Il fit venir de Koufa Moghîra, fils de Scho'ba, qui était lié d'amitié avec Ziyâd, pour le consulter sur cette affaire. Moghîra lui dit : Sois sans inquiétude ; il n'y a dans la famille d''Alî personne qui cherche le pouvoir. Mo'âwiya répliqua : Ce que je demande c'est que Ziyâd vienne ici. — Je sais, reprit Moghîra, que tu m'as appelé pour que je te l'amène. En effet, il n'y a que moi qui puisse le décider à venir. Mais il faut faire ce que je vais te dire. Sache que Ziyâd est un homme honnête et sûr. Il craint que tu n'exiges de lui les comptes du revenu de la province de Perse et du Kirmân, dont une partie a été remise par lui à 'Alî et le reste employé suivant les ordres d''Alî ; et il ne peut prouver cet emploi que par sa propre affirmation. Si tu consens à te contenter de sa parole

pour la reddition des comptes, je m'engage à aller le chercher et à te l'amener ; et, d'un autre côté, j'obtiendrai de lui qu'il te remette toutes les sommes qui sont actuellement entre ses mains. Mo'âwiya ayant consenti à cette proposition, Moghîra se transporta auprès de Ziyâd et le décida à l'accompagner en Syrie. Comme Mo'âwiya ne voyait pas un grand avantage à accepter une reddition de comptes appuyée seulement sur la parole de Ziyâd, il préféra de l'en dispenser complètement, et se fit remettre seulement les sommes qu'il avait entre ses mains. Moghîra retourna ensuite à Koufa, et Ziyâd se fit autoriser à y aller avec lui.

En l'an 43 de l'hégire, le jour de la fête de ramadhân, mourut 'Amrou, fils d'Al-'Âç. Son fils 'Abdallah fut nommé à sa place, et conserva le gouvernement d'Égypte pendant deux ans.

Les Khâridjites qui avaient échappé au massacre de Nehrewân, s'étaient répandus dans toutes les parties de l''Irâq. Ils y faisaient de la propagande et gagnaient un grand nombre d'adhérents. Après la mort d''Alî, dont ils se réjouissaient, ils rentrèrent à Koufa, sans être inquiétés par Moghîra, quoique Ziyâd, qui voyait le danger qui pouvait sortir de leurs menées, lui conseillât de les poursuivre et de les mettre en prison. Comme Moghîra ne voulut pas agir suivant son avis, Ziyâd le quitta et se rendit auprès de Mo'âwiya. Celui-ci le reçut avec honneur ; car Ziyâd était doué d'un esprit supérieur et était un homme d'État remarquable. Mo'âwiya prenait souvent son conseil. Il lui demanda pourquoi Moghîra, qui avait toujours eu recours à son jugement et à ses lumières, l'avait laissé partir. Ziyâd répondit : Moghîra est si pénétré d'admiration pour son propre jugement, qu'il ne veut plus écouter l'avis de personne. Seulement je crains que cette admiration aura des suites très-graves pour l''Irâq et pour

Koufa ; car les Khâridjites, qui avaient échappé à ʻAlî, sont rentrés à Koufa en grand nombre. Je lui ai conseillé en vain de les mettre en prison et de les tuer. Je l'ai quitté pour n'être pas présent, si une révolte éclate à Koufa. Moʻâwiya approuva Ziyâd et adressa à Moghîra une lettre, dans laquelle il lui fit des reproches sur sa faiblesse ; il lui dit : Pourquoi attends-tu que les Khâridjites se soient formés en un corps ? Ce sont des infidèles, qui ne reconnaissent pas de chef spirituel et qu'il est permis de tuer. Empare-toi de leurs personnes et fais-les mettre à mort. Moghîra n'obéit pas à cet ordre. Il s'écria : C'est moi qui ai porté Ziyâd à la grandeur, et maintenant il me cause des désagréments ! Moghîra négligea ainsi cette affaire jusqu'à ce qu'elle eût pris des proportions considérables. Les Khâridjites, au nombre de plus de cinq mille, après avoir élu comme leur chef Moustaurid, fils d'ʻOullifa, sortirent de Koufa et se répandirent dans les territoires de Mossoul et de Djezîra, où ils commirent de grands ravages. Moghîra envoya contre eux un corps de troupes sous les ordres de Maʻqil, fils de Qaïs. Il fallait un an pour venir à bout de cette révolte des Khâridjites, qui finirent par être dispersés dans différentes directions, après avoir perdu un grand nombre des leurs.

Ziyâd, dont la pénétration avait prévu ces événements dès l'origine, gagna de plus en plus l'estime de Moʻâwiya. Moghîra avait eu jusqu'alors la plus grande influence ; il céda maintenant le pas à Ziyâd, qui devint le conseiller et le ministre de Moʻâwiya, situation qu'il garda deux ans. Quelques années après, Moʻâwiya l'adopta comme son frère et ordonna que dorénavant il fût appelé Ziyâd, fils d'Abou-Sofyân, au lieu de Ziyâd, fils de Soumayya. En effet, Soumayya avait été esclave de Hind. Abou-Sofyân, l'ayant rendue enceinte, craignait la colère de sa femme, et, sans avouer qu'il était le père de

l'enfant, vendit l'esclave. Mais lorsque, trois mois après, Ziyâd vint au monde, il ressemblait d'une façon remarquable à Abou-Sofyân. Celui-ci nia sa paternité, et l'enfant grandit sous le nom d'Ibn-Soumayya. Mo'âwiya, qui connaissait ces circonstances et qui n'avait pas voulu soulever la question, par égard pour son père, les rendit maintenant publiques. Son fils Yezîd lui fit des observations à ce sujet; mais Mo'âwiya lui dit : Je suis entièrement certain qu'il est fils d'Abou-Sofyân.

'Abdallah, fils d''Âmir, était gouverneur de Baçra. C'était un homme d'un caractère faible et dépourvu du talent d'administration. Son autorité était méprisée, et les vols restaient impunis, parce qu'il craignait de mécontenter les parents des voleurs. Il ne réprima aucune transgression de la loi, de telle sorte que les malfaiteurs devinrent audacieux, et les honnêtes gens courbèrent la tête. Les habitants de Baçra, qui avaient été habitués au respect de l'autorité sous l'administration d''Abdallah, fils d''Abbâs et d'Abou-Mousa Al-Asch'arî, lorsqu'ils apprirent à mépriser ce nouveau gouverneur, commencèrent à commettre des meurtres et des vols, et l'ivrognerie et la fornication devinrent générales. Mo'âwiya, ayant reçu les plaintes de quelques citoyens de la ville, rappela 'Abdallah, fils d''Âmir, de son poste et lui donna comme successeur 'Hârith, fils d''Abdallah. C'était au commencement de l'an 45. 'Abdallah, fils d''Âmir, attribuait sa destitution à la jalousie de Ziyâd. Yezîd, avec qui il était lié d'amitié, nourrissait également contre Ziyâd des sentiments hostiles; cependant il lui fit remarquer qu'il ne devait pas, comme il le faisait, donner à Ziyâd le nom d'Ibn-Soumayya, mais de Ibn-Abou-Sofyân. 'Abdallah répondit qu'il pouvait produire cinquante témoins qui prouveraient que Ziyâd n'était pas le fils d'Abou-Sofyân. Lorsque Ziyâd eut connaissance de ce

propos, il s'en plaignit auprès de Mo'âwiya, qui, en conséquence, refusa de recevoir 'Abdallah en audience. Mais Yezîd étant intervenu auprès de son père, 'Abdallah obtint ensuite une audience et, plus tard, il fit des excuses à Ziyâd.

A la fin de l'an 45, Mo'âwiya, qui désirait confier à Ziyâd le gouvernement d'une province, voulut que le public fût d'abord instruit de son talent administratif. Sachant que Ziyâd préférait l''Irâq à toute autre province, il le destina à ce poste et lui dit : Je crois que tu rempliras bien les fonctions de gouverneur de Koufa. Cependant, je veux que tu te rendes dans cette ville, sans emporter actuellement l'acte officiel de ta nomination, afin que les gens s'habituent d'abord à toi et que tu t'y fasses des amis. Attends-toi à recevoir ta nomination dans un mois; mais que personne ne le sache auparavant. Arrivé à Koufa, Ziyâd alla demeurer dans la maison de Soulaïmân, fils de Rabî'a al-Bâhilî. Moghîra se montra plein d'égards pour lui, et les habitants de la ville vinrent lui rendre leurs hommages. Au bout de deux mois de séjour, Ziyâd attendait encore la lettre officielle, et il commença à s'en inquiéter. Un jour il fut visité par un homme qui était très-habile dans l'art de dire la bonne aventure. Ziyâd lui demanda qu'il interrogeât le sort pour lui, afin de savoir s'il aurait le gouvernement de Koufa ou non. Cet homme, étant sorti de la maison, vit, au haut d'un arbre, un corbeau qui croassait. Il rentra aussitôt et dit à Ziyâd : Tu auras un gouvernement important et renommé, mais non ici. — Sur quels indices parles-tu ainsi? demanda Ziyâd. — Parce que, répliqua l'autre, je viens de voir un corbeau au haut d'un arbre, et le mot qui signifie corbeau *(ghôrab)* a de l'affinité avec celui qui signifie distance *(gharbat)*. — Tu mens ! s'écria Ziyâd ; le prince des croyants est plus véridique que toi! A peine cet homme l'eut-il quitté, que Ziyâd reçut une lettre de Mo'âwiya, qui le

nomma gouverneur de Baçra. En effet, le calife ayant été informé que 'Hârith, fils d''Abdallah, ne savait pas faire respecter son autorité par les habitants de Baçra, pensa que Ziyâd seul serait capable d'y exercer les fonctions de gouverneur, et il le nomma à ce poste. Ziyâd lui-même préférait Baçra à Koufa; car il avait, dans la première de ces deux villes, sa famille et ses propriétés. De plus, il savait qu'il aurait à y déployer tout son talent administratif, parce que la ville était dans un état déplorable par suite du mauvais gouvernement d''Abdallah, fils d''Âmir. Dans la lettre qu'il adressa aux habitants de Baçra, le calife les exhorta à obéir à Ziyâd, qu'il leur envoyait comme gouverneur, et qui, disait-il, saura faire exécuter avec sévérité les lois.

Ziyâd arriva à Baçra au mois de djoumâda premier de l'an 45 de l'hégire. Il prit aussitôt les rênes du gouvernement et rétablit l'ordre dans la ville. Les voleurs et les vagabonds ne furent pas emprisonnés; ils furent tous mis à mort. Le soir, à la prière du coucher, qu'il accomplissait dans la mosquée, il faisait réciter par l'Imâm, entre les deux prosternations, la sourate de la Vache. Puis il prolongeait encore un peu la prière. Il rentrait ensuite chez lui et envoyait la garde pour parcourir la ville. Elle avait l'ordre de tuer quiconque elle rencontrerait dans les rues, attendu que, suivant l'opinion de Ziyâd, tout le monde devait avoir terminé ses affaires à cette heure de la nuit. Dorénavant, les malfaiteurs n'osèrent plus se montrer dans les rues. Une nuit, la patrouille trouva un Bédouin assis dans une place publique et gardant ses moutons. Le chef de la patrouille ayant appris de lui qu'il avait amené ces moutons à Baçra pour les vendre le lendemain, ne le tua pas sur-le-champ, mais le conduisit devant Ziyâd. Celui-ci demanda au Bédouin s'il ne connaissait pas le décret qui défendait à toute personne de se trouver dehors

pendant la nuit. Le Bédouin répliqua qu'il ne le connaissait pas, puisqu'il n'était arrivé du désert que le jour même, amenant ses moutons. — Je crois, reprit Ziyâd, que tu dis la vérité; mais je ne peux pas souffrir que les ordonnances de police que j'ai établies dans ma province soient violées; car demain il y aurait un autre qui ferait comme toi. Je vais donc te faire tuer; et si tu meurs innocent, tu auras le mérite du martyre. Cela vaut mieux que si mes lois subissaient une atteinte quelconque. Et Ziyâd le fit mettre à mort. La sécurité de la ville devint telle, qu'un objet pouvait être retrouvé à l'endroit où il avait été perdu un an auparavant, et que personne n'était obligé de fermer sa porte. Les Khâridjites n'obtenaient jamais leur grâce; chaque fois que l'un d'eux fut pris, il fut immédiatement mis à mort. Il y avait à Baçra un grand nombre d'anciens compagnons du Prophète, tels que Anas, fils de Mâlik; 'Imrân, fils de 'Hoçaïn; Samoura, fils de Djoundab, et 'Hakam, fils d''Amr le Ghifârite, auxquels Ziyâd donna des emplois. Cinq cents docteurs de la loi, savants et hommes voués à la vie religieuse, recevaient une pension du trésor public. Ziyâd était constamment entouré d'eux et les consultait sur toutes les affaires difficiles. Cependant ces hommes ne lui reconnaissaient pas le nom de « Fils d'Abou-Sofyân », que Ziyâd avait particulièrement à cœur de faire accepter. Ils l'appelaient toujours « Ziyâd, fils d'un tel. » Il créa une garde composée de quatre mille hommes, qu'il divisa en trois corps, dont l'un était chargé d'appréhender les malfaiteurs; l'autre d'exercer, dans les différents quartiers de la ville, la justice de paix; le troisième corps était chargé de la garde de ses propriétés particulières et du trésor public.

L'habileté administrative de Ziyâd devint célèbre et le respect de son autorité prit racine dans toutes les classes du

peuple. Mo'âwiya était très-satisfait de lui. Lorsque, en l'an 50, Moghîra, fils de Scho'ba, mourut à son poste à Koufa, Mo'âwiya, désirant élever le rang de Ziyâd, lui donna le gouvernement de cette ville, tout en lui laissant celui de Baçra. Ziyâd fut le premier qui réunit en ses mains le gouvernement de ces deux provinces, que l'on appelait « les deux 'Irâq ». Il résidait alternativement six mois dans chacune des deux villes, se faisant remplacer à Baçra pendant son absence, par Samoura, fils de Djoundab. Lorsqu'il fit son entrée à Koufa, il y avait une émeute dans la ville. Ziyâd se rendit à la mosquée principale et harangua le peuple de la même manière qu'il l'avait fait à Baçra en prenant possession de son poste. Après les préambules, il dit : « Habitants de Koufa, j'avais l'intention de venir ici avec une armée nombreuse; mais comme l'ordre est rétabli parmi vous, j'ai amené seulement ma suite et les gens de ma maison. » Les assistants dirent entre eux : Cet homme est parti hier n'étant que le fils de Soumayya et n'ayant ni famille, ni père, ni tribu; comment a-t-il aujourd'hui une maison de deux mille hommes? Puis on se mit à lui lancer des pierres. Ziyâd se couvrit le visage avec ses mains et attendit que la grêle de ces projectiles eut cessé. Il descendit ensuite de la chaire, sortit de la mosquée, dont il fit fermer les portes, s'assit à l'entrée sur un siége et ordonna aux deux mille hommes de sa suite de se tenir près de lui, le sabre à la main ; puis il fit amener les gens enfermés dans la mosquée par groupes de quatre hommes, et exigea de chacun un serment solennel, déclarant qu'il n'avait point jeté de pierres et qu'il ne savait pas qui l'avait fait. Tous ceux qui prêtèrent ce serment furent mis en liberté. Quatre-vingts hommes, qui ne voulurent pas jurer, furent retenus et considérés comme convaincus et coupables. Ziyâd fit venir un forgeron et une enclume et ordonna de leur

clouer les deux mains ensemble. Ensuite, il monta à cheval et se rendit, précédé de ses deux mille hommes, le sabre à la main, au palais. Pendant tout le temps qu'il resta à Koufa, il n'avait plus besoin d'infliger aucune punition.

Mo'âwiya augmenta ensuite le pouvoir de Ziyâd, en joignant au gouvernement des deux 'Irâq, les provinces du Khorâsân, du Seïstân et du Kirmân, toutes les contrées jusqu'à la frontière de Sind et de Hind. Ziyâd envoya 'Hakam, fils d''Amr, pour être son lieutenant dans le Khorâsân. Quand 'Hakam mourut à Merw, Ziyâd lui donna pour successeur Kholaïd, fils d''Abdallah, qu'il remplaça, après un an, par Rabî'a, fils de Ziyâd, de la tribu de 'Hârith. Celui-ci, sans employer la force, se rendit maître de la ville de Balkh, où il y avait eu une révolte. En cette même année, [50 de l'hégire], mourut, à la Mecque, Abou-Mousa Al-Asch'arî. Mo'âwiya accomplit, dans la même année, le pèlerinage. En passant par Médine, il voulut faire enlever de la mosquée la chaire du Prophète et la transporter en Syrie. Dieu, disait-il, est irrité contre les habitants de Médine, parce qu'ils ont tué 'Othmân. Il a éloigné d'ici le siége de l'autorité ; par conséquent cette chaire ne doit plus rester ici. Lorsqu'on était occupé à la déplacer, le soleil s'effaça, le jour s'obscurcit, et on vit apparaître les étoiles. Le peuple fit entendre des cris de terreur, et Mo'âwiya abandonna son projet. Il prétendait qu'il avait seulement voulu examiner les degrés, pour voir s'ils n'étaient pas pourris. Puis il fit ajouter aux trois degrés de la chaire six degrés nouveaux. La chaire est restée ainsi jusqu'à ce jour. Mais le prédicateur se place toujours au haut du sixième degré, parce que les trois degrés supérieurs sont les degrés primitifs, que personne ne touche, par respect pour le Prophète. Plus tard, lorsque 'Abdou'l-Mélik, fils de Merwân, voulut faire enlever la chaire, il céda aux représentations de Qabîça, fils de Dsouaïb, ancien

compagnon du Prophète, qui lui raconta ce qui s'était passé, quand Mo'âwiya avait fait la même tentative.

Rabî'a, fils de Ziyâd, lieutenant de Ziyâd dans le Khorâsân, faisait la guerre aux Turcs. Il vint jusqu'aux bords du Djî'houn, et même au-delà de ce fleuve, chassant les Turcs devant lui. Il revint aussitôt après. Ce fut Qotaïba, fils de Mouslim, qui, plus tard, fit la conquête de la plupart des villes de la Transoxiane.

Ziyâd exerça les fonctions de gouverneur pendant cinq ans. La sécurité était devenue telle qu'il se déclarait responsable pour chaque dirhem qui viendrait à se perdre dans toute l'étendue de ses états. Il avait tué sept mille Khâridjites dans une seule année. Il avait conçu le désir de joindre à son gouvernement l'administration des villes de la Mecque et de Médine. Il adressa à Mo'âwiya une lettre, dans laquelle il disait : Je tiens tous ces états avec ma main gauche, et ma main droite est libre. Si tu veux, confie-moi encore le gouvernement de la Mecque et de Médine, ce qui réaliserait le seul désir qui me reste en ce monde. Mo'âwiya l'investit de cette charge, et pendant six mois l'oraison royale fut prononcée au nom de Ziyâd, à la Mecque et à Médine. Au mois de ramadhân, de l'an 53, Ziyâd fut affligé de la gangrène, à la main. On lui conseilla de faire amputer la main. Ziyâd [consulta Schouraï'h, le Qâdhî, qui lui] dit : La vie et la mort dépendent de Dieu. Tu ne pourras augmenter tes jours, en te faisant amputer la main, ni les diminuer, en ne la coupant pas. Ziyâd cependant se décida à subir l'amputation, et mourut pendant l'opération.

Après la mort de Ziyâd, Mo'âwiya donna le gouvernement de Koufa, de Baçra et du Khorâsân à son fils 'Obaïdallah; celui de la Mecque à Sa'îd, fils d'Al-'Âç, et celui de Médine à Merwân, fils d'Al-'Hakam. Quant à 'Obaïdallah, fils de Ziyâd,

qui était alors âgé de vingt-cinq ans, il était venu en Syrie et s'était présenté à Mo'âwiya. Celui-ci lui demanda quels étaient les lieutenants que son père avait établis dans l''Irâq. 'Obaïdallah répondit que Baçra était administrée par Samoura, fils de Djoundab, et Koufa par 'Abdallah, fils de Khâlid, fils d'Asîd. Mo'âwiya lui dit : Si ton père t'avait confié un poste, je t'emploierais également. 'Obaïdallah dit : Comment pourrai-je porter la honte de [n']avoir obtenu [aucun] poste de mon père, ni de toi, qui es mon oncle? Mo'âwiya le fit partir pour le Khorâsân et lui ordonna d'entreprendre une expédition guerrière. 'Obaïdallah enrôla des troupes dans l''Irâq, vint dans le Khorâsân, franchit le Djî'houn et attaqua Baïkand, la résidence du roi des Turcs. Il se rendit maître de la ville, et le roi des Turcs s'enfuit à Samarcande. 'Obaïdallah fit aussi la conquête de Boukhârâ, laissant l'administration de cette province au chef qu'il y trouva, et retourna ensuite à Baçra, emmenant de nombreux prisonniers et une grande quantité de butin. Le roi des Turcs, au moment de prendre la fuite, avait oublié, en mettant ses jambières, la chaussette d'un de ses pieds. 'Obaïdallah emporta cette chaussette, qui était faite de brocart brodé de pierres précieuses, et la vendit aux marchands de Baçra au prix de deux cent mille dirhems. Après son retour dans l''Irâq, il fut nommé par Mo'âwiya gouverneur de Baçra, en remplacement d''Abdallah, fils d''Amr, fils de Ghaïlân. En l'an 56, après avoir fait proclamer Yezîd son successeur, Mo'âwiya ôta le gouvernement du Khorâsân à 'Obaïdallah et le donna à Sa'îd, fils d''Othmân.

CHAPITRE IV.

MO'AWIYA FAIT PROCLAMER YEZID SON SUCCESSEUR.

C'est en l'an 50 de l'hégire que Mo'âwiya conçut pour la première fois l'idée de faire reconnaître Yezîd pour son successeur. Il écrivit alors une lettre à Ziyâd et lui demanda son avis. Or Yezîd était un homme qui n'était occupé qu'à chasser, et entièrement plongé dans les plaisirs. Ziyâd répondit à Mo'âwiya : Yezîd est parfaitement apte à monter sur le trône. Seulement attends encore un certain temps, jusqu'à ce qu'il soit devenu plus âgé et plus sérieux. Mo'âwiya reconnut la justesse de cet avis. Mais Yezîd, qui en avait eu connaissance, envoya un messager à Ziyâd et lui fit demander une explication. Ziyâd lui adressa, à l'insu de Mo'âwiya, une lettre, dans laquelle il lui disait : Le prince des croyants m'a demandé mon conseil relativement à toi, et je lui ai dit d'attendre encore quelques années. C'était dans ton propre intérêt. Tu as tous les droits pour succéder à ton père ; mais il faut que tu abandonnes la chasse et les plaisirs, afin que, s'il me consulte de nouveau, je ne sois pas obligé de lui conseiller d'attendre encore. Yezîd était satisfait de cette réponse, et changea ses habitudes. En l'an 56, trois ans après la mort de Ziyâd, Mo'âwiya réunit les habitants de Damas, et leur ordonna de prêter le serment de fidélité à Yezîd. Il envoya ensuite dans toutes les villes de Syrie, des délégués chargés de faire prêter le serment de fidélité à Yezîd par tous les habitants. 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, dut faire de même à Koufa, dans l''Irâq, à Baçra et dans le Khorâsân. Dans tout l'empire musulman, de l'Orient à

l'Occident, Yezîd fut reconnu comme successeur au califat. Il n'y eut que quatre personnes qui refusèrent de prêter le serment, à savoir 'Hosaïn, fils d''Alî; 'Abdallah, fils d''Abbâs; 'Abdallah, fils d''Omar, et 'Abdallah, fils de Zobaïr. Quelques-uns disent que 'Abd-er-Ra'hmân, fils d'Abou-Bekr, refusa également le serment. Quant à 'Abdallah, fils d''Abbâs, qui était aveugle, il demeurait à la Mecque, et avait une maison de campagne à Taïf. Sommé de prêter le serment, il dit : Ce n'est pas un homme aveugle comme moi qui puisse faire le calife. Il est indifférent que je prête le serment, ou non. Mo'âwiya accepta cette excuse. Relativement aux autres, qui étaient à Médine, il écrivit à Merwân, fils d'Al-'Hakam : Laisse-les tranquilles, jusqu'à ce que j'arrive moi-même.

Sa'îd, fils d''Othmân, demeurait à Damas. Lorsqu'il apprit que ces quatre hommes avaient refusé de prêter le serment, il se repentit de l'avoir prêté lui-même. Il disait : Mon père n'a pas été inférieur à leurs pères, et moi je ne suis pas inférieur à eux. Pourquoi me suis-je tant hâté ? Il alla trouver Mo'âwiya et lui dit : Tu sais avec quelle bonté mon père a agi envers toi. Moi-même je n'ai pas refusé de prêter le serment comme les autres. Et cependant tu ne fais rien pour moi. Mo'âwiya enleva à 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, le gouvernement du Khorâsân et le donna à Sa'îd, qui se rendit à son poste accompagné de Tal'ha, fils d''Abdallah, appelé *Tal'ha des Tal'ha*, et de Mouhallab, fils d'Abou-Çofra. Sa'îd resta deux ans dans le Khorâsân. Quand Yezîd avait été partout reconnu comme héritier du califat, Mo'âwiya ôta à Sa'îd son gouvernement qu'il rendit de nouveau à 'Obaïdallah, fils de Ziyâd.

Au moment où Sa'îd partait pour le Khorâsân, Mo'âwiya se mit en route, sous prétexte d'une visite des lieux saints de la Mecque, afin que, en passant par Médine, il pût exiger des quatre hommes ci-dessus nommés le serment de fidélité pour



son fils Yezîd. Arrivé à Médine, il fit appeler 'Hosaïn et lui demanda de prêter le serment. 'Hosaïn répondit qu'il était prêt à accomplir cet acte, si ses trois compagnons le faisaient également. Mo'âwiya l'ayant congédié en lui recommandant le silence sur cette conférence, fit ensuite venir les autres séparément et leur adressa sa requête. Tous firent la même déclaration que 'Hosaïn. Mo'âwiya jugea convenable de ne point insister davantage cette année ; il partit pour la Mecque et accomplit le pèlerinage. Quand, à son retour, il passa de nouveau par Médine, il emmena avec lui Merwân, fils de 'Hakam, qui, disait-il, ne serait pas assez conciliant, et le remplaça par Walîd, fils d''Otba, fils d'Abou-Sofyân.

Au commencement de l'an 57, Mo'âwiya donna le gouvernement de Koufa à Dha'h'hâk, fils de Qaïs, en remplacement d''Obaïdallah, fils de Ziyâd, qu'il envoya à Baçra. Cependant, les Khâridjites (dont l'un des chefs, 'Orwa, fils d'Odayya, avait été tué par 'Obaïdallah, et un autre, Mirdâs, frère d''Orwa, emprisonné) s'étant de nouveau révoltés, Mo'âwiya destitua Dha'h'hâq, et nomma à sa place son neveu 'Abd-er-Ra'hmân, fils de Rabî'a le Thaqifite et d'Oumm Al-'Hakam, fille d'Abou-Sofyân. Il l'éloigna de ce poste dans la même année [la 58me de l'hégire], et l'envoya dans le Khorâsân. La province de Seïstân, qui fut frappée [en l'an 59] d'une sévère famine, avait pour gouverneur l'un des fils de Ziyâd, nommé 'Abbâd, qui se distinguait par la longue barbe qu'il portait.

CHAPITRE V.

MORT DE MO'AWIYA.

Mo'âwiya mourut au mois de redjeb de l'an 60. Avant d'expirer, il fit à son fils Yezîd les recommandations suivantes :

Sache, ô mon fils, que j'ai fait tout ce qu'il fallait faire pour te préparer l'empire. Tu as été reconnu comme mon successeur au califat par tous les musulmans. Quatre hommes seulement ont refusé de prêter le serment; et voici quelle doit être ta conduite à leur égard. Quant à 'Abd-er-Ra'hmân, fils d'Abou-Bekr, c'est un homme qui aime les plaisirs. Donne-lui tout ce qu'il désire, afin que sa vie soit absorbée par les jouissances. 'Abdallah, fils d''Omar, adonné à la vie religieuse, ne songera pas à rechercher le pouvoir. C'est 'Abdallah, fils de Zobaïr, qui est le plus dangereux de tous. Cherche de toutes manières à obtenir qu'il te prête le serment de fidélité. Quant à 'Hosaïn, fils d''Alî, invite-le à te reconnaître. S'il refuse, tiens-toi sur tes gardes ; mais s'il consent, accorde-lui tout ce qu'il demandera et traite-le avec bonté; car nous avons dépossédé sa famille par la violence. Traite avec bonté les habitants de la Mecque et de Médine qui ont été les soutiens de ton père.

Mo'âwiya mourut à Damas, où il fut enterré. Le surnom de Mo'âwiya était Abou-'Abd-er-Ra'hmân, et le vrai nom de son père Abou-Sofyân, était Çakhr. Çakhr était fils de 'Harb, fils d'Omayya, fils d''Abd-Schams, fils d''Abd-Manâf. La mère de Mo'âwiya était Hind, fille d''Otba, fils de Rabî'a. Il avait épousé quatre femmes, à savoir : Maïsoun, fille de Ba'hdal, de la tribu de Koulaïb. C'était elle qui donna à Mo'âwiya son fils Yezîd. Sa seconde femme était Katwa, fille de Qarzha, fils d'['Abd-] 'Amr, fils de Naufal, fils d''Adî, fils d''Abd-Manâf. Elle mourut lors d'une expédition que Mo'âwiya fit du temps d''Omar, et à laquelle elle accompagnait son mari, qui épousa ensuite sa sœur Fâkhita, fille de Qarzha. Sa quatrième femme était Nâïla, fille d''Omâra, de la tribu de Koulaïb, la plus belle femme de son temps. Mo'âwiya avait trois fils : 'Abd-er-Ra'hmân, l'aîné, qui mourut en bas âge, Yezîd et 'Abdallah. Ce dernier était faible d'esprit. Il avait aussi plusieurs filles,

dont une seule, Ramla, est mentionnée par Mo'hammed-ben-Djarîr. La durée du règne de Mo'âwiya, depuis le jour où 'Hasan lui prêta hommage jusqu'à sa mort, fut de dix-neuf ans et trois mois.

CHAPITRE VI.

AVÉNEMENT DE YEZID, FILS DE MO'AWIYA.

Après la mort de Mo'âwiya, Yezîd reçut des habitants de Syrie le serment de fidélité. Maintenant à leurs postes respectifs les gouverneurs des différentes provinces de l'empire nommés par Mo'âwiya, il leur annonça la mort de son père et leur ordonna d'exiger de nouveau, en son nom, de tous les musulmans, le serment d'hommage. La lettre qu'il leur adressa était conçue en ces termes : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux. De la part du serviteur de Dieu, Yezîd, prince des croyants, à un tel. Or, Mo'âwiya, l'un des serviteurs de Dieu, lequel Dieu a favorisé du pouvoir et auquel il a donné la souveraineté, a vécu selon la décision divine, et il est mort à son terme, selon la miséricorde de Dieu. Il a mené une vie méritoire et agréable à Dieu, et il est mort dignement et pieusement. Exige que tous les habitants de ta province, les grands, comme les petits, les bons comme les méchants, prêtent de nouveau le serment de fidélité et d'obéissance à notre personne. Exécute cet ordre avec énergie, sans faiblesse ni hésitation. Salut. »

Yezîd, inquiet au sujet des quatre personnes qui avaient refusé le serment, à savoir 'Hosaïn, fils d''Alî ; 'Abdallah, fils de Zobaïr ; 'Abd-er-Ra'hmân, fils d'Abou-Bekr, et 'Abdallah, fils d''Omar, et qui tous vivaient à Médine, écrivit à Walîd,

fils d'Otba, une lettre particulière, dans laquelle il lui donna l'ordre formel de forcer ces quatre hommes à prêter le serment. Merwân, fils d'Al-'Hakam, consulté par Walîd relativement à l'exécution de cet ordre, lui conseilla de les faire appeler immédiatement et de les sommer de prêter le serment; de n'admettre aucune excuse ou retard, et de les tuer sur le champ, s'ils refusaient d'obéir. Walîd s'écria : Dieu ! Comment peux-tu me conseiller de tuer le petit-fils du Prophète, le fils d'Abou-Bekr, le fils d''Omar et le fils de Zobaïr ! Puis il envoya chercher 'Hosaïn. Celui-ci, sachant pour quelle raison il était appelé, se rendit à l'hôtel du gouverneur accompagné de cinquante hommes armés, auxquels il recommanda de se tenir à la porte, prêts à se jeter dans la maison et à massacrer leurs adversaires, si, en l'entendant élever la voix, ils remarquaient que l'affaire prenait une tournure grave. Walîd lui fit un accueil gracieux et lui donna connaissance de la lettre de Yezîd. 'Hosaïn dit que, comme la lettre parlait de quatre personnages, on devrait les convoquer tous pour que tous les quatre prêtassent le serment en même temps. Walîd se rendit à cet avis, et 'Hosaïn était sur le point de se retirer, lorsque Merwân dit : Fais-le mourir, ô Walîd. Ne le laisse pas sortir d'ici ! 'Hosaïn, qui avait entendu ces paroles, dit : Ô Merwân, tu ne pourrais pas me faire mourir, toi pas plus que Wâlîd ! Et il sortit.

Walîd avait, à trois reprises différentes, fait inviter 'Abdallah, fils de Zobaïr, à se rendre auprès de lui. 'Abdallah avait répondu chaque fois qu'il allait venir immédiatement. Enfin Walîd fit occuper l'entrée de sa maison par des soldats. 'Abdallah envoya son frère Dja'far, afin de demander à Walîd s'il n'avait pas d'autre ordre à faire exécuter que celui de faire prêter le serment. Walîd ayant déclaré qu'il n'avait pas d'autres instructions, ajouta : Pourquoi donc tant de craintes à ce propos ? Dja'far répliqua que son frère avait perdu la tête

et que si l'émir voulait retirer ces soldats qui gardaient sa maison, il s'engageait à amener 'Abdallah, le lendemain, auprès de lui. Walîd consentit. A la tombée de la nuit, 'Abdallah, avec Dja'far et tous les gens de sa maison, s'enfuit, se dirigeant par des routes détournées vers la Mecque. Le lendemain matin, Walîd, ayant été informé de sa fuite, le fit poursuivre par un de ses affranchis à la tête de trente cavaliers. Ces hommes, après avoir vainement exploré la contrée, revinrent à Médine. Pendant que Walîd était ainsi occupé à faire appréhender 'Abdallah, fils de Zobaïr, il ne songea pas à rechercher 'Hosaïn, qui s'évada également pendant la nuit, et qui prit le chemin de la Mecque accompagné des gens de sa maison et de tous ses frères, excepté Mo'hammed, fils de la 'Hanifite, qui se trouvait déjà dans cette ville. 'Hosaïn, en partant, récita le verset suivant du Coran : « Et il quitta *la ville* dans la crainte, regardant de tous côtés ; et il dit : Seigneur, délivre-moi des gens criminels. » (Sur. xxviii, v. 20). Le lendemain, Walîd se mit lui-même à la recherche des fugitifs. Après deux journées de marche dans le désert, il revint, sans avoir atteint son but. Alors il fit venir 'Abdallah, fils d''Omar, [qu'il somma de prêter le serment d'hommage]. 'Abdallah déclara qu'il ne voulait accomplir cette formalité que lorsque tous les autres l'auraient fait. Walîd, sachant qu'il n'avait aucun désir du pouvoir, [le laissa en liberté]. Le jour suivant, tous les autres habitants de Médine, y compris 'Abdallah, fils d''Othmân, prêtèrent le serment. Walîd adressa ensuite à Yezîd une lettre, par laquelle il lui rendit compte de tout ce qui était arrivé. Yezîd, croyant qu'il n'avait pas fait preuve d'assez de fermeté, le remplaça à son poste par 'Amr, fils de Sa'îd, et nomma 'Hârith, fils de Khâlid, gouverneur de la Mecque. 'Amr (qui porta le surnom d''Amr Al-Aschdaq), arriva à Médine au mois de ramadhân, et Walîd se rendit auprès de Yezîd.

'Abdallah, fils de Zobaïr (dont l'un des frères était resté à Médine), et 'Hosaïn se tenaient cachés à la Mecque. Cependant 'Abdallah nourrissait le projet de lever ouvertement l'étendard de la révolte et de s'emparer de la Mecque. 'Hosaïn ne lui prêta aucune assistance, disant qu'ils devaient se tenir tranquilles, n'ayant point d'armée à leur disposition, et ne pouvant pas compter sur les habitants de la Mecque, qui n'étaient pas des hommes de guerre. 'Abdallah, malgré cet avis, déclara la guerre à l'autorité, s'arrogea le droit de présider à la prière du matin à la place de 'Hârith, le gouverneur, qu'il chassa, occupa le palais du gouvernement et s'empara de l'administration de la ville.

Pendant ce temps, 'Hosaïn restait enfermé dans sa maison. Yezîd, informé par une lettre de 'Hârith, fils de Khâlid, qui était resté caché à la Mecque, de ce qui venait de se passer, envoya à 'Amr, fils de Sa'îd, l'ordre de diriger de Médine une armée contre 'Abdallah, fils de Zobaïr. 'Amr, fils de Sa'îd, fit appeler 'Amr, fils de Zobaïr, et lui demanda qui il pourrait charger de cette expédition. 'Amr, fils de Zobaïr, s'offrit lui-même. 'Amr, fils de Sa'îd, lui dit de se préparer pour partir et lui communiqua les termes de la lettre qu'il avait reçue de Yezîd, et dans laquelle celui-ci disait que, en apprenant la révolte d''Abdallah, fils de Zobaïr, il avait juré de n'agréer son serment d'obéissance que s'il fût amené devant lui pieds et poings liés, et le carcan au cou. — J'en fais mon affaire, dit 'Amr, fils de Zobaïr, et il se mit en route pour la Mecque à la tête de sept cents soldats, dont l'avant-garde, composée de deux cents hommes, était commandée par Onaïs, fils d''Amr. Il emporta avec lui un carcan en argent, qu'il voulait mettre au cou d''Abdallah, lorsqu'il l'aurait pris. 'Abdallah avait formé un corps de troupes, composé de gens de la Mecque, de Bédouins et d'Abyssins.

Arrivé devant la Mecque, ʻAmr divisa son détachement en deux corps. Il s'établit lui-même avec cinq cents hommes au Batʻhâ de la Mecque, et envoya Onaïs à Dsou-Towa, son plan étant de pénétrer dans la ville sur deux points différents. Il adressa ensuite à son frère ʻAbdallah une lettre ainsi conçue : Ne profane pas le sanctuaire de Dieu et n'y verse pas du sang. Si tu veux en venir aux armes, sors de la ville ; si, au contraire, tu veux la paix, prête le serment d'hommage à Yezîd. Yezîd a juré qu'il ne recevra ton serment que lorsque tu seras amené devant lui, le carcan au cou. J'ai l'intention de te mettre un collier d'argent caché sous la chemise et un manteau, et de te diriger ainsi vers Yezîd. ʻAbdallah répondit : Tu devrais être honteux de vouloir charger ton frère d'un carcan et le livrer à un usurpateur ! Mais ta haine envers moi date de loin. Le jour est venu où je veux en finir avec toutes ces menées. ʻAbdallah, qui avait un millier de soldats à sa disposition, confia la moitié de ces troupes à ʻAbdallah, fils de Çafwân, fils d'Omayya, l'un des notables de la Mecque, qui avait fait cause commune avec lui, ainsi que tous les Benî-Djoumaʻh. ʻAbdallah, fils de Çafwân, attaqua Onaïs à Dsou-Towa, sur le territoire sacré, le tua et mit son armée en déroute. Moçʻab, [fils d'ʻAbd-er-Raʻhmân], livra combat à ʻAmr, fils de Zobaïr, qui, après avoir vu la défaite de ses troupes, erra toute la journée en cherchant un refuge. A la tombée de la nuit, il abandonna son cheval et entra dans la maison d'ʻObaïda, fils de Zobaïr, qui lui accorda la protection demandée. ʻObaïda était établi à la Mecque à demeure, et y avait acquis une propriété. Sa vie tout entière était consacrée à la dévotion, et il ne se mêlait pas aux luttes de ses frères, qui le respectaient à cause de son âge (car il était l'aîné d'entre eux) et à cause de sa piété. ʻAbdallah, qui savait que ʻAmr était dans la ville, le fit rechercher sans relâche, et ʻObaïda finit par lui dire qu'il avait donné

asile à ʿAmr dans sa maison et qu'il lui avait promis la vie. ʿAbdallah dit : Je t'accorde sa vie ; amène-le ; mais il est impossible de lui pardonner tout le sang qu'il a versé. Il fit chercher ʿAmr et le mettre en prison [se proposant de le faire maltraiter]. Ses frères vinrent ensuite le trouver et lui déclarèrent que, pour leur part, ils voulaient faire grâce à ʿAmr du châtiment qui lui était réservé. ʿAbdallah répondit que, quant à lui, il n'y renoncerait pas. Il donna l'ordre de l'amener et le fit étriller. ʿAmr expira pendant l'exécution. ʿAbdallah, s'étant emparé de la Mecque, se fit reconnaître comme souverain à la place de Yezîd. ʿHosaïn, qui ne quittait pas sa maison, ne prêta pas le serment d'hommage à ʿAbdallah, et n'assistait jamais à la prière publique, à laquelle ʿAbdallah présidait. Tous les membres de sa famille s'abstinrent également. ʿAbdallah ne chercha pas à les contraindre, sachant qu'ils ne consentiraient pas. Ces événements se passèrent au mois de dsou'l-ʿhiddjè de l'an 60 de l'hégire.

CHAPITRE VII.

ʿHOSAIN ET LES HABITANTS DE KOUFA. MORT DE MOUSLIM, FILS D'ʿAQIL.

Lorsque les habitants de Koufa surent que ʿHosaïn était à la Mecque, ils firent partir, en secret, une personne chargée de lui porter le message suivant : nous sommes tes partisans, comme nous l'avons été de ton père, et nous sommes les ennemis des Benî-Omayya ; et de même que nous avons combattu pour ton père contre Talʿha et Zobaïr, et contre les Syriens à Ciffîn, nous voulons prendre les armes pour toi. Viens immé-

diatement à Koufa. Nous ferons mourir [le gouverneur] No'mân, fils de Beschîr, nous te livrerons la ville et nous te prêterons le serment de fidélité. Il y a à Koufa et dans l''Irâq plus de cent vingt mille hommes qui sont prêts à sacrifier leur vie pour toi et à combattre contre Yezîd, comme ils ont combattu contre Mo'âwiya, pour t'assurer le califat, auquel Yezîd, que nous ferons périr, n'a aucun droit. Enfin, il était dit dans la lettre des gens de Koufa, que les plus marquants des adhérents de 'Hosaïn s'abstenaient d'assister à la prière publique présidée par le lieutenant de Yezîd, qu'ils regardaient leurs adversaires, quant à leur vie et à leurs biens, comme étant hors la loi musulmane, qu'ils considéraient 'Hosaïn comme le souverain légitime et qu'ils l'attendaient.

'Hosaïn communiqua cette lettre à 'Abdallah, fils d''Abbâs, en lui demandant avis. 'Abdallah lui dit : Envoie d'abord quelqu'un avant de t'y rendre toi-même pour voir ce qu'ils feront; car les habitants de Koufa sont des gens perfides, et tu sais comment ils ont agi envers ton père. — Ils disent, répliqua 'Hosaïn, que douze mille hommes de notre parti ont prêté le serment. 'Abdallah, fils d''Abbâs, dit : Ne t'abandonne pas à cette illusion. S'il le faut absolument, envoies-y un homme de confiance pour voir si ces hommes te reconnaissent comme souverain ; ensuite tu partiras toi-même. 'Hosaïn, approuvant cet avis, fit partir pour Koufa Mouslim, fils d''Aqîl, fils d'Abou-Tâlib, en lui recommandant de se tenir caché en quelque endroit de la ville, d'attendre que les partisans d''Alî vinssent prêter le serment d'hommage et de l'avertir quand ils seraient un certain nombre. Alors, ajouta-t-il, s'il faut venir, je viendrai.

Lorsque la nouvelle se répandit à Koufa que Mouslim, fils d''Aqîl, était arrivé, qu'il se tenait caché dans tel endroit de la ville pour recevoir le serment d'hommage au nom de 'Hosaïn,

et que celui-ci allait le suivre, le peuple se porta vers Mouslim et lui prêta serment. Quand le nombre des adhésions fut de douze mille, Mouslim en avertit 'Hosaïn par lettre. Les principaux habitants de Koufa, tels que Soulaïmân, fils de Çorad ; Mousayyib, fils de Nadjaba ; Rifâ'a, fils de Schaddâd ; 'Habîb, fils de Mouzhâhir, et Hânî, fils d''Orwa, qui avaient prêté serment, écrivirent également à 'Hosaïn et envoyèrent leurs lettres par des messagers. 'Hosaïn, très-satisfait de ces lettres, répondit qu'il allait venir sous peu. Puis arrivèrent deux nouveaux messagers de Koufa qui lui apportèrent cent cinquante lettres, et qui insistèrent pour qu'il se préparât. 'Hosaïn les congédia également avec la réponse qu'il allait venir.

'Hosaïn avait aussi un grand nombre de partisans à Baçra. Il fit partir pour cette ville un affranchi, nommé Soulaïmân, avec une lettre adressée aux anciens partisans de son père, tels que A'hnaf, fils de Qaïs; Mâlik, fils de Misma' ; Sa'îd (Mas'oud ?), fils d''Amr, et aux autres notables de Baçra, et leur fit dire : Que tous ceux qui sont de mon parti se rendent à Koufa ; car je suis sur le point de m'y rendre moi-même. Puis il fit ses préparatifs de départ, tandis que les habitants de Koufa, qui avaient achevé de prêter le serment, lui envoyèrent un nouveau messager.

Cependant un des amis de Yezîd, nommé 'Abdallah, fils de Mouslim, vint trouver No'mân, fils de Beschîr, gouverneur de Koufa, et lui dit : Mouslim, fils d''Aqîl, est ici depuis deux jours ; toute la population de Koufa lui a prêté le serment de fidélité et on a engagé 'Hosaïn, fils d''Alî, à quitter la Mecque pour venir ici. Fais arrêter Mouslim, fils d''Aqîl, et envoie-le vers Yezîd. No'mân, fils de Beschîr, qui avait été l'un des compagnons du Prophète répondit : Aussi longtemps qu'ils se cacheront de moi, je n'en ferai pas une affaire publique, et je ne les inquièterai pas jusqu'à ce qu'ils m'attaquent. 'Abdallah,

l'ayant quitté, adressa à Yezîd une lettre par laquelle il lui rendit compte de l'arrivée de Mouslim, fils d''Aqîl et de la prochaine arrivée de 'Hosaïn, de l'avis qu'il avait donné à No'mân et de la réponse que celui-ci lui avait faite. Il faut, ajouta-t-il, que tu envoies un autre gouverneur à Koufa. Lorsque Yezîd reçut cette lettre, il s'écria : Qui pourrais-je y envoyer? Et après avoir réfléchi, il dit : Il n'y a qu''Obaïdallah, fils de Ziyâd, qui soit l'homme pour une affaire du genre de celle-ci. En conséquence, il fit expédier à 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, l'acte d'investiture du gouvernement de l''Irâq et de Koufa, et lui dit dans sa lettre : Laisse quelqu'un à ta place dans le gouvernement de Baçra et rends-toi à Koufa. Fais mettre à mort Mouslim, fils d''Aqîl, et tous ceux qui lui ont prêté serment ; et si tu peux mettre la main sur 'Hosaïn et qu'il refuse de prêter le serment de fidélité, fais-le mettre à mort, lui aussi, et envoie-moi sa tête.

Cette lettre causa une vive joie à 'Obaïdallah, fils de Ziyâd. Il établit son frère 'Othmân, fils de Ziyâd, comme son lieutenant à Baçra et se disposa à partir [le lendemain]. Mais dans la nuit, Mouslim (Moundsir), fils de Djâroud, vint le trouver et lui dit : Un messager de 'Hosaïn est arrivé ici, apportant des lettres à ses partisans, qu'il invite à se rendre à Koufa. Les notables de Baçra ont caché ce messager qu'ils produiront au grand jour quand tu seras parti. 'Obaïdallah, dans la nuit même, fit chercher Soulaïmân, l'affranchi de 'Hosaïn, et lui ayant fait appliquer la bastonnade, il l'amena à nommer les personnes auxquelles il avait apporté les lettres. Le lendemain, 'Obaïdallah convoqua les habitants de Baçra et leur parla ainsi : J'ai appris que 'Hosaïn vous a écrit ; j'ai fait arrêter son messager et j'ai reçu ses aveux. Vous connaissez ma manière d'agir et vous savez quel justicier je suis. Je vais me rendre à Koufa pour mettre à mort Mouslim, fils d''Aqîl, et ses partisans.

Maintenant soyez prudents. Il fit ensuite amener Soulaïmân, le messager de 'Hosaïn, et le fit couper en deux, aux yeux du peuple ; puis il dit : Je pourrais aussi faire tuer ceux qui ont reçu les lettres, mais je veux d'abord faire mourir celui qui les a écrites. Maintenant soyez prudents. Ensuite il partit accompagné d'une nombreuse suite.

Arrivé à Qâdesiyya, 'Obaïdallah quitta son escorte et se dirigea rapidement, à dos de chameau, vers Koufa, où il fit son entrée à la tombée de la nuit, accompagné de dix cavaliers, et ayant son turban rabattu sur son visage. Les habitants de Koufa le prirent pour 'Hosaïn, dont l'arrivée prochaine était annoncée et connue dans la ville ; et chaque fois qu''Obaïdallah venait à passer près d'un groupe et qu'il le saluait, on se levait en disant : Salut, fils de l'apôtre de Dieu. Une grande foule l'entoura et chacun l'invita à descendre dans sa maison. 'Obaïdallah continua son chemin jusqu'à ce qu'il fût arrivé au palais du gouvernement. No'mân, fils de Beschîr, en fit fermer la porte, monta sur la terrasse et lui dit : Fils de l'apôtre de Dieu, va-t-en ! Tu ne dois pas venir ici ! Mais le peuple cria contre No'mân, disant : Ouvre la porte, et laisse entrer le fils de l'apôtre de Dieu ! No'mân répliqua : Je n'ouvrirai pas ! Je ne veux pas qu'il soit dit que 'Hosaïn, fils d''Alî, a été tué de mon temps. Enfin 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, dit : Ouvre la porte ! La malédiction sur toi et sur 'Hosaïn ! Alors le peuple le reconnut et s'enfuit. No'mân fit ouvrir la porte, et 'Obaïdallah entra dans le palais. A cette nouvelle, Mouslim, fils d''Aqîl, se réfugia dans la maison de Hânî, fils d''Orwa, qui était le chef du parti d''Alî.

Le lendemain, 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, convoqua le peuple et le harangua. Je suis venu, dit-il, pour faire mettre à mort tous ceux qui ont prêté serment à 'Hosaïn. Or, je sais que vous êtes tous partisans de 'Hosaïn. Puis, s'adressant à

Hânî, fils d'ʿOrwa, il lui dit : J'ai appris que Mouslim, fils d'ʿAqîl, se trouve dans ta maison. Hânî le nia. — Jure qu'il n'y est pas, dit ʿObaïdallah. Hânî le jura. Alors ʿObaïdallah le fit retenir et envoya à sa maison arrêter Mouslim, qui fut amené en la présence d'ʿObaïdallah. Hânî et Mouslim furent retenus prisonniers. Une foule d'environ cinquante mille personnes se rassembla à la porte du palais et réclamait les deux prisonniers. ʿObaïdallah donna l'ordre de conduire Mouslim et Hânî sur la terrasse, de les décapiter et de jeter leurs têtes au milieu de la foule. A ce spectacle, le peuple fut saisi de terreur. Cet événement eut lieu au mois de dsou'l-ʿhiddja de l'an 60 de l'hégire. Le même jour, ʿHosaïn, fils d'ʿAlî, quitta la Mecque, avec toute sa famille, suivant l'invitation que lui avaient adressée les principaux habitants de Koufa. Il ignorait ce qui venait de se passer dans cette ville.

CHAPITRE VIII.

MORT DE ʿHOSAÏN FILS D'ʿALÎ.

Lorsque ʿHosaïn quitta la Mecque, tous ceux qui le voyaient lui dirent : Ne pars pas; ne te fie pas aux gens de Koufa. ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, vint le trouver et lui dit : Mon cousin, ne quitte pas la Mecque et le sanctuaire de Dieu! Mais ʿAbdallah, fils de Zobaïr, qui avait levé ouvertement l'étendard de la révolte et qui gouvernait la Mecque, désirait le départ de Hosaïn, afin d'avoir le champ libre dans la ville. [Aussi le confirmait-il dans sa résolution.] ʿAbdallah, fils d'ʿAbbâs, [vint de nouveau chez Hosaïn et lui] dit : Mon cousin, ne te laisse pas tromper par les paroles des gens de

Koufa ; car tu sais de quelle façon ils ont agi envers ton père et envers ton frère. Si, malgré tout, tu veux partir, n'emmène pas ces femmes et ces enfants, avant de voir comment l'affaire tournera. Si les gens de Koufa avaient un si grand désir de t'avoir, ils chasseraient d'abord le lieutenant de Yezîd qui se trouve dans leur ville. Or, je crains qu'ils ne te fassent mourir et qu'ils n'épargneront même pas tes enfants. 'Hosaïn repoussa ces conseils et partit avec toute sa famille, escorté de quarante cavaliers et de cent hommes à pied.

En route, 'Hosaïn rencontra une caravane qui transportait l'impôt du Yemen à Damas. Il s'en empara, en disant qu'étant l'imâm légitime, il y avait plus de droits que Yezîd. Mais il rendit aux particuliers ce qui appartenait à chacun, et ne garda que l'argent destiné au trésor public. A moitié du chemin, dans le désert, il fit la rencontre de Farazdaq, le poète, et de Hammâm, fils de Ghâlib, qui venaient de Koufa, mais qui ne connaissaient pas encore l'arrivée dans cette ville d''Obaïdallah, fils de Ziyâd. 'Hosaïn leur demanda quel était l'état de ses affaires à Koufa. Farazdaq lui dit : Le cœur des hommes est avec toi, mais je ne connais pas le destin de Dieu. 'Hosaïn répliqua : Personne ne peut empêcher l'accomplissement de ce que Dieu a décidé. Étant ainsi sans nouvelles en ce qui concernait 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, 'Hosaïn poursuivit sa route rapidement, afin d'arriver à Koufa avant que Yezîd connût son voyage.

Après avoir fait mourir Mouslim et Hânî, 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, nomma de nouveaux gouverneurs pour les différentes villes de sa province. Une lettre de Yezîd l'avertit que 'Hosaïn avait quitté la Mecque et l'invita à envoyer des troupes sur la route de cette ville. Ayant donc désigné à chaque gouverneur son poste, il fit appeler 'Omar, fils de Sa'd, fils d'Aboû-Waqqâç, à qui il avait donné le gouvernement de

Reï, et lui dit : Il faut que tu ailles prendre 'Hosaïn. 'Omar répondit : Il faut que tu me dispenses de cela. — Si tu veux que je te dispense de cela, répliqua 'Obaïdallah, renvoie-moi ta nomination au gouvernement de Reï. 'Omar dit : Accorde-moi un délai ; je réfléchirai cette nuit. Après avoir réfléchi cette nuit, 'Omar se ravisa de ne point renoncer à son poste et de tuer 'Hosaïn. En conséquence, 'Omar, fils de Sa'd, partit le premier jour du mois de mo'harrem de l'an 61, avec quatre mille hommes, et se dirigea vers le désert.

'Hosaïn avait fait halte à trois milles de Qâdesiyya. 'Omar, fils de Sa'd, fit appeler un homme, nommé 'Hourr, fils de Yezîd, qui, en son cœur, était partisan d''Alî, et lui ordonna de marcher en avant, pour mettre en bon état les puits et les stations de campement. Arrivé à l'endroit où 'Hosaïn était campé avec toute sa famille, à trois milles de Qâdesiyya, 'Hourr lui dit : Où vas-tu ? — A Koufa, répondit 'Hosaïn. 'Hourr dit : Retourne sur tes pas ; car une armée est proche ; 'Omar, fils de Sa'd, arrive avec quatre mille hommes ! Mouslim, fils d''Aqîl, a été mis à mort ! Retourne ! 'Hosaïn dit : Comment pourrais-je retourner avec toute ma famille ? 'Hourr lui recommanda de s'écarter de la route, et 'Hosaïn, suivant ce conseil, s'étant mis en marche, arriva à un endroit nommé Kerbelâ, où il fit halte.

'Omar, fils de Sa'd, étant entré dans le désert, eut avis que 'Hosaïn se trouvait à Kerbelâ, et il se dirigea vers cet endroit. Lorsque 'Hosaïn aperçut l'armée qui s'approchait, il monta à cheval et marcha à sa rencontre avec ses quarante cavaliers et les cent hommes à pied qui constituaient son escorte. Puis il forma ses rangs de bataille et attendit l'ennemi. 'Omar, fils de Sa'd, s'avança, salua 'Hosaïn et l'exhorta à renoncer à son projet. Il lui dit : Certes, quoique votre droit soit le plus légitime, Dieu ne veut pas que le gouvernement vous appar-

tienne. D'ailleurs, tu ne peux pas continuer la lutte ; ton père a lutté, et cependant il n'a pas obtenu le pouvoir; sa vie s'est consumée en affliction et à la fin il a été tué. Ton frère 'Hasan, quand il a reconnu qu'il n'aurait pas le pouvoir, a prêté le serment pour être délivré des soucis. Toi aussi, renonce à cette entreprise. Hosaïn répondit : Accordez-moi une de ces trois choses : ou laissez-moi libre, afin que je puisse me rendre à la Mecque, et je n'essaierai plus à gagner le pouvoir ; ou j'irai dans une contrée quelconque, où je vivrai tranquille ; ou bien laissez-moi aller auprès de Yezîd. 'Omar dit : C'est bien ; attends maintenant que j'écrive à 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, pour demander ses ordres. 'Omar fit camper son armée et expédia une lettre à 'Obaïdallah, fils de Ziyâd. 'Obaïdallah répondit : 'Hosaïn doit venir d'abord auprès de moi, et je le dirigerai moi-même vers Yezîd. 'Hosaïn dit : Je veux me rendre directement auprès de Yezîd ; envoie quelqu'un de tes hommes avec moi. Il faut absolument, répondit 'Obaïdallah, qu'il vienne auprès de moi. 'Omar lui écrivit deux ou trois lettres, mais 'Obaïdallah lui répondit : Tout cela est inutile, il faut qu'il vienne auprès de moi pour prêter le serment entre mes mains. 'Hosaïn refusa. Il se passa ainsi une semaine. Alors, 'Obaïdallah envoya un messager auprès d''Omar, fils de Sa'd, et lui fit dire : T'ai-je envoyé vers 'Hosaïn pour te livrer avec lui à des conversations amicales ? Si tu n'attaques pas, j'enverrai quelqu'un qui attaquera. 'Omar, fils de Sa'd, monta immédiatement à cheval et conduisit ses troupes au combat ; puis il cria : Ô 'Hosaïn, j'ai fait beaucoup d'efforts pour n'avoir pas part à ta mort ; mais à présent ce n'est plus facile à éviter. 'Hosaïn demanda encore un délai d'un jour, et 'Omar le lui accorda.

Cependant, 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, fit appeler Schamir, fils de Dsou'l-Djauschan, et lui dit : 'Omar, fils de Sa'd, nous

trompe ; il est dans les intérêts de 'Hosaïn. Vas-y ; si 'Omar ne veut pas attaquer, enlève-lui le commandement de l'armée et sa nomination au gouvernement de Reï. Tu prendras le commandement et tu m'enverras 'Hosaïn en personne ou sa tête. 'Hosaïn venait d'obtenir le délai d'un jour qu'il avait demandé, lorsque, vers le soir du même jour, Schamir arriva au camp. Il dit : Je ne lui accorde même pas une heure. 'Omar, fils de Sa'd, fit sortir ses troupes, marcha contre 'Hosaïn et lui dit : 'Obaïdallah a envoyé un autre général. 'Hosaïn dit : La nuit est proche, accordez-moi au moins cette nuit. Les soldats demandèrent qu'on la lui accordât et Schamir fut obligé de céder. 'Hosaïn employa toute la nuit à préparer ses armes. Vers minuit, il arriva un messager de la part d''Obaïdallah, apportant à 'Omar, fils de Sa'd, l'ordre suivant : Quand tu commenceras les hostilités, coupe l'ennemi de l'Euphrate ; ne leur laisse point accès à l'eau, pour qu'ils meurent de soif. Et quand tu auras tué 'Hosaïn, fais piétiner son corps par les chevaux. 'Omar, fils de Sa'd, envoya immédiatement 'Amr, fils de 'Haddjâdj, avec cinq cents hommes pour occuper les bords du fleuve, de sorte que 'Hosaïn et les siens furent privés d'eau à boire.

'Hosaïn passa toute la nuit à préparer ses armes en chantant des élégies. Son jeune fils 'Alî, qui était malade, couché dans la tente, en l'entendant ainsi chanter, se mit à pleurer. Alors, toutes les femmes poussèrent des cris et des sanglots. 'Hosaïn leur dit : Ne pleurez pas, car l'ennemi s'en réjouirait. Puis, élevant son regard vers le ciel, il s'écria : Seigneur, tu sais qu'ils m'ont prêté serment et qu'ils l'ont violé. Venge-moi d'eux ! Ensuite il réunit ses partisans qui l'avaient suivi et leur parla ainsi : Tout ce qui vous arrive, c'est vous-mêmes qui l'avez préparé. Ce n'est pas moi qui vous ai jetés dans la guerre. Nous sommes un petit nombre et l'ennemi est en force.

Quant à moi, j'ai fait le sacrifice de ma vie. Non-seulement je ne vous ai pas amenés à la guerre, mais je vous délie de votre serment. Que tous ceux qui voudraient s'en aller, partent! Ils répondirent : Ô fils de l'apôtre de Dieu, quelle excuse pourrions-nous donner à ton grand-père, au jour de la Résurrection, d'avoir abandonné son fils dans un tel lieu, entre les mains de ses ennemis? Non, nous t'avons voué notre vie! 'Hosaïn se prépara donc au combat.

Un homme, nommé Tirrimâ'h, partisan d''Alî, ayant appris que 'Hosaïn se trouvait enfermé à Kerbelâ, monta sur une chamelle de course et arriva cette nuit auprès de 'Hosaïn, et lui dit : Prends mon chameau, je te conduirai dans ma tribu, je t'y garderai, et personne ne saura y pénétrer. 'Hosaïn répondit : Il serait honteux de fuir et d'abandonner ces femmes et ces enfants; et d'ailleurs, sans eux, la vie me serait à charge. Tirrimâ'h s'en retourna. 'Hosaïn s'étant endormi pendant un peu de temps, vit en songe le Prophète, qui lui dit : Ne t'afflige pas, ô 'Hosaïn ; demain soir, tu seras avec moi. En se réveillant, il renonça à tout espoir de sauver sa vie. Quand il fut jour, il fit la prière. C'était le vendredi, dixième jour du mois de mo'harrem (*'âschourâ*).

'Omar, fils de Sa'd, ayant disposé ses troupes, s'avança pour engager le combat. 'Hosaïn abandonna son cheval, monta sur un chameau, se présenta devant les rangs de l'ennemi, de façon à être vu de toute l'armée d''Omar, et parla ainsi : Gens de Koufa, je sais que mes paroles ne me sauveront pas; mais je veux parler, pour établir votre responsabilité devant Dieu et ma propre innocence, avant que la lutte s'engage. Vous savez tous, dit-il encore, que je suis le fils de Fâtima, fille de l'apôtre de Dieu, et le fils d''Alî, cousin du Prophète et le premier croyant. Dja'far aux deux ailes était mon oncle, 'Hamza, le prince des martyrs, était l'oncle de mon père, et 'Hasan

était mon frère, dont le Prophète a dit qu'il était le seigneur des habitants du Paradis. Si vous croyez en Dieu et en la mission de mon grand-père, l'apôtre de Dieu, dites-moi quel crime j'ai commis, pour que vous attentiez à ma vie. Ne voyez-vous pas que les chrétiens vénèrent même le sabot de l'âne de Jésus et les juifs tout ce qu'il leur reste de Moïse, et comment toutes les nations honorent leurs prophètes et la famille de ceux-ci ? Ô mon peuple, depuis que je suis avec vous, je n'ai versé le sang d'aucun d'entre vous, et je n'ai pris le bien de personne ; par quel crime, à vos yeux, ai-je mérité la mort? Je demeurais à Médine près du tombeau de mon grand-père, et vous ne m'y avez pas laissé. Je suis allé à la Mecque, et vous m'avez appelé, vous, gens de Koufa, par des lettres et par des messagers. Maintenant, je vous dis comme a dit Moïse au peuple de Pharaon : Si vous ne me croyez pas, écartez-vous, afin que j'aille au sanctuaire de Dieu ; j'y demeurerai jusqu'à ce que je quitterai ce monde ; c'est dans l'autre monde qu'il deviendra manifeste, qui a eu le droit pour lui et qui a mal agi. Personne ne répondit à ce discours. Alors 'Hosaïn dit : Je rends grâces à Dieu, qui prononce contre vous ; car mon accusation contre vous est inéluctable et vous n'avez rien à alléguer contre moi. Puis, s'adressant à plusieurs, individuellement, 'Hosaïn dit : Un tel et un tel, ne m'avez-vous pas écrit pour m'appeler auprès de vous, disant dans votre lettre que vous m'avez prêté serment? M'avez-vous appelé pour me tuer? Ils répondirent : Nous sommes dégoûtés de ce serment. 'Hosaïn s'écria : Grâces soient rendues à Dieu ! Vous n'avez plus aucun argument vis-à-vis de Dieu et du Prophète ! Puis il dit : Seigneur, tu es mon consolateur dans toute affliction, ma richesse dans toute adversité, ma force dans tout malheur, mon protecteur dans toute circonstance. Tu es la source de toute grâce et le terme

de toute extrémité ; protége-moi, ô toi le plus miséricordieux ! 'Hosaïn fit ensuite agenouiller son chameau et reprit son cheval ; il aligna ses troupes et se tint tranquille en attendant que l'ennemi commençât l'attaque.

Un homme de l'armée d''Omar, fils de Sa'd, nommé 'Abdallah, fils d''Omaïr, s'avança vers 'Hosaïn et lui dit : Tu vas être précipité dans le feu de l'enfer ! 'Hosaïn répliqua : Que le jour n'arrive jamais où, paraissant devant Dieu, je doive m'attendre au feu de l'enfer ! Puis il ajouta : Seigneur, fais périr cet homme ! Lorsque 'Abdallah s'en retourna, son cheval fit un faux pas dans le fossé ; 'Abdallah tomba et son pied étant resté dans l'étrier, il fut traîné sur le sol jusqu'à ce qu'il fût mort. 'Hourr, fils de Yezîd, le Tamîmite, le même qui était venu au devant de 'Hosaïn et lui avait annoncé l'approche de l'armée ennemie, se présenta ensuite et salua 'Hosaïn, en le bénissant, lui et le Prophète. 'Hosaïn lui demanda : Que viens-tu faire ? — Je viens, répliqua 'Hourr, pour te sacrifier ma vie ; je veux lutter contre tes ennemis jusqu'à la mort. 'Hosaïn dit : Que Dieu t'accorde un martyre propice ; tu vas entrer dans le paradis en homme libre, comme l'indique ton nom !

Schamir dit à 'Omar, fils de Sa'd : Pourquoi hésites-tu ? Commence l'attaque. 'Omar ajusta une flèche sur son arc et dit : Vous êtes témoins que c'est moi qui lance le premier trait. Et il le lança. Alors, deux hommes de son armée, affranchis d''Obaïdallah, fils de Ziyâd, l'un nommé Yasâr, l'autre Sâlim, s'avancèrent et défièrent les gens de 'Hosaïn. 'Habîb, fils de Moutahhar, et Bouraïr, fils de Khodaïr, répondirent au défi et les tuèrent. Bouraïr tua également Ma'qil, fils de Yezîd, et un autre homme qui avait défié l'armée de 'Hosaïn. Mouzâ'him, fils de 'Hour'ath, de l'armée d''Omar, fut tué par Nâfi', fils de Hilâl. La chaleur était devenue forte,

et les amis de 'Hosaïn souffraient de la soif. 'Amr, fils de 'Haddjâdj, qui commandait l'aile droite de l'armée d''Omar, lui dit : Ces hommes ont fait un pacte avec la mort ; il n'est pas possible de les vaincre individuellement ; il faut une attaque générale. 'Omar fit avancer les archers et leur ordonna de tirer tous à la fois. Vingt hommes de la troupe de 'Hosaïn tombèrent morts ; tous les autres furent blessés, mais ils continuèrent la lutte.

Le tour de combattre était venu à 'Hosaïn, et il s'avança. Mais ses compagnons lui dirent : Fils de l'apôtre de Dieu, aussi longtemps qu'il en restera un seul d'entre nous, nous ne te laisserons pas aller au combat. 'Hosaïn, les larmes aux yeux, répliqua : Que Dieu vous récompense ! Ils partirent successivement, et chacun qui s'avançait dit : La paix sur toi, fils de l'apôtre de Dieu, salut ; et 'Hosaïn répondait : Sur toi la paix ; pars, je te suivrai. Quand tous ses amis furent tués ou blessés et qu'il ne resta avec lui que ses frères, ses fils, ses neveux et les membres de sa famille, 'Hosaïn dit : Voilà mon tour. Ceux-ci dirent : Tant que nous serons vivants, il ne serait pas juste que tu allasses au combat. Puis, son fils 'Alî, l'aîné, le premier d'entre les membres de sa famille, s'avança en chantant :

« Je suis 'Alî, fils de 'Hosaïn, fils d''Alî. Nous autres, par le Seigneur du temple ! nous sommes les plus proches parents du Prophète ! Jamais, par Dieu, le fils du bâtard ne sera notre maître ! »

Et, devant les yeux de son père, il chargea l'ennemi à dix reprises, et à chaque assaut il tua deux ou trois hommes. Il était épuisé de soif, et sa langue était sèche. Il vint auprès de 'Hosaïn et lui dit : Mon père, j'ai soif. 'Hosaïn répliqua : Mon fils, que mon corps soit ta rançon ; que puis-je faire ? Puis il s'approcha de lui et mit sa langue dans la bouche de

son fils. 'Alî étant retourné au combat, un homme, nommé Mourra, fils de Sa'd, vint à sa rencontre, se glissa derrière lui et lui asséna un coup de sabre. 'Alî tomba et fut aussitôt entouré par un grand nombre d'ennemis, qui mirent son corps en pièces. 'Hosaïn, en voyant son fils en cet état, se mit à pleurer et à sangloter (on ne l'avait jamais entendu pleurer jusqu'à ce jour), et Zaïnab sortit de la tente et se jeta sur le corps d''Alî en poussant des cris. 'Abdallah, fils de Mouslim, fils d''Aqîl, s'avança ensuite. Un homme, nommé ['Amr, fils de] Çabî'h, le visa et lui lança une flèche qui cloua sa main à son front. Lorsque 'Abdallah se retira, le même homme tira de nouveau sur lui ; la flèche entra dans le dos et sortit par le ventre. Dja'far, fils d''Aqîl, fut tué par une flèche qui lui entra dans le ventre.

Il ne resta plus avec 'Hosaïn que ses cinq frères, 'Abbâs, 'Abdallah, 'Othmân, Mo'hammed et Dja'far. Ses deux autres frères, Mo'hammed, fils de la 'Hanifite, et 'Omar, étaient restés à la Mecque. Qâsim, fils de 'Hasan, qui n'avait que dix ans, sortit de la tente un sabre à la main. 'Hosaïn lui dit : Rentre, tu es trop jeune pour combattre. Qâsim dit : Mon oncle, je t'adjure par le Prophète, laisse-moi aller ! Et il partit. Un cavalier s'élança sur lui et lui asséna un coup de sabre qui fendit la tête en deux moitiés. Les frères de 'Hosaïn se jetèrent ensuite sur l'ennemi, tous les cinq en même temps. Ils furent entourés et tués. Puis le cheval de 'Hosaïn tomba, frappé par une flèche. 'Hosaïn mit pied à terre. C'était vers l'heure de la prière de l'après-midi. 'Hosaïn, affaibli par les tourments de la soif, s'assit par terre. Plusieurs soldats ennemis s'approchèrent de lui pour le tuer ; mais aucun d'eux n'osa le frapper. Ils s'en allèrent en disant qu'ils ne voulaient pas se charger de la responsabilité de sa mort. 'Hosaïn avait un enfant, nommé 'Abdallah, âgé d'un an. Touché au cœur

par ses cris, il le prit sur son sein et pleura. Un homme des Benî-Asad tira sur lui ; la flèche pénétra dans l'oreille de l'enfant qui expira sur-le-champ. 'Hosaïn le déposa par terre et s'écria : Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui ! Seigneur, donne-moi la force de supporter ces malheurs ! Il se leva. Complètement épuisé par la soif, il se dirigea vers l'Euphrate et chercha un endroit où il pût boire. Schamir s'écria : Malheur à vous ! Ne le laissez pas boire ! Il est mort par les effets de la soif, et s'il boit, il reviendrait à la vie ! Au moment où 'Hosaïn se penchait et aspirait l'eau, une flèche fut lancée sur lui et entra dans sa bouche. Il rejeta la gorgée d'eau qu'il n'avait pas encore avalée, retira la flèche de son palais, quitta les bords du fleuve et se plaça à l'entrée de sa tente, perdant le sang par la bouche. 'Omar, fils de Sa'd, courut vers lui pour le tuer. Quand il se fut approché, 'Hosaïn lui dit : Tu viens pour me tuer? 'Omar en eut honte. Il s'en retourna et dit à ses fantassins : Pourquoi restez-vous ainsi tranquilles, hésitant à l'entourer et à le tuer ? Alors, les soldats fondirent de tous les côtés sur 'Hosaïn, qui les attaqua et en tua plusieurs. Schamir et 'Omar, fils de Sa'd, regardèrent de loin. Schamir dit : As-tu jamais vu un homme qui, après avoir perdu tous les gens de sa maison, après avoir reçu tant de blessures, privé d'eau depuis si longtemps et assailli par tant de soldats, ait montré tant de vaillance ? 'Hosaïn continua à se défendre contre les soldats ; blessé en trois ou quatre endroits de son corps par des coups de sabre, des coups de lance et par des flèches, il perdit une grande quantité de sang et ses blessures augmentèrent sa soif. Alors, Schamir, avec six hommes de sa suite, se lança sur lui. 'Hosaïn les reçut en faisant jouer son sabre. Un homme, nommé Zor'a, lui asséna un coup de sabre qui lui détacha le bras de l'épaule. 'Hosaïn tomba, puis il se releva et voulut se jeter sur cet homme,

mais il tomba de nouveau. Zor'a se glissa derrière lui et lui plongea dans le dos sa lance, dont la pointe sortit par la poitrine. Zor'a, en retirant sa lance du corps de 'Hosaïn, qui était tombé sur sa face, lui arracha le dernier souffle de la vie. Schamir s'approcha et lui trancha la tête ; Qaïs, fils d'Aseh'ath, lui enleva la chemise ; Ba'hr, fils de Ka'b, le caleçon ; Akhnas, fils de Mazyad, le turban, et 'Habîb, fils de Bodsaïl, le sabre. Schamir fit ensuite piller la tente ; on arracha même aux femmes leurs vêtements. 'Omar, fils de Sa'd, entendant les cris des femmes, arriva au moment où Schamir, le sabre à la main, allait tuer 'Alî le jeune, ce fils de 'Hosaïn qui était malade. 'Omar lui dit : N'as-tu pas honte de tuer un enfant? Schamir répliqua : L'émir 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, m'a ordonné d'exterminer tous les mâles de sa famille. 'Omar dit : Les infidèles mêmes ne tuent pas les enfants ! Amène-le auprès de l'émir ; il statuera à son égard. Les soldats empêchèrent Schamir de tuer l'enfant.

Schamir dit ensuite à 'Omar : L'émir a ordonné de faire fouler le corps de 'Hosaïn aux pieds des chevaux. En conséquence, il commanda à vingt cavaliers, parmi lesquels se trouvaient Ish'âq, fils de Haïwa, et Akhnas, fils de Mazyad, de faire passer leurs chevaux sur le corps de 'Hosaïn, qui fut broyé. On passa la nuit en cet endroit. 'Omar expédia une lettre à 'Obaïdallah et lui envoya la tête de 'Hosaïn par Khawalî, fils de Yezîd, de la tribu d'Açba'h. Le lendemain, il enterra les morts de son armée au nombre de quatre-vingt-huit, en laissant sans sépulture les cadavres de 'Hosaïn et des siens. On fit monter les femmes sur des chameaux, et l'on prit la route de Koufa. On raconte que, au moment du départ, une voix plaintive, sortant de l'air, fit entendre les vers suivants :

« Comment un peuple, qui a tué 'Hosaïn, peut-il espérer l'intercession de son grand-père au jour du jugement dernier?

« Ceux qui ont prononcé contre lui une sentence injuste, trouveront bien différente la sentence du jugement dernier ! »

On entendit encore ces autres vers :

« O vous qui, dans votre folie méchante, avez tué 'Hosaïn, sachez que vous subirez un châtiment rigoureux.

« Certes, vous êtes maudits par la langue de David, de Moïse et de l'auteur de l'Évangile. »

Le corps de 'Hosaïn et ceux des autres morts restèrent exposés, pendant trois jours, dans la plaine de Kerbelâ, sans que personne osât les enlever. Enfin les habitants de Ghâdhiriyya, village situé sur les bords de l'Euphrate, qui appartenaient à la tribu d'Asad, dirent entre eux : Musulmans, ces cadavres deviennent la proie des lions et des loups ; craignez Dieu ! Alors ils se concertèrent et vinrent enterrer le corps mutilé de 'Hosaïn. Ils mirent à ses pieds le corps de son fils 'Alî. Les autres martyrs furent enterrés tous ensemble, à un endroit bien connu, sauf 'Abbâs, fils d''Alî, que l'on enterra à l'endroit même où il avait été tué, sur la route de Ghâdhiriyya.

Lorsque Khawalî, portant la tête de 'Hosaïn, arriva auprès d''Obaïdallah, fils de Ziyâd, il lui dit : Tu dois me combler de cadeaux, car je t'apporte la tête du meilleur de tous les hommes! Le lendemain, 'Omar, fils de Sa'd, fit son entrée à Koufa, amenant les femmes et les enfants de la famille de 'Hosaïn, qu'il traîna comme un troupeau de captifs [et les fit entrer dans le palais]. Zaïnab avec les enfants s'assit dans un coin, entourée des enfants et des femmes de sa maison. 'Obaïdallah demanda quelle était cette femme. On lui répondit que c'était Zaïnab, fille d''Alî. 'Obaïdallah, se tournant vers elle, dit : « Gloire à Dieu, qui a découvert votre infamie, qui a fait périr vos mâles et qui a mis au jour l'imposture de ton père, de ton frère et de ton grand-père, qui prétendaient au rôle

d'apôtres et d'imâms! » Zaïnab répliqua : « Gloire à Dieu, qui a honoré ma famille des fonctions d'apôtre et d'imâm, et qui a découvert l'infamie et l'imposture d'autres que nous, leur iniquité et leur impiété; gloire à Dieu, qui nous a comblés de ses faveurs!» 'Obaïdallah dit: « Comment expliques-tu l'action de Dieu à l'égard des gens de ta famille? » Zaïnab répondit: « Dieu, dans le livre du destin, leur avait assigné une mort violente; ils sont entrés dans leur repos; et, certes, Dieu te réunira avec eux, et vous vous expliquerez devant lui. » 'Obadaïllah voulut la faire tuer, mais 'Awar, fils de 'Horaïth, qui était présent, lui dit: Émir, c'est une femme malheureuse, dont les paroles ne tirent pas à conséquence. 'Obaïdallah dit à Zaïnab : « Dieu m'a rendu insensible aux injures et aux insolences de ta famille. » Zaïnab répliqua : « Par ma vie! tu as tué mon vieillard et dispersé mes gens; tu as coupé mes branches et arraché ma racine. Si c'est cela qui t'a rendu insensible, alors tu es bien insensible. » Et elle pleura. 'Obaïdallah dit : « Cette femme a l'éloquence de son père! » Puis il toucha avec une baguette la bouche de 'Hosaïn, en récitant ce vers :

« Nous tranchons les têtes des hommes qui nous sont chers, mais qui sont devenus rebelles et insolents. »

Il se tourna ensuite vers 'Alî, fils de 'Hosaïn, et lui demanda son nom. — 'Alî, fils de 'Hosaïn, répondit l'enfant. — On m'avait dit, reprit 'Obaïdallah, que Dieu a tué 'Alî, fils de 'Hosaïn? 'Alî hésitant à répondre, 'Obaïdallah lui dit : Pourquoi ne parles-tu pas? 'Alî dit : J'avais un frère, nommé également 'Alî, plus âgé que moi, que les hommes ont tué. 'Obaïdallah s'écria avec colère: Voyez si ce garçon a les signes de la virilité; dans ce cas, je veux le faire mourir. — Il les a, répondirent ses gens; et 'Obaïdallah donna l'ordre de le tuer.

Alors Zaïnab et les autres femmes poussèrent des cris et lui dirent : C'est le seul survivant de notre famille ; si tu veux le tuer, fais nous mourir d'abord ; car nous n'avons plus d'autre parent que lui ! 'Obaïdallah renonça à son dessein.

'Obaïdallah, après avoir donné l'ordre de conduire ces femmes, la tête découverte, à Damas, [se rendit à la mosquée], monta en chaire et parla en ces termes : « Gloire à Dieu, qui a fait paraître le droit et montré quels étaient les siens ; qui a donné la victoire au prince des croyants Yezîd et à son armée, et qui a tué l'imposteur, fils de l'imposteur, et son parti. » L'un des assistants, 'Abdallah, fils d''Afîf l'Azdite, se leva et dit : « Ennemi de Dieu, l'imposteur c'est toi, et ton père, et celui qui t'a nommé, et son père. Fils du bâtard, tu fais mourir les enfants des Prophètes et tu montes dans la chaire des justes ! » 'Obaïdallah donna l'ordre de le mettre à mort. Le lendemain, il fit promener par les rues de Koufa la tête de 'Hosaïn et celles des autres martyrs ; puis, lorsqu'on les eut rapportées dans le château, il les remit à Za'hr, fils de Qaïs, pour les porter à Damas.

Quand Za'hr se présenta devant Yezîd, celui-ci lui dit : « Ô Za'hr, malheur à toi ! Qu'apportes-tu, quelle nouvelle ? » Za'hr, qui était l'un des hommes les plus éloquents de son temps, répliqua : « Sache, ô Yezîd, que Dieu t'a donné la victoire ; 'Hosaïn, fils d''Alî, vint au-devant de nous avec dix-huit membres de sa famille et soixante de ses partisans. Nous les avions rejoints et nous leur proposâmes soit de se soumettre ou de venir auprès de l'émir 'Obaïdallah, qui statuerait à leur égard, soit le combat. Ils choisirent le combat. Nous tombâmes sur eux avec le soleil levant et nous les pressâmes de tous les côtés ; et lorsque les sabres eurent eu leur part de têtes de l'ennemi, ils se mirent à fuir de divers côtés et se cachèrent de nous derrière les collines et dans les

fossés, comme les colombes se cachent du faucon. Mais, par Dieu! prince des croyants, ils furent couchés et abattus, jusqu'à ce que nous en eûmes atteint le dernier, et voilà leurs corps dépouillés, leurs vêtements trempés de sang, et leurs joues souillées de poussière. Maintenant, les rayons du soleil les cuiront, les vents les balaieront, les aigles et les vautours les visiteront! » Yezîd fut ému par ce discours terrible; il frappa, avec une baguette qu'il avait dans la main, sur la bouche de 'Hosaïn et dit : « Que Dieu ait pitié d''Obaïdallah! Nous nous serions contenté de la soumission des habitants de l''Irâq, sans ce meurtre. Mais toi ('Hosaïn), tu avais brisé les liens de la parenté et tu es devenu rebelle! Abou-Barza, l'Aslamite, qui se trouvait présent, dit : Écarte cette baguette de cette bouche, que le Prophète a maintes fois baisée! Yezîd, irrité de cette parole, lui mit la main sur la poitrine. Puis, se tournant vers 'Alî, le jeune fils de 'Hosaïn, il lui dit : « Fils de 'Hosaïn, ton père a brisé les liens de la parenté, il s'est révolté contre moi et a méconnu mon droit; c'est pour cela que Dieu lui a fait ce que tu as vu. » 'Alî répliqua : « Il n'arrive rien sur la terre, ni à vous-mêmes, qui ne soit, dès avant que nous l'eûmes créé, *écrit* dans le livre. Et cela est facile à Dieu. » (Coran, sur. LVII, vers. 22.) Yezîd dit à son fils Khâled : Réponds-lui. Khâled ne trouvant pas de réponse, Yezîd dit : « Tout ce qui vous arrive, vous l'avez gagné par vos œuvres. Mais Dieu pardonne beaucoup. » (Sur. XLII, vers. 29.) Puis, en regardant Zaïnab et les enfants de 'Hosaïn, il dit : « Que Dieu réprouve le fils de Merdjâna ('Obaïdallah)! S'il y avait des liens de parenté entre vous et lui, il n'aurait pas agi envers vous de cette manière. » Yezîd les fit ensuite conduire dans les appartements de ses femmes. Après quelque temps, il fit venir No'mân, fils de Beschîr, l'Ançâr, et lui ordonna de les mener à Médine et de les traiter avec beaucoup d'égards, et il leur fit

fournir toutes les provisions pour le voyage. Avant leur départ, il fit appeler 'Alî, fils de 'Hosaïn, et lui dit avec bienveillance : Que Dieu maudisse le fils de Merdjâna ! Si j'avais été le maître du sort de ton père, je lui aurais accordé tout ce qu'il aurait désiré. Mais personne ne peut détourner ce qui a été décrété par Dieu! 'Alî retourna à Médine avec le reste de la famille du Prophète.

CHAPITRE IX.

SALAM, FILS DE ZIYAD, GOUVERNEUR DU KHORASAN.

Yezîd, pour récompenser 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, du meurtre de 'Hosaïn, lui donna, à titre définitif, le gouvernement de Koufa et du Sawâd de l''Irâq, avec celui de Baçra, qu'il avait déjà. Le gouvernement du Khorâsân et du Seïstân, dont il avait été investi également, du temps de Mo'âwiya, lui avait été enlevé par Yezîd. Après la mort de 'Hosaïn, il avait espéré que Yezîd le lui rendrait; voyant qu'il ne le lui donnait pas, [et qu'il avait nommé à ce poste Salam, son frère], il fut mécontent et se repentit d'avoir fait tuer 'Hosaïn.

Salam fit ses préparatifs pour aller occuper le Khorâsân. Yezîd adressa à 'Obaïdallah une lettre, par laquelle il lui commanda de donner six mille hommes à Salam, que celui-ci choisirait lui-même parmi les troupes de l''Irâq. Lorsque Salam lui apporta cette lettre, 'Obaïdallah lui dit : Choisis le nombre que tu voudras. Les soldats étaient très-disposés à suivre Salam, mais 'Obaïdallah, voulant les retenir, les fit engager secrètement à rester avec lui. [Puis quand Salam voulut enrôler ses troupes], personne ne répondit à son appel. Enfin l'un des

chefs, nommé Çila, fils d'Aschîm, se leva [dans l'assemblée], et dit : Je partirai avec Salam. J'aime mieux être avec lui. Car si je vais avec lui, on fait la guerre aux infidèles et aux Turcs, tandis qu'avec toi, il faut faire la guerre à la famille du Prophète, et tuer des hommes comme 'Hosaïn, fils d''Alî. J'aime mieux gagner l'autre monde, que d'avoir part à ces crimes. Salam prit donc six mille hommes et marcha sur le Khorâsân. Il vint à Merw, où il établit ses quartiers. Puis il passa le Djî'houn, attaqua les Turcs, s'empara de Soghd et de Samarcande, et fit un butin immense en fait d'or, d'argent, d'esclaves et de bétail. Il en envoya le quint à Yezîd et distribua le reste entre les soldats. Dans l'espace de deux ans, il expédia à Yezîd vingt mille dirhems, produit de la dîme.

CHAPITRE X.

RÉVOLTE D''ABDALLAH, FILS DE ZOBAÏR, A LA MECQUE.

[D'après une autre version que celle rapportée ci-dessus, chap. VI.]

Yezid avait donné le gouvernement de la Mecque à 'Amr, fils de Sa'îd, et celui de Médine à Walîd, fils d''Otba. Lorsque 'Abdallah, fils de Zobaïr, s'enfuit de Médine et vint à la Mecque, sans être inquiété par 'Amr, Yezîd soupçonna ce dernier de connivence avec lui et le destitua, en le remplaçant par Walîd, fils d''Otba, qui continua à résider à Médine et fit gouverner la Mecque par un lieutenant. 'Abdallah avait gagné à sa cause une partie des habitants de la Mecque, tandis que les autres demeuraient attachés à Yezîd. 'Abdallah et son parti accomplissaient la prière publique à part, et n'assistaient pas à la prière présidée par le lieutenant de Walîd. Cependant, aussi

longtemps que 'Hosaïn restait à la Mecque, 'Abdallah observa envers lui certains égards. Après la mort de 'Hosaïn, il appela les habitants de la Mecque à lui prêter serment, en disant : Voyez comment les gens de l''Irâq ont traité 'Hosaïn! Il fit son éloge et le pleura; et le peuple lui dit : Maintenant il n'y a personne qui ait plus de droits au pouvoir que toi. Et on lui prêta serment.

Lorsque Yezîd fut informé de ces faits, il jura qu'il ferait amener 'Abdallah en sa présence le carcan au cou. En effet, il fit faire un carcan d'argent et l'expédia à Walîd par deux messagers, avec l'ordre d'en charger 'Abdallah et de le faire conduire ainsi à Damas. Walîd envoya les messagers à la Mecque, pour communiquer le message de Yezîd à 'Abdallah. Celui-ci prit le carcan, le plaça devant lui, secoua la tête, et pour toute réponse, récita les deux vers suivants :

« Certes, je suis d'un bois (nab'a) qui résiste au choc des tempêtes et des mauvais temps.

Et je ne céderai pas à l'injustice une parcelle jusqu'à ce que la pierre s'amolisse sous la dent de celui qui la mâche. »

Les messagers revinrent auprès de Yezîd et lui dirent les deux vers qu'ils avaient entendus de la bouche d''Abdallah. Yezîd garda le silence.

Cette année, au temps du pèlerinage, Walîd vint à la Mecque et en présida les cérémonies pour un groupe de pèlerins, tandis qu''Abdallah, fils de Zobaïr, présidait le pèlerinage d'un autre groupe, composé de ses adhérents. Au commencement de l'an 62, Walîd [sur l'ordre de Yezîd] songea à faire arrêter 'Abdallah. Celui-ci, averti, écrivit à Yezîd une lettre, dans laquelle il lui dit : Ce Walîd est extrêmement sot et inepte, et par son ineptie, il perd tes affaires. Envoie un autre gouverneur, pour y mettre ordre. Yezîd, voyant avec plaisir qu''Abdallah lui avait écrit, et espérant qu'il se soumettrait, révoqua aussitôt

Walîd, et le remplaça par son cousin 'Othmân, fils de Mo'hammed, un jeune homme sans expérience. Celui-ci se rendit à Médine, où il passait son temps dans les plaisirs.

CHAPITRE XI.

COMBAT DE 'HARRA.

En cette année, 'Othmân, fils de Mo'hammed, fit partir vers Yezîd une députation de dix des habitants les plus distingués de Médine, parmi lesquels se trouvait Moundsir, le frère d''Abdallah, fils de Zobaïr. Yezîd leur fit un accueil gracieux et les combla d'honneurs. Il donna à Moundsir, fils de Zobaïr, une somme de cent mille dirhems et à chacun des autres dix mille dirhems. De retour à Médine, ces députés répétaient partout que Yezîd était un infidèle, qu'il était complètement irréligieux, que, jour et nuit, il buvait du vin, qu'il n'accomplissait pas la prière, enfin qu'il était indigne d'exercer les fonctions d'imâm, et que l'on était dégagé du serment de fidélité qui lui avait été prêté. Des habitants de Médine élurent pour leur chef 'Abdallah, fils de 'Hanzhala, et mirent en prison 'Othmân, fils de Mo'hammed; Merwân, fils de 'Hakam, et les autres membres de la famille d'Omayya. Cependant 'Alî, fils de 'Hosaïn, qui était à Médine, refusa, malgré leurs instances, de se faire proclamer par eux. Il quitta la ville et se retira dans un village, nommé Yanbou'.

Lorsque Yezîd fut informé de ces faits, il fit appeler No'mân, fils de Beschîr, l'Ançâr, et lui dit : Rends-toi à Médine et ramène le peuple à son devoir par la persuasion; car je ne voudrais pas y envoyer une armée et rendre leurs femmes

veuves et leurs enfants orphelins. Dis à 'Alî, fils de 'Hosaïn, que sa bonne conduite ne m'est pas restée inconnue. No'mân se rendit en toute hâte à Médine. Ayant fait tous ses efforts auprès des habitants pour les détourner de leur entreprise, sans obtenir de résultat, il revint auprès de Yezîd, auquel il rendit compte de l'état des choses. Alors Yezid fit appeler Mouslim, fils d''Oqba, qui était un homme âgé et qui avait fait de nombreuses campagnes. Il le mit au courant de ce qui se passait à Médine, et lui dit de marcher contre cette ville, à la tête de dix mille hommes. Mouslim ayant choisi ses dix mille soldats, Yezîd les passa en revue, et accompagna Mouslim une demi-parasange. Avant de le quitter, il lui dit : Traite-les avec modération, autant que tu pourras, et aie de grands égards pour 'Alî, fils de 'Hosaïn. Comme Mouslim était malade, Yezîd ajouta : S'il t'arrive quelque accident, fais-toi remplacer par 'Hoçaïn, fils de Nomaïr. Le même jour, Yezîd écrivit une lettre à 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, et lui ordonna de marcher avec une nombreuse armée à la Mecque, pour attaquer 'Abdallah, fils de Zobaïr. En recevant cette lettre, 'Obaïdallah s'écria : Quel est donc mon sort! J'ai tué les enfants du Prophète, sans en recevoir une récompense, et maintenant je devrais attaquer la maison de Dieu! Il répondit à Yezîd qu'il était très-malade, et qu'il partirait quand il serait guéri.

Mouslim s'arrêta pendant trois jours aux portes de Médine, et pendant ce temps, il fit de nouveau engager les habitants à se soumettre; ce fut en vain. Ils avaient fortifié la ville et fait de retranchements dans le Wâdî 'l-'Harra, choisi comme champ de bataille. 'Abdallah, fils de 'Hanzhala, plaça Fadhl, fils d''Abbâs, qui était l'homme le plus brave d'entre tous les descendants d''Abdou'l-Mottalib, à la tête de l'avant-garde. Lorsque Mouslim sut que les gens de Médine allaient l'attaquer, il se prépara au combat. Fadhl, fils d''Abbâs, se jeta sur

l'armée de Syrie, et la mit en fuite. Il arriva jusqu'à la tente de Mouslim, qui, à cause de sa maladie, assistait au combat assis sur un siége. Là, rencontrant un esclave grec, qui portait le drapeau des Syriens, il lui asséna un coup de sabre et le coupa de part en part. Croyant avoir tué Mouslim, il chanta victoire et s'écria : J'aî tué Mouslim! Celui-ci, entendant ces cris, se leva, revêtit son armure, monta à cheval, et cria : Me voilà vivant! Fadhl, averti, revint et attaqua Mouslim. Celui-ci, d'un coup de lance, le désarçonna. Les troupes de Fadhl chargèrent et reprirent son corps. Les Syriens attaquèrent de nouveau et tuèrent un grand nombre des gens de Médine, qui se jetèrent dans la ville. 'Abdallah, fils de 'Hanzhala, étant, à son tour, sorti de la ville, ordonna à ses troupes de mettre pied à terre. Mouslim donna le même ordre aux soldats syriens, et fit avancer les troupes d'Émèse qui étaient d'habiles archers. Ceux-ci ayant lancé une grêle de traits sur l'armée de Médine, les trois fils d''Abdallah-ben-'Hanzhala furent tués. 'Abdallah s'écria : Après la mort de mes fils, la vie n'a plus de prix pour moi! Et suivi des siens, il se jeta sur l'ennemi. Ils furent entourés par les Syriens et tués jusqu'au dernier.

Mouslim s'empara de la ville et la livra au pillage pendant trois jours. Le sang coula à flots. Les compagnons du Prophète, qui avaient survécu, se sauvèrent dans les montagnes. Le quatrième jour, après avoir annoncé à Yezîd sa victoire, Mouslim se rendit à la mosquée principale, et fit proclamer que le pillage et le massacre devait cesser, et que les habitants devaient venir prêter le serment de fidélité; ceux qui ne viendraient pas étaient déclarés hors la loi. Un certain nombre d'entre les habitants se présentèrent et prêtèrent le serment. Puis Mouslim fit appeler 'Alî, fils de 'Hosaïn, et lui dit : Le prince des croyants t'envoie son salut; il m'a chargé de te dire

que tu as bien agi, en ne t'associant pas à cette révolte, et que, s'il plaît à Dieu, il t'en récompensera.

Le jour même de la bataille de Médine, naquit Mo'hammed, fils d''Alî, fils d''Abdallah, fils d''Abbâs.

CHAPITRE XII.

'HOÇAÏN, FILS DE NOMAÏR, ATTAQUE 'ABDALLAH, FILS DE ZOBAÏR, A LA MECQUE.

Au mois de mo'harrem de l'an 64, Mouslim étant à Médine, sa maladie devint plus grave. Il reçut une lettre de Yezîd, qui lui ordonna, aussitôt qu'il aurait complété la réduction de Médine, de marcher sur la Mecque, pour attaquer Ibn-Zobaïr, dont les forces étaient devenues menaçantes. Mouslim établit comme gouverneur de Médine Rau'h, fils de Zinbâ', et partit pour la Mecque. A trois journées de marche de cette dernière ville, son état empira. Il fit appeler 'Hoçaïn, fils de Nomaïr, et lui remit le commandement. Il mourut le lendemain. 'Hoçaïn fit avancer l'armée jusques sur le territoire de la Mecque.

Les habitants de la Mecque et les Médinois qui s'étaient réfugiés dans cette ville avaient prêté le serment d'hommage à 'Abdallah, fils de Zobaïr. Celui-ci fit sortir ses troupes de la ville, et attaqua aussitôt les Syriens, avant qu'ils fussent reposés. Le premier qui trouva la mort, fut Moundsir, le frère d''Abdallah, fils de Zobaïr. Les Syriens chargèrent les Mecquois avec vigueur et en tuèrent un grand nombre. 'Abdallah rentra en fuyant dans la ville, que les Syriens investirent complètement. Puis ils établirent des machines de siége et lancèrent sur la Ca'ba des pierres, qui brisèrent les colonnes de la mos-

quée. Celui qui dirigeait les machines était un infidèle, un Abyssin, qui, en exécutant son œuvre chantait des vers arabes. Il lança aussi des vases remplis de naphte allumé, qui mirent le feu aux étoffes qui couvraient la Ca'ba, de sorte qu'elle resta complètement nue. Un jour, lorsque cet Abyssin lançait ses projectiles enflammés, il se leva un vent qui mit le feu à la machine et atteignit l'Abyssin et tous ceux qui avaient desservi la machine, au nombre de dix, et les brûla. Cet événement eut lieu le jour même où mourut Yezîd, fils de Mo'âwiya, en Syrie. Les Syriens, témoins de cette scène, se retirèrent en disant : Nous ne voulons pas avoir affaire au temple de Dieu! L'attaque fut suspendue le lendemain. 'Hoçaïn écrivit une lettre à Yezîd (dont il ignorait la mort) et lui rendit compte de la situation d''Abdallah, fils de Zobaïr. Le quatrième jour, 'Abdallah envoya à 'Hoçaïn le message suivant : Au nom de qui faites-vous la guerre? Yezîd est mort. 'Hoçaïn ne voulut pas croire à cette nouvelle. Enfin Thâbit, fils de Qaïs, arriva de Médine, et confirma la nouvelle de la mort de Yezîd, ainsi que celle de l'élection de son fils Mo'âwiya. 'Hoçaïn fit dire à 'Abdallah : Yezîd est mort, et son fils est incapable de tenir le pouvoir. Viens avec moi en Syrie; nous te donnerons le gouvernement du monde. 'Abdallah refusa de quitter la Mecque. 'Hoçaïn, voyant qu'il n'y avait rien à espérer de lui, s'en retourna en Syrie.

CHAPITRE XIII.

MORT DE YEZÎD. [AVÉNEMENT ET MORT DE MO'AWIYA II.]

Yezîd mourut à l'âge de trente-neuf ans, après avoir régné trois ans et neuf mois. Son fils Mo'âwiya, surnommé Abou-

Laïla, proclamé calife au palais de Damas, mourut quarante jours après. 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, après avoir fait reconnaître Mo'âwiya à Koufa, s'était rendu à Baçra, pour faire prêter le serment aux habitants de cette ville. Ceux-ci, ayant appris la mort de Mo'âwiya, chassèrent 'Obaïdallah, qui se retira en Syrie; puis, en attendant l'élection d'un calife, ils proclamèrent comme leur chef un descendant d''Abdou'l-Mottalib [nommé 'Abdallah, fils de 'Hârith], tandis que les gens de Koufa donnèrent le gouvernement à 'Âmir, fils de Mas'oud. Cette anarchie dans l''Irâq dura quatre mois. Cependant le pouvoir d''Abdallah, fils de Zobaïr, grandit à la Mecque; ses adhérents se multiplièrent et l'engagèrent à se rendre en Syrie et en 'Irâq, dont les habitants, lui disait-on, le désiraient. Mais 'Abdallah n'osa pas sortir de la Mecque. Il se décida enfin à envoyer à Koufa un gouverneur, nommé 'Abdallah, fils de Yezid, l'Ançâr, et nomma Ans, fils de Mâlik, gouverneur de Baçra. Mais Ans ne sut pas faire reconnaître son autorité à Baçra. Ibn-Zobaïr y envoya ensuite 'Obaïdallah, fils de Ma'mar.

CHAPITRE XIV.

AVÉNEMENT DE MERWAN, FILS DE 'HAKAM.

Les habitants de Syrie envoyèrent un messager à 'Abdallah, fils de Zobaïr, pour l'engager à venir à Damas, où ils voulaient le proclamer. 'Abdallah répondit : Que ceux qui veulent me prêter serment viennent auprès de moi. Étant reconnu par toute la province de l''Irâq, il envoya en Égypte, comme gouverneur, 'Abd-er-Ra'hmân, fils de Dja'hdam; 'Ibdân, fils de Râschid, dans le Yemen, et son propre frère 'Obaïda, à Médine.

Les habitants de Syrie étaient partagés en deux factions. Les uns voulaient proclamer comme calife Khâlid, fils de Yezîd; les autres 'Abdallah, fils de Zobaïr. Les cinq gouverneurs de Syrie qui, à la mort de Yezîd, se trouvaient en fonctions, étaient No'mân, fils de Beschîr, l'Ançâr, gouverneur d'Émèse; Dha'h'hâk, fils de Qaïs, le Fihrite, gouverneur de Damas; Zofar, fils de 'Hârith, le Kelâïte, gouverneur de Qinnesrîn; Nâtal, fils de Qaïs, gouverneur de Filistîn; et 'Hassân, fils de Mâlik, gouverneur de l'Ordounn. Quatre de ces gouverneurs étaient partisans d''Abdallah, fils de Zobaïr; il n'y avait que 'Hassân, fils de Mâlik, qui fût dévoué à la cause de Khâlid, fils de Yezid; et Khâlid se rendit auprès de lui. Lorsque 'Hoçaïn, fils de Nomaïr, revint avec ses troupes de la Mecque, et qu'il vit les gens de Syrie ainsi divisés, il leur dit : Nommez Khâlid; car 'Abdallah, fils de Zobaïr, ne se soucie pas de vous. J'ai fait tous mes efforts pour le décider à venir avec moi, et il n'a pas voulu. Merwân, fils de 'Hakam, en revenant de Médine, se prononça en faveur d''Abdallah, fils de Zobaïr; car Khâlid était fort jeune, il n'avait que seize ans, tandis que, disait Merwân, le fils de Zobaïr était un homme âgé, sage, et un homme de bien, et de plus parent du Prophète. Merwân ne songea pas un instant à la possibilité de se voir lui-même investi du califat. Enfin, 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, qui, après sa fuite de Baçra, s'était retiré en Syrie, était opposé à l'élection de Khâlid, à cause des griefs qu'il avait à l'égard de son père Yezîd. En effet, lorsque Yezîd avait envoyé l'ordre à 'Obaïdallah de se rendre à la Mecque et d'attaquer 'Abdallah, fils de Zobaïr, 'Obaïdallah avait refusé de marcher, en disant qu'il était malade; et Yezîd lui avait écrit une lettre ainsi conçue : Lorsque tu as tué 'Hosaïn et les enfants du Prophète, tu n'étais pas malade; maintenant qu'il s'agit de faire la guerre au fils de Zobaïr, tu es malade. Et Yezîd songea à lui ôter le gouver-

nement de l''Irâq; mais il mourut avant d'avoir pris une décision. 'Obaïdallah, étant ainsi devenu ennemi de Yezîd, se tourna vers Merwân. Celui-ci était dans l'intention de se rendre auprès d''Abdallah, fils de Zobaïr, à la Mecque, lorsque 'Obaïdallah vint le trouver et lui dit : J'ai appris que tu veux partir pour la Mecque et prêter serment à 'Abdallah, fils de Zobaïr. — En effet, répondit Merwân, qui pourrait-on nommer, si ce n'est lui; car Khâlid est un enfant? — Il n'y a que toi, reprit 'Obaïdallah, qui en sois digne. — Tu veux te moquer de moi, dit Merwân. Alors 'Obaïdallah insista tant sur sa proposition, que Merwân se laissa persuader.

Le lendemain du jour où avait eu lieu cette conversation, Dha'h'hâk, le gouverneur de Damas, voulut faire proclamer 'Abdallah, fils de Zobaïr, et faire prêter le serment en son nom. Il monta en chaire et prononça un discours, dans lequel il parla en termes énergiques de la mauvaise conduite de Yezîd, tout en faisant l'éloge de son fils Khâlid. Celui-ci, qui se trouvait parmi les assistants, se leva et dit : Musulmans, vous savez quels sont les bienfaits que Dha'h'hâk a reçus de mon père. Aujourd'hui, il l'insulte et engage le peuple à reconnaître comme souverain le fils de Zobaïr! Trois hommes de l'armée, Walîd, fils d''Otba; Yezîd [fils d'Abou'l-Ghams] le Ghassânide, et Sofyân [fils d'Alabrad] se levèrent successivement et réfutèrent le discours de Dha'h'hâk, en disant : Est-ce là la récompense des bienfaits de Yezîd, que tu appelles le peuple à reconnaître le fils de Zobaïr qui est un hypocrite et dont le père était un malfaiteur, lequel a fait venir les gens de Koufa pour tuer 'Othmân? Il ne faut pas que la souveraineté sorte de la famille d'Omayya! Elle appartient de droit à Khâlid, fils de Yezîd! 'Amr, fils de Yezîd, le 'Hakémite, parla ensuite dans le même sens que Dha'h'hâk, en disant : C'est à 'Abdallah, fils de Zobaïr, que le pouvoir doit appartenir. Il est

parent du Prophète, et par son âge et sa science il est le plus digne de commander. Il est le plus vénérable des Qoraïschites. La Syrie, l''Irâq, la Mecque et Médine et tout le Yemen ont reconnu Ibn-Zobaïr; pour quelle raison, vous, habitants de Damas, voudriez-vous le rejeter? Dha'h'hâk, encouragé par ce discours, donna l'ordre d'arrêter les trois hommes, qui venaient de parler contre lui. Alors il s'éleva un tumulte dans la mosquée, on se battait et on lançait des pierres contre Dha'h'hâk. Celui-ci descendit de la chaire et se retira dans le palais, dont il fit fermer les portes, tandis que Khâlid, fils de Yezîd, avec la foule, se rendit à la prison, en enfonça la porte et délivra les prisonniers. L'émeute se propagea dans toute la ville. 'Obaïdallah et Merwân, avaient assisté, cachés dans un coin, à la scène qui eut lieu dans la mosquée. 'Obaïdallah dit à Merwân : Quand l'émeute aura fini son affaire, nous ferons la nôtre. L'émeute dura à Damas toute la journée. A la tombée de la nuit, Dha'h'hâk avec les siens, sortit de la ville et, ayant marché toute la nuit, s'arrêta dans un lieu nommé Merdj-Râhit.

Le lendemain, les habitants de Damas se réunirent pour délibérer. Ils inclinaient vers Khâlid, fils de Yezîd, mais ils hésitaient à se mettre en opposition avec le monde entier, qui avait reconnu 'Abdallah, fils de Zobaïr; et cependant ils [ne] voulaient [pas] que la souveraineté sortît de la famille d'Omayya. En voyant venir de loin 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, les chefs de la ville dirent qu'il fallait demander son avis. On le fit entrer et on lui demanda de faire connaître son opinion. 'Obaïdallah dit : Il n'est pas opportun de prêter le serment au fils de Zobaïr, et il ne faut pas faire sortir la souveraineté de la famille d'Omayya. Vous savez combien de guerres les Syriens ont soutenues pour Mo'âwiya, afin de lui assurer le pouvoir. Si, aujourd'hui, on l'ôtait à sa famille, ce serait comme si vous

méprisiez vos pères. Quant à Khâlid, fils de Yezîd, il n'a aucun droit de monter sur le trône ; car aujourd'hui le droit [n'appartient à personne]. Celui qui montera sur le trône aura beaucoup à lutter contre le fils de Zobaïr. Or Khâlid est jeune et sans expérience. Il nous faut quelqu'un de la famille d'Omayya, et je ne vois personne qui soit plus apte au califat, par sa prudence et son expérience, que Merwân, fils de 'Hakam. Tous les assistants s'écrièrent : Tu as raison ! Et on lui prêta serment sur-le-champ.

CHAPITRE XV.

BATAILLE DE MERDJ-RAHIT.

Lorsque Dha'h'hâk apprit que l'on avait proclamé Merwân, il s'écria : Tant que je respirerai, je n'y consentirai jamais! Il adressa des lettres aux gouverneurs des différentes provinces de la Syrie, qui avaient reconnu 'Abdallah, fils de Zobaïr : à No'mân, fils de Beschîr, à Nâtal, et aux autres, leur annonça ce qui s'était passé, et leur demanda des troupes, afin d'attaquer Merwân. Il écrivit aussi à 'Abdallah, fils de Zobaïr, et lui demanda de lui envoyer des soldats, et recommanda aux gens de Damas de se préparer à la guerre contre Merwân. Des forces considérables d'Émèse, de Qinnesrîn, de Filistîn, vinrent grossir l'armée de Dha'h'hâk. Merwân, ayant nommé 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, général en chef de l'armée de Damas, marcha à Merdj-Râhit. On lutta pendant vingt jours avec acharnement, et il y eut un grand nombre de morts. Enfin l'armée de Dha'h'hâk fut mise en déroute et se dispersa, chacun regagnant ses foyers. Alors il y eut, dans les différentes villes, des émeutes contre les gouverneurs [qui avaient reconnu

Ibn-Zobaïr]. No'mân, fils de Beschîr, s'étant enfui d'Émèse, fut poursuivi et tué.

Merwân, après avoir pris, à Damas, possession du pouvoir, envoya des gouverneurs dans les provinces. Puis il partit pour l'Égypte. Les habitants de cette province qui avaient reconnu 'Abdallah, fils de Zobaïr, reconnurent maintenant Merwân, et le gouverneur d''Abdallah s'enfuit. Merwân, après avoir séjourné un mois en Égypte, y établit un lieutenant et retourna en Syrie. Il nomma Khâlid, fils de Yezîd, gouverneur d'Émèse.

CHAPITRE XVI.

RÉVOLTE DANS LE KHORASAN APRÈS LA MORT DE YEZÎD.

Salam, fils de Ziyâd, à qui Yezîd avait donné le gouvernement du Khorâsân, avait envoyé son frère Yezîd comme son lieutenant dans le Seïstân, et lui avait donné l'ordre de faire une expédition vers la frontière. Yezîd ayant été tué à Kâboul, Salam reçut cette nouvelle le même jour où il fut informé de la mort de Yezîd, fils de Mo'âwiya [le calife]. Le deuil pour les deux Yezîd eut lieu le même jour. Salam, voulant se rendre en Syrie, confia le gouvernement du Khorâsân à Mouhallab, fils d'Abou-Çofra. Les habitants voyaient son départ avec chagrin; car c'était un homme juste et habile dans l'administration, et pendant les deux années qu'il avait résidé à Merw, il y eut, dit-on, deux mille enfants à qui on avait donné le nom de Salam, tant il était aimé.

A la mort de Yezîd, tous les chefs et célèbres guerriers cherchèrent à se faire leur part. Trois d'entre eux voulurent s'emparer du Khorâsân : Soulaïmân, fils de Marthad; son frère 'Amr, fils de Marthad, et 'Abdallah, fils de Khâzim. Salam

s'étant mis en route, rencontra entre Merw et Merw-er-Roud, Soulaïmân, accompagné de son frère 'Amr. Il lui demanda où il allait. — Je viens te trouver, répondit Soulaïmân, afin que tu me donnes un gouvernement. Salam lui donna Merw-er-Roud, Tâleqân, Kouzikân, et le territoire adjacent. Soulaïmân s'établit à Merw-er-Roud, et fit résider son frère à Tâleqân. Arrivé à Nîschâpour, Salam rencontra 'Abdallah, fils de Khâzim, qui lui demanda à qui il avait donné le gouvernement du Khorâsân. — A Mouhallab, répondit Salam. — Donne-le à moi, reprit 'Abdallah. Salam lui dit qu'il aurait le gouvernement de Boukhârâ. Mais 'Abdallah demanda tout le Khorâsân. Salam, sachant qu'il allait allumer la guerre civile, lui dit : Tu n'as pas besoin de mon investiture; car j'ai été gouverneur au nom de quelqu'un qui est mort maintenant. — N'importe, répliqua 'Abdallah, écris-moi l'acte d'investiture; si je ne peux pas entrer en possession de mon gouvernement régulièrement, j'emploierai la force. Salam lui donna cet acte, et continua sa route. Mouhallab, en apprenant cette nomination, quitta Merw et partit pour la Syrie.

Lorsque 'Abdallah arriva devant Merw, avec un corps nombreux de guerriers, le lieutenant qui avait été établi dans la ville par Mouhallab l'attaqua avec le concours de la population. 'Abdallah le mit en déroute, s'empara de la ville et la livra au pillage. Puis il adressa des lettres aux différentes villes de la province, et demanda que la khotba fût faite en son nom. Tous lui obéirent, excepté Soulaïmân, fils de Marthad. 'Abdallah marcha contre lui, le tua, de même que son frère 'Amr, et s'empara de Merw-er-Roud et de toute la province.

'Abdallah, fils de Khâzim, et sa troupe étaient des Arabes de la tribu de Modhar, tandis que les soldats que Salam avait amenés dans le Khorâsân, étaient de la tribu de Çohaïb. Les débris des différents corps battus par 'Abdallah s'étaient

enfuis à Hérat, auprès d'Aus, [fils de Tha'laba]. 'Abdallah laissa son fils Mousa comme son lieutenant à Merw et alla assiéger la ville de Hérat. Il resta un an devant ses murs. Enfin, un jour, il s'avança au bord du fossé et s'écria : Fils de Rabi'a et fils de Çohaïb, combien de temps comptez-vous rester enfermés dans ces murs? Si vous êtes des hommes, sortez pour combattre! Les gens de Hérat, excités par cette provocation, sortirent de la ville; après un combat acharné ils furent mis en déroute, et un grand nombre d'entre eux, on dit huit mille, furent tués. 'Abdallah fit un butin immense, et il fit massacrer les prisonniers. Le Khorâsân fut soumis à un régime terrible. Après avoir nommé son fils Mo'hammed gouverneur de Hérat, 'Abdallah retourna à Merw.

Ces événements se passèrent en l'an 65. Ce fut en cette même année que les Khâridjites se soulevèrent à Koufa, en proclamant les droits de la famille d''Alî, quatre ans après la mort de 'Hosaïn, lorsque 'Obaïdallah et ses troupes avaient quitté l''Irâq.

CHAPITRE XVII.

SOULÈVEMENT DES KHARIDJITES POUR VENGER LA MORT DE 'HOSAÏN.

Les mêmes hommes qui avaient écrit plusieurs lettres à 'Hosaïn pour l'appeler à Koufa et qui avaient prêté le serment à Mouslim, fils d''Aqîl, étaient restés cachés dans leurs maisons, lorsque 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, arriva à Koufa et que Mouslim fut mis à mort. Ils n'avaient pas non plus secouru 'Hosaïn et l'avaient laissé égorger dans la plaine de Kerbelâ. Ayant reconnu leur faute, ils se donnèrent un chef,

nommé Soulaïmân, fils de Çorad, et lui dirent : Il faut que tu envoies partout des émissaires, pour gagner les hommes à notre cause. Quand il y en aura un grand nombre, on fixera le moment du soulèvement. Soulaïmân envoya dans les différentes provinces des émissaires, qui enrôlèrent des hommes pour cette entreprise, recueillirent de l'argent et lui rendirent compte des adhésions. Après quatre ans de ces menées secrètes, lorsque, [en l'an 64], Yezîd mourut et que 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, et ses troupes eurent abandonné l''Irâq, le nombre des conjurés étant devenu considérable, on dit à Soulaïmân qu'il était temps de se déclarer ouvertement. Soulaïmân répondit qu'il n'était pas encore temps. Sur ces entrefaites, arriva à Koufa Moukhtâr, venant de la Mecque, qui dit aux partisans de la famille d''Alî : Pourquoi ne vous levez-vous pas ouvertement, pour venger la mort de 'Hosaïn ? Jamais le pays ne sera davantage dégarni de leurs troupes. Ils lui répondirent que cela dépendait de Soulaïmân. Celui-ci, à qui il adressa la même demande, lui dit que le moment de se déclarer n'était pas encore venu. Alors Moukhtâr dit au peuple : Soulaïmân est un trembleur; il n'est pas l'homme qu'il faut pour cette entreprise. Puis il communiqua une lettre de Mo'hammed, fils de la 'Hanéfite, dans laquelle il était dit : Soulaïmân est hésitant; j'ai envoyé Moukhtâr de la Mecque ; que ceux qui ont embrassé notre cause, suivent sa direction et vengent la mort de mon frère 'Hosaïn. En conséquence, un certain nombre de conjurés se séparèrent de Soulaïmân et s'engagèrent envers Moukhtâr. Moukhtâr était à Koufa, depuis une semaine, lorsque 'Abdallah, fils de Yezîd, l'Ançâr, arriva dans cette ville comme agent d''Abdallah, fils de Zobaïr. Moukhtâr dit au peuple que c'était là une conséquence des hésitations de Soulaïmân ; que si celui-ci avait déclaré la guerre, 'Abdallah, fils de Zobaïr, n'aurait pas envoyé son agent à Koufa. Les adhérents de

Moukhtâr s'engagèrent envers lui de le suivre aussitôt qu'il donnerait le signal de la révolte. Soulaïmân, informé de ses intentions, se vit obligé de hâter lui-même ses préparatifs. Alors arriva la nouvelle de l'avénement de Merwân, fils de 'Hakam, et de la nomination d''Obaïdallah, fils de Ziyâd, comme général en chef et comme gouverneur de Koufa.

Un homme de Koufa vint trouver 'Abdallah, fils de Yezîd, et lui dit : Sois sur tes gardes; car il y a dans la ville beaucoup de Khâridjites qui, soit avec Soulaïmân, fils de Çorad, soit avec Moukhtâr, veulent lever l'étendard de la révolte. 'Abdallah répondit qu'il n'attaquerait pas Soulaïmân aussi longtemps qu'il ne serait pas attaqué lui-même. Puis il se rendit à la mosquée et harangua le peuple en ces termes : Musulmans, j'ai appris que plusieurs d'entre vous veulent prendre les armes contre moi et veulent venger la mort de 'Hosaïn. Or je ne suis pas responsable du sang de 'Hosaïn; c'est 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, et les Benî-Omayya qui en sont responsables. C'est à ceux-là que vous devez faire la guerre, et moi, je serai avec vous. Le peuple approuva ce discours, et 'Abdallah continua à résider à Koufa.

Ensuite Soulaïmân et Moukhtâr eurent une entrevue. Soulaïmân persista à retarder le soulèvement, dont la date avait été fixée à l'an 66, c'est-à-dire à l'année suivante. Alors Moukhtâr recula lui aussi son entrée en campagne, et pour ne pas perdre la confiance de ses adhérents et afin de n'être pas raillé par Soulaïmân, il dit à ses partisans qu'il avait écrit à Mo'hammed, fils de la 'Hanéfite, et qu'il attendait ses ordres. Mais c'était un mensonge; car il n'avait jamais vu Mo'hammed et n'avait jamais causé avec lui. Il inventait ces circonstances.

Moukhtâr était fils d'Abou-'Obaïd qui, du temps d''Omar, avait été gouverneur de l''Irâq et qui, à la bataille du Pont, avait été tué par un éléphant blanc. A cette époque, Moukhtâr,

était encore enfant. Plus tard, lors de l'émeute contre ʻHasan, fils d'ʻAlî, [à Madâîn], on désignait Moukhtâr comme celui qui avait blessé ʻHasan d'un coup de poignard. Il fut cherché, mais il s'enfuit à Koufa; et depuis lors, le peuple, après chaque prière, appelait la malédiction divine sur le nom de Moukhtâr. Ensuite, lorsque Mouslim, fils d'ʻAqîl, vient secrètement à Koufa, Moukhtâr le reçut dans sa maison; l'accusation qui pesait sur lui d'avoir blessé ʻHasan tomba, et les hommes s'en excusèrent auprès de lui. Après avoir séjourné un certain temps dans sa maison, Mouslim la quitta, au moment de l'arrivée à Koufa d'ʻObaïdallah, fils de Ziyâd, et alla demeurer chez Hânî. ʻObaïdallah fit comparaître devant lui Moukhtâr et lui demanda pourquoi il avait donné asile à Mouslim. Moukhtâr répondit : Si je l'avais gardé, ils [ne] l'auraient [pas] enlevé de ma maison! ʻObaïdallah le frappa avec une baguette de fer sur le visage et lui déchira le sourcil; puis il le fit mettre en prison. Moukhtâr y resta jusqu'après la mort de ʻHosaïn; il s'enfuit ensuite. On dit que Yezîd avait écrit à ʻObaïdallah de le mettre en liberté, [sur la sollicitation de] ʻAbdallah, fils d'ʻOmar, qui était le beau-frère de Moukhtâr. Celui-ci se rendit à la Mecque, auprès d'ʻAbdallah, fils de Zobaïr. Lorsque Ibn-Zobaïr l'invita à le reconnaître comme souverain (ce fut en l'an 61), Moukhtâr lui dit : Je le veux bien à condition que tu n'aies aucun secret pour moi. Ibn-Zobaïr lui accorda ce qu'il demandait, et en fit son confident. Moukhtâr était un homme d'une grande bravoure, et lors du siége de la Mecque par ʻHoçaïn, fils de Nomaïr, il attaqua souvent les Syriens et en tua un grand nombre. Chaque fois qu'avec sa troupe de soixante-dix hommes, composée des gens de sa famille et de ses affranchis, il se jetait sur l'ennemi, il rompait le centre de l'armée. Après le départ de l'armée de Syrie, Moukhtâr aida ʻAbdallah, fils de Zobaïr, dans la reconstruction de la Caʻba,

qui avait été démolie par les machines de guerre des Syriens. Ces nombreuses preuves de dévouement lui avaient gagné l'estime d''Abdallah. Puis, lorsque, après la mort de Yezîd, la fortune d''Abdallah s'éleva, qu'il prétendit ouvertement au califat, qu'il fut reconnu par le 'Hedjâz, l'Égypte, le Yemen et les provinces occidentales, et qu'il eut nommé comme gouverneur de Baçra, ['Omar, fils d''] 'Obaïdallah, fils de Ma'mar, Moukhtâr espérait qu'il aurait le gouvernement de Koufa. Ce poste ayant été donné à 'Abdallah, fils de Yezîd, l'Ançâr, Moukhtâr abandonna la cause d'Ibn-Zobaïr, et sur la nouvelle que les gens de Koufa, sous la conduite de Soulaïmân, fils de Çorad, allaient se soulever pour venger la mort de 'Hosaïn, il se rendit dans cette ville, où il arriva une semaine avant 'Abdallah l'Ançâr. Il dit aux hommes qu'il venait de la part de Mo'hammed, fils de la 'Hanéfite, qui recommandait une action immédiate. 'Omar, fils de Sa'd, qui était revenu de Reï et qui, par crainte du peuple, n'osait pas rentrer, le soir, chez lui et qui passait les nuits au palais, conseilla à 'Abdallah l'Ançâr de ne pas négliger cette affaire, de faire arrêter au moins les chefs. 'Abdallah fit mettre en prison Moukhtâr.

Au commencement de l'an 65, Soulaïmân se décida à entrer en campagne. Il fixa le rendez-vous des troupes au premier jour du mois de rebî'a second, à Nokhaïla.

CHAPITRE XVIII.

ENTRÉE EN CAMPAGNE DE SOULAÏMAN, FILS DE ÇORAD.

Soulaïmân s'étant rendu avec sa suite au camp de Nokhaïla, ses officiers, pendant la nuit, parcoururent la ville et en donnèrent avis aux conjurés. On attendit trois jours, que tous

fussent rassemblés. Le quatrième jour, Soulaïmân, passant en revue ceux qui s'étaient présentés, les trouva au nombre de quatre mille hommes seulement, tandis que le registre des adhésions montra que seize mille s'étaient engagés. Soulaïmân fut très-affligé et s'écria : Ces hommes veulent me trahir comme ils ont trahi Mouslim, fils d''Aqîl ! Ce sont des infidèles; je voudrais qu'ils n'eussent pas fait profession de foi schiite ! Il envoya ensuite auprès des chefs, jusqu'à ce qu'enfin il y eut dix mille hommes. On agita d'abord la question de savoir de quel côté serait dirigée la première attaque. Les uns voulaient que l'on marchât d'abord contre 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, parce qu'il était responsable de la mort de 'Hosaïn; d'autres voulaient que l'on commençât par 'Omar, fils de Sa'd, qui l'avait tué. Soulaïmân fut d'avis d'aller d'abord en Syrie, pour attaquer 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, qui, disait-il, avait donné l'ordre qu''Omar n'avait fait qu'exécuter. Cet avis fut approuvé et l'on se mit en marche. Au premier campement, aux bords de l'Euphrate, Soulaïmân passa l'armée en revue et renvoya mille hommes qui n'avaient pas d'armes ou de chevaux. Puis il dit : Comme nous allons venger la mort de 'Hosaïn, et comme nous ne sommes qu'à une journée de marche de son tombeau, nous ferions bien de visiter sa tombe, d'y manifester notre repentir, parce que nous l'avons trahi et livré à ses ennemis, et d'y jurer de nous vouer à sa vengeance au prix de notre vie; peut-être obtiendrons-nous le pardon. Arrivés en vue du tombeau de 'Hosaïn, tous mirent pied à terre, découvrirent leurs têtes, et poussèrent des cris et des gémissements, que l'on entendit à la distance de cinq parasanges. Soulaïmân s'avança vers le tombeau, se mit à genoux, se couvrit la tête de poussière et parla ainsi : Salut ô fils de la fille du Prophète, martyr, fils d'un martyr, juste, fils d'un juste, héritier légitime, fils de l'héritier légitime, Imâm, fils d'un Imâm ! O toi,

qui as subi une mort violente et injuste, dont les enfants ont été traînés en captivité; toi qui as eu le bras coupé, dont les pieds des chevaux ont foulé le corps et dont la tête a été fixée sur une lance! C'est nous qui t'avions abandonné, toi et ta famille, dans le désert aride, en proie à la soif et à la faim! Nous reconnaissons que nous sommes responsables de ta mort et de celle de tes enfants. Nous avons offert notre repentir à Dieu, nous demandons pardon à ton grand-père, et nous demandons son intercession ainsi que la tienne, afin que Dieu nous fasse grâce et agrée notre repentir; car aujourd'hui nous venons pour te faire le sacrifice de notre vie! Après ce discours, d'autres semblables furent prononcés, au milieu de cris et de pleurs, de sorte que le sable fut trempé par les larmes comme par un courant d'eau. On passa ainsi un jour et une nuit sur le tombeau de 'Hosaïn et sur ceux des autres martyrs. Le lendemain, après la prière du matin, l'armée se mit en marche, se dirigeant vers la Syrie.

Soulaïmân fit passer son armée près d'une ville nommée Qarqîsyâ, qui se trouvait sous le commandement de Zofar, fils de 'Hârith. Zofar, partisan d''Abdallah, fils de Zobaïr, après avoir combattu les Syriens, avait dû prendre la fuite et s'était jeté dans cette ville. En voyant approcher l'armée des Schiites, il fit fermer les portes. Soulaïmân députa vers lui Mousayyab et lui fit dire : Ce n'est pas toi que nous venons attaquer. Nous allons en Syrie, pour venger la mort de 'Hosaïn. Envoie-nous seulement des marchands de graines, de paille et de viande; tu n'as rien à craindre de nous; nous voulons acheter ces provisions, et demain nous nous en irons. Mousayyab ayant délivré ce message, Zofar envoya son fils pour se mettre en rapports avec lui; puis il fit ouvrir un marché, y fit porter lui-même beaucoup de provisions et annoncer : Prenez-en autant que vous voudrez; c'est moi qui en payerai le prix. Le

lendemain, Zofar sortit de la ville, au moment où Solaïmân leva son camp, et lui dit : Je vais te donner un conseil : ne quitte pas ce lieu. Sache que les Syriens sont avertis de votre marche, et que leur armée vient à votre rencontre. Merwân, fils de 'Hakam, est mort, et son fils 'Abdou'l-Mélik, qui a été proclamé calife, envoie une armée formidable, avec des guerriers tels que 'Hoçaïn, fils de Nomaïr, et Schoura'hbîl. Il ne serait pas prudent de vous éloigner de cette ville forte; car si l'ennemi vous attaque près d'ici, je pourrai vous porter secours. Soulaïmân répondit : Que Dieu te récompense ! Mais nous nous abandonnons à la protection de Dieu et nous mettons notre confiance en lui. Zofar dit : Puisque vous ne voulez pas rester ici, marchez d'abord sur 'Aïn-al-Warda et emparez-vous de cette ville, dont la possession assurera votre approvisionnement; car si elle tombe entre les mains des ennemis, vous souffrirez du manque de fourrages.

Soulaïmân, après avoir remercié Zofar, se dirigea en toute hâte à 'Aïn-al-Warda et se mit en possession de la ville, cinq jours avant l'arrivée de l'armée de Syrie. Lorsque celle-ci fut annoncée, il harangua ses troupes et dit : Si je suis tué, c'est Mousayyab qui doit vous commander après moi; après lui, si lui aussi trouve la mort, 'Abdallah, fils de Sa'd, et après lui, Rifâ'a [fils de Schaddâd]. Il fit partir ensuite Mousayyab avec quatre cents hommes, en lui disant : « La guerre c'est de la ruse. » Il faut d'abord l'attaque par surprise et ensuite l'embuscade. Va attaquer les ennemis de manière à les surprendre. Mousayyab se mit en marche, et vers l'aurore, il attaqua à quatre endroits différents et tua un grand nombre de Syriens. Il revint au camp ramenant une grande quantité de chevaux et d'armes.

CHAPITRE XIX.

BATAILLE D'ʿAÏN-AL-WARDA.

ʿObaïdallah, fils de Ziyâd, informé que son avant-garde avait été surprise, quitta son camp et marcha en avant. Il donna l'ordre à ʿHoçaïn, fils de Nomaïr, de se porter sur ʿAïn-al-Warda avec douze mille hommes. ʿHoçaïn fut en présence de l'ennemi le mercredi, sept jours avant la fin du mois de djoumâdâ premier de l'an 65. Il sortit des rangs et harangua les Khâridjites en ces termes : Merwân, fils de ʿHakam, est mort et le peuple a proclamé son fils ʿAbdou'l-Mélik. Il n'y a donc aujourd'hui dans le monde que deux partis : les Syriens qui sont partisans de la famille de Merwân, et les habitants du ʿHedjâz, de l'Égypte, de l'ʿIrâq et du Yemen, qui reconnaissent ʿAbdallah, fils de Zobaïr. Vous êtes les seuls qui n'ayez pas d'Imâm. Ne versez pas votre sang inutilement ! Soulaïmân lui répondit : Prends ce conseil pour toi-même; car chaque semaine vous établissez un nouvel Imâm usurpateur. Le dernier d'entre nous vaut mieux que votre Imâm. Le nôtre est de la famille du Prophète, et nous voulons venger la mort du petit-fils de l'apôtre de Dieu. Si vous voulez que Dieu vous pardonne le crime de ce sang versé, livrez-nous ʿObaïdallah, fils de Ziyâd, que nous ferons mourir en expiation de la mort de ʿHosaïn, et ôtez le califat à ʿAbdou'l-Mélik. Alors nous nous unirons à vous, et nous établirons un calife de la famille du Prophète qui seule possède le droit légitime d'exercer les fonctions d'Imâm.

ʿHoçaïn retourna à ses troupes, et une bataille terrible s'engagea; elle ne cessa qu'à la nuit. Le lendemain les Syriens

reçurent un renfort de huit mille hommes commandés par Schoura'hbil, fils de Dsou-Kilâ', envoyé par 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, qui lui avait vivement reproché d'avoir pris la fuite devant un corps de quatre cents hommes. Schoura'hbîl ayant rejoint en toute hâte 'Hoçaïn, la bataille recommença plus meurtrière que la veille, et de deux côtés il y eut un grand nombre de morts. Elle se continua le jour suivant, qui était un vendredi. 'Obaïdallah avait envoyé de nouveaux renforts aux Syriens, un corps de dix mille hommes, ayant à leur tête un général nommé Adham, fils de Mou'harraz al-Bâhilî. [Après avoir combattu quelque temps], Soulaïmân mit pied à terre et cria à ses gens : Musulmans, aujourd'hui nous serons au paradis ! et il chargea de nouveau. 'Hoçaïn ayant commandé aux archers de tirer, Soulaïmân fut atteint d'une flèche au cœur et mourut. Alors ses troupes furent ébranlées. Mousayyab prit le commandement et le drapeau, se jeta en avant et fut tué. 'Abdallah, fils de Sa'd, qui lui succéda, ayant été tué également, Rifâ'a saisit le drapeau, et comme le soleil s'était couché, il fit donner le signal de la retraite. Puis il dit aux troupes : Nous n'avons aucun secours à espérer ; si nous ne prenons pas la fuite, nous serons tous tués. Retirons-nous, dans l'espérance que Dieu nous ramènera en présence de cet ennemi et qu'il le fera périr par nos mains. Pendant la nuit, les deux mille hommes qui étaient restés de l'armée de Soulaïmân, se mirent en marche et passèrent le fleuve. Ils se rendirent à Qirqîsya, où Zofar leur donna l'hospitalité pendant trois jours. Puis Rifâ'a les ramena à Koufa, et, par honte, ils y firent leur entrée pendant la nuit. Moukhtâr était encore en prison.

Les Syriens, après avoir constaté le départ des Khâridjites, retournèrent auprès d''Obaïdallah, fils de Ziyâd, qui annonça cette victoire à 'Abdou'l-Mélik.

CHAPITRE XX.

MORT DE MERWAN ET AVÉNEMENT D''ABDOU'L-MÉLIK.

Merwân, après avoir, au commencement de l'an 65, fait la campagne d'Égypte, revint en Syrie, que Moç'ab, fils de Zobaïr, avait envahie. Il repoussa Moç'ab, et résida ensuite à Damas. Cependant toutes les provinces, en dehors de la Syrie, étaient au pouvoir d''Abdallah, fils de Zobaïr. Merwân était âgé de quatre-vingt-un ans. 'Hassân, fils de Mâlik, gouverneur de l'Ordounn, avait stipulé [lors de son acquiescement à l'élection de Merwân] qu'après Merwân, le califat reviendrait à Khâlid, fils de Yezîd. Merwân avait épousé la mère de Khâlid, et il voulait faire passer la souveraineté à ses propres fils. Il gagna le consentement de 'Hassân à prix d'argent, et fit proclamer son fils 'Abdou'l-Mélik comme son successeur. Lorsque Soulaïmân marcha sur la Syrie, Merwân envoya contre lui 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, qu'il avait nommé général en chef de l'armée, et il mourut après le départ d''Obaïdallah qui, à son retour, trouva 'Abdou'l-Mélik établi sur le trône.

On rapporte que Merwân a été tué par la mère de Khâlid. En effet, après qu'il eut assuré la succession au trône à son fils 'Abdou'l-Mélik, il chercha à abaisser Khâlid dans l'estime des gens, afin de montrer qu'il n'était pas digne du califat. Un jour, Khâlid, ayant été insulté par lui, s'en plaignit à sa mère. Celle-ci lui dit : Sois tranquille, je te délivrerai, toi et moi, de Merwân. Puis, une nuit, pendant que Merwân dormait, elle lui mit un coussin sur la bouche, s'assit sur lui et le tua. Le matin, elle déclara qu'il était mort d'une mort subite. 'Abdou'l-Mélik prit aussitôt le gouvernement et écrivit à 'Obaïdallah,

fils de Ziyâd : Quand tu en auras fini avec les Khâridjites, reviens ici.

Merwân mourut au mois de ramadhân de l'an 65. Il était fils de 'Hakam, fils d'Al-'Âç, fils d'Omayya, fils d''Abdou'l-Schams, fils d''Abd-Manâf. Son règne avait duré neuf mois.

CHAPITRE XXI.

CAMPAGNE DE MOUHALLAB CONTRE LES KHARIDJITES DE BAÇRA.

De même que les Khâridjites de Koufa s'étaient concertés et groupés autour de Soulaïmân, fils de Çorad, de même ceux de Baçra s'étaient donné un chef en la personne de Nâfi', fils d'Al-Azraq. Il y avait entre les conjurés des deux villes des entrevues et des correspondances; et lorsque Soulaïmân envoya partout des émissaires pour recueillir des adhésions et des secours, et afin d'enrôler les hommes pour la guerre contre les meurtriers de 'Hosaïn, les Khâridjites de Baçra répondirent à cet appel. A la mort de Yezîd, ils firent demander à Soulaïmân de donner le signal du soulèvement; mais Soulaïmân refusa en disant qu'il avait fixé l'année 65 comme l'époque où l'on entrerait en campagne. Les hommes de Baçra ne voulurent pas attendre, parce que, disaient-ils, ils ne verraient plus jamais leur ville aussi dégarnie de troupes qu'en ce moment-là, où l'armée était déchirée par des luttes intestines, en Syrie. En conséquence, ils choisirent pour chef Nâfi', fils d'Azraq. Lorsque ['Omar, fils d']'Obaïdallah, fils de Ma'mar, le Temîmite, nommé gouverneur de Baçra par 'Abdallah, fils de Zobaïr, arriva, il se rendit maître de la ville et en chassa Nâfi'. Celui-ci campa aux portes avec vingt mille hommes, et il y eut des combats chaque jour, jusqu'à ce qu'enfin ['Omar,

fils d'] 'Obaïdallah, nomma son frère 'Othmân général en chef. Il y eut aussi journellement des meurtres parmi la population turbulente de la ville; car les Khâridjites voulaient le respect de la loi. 'Othmân ayant été tué également, les gens de Baçra se dispersèrent et les Khâridjites s'emparèrent de la ville. 'Abdallah, fils de Zobaïr, informé de ces faits, y envoya comme gouverneur 'Abdallah, fils de 'Hârith, lequel donna le commandement de l'armée à Mouslim, fils d''Obaïs. Un grand nombre d'habitants de Baçra s'étant enrôlés sous ses drapeaux, les Khâridjites quittèrent la ville et se rendirent dans l'Ahwâz; ils s'avancèrent jusqu'à un endroit nommé Doulâb. Mouslim les poursuivit et les atteignit à Doulâb, où une bataille terrible s'engagea. Il y eut un grand nombre de morts des deux côtés. Nâfi' ayant été tué, les Khâridjites mirent à leur tête 'Abdallah, fils de Mâ'houz, et continuèrent la lutte, jusqu'à ce que les deux partis fussent las de combattre. Les troupes de Baçra, dont les deux tiers avaient été tués, retournèrent dans leur ville. Les habitants, découragés, n'osèrent plus sortir pour combattre les Azrâqites. Ils les maudissaient [dans la prière]. Les Azrâqites s'établirent de nouveau aux portes de la ville. 'Abdallah, fils de 'Hârith, écrivit à 'Abdallah, fils de Zobaïr, que les habitants de Baçra, après avoir perdu la plupart des leurs, étaient découragés. Ibn-Zobaïr, ayant lu cette lettre, destitua 'Abdallah, fils de 'Hârith, et nomma à sa place 'Hârith [fils d'Abî-Rabî'a]. Celui-ci, en arrivant à Baçra, fit un appel au peuple, pour combattre les Khâridjites; mais il ne se présenta personne, et les Khâridjites trouvèrent le temps d'occuper tout le territoire entre Baçra et l'Ahwâz; ils y exercèrent leurs déprédations, et pillèrent et massacrèrent les habitants.

Mouhallab, fils d'Abou-Çofra, après son retour du Khorâsân, avait été investi du gouvernement de cette même province par

'Abdallah, fils de Zobaïr. Lorsqu'il vint à Baçra, où il avait sa famille, pour y prendre ses dispositions pour le départ, les habitants de la ville se réunirent et dirent : Il n'y a que Mouhallab qui soit capable de combattre les Khâridjites. En conséquence, ils rédigèrent, au nom d'Ibn-Zobaïr, une lettre qu'ils firent parvenir à Mouhallab, et dans laquelle il était dit : Il faut qu'avant de partir pour le Khorâsân, tu extirpes le fléau des Khâridjites. Les notables de la ville et 'Hârith, le gouverneur, se rendirent auprès de lui et, après avoir fait des vœux pour le calife, 'Abdallah, fils de Zobaïr, ils lui dirent : Personne ne pourra nous délivrer des Khâridjites, si ce n'est toi. Mouhallab répondit : Le prince des croyants ne peut pas me commander de combattre tous ces gens; et s'il me le commandait, je ne le ferais qu'à ces conditions : Il faut que je puisse lever de chacune des tribus qui habitent Baçra deux mille hommes; que je sois mis en état immédiatement de leur payer leur solde; que je puisse disposer d'une somme d'argent, afin de gagner ceux d'entre les Khâridjites que je ne réduirais pas par l'épée; enfin que toutes les contrées que je leur enlèverai, soient mises sous mon autorité. Mouhallab adressa ensuite à 'Abdallah, fils de Zobaïr, une lettre dans laquelle il lui déclarait qu'il exécuterait ses ordres aux conditions indiquées. Les habitants de Baçra, de leur côté, avaient écrit à Ibn-Zobaïr, lui avaient exposé l'état de leur ville et les ravages commis par les Azrâqites, et lui avaient fait part de la lettre supposée qu'ils avaient fait parvenir en son nom à Mouhallab, pour l'engager à combattre les Khâridjites, dans l'espoir que Dieu, par son moyen, anéantirait le fléau des Khâridjites. 'Abdallah, fils de Zobaïr, écrivit aux habitants de Baçra qu'il approuvait ce qu'ils avaient fait, et répondit à Mouhallab qu'il lui accordait toutes ces demandes. En conséquence Mouhallab leva une armée et marcha contre

les Azrâqites qui, campés au nombre de douze mille hommes, au Petit-Pont, se décidèrent à s'éloigner du territoire de Baçra, afin de l'obliger à les suivre. Ils gagnèrent le Grand-Pont, puis le territoire de l'Ahwâz, et s'arrêtèrent en un endroit situé entre les deux bourgs Sillâ et Sillabrâ. Mouhallab, les ayant atteints, fit halte et établit un camp retranché, où il resta jusqu'à ce que les renforts qu'il avait appelés de Baçra fussent arrivés. Les Azrâqites, de leur côté, rassemblèrent des forces dans l'Ahwâz, à Ispâhân et dans les autres contrées qu'ils occupaient. Ils cherchaient à surprendre l'armée de Mouhallab; mais celui-ci, par son activité intelligente et sa prudence, tenant constamment sur pied ses postes et ses gardes, déjouait toutes leurs entreprises. Enfin les Azrâqites, au nombre de trente mille hommes, offrirent le combat à Mouhallab. L'armée de Baçra s'étant mise à fuire, Mouhallab courut après ses hommes et leur cria : Voilà l'ardeur et le courage que vous montrez, après m'avoir forcé à entreprendre cette guerre! Une partie des fuyards revinrent, les autres continuèrent leur course, poursuivis par les Azrâqites. Lorsque ceux-ci furent rentrés dans leur camp, se croyant à l'abri de tout danger, après avoir défait l'armée ennemie, et que plusieurs étaient déjà descendus de cheval, Mouhallab avec trois mille hommes, les seuls qui étaient restés auprès de lui, se jeta sur eux; lui et ses soldats firent jouer leurs sabres et massacrèrent un grand nombre d'ennemis. Le lendemain, Mouhallab, ayant rallié ses troupes, poursuivit les Azrâqites dans l'Ahwâz. Ceux-ci coururent jusqu'à Ispâhân et jusqu'en Kirmân. Mouhallab se rendit à [la ville de] Ahwâz.

Quand les troupes qui s'étaient enfuies du champ de bataille et qui ne connaissaient pas la victoire de Mouhallab, rentrèrent à Baçra, les notables de la ville se disposaient déjà à l'abandonner et à se sauver, lorsque la lettre de Mouhallab annon-

çant la victoire d'Ahwâz vint les rassurer. Les fuyards eux-mêmes retournèrent auprès de Mouhallab, lequel réunit sous son autorité, en les recevant d''Abdallah, fils de Zobaïr, toutes les contrées qu'il venait d'enlever aux Khâridjites. Il y demeura trois ans. Les Khâridjites avaient perdu dans la bataille sept mille hommes.

CHAPITRE XXII.

RÉVOLTE DE MOUKHTAR A KOUFA.

Le jour où Rifâ'a, fils de Schaddâd, ramena de Syrie à Koufa les débris de l'armée des Khâridjites, Moukhtâr, qui était en prison, leur écrivit une lettre de condoléance, dans laquelle il disait : Ne vous affligez pas et ne renoncez pas à la guerre sainte. Si je demeure en vie et que je sorte de prison, je m'unirai à vous et poursuivrai la vengeance du meurtre de 'Hosaïn, et s'il plaît à Dieu, je verserai autant de sang que Nabuchodonosor a versé du sang des fils d'Israël, pour venger la mort de Ya'hya, fils de Zacharie. Les Khâridjites furent heureux de cette déclaration et dirent : Gloire à Dieu ! Il y a encore quelqu'un qui se propose de venger la mort de Hosaïn ! Ils lui répondirent qu'il pouvait disposer d'eux, et qu'ils voulaient le délivrer de sa prison. Moukhtâr refusa cette proposition, disant que, s'il était délivré par un coup de main, il serait obligé de se cacher ; qu'il aimait mieux travailler lui-même à son élargissement, afin de pouvoir paraître publiquement. Rifâ'a et quatre autres Khâridjites se rendirent à la prison et le reconnurent comme chef du parti, en lui jurant fidélité et obéissance.

Moukhtâr ayant, pendant sa détention, écrit plusieurs fois

à 'Abdallah, fils d''Omar, celui-ci adressa une lettre à 'Abdallah, fils de Yezîd, afin de demander son élargissement. 'Abdallah, fils de Yezîd, l'accorda, en exigeant de Moukhtâr l'engagement de ne point sortir de sa maison, aussi longtemps que lui-même resterait à Koufa. Moukhtâr se tenait donc enfermé dans sa maison, et ses partisans se rendaient auprès de lui en secret. Ces faits se passèrent en l'an 65. Au commencement de l'an 66, 'Abdallah, fils de Zobaïr, remplaça dans le gouvernement de Koufa, 'Abdallah, fils de Yezîd, par 'Abdallah, fils de Motî'. Le parti de Moukhtâr étant devenu de plus en plus nombreux, le commandant de la garde nommé Iyâs, fils d'Abou-Modhârib, dit un jour au gouverneur que Moukhtâr avait enrôlé un grand nombre de partisans et qu'il y avait à craindre un soulèvement. Il lui conseilla de faire arrêter Moukhtâr. 'Abdallah, fils de Motî', envoya Zâïda et 'Hosaïn, pour l'inviter à se rendre auprès de lui. Zâïda était l'oncle de Moukhtâr. Lorsque ces deux hommes lui apportèrent ce message, Moukhtâr répondit qu'il était aux ordres du gouverneur, et qu'il allait les suivre; et il mit sa tunique. Alors Zâïda récita ce verset du Coran : « Lorsque les infidèles complotèrent contre toi, afin de t'emprisonner ou te tuer ou te chasser, lorsqu'ils complotèrent contre toi, alors Dieu complota contre eux, etc. » (Sur. VIII, vers. 30). Moukhtâr ayant compris l'allusion, s'écria aussitôt : Apportez-moi une couverture et un manteau! J'ai froid! c'est probablement la fièvre (et il pencha la tête et se fit couvrir), car je suis malade. Retournez auprès de l'émir et rendez-lui compte de mon état, et excusez-moi auprès de lui. Zâïda dit qu'il ne se chargerait pas de cette mission, que 'Hosaïn pouvait s'en charger. Moukhtâr dit : Ô 'Hosaïn, excuse-moi auprès de l'émir; tu en seras récompensé, s'il plaît à Dieu. Quand 'Hosaïn et Zâïda sortirent de la maison, ils trouvèrent un grand rassemble-

ment de peuple à la porte, car le bruit s'était répandu dans la ville que le gouverneur avait fait appeler Moukhtâr pour le mettre en prison, et les conjurés venaient pour le délivrer. 'Hosaïn eut peur et dit à Zâïda : Je sais bien que tu as récité ce verset du Coran, afin de l'avertir et pour qu'il se dise malade. Mais sois tranquille, je n'en dirai rien à l'émir; j'espère que cela me sera compté à moi aussi. En conséquence, ils déclarèrent tous les deux au gouverneur que Moukhtâr était malade et ne pouvait pas se présenter devant lui.

Moukthâr convoqua ses partisans, le soir du même jour, et leur dit : Sachez qu'il faut commencer le mouvement demain ; nous devons tuer 'Abdallah, fils de Motî' et nous emparer de Koufa. Si'r, fils d'Abou-Si'r, dit : Nous obéirons, mais donne-nous un délai d'une semaine, afin que nous puissions avertir nos hommes et compléter notre armement. — Mais il se peut, répliqua Moukhtâr, que le gouverneur ne me laisse pas le temps. Si'r répondit : Si, par malheur, 'Abdallah, fils de Motî, te fait arrêter, nous te délivrerons en temps opportun. Alors Moukhtâr garda le silence, et les autres le quittèrent. Si'r, fils d'Abou-Si'r, dit à ses compagnons : J'ai demandé ce délai, non parce que nous sommes sans armes (car nous sommes bien préparés), mais afin de pouvoir nous rendre auprès de Mo'hammed, fils de la 'Hanéfite, au nom duquel il nous a enrôlés, pour lui demander s'il l'a autorisé. Cet avis ayant été approuvé, Si'r et quatre autres chefs Khâridjites partirent pour Médine et demandèrent à Mo'hammed si Moukhtâr agissait d'après ses ordres, en enrôlant les hommes pour venger le meurtre de 'Hosaïn. Mo'hammed répondit : Venger le meurtre de 'Hosaïn est un devoir pour tous les musulmans. Mais il ne se prononça pas au sujet de Moukhtâr, s'il l'avait autorisé, ou non. Ils retournèrent donc à Koufa et devinrent les partisans de Moukhtâr. Celui-ci, qui n'avait eu

connaissance de leur départ que lorsqu'ils furent déjà en route, était dans une grande inquiétude; car il craignait être désavoué par Mo'hammed. Quand il apprit ce qui s'était passé, il convoqua les Khâridjites et leur dit : Je suis le délégué de Mo'hammed, fils de la 'Hanéfite. Si quelques-uns d'entre vous en avaient douté, ils sont maintenant convaincus. A présent, préparez-vous à entrer en campagne. Ils répondirent : Nous sommes à tes ordres; mais il faut qu'Ibrahîm, fils de Mâlik Al-Aschtar, soit avec nous, afin de nous assurer le succès; car il est l'homme le plus influent de Koufa. Moukhtâr députa 'Âmir, fils de Schoura'hbil, l'un de ses partisans, vers Ibrahîm, et lui fit dire : Accorde-nous une entrevue. Tu as été un des partisans d''Alî; ton père Mâlik a toujours combattu ses ennemis et a été son intime ami. Maintenant, on s'est ligué pour venger le meurtre de 'Hosaïn, et plus que tout autre, tu as le devoir de prendre part à cette entreprise. Ibrahîm répondit qu'il le ferait, si les conjurés voulaient le reconnaître comme leur chef. 'Âmir dit : Cela est impossible; c'est Mo'hammed, fils de la 'Hanéfite, qui est l'Imâm, et son délégué est Moukhtâr, à qui les autres ont juré obéissance. Ibrahîm demanda un délai pour réfléchir. 'Âmir ayant rapporté cette réponse à Moukhtâr, celui-ci se rendit, le lendemain, accompagné de quinze personnes, auprès d'Ibrahîm, fils de Mâlik. Ibrahîm, qui était assis sur le tapis, invita Moukhtâr à y prendre place. Alors Moukhtâr produisit une lettre, supposée écrite par Mo'hammed, fils de la 'Hanéfite, et adressée à Ibrahîm. Dans cette lettre il était dit : J'ai envoyé Moukhtâr à Koufa; c'est à lui que vous devez prêter le serment d'obéissance. Ton père Mâlik a été notre partisan, tu dois l'être comme lui. Il faut que tu reconnaisses Moukhtâr comme chef de l'entreprise, afin d'en assurer le succès. Toutes les contrées que tu conquerras en dehors de l''Irâq, jusqu'à la Syrie, je t'en

donne le gouvernement, j'en atteste Dieu! Ibrahîm demanda s'il y avait quelqu'un qui pût témoigner [de l'authenticité de cette lettre]. Les quinze hommes qui accompagnaient Moukhtâr affirmèrent par serment son authenticité. Alors Ibrahîm quitta la place d'honneur sur le tapis, la donna à Moukhtâr, se mit à genoux devant lui, et lui prêta le serment d'obéissance. Puis Moukhtâr le quitta. Le lendemain, il fit avertir les conjurés que l'on commencerait les hostilités dans la nuit du jeudi, milieu du mois de rabi'a premier de l'an 66.

'Abdallah, fils de Motî', averti par Iyâs, commandant de la garde, des menées des Khâridjites, demanda son avis sur les mesures à prendre contre eux. Iyâs dit : Envoie dans chacun des sept quartiers de Koufa un officier à la tête de cinq cents hommes, qui massacrera quiconque tenterait un mouvement; et si, dans un quartier, il se produisait une véritable révolte, tous ces détachements se porteront vers ce quartier. 'Abdallah suivit ce conseil, et cette mesure fut exécutée chaque nuit. Dans la nuit fixée pour le commencement des hostilités, les gens d'Ibrahîm se réunirent dans sa maison, tenant leurs armes prêtes. Lorsque Ibrahîm, en sortant de sa maison, aperçut Iyâs qui était posté avec cinq cents hommes dans le quartier, il lui tira une flèche qui, entrant par le ventre, sortit par le dos. Les compagnons d'Iyâs prirent la fuite et se retirèrent au château d''Abdallah, fils de Motî'. Moukhtâr, en apprenant de quelle façon Ibrahîm venait d'inaugurer le mouvement, prit aussitôt les armes, et l'alarme s'étant répandue dans la ville, les Schi'ites se rassemblèrent à sa porte. Ibrahîm s'y rendit également et dit à Moukhtâr : Agir ainsi, est imprudent; car 'Abdallah a placé dans chaque quartier cinq cents hommes, qui ont reçu l'ordre de tuer toutes les personnes qu'ils rencontreraient. Il faudrait que je pusse parcourir tous les quartiers pour rassembler les hommes autour de moi.

Moukhtâr l'engagea à faire ainsi. Ibrahîm se transporta successivement dans chaque quartier, et les conjurés se rallièrent autour de lui. Lorsqu'il vint dans le quartier des [Benî-] Sa'hr, ceux-ci engagèrent une lutte avec lui; mais il les mit en fuite et en tua un grand nombre. Dans un autre quartier il fut attaqué par [Souaïd, fils de] 'Abd-er-Ra'hmân, [mais il le repoussa]. 'Abdallah, fils de Motî', envoya Schibth, fils de Rib'î, à la tête de deux mille hommes, contre Moukhtâr, qui se trouvait avec mille hommes devant le palais du gouvernement. Au moment où ces deux corps se trouvaient engagés, Ibrahîm qui, après avoir mis en fuite les Benî-Sa'hr, s'était dirigé vers le palais, arriva sur le terrain, tourna les ennemis et les mit en fuite. Ils vinrent auprès d'Ibn-Motî' et lui dirent que tout était perdu. 'Abdallah, fils de Motî', se rendit devant le palais, et vingt mille hommes se réunirent autour de lui. La nuit était obscure et terrible.

Quand il fut jour, Moukhtâr passa en revue ses troupes, et trouva qu'elles étaient au nombre de seize cents. Ibrahîm s'écria : Que Dieu soit loué ! Où sont donc tous ces hommes qui se sont engagés envers nous? Moukhtâr dit : Rassure-toi; ceux qui sont venus, nous suffisent ; ce qui est nécessaire, c'est le secours de Dieu ; on ne doit pas se fier au grand nombre de troupes ; Dieu est avec nous ! Puis il dit : Il faut quitter la ville. En conséquence, les Khâridjites sortirent de la ville. A cette nouvelle, 'Abdallah, fils de Motî', envoya contre eux Schibth et Râschid, [fils d'Iyâs], chacun avec trois mille hommes, en leur recommandant d'attaquer Moukhtâr par devant et par derrière. Moukhtâr, averti de leur approche, fit marcher Ibrahîm, à la tête de mille hommes, contre Schibth, et No'aïm [fils de Houbaïra,] avec cinq cents hommes contre Râschid; il demeura lui-même avec le reste de ses troupes. Ces deux corps combattirent jusqu'à midi. No'aïm fut tué, et ses compagnons,

ayant pris la fuite, revinrent auprès de Moukhtâr. Ibrahîm avait tué Râschid. Moukhtâr, en apprenant cette nouvelle, poussa le cri de triomphe et accourut avec toutes ses troupes au secours d'Ibrahim, qui venait d'être attaqué par un autre corps de douze mille hommes qu''Abdallah, fils de Moti', avait envoyé, et qui était commandé par 'Hassân. Ibrahîm et Moukhtâr se jetèrent sur les forces de Schibth et de 'Hassân et les mirent en fuite. Moukhtâr se tint dans le quartier des Kounasa, et Ibrahîm continua vigoureusement le combat. Enfin ils pénétrèrent dans la ville.

'Abdallah, fils de Moti', se dirigea vers le château, où il s'enferma avec tous ceux qui y purent entrer. Moukhtâr les tint assiégés pendant trois jours. Comme il n'y avait pas de vivres dans le château, les officiers d''Abdallah furent d'avis qu'il fallait se rendre et abandonner la ville aux insurgés. [Le quatrième jour], avant le matin, 'Abdallah prit congé de ses compagnons, se fit descendre du haut de la terrasse, et partit. Les autres ouvrirent les portes et se rendirent. Moukhtâr, étant entré, se saisit du trésor qui renfermait neuf millions de dirhems et distribua cet argent aux dix mille hommes qui étaient avec lui. Le lendemain, il exigea que la population de Koufa lui prêtât le serment de fidélité. L'armée tout entière jura de venger la mort de 'Hosaïn. Moukhtâr fut averti par 'Abdallah, fils de Kâmil, le chef de la garde, qu''Abdallah, fils de Moti', était caché dans la maison d'Abou-Mousa Al-Asch'arî. Comme il était lié d'amitié avec Ibn-Motî, il lui députa secrètement un messager et lui fit dire : J'ai appris que tu es caché dans la maison d'Abou-Mousa. Si le peuple venait à le savoir, tu serais massacré. Pars immédiatement, en te cachant. 'Abdallah, fils de Moti', lui fit demander un délai de trois jours, afin de se procurer les moyens pour le voyage. Moukhtâr lui envoya cent mille dirhems, et 'Abdallah, qui

n'osa pas se rendre à la Mecque, partit pour Baçra.

Moukhtâr envoya ensuite des gouverneurs dans les différentes provinces. Il nomma 'Abdallah, frère de Mâlik Al-Aschtar, gouverneur d'Arménie; 'Omaïr, fils d''Otârid, gouverneur de l'Aderbîdjân; 'Abd-er-Ra'hmân, fils de Sa'îd, gouverneur de Mossoul; et Is'hâq, [fils de Mas'oud] gouverneur de Madâïn. Ceux-ci exigèrent dans leurs provinces le serment de fidélité au nom de Moukhtâr. Moukhtâr lui-même s'appliquait à l'administration régulière de la justice, et chaque jour, il donnait audience jusqu'à midi. Il prit le titre de « lieutenant du Mehdî », proclama Mo'hammed, fils de la 'Hanéfite, seul souverain légitime, et lui adressa des lettres, lui rendant compte de son triomphe.

CHAPITRE XXIII.

CAMPAGNE DE MOUKHTAR CONTRE 'OBAÏDALLAH, FILS DE ZIYAD.

Merwân, en nommant 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, général en chef et en l'envoyant contre les Khâridjites, lui avait donné l'ordre de marcher sur l''Irâq et de livrer la ville de Koufa au pillage, pendant trois jours, parce que, disait-il, c'étaient les habitants de cette ville qui excitaient ses ennemis à la révolte. Lorsque Merwân mourut, 'Obaïdallah, avait suspendu sa marche; mais 'Abdou'l-Mélik, étant monté sur le trône, lui avait adressé une lettre, lui renouvelant les instructions de son père. En conséquence, 'Obaïdallah, après avoir défait l'armée khâridjite de Soulaïmân, et après qu''Abdou'l-Mélik lui eut envoyé un corps de cinquante mille hommes, se disposa à entrer en 'Irâq, du côté de Mossoul. Mais la province de

Djezira était habitée par une population que les Arabes appelaient les [Qaïs-] 'Aïlân, qui avait reconnu l'autorité d''Abdallah, fils de Zobaïr, et qui s'opposa au passage d''Obaïdallah, fils de Ziyâd, lequel demeura une année entière sans avancer, en apprenant que Moukhtâr s'était emparé de l''Irâq.

Moukhtâr fit appeler Yezîd, fils d'Anas, et lui ordonna de se rendre, à la tête d'un corps de troupes, à Mossoul, pour combattre 'Obaïdallah, fils de Ziyâd. Yezîd était malade, mais comme il comptait parmi les plus fameux guerriers de son temps, il répondit à Moukhtâr : J'irai, quoique je sois malade. Seulement donne-moi trois mille hommes tels que je les choisirai. Moukhtâr dit : Il y a là un grand nombre de soldats. Et il lui accorda les trois mille hommes. — Ceux-là me suffisent, dit Yezîd ; dans le cas où il m'en faudrait d'autres, je les demanderai ; et il se mit en marche vers Mossoul. 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, envoya à sa rencontre Rabi'a, [fils de Moukhâriq] à la tête de six mille hommes. Yezîd, sentant que sa maladie s'aggravait, convoqua ses troupes pendant la nuit et leur dit : Si je meurs, le commandement passera aux mains de Zofar, et si celui-ci est tué, il sera remplacé par 'Abdallah, fils de Dhamra. La bataille eut lieu le jour d''Arafa (le neuvième jour du mois de dsou'l-'hiddja) et dura jusqu'à l'heure de la seconde prière. Alors les Syriens se mirent à fuir ; Zofar les poursuivit, en tua un grand nombre et fit trois cents prisonniers ; il revint au camp, à l'heure de la prière de l'après-midi, victorieux et chargé de butin, et présenta à Yezîd, fils d'Anas, les trois cents prisonniers. Yezîd était sur le point d'expirer et ne pouvait plus parler. Il passa sa main sur son cou, comme pour dire qu'il fallait trancher la tête à ces prisonniers. Zofar, ayant compris ce signe, donna l'ordre de les égorger. A l'heure de la prière du soir, Yezîd rendit le dernier soupir.

Zofar ayant annoncé sa victoire à Moukhtâr, celui-ci

approuva sa conduite. Cependant, informé par ses éclaireurs qu''Obaïdallah, fils de Ziyâd, marchait en avant, comme ses troupes étaient de beaucoup inférieures en nombre, Zofar se retira jusqu'à la frontière de l''Irâq et écrivit à Moukhtâr, disant dans sa lettre qu'il s'était retiré devant 'Obaïdallah, qui avançait avec toute son armée, afin d'éviter tout malheur. Moukhtâr lui commanda, dans sa réponse, de demeurer à l'endroit même où il se trouvait, attendant l'armée qu'il enverrait. D'un autre côté, il se répandit dans Koufa, le bruit que Yezîd, fils d'Anas, avait été tué dans la bataille et son armée mise en fuite. Moukhtâr fit partir Ibrahîm, fils de Mâlik, avec sept mille hommes, pour secourir Zofar, auquel il envoya l'ordre d'agir sous le commandement d'Ibrahîm. Lorsque ce dernier fut parti et qu'il fut arrivé à la troisième station, le peuple de Koufa se révolta contre Moukhtâr.

CHAPITRE XXIV.

RÉVOLTE DE KOUFA.

Lorsque Moukhtâr se fut emparé du gouvernement, il y eut dans son armée deux factions. L'une comprenait ses anciens partisans, qui étaient [en grande partie] des affranchis; l'autre se composait de l'ancienne armée du gouvernement qui comptait dans ses rangs les gens notables, les officiers et les principaux chefs. Celle-ci était mécontente de voir que Moukhtâr favorisait de toute manière les hommes de basse condition. Moukhtâr, averti de ces sentiments d'une partie de l'armée, dit : Ceux qui se sont donnés à moi, corps et âme, par affection, ne doivent pas être traités comme ceux qui m'ont combattu et qui ne m'ont prêté serment que par nécessité.

D'ailleurs, il y en a parmi ceux-ci, qui portent sur eux le sang de 'Hosaïn; n'est-ce pas assez que je leur pardonne? Quand Yezîd, fils d'Anas, est mort de sa maladie, ils ont dit qu'il avait été tué par 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, et que son armée avait été défaite. Quand Zofar a battu l'armée d''Obaïdallah et qu'il a tué trois cents hommes, ils disent qu'il a été battu par 'Obaïdallah. C'est ainsi qu'ils prennent son parti! Lorsque les mécontents eurent connaissance des paroles de Moukhtâr, ils s'enfermèrent chez eux; ils eurent des réunions secrètes et dirent les uns aux autres qu'ils ne voulaient plus endurer cet état des choses. Schibth, [fils de Rib'î], conseilla d'attendre jusqu'à ce que Ibrahîm fût éloigné de quelques journées de marche. Alors, comme ils déclaraient être résolus de se soustraire à la domination de Moukhtâr, Schibth dit : Je veux d'abord lui parler. Il alla trouver Moukhtâr et lui dit que ces hommes se plaignaient de lui. Moukhtâr répondit : Il y a déjà longtemps qu'ils se plaignent; mais je suis prêt à leur accorder toutes leurs demandes; car je me trouve entre deux ennemis : d'un côté 'Abdallah, fils de Zobaïr, de l'autre les Benî-Omayya en Syrie. Schibth, [étant retourné auprès de ses amis, leur] dit : Il veut que vous prêtiez de nouveau le serment de fidélité. Moukhtâr, connaissant le véritable état des choses, fit partir en toute hâte un messager, pour rappeler Ibrahîm. Les mécontents envoyèrent des députés à Moukhtâr pour exiger qu'il leur accordât leurs demandes ou qu'il quittât la ville. Moukhtâr, en attendant l'arrivée d'Ibrahîm, fit semblant de céder. Pendant ces négociations, on entendit subitement le son du tambour qui annonçait l'entrée d'Ibrahîm, qui vint directement au palais, où il vit les habitants de Koufa, le sabre à la main. Il demanda ce qui s'était passé. Moukhtâr lui dit : Ils ont rompu leur serment, et j'ai usé de ménagements, en attendant ton arrivée. Ibrahîm s'écria : Pourquoi ménager ces chiens! Il

tomba sur eux, les troupes de Moukhtâr les mirent en déroute et, après avoir tué un grand nombre, ils ramenèrent, au coucher du soleil, deux cent cinquante prisonniers. Ceux d'entre ces derniers qui avaient pris part au combat contre 'Hosaïn, eurent la tête tranchée, les autres furent retenus. Il n'y avait, dans la ville de Koufa, aucune famille qui n'eût perdu un ou deux de ses membres; dix-sept cents hommes avaient péri. C'est ainsi que Koufa fut pacifié.

L'un des notables de Koufa étant revenu de Médine, Moukhtâr lui demanda si Mo'hammed, fils de la 'Hanéfite n'avait pas parlé de lui. L'habitant de Koufa répondit : Il dit que Moukhtâr est un imposteur; car il se proclame le vengeur de la mort de 'Hosaïn, et cependant il fait grâce à tous les meurtriers de 'Hosaïn qui sont à Koufa, tels que 'Omar, fils de Sa'd, et Schamir, et quatre mille autres qui se trouvaient dans l'armée qui l'ont combattu. — Par Dieu, s'écria Moukhtâr, il a raison! et aussitôt il donna au chef de la garde l'ordre de rechercher les meurtriers de 'Hosaïn. Le chef de la garde dit : Je les connais tous, mais tous ne sont pas ici; les principaux sont 'Omar, fils de Sa'd, et Schamir. Moukhtâr envoya un esclave et fit amener Schamir. 'Omar, ne se doutant d'aucun danger, vint spontanément au palais et fut arrêté. Moukhtâr leur fit trancher la tête et dit : Voilà pour le sang de 'Hosaïn. Mais par Dieu, le sang de cent mille de ceux-là ne vaudrait pas une goutte du sang de 'Hosaïn ! Puis il ordonna au chef de la garde de dresser la liste de ceux qui avaient pris part au meurtre, liste comprenant ceux qui avaient lancé des javelots ou des traits, ceux qui avaient blessé 'Hosaïn avec leurs sabres, celui qui lui avait tranché la tête, celui qui lui avait retiré la chemise, celui qui avait fait piétiner son corps par son cheval, et celui qui avait tué 'Alî l'aîné. Tous ceux-là devaient être recherchés.

Lorsque ces hommes eurent connaissance de cet ordre, ils s'enfuirent et se retirèrent à Baçra. Ceux que l'on put saisir, furent massacrés et brûlés. Khawala, celui qui avait porté la tête de 'Hosaïn à 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, fut arrêté. Moukhtâr lui fit couper les pieds et les mains, et fit ensuite jeter son corps devant la porte de son palais, où il le laissa jusqu'à ce qu'il mourût. Vingt-quatre personnes, amenées une à une, furent ainsi massacrées. Quant à ceux qui s'étaient enfuis à Baçra, Moukhtâr ne les fit pas rechercher, disant qu'il valait mieux temporiser, afin d'éviter une révolte.

CHAPITRE XXV.

ÉVÉNEMENTS DE BAÇRA.

On raconte que parmi les Khâridjites qui s'étaient échappés du champ de bataille d''Aïn-Warda, où Soulaïmân avait été tué, et qui étaient rentrés à Koufa, alors que Moukhtâr fut en prison, se trouvait un habitant de Baçra, nommé Mouthanna. Lorsque, plus tard, Moukhtâr fut reconnu comme chef par ses partisans, il dit à Mouthana qui, lui aussi, lui avait prêté le serment d'obéissance : Rends-toi maintenant à Baçra et cherche à m'y gagner des partisans; puis quand je commencerai le mouvement à Koufa, agis de même à Baçra; et si Dieu nous fait réussir, je t'en donnerai le gouvernement. Mouthanna se rendit donc à Baçra. Il demeurait dans le district de Rizq, qui comprenait un grand nombre d'habitations et qui, aujourd'hui, forme un grand quartier de la ville. (Ce quartier a conservé la porte en fer qui existait alors, et que l'on ferme le soir, comme celle d'une forteresse.) Mouthanna, se tenant dans sa maison, agissait en secret et recrutait des partisans. Lorsque Moukhtâr

fut sorti de prison et qu'il se fut déclaré ouvertement à Koufa, il écrivit à Mouthanna et l'engagea à faire de même à Baçra. Le gouverneur de Baçra, averti de ce dessein, donna l'ordre au chef de la garde d'arrêter Mouthanna. Le chef de la garde, à la tête d'un corps de troupes, vint bloquer le quartier de Mouthanna. [Il y eut une émeute et] quarante habitants de Baçra furent tués. Mouthanna fut soutenu par les habitants de son quartier qui s'opposèrent à l'entrée des troupes. Qobâ, qui gouvernait la ville au nom d'Ibn-Zobaïr, voyant qu'une révolte était près d'éclater, députa auprès de Mouthanna, A'hnaf, fils Qaïs, pour l'engager à quitter la ville avec ses partisans. Mouthanna consentit. Il sortit de Baçra et se rendit à Koufa auprès de Moukhtâr.

CHAPITRE XXVI.

'ABDALLAH, FILS DE ZOBAÏR, FAIT EMPRISONNER MO'HAMMED, FILS DE LA 'HANEFITE.

Mo'hammed, fils de la 'Hanéfite, qui s'était retiré des affaires du monde et qui menait une vie uniquement consacrée au service de Dieu, vint, à l'époque du pèlerinage, à la Mecque. 'Abdallah, fils de Zobaïr, le fit appeler et exigea qu'il lui prêtât le serment de fidélité. Mo'hammed répondit qu'il le ferait, quand 'Abdallah serait généralement reconnu comme calife. 'Abdallah insista pour qu'il prêtât le serment sur le champ, lui et les gens de sa maison. Mo'hammed ayant refusé, 'Abdallah le fit arrêter avec sept de ses compagnons, et les fit enfermer dans l'édifice du puits Zemzem. Le lendemain il les fit amener et les menaça de les faire égorger et de brûler leurs

corps, s'ils ne prêtaient pas le serment. Mo'hammed demanda un délai d'une année. 'Abdallah répondit qu'il ne lui accorderait pas même une heure. Alors Mo'hammed dit : Le Prophète a accordé un délai à Çafwân, qui était païen, et toi, tu ne veux pas m'en accorder! 'Abdallah, cédant aux instances de ses partisans, décida qu'il attendrait deux mois, pendant lesquels Mo'hammed et ses gens resteraient consignés dans l'édifice du puits Zemzem, et il y plaça une garde. Mo'hammed dit à ses compagnons : Il n'y a que Moukhtâr qui puisse lutter contre cet homme et nous venir en aide. En conséquence, il écrivit à Moukhtâr, lui exposa sa situation et lui demanda de venir à son secours, lui et les gens de Koufa et de Baçra. Moukhtâr, ayant pris connaissance de sa lettre, fut très-content de ce que Mo'hammed eût besoin de lui, et s'écria : Je l'aiderai d'une façon telle qu''Abdallah, fils de Zobaïr, en sera étonné! Il se rendit à la mosquée, monta en chaire et harangua le peuple. Il dit : Voici une lettre de notre Imâm. 'Abdallah, fils de Zobaïr, le tient en prison contre tout droit. Et cependant c'est Mo'hammed qui est le souverain légitime. Il faut aller à son secours! Le peuple répondit à cet appel. Moukhtâr en choisit mille hommes, qu'il fit partir pour la Mecque, par groupes. [L'entreprise était facile, car] l'eau et les fourrages étaient abondants cette année-là. Moukhtâr donna trente mille dirhems à ces hommes et leur recommanda de dissimuler leur but jusqu'au moment où ils entreraient, tous en même temps et inopinément, par les portes de la ville, pour délivrer Mo'hammed. Il adressa aussi une lettre au gouverneur du Yemen qui était de son parti, et l'engagea à se rendre avec ses troupes à la Mecque, à se joindre aux mille guerriers qu'il y envoyait, à tuer les gardiens de Mo'hammed et à le délivrer.

Ces mille hommes, étant arrivés aux portes de la Mecque, pénétrèrent subitement dans la ville. Le sabre à la main et en

criant : A nous les parents du Prophète! A nous les parents de 'Hosaïn! ils se rendirent à la mosquée, tuèrent les gardiens et délivrèrent Mo'hammed et ses gens. Ils voulurent continuer à combattre, mais Mo'hammed leur défendit de combattre dans le sanctuaire de Dieu. Il se rendit ensuite à Médine, où il ne fut occupé que de la pratique de la religion.

CHAPITRE XXVII.

LE SIÉGE D''ALÎ.

'Alî avait eu un siége sur lequel il s'asseyait toujours quand il donnait des audiences de jugement. Ce siége était en la possession d'un neveu d''Alî, nommé Tofaïl, qui habitait Koufa. Moukhtâr fit appeler Tofaïl et lui demanda, en lui promettant une récompense. Tofaïl dit qu'il ne l'avait pas. Comme Moukhtâr insistait, Tofaïl demanda un délai d'une semaine, pour le retrouver; mais Moukhtâr ne lui accorda que trois jours. Tofaïl, dans son embarras, imagina une ruse. Il acheta d'un marchand d'huile qui demeurait dans sa rue, un siège, le fit transporter secrètement chez lui, le lava et le mit en état et le porta ensuite à Moukhtâr. Celui-ci fut très-heureux, récompensa généreusement Tofaïl, se leva, embrassa le siége et le fit mettre à côté de lui. Puis il se plaça devant lui et fit une prière de deux prosternations. Ensuite il dit : Ce siége est pour les partisans de la cause d''Alî ce que le Maqâm-Ibrahîm est pour tous les musulmans, et ce qu'était pour les fils d'Israël l'arche dans laquelle se trouvaient les dix commandements de Moïse. L'assistance de Dieu nous est assurée maintenant. Les Schi'ites touchèrent ce siége et l'embrassèrent.

Moukhtâr fit faire une boîte, dans laquelle il fit placer le siége; elle fut couverte d'un voile tissu d'argent, confiée à des gardiens et exposée dans la mosquée principale, où les fidèles, après avoir accompli leur prière, venaient la toucher.

Ce Moukhtâr était un homme plein de ruse et de fourberie, et ainsi étaient toutes ses paroles. Lorsqu'il fit partir Ibrahîm, fils de Mâlik, pour combattre 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, il lui remit cette boîte, en lui recommandant de la faire porter toujours en tête de son armée. Ibrahîm triompha d''Obaïdallah. On appelait cette boîte *la garde de Dieu*.

CHAPITRE XXVIII.

BATAILLE LIVRÉE PAR IBRAHIM, FILS DE MALIK, A 'OBAÏDALLAH, FILS DE ZIYAD. MORT D''OBAÏDALLAH.

La révolte de Koufa ayant été réprimée, Moukhtâr fit marcher Ibrahîm, fils de Mâlik, avec sept mille hommes, contre 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, qui était campé sur le territoire de Mossoul, près d'une rivière, nommée Khâzir. Lorsque les deux armées furent en présence l'une de l'autre, 'Omaïr, fils de 'Hobâb, le Solaïmite, l'un des chefs de l'armée de Syrie, qui était lié d'amitié avec Ibrahîm, vint trouver celui-ci pendant la nuit, et lui promit de passer de son côté avec son corps d'armée, lorsque la bataille serait engagée. Le lendemain, pendant la bataille, Ibrahîm attendit en vain la défection d''Omaïr et son arrivée, et déjà son aile droite était enfoncée; car les troupes d''Obaïdallah, fils de Ziyâd, étaient deux fois plus nombreuses que les siennes. Les fuyards s'étant arrêtés à sa voix, Ibrahîm, à la tête de toute son armée, chargea

l'armée de Syrie et la mit en déroute. Il recommanda à ses soldats de ne point donner quartier aux ennemis. ʿObaïdallah, fils de Ziyâd, ayant été tué par Scharîk (?), Ibrahîm fit trancher la tête au cadavre et l'envoya, en même temps que la nouvelle de sa victoire, à Moukhtâr. Celui-ci avait dit à Koufa, trois jours auparavant : Ibrahîm tuera ʿObaïdallah et enverra ici sa tête. Lorsque la tête d'ʿObaïdallah lui fut apportée, il s'écria : Ne l'avais-je pas prédit, ô habitants de Koufa? Le peuple était sur le point de se révolter; car personne, depuis la mort du Prophète, n'avait prédit l'avenir.

Moukhtâr donna à Ibrahîm le gouvernement de Djezîra et de Mossoul.

CHAPITRE XXIX.

GUERRE DE MOÇʿAB, FILS DE ZOBAÏR, CONTRE MOUKHTAR. MORT DE MOUKHTAR.

En l'an 67, Moçʿab [frère d'ʿAbdallah, fils de Zobaïr], se mit en campagne contre Moukhtâr. Lorsqu'il était à Baçra, on l'avait toujours engagé à se rendre maître de Koufa, parce que, disait-on, les habitants de cette ville le désiraient. Mais Moçʿab ne voulait pas entreprendre cette guerre, à moins d'avoir le concours de Mouhallab, qui gouvernait au nom d'ʿAbdallah, fils de Zobaïr, les provinces de l'Ahwâz, du Fars et des contrées adjacentes. ʿAbdallah, fils de Zobaïr, adressa à Mouhallab une lettre, par laquelle il lui ordonna de se mettre à la disposition de son frère Moçʿab. Mouhallab éluda cet ordre sous divers prétextes, jusqu'à ce que Moçʿab lui envoyât Moʿhammed, fils d'Aschʿath, qui l'amena, lui et son armée, bien pourvue de vivres. A la nouvelle que Moçʿab marchait sur Koufa, Moukhtâr

sortit de cette ville, à la tête d'une armée de vingt mille hommes, et établit son camp près d'un bourg nommé Madsâr. Une bataille eut lieu, et l'armée de Koufa fléchit au premier choc. Moukhtâr par des paroles d'encouragement, chercha à retenir ses troupes, mais Mouhallab leur cria : Gens de Koufa, pour qui combattez-vous, puisque vous n'avez ni Imâm, ni Émir ! — Il a raison, dirent les soldats de Koufa, et ils abandonnèrent le champ de bataille. Mouhallab en tua un grand nombre. Moç'ab marcha ensuite vers Koufa. Moukhtâr continua à combattre jusqu'à la nuit et ne rentra dans Koufa que lorsque ses compagnons lui dirent que tous ses soldats l'avaient abandonné. Le lendemain il quitta le château pour s'opposer à l'entrée de l'armée de Moç'ab dans la ville ; mais ses compagnons lui ayant fait remarquer que les habitants de Koufa leur étaient hostiles et que personne ne voudrait le suivre, il rentra dans le château, qui fut aussitôt bloqué par Moç'ab. Les habitants de Koufa s'y rendirent en foule et chargèrent Moukhtâr de leurs imprécations. Il y avait avec lui, dans le château, six mille hommes ; mais il n'y avait point de vivres. Il dit à ces hommes : Puisqu'il faut mourir, combattons. Ils répondirent qu'ils voulaient se rendre à discrétion à Moç'ab. Moukhtâr dit : Quant à moi, je ne me rendrai pas, je combattrai et jouerai ma vie au sabre.

Le lendemain, Moukhtâr, après avoir accompli la prière du matin, se lava tout le corps et se parfuma ; puis il se prépara au combat. Au moment de sortir, il dit aux soldats : Quand ils m'auront tué, ils ne vous laisseront pas vivre. Mais il ne réussit pas à entraîner avec lui plus de dix-neuf personnes. Il combattit jusqu'à ce qu'il fut tué : Moç'ab fit séparer la tête du corps et la fit suspendre à la porte de la grande mosquée.

Les soldats de la garnison du château ayant offert de se rendre à discrétion, Moç'ab y envoya des hommes pour leur

mettre des liens aux mains et les fit conduire à une vaste place qui se trouve au milieu de la ville et que l'on appelle la place des Kounâsa. Il y avait parmi eux un homme, nommé Ba'hîr, sachant bien manier la parole, qui s'adressa à Moç'ab en ces termes : Tu as aujourd'hui, ô émir, à choisir entre deux partis; tu peux nous faire grâce et, par là, être agréable à Dieu, ou nous faire tuer et, par là, irriter la colère de Dieu contre toi. Garde-toi de préférer la colère au pardon! Nous sommes, toi, aussi bien que nous, membres d'une même communauté religieuse, nous nous tournons, en priant, vers le même point, nous sommes musulmans. Nous n'avons rien fait que d'autres n'aient fait aussi. Il y a à Koufa différentes sectes, et c'est pour des questions religieuses que nous nous sommes fait la guerre. Aujourd'hui que tu es le maître de notre sort, que tu peux nous faire grâce ou nous faire mourir, fais ce qui est digne de toi! Moç'ab, touché de ce discours, allait leur faire grâce, lorsque 'Abd-er-Ra'hmân, fils de Mo'hammed, fils d'Asch'ath, prit la parole et dit : Émir, lorsque ces hommes, moins nombreux que nous, nous tenaient en leur pouvoir, ils n'épargnaient personne. Nous ne consentons pas à ce que tu leur fasses grâce. Ba'hîr répliqua : Si nous avons versé votre sang, vous avez aussi versé le nôtre. Fais-nous grâce, ô émir. Quand vous aurez à combattre les Syriens, nous exposerons notre vie pour toi; si alors nous sommes tués, tu ne seras pas responsable de notre mort; et si tu remportes la victoire, nous aurons payé notre dette de reconnaissance. 'Abd-er-Ra'hmân dit : Il n'y a pas, dans Koufa, une seule maison où ils n'aient versé du sang; ils sont odieux à toute la ville, et chaque habitant a une dette de vengeance à leur demander. Tu ne peux pas leur sacrifier toute la ville. Puis le peuple se présenta en foule et cria : Si tu veux leur faire grâce, nous protestons! Moç'ab, voyant que

toute la ville était unanime dans ces sentiments, donna l'ordre de massacrer sur-le-champ ces six mille hommes.

Après avoir reçu le serment de fidélité des habitants de Koufa et du Sawâd, au nom d''Abdallah, fils de Zobaïr, Moç'ab écrivit à Ibrahîm, fils de Mâlik, qui se trouvait à Mossoul avec son armée, l'invita à reconnaître 'Abdallah, et lui promit le gouvernement de toutes ces provinces. Ibrahîm se rendit auprès de lui et prêta le serment de fidélité à 'Abdallah, fils de Zobaïr. Mais Moç'ab donna le gouvernement de Mossoul et de la Mésopotamie à Mouhallab, et dit à Ibrahîm : Quand nous aurons conquis la Syrie, tu en auras le gouvernement.

Vers la fin de l'an 67, Moç'ab partit de Koufa pour faire le pèlerinage de la Mecque. En passant près de la demeure d''Abdallah, fils d''Omar, il alla le saluer. Mais 'Abdallah ne répondit pas à son salut. Moç'ab ayant demandé la cause de son silence, il lui dit : Que Dieu te pardonne ! Comment n'as-tu pas hésité à faire égorger à Koufa, au mois de ramadhân, six mille hommes ? — C'étaient des infidèles, répliqua Moç'ab. — Par Dieu, s'écria 'Abdallah, quand même ç'auraient été six mille moutons que tu aurais hérités de ton père, Dieu t'en demanderait compte ; à plus forte raison quand il s'agit de six mille hommes, d'entre les principaux musulmans ! Moç'ab le quitta et accomplit le pèlerinage. 'Abdallah, fils de Zobaïr, lui donna le gouvernement de tout l''Irâq. Moç'ab fixa sa résidence à Baçra

CHAPITRE XXX.

CAMPAGNE DE ZOBAÏR, FILS DE MA'HOUZ, CHEF DES KHARIDJITES.

En l'an 68, Moç'ab, ayant pris possession du gouvernement de l''Irâq, envoya 'Hârith comme son lieutenant à Koufa.

Les Khâridjites Azrâqites, qui avaient été battus par Mouhallab, s'étaient rassemblés de nouveau, lorsque ce dernier eut quitté l'Ahwâz, dans la province de Fars, avaient choisi pour leur chef Zobaïr, fils de Mâ'houz, et venaient attaquer Moç'ab. Ils furent encore battus et se jetèrent dans le Kirmân, où ils demeurèrent quatre mois, jusqu'à ce qu'ils eussent reconstitué leur armée. Ils revinrent ensuite dans le Fars, pour marcher sur l'Ahwâz et sur Baçra. Arrivés à Madâïn, ils saccagèrent la ville et massacrèrent les habitants. Ils étendirent leurs ravages jusque dans le voisinage de Koufa, où ils s'établirent. Puis, lorsque le gouverneur de Koufa venait, à la tête de ceux qui étaient accourus auprès de lui, pour les attaquer, ils se retirèrent en toute hâte, rompirent le pont, et se dirigèrent vers Ispâhân, et ils mirent le siége à cette ville, dont les habitants, pendant quatre mois, eurent à subir leurs assauts. Enfin, une certaine nuit, 'Attâb, fils d'Asîd, gouverneur de la ville, tomba inopinément sur les assiégeants et en fit un grand carnage. Zobaïr, fils de Mâ'houz, fut parmi les morts. Ceux d'entre les Khâridjites qui avaient échappé à la mort, se donnèrent pour chef un guerrier du Louristân nommé Qatari, [fils de Foudjâa], lequel les conduisit dans les montagnes du Kirmân. Ils demeurèrent dans ces contrées, jusqu'à ce qu'ils eussent reconstitué leurs forces. Alors ils se mirent en campagne, pour marcher sur Baçra. C'était l'opinion

générale que Mouhallab seul était capable de combattre avec succès les Khâridjites. En conséquence, Moç'ab nomma au gouvernement de Mossoul Ibrahîm, fils de Mâlik, et envoya Mouhallab dans l'Ahwâz. Mouhallab lutta près de huit mois sans pouvoir réduire ces rebelles.

Il y eut [en cette année] à la Mecque, au temps du pèlerinage, quatre drapeaux différents, appartenant à quatre Imâms, dont chacun était opposé à l'autre ; à savoir, le drapeau d''Abdallah, fils de Zobaïr, qui résidait à la Mecque ; celui de Mo'hammed, fils de la 'Hanéfite, qui était venu avec les pèlerins de Médine et qui avait refusé de marcher sous le drapeau d'Ibn-Zobaïr, parce qu'il ne reconnaissait pas son autorité ; celui qu''Abdou'l-Mélik avait envoyé de Syrie, et celui de Nadjda. On pouvait craindre qu'il n'y eût des luttes entre ces différents partis, dont chacun se rendait à 'Arafât avec son drapeau, et accomplissait la prière séparément. Les pèlerins des différentes contrées, qui prenaient part au pèlerinage, étaient étonnés à ce spectacle et se demandaient quel était le véritable Imâm, et au nom de qui devaient se faire la juridiction, la prière du vendredi, les mariages et autres contrats, puisqu'il y avait quatre Imâms en même temps.

CHAPITRE XXXI.

'ABDOU'L-MÉLIK, FILS DE MERWAN, ET SON COUSIN 'AMR, FILS DE SA'ID.

'Amr, fils de Sa'îd, appartenait à la famille des Beni-Omayya. Il était même le chef de cette famille, car son père avait occupé un rang plus élevé qu'Abou-Sofyân. Il était fort riche et possédait, tant à la Mecque que dans le Tâïf, un

millier d'esclaves. A la mort de Yezîd, il avait espéré être appelé au califat, mais il dut céder à Merwân, qui lui-même n'y avait pas prétendu, avant que 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, lui en eût donné la pensée. Merwân obtint le désistement d''Amr par la promesse de lui laisser le pouvoir [après lui], attendu d'ailleurs que lui-même était déjà âgé. 'Amr, fils de Sa'îd, était un guerrier très-distingué, et à la bataille de Merdj-Râhit, il combattit avec beaucoup d'ardeur et de courage, espérant toujours que Merwân le proclamerait son successeur. Mais Merwân manqua à sa promesse. Lorsqu'il n'eut plus d'opposants en Syrie, il nomma 'Amr gouverneur de Damas. 'Amr exerça cette fonction jusqu'au temps d''Abdou'l-Mélik. Au commencement de l'an 69, 'Abdou'l-Mélik voulut s'emparer de l''Irâq, qui était alors administré par Moç'ab, pendant que Mouhallab se trouvait dans l'Ahwâz, où il faisait, pendant huit mois, la guerre aux Khâridjites. Il quitta Damas, à la tête d'une nombreuse armée, en y laissant comme son lieutenant 'Amr, fils de Sa'îd. Arrivé à Aïn-Warda, il fut arrêté dans sa marche par les pluies et le froid (car on était en hiver), et il voulut retourner à Damas, mais il ne le pouvait pas. Sur ces entrefaites, 'Amr, fils de Sa'îd, s'arrogea le pouvoir à Damas, et se fit proclamer calife. 'Abdou'l-Mélik ne s'émut pas de cet événement. Il retourna ensuite à Damas et mit le siége à la ville. La garnison vint se ranger sous les drapeaux d''Abdou'l-Mélik, de sorte que 'Amr, n'ayant pour le soutenir que les gens de sa maison, était obligé de traiter avec lui. 'Abdoul-Mélik lui promit par serment de ne jamais l'inquiéter pour ces faits; il le traitait avec beaucoup de considération, et chaque fois qu''Amr se présentait devant lui, il le faisait asseoir à côté de lui. A quelque temps de là, comme il avait résolu de le faire mourir, il envoya, un matin, pour l'appeler auprès de lui. Ya'hya, fils de Sa'îd, et frère d''Amr, l'engagea

à ne point se rendre, ce jour-là, auprès du calife, parce que, disait-il, il avait un pressentiment qu'il lui arriverait malheur. 'Amr lui répondit ces paroles : Par Dieu! quand je serais endormi, le calife n'oserait pas m'éveiller! Sois sans crainte! Cependant, sur la recommandation de Ya'hya, il revêtit une cotte de mailles, cachée sous sa robe, et se rendit, accompagné de cent cavaliers, d'entre ses gens, auprès du calife. Celui-ci le fit asseoir à côté de lui et lui parla, pendant quelque temps, en plaisantant, et en tenant sa main dans la sienne, du siége de Damas et de sa révolte. 'Amr le pria de quitter ce sujet de conversation. 'Abdou'l-Mélik répondit : Je t'ai complétement pardonné. Mais dans ce temps, j'avais juré que je te mettrais le carcan au cou; pourquoi ne voudrais-tu pas te prêter à l'accomplissement de mon serment? 'Amr ayant répondu que cela pourrait être remis à un autre jour, ceux qui étaient présents à l'audience s'écrièrent : Pourquoi ne pas aider le prince des croyants à se dégager de son serment? 'Amr dit : Si tu me mets le carcan au cou, qui me l'ôtera? 'Abdou'l-Mélik lui jura qu'il le lui ôterait lui-même, mais il ajouta mentalement : Je te l'ôterai après ta mort. Alors 'Amr dit : Je suis à tes ordres. Le calife se fit apporter un carcan et des chaînes et on en chargea 'Amr, qui se tint debout pendant quelque temps; puis il dit : Que veux-tu maintenant? — Aie patience, répondit 'Abdou'l-Mélik. — J'ai patience, s'écria 'Amr, mais toi, tu as de la mauvaise foi et tu manques à ta parole! — C'est toi qui as manqué à ta parole, répliqua 'Abdoul-Mélik, et il le saisit et serra la chaîne qui lui entourait le cou, le frappa sur la bouche à plusieurs reprises et lui cassa les dents. En ce moment, le moueddsin appela à la prière. 'Abdou'l-Mélik sortit pour se rendre à la mosquée, en recommandant à son frère 'Abdou'l-'Aziz de tuer 'Amr. Celui-ci, voyant qu''Abdou'l-'Aziz avait tiré son sabre, lui dit : O mon cousin, réflé-

chis! Ne vaudrait-il pas mieux pour toi ne point te charger de ce crime? Épargne-moi. ʿAbdou'l-ʿAzîz eut pitié de lui et le laissa.

Lorsque les compagnons d'ʿAmr virent sortir le calife sans être accompagné de leur maître, ils se doutèrent de ce qui était arrivé. Ils coururent aussitôt avertir son frère Yaʿhya. Celui-ci se mit à la tête des gens de sa maison, qui composaient une force de près de mille hommes, pénétra dans la mosquée, où ʿAbdou'l-Mélik accomplissait la prière, et répondant aux cris de l'assemblée, qui lui demandait compte de cette interruption de la prière, il s'écria : Où est mon frère? ʿAbdou'l-Mélik dit : Je l'ai laissé avec mon frère ʿAbdou'l-ʿAzîz, pour traiter d'une affaire. — Dis-lui de sortir, s'écria Yaʿhya. ʿAbdou'l-Mélik rentra au château. Yaʿhya voulut l'y suivre, mais on ne le laissa pas entrer. Le calife demanda aussitôt à son frère s'il avait tué ʿAmr. — Non, répondit ʿAbdou'l-ʿAzîz, j'ai eu pitié de lui. ʿAbdou'l-Mélik lui dit : Sois maudit, ainsi que celle qui t'a donné le jour! Il prit lui-même le poignard et en frappa la poitrine d'ʿAmr. L'arme n'ayant pas pénétré, il le saisit par l'épaule et sentit la cotte de mailles dont ʿAmr était revêtu. — Tu es venu armé, lui dit-il; il l'étendit par terre et lui coupa la tête. Puis il demanda quelle était la foule dont il entendait les cris du dehors. On lui dit que c'étaient Yaʿhya et ses gens qui entouraient le château. Il donna l'ordre à son frère ʿAbdou'l-Azîz de jeter au milieu d'eux la tête d'ʿAmr, en même temps qu'une somme de dix mille dirhems. Ce qui fut exécuté. Alors ces hommes ne songèrent plus qu'à ramasser les pièces d'argent et se dispersèrent ensuite. Pendant la nuit, ʿAbdou'l-Mélik fit arrêter Yaʿhya et les gens de sa maison. C'est ainsi que l'ordre fut rétabli. Après les avoir retenus en prison pendant un mois, il voulut décider de leur sort. J'ai honte de les faire

mourir, dit-il, et cependant je ne peux pas les relâcher. Ses conseillers lui dirent : Fais-les transporter hors du territoire de la Syrie. S'ils se tiennent tranquilles, tu en seras débarrassé. Si, au contraire, ils se joignent à tes ennemis, ils seront tués dans la guerre, ou ils seront faits prisonniers; c'est alors que tu pourras les faire mourir, et tout le monde t'absoudra. En conséquence, ʿAbdou'l-Mélik les fit transporter hors du territoire de la Syrie, et confisqua leurs biens.

Au commencement de l'an 70, le roi de Roum attaqua la Syrie avec une nombreuse armée. Le calife, voyant que ses forces ne pourraient pas se mesurer avec celles des Romains, fit des propositions de paix, et consentit à payer au roi de Roum cinq mille dînârs chaque mois.

Au commencement de l'an 71, après avoir affermi son autorité en Syrie, en faisant mourir tous ceux qui lui étaient hostiles, ʿAbdou'l-Mélik se disposa à entreprendre la conquête de l'ʿIrâq.

CHAPITRE XXXII.

ʿABDOU'L-MÉLIK SE REND MAITRE DE L'ʿIRAQ. MORT DE MOÇʿAB, FILS DE ZOBAÏR.

Il y avait dans l'ʿIrâq un certain nombre de gens qui étaient dans les intérêts d'ʿAbdou'l-Mélik et qui correspondaient avec lui. On les appelait partisans de Merwân. Tous ceux que Moçʿab avait pu découvrir furent mis à mort. Les autres écrivirent à ʿAbdou'l-Mélik et l'engagèrent à venir dans l'ʿIrâq. ʿAbdou'l-Mélik, qui se trouvait à Damas, fit partir pour Baçra Khâlid, fils d'ʿAbdallah, en lui recommandant de se tenir caché chez un de leurs partisans, de chercher à gagner les

habitants, et à éloigner de la ville le lieutenant de Moç'ab, afin que celui-ci fût inquiété du côté de Baçra; lui-même, 'Abdou'l-Mélik, marcherait alors sur Koufa.

Khâlid, en arrivant, pendant la nuit, à Baçra, se rendit chez 'Amr, [fils d'Açma'], qui l'accueillit chez lui. 'Abbâd, le chef de la police, en ayant été averti, informa aussitôt 'Abdallah, fils de Ma'mar, le gouverneur de la ville, lequel fit dire à 'Amr que, s'il n'éloignait pas Khâlid de sa maison, il enverrait un corps de troupes pour la saccager. 'Amr répondit que Khâlid n'était pas dans sa maison. Mais le soir, il dit à Khâlid: Il n'y a que Mâlik, fils de Misma', qui puisse te protéger. Khâlid se rendit auprès de Mâlik, qui le reçut dans sa maison, et les Merwâniens venaient y conférer avec lui. Le lendemain, le chef de la police, averti que Khâlid se trouvait dans la maison de Mâlik, en prévint le gouverneur, qui lui donna l'ordre de s'y rendre avec un corps de troupes. 'Abbâd bloqua le quartier de Mâlik, qui soutint la lutte pendant vingt-quatre jours. Khâlid fut blessé par une flèche et perdit un œil.

Lorsque Moç'ab apprit ce qui se passait à Baçra, il y envoya des renforts. Mâlik, voyant arriver ces nouvelles forces, regretta d'avoir donné protection à Khâlid, et il lui dit: Il faut que tu ailles trouver 'Abdou'l-Mélik pour lui rendre compte de la situation. Dis-lui que le peuple lui est favorable; qu'il vienne en personne, et tout l''Irâq sera à lui. Khâlid partit et vint auprès d''Abdou'l-Mélik. Mâlik demanda l'amân. 'Abbâd en référa au gouverneur. 'Abdallah répondit : Fais-lui grâce à condition qu'il quitte la ville. En conséquence, Mâlik sortit de Baçra. Moç'ab, laissant le gouvernement de Koufa à 'Hârith, se rendit en toute hâte à Baçra. Il fit saccager et détruire la maison de Mâlik et condamna à mort tous les Merwâniens qu'il put saisir. Cependant il craignait qu'Abdou'l-Mélik ne s'emparât de Koufa. Il ne pouvait se fier à la fidélité des

habitants de Koufa et de Baçra, dont il connaissait le caractère mobile; il n'était sûr que d'Ibrahîm, fils de Mâlik; car Mouhallab était dans l'Ahwâz, et il n'osait pas le rappeler, pour ne pas exposer cette province aux tentatives des Khâridjites. Il retourna donc à Koufa, en remettant le gouvernement de Baçra à 'Abbâd.

'Abdou'l-Mélik avait écrit aux principaux chefs de Koufa, et, leur faisant de grandes promesses, les avait engagés à s'enrôler sous ses drapeaux, ou au moins à ne point prêter leur concours à Moç'ab. Tous, excepté Ibrahîm, fils de Mâlik, avaient consenti, et 'Abdou'l-Mélik s'était dirigé vers Koufa, à la tête d'une nombreuse armée. Comme Ibrahîm était le seul de tous les chefs qui eût communiqué à Moç'ab la lettre qu'il avait reçue d''Abdou'l-Mélik, il conseilla à Moç'ab d'exiger que tous lui apportassent leurs lettres, et dans le cas qu'ils ne les apporteraient pas, il devrait lui donner l'ordre de leur trancher la tête. Moç'ab répondit : Non, on ne peut pas tuer tous ces hommes. Puis il dit : A la grâce de Dieu, il faut marcher contre 'Abdou'l-Mélik! Quelques-uns des chefs promirent de se mettre en campagne, d'autres s'excusèrent sous différents prétextes, et un certain nombre, pour sauver l'apparence, l'accompagnèrent réellement. Mais Moç'ab savait qu'ils ne lui resteraient pas fidèles, et dans son chagrin il s'écria : Que Dieu récompense A'hnaf; car il a bien dit que l'armée de Koufa ne reste jamais fidèle à son chef et qu'elle trahira toujours! Il continua sa marche jusqu'à ce qu'il arriva à un endroit nommé « le couvent du catholicos ». Il y établit son camp, en face de celui d''Abdou'l-Mélik.

Le jour de la bataille, Moç'ab disposa son armée de façon que ceux dont il craignait la défection se trouvèrent placés à l'arrière, et fit occuper les premiers rangs par ceux sur la fidélité desquels il pouvait compter. 'Abdou'l-Mélik, de son

côté, donna l'ordre à ses troupes de porter d'abord tous leurs efforts sur le détachement d'Ibrahîm, parce que celui-ci était le plus habile général de l'armée de Moç'ab. La bataille s'engagea et Ibrahîm fut vaincu et tué. Mouslim, [fils d''Amr], fut également tué, et 'Attâb, [fils de Warqa], prit la fuite, de sorte que Moç'ab resta seul avec les gens de sa maison. 'Abdou'l-Mélik ne voulait pas que Moç'ab, qui était son ami et son parent, fût tué. Il fit cesser le combat et déclara qu'il faisait grâce à Moç'ab. Le lendemain, Moç'ab fit avancer sa troupe et donna l'ordre d'attaquer, mais il ne fut pas obéi. Alors il s'écria : Il n'y a de force qu'en Dieu ! Hélas ! où est Ibrahîm ! Lorsque 'Abdou'l-Mélik sut que Moç'ab était abandonné de toutes ses troupes, il envoya son frère Mo'hammed auprès de lui et lui fit dire : Tu sais que nous sommes unis par les liens de l'amitié et de la parenté; je ne désire pas ta mort. [En qui espères-tu ?] Mouhallab est dans l'Ahwâz, 'Abbâd à Baçra, ton oncle en Fars, et 'Abdallah, fils de Khâzim, dans le Khorâsân. N'expose pas ta vie inutilement. Viens auprès de moi ; je te garantis l'amnistie et partagerai avec toi tout ce que je possède, sauf la souveraineté, qui ne peut être divisée. Moç'ab répondit : Me rendre auprès de toi, ce serait une vilenie. Je veux l'amnistie de Dieu, et non la tienne ; il m'accordera la victoire ou la mort du martyre ! Mo'hammed ayant rapporté ces paroles à 'Abdou'l-Mélik, celui-ci dit : La mort le tient, il n'y a rien à faire.

Moç'ab avait un fils, nommé 'Isâ, brave guerrier, auquel il dit : Mon fils, je suis perdu, sauve-toi, en te rendant à la Mecque, auprès de ton oncle, et dis-lui comment l'armée de l''Irâq a agi envers moi. 'Isâ répondit : Quand je dirai céla, on me répondra : Si toi, qui es son fils, l'as abandonné, comment ont dû agir des étrangers ? Que pourrai-je dire alors ? Je serais couvert de honte ! Moç'ab dit : Eh bien, si tu ne veux pas

partir, jette-toi dans le combat et meurs, afin que je sois délivré de toute préoccupation à ton égard. 'Isâ combattit, jusqu'à ce qu'il fut tué. Alors Moç'ab s'avança au milieu des combattants. Il fut couvert d'une grêle de traits et reçut plusieurs blessures. Enfin Zâïda, cousin de Moukhtâr, d'un coup de sabre lui fendit le corps de part en part, en s'écriant : Voilà pour Moukhtâr ! Puis 'Obaïdallah, [fils de Ziyâd], fils de Zhibyân, l'un des principaux habitants de Baçra, dont le frère avait été mis à mort par Moç'ab, descendit de cheval et lui trancha la tête, qu'il porta à 'Abdou'l-Mélik. Celui-ci voulut lui faire donner mille dînârs, mais 'Obaïdallah les refusa, en disant qu'il lui suffisait d'avoir vengé la mort de son frère. 'Abdou'l-Mélik donna l'ordre d'enterrer les corps de Moç'ab et de son fils. Puis il dit : Moç'ab m'a été un ami bien cher. Ah ! si le pouvoir n'avait pas été en jeu ! Mais « le pouvoir n'a pas d'entrailles » ; il n'aime ni ne respecte rien !

'Abdou'l-Mélik ayant fait son entrée dans Koufa, tous les habitants de la ville lui prêtèrent le serment d'hommage. Il donna audience aux officiers de l'armée dans le palais de Sa'd, fils d'Abou-Waqqâç, où il était descendu. C'est à propos de ce palais, dont on lui avait décrit la beauté, qu''Abdou'l-Mélik a dit, en soupirant : Ah ! que ce monde et ce pouvoir sont beaux ! Mais hélas ! ils n'ont point de stabilité ; et ce qui aujourd'hui existe, n'existera pas demain ! Il resta à Koufa quarante jours. Il donna à Khâlid, [fils d''Abdallah], le gouvernement de Baçra, de l'Ahwâz et du Fars, et nomma son frère Bischr gouverneur de Koufa. Puis il retourna à Damas.

'Abdallah, fils de Zobaïr, en apprenant la mort de son frère, fut en proie à une vive douleur. Il la supporta avec résignation, puis il monta en chaire et prononça l'éloge de Moç'ab.

CHAPITRE XXXIII.

GUERRE DES KHÂRIDJITES.

En apprenant la mort de Moç'ab, Qatarî, le chef des Khâridjites, alla trouver Mouhallab et lui dit : Que penses-tu de Moç'ab? Mouhallab répondit : C'est l'Imâm légitime et le lieutenant du prince des croyants 'Abdallah, fils de Zobaïr. — Et que penses-tu d''Abdou'l-Mélik? — C'est un faux Imâm, un maudit usurpateur. — Alors tu ne le reconnais pas comme Imâm? — Qu'à Dieu ne plaise! Je le renie dans les deux mondes! — Cependant je prévois, reprit Qatarî, que demain tu le reconnaîtras comme ton Imâm. — Que ce jour n'arrive jamais! s'écria Mouhallab. Ensuite, lorsque Khâlid, investi par 'Abdou'l-Mélik du gouvernement de Baçra, donna un gouvernement à Mouhallab, Qatarî vint trouver celui-ci et lui demanda ce qu'il pensait d''Abdou'l-Mélik. Mouhallab répondit : 'Abdou'l-Mélik est l'Imâm des musulmans. Qatarî s'écria : Ô coquin! sois maudit, toi et ta religion! Hier tu l'as maudit, et aujourd'hui il est l'Imâm des musulmans! Mouhallab rougit de honte. Khâlid lui avait donné le gouvernement de l'Ahwâz, et à Moqâtil, fils de Misma', celui de Nischapour.

Une troupe de Khâridjites s'étant montrée du côté de la province de Fars, Khâlid envoya contre eux son frère 'Abdou'l-'Azîz, en lui donnant pour instructions de les inviter à prêter le serment de fidélité, et, s'ils refusaient, de leur faire la guerre. Les Khâridjites refusèrent de prêter le serment, et demandèrent du secours à Qatarî, qui leur envoya mille hommes. Un engagement eut lieu, et 'Abdou'l-'Azîz, après avoir perdu un grand nombre de soldats, prit la fuite. Les Khâridjites firent

un butin immense et beaucoup de prisonniers. Parmi les captives se trouvait la femme d''Abdou'l-Azîz, qui était la fille de Moundsir, fils de Djâroud, et qui était la plus belle femme de son temps. On l'offrit en vente, dans l'armée des Khâridjites, au prix de trois mille dînârs. Il se trouva parmi eux un homme de la tribu de Moundsir qui, désirant sauver l'honneur de cette femme, la tua d'un coup de sabre, au milieu du marché ; il s'enfuit ensuite et vint à Baçra, où il reçut des cadeaux de tous les membres de la famille de cette femme, qui étaient contents qu'elle eût été tuée ainsi. Quant à 'Abd-ou'l-'Azîz, honteux de sa fuite, il n'osa pas retourner à Baçra.

Lorsque 'Abdou'l-Mélik fut informé de ces faits, il adressa à Khâlid l'ordre de faire marcher contre les Khâridjites les troupes de Koufa et de Baçra. Il lui écrivit : Quand on a un homme comme Mouhallab, envoie-t-on à la guerre 'Abdou'l-'Azîz? Cinq mille hommes de l'armée de Koufa se rendirent à Baçra auprès de Khâlid. 'Abdou'l-Mélik adressa aussi une lettre à 'Abd-er-Ra'hmân, fils de Mo'hammed, fils d'Asch'ath ; il lui donna le gouvernement de Reï, et lui ordonna, avant de se rendre à son poste, de se joindre à Khâlid, pour combattre les Khâridjites. 'Abd-er-Ra'hmân [avec les troupes de Koufa, et Khâlid avec les troupes de Baçra] se rendirent dans l'Ahwâz, où ils trouvèrent Mouhallab. Tous les Khâridjites du Fars, du Kirmân et de l'Ahwâz se réunirent sous le commandement de Qatarî. Leur nombre était immense. Khâlid établit son camp en face d'eux. On se battit pendant un mois ; enfin les Khâridjites prirent la fuite avec Qatarî. Ils quittèrent le territoire de l'Ahwâz, et se jetèrent dans la province de Fars et dans le Kirmân. Khâlid les fit poursuivre par Daoud, [fils de Qa'hdsam]. Mais ils s'étaient retirés dans des montagnes de difficile accès, où la cavalerie ne pouvait opérer et où il n'y avait pas de fourrage.

Après cette campagne, Mouhallab reprit le gouvernement de l'Ahwâz, et 'Abd-er-Ra'hmân se rendit à Reï. Khâlid retourna à Baçra et écrivit à 'Abdou'l-Mélik qu'il avait entièrement exterminé la puissance des Khâridjites. 'Abdou'l-Mélik fut ainsi en possession de la Syrie, de l'Irâq, de l'Ahwâz, du Fars et du Kirmân, tandis que le 'Hedjâz, le Yemen et l'Égypte obéissaient à 'Abdallah, fils de Zobaïr.

CHAPITRE XXXIV.

'ABDOU'L-MÉLIK SE REND MAITRE DU KHORASAN.

'Abdallah, fils de Khâzim, gouvernait le Khorâsân au nom d''Abdallah, fils de Zobaïr. 'Abdou'l-Mélik lui adressa plusieurs lettres pour l'engager à le reconnaître comme souverain. Enfin il lui fit dire qu'il lui conférait le gouvernement du Khorâsân pour sept ans. Tout fut inutile. 'Abdallah répondit : Si Moç'ab a été tué par toi, vive 'Abdallah, fils de Zobaïr ! Le messager d''Abdou'l-Mélik revint en disant : 'Abdallah a refusé en t'injuriant ; il a dit que s'il n'était pas de coutume constante de respecter la vie des ambassadeurs, il m'aurait fait mettre à mort. Cette réponse causa un grand chagrin à 'Abdou'l-Mélik.

'Abdallah, fils de Khâzim, avait un lieutenant nommé Boukaïr, auquel 'Abdou'l-Mélik, fit promettre le gouvernement du Khorâsân, s'il réussissait à tuer 'Abdallah, fils de Khâzim. En conséquence, Boukaïr se forma secrètement un parti, et se révolta contre Ibn-Khâzim. Celui-ci marcha contre lui, et une bataille eut lieu. L'armée d''Abdallah, fils de Khâzim, fut enveloppée et complètement battue ; quant à lui-même, il reçut plusieurs blessures et fut jeté en bas de son cheval.

Boukaïr mit pied à terre pour lui couper la tête. 'Abdallah, l'ayant reconnu, lui cracha au visage, en disant : Toi qui t'es conduit d'une manière indigne envers moi qui t'ai fait un homme, tu te conduiras aussi d'une manière indigne envers le fils de Merwân. Boukaïr lui coupa la tête et l'envoya à 'Abd-ou'l-Mélik. Puis il prit le gouvernement du Khorâsân au nom de ce dernier. Mais en l'an 75, 'Abdou'l-Mélik le remplaça par Omayya, [fils d''Abdallah,] fils de Khâlid.

En cette même année [72] 'Abdou'l-Mélik envoya 'Haddjâdj, fils de Yousef, à la tête d'une armée contre 'Abdallah, fils de Zobaïr, et la Mecque fut assiégée pendant huit mois.

CHAPITRE XXXV.

CAMPAGNE DE 'HADDJADJ, FILS DE YOUSEF, CONTRE 'ABDALLAH, FILS DE ZOBAÏR.

Lorsque 'Abdou'l-Mélik fit appel aux habitants de Syrie pour marcher sur la Mecque et diriger la guerre contre Ibn-Zobaïr, il ne se présenta personne qui eût voulu attaquer le temple de Dieu. Enfin 'Haddjâdj se leva dans l'assemblée et demanda à être chargé de cette expédition, en disant avec assurance qu'il en rapporterait la tête d''Abdallah, fils de Zobaïr. 'Abdou'l-Mélik lui donna un corps de deux mille hommes. 'Haddjâdj vint à la Mecque, un engagement eut lieu autour du puits Zemzem, et l'armée de la Mecque eut un grand nombre de morts. 'Haddjâdj, en annonçant sa victoire à 'Abdou'l-Mélik, lui demanda en même temps des renforts. 'Abdou'l-Mélik lui envoya encore cinq mille hommes. C'était au mois de ramadhân, et les Mecquois eurent beaucoup à souffrir. Les combats ne cessaient pas pendant les mois de schawwâl et de dsou'l-qa'da. 'Abdallah, fils de Zobaïr, vit

son armée constamment diminuer, soit par des pertes dans les batailles, soit par des défections; car beaucoup de soldats s'enfuirent et se rendirent dans le Yemen ou à Médine. Enfin 'Haddjâdj ayant bloqué la ville, il se trouvait enfermé avec environ deux mille combattants. Le premier jour du mois de dsou'l-'hiddjè, il se livra un combat acharné. Il y avait dans la ville un grand nombre d'étrangers qui étaient venus, de l'orient et de l'occident, pour accomplir le pèlerinage. Les vivres commençaient à manquer, et les cérémonies du pèlerinage ne purent s'accomplir, parce que 'Abdallah, en sa qualité d'Imâm, ne pouvait conduire les pèlerins au mont 'Arafât. 'Haddjâdj leur fit proposer de sortir de la ville et de faire le voyage du mont 'Arafât avec lui; mais tous refusèrent. Il continua donc à faire la guerre sur le territoire sacré, et ses balistes et machines de guerre lancèrent des pierres sur le temple de la Ka'ba, qui fut endommagé; mais il ne réussit point à se rendre maître de la ville. Un jour, une pierre lancée par les balistes ayant frappé le temple, le soleil s'obscurcit. Les troupes de 'Haddjâdj, effrayées par ce phénomène, demandèrent que les balistes fussent retirées; mais 'Haddjâdj leur dit : Ne craignez rien; car nous sommes dans notre droit, et ceux-là sont dans leur tort; il tira lui-même la corde de la machine, et força par des menaces les soldats à continuer l'attaque. Huit mois se passèrent ainsi, et les gens de la Mecque souffraient du manque de vivres. Enfin une partie d'entre eux s'enfuirent à Médine, d'autres se rendirent auprès de 'Haddjâdj, qui leur accorda l'amnistie.

'Haddjâdj, sachant 'Abdallah abandonné de tous ses soldats, lui envoya un message et lui fit dire : Ne cours pas à ta perte; viens chercher l'amnistie; je t'accorderai tout ce que tu demanderas; car je sais que tu n'as plus de soldats. 'Abdallah lui répondit : Quelle est ton autorité, et quel est ton pouvoir,

pour que je doive te demander l'amnistie? Je ne veux que l'amnistie de Dieu! 'Haddjâdj comprit qu'il cherchait la mort, et il donna l'ordre de pousser le siége avec plus de vigueur, de sorte qu'à la fin il ne resta avec 'Abdallah que cinq combattants. La mère d''Abdallah était Asmâ, fille d'Abou-Bekr, femme fort avancée en âge et aussi distinguée par son expérience que par sa sagesse. C'est suivant son conseil qu''Abdallah agissait en toute chose. Il alla donc la trouver et lui dit : Ma mère, tout le monde m'a quitté; on a agi envers moi comme on avait agi envers 'Hosaïn, fils d''Alî, avec cette différence que les fils de 'Hosaïn ont combattu jusqu'à leur dernier souffle, tandis que deux de mes fils m'ont abandonné et ont accepté l'amnistie de ce misérable. Maintenant 'Haddjâdj me fait dire qu'il m'accorderait tout ce que je demanderais, si je voulais me rendre à lui. Qu'en penses-tu? Asmâ lui dit : Mon fils, si tu as la conscience d'avoir été dans ton droit, ne te livre pas entre les mains des Benî-Omayya. Puis n'est-il pas certain que, quelle que soit la puissance qui te resterait, il faudra mourir un jour? Je pense donc que tu continues la lutte; au moins n'auras-tu pas courbé la tête sous la honte, et tu seras mort honorablement. 'Abdallah répliqua: Ma mère, tel est aussi mon sentiment, et j'ai eu le dessein d'agir comme tu viens de le dire; mais j'ai désiré te l'annoncer et prendre congé de toi; car je veux me faire tuer. Ma mère, j'ai toujours suivi la voie de la justice, je n'ai jamais agi injustement et je n'ai jamais fait tort à personne. Je me suis appliqué à servir Dieu, et en toute chose j'ai observé sa volonté. Dieu est témoin de mes actions et de mes paroles. 'Abdallah embrassa sa mère et sortit. Il se rendit à la Ka'ba et passa toute la nuit dans la prière. Puis, après avoir accompli la prière de l'aurore avec ceux qui étaient restés auprès de lui, ils prirent leurs armes et allèrent combattre.

Chaque fois qu'il chargeait l'ennemi, 'Abdallah récita des vers, entre autres celui-ci : Si j'avais des forces et des compagnons, je saurais bien vous punir! Il lutta ainsi jusqu'à l'heure de la prière du matin. Après avoir accompli cette prière et s'être reposé pendant un moment, il se jeta de nouveau sur les ennemis et les repoussa jusqu'à la porte de Çafâ; mais il fut atteint à la téte par une pierre lancée du haut de la montagne, et il tomba; les soldats l'entourèrent, hachèrent son corps avec leurs sabres et lui coupèrent la tête, qu'ils suspendirent à la gouttière de la Ka'ba. 'Haddjâdj fit son entrée dans la ville, et reçut le serment des habitants au nom d''Abdou'l-Mélik. Ensuite, après avoir laissé Târiq comme gouverneur de la ville, il se rendit à Koufa, et il en prit le gouvernement.

Le gouvernement de l'empire appartenait maintenant à 'Abdou'l-Mélik, sans qu'il lui restât un seul compétiteur.

CHAPITRE XXXVI.

GUERRE DE MOUHALLAB CONTRE LES KHARIDJITES.

'Haddjâdj [en prenant possession du gouvernement de Koufa] avait adressé un appel aux habitants de cette ville pour qu'ils allassent rejoindre les drapeaux de Mouhallab, qui devait combattre les Azrâqites. [Après avoir reçu ces renforts, Mouhallab continua la guerre contre ces rebelles. Plus tard] Mouhallab vint à Schâpour, où il établit son quartier général, et guerroya contre Qatarî et ses compagnons pendant toute une année. Cette campagne eut lieu, après que 'Attâb, fils de Warqa [qui commandait les troupes de Koufa] avait été rappelé de l'armée de Mouhallab, par 'Haddjâdj. Or le Kirmân

était occupé par les Khâridjites, de même qu'[une partie de] la province de Fars. Mais leur position devint très-difficile, lorsque Mouhallab coupa les chemins de communication entre les deux provinces. Mouhallab vint ensuite à Djîreft, l'une des principales villes du Kirmân, livra une bataille aux Khâridjites, et se rendit maître de toute la province de Fars. Alors 'Haddjâdj voulut envoyer des agents dans les différentes villes de la province, mais 'Abdou'l-Mélik lui écrivit de laisser à Mouhallab l'impôt de la province de Fars et des montagnes, parce qu'il était obligé d'entretenir son armée. En conséquence 'Haddjâdj lui laissa Fasâ, Dârâbgerd et Içtakhr, et Mouhallab envoya ses propres agents dans ces districts.

Mouhallab continua ainsi la guerre contre les Azrâqites. Mais 'Haddjâdj le soupçonnait de la conduire avec peu de zèle et de négliger l'ordre du calife. Il donna à Barâ, fils de Qabiça, l'ordre de se rendre au camp de Mouhallab et adressa à celui-ci une lettre, dans laquelle il était dit : Si tu voulais, tu aurais bientôt exterminé les Khâridjites; mais tu désires les laisser subsister pendant longtemps, afin d'amasser des richesses dans ces provinces. Je t'envoie Barâ, fils de Qabîca, qui te mènera à eux pour les combattre; aussitôt qu'il sera arrivé auprès de toi, marche contre eux avec toute ton armée, et fais tous tes efforts pour les battre; garde-toi d'éluder cet ordre. Mouhallab fut très-embarrassé. Il ordonna à ses fils (il avait dix fils, tous guerriers distingués, à savoir : Moghîra, Yezîd, Qabiça, Moudrika, Mofaddhal, Mo'hammed, 'Hamâd, 'Abdou'l-Mélik, Merwân et 'Habîb), de marcher à l'ennemi, et les fit suivre successivement par des détachements de l'armée. Lorsque toute l'armée fut réunie sur le champ de bataille, il y vint lui-même, forma les rangs et fit commencer l'attaque, après avoir conduit Barâ, fils de Qabîça, au sommet d'une colline d'où il pouvait observer le combat. Les deux armées se

mêlèrent, tous les détachements de l'armée de Mouhallab avancèrent successivement et les guerriers célèbres se mesurèrent dans des combats singuliers. On se battait avec acharnement depuis le matin jusqu'au soir. Alors Barâ, fils de Qabîça, s'approcha de Mouhallab et lui dit : Par Dieu, je n'ai jamais vu des chevaliers comme tes fils, ni une armée aussi brave et aussi disciplinée comme la tienne. Tu es sans reproche, et tu n'as besoin pour vaincre d'autres secours que l'aide de Dieu. Mouhallab lui fit donner une robe d'honneur et une somme de dix mille dirhems. Puis il adressa à 'Haddjâdj une lettre ainsi conçue : J'ai pris connaissance de la lettre de l'émir et j'ai vu qu'il m'a soupçonné au sujet de ces Khâridjites ; il m'a ordonné de les attaquer en présence même de son messager. C'est ce que j'ai fait. S'il plaisait à l'émir d'interroger son messager, celui-ci pourra rendre témoignage de ce qu'il a vu. Moi, si j'avais pu les exterminer en un seul jour, et que je ne l'eusse pas fait, j'aurais été un traître envers le prince des croyants.

Mouhallab continua la campagne contre les Khâridjites sans relâche, pendant dix-huit mois. Il arriva alors que la division se mit dans les rangs des Azrâqites. Un Khâridjite de l'Irâq, de la tribu de Dhobba, agent de Qatarî dans une ville du Kirmân, avait tué un autre Khâridjite. Les amis de celui-ci demandèrent à Qatarî l'autorisation de mettre à mort le meurtrier, mais Qatarî répondit : Je ne crois pas que l'on doive tuer quelqu'un pour avoir commis un homicide par accident. Vous voudriez tuer un homme dont vous avez pu apprécier les qualités au milieu de vous pendant si longtemps? Mécontents de cette réponse de Qatarî, ils abandonnèrent ses drapeaux, se donnèrent un autre chef, nommé 'Abd-er-Rabb-al-Kebîr, et se séparèrent complètement de lui. Il ne resta qu'un petit nombre avec Qatarî. Mouhallab, en informant

'Haddjâdj de cette situation et en lui annonçant que les Khâridjites se faisaient constamment la guerre les uns aux autres, ajouta qu'il espérait que cela serait la cause de leur perte. 'Haddjâdj lui écrivit : Aussitôt que tu recevras cette lettre, il faut que tu tombes sur eux sans délai, avant qu'ils ne se réunissent de nouveau. Mouhallab répondit : Je ne suis pas d'avis de les attaquer maintenant, où ils sont aux prises entre eux; car par cette guerre intestine, leur nombre diminue, et si jamais ils se réunissent, ils ne seront plus aussi puissants qu'auparavant. Si je les attaquais à présent, il pourrait arriver qu'ils fissent leur accord immédiatement. 'Haddjâdj reconnut la justesse de cette opinion. Mouhallab laissa donc les Khâridjites à leurs querelles, sans les inquiéter. Quelques mois après, Qatarî se rendit avec le petit nombre de ses partisans dans le Taberistân, et la majeure partie des Khâridjites se donnèrent à 'Abd-er-Rabb. C'est alors que Mouhallab se mit en campagne et leur fit la guerre sans relâche, jusqu'à ce qu'il eut tué la plupart d'entre eux; il emmena leurs femmes et leurs enfants et fit un butin immense. Ka'b al-Aschraf chanta cette victoire dans un pöème, et Mouhallab lui donna dix mille dirhems.

'Haddjâdj, en apprenant que Qatarî s'était jeté dans le Taberistân, envoya à sa poursuite Sofyân, fils d'al-Abrad, à la tête d'un corps d'armée composée de Syriens. Lorsqu'il fut arrivé à Reï, 'Haddjâdj écrivit à Is'hâq, fils de Mo'hammed, fils d'al-Asch'ath, qui était gouverneur du Taberistân et qui avait un petit corps de troupes de Koufa, et lui ordonna de se joindre à Sofyân, pour poursuivre Qatarî. Is'hâq et Sofyân marchèrent donc sur les traces de Qatarî et l'atteignirent dans les montagnes du Taberistân; ils l'attaquèrent et mirent en déroute les quelques partisans qui étaient avec lui. Qatarî, qui se tenait auprès d'un défilé, abandonna són cheval et s'enga-

gea dans le défilé. Mo'awiya, fils de Mi'hçan, le Kindien, qui faisait partie de l'armée de Sofyân, se trouvait en cet endroit; il vit auprès de Qatarî quinze jeunes gens arabes, les plus beaux du monde, et parmi eux une vieille femme. Ces personnes furent [entourées et] conduites devant Sofyân. La vieille femme tira un sabre et en frappa Mo'awiya, fils de Mi'hçan, au cou ; le sabre traversa sa cotte de mailles et toucha la peau. Mo'awiya à son tour tira son sabre, frappa la femme sur la tête et la tua. Sofyân dit en riant : Je n'ai pas voulu la tuer. Mo'awiya répliqua : N'as-tu pas vu, ô émir, quel coup elle m'a donné? elle, par Dieu, a voulu me tuer !

Qatarî, tourmenté par la soif, demanda à boire à un homme de la contrée Cet homme refusa de lui donner de l'eau et, d'une des hauteurs qui entouraient le défilé, il fit rouler sur lui une grosse pierre, qui lui brisa la jambe ; puis, à l'appel de cet homme qui avait reconnu que le blessé était l'un des chefs des Khâridjites, quoiqu'il ne sût pas que ce fût Qatarî lui-même, arrivèrent plusieurs guerriers de l'armée de Koufa, entre autres Saura, fils de 'Hourr, le Temîmite; Dja'far, fils d''Abdallah, fils de Mikhnaf; et Çebâ'h, fils de Mo'hammed, fils d'Asch'ath ; on tua Qatarî et on porta sa tête à Is'hâq, fils de Mo'hammed, fils d'Asch'ath. Chacun de ces hommes prétendait ensuite que Qatarî avait été tué par lui.

L'un des officiers de Qatarî, 'Obaïda, fils de Hilâl, s'était enfermé avec ses soldats dans un château, où il fut assiégé par Sofyân qui, lorsque le siége eut duré un certain temps, fit proclamer que celui d'entre les soldats de la garnison qui lui apporterait la tête d''Obaïda, fils de Hilâl, aurait la vie sauve. 'Obaïda composa, à cette occasion, une pièce de vers. Les assiégés résistèrent aussi longtemps qu'ils eurent des vivres ; puis, lorsqu'ils eurent tout consommé, même leurs chevaux, ils firent une sortie et moururent en combattant.

Sofyân envoya leurs têtes à 'Haddjâdj, et prit possession de Demâwend et du Taberistân. Il garda le gouvernement de ces provinces jusqu'à ce qu'il fut destitué par 'Haddjâdj.

Qatari, 'Obaïda et 'Abd-er-Rabb furent tués en l'an 76.

CHAPITRE XXXVII.

GOUVERNEMENT DE 'HADDJADJ, FILS DE YOUSEF, DANS L''IRAQ.

Au commencement de l'an 78, 'Abdou'l-Mélik ôta à Omayya, fils d''Abdallah, fils de Khâlid, le gouvernement du Khorâsân, et ajouta cette province, ainsi que le Seïstân, au gouvernement de 'Haddjâdj. Celui-ci, après avoir vaincu Schebîb et Moutarraf, fils de Moghîra, [deux chefs rebelles], se rendit à Baçra, en laissant, comme son lieutenant à Koufa, Moghîra, fils d''Abdallah, fils d'Abou-'Aqîl. Mouhallab, fils d'Abou-Çofra, ayant, lui aussi, terminé la guerre contre les Khâridjites, se rendit à Baçra auprès de 'Haddjâdj, qui le combla d'honneurs, lui et sa suite, leur fit donner des robes d'honneur et augmenta leur solde. 'Haddjâdj donna ensuite le gouvernement du Khorâsân à 'Obaïdallah, fils d'Abou-Bakara, et nomma Mouhallab gouverneur du Seïstân. Mouhallab était mécontent de ce partage. Il alla trouver 'Abd-er-Ra'hmân, fils d''Obaïdallah, fils de Târiq, qui était capitaine de la garde de 'Haddjâdj, et lui dit : 'Haddjâdj m'a donné le gouvernement du Seïstân, et à 'Obaïdallah celui du Khorâsân. Mais je connais mieux le Khorâsân qu''Obaïdallah. Parle à l'émir de cette affaire, afin que, s'il le croit convenable, il me donne, à moi le Khorâsân, et à 'Obaïdallah le Seïstân. 'Abd-er-Ra'hmân parla à 'Haddjâdj, qui accorda à Mouhallab sa demande. Puis il réclama de lui la somme d'un million de dirhems, sur

l'impôt de l'Ahwâz et des autres contrées que Mouhallab avait administrées pendant toute la durée de sa campagne contre les Azrâqites. Mais Mouhallab ne les avait pas; chaque fois qu'il avait à quitter un gouvernement, il était obligé d'emprunter de l'argent [pour régler ses comptes]; car il dépensait tous ses revenus pour ses propres besoins ou en faisant des cadeaux. Il avait une femme qui vendit alors tous ses vêtements et ses bijoux, et le produit de cette vente fut de cinq cent mille dirhems. Moghîra, son fils, lui donna également cinq cent mille dirhems de ses propres deniers. Mouhallab envoya cet argent à 'Haddjâdj, puis il se mit en route pour le Khorâsân, en donnant le commandement de son avant-garde à son fils 'Habîb, auquel 'Haddjâdj avait fait cadeau d'une chamelle et de dix mille dirhems. 'Habîb, en arrivant dans le Khorâsân, laissa dans leurs postes tous les agents qu'il y trouvait établis. Mouhallab arriva deux mois après, en l'an 79.

En cette même année, 79 de l'hégire, il y eut en Syrie une épidémie, qui enleva une quantité immense d'hommes. La mortalité fut si grande en cette contrée, qu'elle fut presque dépeuplée.

'Obaïdallah, fils d'Abou-Bakara, avait pris possession du gouvernement du Seïstân en l'an 78. Au commencement de l'an 79, il entreprit une campagne contre Rotbîl, roi du Kâboul, qui n'acquittait pas régulièrement le tribut que, suivant les conventions faites avec lui par les musulmans, il devait leur payer tous les ans. 'Haddjâdj avait donc envoyé à 'Obaïdallah l'ordre d'attaquer Rotbîl, et de ne point revenir de cette expédition avant d'avoir fait la conquête de son pays, détruit ses places fortes et d'avoir tout mis à feu et à sang. En conséquence, 'Obaïdallah se mit en marche avec les troupes de Koufa et de Baçra qu'il avait avec lui. Les troupes de Koufa étaient com-



mandées par un officier nommé Schouraï'h, fils de Hânî, et 'Obaïdallah lui-même se mit à la tête des hommes de Baçra. Lorsque les musulmans arrivèrent au pays de Rotbîl, les habitants se retirèrent devant eux et leur abandonnèrent tout le territoire. Les musulmans pénétrèrent jusque près de la ville où résidait Rotbîl, et ils établirent leur camp à la distance de dix-huit pharasanges. A cette nouvelle, Rotbîl fit occuper toutes les issues de la route, et les musulmans se trouvèrent enfermés, sans espoir de pouvoir sortir. 'Obaïdallah envoya un messager à Schouraï'h et lui fit dire qu'il avait l'intention de négocier avec Rotbil et de lui payer une somme d'argent. Schouraï'h lui fit répondre : Tout l'argent que tu donneras pour obtenir cette paix, c'est vous-mêmes qui en subirez la perte; car le souverain le retiendra sur votre solde. — Soit, répliqua 'Obaïdallah; quand même nous devrions être privés complètement de la solde, cela vaudrait mieux que de périr dans ce lieu. Schouraï'h lui fit dire encore : Tu sais que je suis parvenu à un âge avancé. Dans tout le cours de ma vie je n'ai pas eu une heure où j'eusse espéré vivre l'heure suivante. Il y a déjà longtemps que je demande à Dieu la grâce de mourir de la mort du martyre. En effet, Schouraï'h était né avant la prédication de l'islamisme par le Prophète.

'Obaïdallah conclut la paix avec Rotbîl, en s'engageant à lui envoyer une somme de sept cent mille dirhems. Mais Schouraï'h fit proclamer dans le camp que tous les musulmans qui désireraient obtenir la mort du martyre en combattant les ennemis, vinssent le rejoindre. Quelques-uns, en petit nombre, se rendirent auprès de lui. Schouraï'h marcha en avant et attaqua les ennemis en récitant quelques vers, dans lesquels il parla de son âge avancé, de sa vie du temps du paganisme, de sa conversion à l'islamisme; de sa vie avec le Prophète, avec Abou-Bekr et avec 'Omar; de la bataille de

Ciffîn, de celle de Nehrwân et de la guerre des Khâridjites, en se plaignant enfin de la durée de la vie. Schouraï'h et quelques-uns de ses compagnons furent tués. Tous les autres quittèrent ce pays avec 'Obaïdallah. Mais ils avaient tant souffert de la faim que, lorsqu'ils arrivèrent dans des contrées habitées par des musulmans et que ceux-ci leur offrirent à manger, tous ceux qui se remplissaient de nourriture, moururent. Voyant cela, on ne leur donna ensuite des vivres que par petites quantités, jusqu'à ce qu'ils eurent repris des forces.

En l'an 80, il y eut à la Mecque une grande inondation, qui détruisit beaucoup de maisons. Le torrent emporta tout ce qui se trouvait sur son chemin, jusqu'à des chameaux tout chargés; rien ne lui résistait; il passait même par-dessus les murs des maisons. On désigne cette année par le nom de « l'année du torrent. » En cette même année, il y eut à Baçra une violente épidémie, dont moururent beaucoup de personnes.

En cette même année 80 de l'hégire, Mouhallab entreprit, en partant de Merw, une expédition au-delà du fleuve de Balkh. Il arriva à Keschch, où se trouvait le cousin du roi de Khottal. Mouhallab l'envoya avec son fils Yezîd, pour attaquer le pays de Khottal, dont le roi, en ce temps, s'appelait Schebil. Lorsque celui-ci vit son cousin dans les rangs des ennemis, il s'avança et le provoqua à un combat singulier. Son cousin répondit à cet appel. Il fut fait prisonnier par Schebil, qui le conduisit à son château, où il le tua. Yezîd, ayant fait le tour du château, acquit la conviction que les fortifications étaient très-solides et ne pourraient pas être forcées. Il fit la paix avec le roi, qui lui paya une somme d'argent, et retourna ensuite auprès de Mouhallab. Celui-ci envoya un autre de ses fils, 'Habîb, avec une forte armée dans le Boukhârâ. Le roi de ce pays l'attendit à la tête d'une armée de quarante mille hommes. Quand les

deux armées furent en présence, un cavalier de Boukhârâ s'avança hors des rangs et défia les soldats musulmans. 'Habala, affranchi de 'Habîb, accepta le combat et tua son adversaire; puis il chargea les ennemis, et revint après en avoir tué trois autres. Un corps ennemi, qui était campé dans un certain bourg, fut surpris par 'Habîb à la tête de quatre mille musulmans, et entièrement défait. 'Habîb brûla ce bourg avec tous ceux qui s'y trouvaient.

Mouhallab demeura deux ans à Keschch. On lui dit un jour : Si tu allais plus en avant, il est à espérer que Dieu te fera réussir. Mouhallab répondit : Ma seule préoccupation est de ramener ces musulmans sains et saufs à Merw. Un autre jour, un guerrier turc vint défier l'armée musulmane. Harthama, fils d''Adî, et frère de Khâlid, fils de Harthama, le combattit et le tua. Lorsqu'il revint, Mouhallab lui fit des reproches, en disant : S'il t'était arrivé malheur, un millier d'hommes serait allé pour te secourir ! On raconte encore que, pendant son séjour à Keschch, il eut des soupçons à l'égard d'un parti de guerriers de Modhar. Il les fit enchaîner et ne les relâcha que lorsqu'il fut de retour à Merw. Or, après être resté deux ans à Keschch, il fit la paix avec les habitants de cette contrée, en exigeant d'eux une certaine somme d'argent. En effet, il venait de recevoir une lettre d'[Ibn-] Asch'ath, qui s'était révolté contre 'Haddjâdj et qui demanda à Mouhallab de faire cause commune avec lui. Mouhallab, après avoir pris connaissance de cette lettre, l'envoya aussitôt à 'Haddjâdj. Puis, ayant reçu des habitants de Keschch la somme stipulée, il retourna à Merw.

CHAPITRE XXXVIII.

RÉVOLTE D''ABD-ER-RA'HMAN, FILS DE MO'HAMMED, FILS D'AL-ASCH'ATH, CONTRE 'HADDJADJ, FILS DE JOUSEF.

Lorsque 'Obaïdallah, fils d'Abou-Bakara, fut revenu du Kaboul, où Schouraï'h, fils de Hânî, avait trouvé la mort, 'Haddjâdj rendit compte de ces faits à 'Abdou'l-Mélik, en ajoutant dans sa lettre qu'il avait l'intention d'envoyer une nouvelle armée dans le Kâboul, mais qu'il voulait auparavant demander à cet égard les ordres du calife. 'Abdou'l-Mélik lui répondit : Je veux que tu suives ton propre avis. Que Dieu te soit en aide!

Dans toute la province de l''Irâq il n'y avait personne que 'Haddjâdj détestât plus que 'Abd-er-Ra'hmân, fils de Mo'hammed, fils d'al-Asch'ath. On raconte qu'il avait dit, en parlant d''Abd-er-Ra'hmân : Jamais je ne l'ai vu, sans éprouver le désir de le tuer. Scha'bi raconte : Je me trouvai un jour chez 'Haddjâdj, lorsque Abd-er-Ra'hmân, fils de Mo'hammed, fils d'al-Asch'ath, entra. 'Haddjâdj, en le voyant de loin, me dit : Regarde comme il est orgueilleux. Par Dieu, j'aurais envie de lui couper la tête! Lorsque 'Abd-er-Ra'hmân sortit, je me levai et le suivis, et je lui dis : Je veux te dire une chose, si tu me promets de n'en faire part à personne, aussi longtemps que 'Haddjâdj vivra; puis je lui communiquai les paroles de 'Haddjâdj. 'Abd-er-Ra'hmân répondit : Je suis dans les mêmes dispositions envers lui, et je ferai tout mon possible pour le dépouiller du gouvernement. Or, après avoir ôté à 'Obaïdallah le gouvernement du Seïstân, 'Haddjâdj leva vingt mille hommes à Koufa et vingt mille hommes à Baçra,

et après leur avoir distribué leur solde et les avoir armés et équipés, il remit le drapeau du commandement à 'Abd-er-Ra'hmân, et l'envoya dans le Seïstân, pour faire la guerre à Rotbil, roi de Kaboul. Après le départ d'Abd-er-Ra'hmân, son oncle Isma'îl, fils d'al-Asch'ath, vint trouver 'Haddjâdj et lui dit : Ne donne pas ce commandement à 'Abd-er-Ra'hmân; car je crains qu'il ne se révolte. — Il ne le fera pas, répliqua 'Haddjâdj. Isma'îl reprit : Par Dieu, il n'a jamais passé le pont de l'Euphrate, sans s'insurger contre les ordres de ses chefs ! 'Haddjâdj répliqua : Il n'aura pas le courage et la hardiesse de se révolter contre moi et de s'insurger contre mes ordres.

Lorsque 'Abd-er-Ra'hmân fut arrivé dans le Seïstân, il donna à son armée l'ordre de se préparer à entrer en campagne; il exhorta les soldats, afin qu'aucun d'eux ne restât en arrière. Rotbîl, informé de ces faits, adressa à 'Abd-er-Ra'hmân une lettre, dans laquelle il exprimait ses regrets de ce qui était arrivé aux musulmans; il disait que le traitement infligé à 'Obaïdallah et à ses compagnons n'avait pas été approuvé par lui; que c'était ceux-ci qui avaient voulu la guerre, tandis que lui n'avait cherché que la paix ; qu'il avait offert de payer le tribut comme auparavant, mais qu''Obaïdallah n'avait pas voulu l'accepter. 'Abd-er-Ra'hmân ne tint aucun compte de cette lettre, et il se mit en route avec toute son armée. Rotbîl, selon sa coutume, le laissa avancer et lui abandonna toutes les villes, les unes après les autres, afin de l'attirer auprès de lui et de l'envelopper, comme il avait fait avec 'Obaïdallah. Mais Ibn-Asch'ath, qui avait pénétré cette ruse, laissa dans chaque ville dont il s'emparait un officier avec quelques troupes; il fit ainsi occuper tous les chemins, passages et défilés qu'il venait de traverser. Ayant conquis une grande partie du pays et un butin immense, il dit à ses

soldats : N'allons pas plus loin ; contentons-nous cette année des contrées que nous venons d'enlever aux ennemis. Vous connaissez maintenant les routes, les passages et les défilés et nous procéderons de même une autre fois ; de cette façon nous nous mettrons successivement en possession de toutes les provinces que nous occuperons définitivement, jusqu'à ce que Dieu aura entièrement exterminé les ennemis. Il annonça ensuite à 'Haddjâdj le succès que Dieu venait d'accorder aux musulmans.

Une autre tradition rapporte que 'Haddjâdj avait envoyé Himyân, fils d''Adî, as-Sadousî, avec un corps de troupes dans le Kirmân, afin qu'il se portât, en cas de besoin, au secours d''Obaïdallah, fils d'Abou-Bakara, gouverneur [du Seïstân et] du Sind. Himyân s'était révolté, et 'Abd-er-Ra'hmân, chargé par 'Haddjâdj de combattre cette insurrection, était resté dans le Kirmân jusqu'au moment où, à la mort d''Obaïdallah, fils d'Abou-Bakara, 'Haddjâdj lui envoya la lettre d'investiture du gouvernement du Seïstân, en même temps qu'une nombreuse armée. Cette armée reçut, en outre de sa solde, une somme de deux millions de dirhems. Elle était si bien équipée et armée et elle avait une si belle apparence, qu'on l'appelait « l'armée des paons. » C'est alors que 'Haddjâdj aurait écrit à 'Abd-er-Ra'hmân, lui donnant l'ordre d'aller attaquer Rotbîl.

Au commencement de l'an 81, 'Abdou'l-Mélik envoya son fils ['Obaïdallah] avec une armée, pour attaquer la ville de Qâlîqalâ. 'Obaïdallah s'empara de la ville et revint avec un nombreux butin.

'Haddjâdj, en recevant la lettre d''Abd-er-Ra'hmân qui lui rendait compte de sa campagne contre Rotbîl, lui répondit : J'ai pris connaissance de ce que tu m'écris. Mais ta lettre est celle d'un homme qui aime le repos et qui ménage des hommes



qui sont les ennemis de Dieu. Tu leur as sacrifié les musulmans. Aussitôt que cette lettre te parviendra, exécute les ordres que je t'ai donnés en ce qui concerne l'ennemi. Tu dois dévaster et piller son pays et détruire ses forteresses. A peine cette lettre fut-elle partie que 'Haddjâdj lui en écrivit une autre en ces termes : Ordonne aux musulmans qui sont avec toi, de cultiver les terres dans le pays qu'ils ont conquis, de s'y établir et d'y construire des maisons, en attendant que Dieu nous en donne la possession définitive. Enfin il lui écrivit une autre lettre ainsi conçue : Exécute sur-le-champ tout ce que je t'ai ordonné ; reprends la guerre avec l'ennemi et fais ton possible; sinon, que ton frère Is'hâq prenne le commandement!

'Abd-er-Ra'hmân, en recevant ces lettres, s'écria : 'Haddjâdj désire me voir périr ! Il ne peut avoir d'autre intention, pour m'écrire ainsi coup sur coup, et pour me donner un ordre aussi rapide de reprendre la guerre. Il réunit ses compagnons et leur parla ainsi : Des personnes qui ont acquis une grande expérience des affaires et des choses de la guerre, ont approuvé ma manière d'agir. J'en ai rendu compte à 'Haddjâdj. Il me répond en m'appelant lâche et incapable, et nous ordonne d'envahir en toute hâte ces contrées où vos pères ont été si maltraités par les infidèles. Quant à moi, je suis homme à aller là où vous irez, ou à rester avec vous, si vous restez. Alors on s'écria de toute part : Nous n'exécuterons pas l'ordre de l'ennemi de Dieu (c'est-à-dire de 'Haddjâdj) ! Nous n'obéirons pas! Puis, l'un d'eux, 'Âmir, fils de Wâthila al-Kinânî, célèbre orateur et poète, prit la parole et dit : Par Dieu! 'Haddjâdj se soucie aussi peu de votre vie, que de votre mort. S'il vous arrive malheur, il n'en souffrira en rien ; mais si vous réussissez et que vous gagniez du butin, ce sera pour le profit de son gouvernement; si, au contraire, l'ennemi a le dessus, c'est vous qui en souffrirez, tandis que lui ne perdra

rien et n'a rien à craindre. Insurgez-vous contre cet ennemi de Dieu, et proclamez comme émir 'Abd-er-Ra'hmân, fils de Mo'hammed, fils d'al-Asch'ath ! Je vous prends à témoins que je suis le premier qui cesse de reconnaître son autorité ! Alors tous les autres s'écrièrent : Nous aussi, nous répudions l'ennemi de Dieu ! Puis ils se groupèrent autour d''Abd-er-Ra'hmân et le proclamèrent émir. 'Abd-er-Ra'hmân leur dit : Prêtez-moi le serment en vous engageant à répudier l'autorité de 'Haddjâdj et à m'aider afin que nous fassions la guerre sainte contre lui, jusqu'à ce que Dieu le fera sortir de l''Irâq. Ces paroles furent approuvées et on lui prêta serment. Le nom d''Abdou'l-Mélik ne fut point prononcé. Ensuite 'Abd-er-Ra'hmân envoya un député à Rotbil et lui proposa la paix, lui promettant que s'il réussissait à se faire reconnaître, il n'exigerait plus de tribut de lui, et en lui demandant, dans le cas qu'il serait vaincu, de lui donner asile dans son pays. Rotbil consentit.

'Abd-er-Ra'hmân se mit en marche vers l''Irâq. Il envoya en avant 'Atiyya, fils d''Amr, à la tête d'un petit détachement. 'Haddjâdj, à la nouvelle de cette marche, fit partir en toute hâte un corps de troupes qui fut suivi de plusieurs autres ; ils arrivèrent successivement pour arrêter 'Atiyya ; mais ils furent défaits les uns après les autres. [Quand 'Abd-er-Ra'hmân fut arrivé dans la province de Fars, son armée le proclama calife.] Le premier qui prononça la déchéance d''Abdou'l-Mélik, fut A'schâ. Un autre officier, nommé Tidjân, s'exprima ainsi, au milieu de ses compagnons : Je rejette le père des mouches ('Abdou'l-Mélik) comme je rejette cette chemise ! Tous se rendirent ensuite auprès d'Ibn-Asch'ath pour lui prêter le serment d'hommage. 'Abd-er-Ra'hmân leur proposa de s'engager à prendre pour guides le livre de Dieu et la tradition du Prophète, à répudier les imâms illégitimes et à leur faire la

guerre au nom de la religion. C'est en donnant son assentiment à ces termes que l'on lui prêta serment. 'Haddjâdj annonça ces événements à 'Abdou'l-Mélik et lui demanda des troupes. Il quitta Koufa et se rendit à Baçra.

'Abd-er-Ra'hmân adressa une lettre à Mouhallab et l'invita à le reconnaître. Mouhallab lui répondit : Tu t'es engagé dans une grave affaire et tu détruiras la nation de Mo'hammed. Crains Dieu ! ne cours pas à ta perte, ne verse pas le sang des musulmans, et ne brise pas l'unité du peuple en t'insurgeant contre l'autorité. Si tu dis que tu crains pour ta personne, il vaudrait mieux que tu craignisses Dieu ! Puis Mouhallab écrivit à 'Haddjâdj en ces termes : Les gens de l''Irâq marchent contre toi ; leur marche est comme celle d'un torrent qui se précipite d'un lieu élevé ; rien ne lui résiste et il n'est retenu par aucun obstacle [jusqu'à ce qu'il soit parvenu à son but]. Lorsqu'il en sera ainsi des gens de l''Irâq, attaque-les et Dieu te donnera la victoire sur eux. 'Haddjâdj, en lisant cette lettre, conçut des soupçons à l'égard de Mouhallab, et s'écria : Par Dieu, c'est pour aider son cousin 'Abd-er-Ra'hmân qu'il nous donne ce conseil !

'Abdou'l-Mélik, en recevant la lettre de 'Haddjâdj, qui lui demandait des renforts, fut très-inquiet. Il fit appeler Khâlid, fils de Yezîd, fils de Mo'âwiya, et lui communiqua cette lettre. Khâlid lui dit : Prince des croyants, [si ce danger venait du Khorâsân, il serait à craindre, mais] venant du Seïstân, il [n'] y a [pas] lieu de le craindre. 'Abdou'l-Mélik leva aussitôt des troupes, et 'Haddjâdj, négligeant l'avis de Mouhallab, [se prépara à combattre les insurgés]. Des groupes de soldats, au nombre de cent ou de cinquante, plus ou moins, arrivèrent journellement de Syrie, et il envoya chaque jour, au moyen des chameaux de la poste, des lettres à 'Abdou'l-Mélik, et l'informa des marches et des campements d'Ibn-Asch'ath. Ayant

quitté Baçra à la tête d'une nombreuse armée, il s'avança contre Ibn-Asch'ath, et établit son camp près de Schouster. Son avant-garde était commandée par Mouzhahhir al-'Oukki et par 'Abdallah, fils de Roumaït le Tâïte. 'Abd-er-Ra'hmân arriva, traversa le fleuve et tomba sur ces deux officiers. Un grand nombre de leurs soldats furent tués, les autres s'enfuirent auprès de 'Haddjâdj. C'était le jour de la fête du sacrifice, et 'Haddjâdj était en chaire, et prononçait le sermon, lorsque Abou-Ka'b, fils d''Obaïd, monta auprès de lui et lui annonça la défaite de son armée. 'Haddjâdj donna l'ordre aux soldats de retourner à Baçra, où l'armée devait se rallier. Puis il descendit de la chaire et partit, suivi de toutes ses troupes; les soldats qui restèrent en arrière, tombèrent entre les mains d''Abd-er-Ra'hmân et furent tués. 'Haddjâdj établit son camp à Zâwiya, en abandonnant la ville de Baçra à 'Abd-er-Ra'hmân, qui y fit son entrée à la fin du mois de dsou'l-'hiddjè, et qui fit faire un fossé tout autour de la ville. 'Haddjâdj se fit apporter la lettre qu'il avait reçue de Mouhallab et, l'ayant lue de nouveau, il s'écria : Mouhallab connait bien les choses de la guerre, et il nous a bien conseillés ! Et nous, nous l'avons soupçonné de trahison et n'avons pas accepté son conseil !

Au mois de mou'harram de l'an 82, on se prépara des deux côtés à livrer bataille. Les deux armées ayant pris leurs positions, un combat eut lieu, et on luttait avec acharnement. Du côté de 'Haddjâdj, les Beni-Qoraïsch et les Beni-Thaqîf lâchèrent pied, et les troupes d''Abd-er-Ra'hmân les poursuivirent l'épée dans les reins. Mais Sofyân, fils d'al-Abrad, le Kelbite, chargea l'aile droite d''Abd-er-Ra'hmân et la rompit. Un grand nombre de soldats d'Ibn-Asch'ath trouvèrent la mort, entre autres 'Abd-er-Ra'hmân, fils de ... (?); 'Oqba, fils d''Abdou'l-Ghâfir, l'Azdite; 'Abdallah, fils de Rizân, le 'Hârithite; Ibn-Moundsir al-Djâroud, et 'Abdallah, fils d''Âmir, fils de

Misma'. La tête de ce dernier fut portée à 'Haddjâdj. Ibn-Asch'ath, suivi d'un corps de troupes, se dirigea vers Koufa. Les habitants de Baçra se donnèrent pour chef 'Abd-er-Ra'hmân, fils d''Abbâs, fils de Rabî'a, fils d'al-'Hârith, fils d''Abd-ou'l-Mottalib, qui opposa pendant cinq jours une vive résistance à 'Haddjâdj. Enfin 'Haddjâdj rentra dans Baçra et attendit.

CHAPITRE XXXIX.

BATAILLE DE DAÏR-AL-DJAMADJIM.

'Haddjâdj avait donné le gouvernement de Koufa à 'Abd-er-Ra'hmân ibn-'Abdallah, fils d''Âmir al-'Hadhramî. Matar, fils de Nâdjiya, était le chef de la police. A la nouvelle de l'approche d'Ibn-Asch'ath, Ibn-al-'Hadhramî s'enferma dans le château. Les habitants de la ville, ayant à leur tête Matar, vinrent l'y assiéger, et il se vit obligé de capituler, de quitter le château avec ses compagnons et de le leur abandonner. Matar occupa le château et distribua à chacun de ses hommes la somme de deux cents dirhems. Lorsque Ibn-Asch'ath arriva à Koufa, il fut acclamé par la plupart des habitants; mais Matar voulut lui résister. Ibn-Asch'ath fit escalader le château au moyen d'échelles; Matar fut pris et amené en présence d'Ibn-Asch'ath, qui le fit mettre en prison; puis il le relâcha, quand Matar l'eut reconnu. Il donna à 'Abd-er-Ra'hmân, fils d''Abbâs, le commandement d'une nombreuse armée et l'envoya contre 'Haddjâdj, qui quitta Baçra et établit son camp à Daïr-al-Djamâdjim à deux journées de marche de Baçra. Ibn-Asch'ath suivit 'Abd-er-Ra'hman, fils d''Abbâs, et vint à Daïr-al-Djamâdjim, où il établit également son camp. Un grand nombre de soldats de Baçra, de Koufa, de l'Égypte, de la Mecque et de Médine se rendirent auprès de lui et se rangèrent

sous ses drapeaux. Les deux armées fortifièrent leur camp, en creusant un fossé tout autour, et on se battait chaque jour avec acharnement.

Lorsqu'on reçut ces nouvelles en Syrie, les chefs qoraïschites de l'entourage d''Abdou'l-Mélik lui dirent : Les gens de l''Irâq seront satisfaits par la destitution de 'Haddjâdj. Il est plus facile de remplacer 'Haddjâdj que de faire la guerre. Rappelle-le et envoie un autre gouverneur à sa place, et les hommes rentreront dans leur devoir. En conséquence, 'Abdou'l-Mélik fit partir son fils ['Abdallah] et son frère Mo'hammed, fils de Merwân (qui était gouverneur de Mossoul, et qu'il avait appelé auprès de lui), à la tête d'une armée, pour l''Irâq, et leur donna les instructions suivantes : Proposez aux révoltés la destitution de 'Haddjâdj comme gouverneur de l''Irâq, et à Ibn-Asch'ath le gouvernement d'une province de l''Irâq à son choix. S'ils acceptent ces propositions, destituez 'Haddjâdj et que Mo'hammed prenne le gouvernement de l''Irâq; s'ils n'acceptent pas, que 'Haddjâdj reste le chef de l'armée, et vous serez sous ses ordres. 'Haddjâdj, averti de ce projet, fut très-mécontent; il craignit que les gens de l''Irâq n'acceptassent la condition de son éloignement. Il écrivit à 'Abdou'l-Mélik une lettre ainsi conçue : Par Dieu, si tu accordes aux gens de l''Irâq ma destitution, ils ne s'en contenteront que peu de temps, et ils se révolteront de nouveau. Ne sais-tu pas comme ils se sont insurgés, avec leur chef Mâlik al-Aschtar, contre le prince des croyants 'Othmân? Lorsque celui-ci leur demanda ce qu'ils voulaient, ils exigèrent la destitution de Sa'îd, fils d'al-Âç, et il la leur accorda; mais une année ne s'était pas encore écoulée, qu'ils revinrent et le tuèrent. Le fer ne peut être brisé que par le fer! 'Abdou'l-Mélik persista à vouloir proposer aux gens de l''Irâq un arrangement pacifique. Arrivés au lieu du campement des deux armées, 'Abdallah, fils d''Abdou'l-Mélik,

et Mo'hammed, fils de Merwân, communiquèrent aux insurgés le message du calife. Ils répondirent qu'ils en délibéreraient, et le soir, ils se réunirent auprès d'Ibn-Asch'ath, pour prendre une résolution. Chacun ayant dit son avis, ils finirent par décider la continuation de la guerre; car ils craignaient qu'Abd-ou'l-Mélik, après avoir rétabli sa puissance, ne les fît tous mourir. On proclama de nouveau la déchéance d''Abdou'l-Mélik (le premier qui fit cette déclaration fut 'Abdallah, fils de Dsou'ab, le Solaïmite), et le nombre de ceux qui se prononcèrent à [Daïr-al-Djamâdjim fut plus considérable que lors de la réunion dans la province de Fars. Le lendemain, 'Abdallah et Mo'hammed, voyant que leurs propositions étaient rejetées, se rendirent auprès de 'Haddjâdj et lui dirent : Tu sais mieux que personne comment il faut traiter ces gens; agis donc comme tu l'entends; le prince des croyants nous a ordonné de nous placer sous tes ordres.

Ibn-Asch'ath et 'Haddjâdj se préparèrent au combat. Ce dernier donna le commandement de son aile droite à 'Abd-er-Ra'hmân, fils de Solaïm, le Kelbite, et celui de l'aile gauche à 'Omâra, fils de Temîm, le Lakhmite. Ibn-Asch'ath mit à la tête de son aile droite 'Haddjâdj, fils de 'Hâritha, le 'Hath'a-mite, et à la tête de son aile gauche Al-Abrad, fils de Qorra, le Temîmite. Il se trouvait dans l'armée d'Ibn-Asch'ath plusieurs lecteurs du coran et de célèbres docteurs de la loi, tels que [Djabala, fils de Za'hr,] 'Âmir, fils de Schoura'hbîl, asch-Scha'bî; Sa'îd, fils de Djobaïr; Abou'l-Bakhtarî le Tâïte; 'Abd-er-Ra'hmân, fils d'Abou-Laïla, et Mo'hammed, fils de Sa'd, fils d'Abou-Waqqâç. Les deux armées étaient en présence. Celle d'Ibn-Asch'ath était bien pourvue de vivres, qu'elle recevait de Koufa et du Sawâd, tandis que les Syriens et les gens de Baçra, ne pouvant se ravitailler, en manquaient, le prix des vivres étant fort élevé; ils n'avaient que peu de pain, et point

de viande. Malgré cela, ils combattaient avec acharnement. [Un jour,] les lecteurs du coran et les docteurs de la loi, se trouvant aux premiers rangs et récitant le coran, chargèrent un groupe de Syriens et réussirent à les mettre en déroute. En revenant, ils trouvèrent le corps de Djabala, qui avait été tué. Ils pâlirent à cette vue, et les gens de 'Haddjâdj s'écrièrent : Ennemis de Dieu ! le voilà tué, celui que vous suiviez ! Un Syrien s'approcha et lui coupa la tête qu'il porta à 'Haddjâdj. Celui-ci dit : Voilà les prémices de la victoire ; car jamais une révolte n'a été vaincue, sans qu'un chef du Yemen n'ait été tué. En effet, Djabala avait été le chef des lecteurs du coran. Un autre jour, un guerrier de l'armée d'Ibn-Asch'ath nommé Qodâma ibn-al-Djarîsch le Temîmite, s'avança entre les deux rangs et s'écria : Gens de Syrie, nous vous invitons à suivre le livre de Dieu et la tradition du Prophète ! Si vous refusez, que l'un d'entre vous vienne engager un combat singulier avec moi ! Un Syrien accepta ce défi et fut tué. Un autre se présenta ensuite et fut également tué. Alors Sa'îd dit à 'Haddjâdj : Que Dieu protége l'émir ! N'as-tu pas dit que l'homme ne meurt que lorsque son terme est arrivé ? Le terme de cet homme est arrivé ; j'espère qu'il est proche. Veux-tu permettre que j'ordonne à l'un de mes hommes d'aller le combattre ? 'Haddjâdj répondit : Ce chien intimide les hommes ; mais tu es à même de bien juger ; envoie contre lui qui tu voudras. Lorsque Qodâma défia de nouveau l'armée syrienne, Sa'îd envoya l'un de ses guerriers ; mais lui aussi fut tué. Sa'îd regrettait les paroles qu'il avait dites à 'Haddjâdj, et quand Qodâma provoqua une autre fois les guerriers de l'armée de Syrie, il vint trouver 'Haddjâdj et lui dit : Autorise-moi à aller combattre ce chien. 'Haddjâdj lui demanda : Te crois-tu assez fort ? — Oui, ô émir, répliqua Sa'îd ; je suis tel que tu peux le désirer. — Montre-moi ton sabre. — Sa'îd le lui ayant

montré, 'Haddjâdj dit : J'en ai un plus fort et meilleur que celui-là ; et il lui donna son propre sabre ; puis il lui dit : Tu as un bon sabre, une bonne cuirasse et un bouclier solide; cependant je ne sais pas comment tu pourras lutter contre cet homme. Sa'îd alla à la rencontre de Qodâma qui lui dit : Demeure, ô ennemi de Dieu ! Sa'îd tira un bon augure de ces paroles. Puis Qodâma lui dit : Choisis l'une de ces deux choses : Laisse-moi te donner trois coups comme je le voudrai, ou donne-moi trois coups comme tu le voudras. — Je veux commencer, répliqua Sa'îd. — Soit, répondit Qodâma. Il se pencha sur la selle de son cheval, et Sa'îd, de toutes ses forces, lui asséna un coup sur son heaume, mais sans effet. Un second coup sur les épaules, et un troisième, furent également sans effet. — Laisse-moi faire maintenant, dit Qodâma. Sa'îd garda le silence. Qodâma, d'un coup de lance, le fit tomber du cheval. Il descendit et tira son poignard de la gaîne, pour lui couper la tête. Sa'îd lui dit : Je t'adjure ! Tu n'auras pas autant de gloire, en me tuant, que si tu me laisses la vie ! — Qui es-tu ? demanda Qodâma. — Je suis Sa'îd al-Djarischî. — Eh bien, ennemi de Dieu, va dire à 'Haddjâdj ce que tu as vu. Sa'îd retourna auprès de 'Haddjâdj et lui dit : L'émir avait bien jugé. Et il lui raconta ce qui lui était arrivé.

Dans un de ces combats, Abou'l-Bakhtarî et Sa'îd, fils de Djobaïr, s'avancèrent devant les rangs et récitèrent ce verset du coran : « Personne ne meurt que par la volonté de Dieu, etc. » (Sur. III, vers. 139-140.) Puis ils chargèrent l'ennemi.

Cette bataille entre Ibn-Asch'ath et 'Haddjâdj dura trois mois sans interruption. En effet, Ibn-Asch'ath était arrivé à Daïr-al-Djamâdjim le samedi, troisième jour du mois de rabî'a premier de l'an 83, et sa défaite eut lieu le mercredi, quatorzième jour du mois de djoumâda second. Pendant ces cent jours,

il y eut un combat chaque jour. Des auteurs autres que Mo'hammed-ben-Djarîr rapportent que cent mille hommes, tant d'un côté que de l'autre, y trouvèrent la mort. Or, le jour où Ibn-Asch'ath fut mis en déroute, les deux armées prirent leurs positions et luttèrent avec acharnement. Sofyân, fils d'al-Abrad, se jeta sur al-Abrad, fils de Qorra, le Temîmite, qui commandait l'aile gauche d'Ibn-Asch'ath, et le fit reculer. Alors toute l'armée d'Ibn-Asch'ath se mit à fuir. Ibn-Asch'ath était monté à la tribune et encouragea ses troupes. Voyant son armée en fuite, il s'écria : Serviteurs de Dieu, à moi, le fils de Mo'hammed ! Un certain nombre de soldats s'arrêtèrent et se groupèrent autour de la tribune. Ibn-Asch'ath était exposé à une grêle de traits, mais il resta debout sans se couvrir et regarda. Alors 'Abdallah, fils de Yezîd, fils de Moufaddhal, monta auprès de lui et lui dit : Descends, ô émir, pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi. Peut-être les soldats se rallieront-ils de nouveau autour de toi, et tu pourras exterminer l'ennemi. Ibn-Asch'ath descendit de la tribune et se dirigea vers Koufa, où les fuyards de l'armée étaient déjà arrivés. Il vint dans sa maison, sans armes, où il fut entouré par ses femmes et ses enfants, qui pleuraient. Ibn-Asch'ath les consola en disant : Ne pleurez pas ; s'il m'arrive malheur, le Dieu qui vous a donné votre nourriture jusqu'à présent, vous la donnera aussi après ma mort ; car il est Dieu, et ne meurt jamais. Il prit congé d'eux et sortit de Koufa.

Lorsque l'armée d'Ibn-Asch'ath se fut mise à fuir, 'Haddjâdj défendit à ses compagnons de la poursuivre. Il fit proclamer que tous ceux qui se rendraient auprès de lui auraient la vie sauve. Il vint ensuite à Koufa et exigea le serment des habitants. Koumaïl, fils de Ziyâd, homme très-âgé, avait pris part à la révolte. 'Haddjâdj le fit appeler et lui dit : Tu as pris part au meurtre d''Othmân ! Koumaïl répondit : Crois-tu me me-

nacer? Par Dieu, ce qui me reste de la vie ne me vaut pas une gorgée d'eau! Fais ce que tu veux faire; car après cette mort, il y aura un jour de rétribution où l'on vous demandera compte de vos actions. — C'est à toi que l'on demandera compte! s'écria 'Haddjâdj. — Oui, répliqua Koumaïl; il en serait ainsi, si tu étais le juge. 'Haddjâdj dit : Tu as été parmi ceux qui ont assassiné 'Othmân! Puis il donna l'ordre de le tuer. C'est Abou-Djahm, fils de Kinâna, le Kelbite, qui exécuta cet ordre.

En l'an 82, Moghîra, fils de Mouhallab, était mort dans le Khorâsân, pendant que Mouhallab se trouvait à Keschch, de l'autre côté du Djihoun. Mouhallab fut très-affligé de la mort de son fils. Il envoya Yezîd, un autre de ses fils, pour prendre le gouvernement à sa place. Après être resté longtemps à Keschch, il avait fait la paix avec les habitants et était en route, pour revenir à Merw, lorsque à une certaine station, nommée Zâghoul, près de Merw-Roud, il tomba malade d'une pleurésie, maladie qui commence par une fluxion, qui gagne ensuite la poitrine, puis les intestins. Mouhallab mourut, après avoir donné ses dernières instructions à son fils 'Habîb, au mois de dsou'l-hiddjè de l'an 83. 'Habîb prononça la prière funéraire. On rapporte qu'au moment de mourir, Mouhallab aurait dit : Si j'avais été souverain, j'aurais nommé tous mes fils mes successeurs. 'Haddjâdj, informé de la mort de Mouhallab, donna à son fils Yezîd le gouvernement du Khorâsân.

CHAPITRE XL.

AUTRE BATAILLE ENTRE IBN-ASCH'ATH ET 'HADDJADJ.

'Abd-er-Ra'hmân, fils de Mo'hammed, fils d'Asch'ath, en quittant Koufa, se rendit à Baçra. 'Obaïdallah, fils d''Abd-er-

Ra'hmân, fils de Samoura, gouverneur de Baçra au nom de 'Haddjâdj, s'était révolté contre lui et s'était emparé de la ville. Lorsque Ibn-Asch'ath y vint, 'Obaïdallah alla au-devant de lui et lui dit que c'était dans son intérêt qu'il avait agi. Puis il le fit camper à Maskan. Ils creusèrent autour de la ville un fossé qu'ils firent remplir d'eau. Khâlid, fils de Djarîr, fils d''Abdallah, vint du Khorâsân rejoindre Ibn-Asch'ath avec un corps de troupes de Koufa.

'Haddjâdj sortit de Koufa et marcha contre Ibn-Asch'ath. Il l'attaqua et la bataille dura quinze jours sans interruption. On se battait avec acharnement. Ghaïtham le Qaïnite, chef de l'arsenal de 'Haddjâdj, fut tué. 'Haddjâdj fut très-affligé de sa mort. Puis 'Abdou'l-Mélik, fils de Mouhallab, amena des renforts à 'Haddjâdj. Le lendemain de l'arrivée de ce nouveau corps de troupes, on reprit la bataille, et l'armée d'Ibn-Asch'ath fut mise en déroute. Abou'l-Bakhtarî le Taïte et 'Abd-er-Ra'hmân, fils d'Abou-Laïla, furent tués. Quatre mille hommes de Koufa et de Médine, ayant à leur tête Bostâm, fils de Maçqala as-Sanânî, se concentrèrent à un endroit et brisèrent les fourreaux de leurs sabres. Bostâm leur dit : Si nous voulons leur échapper, nous ne le pouvons que par la mort. Nous sommes certains qu'ils nous tueront, et que nous sommes voués à la mort, qui nous atteindra en n'importe quel lieu. Vous êtes dans le droit, combattez pour le droit ! Alors ces quatre mille hommes recommencèrent la lutte, attaquèrent les Syriens avec impétuosité et les firent reculer plusieurs fois. 'Haddjâdj fit avancer les archers et leur recommanda, aussitôt que ces ennemis seraient parvenus au centre, de les entourer et de les couvrir d'une grêle de traits venant de quatre côtés. La plupart des quatre mille furent tués. Bokaïr, fils d'Abou-Rabî'a le Dhobbite, fut fait prisonnier et conduit devant 'Haddjâdj, qui le fit mourir.

L'armée d'Ibn-Asch'ath, en abandonnant le champ de bataille, se dirigea vers le Seïstân. 'Haddjâdj la fit poursuivre par 'Omâra, fils de Temîm' le Lakhmite, et son propre fils Mo'hammed. Ceux-ci l'atteignirent près de Sous. Après un combat qui ne dura que peu de temps, Ibn-Asch'ath prit la fuite et se dirigea vers le Kirmân. Il arriva aux portes de la ville de Zerendj, commandée par un officier nommé 'Abdallah, fils d''Âmir, qu'il y avait placé. 'Abdallah fit fermer les portes de la ville et lui en refusa l'entrée. Ibn-Asch'ath, après être resté quelque temps devant Zerendj, dans l'espoir qu''Abdallah le recevrait, se rendit à Bost, ville dont il avait donné le commandement à 'Iyâdh, fils de Himyân as-Sadousî. 'Iyâdh vint au-devant de lui et le reçut avec honneur. Mais lorsque ses compagnons se furent séparés de lui, il le fit enchaîner et voulut le livrer à 'Haddjâdj, afin d'obtenir sa grâce pour lui-même. Lorsque Rotbil, roi du Kaboul, fut informé de ces circonstances, il arriva avec une armée devant Bost, entoura la ville et envoya à 'Iyâdh le message suivant : Je jure que, si tu touches un cheveu de sa tête, je ne quitterai pas cette ville avant de t'avoir pris, toi et ceux qui sont avec toi, et t'avoir fait pendre. 'Iyâdh consentit à relâcher Ibn-Asch'ath à condition de n'être plus inquiété. Rotbîl accepta. Ibn-Asch'ath se rendit auprès de Rotbîl et lui dit : J'ai donné à cet homme un commandement et lui ai fait du bien ; voilà comme il m'a recompensé ! Il suivit Rotbîl dans son pays, où il fut traité avec beaucoup d'honneur.

Un certain nombre de soldats de l'armée d'Ibn-Asch'ath qui n'avaient pas voulu accepter l'amnistie de 'Haddjâdj, avaient formé un corps d'armée et avaient continué, autant qu'il fut en leur pouvoir, les hostilités contre 'Haddjâdj. Lorsque Ibn-Asch'ath fut vaincu à Sous et obligé de s'enfuir, ils le suivirent et se jetèrent dans le Seïstân. Ils y furent rejoints par d'autres,

jusqu'à ce que leur nombre s'éleva à soixante mille hommes. Alors ils firent dire à Ibn-Asch'ath qu'ils voulaient reprendre la guerre contre les Syriens. Ibn-Asch'ath se rendit auprès d'eux. Il assiégea Zerendj et força 'Abdallah, fils d''Âmir, de capituler. Après l'avoir puni, il le retint prisonnier. 'Omâra, fils de Temîm, le Lakhmite, s'approcha [avec les Syriens]. Les compagnons d'Ibn-Asch'ath furent d'avis de lui abandonner le Seïstân et de marcher sur le Khorâsân. Ibn-Asch'ath dit : Le Khorâsân est gouverné par Yezîd, fils de Mouhallab, qui est un guerrier distingué et qui ne vous abandonnera pas son pays. Il vous attaquera et les Syriens vous attaqueront par derrière, de sorte qu'il est à craindre que nous n'ayons à résister aux efforts combinés des gens du Khorâsân et des Syriens. Les officiers dirent : Nous espérons que, quand nous serons dans le Khorâsân, le nombre de nos partisans s'accroîtra de telle façon que nous n'aurons à craindre aucune attaque. D'ailleurs le Khorâsân est un vaste pays dans lequel nous pourrons nous mouvoir à notre aise. Ibn-Asch'ath répliqua : Faites comme vous voudrez. Ils prirent donc la route du Khorâsân. Lorsqu'ils arrivèrent à Hérat, 'Obaïdallah, fils d''Abd-er-Ra'hmân, fils de Samoura, se sépara d'eux avec douze mille hommes. Ibn-Asch'ath réunit les autres officiers et leur dit : Vous voyez ce que vient de faire 'Obaïdallah. Moi, je l'avais prévu, et je vous ai dit de ne pas aller dans le Khorâsân, vous ne m'avez pas écouté. Maintenant faites ce que vous voudrez; car moi, je me rends auprès de Rotbîl. Et il partit avec sa suite. Les gens de l''Irâq proclamèrent comme leur chef 'Abd-er-Ra'hmân, fils d''Abbâs, et lui prêtèrent serment.

A la nouvelle de ces événements, Yezid, fils de Mouhallab, envoya un messager à 'Abd-er-Ra'hmân, fils d''Abbâs, et lui fit dire : Le monde est vaste; allez ailleurs. Si tu désires un

secours en argent, je te l'enverrai. 'Abd-er-Ra'hmân répondit : Nous ne sommes pas venus ici pour demeurer ou pour faire la guerre. Nous ne voulons rester que quelques jours, pour nous reposer; nous continuerons ensuite notre marche. Quant au secours dont tu parles, nous n'en avons pas besoin. Le messager rapporta cette réponse à Yezîd. Cependant 'Abd-er-Ra'hmân prolongea son séjour et s'appropria le revenu de l'impôt. Lorsque Yezîd fut informé de ce fait, il s'écria : Voilà quelqu'un qui n'a voulu que se reposer et continuer ensuite sa marche. Maintenant il lève l'impôt! Il fit aussitôt partir son frère Moufaddhal à la tête de quatre mille hommes, et il le suivit avec un autre corps de quatre mille hommes. Yezîd était très-lourd ; il pesait quatre cents livres. Il dit : Trouverai-je un cheval qui puisse me porter? On lui amena un de ses propres chevaux, qui était fort grand, et il le monta. Il laissa comme son lieutenant à Merw son oncle Khoudaïdj, fils de Yezîd, et prit la route de Hérat. Il passa par Merw-Roud, où il visita le tombeau de son père Mouhallab ; il y resta trois jours et donna à chacun de ses soldats cent dirhems. Ayant repris sa marche, il envoya à 'Abd-er-Ra'hmân le message suivant : Maintenant, te voilà reposé ; tu es devenu gras et tu as amassé de l'argent. Garde ce que tu as pris, et si tu veux des provisions de route, je te les donnerai. Mais va-t-en d'ici ; car je voudrais éviter d'en venir aux armes. 'Abd-er-Ra'hmân refusa et se prépara pour combattre. Puis il envoya secrètement des émissaires pour gagner les soldats de Yezîd et pour les engager à passer dans son camp. Yezîd, en apprenant ces menées, s'écria : Cela dépasse toute limite! Il faut que je fasse de lui mon déjeûner, avant qu'il ne fasse de moi son souper! Et il prit des dispositions pour lui livrer bataille. Il assista au combat assis sur un siége, et donna le commandement à son frère Moufaddhal. Les troupes d''Abd-er-Ra'hmân ne résistèrent que peu de

temps, et prirent la fuite; un grand nombre furent faits prisonniers, parmi lesquels se trouvaient Mo'hammed, fils de Sa'd, fils d'Abou-Waqqâç; 'Omar, fils de Mousa, fils d''Obaïd-allah; 'Abbâs, fils d'al-Aswad, fils d''Auf. Yezîd fit relâcher la plupart des prisonniers et envoya Mo'hammed, fils de Sa'd, fils d'Abou-Waqqâç, à 'Haddjâdj. Celui-ci le fit introduire et l'apostropha en ces termes : « Ombre de Satan » (c'était le sobriquet que l'on donnait à Mo'hammed à cause de la longueur de sa taille), vois comment Dieu t'a traité! Tu as refusé le serment à Yezîd, fils de Mo'âwiya, et tu as imité 'Hosaïn, fils d''Alî, et 'Abdallah, fils d''Omar! Puis il le frappa sur la tête avec le bâton qu'il tenait dans sa main. Mo'hammed fut inondé de sang, et il dit : « Tu es le maître, sois généreux! » 'Haddjâdj cessa de le frapper. Mo'hammed reprit : Si tu voulais écrire au prince des croyants, et lui exposer mon affaire, il me condamnera ou il me fera grâce. S'il me condamne, tu n'auras pas de responsabilité; s'il me fait grâce, tu auras ta part de mérite d'une bonne action. 'Haddjâdj réfléchit un instant; puis il donna l'ordre de lui trancher la tête.

On rapporte que 'Haddjâdj, lors de la bataille de Zâwiyè, avait fait tuer onze mille hommes. Mo'hammed-ben-Djarîr dit que le nombre des personnes qui ont été mises à mort par 'Haddjâdj, en dehors des hommes qui furent tués dans les batailles, fut de cent vingt mille. Parmi les morts de la journée de Maskan furent Bistâm, fils de Maçqala, fils de Hobaïra, et 'Amr, fils de Dhobaï'a ar-Raqâschî, et d'autres, dont les têtes furent portées à 'Haddjâdj.

CHAPITRE XLI.

MORT D'IBN-ASCH'ATH.

Lorsque Ibn-Asch'ath quitta Hérat pour se rendre auprès de Rotbîl, un de ses compagnons, nommé 'Alqama, fils d''Amr, ne voulut pas le suivre, disant : Je crains pour toi et tes compagnons; car 'Haddjâdj écrira à Rotbîl, il lui dira des bonnes paroles, et Rotbîl te livrera à lui. Voici cinq cents hommes qui t'ont juré fidélité; retirons-nous dans une forteresse et combattons jusqu'à la mort ou jusqu'à ce que nous obtenions notre grâce. Ibn-Asch'ath répondit : Si tu viens avec moi, je te donnerai des marques de mon amitié. 'Alqama, ayant refusé de suivre Ibn-Asch'ath, demeura avec ses cinq cents hommes. 'Omâra, fils de Temîm, le Lakhmite, vint les assiéger dans le lieu de leur retraite; puis après avoir reçu de lui la promesse de leur grâce, ils se rendirent. 'Omâra exécuta fidèlement sa promesse.

Cependant 'Haddjâdj adressa constamment des lettres à Rotbîl, pour l'engager à lui livrer Ibn-Asch'ath. Il lui disait, en prenant Dieu pour témoin de sa parole, que s'il ne le livrait pas, il enverrait un million de soldats, qui envahiraient son pays, et qui ne le quitteraient pas avant de l'avoir entièrement dévasté et exterminé les habitants. [Dans la suite d'Ibn-Asch'ath se trouvait un arabe de la tribu de Temîm nommé 'Abdallah, fils de Wâsi'.] Cet homme alla trouver Rotbîl et lui dit qu'il chercherait à obtenir de 'Haddjâdj un engagement, par lequel il promettrait, pour l'extradition d'Ibn-Asch'ath, de n'exiger de Rotbîl aucun tribut pendant sept ans. Rotbîl répondit à 'Abdallah que s'il obtenait cela, il lui donnerait des preuves de

sa reconnaissance. 'Abdallah adressa à 'Haddjâdj une lettre dans laquelle il lui dit que Rotbîl ne lui était pas hostile, et que lui, 'Abdallah, ferait ses efforts pour qu'il livrât Ibn-Asch'ath. 'Haddjâdj le remercia, lui envoya une somme d'argent et consentit à sa demande en faveur de Rotbîl. Alors celui-ci fit saisir Ibn-Asch'ath et envoya sa tête à 'Haddjâdj. D'après une autre tradition, Ibn-Asch'ath serait mort avant d'arriver auprès de Rotbîl, lequel, au moment où on voulut l'enterrer, lui fit trancher la tête qu'il envoya à 'Haddjâdj. On saisit aussi dix-huit personnes de la suite d'Ibn-Asch'ath, et on en avertit 'Haddjâdj, qui demanda que l'on lui envoyât leurs têtes. Enfin une troisième tradition dit que 'Haddjâdj avait écrit à 'Omâra, fils de Temîm, le Lakhmite, d'accorder à Rotbîl tout ce qu'il demanderait en échange de l'extradition d'Ibn-Asch'ath, que 'Omâra avait conclu une convention, dans les termes que nous avons mentionnés, avec Rotbîl, et que celui-ci avait fait saisir Ibn-Asch'ath et qu'il l'avait envoyé à 'Omâra; arrivé près d''Omâra, Ibn-Asch'ath se jeta du haut d'un toit et se tua. 'Omâra lui fit couper la tête, ainsi qu'aux personnes de sa suite, et envoya ces têtes à 'Haddjâdj, qui les envoya à 'Abdou'l-Mélik, lequel les fit porter en Égypte, à son frère 'Abdou'l-'Azîz.

En l'an 83, 'Haddjâdj fonda la ville de Wâsit; voici à quelle occasion : 'Haddjâdj passa un jour à l'endroit où se trouve aujourd'hui Wâsit, endroit que les gens qu'il avait envoyés en avant, lui avaient choisi pour y faire halte. Là il vit passer un moine monté sur un âne, qui s'arrêta sur le point de la route où s'élève aujourd'hui la ville, et souilla le sol. Le moine descendit immédiatement, enleva les ordures et les jeta dans le fleuve. 'Haddjâdj, ayant fait amener le moine, lui demanda pourquoi il avait agi ainsi. Le moine lui répondit : J'ai lu dans nos livres que l'on construira en ce lieu une mosquée dans

laquelle on adorera Dieu aussi longtemps qu'il y aura sur la terre des Musulmans qui professent l'unité de Dieu. 'Haddjâdj donna aussitôt l'ordre de tracer les limites de la ville de Wâsit, et on construisit la ville. On bâtit la mosquée principale à l'endroit que le moine avait indiqué.

CHAPITRE XLII.

DESTITUTION DE YEZÎD, FILS DE MOUHALLAB.

En l'an 84, Yezîd, fils de Mouhallab, forma le dessein d'entreprendre une campagne contre Nîzek, qui résidait dans le château de Bâdeghîs, de l'autre côté du Djî'houn. Ayant appris par ses espions que Nîzek avait quitté le château, Yezîd, sans attendre le temps qu'il avait d'abord fixé pour cette expédition, traversa le fleuve. A cette nouvelle, Nîzek revint à Bâdeghîs. Obligé de capituler, il proposa à Yezîd de lui livrer le château avec toutes ses richesses qui s'y trouvaient, à condition de pouvoir en sortir libre, lui et sa famille. Yezîd consentit. Ce château paraissait si important à Yezîd, que chaque fois qu'il le ragardait, il se prosternait en rendant grâces à Dieu.

Quelque temps après cette expédition, 'Haddjâdj ôta à Yezîd, fils de Mouhallab, le gouvernement du Khorâsân; voici en quelles circonstances : Un jour, ayant fait partir de Wâsit une députation à 'Abdou'l-Mélik, et l'ayant accompagnée jusqu'à une certaine distance, 'Haddjâdj, en revenant, s'arrêta dans un bourg, où se trouvait, lui disait-on, un vieux moine très-versé dans la connaissance des livres. 'Haddjâdj se fit amener ce moine et le questionna. — As-tu trouvé, lui dit-il, dans tes livres quelques indications sur notre temps? — Oui, répondit le moine, j'y ai lu toute votre histoire passée et future. — Les

personnes sont-elles désignées par leurs noms ou par les traits qui les caractérisent? — Tantôt de cette façon, tantôt de l'autre. — Qu'as-tu trouvé sur le prince des croyants? — Qu'il règnera longtemps. — Me connais-tu? — On m'a dit qui tu étais. — Sais-tu la durée de mon gouvernement? — Je la sais. — Qui sera mon successeur? — Un homme du nom de Yezîd. — De mon vivant ou après ma mort? — Je l'ignore. — As-tu d'autres renseignements sur lui? — Je sais seulement qu'il commettra une trahison. 'Haddjâdj, en refléchissant, se dit que cet homme ne pouvait être que Yezîd, fils de Mouhallab. Il quitta ce lieu très-préoccupé. Il écrivit à 'Abdou'l-Mélik et demanda à être relevé de son poste de gouverneur de l''Irâq. Le calife lui répondit: Je crois que tu veux te soustraire à mon autorité. Qu'il n'en soit plus jamais question, et reste à ta place. 'Haddjâdj commença alors à attaquer Yezîd et toute la famille de Mouhallab et leur reprocha leur attachement pour 'Abdallah, fils de Zobaïr; et il écrivit dans ce sens à 'Abdou'l-Mélik. Celui-ci lui répondit: Je ne trouve aucune faute en eux. Ce qu'ils ont fait pour Ibn-Zobaïr n'était que pour obéir à ses ordres, et l'obéissance qu'ils lui ont montrée nous est un gage de celle qu'ils auront vis-à-vis de nous. 'Haddjâdj lui adressa une nouvelle lettre, dans laquelle il lui exprima ses craintes d'une trahison de la famille de Mouhallab, et il lui rapporta son entretien avec le moine; car il pensait toujours que le Yezîd qui, d'après les paroles du moine, devait lui succéder, était Yezîd, fils de Mouhallab, tandis que ce fut Yezîd, fils de Kabîsa, qui obtint le gouvernement de l''Irâq après 'Haddjâdj, comme il sera raconté plus loin. Enfin 'Abdou'l-Mélik lui écrivit : Que de paroles sur Yezîd et la famille de Mouhallab! Désigne-moi quelqu'un qui soit apte au gouvernement du Khorâsân. 'Haddjâdj lui nomma Qotaïba, fils de Mouslim al-Bâhili, et 'Abdou'l-Mélik l'agréa.

Yezîd avait été averti de l'intention de 'Haddjâdj de nommer un nouveau gouverneur du Khorâsân. Quelqu'un lui dit : Il nommera un homme des Benî-Thaqîf, sa propre tribu. — Il ne le fera pas, répliqua Yezîd. Mais s'il le fait, ce sera certainement Qotaïba ! 'Haddjâdj, pour l'éloigner de son poste, lui écrivit de remettre le gouvernement à son frère Moufaddhal, qui serait son lieutenant, et de se rendre auprès de lui. Yezîd demanda conseil à Hoçaïn, fils de Moundsir, qui lui dit : Reste, et excuse-toi sous prétexte de maladie. Le prince des croyants est très-bien disposé à ton égard ; ce n'est que 'Haddjâdj qui est l'auteur de cette mesure. Si tu restes et que tu ne te hâtes pas de partir, j'espère que le calife écrira à 'Haddjâdj et lui ordonnera de te laisser dans le Khorâsân. Yezîd répondit : Je suis d'une famille qui s'est toujours appliquée à obéir à l'autorité ; il me répugne de m'insurger contre le gouvernement. Et il fit ses préparatifs de départ. Sur ces entrefaites, Moufaddhal reçut une lettre de 'Haddjâdj, qui lui annonça qu'il l'avait nommé gouverneur du Khorâsân. Moufaddhal pressa Yezîd de partir. Yezîd lui dit : 'Haddjâdj ne te laissera pas, après moi, le gouvernement. Il ne te l'a donné maintenant que parce qu'il craint que je résiste. Moufaddhal répliqua... — Je ne te porte point envie, reprit Yezîd. Tu verras qu'il en sera ainsi comme je te le dis. Yezîd quitta le Korâsân au mois de rabî'a premier de l'an 85.

Moufaddhal avait entrepris, avant le départ de Yezîd, une expédition dans le Khârezm et en avait ramené un grand nombre de prisonniers. C'était l'hiver et le froid était rigoureux. [Les soldats] ôtèrent aux prisonniers leurs vêtements, et tous ces prisonniers moururent de froid. Il y eut aussi en cette année, à Merw-Roud une épidémie, dont moururent un grand nombre de personnes. Moufaddhal garda le gouvernement du Khorâsân neuf mois. Pendant ce temps, il entreprit une expé-

dition contre Bâdeghis et s'empara du château, où il trouva de grandes richesses, qu'il distribua parmi ses soldats, dont chacun reçut pour sa part huit cents dirhems. Moufaddhal n'avait point de trésor; il dépensait tout son revenu en dons ou autrement, et s'il faisait du butin, il le distribuait à ses soldats et à des poètes, sans jamais rien garder. Yezîd s'était rendu dans l''Irâq. Son départ avait fort affligé les habitants du Khorâsân, auxquels il avait fait beaucoup de bien. Lorsqu'il fut sur le point de quitter la province, de nombreuses pièces de vers furent composées en son honneur. Après qu'il fût sorti du Khorâsân, 'Haddjâdj fit appeler Qotaïba, fils de Mouslim al-Bâhilî et l'investit du gouvernement de cette province, en remplacement de Moufaddhal.

En cette même année 85, au mois de djoumâda premier, mourut en Égypte 'Abdou'l-'Azîz, fils de Merwân, successeur désigné d''Abdou'l-Mélik. Celui-ci envoya à sa place, comme gouverneur d'Égypte, son fils 'Abdallah. 'Abdou'l-Mélik avait fait demander à 'Abdou'l-'Azîz de rendre compte du revenu d'Égypte. 'Abdou'l-'Azîz lui avait répondu : Prince des croyants, nous sommes, toi et moi, arrivés à un âge qu'aucun membre de notre famille n'a encore dépassé de beaucoup. Nous ne savons pas lequel de nous deux mourra le premier. Que le prince des croyants veuille me laisser finir mes jours en repos! 'Abdou'l-Mélik, touché par ces paroles, ne lui parla plus de ce sujet; et l'année ne s'était pas encore écoulée, que 'Abdou'l-'Azîz mourut, dix-huit mois avant 'Abdou'l-Mélik. Après la mort d''Abdou'l-'Azîz, 'Abdou'l-Mélik désigna comme son héritier au trône son fils Walîd, et après celui-ci, son autre fils Soulaïmân. Il envoya des lettres dans toutes les provinces de l'empire musulman, afin que tous ses sujets leur prêtassent le serment d'hommage. Tous prêtèrent le serment, excepté Sa'id, fils de Mousayyab, à Médine. Hischâm, fils d'Ismâ'îl,

gouverneur de cette ville, le fit arrêter et lui fit donner soixante coups de bâton. 'Abdou'l-Mélik, informé de ce fait, le blâma.

CHAPITRE XLIII.

MORT D''ABDOU'L-MÉLIK. AVÉNEMENT DE WALÎD.

'Abdou'l-Mélik mourut le jeudi, au milieu du mois de schawwâl, en l'an 86, après avoir régné treize ans et cinq mois. Depuis le jour où il fut proclamé calife, jusqu'à sa mort, on compte vingt-et-un ans, un mois et demi. Il eut à lutter contre 'Abdallah, fils de Zobaïr, pendant sept ans, et la durée de son règne, depuis la mort d'Ibn-Zobaïr, fut de treize ans et quelques mois. Il était âgé, au moment de sa mort, de cinquante huit ans [solaires]. En effet, il était né en l'an vingt-six, sous le califat d''Othmân, et il avait dix ans lorsque 'Othmân fut assassiné, événement dont il fut témoin. Sa généalogie a été rapportée plus haut. Il portait le surnom d'Abou'l-Walîd. Sa mère était 'Âïscha, fille de [Mo'âwiya, fils de] Moghîra, fils d'Abou'l-'Âç, fils d'Omayya. Il laissa quinze fils, à savoir : Walîd, Soulaïmân, Merwân l'aîné, Merwân le puîné, Yezîd, Mo'âwiya, Hischâm, Abou-Bekr, al-'Hakam, 'Abdallah, Maslama, Moundsir, Mo'hammed, Sa'îd [et 'Haddjâdj]. Il avait trois filles : 'Âïscha, Oumm-Kolthoum et Fâtima. Ces enfants lui étaient nés de quatre femmes, des femmes libres. Quelques auteurs prétendent que l'une de ses femmes était une fille d''Alî.

On raconte que le jour où 'Abdou'l-Mélik fut enterré, Walîd vint à la mosquée où il avait convoqué le peuple, monta en chaire et harangua l'assemblée en ces termes : « Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui. C'est à lui que nous avons

recours pour être soutenus dans l'affliction dans laquelle nous a jetés la mort du prince des croyants. Je rends grâces à Dieu d'avoir daigné nous conférer le califat. » Puis il invita les assistants à lui prêter serment. Le premier qui accomplit cet acte fut 'Abdallah, fils de Hammâm as-Salouli, qui se leva, récita quelques vers et prêta serment. Les autres suivirent son exemple.

CHAPITRE XLIV.

QOTAÏBA, FILS DE MOUSLIM, GOUVERNEUR DU KHORASAN.

En cette même année 86, Qotaïba, fils de Mouslim, fit son entrée dans Merw. Il convoqua les habitants et les harangua; il les appela à la guerre sainte et récita dans son discours tous les versets du coran et les paroles du Prophète qui se rapportent à ce sujet. Ensuite il forma une armée, et après avoir distribué aux soldats leur solde, il se mit en marche, en laissant comme son lieutenant à Merw, Iyâs, fils d''Abdallah, fils d''Amr. Lorsqu'il arriva à Tâleqân, les dihqâns et les chefs de Balkh vinrent au-devant de lui et l'accompagnèrent au-delà du fleuve. Là, le prince de Çaghâniân vint lui présenter des cadeaux et l'invita à se rendre dans sa ville. Le prince d'Akhroun et de Schômân, contrées qui font partie du Tokhâristân, avait un traité d'alliance avec le prince de Çaghâniân. Qotaïba, en quittant cette ville, qu'il laissa au prince, marcha sur Akhroun et Schômân, et après avoir reçu du prince une somme d'argent, il retourna à Merw.

Mo'hammed-ben-Djarîr rapporte que Qotaïba, avant de traverser le fleuve, s'était arrêté à Balkh pour réduire cette contrée qui s'était soustraite à la domination musulmane. Parmi les captifs que l'on fit à Balkh, se trouvait la femme de

Barmak, père de Khâlid ben-Barmak. Lors du partage du butin, cette femme échut à 'Abdallah, fils de Mouslim et frère de Qotaïba. 'Abdallah eut commerce avec elle. Mais le lendemain de la bataille, les habitants de Balkh ayant fait la paix avec Qotaïba, celui-ci fit rendre tous les captifs. La femme de Barmak déclara à 'Abdallah qu'elle était enceinte de ses œuvres. 'Abdallah, avant de mourir, demanda que l'on reclamât comme étant à lui l'enfant que cette femme mettrait au monde. Cependant on avait rendu la femme à Barmak. Lorsque, plus tard, Mehdi, fils de Mançour [Abou'l] Dawânîq, vint à Reï avec Khâlid, les fils d''Abdallah, fils de Mouslim, s'y rendirent et réclamèrent leurs droits de parenté. Mouslim, fils de Qotaïba, leur dit : Interrogez la femme; si elle avoue le fait elle-même et se réclame de vous, vous aurez la femme et son fils. En effet, c'est ainsi que le décide la loi : Toute revendication de cette nature n'est admise que sur le témoignage et le consentement de la personne qui est l'objet de la revendication. Quand cette personne dit aux réclamants : Je vous appartiens, alors elle leur appartient absolument, quels que soient les autres témoignages; elle est donnée à ceux qu'elle choisit. Sur cette réponse de Mouslim, les fils d''Abdallah se désistèrent. Or ce Barmak était médecin; c'est lui qui, dans la suite, traita Maslama, fils d''Abdou'l-Mélik, dans la maladie qu'il avait contractée.

En cette même année, Maslama, fils d''Abdou'l-Mélik, entreprit une campagne contre le pays de Roum. 'Haddjâdj fit mettre en prison Yezîd, fils de Mouhallab, et destitua 'Habîb, fils de Mouhallab, qui était gouverneur du Kirmân.

Au commencement de l'an 87, Walîd, fils d''Abdou'l-Mélik, rappela Hischâm, fils d'Ismâ'îl, de Médine, et envoya à sa place 'Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz. 'Omar arriva à Médine au mois de rabî'a second. Il était alors âgé de [vingt-] cinq ans. Les habitants de la ville vinrent le saluer. Après

la prière du midi, il fit appeler dix docteurs de la loi, à savoir : 'Orwa, fils de Zobaïr; 'Abdallah, fils d''Amr; 'Abdallah, fils d''Âmir, fils de Rabî'a; Khâridja, fils de Zaïd; 'Abdallah, fils d''Obaïdallah, fils d''Otba; Abou-Bekr, fils d''Abd-er-Ra'hmân; Abou-Bekr, fils de Soulaïmân, fils de [Abou-]Khaïthama; Soulaïmân, fils de Yasâr; Qâsim, fils de Mo'hammed, et Sâlim, fils d''Abdallah. Quand ils furent arrivés, 'Omar leur parla ainsi : Je vous ai fait appeler pour vous demander un service par lequel vous obtiendrez des droits à ma reconnaissance. Sachez que je ne veux agir en rien que d'après votre avis. Quand vous verrez qu'un de mes agents a fait tort à quelqu'un, et qu'il a mal agi, il faut que vous m'en avertissiez, afin que je le destitue. Si vous ne le faites pas, c'est vous qui serez responsables de l'injustice qui aura été commise. Ces docteurs quittèrent 'Omar, en le comblant d'éloges.

En cette même année, Nîzek se rendit auprès de Qotaïba, et les habitants de Bâdeghîs consentirent à payer une forte somme d'argent pour obtenir la paix. En effet, Qotaïba avait écrit à Nîzek, qui retenait un certain nombre de prisonniers musulmans, et l'avait menacé de la guerre, s'il ne leur rendait la liberté. Nîzek s'était empressé de les renvoyer. Qotaïba lui députa ensuite Solaïm, le conseiller, et l'invita à se rendre auprès de lui. Dans la lettre qu'il lui écrivit, il lui disait, en affirmant ses paroles par un serment, que si Nîzek ne faisait pas ce qu'il demandait, il marcherait contre lui à la tête d'une armée et qu'il ne s'en retournerait pas avant de l'avoir pris et tué. Solaïm ayant remis cette lettre et ayant fait ses recommandations à Nîzek, celui-ci lui dit : Il m'est impossible de me rendre auprès de lui; car il m'écrit d'une façon qui n'est pas digne de moi. Solaïm répondit : Prince, Qotaïba est un homme énergique dans l'exercice de son autorité. Si tu lui

montres de la condescendance, tout se passera bien ; car il est doux et facile ; mais si tu lui résistes, il sera dur. Ne te scandalise pas de cette lettre ; il ne fera que ce que tu désireras. Nîzek se rendit alors avec Solaïm auprès de Qotaïba, et conclut la paix avec lui aux conditions que nous avons dites.

Dans la même année, Maslama, fils d''Abdou'l-Mélik, envahit le pays de Roum. Il y avait dans son armée plusieurs guerriers d'Antioche. Une bataille eut lieu à Towâna (Tyana). Un grand nombre de Romains furent tués. Après avoir pris plusieurs forteresses, Maslama revint chargé d'un butin immense.

CHAPITRE XLV.

CONQUÊTE DE PAÏKAND PAR QOTAÏBA.

Après avoir conclu la paix avec Nîzek, Qotaïba demeura à Merw jusqu'au moment où la saison permettait d'entrer en campagne. Ce fut en l'an 87. Alors il quitta Merw, traversa le fleuve et se dirigea vers Païkand, qui est la ville de Boukhârâ la plus rapprochée du Djî'houn, à l'entrée du désert. On l'appelle « la ville des marchands ». A la nouvelle que Qotaïba avait traversé le fleuve, les habitants de Païkand s'adressèrent aux habitants de Soghd et des contrées voisines et leur demandèrent secours. Ils réunirent une armée innombrable et occupèrent toutes les routes. [Qotaïba et son armée se trouvèrent enfermés.] Cependant Qotaïba livra journellement des combats aux ennemis. Pendant deux mois, il lui fut impossible d'envoyer un messager à 'Haddjâdj, qui fut très-inquiet du sort de l'armée et qui ordonna que l'on priât pour elle dans toutes les mosquées.

Qotaïba avait à son service un espion persan, nommé Tandar.

Les habitants de Boukhârâ le gagnèrent par une somme d'argent afin qu'il trompât Qotaïba, pour le déterminer à abandonner le pays. Tandar alla trouver Qotaïba et lui demanda un entretien particulier. Qotaïba fit sortir tout le monde, excepté Dhirâr, fils de 'Hoçaïn. Alors Tandar lui dit : 'Haddjâdj a été destitué et il arrive un autre général pour te remplacer. Il serait bon de ramener l'armée à Merw. Qotaïba appela un de ses esclaves nommé Seyâh et lui ordonna de trancher la tête à Tandar. Puis il dit à Dhirâr : Il ne faut pas qu'un autre que nous deux connaisse cette nouvelle; et c'est pour la tenir secrète que j'ai fait tuer cet homme, afin que cette guerre soit menée à bonne fin; car si les soldats apprenaient la nouvelle, ils seraient découragés. Lorsque les autres officiers rentrèrent dans l'appartement, ils virent avec effroi la tête de Tandar séparée de son corps. Ils jetèrent la tête devant Qotaïba. Celui-ci leur dit : Qu'avez-vous? Pourquoi êtes-vous si émus de la mort d'un homme dont le terme était arrivé? Ils répondirent : Nous l'avions toujours considéré comme un ami des musulmans. — Non, répliqua Qotaïba; il songeait à nous trahir; mais il s'est perdu par ses propres paroles. Quant à vous, préparez-vous à combattre l'ennemi, non comme vous avez fait jusqu'à présent, mais avec plus d'ardeur et de courage.

Le lendemain, les musulmans, ayant pris leurs positions, engagèrent la bataille. Qotaïba encourageait les soldats, parcourut tous les rangs et veilla à ce que chaque corps manœuvrât en ordre. Le combat dura jusqu'au soir. Enfin les Turcs lâchèrent pied et cherchèrent à gagner la ville de Païkand. Les musulmans les poursuivirent l'épée dans les reins, en tuèrent un grand nombre et firent beaucoup de prisonniers. Ceux d'entre les ennemis qui avaient réussi à se jeter dans la ville, en fermèrent les portes. Qotaïba y mit le siége et fit attaquer les murs. Alors les habitants se rendirent. Qotaïba leur accorda

une capitulation, et se retira ensuite avec le gros de son armée. Peu de temps après, il fut informé que les habitants de Païkand avaient rompu la paix et qu'ils avaient tué, après leur avoir coupé le nez et les oreilles, l'officier et la garnison qu'il y avait laissés. Qotaïba revint sur ses pas et assiégea de nouveau la ville. Il répéta ses attaques sans interruption pendant un mois. Enfin il donna l'ordre d'accumuler autour du rempart du bois sec; puis il fit attaquer le rempart et mettre le feu au bois. Le mur s'écroula en écrasant dans sa chute quarante hommes. Les habitants de Païkand demandèrent à capituler, mais Qotaïba refusa, et fit tuer tous les hommes en état de porter des armes. Parmi ces derniers il y avait un homme borgne, qui avait poussé les Turcs à attaquer les musulmans. Il dit à Qotaïba : Je veux me racheter. — Combien veux-tu payer? lui demanda Solaïm. — Cinq mille pièces d'étoffe de soie de Chine, la valeur d'un million de dirhems. Qotaïba demanda l'avis de son entourage. Un officier lui dit : Certes, sa rançon augmenterait le butin des musulmans; mais qui sait quel mal il pourra encore leur faire? Qotaïba s'écria : Par Dieu, les musulmans n'auront plus à te craindre! Et il le fit mettre à mort.

On rapporte que la prise de Païkand procura à Qotaïba une si grande quantité de bijoux de femmes en or et en argent, qu'il fut impossible d'en évaluer le prix. Il en confia la garde à 'Abdallah, fils de Wâlân al-'Adawî, et lorsqu'on eut fondu tous les bijoux d'or, on en montra à Qotaïba le lingot, qui pesait cent cinquante mille livres. La quantité de butin que l'on fit à Païkand fut si considérable, qu'elle dépassait l'ensemble du butin que l'on avait fait dans tout le Khorâsân. Qotaïba retourna ensuite à Merw. Les soldats, étant devenus riches, se mirent à acheter des chevaux et des armes à l'envi l'un de l'autre et en enchérissant l'un sur l'autre, de sorte que le prix

d'une lance monta jusqu'à soixante-dix dirhems et que l'on paya une cuirasse sept cents dirhems; les poignards et les sabres se vendirent aux enchères au plus offrant, à des prix élevés. On avait trouvé dans l'arsenal de Païkand une grande quantité d'armes. Qotaïba écrivit à 'Haddjâdj et lui demanda s'il pouvait distribuer ces armes à son armée. 'Haddjâdj y consentit. Au printemps, Qotaïba quitta Merw de nouveau, traversa le fleuve et marcha sur Maskan, ville du Boukhârâ. Les habitants demandèrent la paix. Qotaïba la leur accorda.

Des ouvrages autres que celui de Mo'hammed-ben-Djarîr rapportent que parmi le butin de Païkand se trouvait une idole en or qui pesait cinquante mille livres et dont les yeux étaient représentés par deux perles d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires. Qotaïba, très-étonné à la vue de ces perles, fit venir les gardiens du temple, et leur demanda d'où elles provenaient. Ils répondirent : Deux oiseaux apparurent un jour dans l'air, au-dessus du temple, et laissèrent tomber de leur bec ces perles; puis ils s'envolèrent. On envoya ces perles avec la cinquième partie du butin à 'Haddjâdj. D'après une tradition également rapportée ailleurs, à savoir dans « le livre des Conquêtes », la plupart des habitants de Païkand auraient été absents lors de la prise de la ville, voyageant pour leurs affaires. Lorsqu'ils revinrent, ils trouvèrent la ville en ruines et leurs femmes et enfants captifs. Ils rachetèrent alors leurs familles, et les musulmans reçurent ainsi des sommes immenses. L'un de ces hommes, dont la femme et les deux enfants étaient échus à un musulman, qui en demandait dix mille dirhems, dit : J'épouserai une autre femme, et dans deux ans, j'en aurai eu deux autres enfants. Je ne vous donne pas dix mille dirhems! Les habitants de Païkand se mirent ensuite à reconstruire leur ville et consentirent à payer un tribut annuel. Qotaïba leur garantit la paix par une convention écrite.

Mo'hammed-ben-Djarîr [en parlant de l'honnêteté d''Abd-allah, fils de Wâlân al-'Adawî, à qui Qotaïba avait confié la garde du butin de Païkand, et de celle de son père,] raconte le fait suivant : Un jour, Maslama dit à Wâlân : Je voudrais, si tu y consens, te confier une certaine somme d'argent que je te réclamerai quand je me trouverai plus en sûreté qu'à présent ; mais il faut que cela reste un secret pour tout autre que toi et moi. Wâlân répondit : Envoie-le-moi par un de tes hommes de confiance, à tel endroit, et dis-lui de le remettre à l'homme qu'il y verra, sans rien lui dire, et de s'en retourner ensuite. Maslama plaça l'argent dans un sac de cuir, qu'il fit charger sur un mulet, et dit à un de ses esclaves : Conduis le mulet à tel endroit ; là tu verras un homme à qui tu remettras ce sac, sans rien lui dire, puis tu reviendras. L'esclave partit. Wâlân s'était rendu à l'endroit désigné et avait attendu le messager de Maslama. Comme le temps convenu était passé sans qu'il l'ait vu arriver, il pensa que Maslama avait changé d'avis et s'en alla. A la même heure, un homme de la tribu de Thaghlab vint à passer, par hasard, près de cet endroit et s'y assit. L'esclave de Maslama, en y arrivant, voyant un homme assis, arrêta le mulet, déchargea le sac, le déposa par terre et s'en retourna. L'homme de Thaghlab, en apercevant le sac que personne ne gardait, se leva, le prit et le porta chez lui. Cependant Maslama croyait qu'il était parvenu entre les mains de Wâlân et n'en parla plus jusqu'au moment où il en eut besoin. Alors il réclama à Wâlân son argent. Wâlân lui répondit qu'il n'avait point reçu de dépôt. Maslama, fort irrité, s'en allait partout se plaindre de Wâlân et l'accusait de fraude. Un jour, dans une réunion, lorsque Maslama se plaignait de ce que lui avait fait Wâlân, l'homme de Thaghlab, qui était présent, le prit à part et lui demanda les détails de ce fait. Maslama les ayant racontés, il le mena

chez lui, apporta le sac et lui dit : Le reconnais-tu comme le tien? — Oui, répondit Maslama. — Y vois-tu ton cachet intact? — Il est intact. — Alors l'homme de Thaghlab lui rendit cet argent, en lui racontant comment il l'avait reçu. Maslama en eut une grande joie. Puis il allait partout, où il avait répandu ses accusations contre Wâlân, pour déclarer son innocence.

En l'an 88, au mois de djoumâdâ second, les musulmans prirent Toâna, l'une des villes les plus fortes du pays de Roum. L'armée était commandée par Maslama, fils d''Abdou'l-Mélik. Les musulmans mirent d'abord les Romains en déroute; mais ceux-ci, après s'être ralliés près de l'église, revinrent à la charge, pendant la nuit, et firent lâcher pied aux musulmans, qui se mirent à fuir, croyant que tout était perdu. Cependant 'Abbâs, fils de Walîd, conserva sa position avec un petit nombre de soldats, parmi lesquels était Ibn-Mou'hriz le Djou'hamite. Celui-ci l'engagea à appeler les musulmans à haute voix, pour les ramener. 'Abbâs cria, et les soldats s'arrêtèrent, reprirent le combat et Dieu leur donna la victoire; les infidèles furent mis en fuite. Les musulmans prirent ensuite Toâna et y demeurèrent tout l'hiver.

En cette année naquit Yezîd, fils de Walîd, fils d''Abdou'l-Mélik.

En cette même année, Walîd adressa à 'Omar, fils d''Abd-ou'l-'Azîz, une lettre, et lui ordonna d'acheter les demeures des femmes du Prophète et toutes les maisons attenant à la mosquée, et de reconstruire celle-ci en lui donnant une dimension de deux cents coudées, tant en longueur qu'en largeur, en commençant du côté de la qibla. La lettre disait encore : Si un propriétaire de l'une de ces maisons fait de l'opposition, appelle les citoyens de la ville qui devront évaluer la maison en question d'une façon équitable, et tu en payeras le prix en entier; tu feras ensuite démolir toutes ces maisons, de

même que la mosquée, et tu commenceras la construction. 'Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz, fit venir les propriétaires de ces maisons et leur communiqua la lettre du calife. Tous consentirent avec empressement à les céder. 'Omar leur en paya le prix, en prit possession et les fit démolir. Peu de temps après, Walîd envoya des ouvriers. Lorsqu'on se mit à démolir la mosquée, 'Omar, fils d'Abdou'l-'Azîz y vint avec les principaux habitants de Médine, tels que Qâsim et Sâlim, fils d''Abdallah, fils d''Omar; Abou-Bekr, fils d''Abd-er-Ra'hmân, fils de 'Hârith; 'Obaïdallah, fils d''Abdallah, fils d''Otba, et Khâridja, fils de Zaïd, qui lui montrèrent comment il fallait poser les fondements et sur quel plan il fallait construire. Cela se passa au mois de çafar. Walîd députa ensuite un ambassadeur au roi de Roum, pour lui faire part de son intention de reconstruire la mosquée du Prophète et lui demander son aide. Le roi de Roum lui envoya cent mille livres d'or et cent architectes.

En cette même année, Maslama, fils d''Abdou'l-Mélik, prit trois villes fortes du pays de Roum, à savoir Constantine, Ghazâla et Al-Akhrim, et il y fit un nombreux butin. Qotaïba prit les deux villes de Noûmeschkath et de Râmthena. Laissant son frère Yasâr comme son lieutenant à Merw, il marcha d'abord sur Noumeschkath. Les habitants de cette ville vinrent au-devant de lui et demandèrent la paix, en offrant de lui payer un tribut. Qotaïba, après avoir conclu la paix avec eux, se dirigea vers Râmthena, dont les habitants obtinrent également la paix; il reprit ensuite le chemin de Merw. [Cependant son arrière-garde fut attaquée par les Turcs.] Les musulmans commencèrent déjà à fléchir, lorsqu'ils virent apparaître Qotaïba [qui avait été prévenu.] Ils continuèrent la lutte avec une nouvelle ardeur, jusqu'à ce que, vers midi, les Turcs prirent la fuite. On dit que l'ennemi qu'ils vainquirent ainsi avec l'aide de Dieu, fut Kour-enghâboun (?), neveu de l'empereur

de la Chine, qui était venu les attaquer avec deux cent mille hommes. Qotaïba retourna ensuite à Merw.

Walîd donna l'ordre, en cette même année, de licencier de l'armée les hommes qui étaient estropiés et il leur alloua des pensions. ['Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz, présida, cette année, aux cérémonies du pèlerinage.] Lorsqu'il arriva avec les pèlerins à Tan'îm, plusieurs Qoraïschites de la Mecque vinrent au-devant de lui et lui annoncèrent que l'eau manquait dans la ville. Les pèlerins eurent peur de mourir de soif. 'Omar leur dit : C'est le moment de prier Dieu. Et ils prièrent avec ferveur. Quand ils entrèrent dans la Mecque, un orage se déchaîna avec tant de violence sur la ville, que les habitants craignirent pour leurs maisons; la pluie continua de tomber le jour d''Arafa, le jour du Sacrifice et le lendemain. Le peuple fut très-étonné de ce phénomène. Il y eut aussi, dans la même année, à la Mecque, grande abondance de fourrages.

Au commencement de l'an 89, Maslama, fils d''Abdou'l-Mélik, et 'Abbâs, fils de Walîd, envahirent le pays de Roum. Ils marchèrent séparément. Maslama prit la ville forte de Souriya; 'Abbâs prit Adroulia et livra bataille à une forte armée grecque, qu'il mit en fuite. D'après une autre tradition, Maslama prit, en cette année, la ville d''Ammouria et y rencontra une nombreuse armée grecque, qui fut mise en déroute; puis il s'empara d'Héraclée et de Qamounia.

CHAPITRE XLVI.

CONQUÊTE DE BOUKHARA, DE NAKHSCHAB ET DE KESCHCH. MORT DE NÎZEK.

Quand Qotaïba, après avoir fait la paix avec les habitants de Râmthena, retourna par la route de Balkh, il reçut une lettre de 'Haddjâdj, qui lui ordonna de marcher contre Wardân-Khodsâh [roi de Boukhârâ.] En conséquence, Qotaïba traversa le fleuve, en l'an 89, soumit les villes de Soghd, de Keschch et de Nakhschab, à la limite du désert, en y faisant un nombreux butin, et marcha ensuite sur Boukhârâ. Il ne réussit point à s'emparer de cette province et retourna à Merw. A cette nouvelle, 'Haddjâdj lui écrivit une lettre et lui demanda la carte de cette province. Qotaïba fit tracer la carte et la lui envoya. 'Haddjâdj lui adressa alors une lettre ainsi conçue : Tu dois te repentir d'avoir fait ce que tu as fait, c'est-à-dire d'avoir abandonné ta conquête. Pars, et attaque tel endroit. Puis il ajouta [ces jeux de mots] : « Écrase Keschch, détruis Nasaf (Nakhschab), et repousse Wardân. Prends garde de te laisser entourer, et laisse-moi le soin de t'indiquer les difficultés du chemin ! » 'Haddjâdj, en effet, était l'un des maîtres dans l'art de manier la langue arabe.

En cette année, Walîd donna à Khâlid, fils d''Abdallah, al-Qasrî, le gouvernement de la Mecque. Maslama, fils d''Abdou'l-Mélik, attaqua les Turcs du côté de l'Aderbîdján ; il s'avança jusqu'à Derbend, et s'empara d'un grand nombre de villes et de forteresses.

Lorsque Qotaïba reçut la lettre de 'Haddjâdj, qui lui ordonna de marcher contre Wardân-Khodsâh et d'attaquer la province

de Boukhârâ à un point qu'il lui désignait, il quitta Merw, traversa le fleuve, au commencement de l'an 90, et marcha sur Boukhârâ. Wardân-Khodsâh envoya des messagers à Soghd et dans toutes les contrées voisines habitées par les Turcs, leur demandant secours. Mais Qotaïba, devançant l'arrivée de ces auxiliaires, vint mettre le siége à la ville de Wardân-Khodsâh. Celui-ci, lorsque ses alliés s'approchèrent, sortit de la ville et attaqua les musulmans. Les gens de la tribu d'Azd demandèrent à Qotaïba de leur permettre de combattre séparément. Ils s'avancèrent et chargèrent les Turcs; mais après avoir lutté quelque temps, ils furent culbutés et rejetés sur le camp, où, dans leur fuite désordonnée, ils passèrent sur les corps des musulmans. Alors les femmes frappèrent les têtes de leurs montures et les repoussèrent vers le champ de bataille; ils chargèrent de nouveau l'ennemi et le firent reculer jusque dans ses premières positions, d'où il ne fut pas possible de le déloger. Qotaïba adressa en vain un appel à son armée, afin d'attaquer ces positions; aucune tribu ne se présenta pour tenter cette entreprise. Il se tourna enfin vers les Benî-Temim. Wakî', fils d'Abou-Soud, leur chef, remit le drapeau à Horaïm, fils d'Abou-Ta'hma al-Modjâcha'î, qui commandait leur cavalerie, et lui donna l'ordre de faire avancer son corps. Horaïm se mit en marche; mais arrivé à un ruisseau qui se trouvait entre l'armée musulmane et les Turcs, il s'arrêta. Waqî' lui dit : Avance, ô Horaïm; excite ton cheval! — Si je le fais, répliqua Horaïm, et l'entreprise manque, ne sera-ce pas la perte de toutes nos troupes, ô imbécile? Waqî' lui cria ces paroles, qu'il accompagna d'une injure : Est-ce que tu veux résister à mes ordres? Et il le frappa de la lance qu'il tenait dans sa main. Horaïm excita son cheval et sauta au bord opposé du ruisseau, et il fut suivi par ses cavaliers. Cependant Waqî' mit pied à terre, et fit établir un pont; puis il dit à ses

compagnons : Que ceux d'entre vous qui veulent jouer leur vie, passent; que les autres restent! Huit cents hommes passèrent le pont. Waqî' dit à Horaïm. Je veux fondre sur eux avec ces fantassins; toi, de ton côté, occupe-les avec ta cavalerie. Waqî' attaqua les Turcs, et peu de temps après, Horaïm les chargea avec fureur, et les Turcs lâchèrent pied. Qotaïba cria aux soldats : Vous voyez que les ennemis fuient. Les musulmans se précipitèrent vers le pont; ils ne l'eurent pas encore traversé, que les Turcs étaient en pleine déroute. Alors Qotaïba fit proclamer que chacun qui lui apporterait une tête d'ennemi, recevrait cent dirhems. Tous les soldats s'empressèrent de lui présenter des têtes et de gagner la récompense. Il arriva, ce jour, que onze individus, apportant chacun une tête, défilèrent devant Qotaïba, et chacun d'eux déclara être de la tribu de Qoraï'. Un homme de la tribu d'Azd, qui vint après eux, et à qui on demandait, comme aux autres, à quelle tribu il appartenait, répondit également : Je suis de la tribu de Qoraï'. — Non, il est d'Azd! dit quelqu'un qui assistait à cette scène. — J'ai pensé, dit l'Azdite, que chacun qui apportait une tête devait dire : Je suis de la tribu de Qoraï'. Cette réponse fit rire Qotaïba. Les Turcs furent complètement battus et un grand nombre d'entre eux furent tués. Le Khâqân et son fils furent blessés. Les musulmans firent un butin immense. Lorsque les habitants de ces contrées virent ce qui était arrivé aux gens de Boukhârâ, ils tremblèrent tous devant Qotaïba. Tarkhôn, roi des Turcs [de Soghd], qui était venu avec son armée pour prendre part à la guerre, et qui était séparé des musulmans par le fleuve de Boukhârâ, ayant été témoin de l'issue de la bataille, envoya un messager à Qotaïba et demanda la paix, en offrant de payer une certaine somme. Qotaïba consentit, et Tarkhôn lui ayant envoyé cet argent, il retourna ensuite à Merw, emmenant

avec lui Nîzek. Quelque temps après, Nîzek le quitta et rompit la paix qu'il avait conclue avec lui; il s'enferma dans sa forteresse et prépara la guerre. Qotaïba vint pour le combattre. Voici les circonstances de cette rupture.

Après la guerre de Boukhârâ, Nîzek craignait Qotaïba. Il dit à ses familiers : Je ne me sens pas en sûreté avec cet homme; car c'est un Arabe. L'Arabe, d'ailleurs, ressemble au chien qui, quand on le bat, aboie, et qui se tait quand on lui donne quelque chose. De même celui-là : quand on lui fait la guerre, il fait la guerre; et quand on lui offre la paix et qu'on lui donne quelque chose, il est content et oublie ce que l'on lui a fait. Voilà Tarkhôn, qui lui a déclaré la guerre tant de fois; aussitôt qu'il demande la paix, il y consent et est satisfait. Je crois que je ferais bien de lui demander l'autorisation de le quitter. Ses familiers répondirent : Fais comme tu l'entends. Nîzek demanda à Qotaïba la permission de se rendre dans le Tokhâristân. Qotaïba la lui accorda. Nîzek partit et se dirigea d'abord vers Balkh. Quand il arriva à Noubehâr, il dit à ses compagnons : Je suis certain que Qotaïba regrette de m'avoir laissé partir et qu'il va envoyer un messager à Moghîra, fils d''Abdallah (c'était le gouverneur de Noubehâr) pour lui ordonner de me retenir. Et il reprit aussitôt son voyage et gagna le Tokhâristân. Après son départ, un messager vint en effet de la part de Qotaïba, apportant l'ordre que Nîzek avait prévu. Moghîra, fils d''Abdallah, se mit en route pour le poursuivre, mais il revint sans avoir pu l'atteindre. Nîzek se jeta dans les défilés de Khoulm et leva ouvertement l'étendard de la révolte. Puis il envoya des messagers aux princes de Balkh, de Merw-roud, de Tâleqân, de Faryâb et de Gouzegân, et les décida tous à se déclarer contre Qotaïba. Il députa également vers le roi de Kâboul (*Kâboulschâh*) et lui fit dire : Quand nous aurons besoin de toi, ne nous refuse pas ton secours. Et il lui

envoya tous ses effets mobiliers. Le roi de Kâboul consentit. Nîzek, qui était vassal du roi de Tokhâristân, s'empara de la personne de ce roi, nommé Djigounè (?), et le retint dans les chaînes, puis il chassa Mo'hammed, fils de Solaïm, agent de Qotaïba dans le Tokhâristân.

Lorsque Qotaïba reçut la nouvelle de ces événements, il n'avait auprès de lui (car ses soldats s'étaient dispersés), d'autre armée que les gens de Merw. Il fit partir aussitôt son frère 'Abd-er-Ra'hmân avec douze mille hommes pour Balkh, en lui donnant pour instructions d'y camper, sans faire aucun mouvement, aussi longtemps que durerait l'hiver, et au printemps, de marcher sur le Tokhâristân, où il irait le rejoindre. Vers la fin de l'hiver, Qotaïba fit lever des troupes dans les différentes contrées du Khorâsân et marcha sur Tâleqân. Les rois qui avaient fait cause commune avec Nîzek, vinrent à sa rencontre avec une armée innombrable. Une bataille eut lieu, et au premier choc, les Turcs furent mis en déroute par l'avant-garde de Qotaïba qui était commandée par 'Abd-er-Ra'hmân. Celui-ci cria à ses soldats de ne point donner quartier aux ennemis. Un grand nombre de ceux-ci furent massacrés, d'autres furent pendus, et on dit que deux rangs de gibets occupaient l'espace de quatre pharasanges, et que les pendus avaient la face tournée les uns vers les autres. Qotaïba alla ensuite à Merw-roud. Le roi de cette ville s'était enfui. Qotaïba saisit ses deux fils et les fit mettre à mort. Les autres rois de la contrée firent leur soumission. Il vint ensuite à Balkh, où il ne resta qu'un jour. Le sipehbed de Balkh se soumit également. Lorsque Qotaïba arriva aux défilés de Khoulm, Nizek se retira à Baghlân, où il établit son camp, en laissant une partie de ses troupes pour défendre les défilés. Qotaïba fit halte près du château de Nîzek, mais il essaya en vain de le prendre. Il était dans cet embarras, lorsque Rouïkhân (?), roi

de Semengân et de Roub, vint lui demander l'amân et s'offrit à montrer aux musulmans un chemin conduisant au château de Nîzek. Qotaïba consentit, et Rouïkhân conduisit les soldats, en contournant les défilés, jusqu'à l'endroit où se trouvaient les troupes qui gardaient l'entrée des défilés. La plupart de ces Turcs furent massacrés, quelques-uns réussirent à s'échapper. L'armée de Qotaïba occupa les défilés, et vint ensuite à Semengân. Semengân est séparée de Baghlân, où se trouvait Nîzek, par un désert difficile à traverser. Après être resté quelque temps à Semengân, Qotaïba, précédé par 'Abd-er-Ra'hmân et l'avant-garde, se mit en marche pour attaquer Nîzek. Celui-ci, en apprenant l'approche de Qotaïba, envoya ses effets mobiliers et ses richesses au roi de Kâboul, quitta Baghlân et se retira à Kerz, lieu dont la position était remarquablement forte : il n'était abordable que d'un seul côté, et cette seule route n'était même pas accessible aux cavaliers.

Qotaïba établit son camp devant cette forteresse et assiégea Nîzek rigoureusement, en occupant toutes les routes et tous les passages. Après deux mois de siége, il ne restait à Nîzek qu'une petite quantité de vivres. D'un autre côté, comme l'hiver approchait, Qotaïba craignait d'être forcé de rester dans cette contrée tout l'hiver. Il fit donc appeler Soulaïm le Conseiller et lui dit : Va trouver Nîzek et cherche à le persuader à venir ici avec toi, sans lui promettre sa grâce. Si tu ne peux pas le déterminer, promets-lui sa grâce; mais si tu reviens sans l'amener, je te ferai pendre. Soulaïm répondit : Écris à 'Abd-er-Ra'hmân pour qu'il fasse tout ce que je lui demanderai de faire. Qotaïba adressa à Abd-er-Ra'hmân une lettre, comme l'avait désiré Soulaïm, et celui-ci partit. Arrivé auprès d''Abd-er-Ra'hmân, il lui dit : Fais-moi accompagner par un certain nombre d'hommes, qui devront garder l'entrée des défilés, afin de m'assurer les moyens de revenir. 'Abd-er-Ra'hmân lui

donna un détachement de soldats, auxquels il recommanda d'exécuter tout ce que Soulaïm leur ordonnerait de faire. Soulaïm, prenant avec lui quelques charges de vivres, se rendit auprès de Nîzek. Celui-ci lui dit : M'as-tu trahi ? — Je ne te trahirai pas, répondit Soulaïm; mais tu t'es révolté et tu as conspiré ! — Que me conseilles-tu de faire ? demanda Nîzek. — Je te conseille de te rendre auprès de Qotaïba ; car il a l'intention de rester ici tout l'hiver, au risque d'y périr. — Comment pourrais-je y aller, sans avoir obtenu l'amân ? — Je pense, dit Soulaïm, que Qotaïba t'accordera l'amân et qu'il n'a pas de mauvaises intentions à ton égard. Mais je ne vois pas de meilleur moyen pour toi, pour obtenir ta grâce, que de te rendre auprès de lui, seul et en secret; si tu fais cela, il sera obligé d'être généreux et il sera satisfait de toi. — Voilà ce que tu crois être le meilleur parti à prendre ? — Je le crois. — Moi, je crains que Qotaïba ne me fasse mettre à mort, aussitôt qu'il me verra. — Je suis venu, reprit Soulaïm, pour te donner un bon conseil, et en le suivant tu t'en trouveras bien ; mais si tu ne veux pas le suivre, je m'en retourne. — Partage au moins notre repas, dit Nîzek. — Je n'ai besoin de rien, répliqua Soulaïm ; j'ai avec moi des vivres. Et il donna l'ordre de les lui apporter. Lorsque les gens de Nîzek virent des vivres qu'ils n'avaient pas vus, depuis qu'ils étaient assiégés, ils se précipitèrent sur tous ces objets et les enlevèrent. Nîzek fut très-fâché de cette scène. Soulaïm lui dit : Je te le dis de bonne foi : Tes compagnons sont démoralisés; et si le siége devait durer plus longtemps, je crains qu'ils ne te trahissent. Viens auprès de Qotaïba, et j'espère que tout ira selon tes désirs. — Je ne peux pas y aller sans avoir obtenu l'amân. — Mais il te l'a donné; est-ce que tu doutes de moi ? — Non. — Eh bien, dit Soulaïm, viens avec moi. Les amis de Nîzek l'engagèrent à suivre le conseil de Soulaïm qui leur

paraissait raisonnable. Alors Nîzek demanda son cheval et partit, accompagné de plusieurs de ses parents et de ses compagnons. Lorsqu'ils furent arrivés au bas du château, il dit à Soulaïm : Si personne ne connaît le moment de sa mort, moi je le connais; je mourrai aussitôt que je verrai Qotaïba; car il ne me laissera pas la vie. — Ne parle pas ainsi, répliqua Soulaïm; tout ira bien. Quand ils sortirent de l'enceinte, les hommes que Soulaïm avaient laissés à la garde de l'entrée du défilé, accoururent et empêchèrent la suite de Nîzek de le franchir. Nîzek dit : Voilà le premier piége. — Non, répliqua Soulaïm. Il vaut mieux pour toi qu'ils restent ici.

Lorsque Nîzek arriva dans le camp de Qotaïba, celui-ci le fit conduire dans une tente, autour de laquelle on creusa un fossé; et il y fut gardé. Qotaïba fit ensuite occuper le château de Nîzek. On en enleva tous ses biens, et les hommes qui composaient la garnison furent enchaînés et amenés au camp. 'Haddjâdj, informé par une lettre de Qotaïba de ce qui venait de se passer, répondit en ces termes : Fais mettre à mort Nîzek, qui est un homme dangereux et un fourbe et ennemi des musulmans; voilà plusieurs fois qu'il a embrassé l'islamisme et qu'il l'a renié. La lettre de 'Haddjâdj arriva après quarante jours. Qotaïba fit appeler Nîzek, et lui dit : Tu n'as pas d'amân de moi. — Non; mais je l'ai de Soulaïm, répondit Nîzek. — Tu mens, ennemi de Dieu! répliqua Qotaïba. Personne ne voudrait donner l'amân à un homme comme toi. Puis il sortit et donna l'ordre de ramener Nîzek dans sa prison. Il resta ensuite trois jours sans recevoir personne. Le quatrième jour, il donna audience à ses officiers et demanda leur avis pour savoir s'il fallait tuer Nîzek, ou non. Quelques-uns dirent : Il faut le tuer; car il est ennemi de Dieu et de la religion du Prophète. D'autres dirent : Tu lui as donné l'amân; il ne faut pas le tuer. D'autres enfin déclarèrent qu'ils ne

pouvaient pas répondre de sa vie quant aux soldats, qui voudraient le massacrer. Qotaïba demanda alors l'opinion de Dhirâr, fils de 'Hoçaïn, qui venait d'entrer. Dhirâr parla ainsi : Je t'ai entendu dire que tu avais fait envers Dieu le vœu de tuer Nîzek, quand tu pourrais t'emparer de sa personne. Si tu ne le tues pas, Dieu ne te donnera plus la victoire sur lui. Qotaïba baissa la tête; et après avoir réfléchi quelque temps, il s'écria : Par Dieu, quand même je devrais expirer après avoir prononcé le mot : Tuez-le! je le prononcerais. En conséquence, Nîzek, ses deux neveux, Ça'oul et 'Othmân, et les autres prisonniers, au nombre d'environ sept cents hommes, furent mis à mort, et Qotaïba envoya leurs têtes à 'Haddjâdj.

Lorsque Qotaïba fut de retour à Merw, le roi de Gouzegân, qui avait fait cause commune avec Nîzek et qui s'était enfui, lui fit demander l'amân. Qotaïba le lui accorda, à condition qu'il vînt se présenter lui-même et qu'il donnât des otages. De son côté, il envoya comme otage 'Habîb, fils d''Abdallah, al-Bâhilî. Le roi de Gouzegân lui envoya plusieurs membres de sa famille; il vint ensuite lui-même et conclut la paix avec Qotaïba. En retournant dans sa province, il mourut à Tâleqân. Les habitants de Gouzegân prétendirent qu'il avait été empoisonné, et ils massacrèrent 'Habîb. A cette nouvelle, Qotaïba fit mettre à mort les otages du roi de Gouzegân.

En l'an 91, Qotaïba marcha contre Schômân, Keschch et Nakhschab. 'Alischâh, le roi de Schômân, avait chassé l'agent de Qotaïba et avait refusé de payer le tribut annuel. Qotaïba y envoya 'Ayyâsch le Temîmite et un homme du Khorâsân, pour exiger le tribut qui avait été stipulé. Lorsque les deux députés arrivèrent à la porte de la ville de Schômân, quelques habitants sortirent à leur rencontre et leur refusèrent l'entrée. L'homme du Khorâsân se retira; mais 'Ayyâsch les attaqua et les repoussa; cependant l'un d'eux, un musulman, nommé

Mouhallab, se glissa derrière lui et le tua. On dit qu'ʻAyyâsch avait reçu soixante blessures. Les habitants de la ville regrettèrent cette mort, en disant : Il ne fallait pas tuer un tel homme. Qotaïba, à la nouvelle de cet événement, quitta Merw et vint à Schômân. Le roi s'enferma dans le château. Qotaïba fit dresser des machines et poussa l'attaque avec vigueur. Quand le roi de Schômân reconnut qu'il allait succomber, il fit enfouir toutes ses richesses en fait d'or, d'argent et de pierres précieuses; puis il sortit du château, lui et ses compagnons, et ils combattirent jusqu'à ce qu'ils furent tués. Qotaïba, s'étant emparé d'un nombreux butin et ayant emmené beaucoup de captifs, marcha sur les villes de Keschch et de Nakhschab, qui furent également prises. Il envoya son frère ʻAbd-er-Raʻhmân contre Tarkhôn, roi de Soghd. Tarkhôn demanda la paix et paya tribut. ʻAbd-er-Raʻhmân quitta ensuite le Boukhârâ et revint auprès de Qotaïba; puis ils retournèrent ensemble à Merw. Cependant les habitants de Soghd s'insurgèrent contre Tarkhôn, parce qu'il avait consenti à une paix humiliante. Ils lui dirent : Tu es un vieillard, et tu es incapable de nous gouverner. Il répondit : Choisissez un autre roi. Alors les habitants de Soghd choisirent pour roi Ghouzek et tinrent Tarkhôn en prison. Tarkhôn dit : Après avoir perdu le trône, il ne peut manquer de m'arriver d'être tué. Il vaut mieux mourir de ma propre main que de la main d'un autre. Et il appuya la poignée de son sabre contre la terre et se perça le corps.

En cette même année 91, Walîd, fils d'ʻAbdou'l-Mélik, accomplit le pèlerinage de la Mecque. Il donna le gouvernement de cette ville à Khâlid, fils d'ʻAbdallahʻ al-Qasrî, qui conserva ce poste jusqu'à la mort de Walîd. Lorsque le calife vint à Médine, il voulait voir la nouvelle mosquée. Toutes les personnes qui se trouvaient dans la mosquée, sortirent, excepté Saʻîd, fils de Mousayyab, le grand docteur de la loi, qui ne

quittait la mosquée qu'au temps du pèlerinage. Quand le calife devait venir, on dit à Sa'îd : Ne voudrais-tu pas sortir aussi? Il répondit : Par Dieu, je ne quitterai ma place que lorsque le temps sera venu où je la quitte tous les jours! On lui dit encore : Ne voudrais-tu pas saluer le prince des croyants? Sa'îd protesta qu'il n'irait pas au-devant de lui. Lorsque le calife vint à la mosquée, 'Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz, qui l'accompagnait, cherchait à détourner ses regards de la place où se tenait Sa'îd. Cependant Walîd, en regardant la qibla, l'aperçut et demanda quel était cet homme. On lui dit que c'était Sa'îd, fils de Mousayyab. — Le célèbre Schaïkh Sa'îd, fils de Mousayyab? s'écria le calife. — Oui, répondit 'Omar; et il lui parla de ses habitudes et fit son éloge en ajoutant : S'il savait que c'est le prince des croyants qui est ici, il viendrait et te saluerait; mais sa vue est faible. — J'ai appris ses habitudes. Allons le trouver nous-mêmes pour le saluer. Walîd entra, s'approcha de Sa'îd et lui dit : Comment te portes-tu, ô Schaïkh? Sa'îd, sans se lever, répondit : Bien, grâce à Dieu. Et comment se porte le prince des croyants? Walîd répondit : Bien, grâce à Dieu. Et il le quitta, en disant à 'Omar : Voilà un reste des vrais hommes. Le calife distribua beaucoup de présents aux habitants de Médine. Il répartit aussi entre eux un grand nombre de captifs persans qu'il avait amenés avec lui. Le jour du vendredi il prononça le sermon dans la chaire du Prophète, et présida à la prière.

En l'an 92, Maslama, fils d''Abdou'l-Mélik, et 'Omar, fils de Walîd, firent une expédition dans le pays de Roum et y prirent trois villes fortes. Dans la même année, Târiq envahit, à la tête de douze mille hommes, l'Andalousie (l'Espagne). Le roi de ce pays, Roderic, qui était d'Ispâhân et qui descendait des anciens rois de Perse, lui livra bataille, à laquelle il assistait, assis sur un siége. On combattit avec acharnement. Roderic



fut tué, et les musulmans furent maîtres de l'Andalousie. Ils y firent un butin immense.

En l'an 93, 'Abbâs, fils de Walîd, prit la ville de Somaïla (Samosate) dans le pays de Roum. Maslama, fils d''Abdou'l-Mélik, prit la Forteresse d'airain, Ghazâlè et Tirakhma, dans le district de Malatia, dans le pays de Roum. En cette même année, Qotaïba fit un traité avec le roi de Khârezm.



CHAPITRE XLVII.

EXPÉDITION DE QOTAÏBA DANS LE KHAREZM.

Tchîghân, roi de Khârezm, avait un frère, plus jeune que lui, nommé Khorzâd, qui bravait son autorité et qui commettait toutes sortes d'excès. Quand il apprenait que Tchîghân avait reçu un présent, soit une belle esclave ou une monture ou une étoffe précieuse, il s'en emparait; de même, quand on lui disait que quelqu'un avait une sœur, ou une fille ou une femme, dont on vantait la beauté, il la faisait enlever et la gardait. Il dépouillait, tuait ou emprisonnait les citoyens, et faisait tout ce qu'il voulait; et personne n'osait lui résister; et quand on se plaignait à Tchîghân, il répondait qu'il était hors d'état de réprimer son frère. Enfin, ne pouvant supporter plus longtemps le chagrin que lui causait la conduite de son frère, Tchîghân envoya secrètement un messager à Merw et fit inviter Qotaïba à venir dans le Khârezm. Il lui fit présenter trois des clefs d'or du Trésor de Khârezm et la clef de sa ville, en ajoutant la promesse que, si Qotaïba le débarrassait de son frère, il se soumettrait à tout ce qu'il lui plairait d'ordonner. L'ambassadeur de Tchîghân arriva à Merw à cette époque de l'année où l'on entrait habituellement en campagne, et Qotaïba, qui

se trouvait prêt, lui donna une réponse favorable. Puis il fit semblant de vouloir marcher sur la Soghdiane.

Lorsque Khorzâd apprit que Qotoïba s'était mis en campagne pour envahir la Soghdiane, il réunit ses gens et leur dit : Sachez que Qotaïba marche contre la Soghdiane. Vous n'avez rien à craindre de lui. Voici le printemps, c'est le moment de boire et de nous réjouir. Ils firent ainsi et ne connurent les desseins de Qotaïba que lorsqu'il arriva à Hezâresp sur le Djî'houn, l'une des trois villes principales du Khârezm dont la plus grande était Medînat-al-Fîl. Alors les Khârezmiens allèrent trouver Tchîghân et lui demandèrent quelles mesures il allait prendre pour repousser l'ennemi. Tchîghân répondit : C'est à mon frère d'aviser, allez trouver Khorzâd. Cependant celui-ci venait d'apprendre que c'était son frère qui avait appelé Qotaïba. Il voulut le tuer, mais il craignait l'armée. Il se retira alors avec tous ses hommes à Medînat-al-Fîl, tandis que Tchîghân livra les autres villes à Qotaïba, et se rendit en personne auprès de lui. Khorzâd, se sentant menacé, fit demander à Qotaïba l'amân. Qotaïba lui répondit : C'est à ton frère que tu dois demander l'amân, et s'il te l'accorde, tu l'auras aussi de moi. Khorzâd dit : Je sais qu'il faut mourir ; il ne serait pas digne de moi de m'humilier devant mon frère, et je préfère la mort. Il se mit à la tête de ses compagnons et alla au combat ; mais bientôt il fut fait prisonnier et amené à Qotaïba. Celui-ci lui dit : Que penses-tu du sort que Dieu t'a fait? Khorzâd répliqua : Ne me blâme pas, ô émir ! J'ai mis la main à l'épée, afin qu'elle décidât entre toi et moi. Mais l'épée m'a trahi. Qotaïba dit : Il en arrive toujours ainsi à celui qui se laisse gagner par la faiblesse. Puis il donna l'ordre de le mettre à mort. Tchîghân lui dit alors : Tu ne m'as pas encore entièrement satisfait, ô émir ! — Que veux-tu ? demanda Qotaïba. — Je désire que tu fasses tuer tous ses compagnons. — Eh bien,

reprit Qotaïba, amène-les. Tchîghân les fit rechercher, et tous eurent la tête tranchée et leurs biens confisqués. Qotaïba vint ensuite à Medînat-al-Fîl, où il reçut ce que Tchîghân s'était engagé à donner, à savoir cent mille esclaves et autant de pièces d'étoffe. Mo'hammed-ben-Djarîr n'a mentionné que brièvement les faits relatifs à Tchîghân; nous avons complété son récit.

Tchighân demanda encore à Qotaïba de lui prêter son aide contre le roi de Khâmdjerd, qui attaquait continuellement son territoire. Qotaïba envoya contre ce roi son frère Abd-er-Ra'hmân. Celui-ci tua le roi et fit la conquête de son pays; il en ramena quatre mille prisonniers, que Qotaïba fit mettre à mort. Qotaïba retourna ensuite à Merw.

CHAPITRE XLVIII.

PRISE DE SAMARCANDE.

Après avoir terminé la campagne de Khârezm, Qotaïba désirait attaquer Soghd et Samarcande, car les habitants de la Soghdiane avaient violé le traité de paix et avaient mis sur le trône un nouveau roi, nommé Ghourek (Ghouzek?). Un homme de la tribu de Solaïm, Moudjasschir, fils de Mouzâ'him, vint le trouver et lui demanda un entretien secret. Qotaïba ayant fait sortir tout le monde, Moudjasschir lui dit : Si tu veux envahir la Soghdiane, fais-le maintenant; ce sera facile, car nous n'en sommes éloignés que de dix journées de marche. — As-tu parlé de cela à quelqu'un? lui demanda Qotaïba. — Non, répondit Moudjasschir. — Quelqu'un t'en a-t-il parlé? — Non. — Eh bien, reprit Qotaïba, je jure que, si un autre en parle, je te ferai couper le cou! Qotaïba fit ensuite appeler son frère 'Abd-er-Ra'hmân et lui ordonna de faire partir les

bagages pour Merw. 'Abd-er-Ra'hmân fit annoncer cet ordre dans le camp, et se mit en route. Le lendemain matin, il reçut une lettre de Qotaïba qui lui prescrivit d'envoyer les bagages à Merw et de diriger immédiatement l'armée, cavaliers et fantassins, vers la Soghdiane, sans faire connaître le but de sa marche. Qotaïba ajouta qu'il allait lui-même le suivre. 'Abd-er-Ra'hmân exécuta cet ordre. Qotaïba, au moment de se mettre en route, harangua ses troupes et leur dit : Vous savez que les habitants de Soghd ont violé le traité de paix et refusent d'acquitter le tribut qu'ils s'étaient engagés de payer. Vous savez aussi ce qui est arrivé à Tarkhôn. Or Dieu a dit dans le Coran : « Celui qui se parjure, le fait à son propre dommage » (sourate XLVIII, vers. 10). Donc partez et marchez contre eux. J'espère qu'il en sera des captifs de Samarcande comme des captifs de Qoraïzha et de Nadhîr.

Qotaïba arriva à Soghd quatre jours après 'Abd-er-Ra'hmân. Le nombre de leurs soldats était de vingt mille hommes. Le roi de Samarcande était Ghourek, qui avait été mis sur le trône à la place de Tarkhôn, comme nous l'avons raconté. Qotaïba mit le siége à la ville de Samarcande et la bloqua tout autour. Les habitants firent de fréquentes sorties et attaquèrent les musulmans sans relâche. Puis, un jour, plusieurs d'entre eux parurent sur le rempart et crièrent aux assiégeants : Pourquoi, ô Arabes, nous faites-vous la guerre et pourquoi dépensez-vous vos efforts inutilement? Sachez que nous avons trouvé dans un livre que notre forteresse ne sera prise que par un homme qui s'appellera « Selle de chameau ». Abandonnez votre entreprise, et ne faites pas de vains efforts! Qotaïba, en entendant ces paroles, s'écria : Dieu est grand! C'est mon nom; je m'appelle « Selle de chameau »! (En effet, le mot *Qotaïba* signifie en arabe « selle de chameau »). En avant, attaquez-les! Et ce jour-là beaucoup d'habitants de la ville

furent tués. Cette circonstance n'a pas été rapportée par Mo'hammed-ben-Djarîr; mais elle se trouve dans d'autres ouvrages. Le roi de Samarcande adressa alors au roi de Schâsch une lettre, dans laquelle il lui disait : Les Arabes sont venus nous attaquer; et s'il arrive qu'ils triomphent de nous, ils se tourneront ensuite contre vous. Nous sommes votre bouclier. En conséquence, les habitants de Schâsch, ayant résolu de marcher au secours de Samarcande, envoyèrent un messager à Ghourek et lui firent dire : Engage des combats avec les ennemis et occupe-les, tandis que nous tomberons par derrière et à l'improviste sur leur camp. Un corps de deux mille hommes choisis, tous guerriers de renom, se mirent en route. Qotaïba, averti de leur dessein, choisit dans son armée sept cents guerriers et leur dit : Sachez que des gens de Schâsch veulent nous surprendre. Partez et mettez-vous en embuscade à tel endroit de la route par laquelle ils doivent passer. Çâli'h, fils de Mouslim, qui commandait cette expédition, partagea son détachement en trois corps; il posta deux à droite et à gauche de la route, et se tint à proximité avec le troisième. Les gens de Schâsch arrivèrent vers minuit, sans se douter d'un danger. En apercevant le corps de Çâli'h, ils s'arrêtèrent et engagèrent le combat. A ce moment, les deux autres corps arabes accoururent et tombèrent sur eux. Un musulman, nommé Scha'ba, asséna un coup de sabre à l'un des guerriers de Schâsch, un prince, et l'ayant frappé sous l'oreille, il fit voler sa tête en l'air. A ce spectacle, les gens de Schâsch prirent la fuite. Les Arabes les poursuivirent l'épée dans les reins et les tuèrent tous, de sorte que pas un seul n'échappa. Puis ils leur coupèrent les têtes qu'ils emportèrent avec eux, en même temps qu'un riche butin en fait d'armes, de colliers d'or et de belles montures; car ce corps de troupes avait été composé exclusivement de princes et de gens nobles.

Le lendemain de ce combat, Qotaïba donna l'ordre d'attaquer la ville. Ghourek lui fit dire : Si tu peux me faire la guerre, c'est que mes frères persans sont avec toi. Envoie des Arabes, tu verras alors comment l'affaire tournera. Qotaïba, irrité de cette parole, fit faire l'appel des guerriers arabes et les envoya au combat; puis il fit établir des machines et battre les murs. Il y eut bientôt une brèche. Un guerrier soghdien vint se placer à l'endroit même où le mur s'était écroulé. Qotaïba appela ses archers et leur dit : Quiconque d'entre vous veut tirer sur cet homme et le tue, recevra une récompense de dix mille dirhems; mais s'il le manque, je lui ferai couper la main. L'un des archers s'avança et visa l'ennemi. La flèche atteignit le soghdien au ventre et il tomba. L'archer vint auprès de Qotaïba et reçut les dix mille dirhems. Alors les Turcs crièrent aux musulmans : Cessez le combat aujourd'hui; demain nous ferons la paix! Qotaïba dit aux soldats : Ces Turcs n'ont plus de force; cessez le combat. Le lendemain il fit la paix avec les habitants de Samarcande. Ghourek s'engagea à payer un tribut annuel de dix millions de dirhems et à livrer la première année trois mille esclaves, parmi lesquels ne serait ni un enfant, ni un vieillard, et de plus tous les ornements qui se trouvaient dans les temples du feu. Il fut stipulé en outre, que toutes les idoles seraient brûlées, que Qotaïba aurait le droit de bâtir une mosquée dans la ville, qu'il y prononcerait le sermon, et qu'il ne quitterait la ville qu'après y avoir pris un repas. Ghourek, ayant accepté ces conditions, fit préparer un repas opulent.

Qotaïba fit son entrée dans Samarcande avec quatre cents hommes qu'il avait choisis parmi ses familiers et les officiers de l'armée. Ghourek vint à sa rencontre, lui rendit hommage et marcha devant lui jusqu'à la porte du temple. Qotaïba y entra et prit place, et Ghourek se tint debout devant lui.

Qotaïba se rendit ensuite à la mosquée et fit une prière de deux rek'at. Puis il fit apporter les idoles et après les avoir fait dépouiller de leurs ornements, il donna l'ordre de les brûler. Les gens de Samarcande lui dirent : Certaines de ces idoles sont particulièrement sacrées; celui qui les brûlerait, périrait. Qotaïba répliqua : Je les brûlerai moi-même. On lui donna du feu et il brûla toutes ces idoles de sa propre main. On en retira cinquante mille livres d'or et d'argent fondus. Qotaïba ayant demandé à manger, Ghourek fit dresser des tables et apporter des mets variés. Lorsqu'il eut mangé avec ses compagnons, Qotaïba appela les secrétaires et fit rédiger le traité de paix. Des ouvrages autres que celui de Mo'hammed-ben-Djarîr rapportent que ce traité était conçu en ces termes : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Voici ce qui a été stipulé entre Qotaïba, fils de Mouslim, le Bâhilite, et Ghourek, fils d'A'hsîd, fils d'Afschîn, le Soghdien. Le traité est placé sous la sauvegarde de Dieu et du glorieux Mo'hammed, sous la sauvegarde de Walîd, fils d''Abdou'l-Mélik, de 'Haddjâdj et de Qotaïba et de tous les musulmans... » La paix était accordée à Samarcande et son territoire, à Kessch et à Nakhschab avec leurs territoires, et Ghourek s'engagea à payer un tribut annuel de dix millions de dirhems et deux cent mille dirhems à l'agent [musulman], et à livrer trois mille esclaves, parmi lesquels il n'y aurait ni un enfant, ni un vieillard. Il s'engagea en outre à reconnaître la suzeraineté de Walîd, de 'Haddjâdj et de Qotaïba. Quant au mode de payement, il était stipulé que chaque tête d'esclave serait évaluée à deux cents dirhems, la livre d'or vingt dirhems, et une grande pièce de brocard cent dirhems. Qotaïba, de son côté, prit l'engagement devant Dieu de ne faire aucun acte d'hostilité ouvert ou caché contre Ghourek, après la conclusion de la paix, et à venir à son secours, s'il était attaqué par un ennemi. Il le confirma dans

la possession et le gouvernement de Samarcande, de Kessch et de Nakhschab et des terres, villes et forteresses qui en dépendaient, lui reconnaissait le droit de rendre des décisions souveraines, et de laisser la couronne à ses descendants. Il s'engagea à respecter cette convention aussi longtemps qu'il serait gouverneur du Khorâsân. Au bas du traité se trouvait la date de l'an 93. Qotaïba et plusieurs officiers et chefs, tels que 'Hoçaïn, fils de Moundsir, et d'autres, en qualité de témoins, apposèrent leurs cachets et remirent cet acte à Ghourek. Qotaïba retourna ensuite à Merw et annonça la prise de Samarcande à 'Haddjâdj, en lui envoyant la cinquième partie du butin. 'Haddjâdj lui répondit : Dieu t'a accordé des victoires et des conquêtes qu'il n'avait données à aucun homme avant toi. Accepte ce que Dieu te donne et sois reconnaissant, ô Qotaïba. En effet, dans le service de la religion de Dieu, tu dois employer plutôt la force et la vigueur, que la douceur et l'indulgence. Conduis d'une main ferme les affaires du Khorâsân que Dieu t'a confiées. Mo'hammed-ben-Djarîr rapporte que Qotaïba, en retournant à Merw, laissa à Samarcande son frère 'Abdallah avec un corps d'armée et tous les armements nécessaires. Il lui recommanda de ne laisser entrer dans la ville aucun infidèle sans lui apposer, sur la main, un cachet d'argile, et de le tuer, s'il n'avait pas quitté la ville avant que l'argile fût sèche. Tout indigène qui aurait des armes, devait être mis à mort sur le champ ; de même quiconque se trouverait dehors pendant la nuit, les portes de la ville devant être fermées. Qotaïba insista pour que ces instructions fussent rigoureusement appliquées.

Dans cette même année 93, Mousa, fils de Noçaïr, ôta à Târiq, fils de Ziyâd, son commandement dans l'Andalousie, [et laissant son fils 'Abdallah comme son lieutenant en Afrique, il se rendit lui-même en Espagne]. Târiq se présenta devant

lui, et défendit sa conduite. Mousa ayant agréé ses excuses, l'envoya à Tolède, dans la même province d'Andalousie, à vingt journées de marche de Cordoue. Târiq trouva dans cette ville la table de Salomon, fils de David, qui était ornée d'une quantité d'or et de joyaux, dont Dieu seul connait le prix. En cette même année, Walîd, fils d''Abdou'l-Mélik, destitua 'Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz, du gouvernement de Médine. En effet, 'Omar n'avait cessé d'écrire à Walîd au sujet des plaintes que soulevait parmi les populations de l''Irâq le gouvernement despotique de 'Haddjâdj et de ses agents dans les différentes provinces. 'Haddjâdj, ayant eu connaissance de ces dénonciations, chercha à faire destituer 'Omar. En conséquence, il adressa à Walîd une lettre ainsi conçue : Plusieurs habitants de l''Irâq se sont retirés à la Mecque et à Médine, ce qui crée des difficultés au gouvernement. Il faut que tu y envoies des hommes [énergiques]. Le calife le consulta sur le choix qu'il devait faire, et 'Haddjâdj désigna 'Othmân, fils de 'Hayyân, et Khâlid, fils d''Abdallah, al-Qasrî. Walîd nomma Khâlid gouverneur de la Mecque, et 'Othmân gouverneur de Médine, et destitua 'Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz.

CHAPITRE XLIX.

EXPÉDITION DE QOTAÏBA CONTRE SCHASCH ET FERGHANA.

Au commencement de l'an 94, Qotaïba quitta Merw, traversa le fleuve et marcha contre Schâsch et Ferghâna. Les habitants de Kessch, de Nakhschab et du Khârezm lui fournirent une armée de secours de vingt mille hommes, qu'il leur avait demandée. Lorsqu'il fut arrivé dans la Soghdiane, il envoya ces vingt mille hommes contre Schâsch. Il marcha

lui-même contre Ferghâna et s'avança jusqu'à Khodjand. Les habitants de Ferghâna cherchèrent à le repousser et lui livrèrent plusieurs batailles ; mais les musulmans furent toujours victorieux. Cependant, un jour, cédant à une panique, ils montèrent précipitamment à cheval. Un homme [indigène] qui, d'une hauteur, voyait la confusion de l'armée arabe, et les soldats dispersés par groupes en différents endroits, s'écria : Par Dieu, si, aujourd'hui, nous attaquons les musulmans, ils seront battus ! Un autre, qui se trouvait à côté de lui, lui dit : Ne parle pas ainsi ; agissons selon la parole d''Auf-ben-al-Khazradj : Quand il s'agit de combattre, ne regardons pas si l'oiseau vole du côté gauche ou du côté droit ! (D'après la science de divination, on considère comme un heureux présage pour une armée qui part pour la guerre ou qui se trouve sur le point de combattre, quand elle voit un oiseau venant du côté droit ; c'est un mauvais présage, quand il vient du côté gauche. Il en est de même de la course d'un quadrupède). Les Turcs attaquèrent les musulmans, mais ils furent mis en déroute, et Qotaïba assiégea leur ville. Les habitants, voyant que toute résistance était inutile, demandèrent la paix et s'engagèrent à payer un tribut annuel.

Qotaïba marcha ensuite sur Kâschân, ville du Ferghâna. Les habitants obtinrent la paix aux mêmes conditions que ceux de Samarcande. Les vingt mille hommes qui avaient été envoyés à Schâsch, revinrent de leur expédition chargés des dépouilles de l'ennemi. Puis Qotaïba retourna à Merw.

CHAPITRE L.

FUITE DE YEZÎD, FILS DE MOUHALLAB, ET DE SES FRÈRES, DE LA PRISON DE 'HADDJADJ.

En cette même année 94, 'Haddjâdj fut informé que les Kurdes avaient envahi la province de Fars. Il se rendit à Rostaqâbâd, y établit un camp et envoya des troupes contre les Kurdes. Il avait emmené avec lui Yezîd, fils de Mouhallab, et ses frères, qu'il détenait en prison depuis le retour de Yezîd du Korâsân, parce qu'il réclamait d'eux six millions de dirhems sur les comptes du revenu de cette province. 'Haddjâdj les fit enfermer dans une tente entourée d'un fossé, près de sa propre tente, et les fit surveiller par des gardiens. Il était extrêmement irrité contre Yezîd, qui endurait sans faiblesse toutes les tortures auxquelles il le faisait soumettre. Quelques personnes lui dirent alors : Yezîd a été atteint un jour à la jambe par une flèche, dont la pointe est restée dans la blessure ; quand on le touche en cet endroit, la douleur lui arrache des cris. Si tu veux le faire torturer à l'endroit de cette blessure, tu entendras ses cris. 'Haddjâdj donna cet ordre et on appliqua l'instrument de torture à la jambe de Yezîd. Hind, fille de Mouhallab et sœur de Yezîd, qui était la femme de 'Haddjâdj, entendant les gémissements de son frère, se précipita hors de la tente et se mit, elle aussi, à crier et à pleurer. 'Haddjâdj la répudia sur le champ; mais il s'en repentit ensuite. Néanmoins il continua à faire torturer ses prisonniers. Alors Yezîd songea à se sauver. Il avait, ainsi que ses frères, sous la garde de son frère Merwân, à Baçra, un certain nombre de chevaux. Il fit

dire qu'on les amenât au camp, comme pour les vendre, et d'en demander un prix élevé, afin que personne ne les achetât, de sorte que, s'il réussissait à s'évader, il pût se servir de ses montures pour s'enfuir. Il fit ensuite préparer un bon repas pour ses gardiens, et lorsque ceux-ci étaient occupés à manger et à boire, il se déguisa sous les vêtements de son cuisinier, s'attacha une barbe blanche par-dessus la sienne, et sortit de la tente. L'un des gardiens l'aperçut et dit à ses compagnons : Ne pensez-vous pas que la démarche de cet homme ressemble tout-à-fait à celle de Yezîd? Il s'approcha de lui; mais voyant sa barbe blanche, il retourna à sa place. Moufaddhal sortit après Yezîd, et personne ne le reconnut. Leurs amis leur avaient préparé un bateau. Ils se trouvaient à une distance de dix-huit parasanges de Baçra. Lorsqu'ils arrivèrent au bord de la rivière, ils regardèrent si 'Abdou'l-Mélik venait les rejoindre. Yezîd dit à Moufaddhal : Monte dans le bateau; il va venir. Or Moufaddhal et 'Abdou'l-Mélik étaient fils de la même mère, d'une esclave indienne, nommée Bahala. Moufaddhal dit : Par Dieu, je ne ferai pas un pas de plus, avant qu''Abd-ou'l-Mélik ne soit arrivé, quand même je devrais retourner en prison! Pendant qu'ils parlaient ainsi, 'Abdou'l-Mélik arriva. Ils montèrent tous trois dans le bateau et marchèrent toute la nuit. Les gardiens ne s'aperçurent de leur fuite que le matin.

En quittant le bateau, Yezîd et ses frères se dirigèrent vers Batâï'h, où ils trouvèrent des chevaux que Merwân, fils de Mouhallab, y avait envoyés à leur intention, et quelques personnes d'entre les familiers de Merwân, qui étaient venues de Baçra, pour les accompagner. Ils prirent la route de Syrie; mais ils ne connaissaient pas le chemin. Après avoir parcouru une certaine distance, ils rencontrèrent un homme. Yezîd lui demanda qui il était. — Je suis un Yemenite, repondit-il. — Quel est ton nom? demanda de nouveau Yezîd. — 'Abdou'l-

Djabbâr. — Connais-tu la route de la Syrie? — Oui. — Conduis-nous jusque dans la province de Filistîn; je te donnerai dix mille dirhems et de plus une robe d'honneur. — Qui es-tu? demanda 'Abdou'l-Djabbâr. Yezîd répondit : J'ai été toute ma vie émir, ainsi que mes frères; mais nous avons passé longtemps en prison. — N'es-tu pas Yezîd, fils de Mouhallab? demanda 'Abdou'l-Djabbâr. — Oui; je viens de me sauver de la prison de 'Haddjâdj et veux me rendre auprès de l'oncle de Walîd ou auprès de mon oncle Wohaïb, fils d''Abd-er-Ra'hmân l'Azdite. — Eh bien, reprit 'Abdou'l-Djabbâr, je te conduirai en Filistîn en sept nuits; car nous marcherons pendant la nuit, et nous ferons halte pendant le jour. Ils voyagèrent ainsi, guidés par 'Abdou'l-Djabbâr, jusqu'aux confins de la Syrie. Lorsqu'ils aperçurent les habitations de la province de Filistîn, ils comptaient arriver ce même matin au terme de leur voyage. Mais à la pointe du jour, Yezîd s'écria : Je ne peux plus résister aux étreintes du sommeil; combien de chemin reste-il à faire? — Trois milles, répondit le guide. — Arrêtons-nous un peu, dit Yezîd, pour fermer les yeux; car j'ai soif de sommeil. Le guide le conduisit à l'écart de la route, près d'une maison qui se trouvait dans la plaine. Les voyageurs mirent pied à terre et s'endormirent, et ils ne se réveillèrent qu'au grand matin; alors ils sautèrent sur leurs jambes et se lavèrent les mains et le visage. Une femme les regardait du haut de la maison; une de ses esclaves qui était auprès d'elle, lui dit : Cet homme ressemble à Yezîd, fils de Mouhallab. — Comment connais-tu Yezîd? demanda la maîtresse. — Comment ne le connaîtrais-je pas, répliqua l'esclave, puisque j'ai été son esclave? Yezîd leva les yeux et dit à l'esclave qui s'était couverte de son voile : Comment t'appelles-tu? — Thalâtha, répondit-elle. — A qui appartient cette maison? — A Zaïnab, fille de Yousef, sœur de 'Haddjâdj et épouse d'Abou-'Aqîl le

Thaqéfite. Yezîd s'écria : Nous sommes à Dieu ! Nous trouverons donc partout 'Haddjâdj sur nos pas? Puis, ayant donné l'ordre du départ, ils quittèrent ce lieu. Arrivé dans le Filistîn, Yezîd se rendit auprès de son oncle Wohaïb, fils d''Abd-er-Ra'hmân, lui raconta son histoire et le pria d'aller trouver, sur le champ, Soulaïmân, fils d''Abdou'l-Mélik, et de demander pour lui et ses gens sa protection contre les tentatives de 'Haddjâdj et de Walîd. Wohaïb se transporta auprès de Soulaïmân, lui raconta l'histoire de Yezîd et demanda pour lui sa protection jusqu'à ce qu'il pût lui obtenir l'amnistie de Walîd. Soulaïmân agréa sa demande, fit à Yezîd un accueil gracieux et lui donna une robe d'honneur.

Lorsque 'Haddjâdj fut informé de la fuite de Yezîd, de Moufaddhal et d''Abdou'l-Mélik (on ne s'était aperçu de leur évasion que le lendemain matin), il fut très-inquiet; car il pensait qu'ils s'étaient dirigés vers le Khorâsân. Il adressa à Qotaïba, fils de Mouslim, une lettre ainsi conçue : Yezîd, fils de Mouhallab, s'est enfui; j'ignore la direction qu'il a prise; mais je crains qu'il ne se rende dans le Khorâsân et qu'il ne soulève la province. Puis, quand il apprit que Yezîd se trouvait auprès de Soulaïmân, il écrivit à Walîd, fils d''Abdou'l-Mélik, en ces termes : J'informe le prince des croyants que j'ai voulu forcer Yezîd, fils de Mouhallab, qui avait pressuré la province de Khorâsân et s'y était enrichi, de restituer six millions de dirhems. Comme il refusait de rendre cette somme, je l'avais retenu en prison; il s'est évadé et je viens d'apprendre qu'il s'est refugié auprès de ton frère Soulaïmân. J'en avertis le prince des croyants, qui saura ce qu'il aura à faire. Walîd écrivit aussitôt à Soulaïmân, qui lui répondit en ces termes : J'ai accordé ma protection à Yezîd, parce que lui et son père et ses frères ont été nos amis et nos serviteurs. Ce ne sont pas des ennemis que je protège. 'Haddjâdj l'a maltraité et torturé

de toutes les manières et lui a extorqué trois millions de dirhems. Alors il a eu recours à ma protection que je lui ai accordée, et c'est à moi maintenant de répondre de toutes les réclamations qui le concernent. Le prince des croyants ne voudra pas me désavouer. Walîd lui adressa une nouvelle lettre, dans laquelle il déclara, en affirmant sa volonté par un serment, qu'il n'amnistierait point Yezîd, s'il ne comparaissait devant lui. Soulaïmân insista encore, mais le calife ne céda pas et exigea qu'il lui renvoyât Yezîd chargé de chaînes. Yezîd dit alors à Soulaïmân. Fais-moi conduire auprès de lui ; car je ne voudrais pas être la cause d'un conflit entre vous. Mais envoie ton fils Ayyoub avec moi. Soulaïmân fit appeler son fils, lui fit mettre des liens ainsi qu'à Yezîd, et les fit conduire, enchaînés ensemble, auprès de Walîd. Lorsqu'ils furent en présence du calife, Ayyoub remit à son oncle une lettre conçue en termes effectueux, dans laquelle Soulaïmân disait : Je t'envoie Yezîd, fils de Mouhallab, et ton neveu Ayyoub, chargés de chaînes ; je voudrais, moi troisième, être avec eux. Que le prince des croyants ne repousse pas ma demande ! Walîd, touché par la lecture de cette lettre et par le spectacle de son neveu et de Yezîd chargés de chaînes, s'écria : J'ai eu tort d'obliger mon neveu de paraître en cet état devant moi ! Alors Yezîd prit la parole et, après avoir payé un tribut de louanges à Dieu, il exposa dans un fort beau discours les fidèles services que lui, son père et ses frères avaient rendus au calife et à son père 'Abdou'l-Mélik, et présenta sa justification. Walîd le fit asseoir et lui dit : Je reconnais ton innocence et vois que 'Haddjâdj a été injuste envers toi. Ensuite il fit donner trente mille dirhems à Ayyoub et vingt mille dirhems à Yezîd, et les fit retourner auprès de Soulaïmân.

Yezîd gagna de plus en plus l'affection de Soulaïmân, qui ne recevait aucun cadeau, sans lui en envoyer la moitié. On

en informa Walîd, qui désapprouva ce procédé. Il fit appeler 'Hârith, fils de Mâlik, fils de Rabî'a, al-Asch'arî, et lui dit : Rends-toi auprès de Soulaïmân et dis-lui : On a informé le prince des croyants que de tout cadeau que l'on t'apporte, tu envoies la moitié à Yezid. Il est mécontent de cette manière d'agir. Puis Walîd demanda à 'Hârith s'il rendrait le message dans les mêmes termes? 'Hârith répondit : Obéir au prince des croyants est un devoir, et je suis son messager. — Eh bien, reprit le calife, pars immédiatement et porte-lui ce présent que je lui envoie, et demande-lui de t'en donner un reçu. Lorsque 'Hârith se présenta devant Soulaïmân, celui-ci, assis sur le tapis, était occupé à lire dans le coran ; il ne répondit au salut de 'Hârith, qu'après avoir fini sa lecture. 'Hârith lui communiqua alors le message du calife. Soulaïmân se mit en colère et s'écria : Si un jour je suis ton maître, je te ferai arracher tous les membres de ton corps! 'Hârith répliqua : J'ai le devoir de m'acquitter de la commission du prince des croyants; je ne suis qu'un messager. Quand on eût apporté les présents du calife, 'Hârith vint de nouveau trouver Soulaïmân et lui dit : Je veux que tu m'en donnes un reçu. — Pourquoi me parles-tu ainsi? lui demanda Soulaïmân. — Je répète les paroles d'un autre, répliqua 'Hârith ; c'est pour obéir, que je parle ainsi ; car je n'ai pas d'intérêt personnel en ceci. Soulaïmân en convint. Puis il fit partager ces cadeaux en deux moitiés, et en envoya une à Yezid. Yezid resta ainsi auprès de Soulaïmân pendant neuf mois.

CHAPITRE LI.

'HADDJADJ FAIT METTRE A MORT SA'ÎD, FILS DE DJOBAÏR. MORT DE 'HADDJADJ.

Lorsque 'Haddjâdj envoya 'Abd-er-Ra'hmân, fils de Mo'hammed Ibn-al-Asch'ath, avec une armée contre Rotbîl, roi de Kâboul, il donna à Sa'îd, fils de Djobaïr, le poste de trésorier de l'armée. Ibn-Asch'ath s'étant révolté, Sa'îd resta avec lui et prit part à la guerre contre 'Haddjâdj. Puis, quand Ibn-Asch'ath se fut refugié auprès de Rotbîl, Sa'îd se rendit à Ispâhân. 'Haddjâdj envoya au gouverneur de cette ville l'ordre de se saisir de sa personne. Le gouverneur en fit avertir Sa'îd et engager à quitter la ville. Sa'îd se retira dans l'Adserbaïdjân, où il resta quelques années. Il vint ensuite à la Mecque, où il demeura jusqu'au moment où Walîd donna le gouvernement de cette ville à Khâlid, fils d''Abdallah, al-Qasrî. Quelques habitants de la Mecque dirent alors à Sa'îd : Khâlid va arriver; c'est un méchant homme, et nous craignons pour toi; tu ferais bien de quitter la ville. Sa'îd répondit : Par Dieu, j'ai déjà tant de fois pris la fuite, que j'en rougis devant Dieu ! Ma vie aura la durée que Dieu lui aura assignée ! Cette réponse étonna ses amis, qui lui dirent : Tu es bien Sa'îd, ainsi que ta mère t'a nommé ! Quelque temps après l'arrivée de Khâlid à son poste, 'Haddjâdj fut informé que plusieurs hommes de l''Irâq, qui avaient pris part à la révolte, se trouvaient à la Mecque, tels que 'Atâ, Moudjâhid, Talq, fils de 'Habîb, et 'Amr, fils de Dînâr. Il écrivit à Walîd en ces termes : Quelques-uns des gens de l''Irâq, qui s'étaient révoltés contre

moi, se sont réfugiés à la Mecque. Je prie le prince des croyants de me permettre d'agir à leur égard comme je l'entendrai. Walîd expédia à Khâlid l'ordre de faire saisir ces hommes et de les envoyer à 'Haddjâdj. Khâlid fit arrêter Sa'îd, fils de Djobaïr, avec les autres, et les fit conduire auprès de 'Haddjâdj. Talq, fils de 'Habîb, mourut en route. Lorsque Moudjâhid et Sa'îd furent en présence de 'Haddjâdj, il donna l'ordre de retenir en prison le premier et de mettre à mort Sa'îd.

Mo'hammed-ben-Djarîr rapporte que Sa'îd fut emmené de la Mecque escorté par deux hommes. A la station de Rabada, l'un des deux gardiens s'étant éloigné pour satisfaire un besoin, l'autre, qui était resté auprès du prisonnier, s'était endormi. Lorsqu'il se réveilla, il lui dit : O Sa'îd, je ne veux pas avoir part à ta mort; sauve-toi, va où tu voudras; car j'ai vu en songe une personne qui m'a dit : Garde-toi de livrer à la mort Sa'îd! Donc, sauve-toi, ô Sa'îd; je ne chercherai pas à te ramener. Sa'îd répondit : Va, tout ira bien. L'autre gardien étant revenu, ils se mirent en route. Ils arrivèrent à Koufa et descendirent dans la maison de Sa'îd. Plusieurs habitants de la ville lui rendirent visite. Une de ses filles qui, en écartant le rideau de l'appartement des femmes, avait jeté un regard sur son père et qui avait remarqué les liens qui entouraient ses pieds, se mit à pleurer. Sa'îd lui dit : Ma fille, n'afflige pas ton père d'un mauvais pressentiment. On le conduisit ensuite de Koufa à Wâsit, où se trouvait 'Haddjâdj. Celui-ci lui dit : Pourquoi, ô Sa'îd, t'es-tu révolté contre moi? Sa'îd répondit : Que Dieu protège l'émir! Je suis un musulman qui, comme tous les autres, fait tantôt ce qui est bien, tantôt ce qui est mal. 'Haddjâdj se contenta de cette réponse, et tous ceux qui assistaient à cette audience, croyaient qu'il lui ferait grâce. Cependant dans une autre entrevue qu'il eut avec lui, on vint à parler d'Ibn-Asch'ath. Sa'îd dit qu'il s'était trouvé lié par le

serment qu'il lui avait prêté. Alors 'Haddjâdj se mit en colère et s'écria : Quand je vins à la Mecque, et qu'après la mort d'Ibn-Zobaïr, je fis prêter le serment aux habitants de la ville, au nom d''Abdou'l-Mélik, ne l'as-tu pas prêté également? — Oui, répondit Sa'ïd. — Puis, quand je vins à Koufa comme gouverneur de l''Irâq et que je reçus de nouveau le serment des habitants, au nom du prince des croyants, ne l'as-tu pas prêté une seconde fois? — Oui, répondit Sa'ïd. — Ne t'avais-je pas assuré ma protection? — Oui. — Eh bien, tu oublies les deux serments que tu as prêtés au prince des croyants, et tu restes fidèle à celui que tu as prêté à un tisserand! 'Haddjâdj donna ensuite l'ordre de lui trancher la tête. Lorsque la tête de Sa'ïd tomba, elle prononça trois fois les paroles : « Il n'y a pas de Dieu, si ce n'est Dieu », la première fois très-distinctement, la seconde fois à voix basse, et la troisième fois on les entendit à peine. On présenta la tête à 'Haddjâdj, qui s'écria : Maudit soit le fils de la chrétienne (c'est-à-dire Khâlid, fils d''Abdallah)! Pourquoi m'a-t-il envoyé cet homme? Par Dieu, si j'avais su qu'il demeurait à la Mecque, dans telle maison, je lui aurais fait grâce! 'Haddjâdj mourut quarante jours après l'exécution de Sa'ïd. Or, dans cet intervalle, il voyait, chaque nuit, en songe, Sa'ïd saisissant le pan de sa robe et lui disant : « Pourquoi m'as-tu tué, ennemi de Dieu? » Il répondait chaque fois : « Que me veut Sa'ïd, fils de Djobaïr! » On rapporte (dans des ouvrages autres que celui de Mo'hammed-ben-Djarîr) que, après la mort de 'Haddjâdj, quelques personnes le virent en songe et lui demandèrent comment Dieu l'avait traité. Il répondit : Pour chaque individu que j'ai fait mourir, on m'a fait subir la mort une fois; mais pour la mort de Sa'ïd, fils de Djobaïr, j'ai été tué soixante-dix fois. L'année où eut lieu cet événement, la 94e de l'hégire, est appelée « l'année de la mort des docteurs de la loi »; car il en

mourut un grand nombre, entre autres 'Alî, fils de 'Hosaîn; 'Orwa, fils de Zobaïr; Sa'îd, fils de Mousayyab; et Abou-Bekr, fils d''Abd-er-Ra'hmân, fils de 'Hârith, fils de Hischâm.

En l'an 95, cinq jours avant la fin du mois de ramadhân, mourut 'Haddjâdj, fils de Yousef, âgé de cinquante-quatre ans, après avoir occupé pendant vingt ans le poste de gouverneur de l''Irâq. En cette même année naquit 'Abdallah, fils de Mo'hammed, fils d''Alî, fils d''Abdallah, fils d''Abbâs, surnommé Abou'l-Dawâniq Mançour. Walîd donna, après la mort de 'Haddjâdj, le gouvernement de Koufa et de Baçra à Yezîd, fils d'Abou-Kabscha. En cette même année, Qotaïba, fils de Mouslim, entreprit une expédition contre Djâdj et Ferghâna. Il apprit la mort de 'Haddjâdj, avant d'avoir atteint ces villes. Très-affligé par cette nouvelle, il retourna à Merw. En effet, 'Haddjâdj lui avait toujours témoigné une grande estime. Qotaïba fit son éloge en disant : Tant que tu restes en vie, je suis tranquille pour ma propre vie... De retour à Merw, Qotaïba reçut de Walîd une lettre dans laquelle il était dit : Le prince des croyants t'apprécie et a eu connaissance des guerres saintes que tu as entreprises et des victoires que tu as remportées sur les ennemis des musulmans. Il t'en honore et te remercie. Il faut que tu continues tes expéditions et que tu ne cesses point de compter sur la récompense de Dieu. Il faut aussi que tu restes continuellement en correspondance avec le prince des croyants, afin qu'il soit toujours informé de ta situation et de tes mouvements.

CHAPITRE LII.

MORT DE WALÎD, FILS D''ABDOU'L-MÉLIK. AVÉNEMENT DE SON FRÈRE SOULAÏMAN.

En l'an 96, le jour de samedi, au milieu du mois de djoumâdâ second, mourut Walîd, fils d''Abdou'l-Mélik, à l'âge de quarante-cinq ans, ou selon d'autres à l'âge de quarante-deux ans, après avoir régné pendant neuf ans et huit mois. 'Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz, pria sur son corps. Walîd laissa dix-neuf fils, à savoir : 'Abdou'l-'Azîz, Mo'hammed, 'Abbâs, Ibrâhîm, Tammâm, Khâlid, 'Abd-er-Ra'hmân, Marschad, Maudoud, Abou-'Obaïda, Çadaqa, Mançour, Merwân, 'Anbasa, 'Omar, Rau'h, Bischr, Yezîd et Ya'hya. Les habitants de Syrie disent que de tous les descendants de Merwân, il ne fut pas de meilleur souverain que Walîd. Aucun autre ne s'est distingué par autant d'actes méritoires. C'est lui qui fit construire la mosquée de Damas, et reconstruire et agrandir la mosquée du Prophète à Médine. Il fit beaucoup de bien aux pauvres, assigna des pensions aux soldats blessés, et leur défendit de mendier; il fit donner à tout invalide et à tout homme aveugle un serviteur, et assigna à tous des pensions. Il y eut sous son règne beaucoup de conquêtes, celles de l'Espagne, d'une grande partie de la Transoxiane, par Qotaïba, et d'une certaine partie de l'Inde par Mo'hammed, fils de Qâsim. Un jour, un homme de la tribu de Makhzoum se présenta devant Walîd et lui demanda un don. Le calife lui dit : Je te le donnerai, si tu en es digne. — Comment n'en serais-je pas digne, répliqua cet homme, puisqu'il y a des liens de parenté

entre nous? — As-tu appris le Coran? — Non. — Walîd le fit approcher, lui ôta son turban et le frappa trois fois sur la tête avec une baguette qu'il tenait dans sa main. Puis il désigna quelqu'un qui dût rester attaché à cet homme jusqu'à ce qu'il lui eût appris le Coran. Une autre fois, un homme, nommé 'Othmân, fils de Yezîd Ibn-Asîd, se présenta devant le calife et lui dit : Prince des croyants, j'ai des dettes. Walîd lui demanda s'il avait lu le Coran, et sur sa réponse affirmative, il lui dit de réciter dix versets de la surate du *Butin* et dix versets de la surate de *la Pénitence*. 'Othmân ayant récité ces versets, Walîd lui dit : Je payerai tes dettes, tu en es digne.

Mo'hammed-ben-Djarîr rapporte que Walîd étant tombé malade un tel jour, il perdit connaissance le lendemain; comme la journée se passait, sans qu'il reprît ses sens, on le croyait mort et on en informa toutes les provinces. Lorsque cette nouvelle parvint à 'Haddjâdj, il manifesta une grande douleur, et les mains attachées à une colonne, il s'écria : Seigneur, ne me donne pas un maître qui me traiterait sans pitié! Je t'ai toujours prié, ô Dieu, que je meure avant le prince des croyants! Il priait ainsi longtemps. Le lendemain, on vint lui annoncer que le calife était revenu à la santé. 'Haddjâdj dit : Voilà une grâce bien grande que Dieu nous accorde, que cette guérison du prince des croyants! Et il se prosterna et remercia Dieu, et il donna la liberté à tous ses esclaves et serviteurs. Walîd, en reprenant connaissance, avait dit : Personne ne sera plus heureux de mon rétablissement que 'Haddjâdj. Quelque temps après, il arriva une lettre de 'Haddjâdj, qui lui annonça ce qu'il avait fait. Et 'Haddjâdj mourut avant Walîd.

Walîd aimait beaucoup les constructions. Il fit élever un grand nombre d'édifices publics et des châteaux forts. Sous son règne, les gens, quand ils se rencontraient, ne parlaient que de constructions et de bâtiments. Sous le règne de Soulaïmân,

qui aimait les femmes, les plaisirs et les festins, on ne parlait que de ces sujets; tandis que sous le règne de son successeur 'Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz, quand les gens se voyaient, ils se demandaient l'un à l'autre, combien de surates ils avaient récitées pendant la nuit et combien de prières, et quelle portion de Coran ils savaient par cœur.

Dans l'année même où il mourut, Walîd avait conçu le projet de faire reconnaître son fils 'Abdou'l-'Azîz comme son successeur au trône, à la place de son frère Soulaïmân. Walîd informa ce dernier de son désir et lui offrit une grande somme d'argent, mais Soulaïmân refusa de se désister. Cependant Walîd adressa des lettres aux gouverneurs de toutes les provinces et leur demanda de faire prêter le serment d'hommage à son fils 'Abdou'l-Azîz. Il n'y eut que 'Haddjâdj, fils de Yousef, et Qotaïba, fils de Mouslim, qui voulurent exécuter cet ordre. 'Abbâd, fils de Ziyâd, dit au calife : Les gens ne feront pas ce que tu désires, ou s'ils le font, il ne faut pas s'y fier. Invite Soulaïmân à venir ici; si alors il refuse d'accéder à ta proposition, le peuple s'émeutera contre lui. Walîd suivit ce conseil. Cependant Soulaïmân, sous différents prétextes, retarda son voyage et excita les hommes contre Walîd. Enfin Walîd se décida à aller le trouver en personne. Il tomba malade en route et mourut avant d'arriver auprès de son frère. Le jour même de sa mort, on prêta le serment d'hommage à Soulaïmân.



CHAPITRE LIII.

CONQUÊTE DE KASCHGHAR PAR QOTAÏBA. EXPÉDITION EN CHINE.

L'avénement de Soulaïmân inspira des craintes à Qotaïba. Il se mit en marche avec son armée et traversa le Djî'houn, en amenant avec lui sa famille, afin de la mettre en sûreté à Samarcande. Après avoir traversé le fleuve, il se dirigea vers Kâschghar, qui est la ville la plus rapprochée de la frontière de la Chine. Le roi de Chine, informé de son arrivée dans cette ville, lui envoya un ambassadeur et lui fit dire : Il faut que tu m'envoies l'un des officiers de ton armée, afin que nous puissions l'interroger, et qu'il nous renseigne sur votre religion. Qotaïba choisit parmi les musulmans douze hommes d'un extérieur distingué et sachant manier la parole, leur fit donner des armes et toutes sortes de vêtements d'apparat, des chevaux magnifiques, des harnachements et autres effets, et les députa vers le roi de Chine. L'un de ces envoyés était Hobaïra, fils de Mouschamridj le Kilâbite, homme d'une grande éloquence. Qotaïba leur recommanda de dire au roi qu'il avait juré de ne point s'en retourner avant d'avoir foulé le sol de son empire, enchaîné ses officiers et reçu un tribut. Lorsque ces envoyés furent arrivés à la résidence du roi, celui-ci les fit inviter à se présenter devant lui. Après s'être rendus au bain, ils mirent des vêtements blancs, des ceintures et des sandales et arrivèrent ainsi à l'audience. Le roi les fit asseoir, ainsi que tous les officiers et les grands du royaume. Personne ne parlait, ni le roi, ni les personnages de sa cour, ni les ambassadeurs. Quand ceux-ci se furent retirés, le roi, s'adressant à ses conseillers, leur demanda ce qu'ils pensaient de ces étrangers. Ils répon-

dirent : Ce sont des gens qui ressemblent à des femmes ; aucun d'entre nous ne les a flairés sans sentir s'éveiller en lui des désirs. Le lendemain, invités de nouveau à paraître devant le roi, les musulmans se présentèrent en vêtements de couleurs, et portant des turbans de soie. Quand ils se furent retirés, sans que personne eût parlé, le roi demanda à ceux qui avaient assisté à l'audience : Comment les avez-vous trouvés aujourd'hui? Ils répondirent : Aujourd'hui, ils ressemblent davantage à des hommes. Le troisième jour, appelés encore devant le roi, les ambassadeurs, ayant revêtu leurs cuirasses et leurs armures, le heaume sur la tête, le sabre au côté, la lance dans la main et l'arc sur l'épaule, montèrent à cheval, et se rendirent ainsi auprès du roi. Celui-ci, les voyant venir de loin, fut frappé de terreur par l'aspect formidable de ces hommes et de leur armement. Avant de leur avoir permis de s'asseoir, il donna l'ordre de les faire retirer. Il demanda ensuite aux gens de sa cour ce qu'ils en pensaient : Ceux-ci répondirent : Par Dieu, nous n'avons jamais vu des hommes aussi formidables et des guerriers si terribles ! Alors le roi fit dire aux ambassadeurs : Députez vers moi un Arabe, le plus intelligent d'entre vous. On envoya Hobaïra. Le roi lui dit : Vous avez vu mon empire et ma puissance; vous êtes entièrement en mon pouvoir, et personne ne pourrait vous en tirer. Je veux t'adresser une question; dis la vérité, sinon je te fais mettre à mort, toi et tes compagnons. — Parle, répliqua Hobaïra. Le roi reprit : Pourquoi, le premier jour où vous vous êtes présentés devant moi, étiez-vous habillés de telle manière, et le second jour, et le troisième, de telle autre façon? Hobaïra répondit : Le premier jour nous portions les habits que nous mettons quand nous nous rendons auprès des femmes et des enfants; le second jour nous avions le costume dans lequel nous paraissons devant des grands personnages; le troisième jour nous

étions tels que nous allons combattre des ennemis. Le roi fut étonné de cette réponse, et il dit : Tu as bien répondu ; maintenant allez-vous-en auprès de votre chef et dites-lui qu'il s'en retourne, que je connais bien son ambition, et que je n'ignore pas son fort et son faible. S'il ne se retire pas, j'enverrai des gens pour vous exterminer, vous et lui. Hobaïra répliqua : Que peut faire quelqu'un dont les gens sont éloignés les uns des autres par tant de journées de marche? Et comment Qotaïba n'aurait-il pas d'ambition, lui qui a remporté tant de victoires et qui a conquis tant de royaumes? Maintenant il est venu pour t'attaquer. Quant à tes menaces de mort, sache que nous ne les craignons pas; le terme de la vie est fixé pour chacun, et nous sommes prêts à nous y soumettre à n'importe quel moment. Le roi dit : Que faut-il donc faire pour le contenter? Hobaïra répondit : Il a juré de ne point retourner avant d'avoir foulé le sol de votre empire, d'avoir enchaîné vos vassaux et d'avoir reçu un tribut. — Eh bien, reprit le roi, nous le dégagerons de son serment en lui envoyant un peu de terre de cette ville, qu'il pourra mettre sous son pied, quelques-uns de nos jeunes princes, auxquels il pourra mettre des chaînes, et de l'argent. Il fit remplir de terre une boîte d'or, qu'il remit aux ambassadeurs, ainsi qu'une grande quantité d'étoffes de soie, d'or et d'argent, et après leur avoir donné pour eux-mêmes des beaux vêtements, il les fit partir, et avec eux quatre jeunes princes. Qotaïba accepta ces objets, fit mettre des chaînes aux quatre princes, et les renvoya ensuite auprès du roi de Chine. La terre que l'on avait apportée fut répandue sur le sol et Qotaïba la foula de ses pieds. Puis il leva son camp et revint à Merw.

CHAPITRE LIV.

RÉVOLTE DE QOTAÏBA DANS LE KHORASAN.

'Haddjâdj et Qotaïba avaient été les seuls gouverneurs qui s'étaient prêtés au projet de Walîd qui avait voulu faire reconnaître comme héritier du trône son fils Abdou'l-'Azîz, à la place de Soulaïmân. Celui-ci, après son avénement, était mal disposé envers Qotaïba, qui redoutait son ressentiment. Ce fut là une première cause de sa révolte. Qotaïba craignait, en outre, que Soulaïmân, qui affectionnait beaucoup Yezîd, fils de Mouhallab, ne lui donnât le gouvernement du Khorâsân, province à laquelle Yezîd était attaché de cœur et d'âme; et il craignait cet événement d'autant plus, qu'il avait lui-même persécuté les membres de la famille de Mouhallab, en voulant leur faire restituer certaines sommes d'argent. Alors il fit venir un de ses amis et lui dit : Rends-toi à Nîschâpour et envoie-moi de là tous les renseignements qui te parviendront concernant Yezîd, fils de Mouhallab, afin que je puisse aviser. Applique-toi à m'avertir des moindres faits. Cet homme vint à Nîschâpour et y prit sa résidence; il envoya de là de différents côtés des émissaires, et recueillit des informations. Puis il écrivit à Qotaïba : J'apprends comme un fait certain que Yezîd, fils de Mouhallab, va obtenir le gouvernement de l''Irâq et qu'il a pour mission de poursuivre Abou-'Aqîl le Thaqéfite. (Cet Abou-'Aqîl était de la famille de 'Haddjâdj.) Qotaïba, en lisant cette lettre, s'écria : S'il lui a donné l'Irâq, il lui donnera aussi le Khorâsân ! Il forma aussitôt le projet de quitter le Khorâsân et de se rendre dans le Khârezm, pour se mettre en sûreté. Il rédigea une lettre qui était supposée lui

avoir été adressée par Soulaïmân et qui était ainsi conçue : Je sais qu'un prince de la famille d'Omayya doit faire la conquête de Constantinople et en enlever les tuniques d'Adam et d'Ève, et se rendre maître de tout le pays [de Roum]. Je veux donc faire une expédition contre Constantinople, espérant que Dieu me favorisera moi-même de cette conquête. Quand cette lettre te parviendra, il faut que tu te mettes en marche pour te rendre à Ferghâna, et de là en Chine. Applique-toi avec zèle à la cause de Dieu. D'ailleurs je connais ton dévouement, et je t'élèverai et te récompenserai. Qotaïba réunit ses troupes, leur lut cette lettre et leur donna l'ordre de se préparer au départ. Quand Soulaïmân fut informé de ces faits, il adressa une lettre à Yezîd, à Baçra, l'appela auprès de lui et lui dit : Sache que Qotaïba craint de te voir investi du gouvernement du Khorâsân. Il faut que tu lui écrives une lettre, dans laquelle tu approuves sa résolution de marcher sur Ferghâna et que tu ratifies ce qu'il a fait; puis il faut lui donner l'ordre de ne point quitter ce pays avant d'avoir pris toutes les forteresses qui s'y trouvent. Recommande au messager qui lui portera ta lettre, de dire à ses soldats que le prince des croyants a augmenté leur solde de cent pour cent et qu'il autorise tous ceux d'entre eux qui le désirent à rentrer dans leurs foyers. Comme les soldats aiment revenir dans leurs familles, Qotaïba sera très-mécontent; il voudra les retenir, et alors ils lui résisteront. Yezîd fit ainsi. Lorsque Qotaïba reçut la lettre de Yezîd, il fut très-heureux; il réunit ses troupes et leur en donna connaissance. Quand il en eut fini la lecture, le messager de Yezîd se leva et dit : Musulmans, le prince des croyants a augmenté votre solde de cent pour cent, et autorise tous ceux qui le désirent à rentrer dans leurs foyers. Qotaïba comprit qu'il voulait lui aliéner les soldats, et il s'écria : C'est un mensonge ! Ces paroles

n'ont pas le sens que vous croyez. Soulaïmân veut vous amener à prêter le serment d'hommage à son fils Ayyoub, qui est un jeune homme inepte et stupide. Par Dieu, le jeune homme qui me sert est plus capable qu'Ayyoub, fils de Soulaïmân !

Qotaïba, étant rentré chez lui, écrivit à Soulaïmân trois lettres. Dans la première, écrite sur une feuille entière, il rappelait son dévouement pour 'Abdou'l-Mélik et pour Walîd et ajoutait : J'aurai le même dévouement pour toi, si tu ne m'ôtes pas le gouvernement du Khorâsân. Dans la seconde lettre, écrite sur la moitié d'une feuille, il parlait de ses victoires, de ses nombreuses campagnes et de tout ce qu'il avait fait, et de son autorité et de sa réputation parmi les habitants de la Perse; il parlait avec mépris de la famille de Mouhallab, puis il ajouta : Par Dieu, si tu nommes Yezîd, fils de Mouhallab, gouverneur du Khorâsân, je me révolterai contre toi, le prince des croyants, je m'opposerai à lui par la force et vous créerai de grands embarras. Enfin la troisième lettre, écrite sur un quart de feuille, était ainsi conçue : J'ai cessé de reconnaître Soulaïmân, fils d''Abdou'l-Mélik, comme mon souverain, et je me suis révolté contre lui. Qotaïba demanda un homme de bonne volonté pour porter ces lettres à Soulaïmân. Un de ses affranchis s'offrit pour remplir cette commission, et Qotaïba lui remit les trois lettres, en lui disant : Donne d'abord à Soulaïmân cette première lettre. Si, après l'avoir lue, il la remet à Yezîd, donne-lui la seconde, et s'il la communique également à Yezîd, donne-lui la troisième. Mais si, après avoir lu la première lettre, il la garde sans la communiquer à Yezîd, garde les deux autres et ne les montre à personne. Le messager se rendit en Syrie et se présenta devant le calife. Yezîd, fils de Mouhallab, assista à l'audience. Soulaïmân, après avoir lu la première lettre de Qotaïba, la tendit à Yezîd. Alors le messager lui remit la seconde, que Soulaïmân donna aussi à Yezîd. Puis

il lui remit la troisième. Soulaïmân, après avoir lu cette dernière, la tendit également à Yezîd, en disant : Nous avons mal agi envers Qotaïba, car c'est un homme capable et il a accompli de grandes choses. Il se leva, prit la troisième lettre dans sa main, et fit conduire le messager à l'hôtel des étrangers. Le lendemain il le fit appeler, lui donna cent dînârs et lui remit pour Qotaïba l'acte d'investiture du gouvernement du Khorâsân. Il fit accompagner le messager par un homme de la tribu d''Abdou'l-Qaïs, nommé Ça'ça'a. Quand ces deux hommes arrivèrent à 'Holwân, ils apprirent que Qotaïba s'était révolté. L'envoyé de Soulaïmân retourna en Syrie, tandis que l'autre continua sa route vers le Khorâsân.

Lorsque le messager fut de retour auprès de Qotaïba, celui-ci lui demanda ce qu'il avait à lui annoncer. — J'ai à t'annoncer, répliqua le messager, qu'un envoyé de Soulaïmân était en route pour t'apporter l'acte de nomination au gouvernement du Khorâsân; mais arrivé à 'Holwân, il a appris que tu avais levé l'étendard de la révolte contre Soulaïmân; alors il m'a remis cet acte et s'en est retourné. Qotaïba regretta ce qu'il avait fait. Il fit appeler ses frères et les consulta. Ils furent tous d'avis qu'il ne pouvait plus compter sur le pardon de Soulaïmân. Qotaïba fit ensuite appeler Bo'htorî, fils d''Abdallah, homme illustre, qui jouissait d'une grande autorité parmi les habitants du Khorâsân, et lui dit : Ô Bo'htorî, je t'ai éprouvé dans beaucoup de circonstances. Voilà ce que je viens de faire, et je ne me sens plus en sûreté vis-à-vis de Soulaïmân. Quel conseil me donnes-tu? Bo'htorî répondit : Soulaïmân te connaît; il sait quel est ton dévouement et quels sont les services que tu as rendus à la cause de l'islâm; il ne te tuera pas. — Hélas! s'écria Qotaïba, crois-tu que j'aie peur de la mort? Ce que je crains, c'est qu'il donne le gouvernement du Khorâsân à Yezîd, fils de Mouhallab, qui me fera compa-

raître devant lui et m'humiliera devant tout le monde; et à cela je préfère la mort. — Je pense, reprit Bo'htori, que Yezîd n'agira pas ainsi avec toi, s'il devient gouverneur du Khorâsân. J'espère même que ton envoyé reviendra en t'apportant à toi-même la nomination au gouvernement de la province. Ne précipite rien; tu ne sais pas comment les choses tourneront. Qotaïba dit : Hélas, ô Bo'htori, mon envoyé m'a apporté l'acte de nomination, mais l'envoyé de Soulaïmân, en apprenant à 'Holwân que je me suis révolté contre le calife, s'en est retourné.

Qotaïba fit ensuite appeler 'Hodhaïn, fils de Moundsir, le Bekrite, et lui dit : Père de Mo'hammed, je veux faire une chose, par laquelle le Khorâsân sera perdu pour les musulmans. — Quelle est cette chose? demanda 'Hodhaïn. Qotaïba dit : Je veux envoyer quelqu'un avec une armée vers Kâschghar et sur certaine route que je sais et par où je crains une attaque, pour les mettre en état de défense. Qu'en penses-tu? 'Hodhaïn répliqua : Il y a, ô émir, une seule route qu'il faudrait pouvoir fortifier, car alors tu serais à l'abri de toutes les attaques. — Et quelle est cette route? demanda Qotaïba. — C'est la route du terme fatal. Qotaïba, furieux de cette réponse, saisit dans sa colère son bonnet sur sa tête et le jeta par terre avec tant de violence qu'il se déchira en deux morceaux. — Tu te jettes un mauvais sort, dit 'Hodhaïn. — C'est que tu me mets continuellement en colère, s'écria Qotaïba, et tu dis des choses que je ne veux pas entendre! 'Hodhaïn se leva et sortit. Qotaïba fit appeler ses frères et délibéra avec eux. 'Abd-er-Ra'hmân, fils de Mouslim, dit : Rends-toi à Samarcande, et dis aux soldats : Ceux qui veulent rester avec moi, je partagerai avec eux tout ce que je possède; ceux qui désirent rentrer dans leurs foyers et dans leurs provinces savent ce qu'ils ont à faire; personne ne les retient. En agissant ainsi, tu n'auras

plus que des gens fidèles et dévoués avec toi, et alors déclare-toi indépendant de Soulaïmân. 'Abdallah, fils de Mouslim, dit : Déclare-toi sur-le-champ indépendant de Soulaïmân, et appelle les soldats à la révolte. — Voilà ce qu'il faut faire, s'écria Qotaïba. Il réunit les troupes et les harangua. Après avoir payé un tribut de louanges à Dieu, il s'exprima en ces termes : Vous savez, ô musulmans, que j'ai été pour vous un chef qui a réuni le frère au frère, et le fils au père. Je vous ai distribué le butin loyalement et vous ai payé votre solde fidèlement. Vous avez connu les émirs qui ont été avant moi. Omayya, fils d''Abdallah, n'a réduit aucun ennemi et n'a gagné le moindre butin, et il n'a pas su maintenir la discipline. Il a écrit à 'Abdou'l-Mélik que l'impôt du Khorâsân ne suffisait pas aux dépenses de sa cuisine. Mouhallab, fils d'Abou-Çofra, qui lui succéda, vous a tenus en suspens pendant trois ans, afin de savoir si vous étiez pénétrés de l'esprit de discipline ou de l'esprit de révolte; vos armes et vos vêtements se sont usés et votre argent s'est épuisé, vous n'avez gagné aucun butin et n'avez réduit aucun ennemi. Vous avez vu ensuite à l'œuvre son fils Yezîd. Puis vous avez été témoins de ma justice et de mon équité. Qu'avez-vous à répondre à cela? Personne ne répondit. Irrité de ce silence, Qotaïba s'écria : Que Dieu n'accorde pas sa grâce à celui qui mettrait sa confiance en vous ! Par Dieu, vous pouvez bien fendre la tête à une femme; car vous êtes des hommes rapaces et cupides ! Est-ce en temps de guerre ou en temps de paix que vous me servez ? Vous avez remplacé votre métier de tirer les cordes des bateaux par le métier des armes ! Vous êtes un ramassis de Bédouins ! Qu'ils soient maudits les Bédouins ! Ce sont des infidèles et des hypocrites ! Je vous ai pris derrière vos vaches et vos ânes, et maintenant que vous êtes devenus riches, que vous avez les mains remplies des dépouilles de la

Perse, et que vous avez eu pour serviteurs les princes de Soghd, [vous êtes fiers]! Par Dieu, si Yezîd, fils de Mouhallab, était votre émir, il vous briserait! Les troupes gardèrent le silence et s'en allèrent, et Qotaïba rentra dans son hôtel. Ses frères et les gens de sa famille vinrent le trouver et lui dirent: Qu'est-ce que tu viens de faire, ô émir? Tu as insulté tous les hommes respectables de l'armée; tu n'as épargné aucun de ceux qui sont tes parents et tes alliés. Tu as même attaqué les Benî-Bekr-ben-Wâïl, qui sont tes soutiens. Qotaïba répliqua : Je leur avais adressé la parole, et aucun d'eux n'a répondu; alors je suis entré en colère, et je n'ai pas su ce que je disais. Des hommes respectables ! Ils sont comme des chameaux de la dîme, ramassés de tous côtés! Les Benî-Bekr-ben-Wâïl, ce sont des filles publiques qui se donnent à tout le monde! Les Benî-Temîm, ce sont des singes! Les 'Abdou'l-Qaïs, ce sont des démons du désert! Par Dieu, si jamais je suis leur souverain, je les traiterai ignominieusement!

Les soldats allèrent trouver 'Abd-er-Ra'hmân Qaçarî, qui avait été offensé par Qotaïba, et lui dirent : Tu sais ce que l'émir a dit de nous et de nos amis? — Je l'ai appris, répondit Qaçarî. Maintenant que voulez-vous? — Nous voulons aller lui demander notre congé, pour retourner dans nos foyers. Il pourra alors se révolter contre Soulaïmân, s'il le veut, ou se soumettre; et s'il ne nous donne pas notre congé, nous partirons quand même. — Vous savez, reprit Qaçarî, que je suis son ennemi. Mais j'irai voir son frère 'Abd-er-Ra'hmân, qui est le meilleur d'entre eux. — C'est bien, répondirent les soldats. Qaçarî se rendit auprès d''Abd-er-Ra'hmân et lui dit : Je crois que ton frère Qotaïba a perdu la tête. S'il ne m'avait pas offensé, je lui aurais parlé; car les soldats menacent de se révolter contre lui et d'attenter à sa vie. Il faut que tu lui dises de les renvoyer dans leurs foyers, avant que les affaires

ne prennent une tournure grave et que l'on ne puisse plus conjurer le danger. 'Abd-er-Ra'hmân répliqua : Mon frère Qotaïba ne craint pas cela. Mais je pourrais charger un homme fidèle de les faire partir dans différentes directions et de leur assigner des garnisons dans les montagnes et les plaines. — Si tu fais cela, s'écria Qaçarî, ils prendront les armes contre vous ! Et il le quitta. 'Abd-er-Ra'hmân se rendit auprès de Qotaïba et lui communiqua les paroles de Qaçarî. — Qui est Qaçari, s'écria Qotaïba, pour parler ainsi ! Cette parole fut rapportée à Qaçarî, qui fit dire aux soldats : Sachez que je ne me mêle plus de vos affaires ; faites ce que vous voudrez. Alors l'armée résolut de se révolter contre Qotaïba. 'Hayyân, fils d'Iyâsal-Nabatî, averti de ce qui venait de se passer, vint trouver Qotaïba et lui dit : Tu t'es aliéné les troupes, ô émir ; donne-leur leur congé, afin qu'ils regagnent leurs foyers, pour éloigner le gros de leurs forces et pour te débarrasser des hommes hostiles et dangereux. Tu pourras ensuite prendre tes mesures. Qotaïba refusa. — Eh bien, reprit 'Hayyân, fais venir tes officiers et les gens de la Perse et prépare-toi en secret ; et quand tu auras des forces suffisantes, fais appeler ceux qui te sont hostiles et fais-leur couper la tête. Les autres deviendront ensuite tes auxiliaires. — Non, dit Qotaïba, je ne ferai pas cela. — Alors convoque les soldats, parle-leur avec douceur et cherche à les contenter par des faveurs. — Non, dit Qotaïba. — Alors, reprit 'Hayyân, tu es perdu ! Et il le quitta.

Qotaïba fit faire l'appel des troupes, et quand elles furent réunies, il se leva et les harangua. Après avoir payé un tribut de louanges à Dieu, il parla encore en termes violents et injuria les soldats. Puis il leur dit : Vous savez que, lorsque je suis venu ici, vous étiez vêtus de frocs vulgaires et vous aviez une nourriture grossière. Je vous ai donné des vivres de bonne

qualité et choisis, et vous ai fourni d'habits fins et élégants. Je vous ai enseigné ce que vous ne saviez pas et vous ai rendus célèbres et puissants. Quand, après la révolte d'Ibn-Asch'ath, à laquelle vous aviez pris part, vous êtes venus chercher auprès de moi un refuge contre la vengeance de 'Haddjâdj, je vous ai protégés. Or maintenant que vous n'avez plus rien à craindre, vous êtes ingrats et vous êtes là à vous plaindre de moi et à demander autre chose. Par Dieu, si je le voulais, je serais le plus puissant de tous les Arabes, au moyen de tout ce que Dieu m'a accordé ! Puis il s'écria : Où sont les archers, ceux qui, avec leurs flèches, lancées d'une main sûre, savent atteindre l'œil de l'ennemi et coudre la paupière à l'orbite? Les princes et nobles de la Perse, les nobles turcs, ceux de Soghd, de Bâdeghîs, du Tokhâristân et du Khorâsân se levèrent. Ils étaient plus de dix mille jeunes gens, tous archers habiles qui, lorsqu'ils lançaient une flèche, ne manquaient jamais le but. Qotaïba dit en les montrant : Voilà les plus grands personnages de la Perse, en fait de noblesse et en fait de vaillance. Ils vous sont supérieurs en toutes choses, et dans la guerre, ils sont plus braves que les Arabes ! Personne ne répondit à ce discours, et Qotaïba, plus irrité encore, garda le silence. Les soldats se séparèrent, résolus de tourner leurs armes contre Qotaïba.

Les officiers de Qotaïba se rendirent auprès de 'Hodhaïn, fils de Moundsir, le Bekrite, et lui dirent : Père de Mo'hammed, veux-tu que nous te nommions notre chef et que nous te chargions de la direction des affaires, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau gouverneur, de la part de Soulaïmân? Tu prendras soin de nos intérêts; car Qotaïba a complétement perdu la tête. 'Hodhaïn répliqua : Non, je ne me soucie pas de cela; car l'armée du Khorâsân est formée de trois corps, dont le principal, composé de guerriers de renom, est la tribu des Beni-

Temîm, qui ne consentiront jamais à laisser le commandement à quelqu'un qui ne serait pas pris parmi eux ; ils défendront Qotaïba. D'ailleurs, entre eux et les autres il y a de l'hostilité à cause du meurtre des Benî-Hâschim. — Tu as raison, répliquèrent les officiers ; ils se joindront aux gens de Modhar. Ils quittèrent 'Hodhaïn et se rendirent auprès d''Abdallah, fils de 'Haudsân, le Djohaïnite, et lui parlèrent de cette affaire. 'Abdallah refusa également. Ils retournèrent chez 'Hodhaïn et lui dirent : Les Benî-Bekr-ben-Wâïl n'hésiteront pas à te suivre. Sois notre chef ! — Non, répondit 'Hodhaïn ; je veux rester étranger à cette entreprise ; prenez un autre que moi ; car les Benî-Modhar ne consentiront pas à laisser enlever le commandement à leur tribu, à laisser tuer leur chef et à reconnaître un autre chef. Les officiers se retirèrent et allèrent trouver 'Hayyân, fils d'Iyâs, et lui demandèrent d'intervenir auprès de 'Hodhaïn, pour le déterminer à accepter le commandement. 'Hayyân vint chez 'Hodhaïn et lui dit : Pourquoi refuses-tu d'abandonner Qotaïba et de te laisser proclamer émir ? 'Hodhaïn répliqua : Père de Ma'mar, je t'adjure, par Dieu, de ne plus revenir sur cette affaire, car je ne peux plus en entendre parler ! Puis il s'assit et il continua : Je ne puis me tenir debout, tant je suis effrayé en songeant que Qotaïba pourrait être informé de ces projets. Laissez-moi et cherchez un autre chef ! 'Hayyân le quitta. Les officiers envoyèrent des émissaires à différentes tribus de Modhar et les firent inviter à une conférence. 'Hayyân leur dit : Il n'y a qu'un homme capable de diriger cette entreprise : c'est ce Bédouin Wakî', fils d'Abou-Soud, le Temîmite. C'est un guerrier très-brave, qui ne calcule pas les suites d'une affaire et qui ne se soucie pas de l'issue. De plus, il a beaucoup de parents qui suivent sa direction. Il fera certainement ce que nous demandons ; car il est ennemi de Qotaïba, qui lui a enlevé le commandement des

Benî-Temîm et l'a donné à Dhirâr, fils de 'Hoçaïn. Les conjurés se rendirent donc chez Wakî', et lui proposèrent d'être leur chef. Wakî' dit aussitôt : Tends ta main, ô 'Hayyân! 'Hayyân mit sa main dans celle de Wakî' et lui prêta le serment d'obéissance.

Lorsque Qotaïba apprit que 'Hayyân avait reconnu comme chef Wakî' et qu'il avait soulevé les troupes contre lui, il s'écria : Par Dieu, 'Haddjâdj m'avait bien dit, lorsque je lui donnai le gouvernement de Soghd, de ne point me fier à cet homme qui, un jour, me causerait des embarras! Qotaïba fit appeler un de ses familiers et lui donna l'ordre de tuer 'Hayyân. Celui-ci fut averti à temps, et quand Qotaïba envoya quelqu'un pour l'inviter à se rendre chez lui, il se fit excuser, disant qu'il était malade. Pendant ce temps, les soldats se présentaient, les uns après les autres, chez Wakî' et lui prêtaient le serment d'obéissance. La garnison du Khorâsân comptait, à cette époque, quarante mille guerriers de Baçra, dont neuf mille montagnards et sept mille hommes des Benî-Bekr, qui avaient pour chef 'Hodhaïn, fils de Moundsir; dix mille Benî-Temîm, commandés par Dhirâr, fils de 'Hoçaïn; quatre mille hommes de la tribu d''Abdou'l-Qaïs, commandés par 'Abdallah, fils d''Alwân; dix mille de la tribu d'Azd, commandés par 'Hayyân, fils d'Iyâs. Il y avait de plus quarante-sept mille hommes de Koufa..., commandés par Djahm, fils de Za'hr, et sept mille affranchis, sous le commandement de 'Hayyân. Quelques-uns disent que 'Hayyân était originaire du Khorâsân, d'autres de Daïlem. Toutes ces troupes étaient hostiles à Qotaïba, sauf les réserves qu'avait signalées 'Hodhaïn, fils de Moundsir. Ensuite 'Hayyân fit dire à Wakî' : Si je te prête mon concours dans la lutte contre Qotaïba, me donneras-tu l'intendance des impôts des provinces situées au-delà du fleuve? Wakî' lui promit ce poste.

Quelques personnes vinrent avertir Qotaïba des engagements des troupes envers Wakî' et de leurs projets de révolte, et l'en engagèrent à prendre immédiatement des mesures de précaution. Qotaïba refusa de croire à ces rapports. Wakî' était un hôte assidu dans la maison d''Abdallah, fils de Mouslim, où il passait son temps à boire avec 'Abdallah. Celui-ci dit à Qotaïba : C'est par jalousie qu'on dit ces choses, parce qu'on voit Wakî' chez moi. Encore hier soir il s'est enivré chez moi ; il a souillé ses vêtements, et on l'a emporté chez lui sans connaissance. Ce que l'on dit est faux et impossible. Cependant ceux qui prêtaient serment à Wakî' lui dirent : Père de Moutarraf, en te prêtant serment d'obéissance, c'est à Soulaïmân, fils d''Abd-ou'l-Mélik, que nous prêtons serment, et il est entendu que tu te soumettras à l'émir que Soulaïmân nommera. Wakî' répliqua : Je me soumettrai et obéirai au prince des croyants et à celui qu'il enverra.

Qotaïba chargea un homme, nommé Dhirâr, fils de Sinân, al-Dhabbî, de se rendre auprès de Wakî' et de lui prêter serment d'obéissance, afin de savoir si les rapports qui lui avaient été faits étaient vrais. Dhirâr vint trouver Wakî'. Celui-ci, se disant malade, s'était frotté les pieds de terre rouge; il avait les jambes enveloppées de bandages et deux de ses serviteurs se tenaient auprès de lui et procédaient à des enchantements contre l'érysipèle. Le messager de Qotaïba lui dit : L'émir t'appelle, ô père de Moutarraf. — Tu vois, répliqua Wakî', dans quel état je suis. Le messager retourna auprès de Qotaïba et lui rendit compte de sa mission. Qotaïba dit : Retourne. — Émir, dit le messager, je l'ai vu dans un état qui ne lui permet pas de venir. Je suis convaincu qu'il n'en échappera pas. — Retourne, dit Qotaïba, et amène-le dans un siége. Le messager alla de nouveau chez Wakî' et lui dit : L'émir ordonne que, si tu ne peux pas marcher, tu te fasses porter chez lui

dans un siége. Wakî' répliqua : Quand on me lève sur un siége, mes souffrances augmentent. Le messager rapporta cette réponse à Qotaïba. Celui-ci fit appeler Scharîk, fils de Çâmit, le Bâhilite, et une autre personne, et leur dit : Allez, amenez-moi Wakî'; s'il refuse de venir, apportez-moi sa tête. Thomâma, fils de Nâdjiya al-'Adawî, qui se trouvait présent, dit : Je l'amènerai, ô émir. Thomâma se rendit à la maison de Wakî' et lui dit : Vite, Qotaïba veut te prendre! Et il resta auprès de lui. Ensuite Wakî' dit à Thomâma de faire sonner le rappel. Le premier qui se présenta fut Horaïm, fils d'Abou-Ta'hma, avec huit mille hommes d'entre les Temîmites. Wakî' se fit donner un couteau, coupa les bandages qui enveloppaient ses jambes, revêtit son armure, prit son sabre et sortit. Tous ses compagnons arrivèrent en peu de temps, armés et équipés, et on se mit en marche vers l'hôtel de Qotaïba. Quelques amis de Qotaïba allèrent au-devant de Wakî' et lui dirent : Père de Moutarraf, parce que tu as eu des craintes du côté de l'émir, tu veux te charger d'une telle responsabilité? Ne le fais pas; crains Dieu, et ne joue pas ta vie! Wakî' dit à ses compagnons : Ces hommes me disent que si je voulais me rendre auprès de Qotaïba, je peux le faire en sûreté. Mais ils mentent, ces fils de courtisanes! On portera ma tête à Qotaïba, ou on m'apportera la sienne! On entendait partout les soldats crier et appeler leurs camarades à se rendre auprès de Wakî'; les Benî-Temîm et les autres troupes vinrent de tous côtés le rejoindre. Wakî' fit halte en face de l'hôtel de Qotaïba. Les Benî-'Abdou'l-Qaïs accoururent pour défendre Qotaïba; mais ils reconnurent bientôt qu'ils ne pourraient pas résister à un si grand nombre d'hommes.

Qotaïba, en entendant les clameurs devant son hôtel, demanda ce qui se passait. On lui dit que Wakî' était là avec toute l'armée. Il voulut aussitôt monter à cheval. Le cheval

qu'on lui amena, tomba. Qotaïba le fit ramener et s'assit sur un siége, vêtu d'une tunique, un manteau sur les épaules, le sabre au côté, et sur la tête un turban qu'il avait reçu de sa mère et qu'il portait toujours, quand il livrait une bataille. Ses frères et les gens de sa maison se tenaient près de lui sous le pavillon. Un homme de la famille de Qotaïba, nommé Yezîd, fils de Mouslim, qu'il avait précédemment outragé (il lui avait fait raser la tête et la barbe), vint maintenant se joindre aux insurgés, excita les hommes et déclama contre lui. Qotaïba demanda quel était cet homme qui criait ainsi, et apprenant que c'était Yezîd, fils de Mouslim, il dit à l'un de ceux qui se trouvaient près de lui : Va, et crie à haute voix : Benî-'Âmir, n'êtes-vous pas nos parents? Un homme nommé Mou'hçin, (Mou'haqqar?) répondit à ces paroles : C'est toi qui as abandonné les Benî-Âmir et qui les as insultés ! Qotaïba fit crier de nouveau : Je vous adjure par Dieu et par les liens de notre parenté! Mou'hçin répliqua : Tu as brisé toi-même les liens de la parenté. Que Dieu nous refuse son pardon, si nous te pardonnons jamais! Qotaïba fut très-affligé de cette réponse. Un brave guerrier d'entre ses amis, nommé Hobaïra le Djadîlite, lui proposa de lui apporter la tête de Wakî'. Qotaïba lui imposa le silence et lui ordonna de rester. 'Hayyân al-Nabatî arriva avec un certain nombre de Persans et se tint auprès de Qotaïba. 'Abdallah, fils de Mouslim, lui dit : Attaquons-les de ce côté-là ! — Il n'est pas encore temps d'attaquer, répondit 'Hayyân. — Donnez-moi mon arc ! s'écria Qotaïba en colère. — Ce n'est pas un jour où on emploie l'arc, lui dit 'Hayyân. Ensuite Wakî' envoya un messager à 'Hayyân pour lui rappeler l'engagement qu'il avait pris de passer de son côté. 'Hayyân dit à son fils : Fais attention à ce que je ferai. Quand je retournerai mon bonnet et que je me dirigerai vers Wakî', tu me suivras avec tes troupes.

Lorsque les Persans furent passés du côté de Wakî', Qotaïba ordonna à son frère Çâli'h de faire une tentative auprès des troupes, pour les ramener à lui, et de leur parler en sa faveur. Un homme de la tribu de Dhabba, nommé Soulaïmân, tira sur Çâli'h et le tua. Le corps de Çâli'h (qui était l'aîné des fils de Mouslim) fut porté par les soldats à l'hôtel. Qotaïba quitta sa place et resta quelque temps assis auprès du corps de son frère; puis il remonta sur son siége. 'Abdou'l-Mélik, fils de Mouslim, s'avança ensuite. Il fut tué également, atteint par une flèche qu'avait tirée un homme de la tribu de 'Hanîfa. Yezîd, fils d'al-Ahtam, l'Azdite, se tournant vers les gens de sa tribu, leur cria : Par Dieu, j'ai entendu dire à Qotaïba qu'il exterminerait tous les Benî-Azd jusqu'au dernier! Il se dirigea ensuite vers l'hôtel. Djahm, fils de Za'hr, al-Djo'fî, l'un de ceux qui [jusqu'alors] étaient restés fidèles à Qotaïba, marcha en avant. 'Hayyân, fils d'Iyâs, courut à lui et lui asséna un coup de sabre; il n'atteignit que le cheval, qui eut le cou brisé. Djahm sauta à terre. Alors 'Hayyân se sauva et revint auprès de Wakî'. L'un des insurgés s'écria : Il faut déjeuner de Qotaïba avant qu'il ne soupe de nous! Sur ces entrefaites on avait mis le feu aux écuries de Qotaïba, et le tumulte augmenta toujours. Enfin Qotaïba demanda un cheval; mais le cheval qu'on lui amena fut effrayé et s'arrêta. Qotaïba dit : C'est un jour néfaste! Puis son héraut s'approcha et lui dit : Sur quel mot d'ordre faut-il combattre? Qotaïba répondit : « Obéissance à Dieu et à son apôtre! » Le héraut se jeta sur les insurgés et lutta jusqu'à ce qu'il fût tué. Au moment où les hommes de Wakî' pénétrèrent à l'intérieur du pavillon, Iyâs, fils de Baïhas, 'Abdallah, fils de Walân, et 'Abdou'l-'Azîz, fils de 'Hârith, qui se tenaient auprès de Qotaïba, le quittèrent et le laissèrent seul. Qotaïba, en voyant parmi les compagnons de Wakî' un de ses propres

parents, nommé Haïtham, fils de Moudjayyid, récita ces vers :

« Je lui ai appris chaque jour à tirer de l'arc, et quand il est devenu fort, il tire sur moi ! »

Les Benî-Azd et les Benî-Bekr furent les premiers à l'assaut. Après avoir coupé les cordes du pavillon, ils envahirent l'estrade. Sa'd l'Azdite et Djahm, fils de Za'hr, se précipitèrent sur Qotaïba. Djham tira sur lui une flèche et Sa'd l'attaqua avec son sabre, et ils le tuèrent. Onze fils ou petit-fils de Mouslim trouvèrent la mort en ce jour, et Wakî' fit attacher leurs corps à des poteaux. Les sept fils de Mouslim étaient Qotaïba, 'Abd-er-Ra'hmân, ['Abdou'l-Kerîm], 'Abdallah [al-Faqîr], Çâli'h, Yasâr et Mo'hammed. Les petits-fils qui furent tués étaient Kethîr, fils de Qotaïba, Ya'lâ, fils d''Abd-er-Ra'hmân, et deux autres.

Après la mort de Qotaïba, Hammâm ar-Riyâ'hî monta sur la tribune et prononça un long discours. Wakî' l'interrompit en disant : Laisse là ces paroles inutiles ! Puis il ajouta : Qotaïba a voulu me tuer, et c'est lui qui a été tué par moi ! Il donna ensuite l'ordre de chercher la tête de Qotaïba. On lui dit qu'elle était entre les mains des Benî-Azd. Wakî' sortit dans la rue et s'écria : Par Dieu, je ne partirai pas d'ici, à moins que l'on ne m'apporte la tête de Qotaïba ou que l'on réunisse ma tête à la sienne ! Il fit planter un poteau et dit : Il faut absolument que je me fasse craindre en faisant pendre quelques-uns. Cela sera une leçon pour les autres ! 'Hodhaïn lui dit : Père de Moutarraf, calme-toi ; on va t'apporter à l'instant la tête de Qotaïba. 'Hodhaïn se rendit auprès des Benî-Azd et leur dit : Vous êtes les plus sots des hommes. Vous jurez obéissance à quelqu'un ; et maintenant qu'il a accompli une si grande action, vous lui faites de l'opposition ! Rendez cette maudite tête ! On la porta à Wakî', qui donna trois mille dirhems à celui qui l'avait détachée du corps de Qotaïba,

et la fit porter par Bâsit, fils d''Abdou'l-Kerîm, à Soulaïmân. Les Persans, en apprenant la mort de Qotaïba, dirent : S'il avait été l'un des nôtres, nous aurions placé son corps dans un coffre que nous aurions toujours fait porter à la tête de nos armées, afin d'obtenir la victoire; car jamais homme n'a accompli dans le Khorâsân tant de choses, et jamais personne n'a remporté tant de victoires, que lui. Mo'hammed-ben-Djarîr rapporte le fait suivant : Quelques Ghassânides, qui voyageaient dans l''Irâq, rencontrèrent un homme qui portait un bâton et un sac de voyage. Ils lui demandèrent d'où il venait. — Du Khorâsân, répondit-il. — Y a-t-il quelque chose de nouveau? lui demandèrent-ils encore? — Oui; Qotaïba a été tué hier. Comme il remarquait leur étonnement, il leur dit : Savez-vous d'où je suis parti hier soir? De l'Afrique. Et, après ces mots, l'étranger s'éloigna rapidement. Nous le suivîmes, racontent les Ghassânides, de toute la vitesse de nos chevaux; mais il courut aussi vite qu'une flèche et disparut bientôt à nos regards.

En cette même année, Soulaïmân, fils d''Abdou'l-Mélik, ôta à Khâlid, fils d''Abdallah, al-Qasrî, le gouvernement de la Mecque, et nomma à sa place Tal'ha, fils de Dâoud, al-'Hadhramî. Maslama, fils d''Abdou'l-Mélik, fit une expédition dans le pays de Roum, et y prit la forteresse nommée 'Auf (?) et plusieurs autres forteresses.



CHAPITRE LV.

YEZID, FILS DE MOUHALLAB, GOUVERNEUR DU KHORASAN.

Lorsque, à l'avénement de Soulaïmân au califat, Yezîd, fils de Mouhallab, fut nommé gouverneur de l''Irâq, il fit les réflexions suivantes : L''Irâq, se disait-il, a été épuisé par

'Haddjâdj. Je serai donc obligé, pour recouvrer l'impôt, d'employer contre les habitants des moyens violents et de faire mettre en prison ceux qui ne l'acquitteraient pas volontairement. Or Dieu les a affranchis. Si j'emploie ces moyens, je ressemblerai à 'Haddjâdj. D'un autre côté, si je n'envoie pas à Soulaïmân la même somme que 'Haddjâdj envoyait à Walîd, il sera mécontent et je pourrais encourir sa disgrâce. Yezîd se rendit auprès de Soulaïmân et lui exposa cette situation ; puis il lui dit : Que le prince des croyants veuille me dispenser de cette charge; je lui indiquerai un homme qui connaît bien l'administration et la gestion des finances ; qu'il lui confie ce gouvernement. — Quel est cet homme? demanda Soulaïmân. Yezîd lui nomma Çâli'h, fils d''Abd-er-Ra'hmân. Soulaïmân agréa ce choix, fit délivrer à Çâli'h l'acte d'investiture et le fit partir pour l''Irâq. Çâli'h était donc chargé de l'intendance de l'impôt et Yezîd des affaires de la guerre. Yezîd, en arrivant dans l''Irâq et en prenant possession de son poste, harangua le peuple. Mais il se trouvait bientôt gêné par Çâli'h. Yezîd était un homme libéral et généreux et dépensait tout ce qu'il avait. Il tenait toujours table ouverte. Çâli'h voyait avec chagrin cette prodigalité et ne voulait pas lui fournir tout l'argent qu'il réclamait. Yezîd avait fait préparer mille tables pour traiter le peuple. Çâli'h donna l'ordre de les enlever. Alors Yezîd lui fit dire de mettre cette dépense à son compte personnel. Puis il acheta une grande quantité de meubles et d'effets, pour le payement desquels il envoya des mandats à Çâli'h. Celui-ci refusa d'accepter ces mandats. Yezîd se mit en colère et s'écria : C'est moi-même qui me suis créé cette situation ! Çâli'h se rendit auprès de Yezîd, qu'il trouva au milieu d'un banquet. Yezîd l'invita à prendre place. Çâli'h lui dit : Que signifient ces mandats que tu m'as envoyés? Le revenu de l'impôt ne suffirait pas à ces dépenses! Yezîd répliqua : Je

t'ai envoyé un mandat de cent mille dirhems, à inscrire à mon compte personnel. Çâli'h dit : J'ai déjà fourni à tes besoins personnels et j'ai payé tout ce que tu as demandé pour l'armée; mais il est impossible de satisfaire à toutes tes dépenses. Le prince des croyants n'approuvera pas cela. — Eh bien, reprit Yezîd, paye encore cette fois ces mandats, ô Çâli'h. — Je le ferai, répondit Çâli'h; mais ne m'en envoie pas d'autres. Yezîd le promit.

Après le départ de Yezîd pour l''Irâq, Soulaïmân avait fait appeler 'Abdou'l-Mélik, fils de Mouhallab, pour lui confier le gouvernement du Khorâsân; mais il n'avait pas encore donné suite à son projet. Cependant 'Abdou'l-Mélik écrivit à Djarîr, fils de Yezîd, le Djohaïnite, et à quelques-uns de ses amis dans l''Irâq, que le calife lui avait proposé le gouvernement du Khorâsân. Yezîd, fils de Mouhallab, eut connaissance de cette négociation, et comme il était très-mécontent de sa position dans l''Irâq à cause de Çâli'h, il fit appeler 'Abdallah, fils d'Ahtam, et lui dit : Je t'ai fait appeler afin que tu m'aides dans une affaire qui me préoccupe beaucoup. — Je suis à tes ordres, lui dit 'Abdallah. Yezîd reprit : Tu sais dans quelle situation difficile je me trouve ici. Il n'y a pas de gouverneur dans le Khorâsân, et j'ai appris que le prince des croyants veut nommer à ce poste mon frère 'Abdou'l-Mélik. Sais-tu ce qu'il faudrait faire afin que j'obtienne moi-même ce gouvernement? — Oui, répliqua 'Abdallah; donne-moi une mission auprès du calife, et j'espère te rapporter ta nomination au gouvernement du Khorâsân. Yezîd, après avoir recommandé à 'Abdallah le secret, écrivit à Soulaïmân une lettre, dans laquelle il lui rendait compte de l'état de la province de l'Irâq; il lui parla ensuite avec beaucoup d'éloges d''Abdallah, fils d'Ahtam, et ajouta : Le prince des croyants pourra l'interroger sur tout ce qui concerne l'Irâq et le Khorâsân; car per-

sonne ne connaît ces provinces aussi bien que lui. Yezîd donna à 'Abdallah trente mille dirhems, et 'Abdallah partit. Quand il se présenta devant Soulaïmân, celui-ci lui dit : Yezîd m'a écrit que tu connais bien l''Irâq et le Khorâsân. — Prince des croyants, répliqua 'Abdallah, je les connais en effet mieux que personne; car je suis né dans le Khorâsân, et j'y ai été élevé. — Alors, reprit Soulaïmân, désigne-moi quelqu'un à qui je puisse confier le gouvernement de cette province. 'Abdallah dit : Le prince des croyants connaît mieux [que moi les hommes capables. Qu'il m'interroge.] Soulaïmân lui nomma d'abord un Qoraïschite. — Ce poste ne lui convient pas, répondit 'Abdallah. Soulaïmân nomma ensuite 'Abdou'l-Mélik, fils de Mouhallab. — Il ne convient pas à ce poste, dit 'Abdallah. Après avoir proposé plusieurs autres, Soulaïmân prononça le nom de Wakî'. 'Abdallah dit : Wakî est un brave guerrier; mais c'est un Bédouin sauvage. — Malheur à toi, s'écria Soulaïmân, qui donc alors convient à ce poste? — J'en connais un, reprit 'Abdallah, auquel le prince des croyants n'a pas pensé. — Qui est-ce? — Je ne le nomme pas, à moins que le prince des croyants me garantisse que je n'en aurai pas des désagréments. — Soit; qui est-ce? — Yezîd, fils de Mouhallab. — Soulaïmân dit : Yezid est dans l''Irâq, et je crois qu'il aime mieux l''Irâq que le Khorâsân. — En effet, répliqua 'Abdallah, le prince des croyants a raison; mais il faut l'envoyer dans le Khorâsân malgré lui. Donne-lui l'ordre de confier l''Irâq à un lieutenant et de se rendre lui-même dans le Khorâsân. — C'est juste, dit Soulaïmân, voilà un bon conseil. Il fit aussitôt écrire pour Yezîd l'acte de nomination au gouvernement du Khorâsân, le remit à 'Abdallah et adressa à Yezîd une lettre, dans laquelle il lui dit : J'ai trouvé Ibn-Ahtam tel que tu me l'avais décrit, plein de bon sens et d'intelligence. Une semaine après, 'Abdallah était de retour à Wâsit et remit à Yezîd l'acte de sa nomination.

Yezîd, très-heureux de son nouveau poste, fit aussitôt des préparatifs pour le départ, et envoya en avant son fils Moukhallad. Le lendemain, il désigna comme son lieutenant à Wâsit, Djarrâ'h, fils d''Abdallah, al-'Hakamî, et 'Abdallah, fils de Hilâl, comme son lieutenant à Baçra, et confia ses biens personnels à la garde de son frère Merwân à Baçra; il se mit ensuite en route pour le Khorâsân. Lorsque Moukhallad fut arrivé à proximité de Merw, il envoya en avant son lieutenant 'Omar, fils d''Abdallah, fils de Sinân, al-'Askarî. 'Omar vint à Merw, où Wakî' exerçait alors les fonctions de gouverneur. Wakî' lui fit dire de se rendre auprès de lui pour une conférence. 'Omar lui fit répondre : Bédouin sauvage et sot, tu veux que moi qui viens de voyage, je me rende auprès de toi? Allons, va recevoir ton émir! Les notables et principaux habitants de la ville allèrent à la rencontre de Moukhallad. Wakî' voulut se soustraire à cette obligation, mais il fut forcé par 'Omar d'aller avec les autres. Quand Moukhallad fut en vue, tous descendirent de cheval et avancèrent à pied. Trois personnes seulement restèrent à cheval, à savoir Wakî', Mo'hammed-ben-'Hamrân al-Soghdî, et 'Abbâd, fils de Laqît ; mais on les fit descendre de force. Moukhallad, après avoir fait son entrée dans la ville de Merw, et avant l'arrivée de son père, donna l'ordre d'arrêter Wakî' et ses partisans et leur infligea différentes punitions. Wakî' avait gouverné le Khorâsân depuis la mort de Qotaïba, c'est-à-dire depuis neuf mois, d'autres disent depuis dix mois.

Yezîd, fils de Mouhallab, vint à Merw en l'an 97, et commença aussitôt une série d'expéditions au-delà des frontières du Khorâsân, dans des contrées où Qotaïba n'avait pas pénétré. Il remporta une victoire après l'autre, prit un grand nombre de forteresses et conquit des richesses immenses. Il fit saisir partout les hommes qui avaient prêté assistance à

Qotaïba et les fit mettre en prison. On rapporte dans des ouvrages autres que celui de Mo'hammed-ben-Djarîr, que parmi ceux que Yezîd avait fait arrêter, se trouvait Abou'l-'Hasan al-Ghanawî, qui adressa de sa prison à Yezîd une pièce de vers, dans lesquels il lui disait : Ne fais pas à moi ce que l'on t'a fait endurer, lorsque tu étais prisonnier. Pratique plutôt la clémence et le pardon. Agis comme ton père a agi envers ses sujets. Yezîd se relâcha alors de sa sévérité. Avant de partir pour l'expédition de Gorgân qu'il avait projetée, il fit arrêter 'Amr, fils de Mouslim et frère de Qotaïba; il le fit torturer et charger de chaînes, et donna à son frère Moudrik l'ordre d'obtenir de lui par la force le payement de certaines sommes. Moudrik confisqua tous ses biens. Ensuite Yezîd le fit venir et lui dit : Malheur à toi! On amasse des richesses pour trois raisons; soit pour mener soi-même une vie agréable, soit pour venir en aide à ses parents et à ses amis, soit enfin pour se mettre à l'abri du malheur et pour le détourner! — Cet homme, répliqua 'Amr, en montrant Moudrik, ne m'a rien laissé. Moudrik lui jeta l'encrier au visage et lui adressa des injures. 'Amr fut blessé et inondé de sang. Mo'hammed, fils de Mouhallab, dit à ses frères : N'avez-vous jamais éprouvé un traitement pareil, pour vous sentir assurés que vous ne tomberez plus dans le même état! Puis il quitta Yezîd.

CHAPITRE LVI.

SOULAÏMAN ENVOIE MASLAMA A LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE.

En l'an 98 de l'hégire, Soulaïmân envoya Maslama contre Constantinople et lui ordonna d'assiéger cette ville jusqu'à ce qu'il l'eût prise. Lorsque Maslama fut arrivé près de Constan-

tinople, il donna l'ordre aux cavaliers de charger chacun son cheval de deux *moudd* de grains. Aux portes de la ville, il fit réunir tout le grain en un tas haut comme une montagne, et défendit ensuite aux soldats de rien prendre de ces grains pour leur nourriture. Puis il leur recommanda de cultiver et d'ensemencer la terre, et il fit construire des habitations en bois, et on passa ainsi l'hiver. Les soldats se procuraient des vivres par le pillage dans la contrée, jusqu'au moment où ils récoltèrent les fruits qu'ils avaient semés. Il y avait avec Maslama, devant Constantinople, plusieurs chefs de Syrie, tels que Khâlid, fils de Ma'dân, 'Abdallah, fils d'Abou-Zakaryâ le Khozâ'ite, et Moudjâhid, fils de Djabar. Il ne quitta le pays de Roum que lorsqu'il apprit la mort de Soulaïmân.

Mo'hammed-ben-Djarîr rapporte que Soulaïmân, en montant sur le trône, résolut d'entreprendre une expédition dans le pays de Roum. Il établit son camp à Dâbiq, et donna à son frère Maslama le commandement. Les habitants de Roum tremblaient devant les musulmans et craignaient surtout Maslama, qui avait remporté tant de victoires sur eux. Léon, prince de l'Arménie, lui fit demander de lui envoyer quelqu'un pour négocier. Maslama envoya ['Omar-ibn-] Hobaïra. Léon lui dit : Vous êtes les plus sots des hommes. — Pourquoi? demanda [Ibn-] Hobaïra. — Parce que, reprit Léon, vous vous remplissez le ventre avec tout ce que vous trouvez; et celui qui fait ainsi n'est pas intelligent. Par ces paroles, Léon faisait allusion à Soulaïmân, qui était grand mangeur. Ibn-Hobaïra répondit : Nous sommes des hommes à qui leur religion prescrit d'obéir à leur prince. — Tu as raison, répliqua Léon, et c'est pour la religion que nous sommes en guerre; mais à présent il s'agira de la suprématie. Cependant si tu veux éloigner l'armée musulmane, nous vous payerons un dînâr sur trente [de notre fortune]. Ibn-Hobaïra ayant communiqué cette proposition à

Maslama, celui-ci [ne] l'accepta [pas]. Ibn-Hobaïra retourna auprès de Léon et lui dit : Il n'accepte pas ta proposition. Quand je suis venu le trouver, il venait de manger, il s'était rempli le ventre et il dormait; et lorsqu'il s'est réveillé, son esprit était obscurci par les humeurs, et il ne comprenait pas ce que je lui disais. Les patriciens de Roum envoyèrent à Léon le message suivant : Si tu fais partir ce Maslama, nous te proclamerons empereur. Et ils en prirent l'engagement formel. Léon fit dire à Maslama : Sache que les habitants ont acquis la conviction que tu n'attaqueras pas la ville par les armes, mais que tu as l'intention de l'assiéger aussi longtemps que dureront tes provisions. Si tu faisais brûler ces provisions, j'espère pouvoir te livrer la ville. Maslama donna l'ordre de brûler les grains qu'il avait mis en réserve. Alors les gens de Roum prirent le dessus, et les musulmans se trouvaient dans une situation très-grave et faillirent tous périr. Cet état dura jusqu'à la mort de Soulaïmân.

Mo'hammed-ben-Djarîr rapporte [d'après une autre tradition] que Soulaïmân, en arrivant à Dâbiq, avait juré qu'il ne retournerait pas avant que l'armée qu'il avait envoyée dans le pays de Roum ne fût entrée dans Constantinople. Or le roi de Roum mourut. Léon vint trouver Soulaïmân, lui annonça cet événement et promit de lui livrer le pays de Roum. Soulaïmân envoya Maslama avec lui. Arrivé devant Constantinople, Maslama fit amasser tous les vivres qui se trouvaient aux alentours et mit le siége à la ville. Léon entra dans la ville et fut proclamé empereur. Il écrivit à Maslama, lui annonça son avénement au trône et lui dit : Nous allons faire la paix; autorise-nous à prendre des vivres hors la ville, autant qu'il nous en faut; les habitants estimeront ton équité et ne craindront plus les musulmans, et vous serez libres d'entrer et de sortir. Maslama consentit. Léon avait fait préparer des vaisseaux, et on

transporta, dans une nuit, tous les vivres dans la ville; il n'en resta rien dehors. Le lendemain, Léon prit les armes contre les musulmans, après les avoir trompés par une ruse qui aurait été indigne même de la part d'une femme. Les musulmans furent consternés; leur situation devint telle qu'ils ne pouvaient plus sortir de leur camp; les gens de Roum, enhardis, leur donnèrent la chasse. Après avoir mangé leurs chevaux, les musulmans n'avaient d'autre nourriture que des cadavres d'animaux impurs et des feuilles d'arbres. Soulaïmân ne pouvait leur envoyer aucun secours de Dâbiq. Cela dura ainsi jusqu'à la mort de Soulaïmân et l'avénement d''Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz, qui écrivit à Maslamà et le rappela.

Ce fut en cette même année 98 que Soulaïmân désigna comme son successeur au trône son fils Ayyoub.

CHAPITRE LVII.

CONQUÊTE DU GORGAN ET DU TABERISTAN PAR YEZÎD, FILS DE MOUHALLAB.

Du temps des rois perses, le Gorgân était entouré d'un mur de briques, dont il existe encore des restes, et qui était défendu par une grande forteresse contre les attaques des Turcs. Le mur était très-élevé et s'étendait d'un côté jusqu'à la mer du Khârezm, et à son extrémité opposée, on avait établi des ouvrages de fortification, de sorte que les Turcs ne pouvaient pas pénétrer dans le pays par le Khârezm. Schâpour Dsou'l-Aktaf, Khosrou, Hormouzd, Qobâd, Fîrouz, Nouschirwân, et d'autres rois qui avaient essayé de s'emparer du Gorgân, avaient échoué dans cette entreprise, à cause de ce mur solidement construit et à cause de la population nombreuse de la

contrée. Cependant les habitants de Gorgân, attaqués souvent par les Turcs, avaient fait la paix avec eux; les Turcs s'étaient mêlés aux indigènes et étaient demeurés dans le pays; ils s'étaient ensuite retirés ; mais plus de quatre mille hommes étaient restés dans le Gorgân, et pendant l'hiver ils descendaient [des montagnes], pillaient et massacraient les habitants et les opprimaient. Tel était l'état des choses, au moment où Dieu fit apparaître dans le monde l'islamisme. C'est alors que Sa'îd, fils d''Âç, sous le califat d''Othmân, envahit le Gorgân. Les habitants demandèrent la paix et lui payèrent la somme de deux millions de dirhems. Après avoir reçu cet argent, Sa'îd se retira. Depuis lors, aucun général n'avait attaqué cette province. Or la route [de l''Irâq] au Khorâsân passait par Reï et Dâmeghân; mais comme on y était exposé à toute sorte de dangers et de difficultés, on préférait, pour s'y rendre, traverser le Fars et le Kirmân. Qotaïba, fils de Mouslim, fut le premier qui établit une communication entre Qoumès et le Khorâsân. Il avait souvent demandé à 'Haddjâdj l'autorisation d'entreprendre la conquête du Gorgân; mais 'Haddjâdj lui avait répondu : Garde-toi d'entreprendre une expédition, dans laquelle tu pourrais rencontrer des difficultés que tu serais hors d'état de surmonter. Évite absolument de toucher aux frontières du Gorgân. Soulaïmân, fils d''Abdou'l-Mélik, quand il apprenait les conquêtes que Qotaïba faisait dans le Khorâsân, avait souvent dit à ses familiers : Voyez les conquêtes de Qotaïba ! Yezîd, fils de Mouhallab, lui avait toujours répondu que ces conquêtes n'étaient pas importantes, qu'une véritable conquête serait celle de Gorgân, province qu'aucun roi n'avait encore réussi à soumettre. Maintenant qu'il était gouverneur du Khorâsân, Yezîd n'avait pas d'autre pensée que la conquête du Gorgân.

Après avoir séjourné à Merw trois ou quatre mois, pendant

lesquels il s'occupait de régler l'administration du Khorâsân, il confia le gouvernement de la province à son fils Moukhallad et se mit en campagne pour attaquer Dihistân et Gorgân. Lorsqu'il arriva à proximité de ces villes, il sentit une odeur de pourriture et il en demanda la cause. On lui dit que Qotaïba avait livré en cet endroit une bataille à Çoul, roi des Turcs, et avait tué un grand nombre de ses soldats, et que cette odeur provenait des cadavres. Yezîd s'écria : Que Dieu réprouve Qotaïba ! Il demanda ensuite où se trouvait Çoul. On lui répondit : Il est à Gorgân, et son armée à Dihistân. Yezîd se dirigea sur Gorgân. Çoul quitta Gorgân et vint à Dihistân. Dans des ouvrages autres que celui de Mo'hammed-ben-Djarîr, il est dit que la garnison de Gorgân se composait de plus de deux cent mille hommes. Yezîd marcha contre cette armée avec trente mille hommes, troupes de Syrie, de l''Irâq et du Khorâsân, non compris les affranchis, les esclaves et les volontaires des différentes villes. Quand les deux armées furent en présence l'une de l'autre, elles s'attaquèrent avec ardeur. Un homme de l'armée de l''Irâq, Mo'hammed, fils d''Abd-er-Ra'hmân, fils d'Abou-Sabra al-Djo'fî, vit un Turc qui combattait avec acharnement. Il s'avança vers lui. Le Turc lui asséna un coup de sabre sur la tête; le sabre pénétra dans le heaume, et le Turc, malgré ses efforts, ne put l'en retirer. Mo'hammed-ibn-Abou-Sabra le frappa à son tour et le tua; il revint ensuite au camp des musulmans. Mo'hammed-ben-Djarîr rapporte qu'un jour, le combat étant engagé entre les deux armées, Yezîd, fils de Mouhallab, se tenait dans un endroit écarté, au milieu de ses frères et ses cousins, au nombre d'environ quatre cents hommes. Ils furent subitement attaqués par un corps de quatre mille Turcs. Yezîd en personne, Mo'hammed-ibn-Abou-Sabra, Ibn-Za'hr, 'Haddjâdj, fils de 'Hâritha, le Djoma'hite, et les autres guerriers célèbres qui étaient avec

Yezîd, chargèrent les quatre mille Turcs et les mirent en fuite. L'armée des Turcs fut obligée de céder et Yezîd bloqua la ville de Dihistân si complétement qu'un oiseau même ne pouvait y pénétrer. Lorsque la garnison eut épuisé ses vivres, Çoul envoya un messager à Yezîd et demanda la paix. Yezîd consentit à lui accorder la paix, à condition qu'il sortît de la ville. Çoul lui fit dire : Si tu m'accordes la vie sauve, à moi et aux gens de ma maison, et si tu nous laisses nos biens, je te livrerai la ville et tout ce qu'elle contient. Yezîd accepta ces conditions et les lui garantit dans le traité de capitulation qu'il fit rédiger. Il occupa la ville de Dihistân, où l'on fit un butin immense en or et en esclaves. On massacra quatorze mille Turcs en un seul endroit. Yezîd annonça sa victoire à Soulaïmân, fils d''Abdou'l-Mélik, et marcha ensuite sur Gorgân.

Les habitants de Gorgân, chaque fois qu'une armée musulmane venait les attaquer, demandaient la paix en consentant à payer toute somme d'argent qui leur était imposée; ils donnaient tantôt cent mille, tantôt deux cent mille dirhems. Lorsque Yezîd arriva à Gorgân, les habitants, qui le craignaient beaucoup, demandèrent la paix, qu'il leur accorda, en exigeant d'eux le payement de trois cent mille dirhems. Il y laissa un corps de troupes sous le commandement d'Asad, fils d''Abdallah, l'Azdite, et se dirigea vers le Taberistân. Le roi du Taberistân était, à cette époque, Guîl Guîlân, qui avait une armée nombreuse. Yezîd, après avoir envoyé en avant des charpentiers, qui devaient couper les arbres et préparer des routes praticables, fit partir son frère Moudrik avec l'avant-garde, composée de quatre mille hommes. Le Sipehbed, averti de la marche des musulmans, voulut s'enfuir et gagner le pays de Daïlem; mais il se ravisa et résolut de résister. Il fit demander du secours au roi de Daïlem, qui lui envoya dix mille hommes. Yezîd, informé de ces préparatifs de résistance, fit

partir vingt mille hommes sous le commandement de son fils Khidâsch, pour secourir Moudrik. Le général du Sipehbed, qui avait nom Soulaïmân, vint à la rencontre des musulmans, et une grande bataille s'engagea. Mo'hammed, fils d'Abd-er-Ra'hmân, fils d'Abou-Sabra, combattait au premier rang des musulmans. Un officier daïlemite s'avança et provoqua les guerriers de l'armée musulmane à un combat singulier. Ibn-abi-Sabra répondit à ce défi et lutta avec lui. Cependant les Daïlemites, du haut des montagnes, lancèrent des flèches, des javelots et des pierres sur les musulmans, qui ne purent parvenir à s'emparer de ces hauteurs et revinrent auprès de Yezîd, fils de Mouhallab. L'armée du Sipehbed coupa à l'armée musulmane toutes les routes et tous les passages. Le roi du Taberistân adressa au Merzebân, prince de Gorgân, une lettre en ces termes : Il faut que tu fasses égorger la garnison, que Yezîd, fils de Mouhallab, a laissée parmi vous, que tu amènes tes troupes et que tu t'empares des routes, afin de couper à Yezîd sa retraite. Le prince de Gorgân, gagné par les promesses du prince de Taberistân, fit ce que celui-ci lui demanda. La plus grande partie de la garnison musulmane de Gorgân, composée de quatre mille hommes commandés par 'Abdallah, fils d'Asad, fut massacrée; il n'en échappa qu'un petit nombre de soldats qui restèrent cachés dans un endroit écarté jusqu'à l'arrivée de Yezîd.

Lorsque Yezîd reçut la nouvelle de cet événement, il fut consterné. Il fit appeler 'Hayyân al-Nabatî, qui était Daïlemite (on l'appelait al-Nabatî, parce qu'il bégayait et ne pouvait se faire comprendre; mais il était plein de ruse et très-intelligent). Yezîd qui, antérieurement à cette époque, l'avait maltraité, lui dit : Père de Ma'mar, j'ai mal agi envers toi; mais je me rappelle les services que tu as rendus plusieurs fois aux musulmans. Tu sais les nouvelles qui sont arrivées du Gor-

gân, et comment ces gens nous ont coupé toutes les routes. Je te supplie, au nom de Dieu et au nom de la religion, de faire ton possible pour conclure un traité de paix entre nous et le Sipehbed. — Je suis à tes ordres, répliqua 'Hayyân. Puis il monta à cheval et se rendit auprès du Sipehbed, auquel il dit : Quoique je professe la religion musulmane, comme je suis de la même race que toi, je désire t'être utile, et tes intérêts me sont plus chers que ceux de Yezîd. C'est moi qui ai négocié la paix entre lui et les Turcs, qui tous ont accepté et suivi mes conseils. Je t'engage à les suivre également. Ne te laisse pas entraîner par le succès que tu as remporté sur les musulmans et par leur déroute. Je suis convaincu que tu ne pourras pas résister à Yezîd et vaincre l'armée de Soulaïmân, fils d''Abd-ou'l-Mélik. Yezîd a envoyé des messagers à toutes les stations les plus rapprochées pour faire venir des renforts. En ce moment-ci, il est disposé à conclure la paix avec toi ; mais lorsque ses troupes seront arrivées, il ne voudra plus t'accorder la paix. Je suis donc d'avis que tu fasses la paix avec lui, afin qu'il s'éloigne et qu'il retourne dans le Gorgân, pour faire tomber sur ses habitants tout le poids de sa colère, car ils l'ont trahi. Le Sipehbed dit : Malheur à toi, ô 'Hayyân ! On m'avait dit que Yezîd t'avait maltraité et qu'il t'avait extorqué deux cent mille dirhems. Et maintenant tu te prêtes à être son messager ! — C'est vrai, répliqua 'Hayyân ; mais je ne veux pas abandonner tes intérêts, à cause des torts qu'il a eus envers moi ; et s'il t'arrivait des difficultés par suite de cette paix, je serais là pour t'aider de ma fortune et de ma personne. C'est par un tel langage que 'Hayyân réussit à tromper le Sipehbed et à conclure la paix entre lui et Yezîd. Il fut stipulé que le Sipehbed donnerait sept cent mille dirhems, quatre cents charges de safran ou leur prix, quatre cents esclaves portant chacun un plat d'argent, qui contiendrait un châle et une pièce de soie, et un

anneau d'or ou d'argent. 'Hayyân revint auprès de Yezîd et lui dit : Envoie des hommes pour porter le prix de la paix. — Est-ce nous qui le payons, ou eux qui le payent? demanda Yezîd. — Ce sont eux qui le payent, répliqua 'Hayyân. Yezîd fut très-heureux et, après avoir reçu lesdits objets, il reprit la route du Gorgân.

Yezîd, en revenant dans le Gorgân, jura que, s'il triomphait des ennemis, il ne ferait cesser le massacre que lorsque le sang versé coulerait à flots et mettrait en mouvement un moulin, et qu'il aurait mangé le pain fait avec de la farine provenant de ce moulin. Le Merzebân, averti de l'approche des musulmans, s'enfuit et s'enferma dans un château, situé au haut d'une montagne, au milieu des forêts, solidement construit, et qui n'était accessible que par une seule route. Yezîd vint mettre le siége à ce château, qui résista pendant sept mois à tous les assauts et aux effets des machines de siége. Yezîd fut fort embarrassé. Enfin, un jour, un de ses compagnons, nommé Hayyâdj, fils d''Abd-er-Ra'hmân, l'Azdite, étant allé à la chasse, vit [que son chien poursuivait] un cerf qui s'engagea dans un sentier étroit conduisant au sommet de la montagne. Hayyâdj dit à ceux qui étaient avec lui de rester à l'endroit où ils se trouvaient et d'y attendre son retour; lui-même suivit son chien et le cerf, jusqu'à ce que, subitement, il se trouva en face du château du Merzebân. Il revint immédiatement sur ses pas, et afin de ne point perdre la trace du chemin, il déchira son vêtement et en suspendit les morceaux, à mesure qu'il avançait, sur les arbres, comme autant de signes de reconnaissance. Puis il rentra au camp, alla trouver Yezîd et lui dit : Veux-tu te rendre maître du château sans coup férir? — Certainement, répondit Yezîd. — Que me donnerais-tu? — Ce que tu voudras. — Je veux quatre mille dirhems. — Je t'en donnerai dix mille, répondit Yezîd. — Donne-moi

quatre mille dirhems comptant; libre à toi de me faire ensuite un cadeau, si tu veux. Yezîd lui fit remettre quatre mille dirhems. Alors Hayyâdj lui raconta son aventure avec le chien et le cerf. Yezîd fut très-heureux et mit à la disposition de Hayyâdj quatorze cents hommes. Hayyâdj lui fit observer qu'un si grand nombre d'hommes ne pourrait pas passer par ce chemin. Yezîd lui dit d'en choisir tel nombre qu'il jugerait convenable, et lui adjoignit Djahm, fils de Za'hr, auquel il dit : Prends garde de te laisser repousser! Puis il demanda à Hayyâdj combien de temps il lui fallait pour atteindre le château. Hayyâdj répondit : Nous y serons demain, à l'heure de la prière de l'après-midi. Et il se mit en route. Le lendemain, Yezîd donna l'ordre d'allumer dans le camp un grand nombre de feux. La garnison du château, voyant ces feux, eut des craintes et fit une sortie. Le combat s'engagea, et les musulmans, sur l'ordre de Yezîd, firent la prière du midi et celle de l'après-midi, en même temps. Hayyâdj et ses compagnons, après avoir marché toute la nuit, arrivèrent au château. Les gens de Gorgân, engagés dans le combat avec Yezîd, et se croyant en sûreté de l'autre côté, ne connurent l'attaque du château que lorsqu'ils entendirent les cris de victoire des musulmans du haut des murs. Ils demandèrent à capituler et se rendirent à discrétion. Quand ils furent descendus auprès de Yezîd, celui-ci ordonna que leurs femmes et leurs enfants fussent réduits en esclavage, et il fit trancher la tête au Merzebân. Les murs du château furent détruits.

On marcha ensuite sur Gorgân. Après avoir établi leur camp aux portes de la ville, les musulmans dressèrent des machines de siége. Yezîd fit lancer du feu sur la ville, qui fut emportée d'assaut. On fit douze mille prisonniers. On campa ensuite près d'une rivière (un canal), qui longeait la ville. Yezîd fit proclamer dans le camp que l'on pouvait massacrer les pri-

sonniers à volonté. Il y eut des soldats qui, pour leur part, avaient quatre ou cinq hommes à égorger. Puis on fit passer dans le canal l'eau qui, mêlée au sang, mit en mouvement un moulin; on fit moudre du blé et on en fit du pain, que Yezîd mangea. C'est ainsi qu'il accomplit son serment. Outre ces prisonniers égorgés, il y en eut quatre mille autres qui, sur l'ordre de Yezîd, furent pendus. Le butin fut immense; jamais, dans aucune expédition antérieure, on n'avait conquis tant de richesses. Yezîd, après en avoir mis de côté la cinquième partie, distribua le reste à l'armée. Il écrivit ensuite à Soulaïmân, fils d'ʻAbdou'l-Mélik, une lettre dans laquelle il était dit : Dieu t'a fait conquérir le Gorgân et le Taberistân, contrées qui n'avaient encore été réduites par aucun roi, ni par Schâpour Dsou'l-Aktaf, ni par Kesra, fils de Hormuzd, ni par ʻOmar, ni par ʻOthmân, ni par aucun des califes qui leur ont succédé. C'est toi que Dieu a favorisé de cette conquête; et le butin est si considérable, que la cinquième partie de sa valeur s'élève à plusieurs millions de dirhems, que j'enverrai au prince des croyants. Yezîd écrivait ainsi, parce qu'il avait reçu de grands bienfaits de Soulaïmân. Lorsqu'il fit rédiger la lettre dans les termes que nous venons de dire, son secrétaire, Moghîra, fils d'Abou-Farwa, lui dit : Que Dieu protége l'émir! Ne fais pas mention dans ta lettre de ces richesses; car tu ne sais pas ce qui peut advenir d'aujourd'hui à demain. Il n'arrivera de ceci que deux choses : ou cette somme lui paraîtra si élevée, qu'il t'ordonnera de la lui faire porter; ou il te l'abandonnera, et alors tu ne pourras pas te dispenser de lui envoyer un cadeau qui, quel qu'il soit, lui semblera toujours d'une valeur inférieure, et auquel il n'attachera pas d'importance. Cette somme, que tu auras mentionnée, restera toujours à ta charge, et un nouveau calife pourra te la réclamer, sans tenir compte de tes explications. Il vaudrait mieux, je pense, annoncer au calife

ta victoire, et lui demander l'autorisation d'aller le trouver. Tu pourras alors lui dire de vive voix tout ce que tu voudras. Yezîd refusa de suivre ce conseil, et fit partir la lettre. Soulaïmân fut très-heureux de cette nouvelle, et répondit à Yezîd une lettre pleine d'éloges.

Dans certains ouvrages, autres que celui de Mo'hammed-ben-Djarîr, il est dit que Yezîd, après avoir écrit cette lettre à Soulaïmân, se mit à amasser des richesses, et extorqua des sommes immenses aux habitants du Khorâsân. Quelques notables de cette province écrivirent à Soulaïmân et accusèrent Yezîd d'aspirer à se rendre indépendant pour être le souverain du Khorâsân. Soulaïmân fut très-inquiet, et ne sut quelle mesure il devait prendre. Il consulta enfin quelques personnes, et un membre de sa famille lui dit : Prince des croyants, l'argent amassé par Yezîd n'est pas une fortune ordinaire. Un homme qui possède de telles richesses peut devenir le maître du monde. Mon avis est que tu envoies quelqu'un de ta famille, afin de lui enlever ces richesses. En faisant cela, tu lui auras coupé les ailes, et il ne pourra pas se révolter, quand même il le voudrait. Soulaïmân approuva cet avis, et il avait résolu de faire partir quelqu'un, lorsqu'il tomba malade et mourut.

Mo'hammed-ben-Djarîr raconte que Yezîd, après la conquête du Gorgân et du Taberistân, se trouvant à Reï, fut informé, un jour, qu'Ayyoub, fils de Soulaïmân, successeur désigné de son père au califat, venait de mourir. Il se promenait dans le jardin d'Abou-Çâli'h, lorsque cette nouvelle lui fut annoncée par un poète en ces termes :

Voilà que Ayyoub est parti pour le grand voyage ! Mais Dâoud est là pour le remplacer. Il réparera la perte.

En cette même année 98, Soulaïmân fit partir son fils Dâoud, à la tête d'une armée, pour une expédition dans le pays de

Roum. Dâoud prit une place forte, dans les environs de Malatia, que l'on appelait 'Hiçn al-Merât.

CHAPITRE LVIII.

MORT DE SOULAÏMAN, FILS D'ABDOU'L-MÉLIK.

Soulaïmân mourut le vendredi, dix jours avant la fin du mois de çafar, en l'an 99, à Dâbiq, bourg situé dans la province de Qinnesrîn. Il avait régné deux ans et huit mois, et était âgé, au moment de sa mort, de quarante-trois ans. 'Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz, pria sur son corps. On rapporte que Soulaïmân avait assisté, à Dâbiq, aux funérailles d'un homme. Au moment où on le mit dans la tombe, Soulaïmân prit une poignée de la terre et la respira, en disant : Quelle belle terre, et quelle bonne odeur! Il mourut dans le courant de la même semaine, et on l'enterra à côté de cet homme.

Soulaïmân était considéré comme un bon souverain, et on lui attribuait de bonnes qualités. En effet, lorsque 'Haddjâdj mourut, les hommes se sentirent délivrés de la tyrannie; puis, Soulaïmân, en montant sur le trône, donna la liberté aux prisonniers et fit des largesses à tout le monde. Quoiqu'il eût plusieurs fils, c'est à 'Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz, qu'il laissa le pouvoir. Moufaddhal, fils de Mouhallab, a raconté ce qui suit : J'étais allé, le vendredi, voir Soulaïmân, à Dâbiq. Il demanda une robe. Après l'avoir revêtue, il s'en dépouilla et en demanda une autre. Alors on lui apporta des robes vertes d'étoffe mêlée (de soie et de coton) qui lui avaient été envoyées par Yezîd, fils de Mouhallab. Soulaïmân en choisit une, mit un turban sur sa tête et se regarda dans un miroir; puis il se rendit à la prière. Il était à peine rentré, qu'il eut un accès de fièvre; il tomba malade et mourut.

Radjâ, fils de 'Hâïwa, a raconté ce qui suit : Lorsque Soulaïmân fut malade, il voulut faire écrire un acte, pour nommer l'un de ses jeunes fils son successeur au trône. On lui dit : Prince des croyants, veux-tu mettre le sort des musulmans entre les mains d'un enfant? Un calife n'est respecté dans sa tombe que lorsqu'il a donné au peuple un bon souverain. Soulaïmân dit : En vérité, je ne veux pas faire cela; je vais encore réfléchir. Un ou deux jours après, il me fit appeler et me dit : Que penses-tu de mon fils Dâoud. — Dâoud, répondis-je, est absent, et tu ne sais pas s'il est mort ou vivant. Il me demanda ensuite de lui désigner quelqu'un, mais je me récusai. Alors il me dit : Que penses-tu de 'Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz? Je répondis : Prince des croyants, c'est un des meilleurs d'entre les musulmans, un homme vertueux, pieux et craignant Dieu. — Mais si je lui donne le califat, reprit Soulaïmân, à l'exclusion de mes frères, il est à craindre qu'ils ne lui contestent le pouvoir, et qu'il n'y ait guerre civile. Je vais désigner comme son successeur Yezîd, fils d''Abdou'l-Mélik (Yezîd était alors absent), ce qui, j'espère, donnera la paix au peuple. — Le prince des croyants a raison, répondis-je. Soulaïmân ordonna d'écrire le testament en ces termes : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux. De la part du serviteur de Dieu Soulaïmân, prince des croyants, à 'Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz. Je te nomme mon successeur au califat, et je nomme Yezîd, fils d''Abdou'l-Mélik, ton successeur. Obéissez-lui et craignez Dieu, et évitez la discorde, afin que vous ne soyez point exposés aux convoitises de vos ennemis. » Soulaïmân fit cacheter cet écrit et fit appeler le capitaine des gardes, Ka'b, fils de 'Hâmid, l'Absite [et lui dit de réunir les membres de sa famille]; puis il dit à Radjâ, fils de 'Haïwa : Va leur montrer cet écrit et dis-leur de prêter serment à celui que j'y ai désigné pour mon successeur. Radjâ vint auprès de ceux qui étaient assemblés et leur com-

muniqua les paroles de Soulaïmân. Ils dirent : Nous voulons voir le prince des croyants. — Venez, leur dit Radjâ. Lorsqu'ils entrèrent dans la chambre de Soulaïmân, celui-ci, en montrant la lettre qui était entre les mains de Radjâ, leur dit : Voilà mon testament, jurez tous obéissance à celui que j'y ai désigné comme mon successeur. Radjâ leur présenta le testament cacheté, et chacun s'engagea à obéir. Radjâ continue son récit ainsi : Quand tout le monde se fut retiré, 'Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz, vint auprès de moi et me dit : Si le prince des croyants a destiné cette charge à moi, je t'adjure par Dieu et par notre amitié de me le dire, afin que je m'en délivre immédiatement; car ce que je puis faire maintenant, je ne le pourrais pas faire plus tard. Je lui répondis : Par Dieu, je ne dirai rien! Et 'Omar s'éloigna avec chagrin. Alors Hischâm, fils d''Abdou'l-Mélik, vint à moi et me dit : Je fais appel à la vieille amitié qui existe entre nous, pour que tu me fasses connaître ce secret. Si tu me le confies, je te jure de n'en parler jamais à personne. Je lui répondis : Par Dieu, je ne dirai à personne le secret que l'on m'a confié! Hischâm me quitta, en joignant ses mains et en disant : Ce n'est pas moi qui suis désigné; car si je l'étais, il me l'aurait dit. Les fils d''Abdou'l-Mélik perdent le pouvoir! Je me rendis ensuite auprès de Soulaïmân que je trouvai mourant. Je voulus étendre son corps, mais il me dit : Radjâ, il n'en est pas encore temps. Après quelques instants, je m'approchai de nouveau, et il répéta les mêmes paroles. Enfin il me dit : Radjâ, si tu veux faire quelque chose, fais-le. Il prononça ensuite ces paroles : « J'atteste qu'il n'y a de Dieu si ce n'est Dieu, et que Mo'hammed est l'apôtre de Dieu. » Puis il ferma ses lèvres et mourut. Après lui avoir clos les yeux et couvert le visage, je quittai la chambre, dont je fermai la porte, afin que personne ne connût sa mort, avant que j'eusse accompli ce que j'avais à exécuter. J'allai

trouver Ka'b, fils de 'Hâmid, et lui dis de convoquer les membres de la famille du calife. Lorsqu'ils furent tous assemblés dans la mosquée de Dâbiq, je les invitai à prêter le serment d'obéissance. Ils me dirent : Ne l'avons-nous pas déjà fait? J'insistai, en disant : Voici le testament du prince des croyants. Prêtez le serment d'obéissance à celui qui y est désigné comme son successeur. Lorsque tous ensemble, et chacun en particulier, eurent promis obéissance et que ce nouveau serment, prêté après la mort de Soulaïmân, eût confirmé le premier, et que l'affaire se trouva définitivement réglée, je leur dis : Maintenant allez auprès du prince des croyants, car il est mort. J'ouvris le testament et leur en fis la lecture. Quand je prononçai le nom d''Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz, Hischâm, fils d''Abdou'l-Mélik, s'écria : Nous ne lui prêterons jamais le serment! Par Dieu, dis-je, si tu ne prêtes pas le serment, je te trancherai la tête! Alors Hischâm s'approcha lentement et prêta le serment. Je pris la main de 'Omar, et l'entraînai vers la chaire, malgré sa résistance. Je remarquai la répugnance qu'il éprouvait à accepter le califat, et le désappointement de Hischâm de ne l'avoir pas obtenu. 'Omar dit à Hischâm : « Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui! » Pourquoi est-ce moi qu'on a choisi pour exercer le pouvoir? Lorsque le corps de Soulaïmân eut été lavé et enseveli, 'Omar pria sur lui. Après l'enterrement, on amena à 'Omar les chevaux du calife et on lui dit d'en choisir un et de le monter. Il refusa et monta sa propre mule. On l'invita à se rendre au palais du calife, mais il dit : La famille de Soulaïmân y est encore; jusqu'à ce qu'elle l'ait quitté, ma maison me suffit; et il retourna à sa maison. Le lendemain, il appela son secrétaire et lui dicta une lettre, qu'il fit expédier dans toutes les provinces.

CHAPITRE LIX.

RÈGNE D''OMAR, FILS D''ABDOU'L-'AZÎZ. RETOUR DE MASLAMA, FILS D''ABDOU'L-MÉLIK, DU PAYS DE ROUM.

'Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz, en prenant le pouvoir, écrivit à Maslama, fils d''Abdou'l-Mélik, qui était devant Constantinople, et lui ordonna de revenir en Syrie avec les musulmans qui se trouvaient avec lui. Nous avons raconté, au règne de Soulaïmân, l'expédition de Maslama et la ruse de Léon, qui lui avait enlevé ses vivres. L'armée musulmane demeura dans la triste position à laquelle l'avait réduite le manque de vivres, jusqu'à la mort de Soulaïmân. Or, 'Omar, en rappelant Maslama, lui envoya un grand nombre de montures et de bêtes de somme, et une grande quantité de provisions et il donna l'ordre de fournir, aux soldats musulmans, dans les contrées qu'ils devaient traverser, des vivres et autres secours; car ils avaient mangé tous leurs chevaux, chameaux et autres bêtes de somme, et ils avaient été en danger de mourir de faim.

Nous avons rapporté les expéditions et les victoires de Maslama dans le pays de Roum d'après le récit de Mo'hammed-ben-Djarîr. Nous en avons trouvé dans d'autres ouvrages une version différente. Il y est dit que Maslama était resté à guerroyer dans le pays de Roum depuis le règne de son père 'Abdou'l-Mélik, pendant tout le règne de Walîd et pendant le règne de Soulaïmân. Il était devant les portes de Constantinople, à Medînat-al-Fahr, qu'il avait fait construire pour les musulmans, lorsqu'il reçut de Soulaïmân une lettre, dans laquelle le calife, après avoir rappelé, en termes attendris, la mort de son père et de son frère, lui fit part de ses craintes à l'égard de Yezîd,

fils de Mouhallab, qui amassait dans le Khorâsân d'énormes richesses et qui pourrait, disait-il, se révolter. Il l'invita à revenir, pour se rendre dans le Khorâsân et y prendre les mesures nécessaires. Maslama, se voyant obligé d'abandonner le siége de Constantinople, fit proclamer l'appel aux armes, et sortit pour attaquer l'ennemi. Les gens de Roum sortirent au-devant d'eux dans un ordre parfait, comme ils n'avaient jamais été auparavant, et on combattit avec acharnement de part et d'autre. Enfin les gens de Roum lâchèrent pied; les musulmans les poursuivirent l'épée dans les reins, jusqu'aux portes de la ville, et firent un butin considérable; puis ils revinrent à Medînat-al-Fahr. Le lendemain, le roi de Roum, Léon, expédia à Maslama une lettre ainsi conçue : Cette guerre se prolonge de plus en plus; je n'avais pas compté qu'elle durerait si longtemps. Je suis disposé à faire la paix, à condition que tu quittes la presqu'île et que tu te retires à Masdjana (Magnésie?); je t'y enverrai tous les ans six millions de dirhems, mille onces d'or, cinq mille bœufs, cinq mille moutons, mille ânesses, et en outre des étoffes de soie teinte, de brocart et autres. C'est une trève que nous allons conclure, et jusqu'au réglement définitif de la paix, tu resteras à Masdjana, à moins que tu ne préfères retourner en Syrie. Maslama répondit : J'aurais fait la paix, si je n'en étais empêché par mon serment; car j'ai juré de ne point quitter ces lieux avant d'être entré dans la ville et d'avoir fait ce que j'aurai voulu; j'ai juré de rester ici jusqu'à ce que Dieu me donne la grâce de la prendre par la force, ou jusqu'à ce que je sois tué ou que je meure. Quand le messager fut parti avec cette réponse, Maslama fit sortir ses troupes et se dirigea vers Constantinople. Léon, ayant été averti, vint avec tous les patrices et les officiers au-devant des musulmans et leur cria : Où est votre général Maslama? Je voudrais lui parler! Maslama s'avança, s'arrêta en face de lui et lui dit : Que

veux-tu? C'est moi qui suis Maslama. Léon dit : J'ai appris que tu t'es imposé par serment l'obligation d'entrer dans la ville. Je consens à te laisser entrer et tous les Romains y consentent, à condition que tu y entreras seul, sans être accompagné. Maslama répliqua : J'accepte, mais il faut que la porte de la ville reste ouverte et qu'elle soit gardée par Battâl, fils d'ʻAmr, et les troupes musulmanes, qui, si vous commettiez un acte de trahison, pénétreront dans la ville et la détruiront de fond en comble. Léon consentit et il donna l'ordre d'ouvrir la porte de la ville. Les Romains, officiers, cavaliers et fantassins, dans le plus bel ordre, avec leurs drapeaux et leurs croix, formèrent la haie sur le passage que Maslama devait parcourir, depuis la porte jusqu'à la grande église. Léon l'ayant fait avertir qu'il pouvait venir, Maslama adressa à Battâl, fils d'ʻAmr, qui était le plus brave guerrier de l'armée musulmane, ces paroles : Je vais me rendre dans cette ville et parcourir les palais et les églises des chrétiens. En entrant dans leur capitale et dans le centre de leur puissance, je veux montrer la puissance de l'islâm et l'infériorité des incrédules. Mais je ne sais pas ce qui en arrivera. Si vous ne me voyez pas revenir jusqu'à l'heure de la prière de l'après-midi, vous saurez qu'ils m'ont tué; pénétrez aussitôt dans la ville, massacrez tous ceux que vous rencontrerez, et mettez tout à feu et à sang. Moʻhammed, fils de Merwân, mon oncle, prendra le commandement de l'armée. C'est à lui que vous devrez obéir. Après avoir donné ces ordres, Maslama poussa le cri du tekbîr et entra seul dans la ville de Constantinople. Il portait une tunique de soie écrue, une cuirasse, et par-dessus la cuirasse un manteau. Autour de son casque était noué un bandeau d'étoffe blanche. Il avait son sabre suspendu au cou et il tenait dans la main une lance, au bout de laquelle flottait un drapeau blanc. Les Romains avaient les yeux fixés sur lui

et admiraient sa hardiesse. Maslama, sans regarder personne, marcha droit au palais de Léon. Celui-ci, en le voyant, se leva, lui baisa la main et le pied, et l'accompagna jusqu'à la porte de la grande église, en marchant devant lui. Maslama, au grand déplaisir des Romains, était à cheval. Il entra dans l'église, où il y avait une grande croix d'or, ornée de pierres précieuses, et un trône d'or. Maslama étendit la main et prit la croix. Léon lui dit : Émir, les Romains ne voudront pas le permettre; je crains une émeute; remets cette croix à sa place, je t'en paierai le prix. Maslama jura qu'il ne quitterait pas l'église sans cette croix. Alors il s'éleva un tumulte parmi le peuple. Léon dit : Restez tranquilles, je la remplacerai par une autre pareille. Maslama sortit de l'église, emportant la croix, qu'il fixa renversée à la pointe de sa lance, et quitta la ville. Battâl et ses compagnons, qui gardaient la porte, étaient sur le point de pénétrer dans la ville, lorsqu'ils virent paraître Maslama. Ils le reçurent avec des cris de triomphe, et retournèrent avec lui à Medînat-al-Fahr (?). Léon envoya le prix de la paix qui avait été stipulé, en ajoutant des cadeaux pour Maslama personnellement, de l'or, de l'argent, des étoffes et des montures. Maslama quitta Medînat-al-Fahr, et se dirigea vers Masdjana. Lorsqu'il arriva dans cette ville, la peste se déclara au milieu de l'armée musulmane, et il mourut un très-grand nombre de soldats. Les habitants de Masdjana résolurent de prendre les armes contre les musulmans. Maslama, ayant eu connaissance de leur projet, les prévint et fit massacrer la plupart d'entre eux; il fit ensuite détruire la ville, de sorte qu'il n'en restât aucune trace. De là, il se dirigea vers Amoria. C'est dans cette ville qu'il apprit la mort de Soulaïmân, fils d''Abdou'l-Mélik. Il reçut d''Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz, une lettre ainsi conçue : Au nom du Dieu clément et miséricordieux. De la part du serviteur de

Dieu 'Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz, prince des croyants, au fils du père de Maslama, fils d''Abdou'l-Mélik. Sache que les gens de Syrie m'ont prêté le serment d'hommage volontairement et librement, en me demandant d'exécuter les lois, comme un imâm juste doit le faire à l'égard de ses sujets, et de distribuer le butin avec équité. Or moi, je prie Dieu de m'accorder la grâce d'agir selon sa volonté. Quand cette lettre te parviendra, fais acte de soumission et d'obéissance, afin d'obtenir la grâce de Dieu et sa bonne direction. Pars aussitôt et viens me trouver ici. Éloigne de toi toute pensée de résistance et de révolte, pour ne point te perdre et annuler le mérite de tes victoires et des belles actions que tu as accomplies pour la cause de l'islamisme. Ramène avec toi tous les musulmans de ton armée. Maslama convoqua ses officiers, leur communiqua cette lettre et demanda leur avis. Ils lui répondirent unanimement : Nous pensons, ô émir, que tu ne dois pas te mettre en révolte et briser l'unité de la nation. Ta position, grâce à Dieu, est telle, que le calife a besoin de toi, et qu'il désire ta présence, à cause des qualités que Dieu t'a données en fait de savoir, de sagesse, de valeur, de noblesse et de grandeur, et en fait de force contre tes ennemis. Garde-toi de perdre tout cela, en te mettant en révolte; car tu n'en retirerais que honte et déshonneur. Maslama répliqua : Vous avez bien jugé. D'ailleurs 'Omar est digne d'exercer le pouvoir; il marche fermement dans la voie de la religion; il est aussi distingué par la pureté de ses mœurs, que par sa piété et sa noblesse. Je vais me rendre auprès de lui. Il fit donner le signal du départ et quitta Amoria, gagna la frontière de Syrie et enfin Damas, ramenant avec lui trente mille hommes des cent quatre-vingt mille qu'il avait emmenés en partant pour le pays de Roum.

Aussitôt qu'il fut arrivé à Damas, Maslama se rendit à la

cour d''Omar. Celui-ci ne voulut pas le recevoir. Maslama rentra chez lui, et revint, le lendemain, au palais, avec une suite de deux mille hommes. Le calife refusa de nouveau de lui donner audience. Le jour suivant, Maslama vint à la cour accompagné d'un seul esclave. Alors 'Omar le fit introduire, lui permit de s'asseoir et lui parla en ces termes : Tu as parcouru le monde, ô Maslama, tu as fait des conquêtes et tu as exposé ta vie. Si en tout cela tu as agi pour servir Dieu, et non pour acquérir de la gloire, tant mieux pour toi. Mais si tu n'as cherché que le renom et l'honneur, malheur à toi; que Dieu ait pitié de nous et de toi, ô père de Sa'îd, et qu'il te pardonne! Maslama se retira, et vint ensuite, chaque jour, présenter ses hommages à 'Omar.

Dans certains ouvrages, autres que celui de Mo'hammed-ben-Djarîr, on lit le récit suivant : 'Omar, ayant appris que Maslama dépensait chaque jour mille dirhems pour sa table, fut très-mécontent. Il le fit inviter à dîner et ordonna à son cuisinier de préparer un opulent repas, composé de mets variés, tels que lui-même n'en avait jamais mangé, depuis qu'il était monté sur le trône. Il lui recommanda en outre de préparer un plat de lentilles cuites avec des oignons et de l'huile (ce qui constituait le repas habituel du calife), puis il dit au cuisinier : Quand Maslama sera ici et que tu serviras le dîner, tu apporteras d'abord ces lentilles, ensuite les autres mets. Le lendemain, Maslama arriva au palais. 'Omar se mit à causer avec lui et se fit raconter par lui ses campagnes dans le pays de Roum. Il était midi, et Maslama avait faim. 'Omar donna l'ordre de servir le dîner. Le cuisinier apporta la table, puis le plat de lentilles. Maslama en mangea jusqu'à ce qu'il fut rassasié, et lorsqu'on présenta les autres mets il ne put rien en manger. Le calife lui dit : Père de Sa'îd, mange; pourquoi t'arrêtes-tu? — Je n'ai plus faim, répondit Maslama.

— Que Dieu soit loué! fit ʻOmar; tu peux apaiser ta faim avec un plat de lentilles, qui ne coûte pas plus d'un dirhem, et tu dépenses chaque jour pour ta table mille dirhems? Crains Dieu, ô père de Saʻîd, et ne sois pas du nombre des prodigues! Emploie plutôt cette somme en aumônes, à nourrir ceux qui ont faim; ce sera plus agréable à Dieu. Maslama dit : Je te remercie, prince des croyants, je suivrai ton conseil. Puis il se retira.

En cette même année 99, ʻOmar nomma ʻAdî, le Fezârite, gouverneur de l'ʻIrâq, et rappela Yezîd, fils de Mouhallab, du Khorâsân.

CHAPITRE LX.

LETTRE D'ʻOMAR A YEZÎD, FILS DE MOUHALLAB.

[PRISON DE YEZÎD.]

ʻOmar, fils d'ʻAbdou'l-ʻAzîz, rappela Yezîd, fils de Mouhallab, du Khorâsân, lui adressant une lettre ainsi conçue : Au nom du Dieu clément et miséricordieux. De la part du serviteur de Dieu, ʻOmar, fils d'ʻAbdou'l-ʻAzîz, prince des croyants, à Yezîd, fils de Mouhallab. Or, sache que Soulaïmân a été un fidèle serviteur de Dieu, et que Dieu, après l'avoir comblé de ses bienfaits, l'a appelé à lui. Il m'a nommé son successeur, et il a désigné Yezîd, fils d'ʻAbdou'l-Mélik, pour régner après moi. Le pouvoir que je dois porter n'est pas une chose frivole et légère. Si mon cœur était porté aux choses de ce monde, si je me plaisais à posséder de l'or, de l'argent, des femmes et des esclaves, certes personne n'en a autant que moi. Mais c'est à cause de vous que je suis inquiet, en prenant la charge du pouvoir, craignant ne point l'exercer comme je le

dois. Tout le monde m'a prêté le serment. Je t'invite à le prêter également, toi et l'armée qui est sous ton commandement, et à le faire prêter par les habitants du Khorâsân. Remets ensuite le gouvernement de cette province à un lieutenant que tu auras choisi, et rends-toi auprès de ma personne. Yezîd, après avoir lu cette lettre, la jeta à [Abou-]'Oyaïna qui, l'ayant également parcourue, lui dit : Tu n'obtiendras pas de gouvernement de lui. — Pourquoi? demanda Yezîd. — Parce que, dit [Abou-]'Oyaïna, le langage de sa lettre ne ressemble pas à celui de ses prédécesseurs.

Yezîd remit le gouvernement du Khorâsân à son fils Moukhallad, et partit. Arrivé à Wâsit, il monta en bateau pour se rendre à Baçra. 'Adî, fils d'Artâ, le Fezârite, informé de ce voyage, envoya au-devant lui Mousa, fils de Wadjîh, le 'Himyarite, qui le rencontra dans le canal de Ma'qil, le mit en état d'arrestation et l'amena à 'Adî, lequel fit conduire le prisonnier auprès du calife. 'Omar n'aimait pas Yezîd, ni sa famille, et il disait d'eux : Ce sont des gens orgueilleux, et je n'aime pas les gens de cette sorte. Yezîd, de son côté, détestait 'Omar, et il disait de lui : Je suis convaincu que c'est un hypocrite. Mais lorsque 'Omar fut sur le trône, Yezîd dut reconnaître que sa conduite était bien éloignée de l'hypocrisie. Quand Yezîd fut en présence d''Omar, celui-ci lui réclama la somme d'argent [provenant du butin du Gorgân] qu'il avait mentionnée dans sa lettre à Soulaïmân, comme nous l'avons rapporté ci-dessus. Yezîd répondit : Tu sais quelle était ma position vis-à-vis de Soulaïmân. Je lui ai écrit ainsi pour me grandir aux yeux des autres. Tu sais aussi que Soulaïmân ne m'a jamais réclamé cet argent. 'Omar dit : Je ne peux pas faire autrement que de te retenir en prison. Crains Dieu, ô Yezîd, et rends ce que tu as du bien des musulmans! Ensuite il fit appeler Djarrâ'h, fils d''Abdallah,

al-'Hakamî, lui remit le drapeau du commandement et le fit partir pour prendre le gouvernement du Khorâsân.

Moukhallad, fils de Yezîd, ayant appris l'arrestation de son père, vint trouver 'Omar et lui dit : Prince des croyants, Dieu a accordé à cette nation un bienfait, en lui donnant un souverain tel que toi. Fallait-il donc que nous fussions les seuls malheureux? Tu fais mettre en prison ce vieillard, qui n'a commis aucune faute! 'Omar répliqua : Je le retiens en prison, pour le forcer à rendre ce qu'il a pris, notamment l'argent dont il a parlé dans sa lettre à Soulaïmân. — Prince des croyants, reprit Moukhallad, compose avec moi pour une somme que tu fixeras. — Non, dit 'Omar, je veux qu'il rende tout ce qu'il a. — Bien, répliqua Moukhallad; si tu as un témoin, agis comme tu le dis. Mais si tu n'as pas de témoin, crois-en sa parole, ou impose-lui un serment, par lequel il déclarera rendre tout ce qu'il a en sa possession. 'Omar garda le silence. Lorsque Moukhallad se fut retiré, le calife dit à ceux qui se trouvaient présents : J'aime mieux celui-ci que son père. Quelque temps après, Moukhallad tomba malade, et en peu de jours il mourut. 'Omar, en ayant été averti, fit dire à son père Yezîd qu'il pouvait sortir de la prison pour rendre les derniers devoirs à son fils, mais qu'il devait rentrer ensuite. Yezîd répondit : Que le prince des croyants veuille prier sur lui. Moi, je ne veux pas quitter la prison, aussi longtemps que le calife sera mécontent de moi. 'Omar vint et prononça la prière sur le corps de Moukhallad.

[En l'an 100 de l'hégire,] 'Omar destitua Djarrâ'h, fils d''Abdallah, et envoya à sa place, comme gouverneur du Khorâsân, 'Abd-er-Ra'hmân, [fils de No'aïm,] al-Qoschaïrî. Djarrâ'h n'était resté à ce poste qu'un an et cinq mois.

En cette même année, l'an 100 de l'hégire, Mo'hammed, fils d''Alî, fils d''Abdallah, fils d''Abbâs, et père d'Abou'l-'Abbâs

as-Saffâ'h, envoya Maïsara en 'Irâq, pour appeler le peuple à lui prêter serment. Il donna la même mission à quelques membres de la famille d''Abbâs, à savoir : Mo'hammed, fils de Khounaïs; Abou-'Ikrima as-Sarrâdj, qui est Abou-Mo'hammed aç-Çâdiq, et 'Hayyân al-'Attâr, oncle d'Ibrâhîm, père de Salama, qui devaient faire de la propagande dans la province du Khorâsân, gouvernée alors par Djarrâ'h. Ces personnages résidèrent pendant un certain temps dans cette province, et envoyèrent à Mo'hammed, fils d''Alî, les noms de tous ceux qu'ils avaient pu gagner à la cause des Benî-'Abbâs et qui avaient prêté serment. Ensuite Abou-Mo'hammed aç-Çâdiq choisit douze personnes pour être les représentants de Mo'hammed, fils d''Alî, à savoir : Soulaïmân, [fils de Kethîr] al-Khozâ'î; Lâhiz, fils de Qoraïzh, al-Temîmî; Qa'htaba, [fils de Schabîb, le Tayyite]; Mousa, fils de Ka'b; Khâlid, fils d'Ibrâhîm; al-Qâsim, [fils de Moudjâschi']; 'Amrân, fils d'Ismâ'îl; Abou'l-Nadjm; Mâlik, fils d'al-Haïtham al-Khozâ'i; Tal'ha, fils de Zoraïq; 'Amr, fils d'A'yan; Abou-'Alî al-Harawî (de Hérat), et 'Isâ, fils d'A'yan. Mo'hammed, fils d''Alî, leur adressa une lettre, qui devait servir de charte et de loi pour être adoptées par les nouveaux adhérents.

En l'an 101, Yezîd, fils de Mouhallab, s'enfuit de sa prison. 'Omar étant tombé malade, Yezîd, fils de Mouhallab, avait lieu de redouter, si le calife mourait, l'avénement de son successeur désigné, Yezîd, fils d''Abdou'l-Mélik, à cause de la persécution de la famille d'Abou-'Aqîl le Thaqéfite, que Yezîd, fils de Mouhallab, avait fait mettre en prison et qu'il avait fait torturer. Yezîd, fils d''Abdou'l-Mélik, avait juré que, s'il arrivait un jour au pouvoir, il le ferait couper en morceaux. Or, lorsque la maladie d''Omar devint plus grave, Yezîd résolut de s'échapper de sa prison. Il fit dire à ses serviteurs de préparer les moyens de sa fuite et de lui amener des

montures à un endroit déterminé. Puis il donna à ses gardiens mille dînârs, quitta la prison et se dirigea vers l''Irâq. Il adressa à 'Omar une lettre, dans laquelle il lui disait : Si j'avais été assuré que le prince des croyants recouvrerait la santé, je ne me serais pas échappé; mais je le sais très-malade, et si Yezîd, fils d''Abdou'l-Mélik, monte sur le trône, j'ai lieu de craindre pour ma vie, à cause de l'inimitié qui, tu ne l'ignores pas, existe entre moi et lui. Quand 'Omar eut lu cette lettre, il s'écria : Seigneur, si Yezîd, fils de Mouhallab, doit causer du dommage à la nation, punis-le pour ce crime! D'après une autre tradition, Yezîd ne se serait enfui qu'après la mort d''Omar.

CHAPITRE LXI.

MORT D''OMAR, FILS D''ABDOU'L-'AZÎZ.

'Omar mourut en l'an 101, à un endroit nommé Daïr-Sam'ân, le vendredi, cinq jours avant la fin du mois de redjeb. La durée de son règne fut de deux ans, cinq mois et vingt-huit jours. Il mourut à l'âge de trente-neuf ans. Il était fils d''Abdou'l-'Azîz, fils de Merwân, fils d'al-'Hakam, fils d'Abou'l-'Âç, fils d'Omayya, fils d''Abdou'l-Schams, fils d''Abd-Manâf. Sa mère était (Laïla) Oumm-'Âcem, fille d''Âcem, [fils d''Obaïdallah, fils d'Âcem,] fils d''Omar, fils d'al-Khattâb. Il portait le sobriquet de « le cicatrisé des Omayyades », parce qu'il avait été blessé un jour au visage par un mulet appartenant à son père, et qu'il lui en était resté la marque. Mo'hammed-ben-Djarîr rapporte qu''Abdallah, fils d''Omar, fils d'al-Khattâb, avait dit un jour : Pussé-je savoir quel sera celui d'entre les descendants d''Omar, fils d'al-Khattâb, qui

sera marqué d'une cicatrice au visage et qui remplira la terre de sa justice! Or le jour où 'Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz, fut frappé par le mulet et qu'il fut porté à sa mère, celle-ci, tout en essuyant le sang de son visage, fit des reproches à son père, parce qu'il n'avait pas confié l'enfant à la garde d'un serviteur. 'Abdou'l-'Aziz lui dit : Calme-toi; tu pourrais te féliciter s'il est celui que l'on nommera « le cicatrisé des Omayyades! »

Après la mort d''Omar, Yezîd, fils d''Abdou'l-Mélik, monta sur le trône. Le surnom de Yezîd était Abou-Khâlid.

CHAPITRE LXII.

RÈGNE DE YEZÎD, FILS D'ABDOU'L-MÉLIK. RÉVOLTE DE YEZÎD, FILS DE MOUHALLAB.

Yezîd, fils d''Abdou'l-Mélik, après avoir pris les rênes du gouvernement, s'occupa avant toutes choses de l'affaire de Yezîd, fils de Mouhallab. Il informa 'Adî, fils d'Artâ, le Fezârite, de la fuite de Yezîd, lui recommanda la plus grande vigilance et lui ordonna de faire arrêter tous les membres de la famille de Mouhallab qui se trouvaient à Baçra. 'Adî fit aussitôt amener et mettre en prison 'Abdou'l-Mélik, 'Habîb et Merwân, frères de Yezîd, et leurs alliés. Cependant Yezîd était arrivé à Qotqotâna, à une journée de marche de Koufa, et y avait fait halte. 'Abdou'l-'Hamîd, fils d''Abd-er-Ra'hmân, fils de Zaïd, [fils d'] al-Khattâb, gouverneur de Koufa, averti par le calife, fit partir un détachement de troupes commandé par Hischâm, fils de Mosâ'hiq, auquel il dit : Il faut empêcher que Yezîd aille au-delà de 'Odsaïb. Marche directement sur 'Odsaïb, pour t'emparer de sa personne. Hischâm, après s'être mis en route, revint sur ses pas,

et demanda à 'Abdou'l-'Hamîd s'il devait ramener Yezîd prisonnier, ou s'il devait rapporter sa tête. — Comme tu voudras, ou comme tu pourras, répliqua le gouverneur. Mais lorsque Hischâm arriva à 'Odsaïb, Yezîd venait de passer près de cette station se dirigeant vers Baçra, et quoiqu'il ne fût pas encore bien éloigné, les gens de Hischâm n'eurent pas le courage de le poursuivre.

'Adî, fils d'Artâ, gouverneur de Baçra, fit faire un fossé autour de la ville, rassembla l'armée et donna le commandement de la cavalerie à Moghîra, fils d''Abdallah, le Thaqéfite. 'Abdou'l-Mélik, fils de Mouhallab, qui était toujours en prison, envoya à 'Adî le message suivant : Laisse-moi sortir de la prison, en gardant à ma place mon fils 'Homaïd ; j'irai trouver Yezîd, afin de le déterminer à quitter le territoire de Baçra et à se retirer dans la province de Fars, jusqu'à ce qu'il obtienne l'amân du calife. 'Adî refusa. Il donna ensuite des chefs aux différentes tribus : il plaça Nou'h, fils de Schaïbân, à la tête des Beni-Bekr ; Mâlik, fils de Moundsir, à la tête des Benî-'Abdou'l-Qaïs, et Abdou'l-A'lâ, fils d''Abdallah, à la tête des gens de l'Arabie supérieure. Puis il assigna à chaque corps son poste. Cependant, lorsque Yezîd s'approcha de la ville, toutes ces tribus, les unes après les autres, le laissèrent passer. Il n'y eut que Moghîra, le Thaqéfite, qui chercha à le combattre ; mais il fut repoussé par Mo'hammed, fils de Mouhallab. Yezîd entra dans Baçra et se rendit à sa maison où les habitants vinrent le rejoindre. Yezîd envoya au gouverneur un messager et lui fit dire : Si tu veux rendre la liberté à mes frères et à mes alliés, je ne t'inquiéterai pas et te laisserai la ville de Baçra, en attendant que j'obtienne l'amân du calife tel que je le désire. 'Adî refusa cette proposition. [Or, Yezîd avait envoyé son fils Khâlid et son neveu 'Homaïd, fils d''Abdou'l-Mélik, fils de Mouhallab, auprès du calife, pour demander l'amân. Yezîd, fils d''Abou'l-Mélik,] fit

partir avec ces messagers [Khâlid al-Qasrî et] 'Amr al-'Hakamî, qui devaient porter à Yezîd l'amân pour lui et pour sa famille. Yezid paya à ses troupes la solde au moyen des chandeliers des mosquées qu'il avait fait briser en morceaux. Il attira ainsi beaucoup de monde, et beaucoup d'hommes des Benî-Temîm, des Benî-Qaïs et des Benî-Rabî'a s'enrôlèrent sous ses drapeaux. 'Adî ne donna à chaque soldat qu'une solde de deux dirhems, disant qu'il ne se croyait pas permis de disposer du trésor public, sans être autorisé par le calife. Il invita ses soldats à se contenter de cette solde, jusqu'à ce que les gens du calife fussent arrivés.

Les Benî-'Amr-ben-Temîm, partisans d''Adî, vinrent occuper un poste en face de Yezîd. Celui-ci les fit déloger par un de ses affranchis nommé Dâris. Après avoir réuni un corps de troupes considérable, Yezid établit son camp à un endroit nommé « le Champ des Beni-Yaschkor. » 'Adî vint l'y attaquer avec son armée composée de gens de Syrie et des tribus des Benî-Temîm et des Benî-Qaïs. De part et d'autre, on combattait avec acharnement. Mo'hammed, fils de Mouhallab, rencontrant l'un des amis d''Adî, nommé Miswar, fils d''Ibâd, lui asséna sur la tête un coup avec tant de force, que le sabre coupa le casque et pénétra jusqu'au nez. Il attaqua ensuite Horaïm, fils d'Abou-Ta'hma. Il le saisit à sa ceinture et chercha en vain à le jeter en bas de son cheval. Horaïm se mit à rire et dit : Mon neveu, ton oncle est plus lourd que tu ne penses! Yezîd combattit en personne, et finit par déloger 'Adi et ses troupes de leurs positions et par les ramener au château royal. 'Adi avait perdu quelques-uns de ses officiers, entre autres al-'Hârith al-Awdî, chef syrien qui avait été l'un des familiers de 'Haddjâdj-ben-Yousef; Mousa, fils d'al-Wadjîh, le 'Himyarite, et Râschid le Moueddsin. Tous les autres s'étaient sauvés par la fuite. 'Adî, après s'être retiré dans le château, en fit fermer les portes.

Les frères de Yezîd entendirent dans leur prison les cris des partisans de leur frère, et virent les traits lancés contre le château. 'Abdou'l-Mélik, fils de Mouhallab, dit aux autres : Le bruit s'approche de plus en plus; je suis certain que Yezîd triomphera. Cependant je crains que les compagnons d'Adî, les gens de Modhar et les Syriens, ne viennent nous massacrer, avant que Yezîd ait pénétré dans le château. Il faut barricader la porte de notre appartement au moyen de tous les effets qui sont ici et de toute autre manière. On fit ainsi. Peu de temps après, arriva 'Abdallah, fils de Dînâr, affranchi des Benî-'Âmir et chef des gardes d''Adî. Il chercha à enfoncer la porte, mais voyant que tous ses efforts étaient inutiles, il se retira. Yezîd, fils de Mouhallab, s'était établi dans la maison de Soulaïmân, fils de Ziyâd, fils d'Abou-Sofyân, qui touchait au château. Il fit apporter des échelles, et en peu de temps on était maître de la porte du château; les soldats s'élancèrent à l'intérieur, saisirent 'Adî, fils d'Artâ, et l'amenèrent devant Yezîd. Étant en présence de Yezîd, 'Adî se mit à rire. — Par Dieu, s'écria Yezîd, il y a deux raisons qui devraient t'empêcher de rire! D'abord tu t'es enfui du champ de bataille et tu as tendu les mains comme une femme. Puis tu es amené devant moi, comme un esclave qui s'est échappé est amené devant son maître. D'ailleurs, tu n'as reçu de moi aucune promesse ni garantie; crois-tu que je ne puisse pas te faire trancher la tête? 'Adî répondit : Quoique je sois tombé en ton pouvoir, je sais que ma vie est étroitement liée à la tienne, et que, si tu me fais mourir, tu en seras puni. Tu as vu l'armée de Dieu qui est dans l'Occident, et tu as remarqué que Dieu lui vient toujours en aide contre ceux qui l'ont trahi. Cesse de fomenter cette révolte, avant que tu sois englouti dans les flots; car alors tu chercherais le pardon, et tu ne le trouverais pas, et tu te repentirais inutilement. — Tu dis,

répliqua Yezîd, que ta vie est étroitement liée à la mienne. Eh bien, que Dieu ne me laisse pas vivre l'espace de temps qu'il faut à un oiseau pour mettre la tête dans l'eau, si ma vie devait dépendre de la tienne! Tu dis encore que l'on me fera expier ta mort. Par Dieu, quand même il y aurait dix mille Syriens qui fussent tombés entre mes mains et que je les fisse massacrer tous ensemble et le même jour, cela ne leur causerait pas (au calife et à sa cour) tant de chagrin et de terreur que ma révolte! Puis, suppose que je demande l'oubli de ce massacre, et que, après avoir disposé de leur trésor et de leur gouvernement, j'obtienne d'eux tout ce que je désire, et que je cesse les hostilités : quand alors ils apprendront ce qui t'est arrivé, ils n'y feront même pas attention, et ce sera le dernier de leurs soucis. Maintenant quand tu me dis d'arrêter cette affaire et de réparer le mal, sache que je ne t'ai pas nommé mon conseiller. Tu n'es ni mon confident, ni mon ami! Yezîd donna ensuite l'ordre de conduire 'Adî en prison. Lorsqu'on l'eût emmené, il le fit rappeler et lui dit : Je te fais mettre en prison, parce que tu as fait détenir mes frères et que tu les as traités avec dureté. Je t'avais fait prier d'adoucir un peu leur captivité, mais tu ne l'as pas fait. 'Adî fut complètement rassuré par ces paroles, et il les répéta à tous ceux qu'il voyait dans la prison.

Quand Yezîd se fut emparé de Baçra, les principaux habitants de la ville appartenant aux tribus de Qaïs, de Temîm et de Mâlik-ben-al-Moundsir, prirent la fuite; les uns se rendirent à Koufa, auprès d''Abdou'l-'Hamîd, fils d''Abd-er-Ra'hmân, fils de Yezîd, fils d'al-Khattâb, les autres allèrent en Syrie. Parmi ces derniers, était 'Hawarî, fils de Ziyâd, fils d''Amr, al-'Atakî, qui rencontra en route les messagers du calife qui portaient l'amân à Yezîd, fils de Mouhallab, à savoir Khâlid, fils d''Abd-allah, al-Qasrî; 'Amr, fils de Yezîd, al-'Hakamî, et 'Homaïd,

fils d'ʿAbdou'l-Mélik, [fils de Mouhallab]. ʿHawarî leur dit : Vous n'avez rien à attendre de Yezîd, fils de Mouhallab, ni lui de vous ; car il a vaincu son ennemi ʿAdî, fils d'Artâ, et l'a fait mettre en prison, après avoir tué un certain nombre de ses hommes. Ne continuez pas le voyage. Retournez. ʿHomaïd dit à ses compagnons : Je vous conjure de ne point retourner. Cet homme nourrit, depuis longtemps, des sentiments hostiles envers notre famille. Khâlid et ʿAmr, sans tenir compte des paroles de ʿHomaïd, l'emmenèrent et le livrèrent à ʿAbd-er-Raʿhmân al-Kilâbî, qui était en route pour se rendre dans le Khorâsân, ayant été nommé gouverneur de cette province à la place de Djarrâʿh. En apprenant la révolte de Yezîd, ʿAbd-er-Raʿhmân écrivit au calife qu'il préférait aller combattre les rebelles et qu'il priait le prince des croyants de l'envoyer contre Yezîd, fils de Mouhallab. Il fit conduire, en même temps, ʿHomaïd auprès du calife. ʿAbdou'l-ʿHamîd, le gouverneur de Koufa, de son côté, fit saisir Khâlid, fils de Yezîd, fils de Mouhallab, et ʿHammâl, fils de Zahr, et les envoya à Yezîd, fils d'ʿAbdou'l-Mélik, qui les fit mettre en prison où ils restèrent jusqu'à leur mort.

Lorsque les habitants de Baçra eurent proclamé la déchéance de Yezîd, fils d'ʿAbdou'l-Mélik, et reconnu Yezîd, fils de Mouhallab, celui-ci s'empara du trésor public, qui renfermait dix millions de dirhems, et distribua cet argent à ses troupes. Il envoya ensuite des gouverneurs dans les provinces de Fâris, de Kirmân, de Mekrân, de Sind et de l'Ahwâz, et se rendit maître de ces provinces. Puis il fit convoquer le peuple dans la grande mosquée de Baçra ; il monta en chaire et, après avoir payé un tribut de louanges à Dieu, il parla en ces termes : Je vous appelle à la pratique du livre de Dieu et de la règle du Prophète, et vous recommande de faire la guerre sainte contre les gens de Syrie, laquelle guerre est plus méritoire que

celle contre les Turcs et les Daïlemites. Obéissez-moi; car les Syriens, ce sont ces hommes qui ont fait mourir tous les descendants du Prophète qu'ils ont pu atteindre, et ont obligé les autres de chercher un refuge dans le Turkestân et dans l'Hindoustân. Ils ont massacré 'Hosaïn, fils d''Alî, et toute sa famille, et ont planté sa tête sur une lance, et ils ont fait maudire 'Alî dans toutes les chaires. 'Hasan le Baçrite, qui se trouvait parmi les assistants, en entendant ces paroles de Yezîd, l'interrompit en disant : Gloire à Dieu! Yezîd, fils de Mouhallab, appelle le peuple à la pratique du livre de Dieu et de la règle du Prophète! Puis il dit à haute voix : Par Dieu, nous t'avons vu en qualité de gouverneur et en qualité de sujet. Comment oses-tu tenir un tel langage? Quelques personnes assises près de 'Hasan lui mirent la main sur la bouche et le forcèrent à garder le silence. Cependant on disait que Yezîd avait certainement entendu les paroles de 'Hasan, mais qu'il avait fait semblant de ne point les entendre. Quand le peuple sortit de la mosquée, al-Nadhr, fils d'Ibrâhîm, fils d'Anas, fils de Mâlik, se tenant à la porte, dit : Pourquoi hésitez-vous à accepter la loi de Dieu et la règle du Prophète? Par Dieu! nous n'avons jamais entendu, ni les uns ni les autres, un tel langage, excepté dans le court espace de temps du règne de 'Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz! 'Hasan le Baçrite s'écria : Gloire à Dieu, voilà Nadhr-ibn-Anas qui approuve par son suffrage la révolte! 'Hasan dit encore : Ce Yezîd est le même homme qui, hier, a fait couper des têtes, qu'il a envoyées aux fils de Merwân, cherchant à se les rendre favorables en vous faisant périr. A présent qu'il est mécontent d'eux, et qu'il s'est révolté, il élève un bâton avec un morceau de coton au bout, et dit : Je vous appelle à la pratique du livre de Dieu et de la règle du Prophète! Vous devriez le saisir et le ramener dans la prison, où il était, où il avait été mis par 'Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz,

afin de faire cesser la guerre civile. Alors on lui criait de tous côtés : Père de Sa'îd, serais-tu devenu l'ami des Syriens? — Non, répliqua 'Hasan, je ne suis pas leur ami; car ces gens ont fait ce qui ne doit pas être fait. Ils ont massacré pendant trois jours entiers les habitants de Médine et ont mis la ville au pillage, sans respecter les choses les plus sacrées, et se sont livrés à tous les excès; puis ils sont venus à la maison de Dieu et y ont jeté le feu et la boue, et ont détruit la Ka'ba. Ce sont eux encore qui ont tué les descendants du Prophète. Que la malédiction de Dieu soit sur eux et sur ceux qui les soutiennent!

Yezîd, fils de Mouhallab, laissant son frère Merwân comme son lieutenant à Baçra, en lui confiant l'arsenal et le trésor, quitta cette ville à la tête de son armée, après avoir fait partir son frère 'Abdou'l-Mélik avec l'avant-garde; il vint à Wâsit, où il établit son camp. Or, lorsque Yezîd, fils d''Abdou'l-Mélik, apprit que Yezîd, fils de Mouhallab, s'était emparé de l''Irâq et du Djebâl, qu'il avait proclamé la déchéance du calife et qu'il avait mis en prison 'Adî, fils d'Artâ, et ses amis, il fut dans la plus grande anxiété. Après avoir hésité quelque temps, il donna le commandement de l'armée qu'il envoyait contre Yezîd, et qui était composée de l'élite des guerriers de Syrie, à Maslama, fils d''Abdou'l-Mélik, et à 'Abbâs, fils de Walîd. Ceux-ci établirent leur camp à Nokhaïla. Yezîd, fils de Mouhallab, en recevant cette nouvelle à Wâsit, convoqua ses compagnons et leur dit : Sachez que les Syriens marchent contre nous. Dites ce que vous avez à dire, que faut-il faire? 'Habîb, fils de Mouhallab, prit la parole et dit : Je te conseille d'emmener l'armée dans la province de Fâris, d'y établir ton camp et d'occuper les hauteurs et les passages; en faisant ainsi, tu te trouveras à proximité du Khorâsân, la campagne sera plus longue et plus difficile pour les Syriens, les habitants du Kou-

histân viendront te rejoindre, et tu auras toutes les places fortes. — Cette proposition ne vaut rien, ô mon frère, répliqua Yezîd. Veux-tu que je sois comme un oiseau qui perche sur le sommet d'une montagne? — La mesure qu'il fallait prendre tout d'abord, reprit 'Habîb, et qu'il n'est plus possible d'exécuter à présent, je te l'avais conseillée. Quand tu fus maître de Baçra, je t'ai dit d'envoyer un corps d'armée sous le commandement d'un officier de ta propre tribu, pour t'emparer de Koufa; car, ai-je ajouté, Abdou'l-'Hamîd, fils d''Abd-er-Ra'hmân, est le même homme qui n'a pas réussi à t'arrêter, lorsque tu y as passé avec soixante-dix hommes; préviens les Syriens et empêche-les de prendre pied à Koufa; car les principaux habitants de cette ville sont pour toi et suivront tes drapeaux. Mais tu n'as pas suivi ce conseil. Maintenant je te dis : Envoie un de tes officiers à la tête d'un nombreux corps d'armée, dans la province de Djezîra, afin qu'il s'empare de cette contrée et qu'il s'établisse dans une forteresse; tu marcheras ensuite vers le même point. Puis, lorsque les Syriens voudront t'attaquer, l'armée que tu auras dans le Djezîra viendra naturellement à ton secours. De plus, les troupes de Mossoul sont originaires de l'Ahwâz ; ils sont tes amis et passeront de ton côté. Tu auras des ressources, et les habitants du Djezîra, de l''Irâq et les montagnards reconnaîtront ton autorité. Tu pourras alors faire la guerre aux Syriens dans une contrée spacieuse, ayant le dos couvert du côté de l''Irâq. Yezîd répliqua : Je n'aimerais pas diviser mes forces. Et il repoussa le conseil de 'Habîb. Il résolut ensuite de marcher au-devant de Maslama et d''Abbâs.

CHAPITRE LXIII.

BATAILLE ENTRE YEZÎD, FILS DE MOUHALLAB, ET MASLAMA, FILS D''ABDOU'L-MÉLIK. MORT DE YEZÎD.

Au commencement de l'an 102, Yezîd, fils de Mouhallab, laissa son fils Mo'âwiya comme son lieutenant à Wâsit, en remettant entre ses mains le trésor, toutes ses richesses et les prisonniers qu'il détenait, et se mit en marche contre Maslama et 'Abbâs. Son avant-garde était commandée par 'Abdou'l-Mélik, fils de Mouhallab. Il vint d'abord à Famm-al-Nîl, et de là à 'Aqr. Maslama quitta Nokhaïla et gagna les bords de l'Euphrate à Anbâr, où il fit jeter un pont, en face de Fâret; il passa de l'autre côté du fleuve avec toute son armée et établit son camp non loin de celui de Yezîd. 'Abdou'l-Mélik, fils de Mouhallab, qui sur l'ordre de son frère se dirigeait vers Koufa, rencontra sur son chemin, à Sourâ, l'armée d''Abbâs, fils de Walîd, et la bataille s'engagea aussitôt. Les gens de Baçra chargèrent les Syriens et les firent reculer. Il y avait dans l'armée d''Abbâs des troupes de la tribu de Temîm et de la tribu de Qaïs, qui avaient quitté Baçra, pour échapper à Yezîd. Parmi ces guerriers était Horaïm, fils d'Abou-Ta'hma, qui, lorsque les Syriens se mirent à fuir, leur cria : Gens de Syrie, craignez Dieu et ne nous livrez pas à notre ennemi ! Ils répondirent : Les Syriens éprouvent toujours une certaine émotion au commencement d'une bataille. Et bientôt ils revinrent, reprirent le combat et mirent l'armée de Baçra en déroute. 'Abdou'l-Mélik se replia et revint auprès de Yezîd. Maslama et 'Abbâs campèrent en face de Yezîd. On raconte qu'un jour, Yezîd dit à ses compagnons : J'apprends que vous parlez beau-

coup de l'arrivée de Maslama et d''Abbâs. Mais par Dieu! Ce Maslama n'est à mes yeux qu'une sauterelle jaune, et 'Abbâs le coupe-jarret de la chamelle de Thamoud! ('Abbâs était roux et avait les yeux bleus. Il était né d'une femme grecque.) Par Dieu, Soulaïmân, fils d''Abdou'l-Mélik, avait voulu le proscrire, mais j'ai intercédé en sa faveur! Par Dieu, quand même le monde entier serait avec eux et que je fusse seul, je ne serais pas inquiet et je n'aurais pas peur d'eux!

'Abdou'l-'Hamîd, fils d'Abd-er-Ra'hmân, le gouverneur de Koufa, avait établi son camp à Nokhaïla; il fit garder toutes les routes, pour empêcher les gens de Koufa d'aller rejoindre Yezîd, fils de Mouhallab, et envoya un certain nombre d'habitants, ayant à leur tête Saïf, fils de Hânî, au camp de Maslama; celui-ci les reçut avec distinction et honneur et les félicita de leur fidélité; mais il manifesta son étonnement de ce que leur contingent était si faible. 'Abdou'l-'Hamid, ayant eu connaissance de ce propos, fit partir un autre détachement, plus nombreux que le premier, sous le commandement de Sabra, fils d''Abd-er-Ra'hmân, l'Azdite. Maslama adressa également des éloges à ces nouvelles troupes et dit, en désignant Sabra : Cet homme est connu depuis longtemps pour sa fidélité, et sa famille nous a toujours été fidèle. Et il lui donna le commandement de tout le contingent de Koufa. Il envoya ensuite Mo'hammed, fils d''Amr, fils de Walîd, fils d''Oqba, fils d'Abou-Mo'aït, à Koufa, pour prendre le gouvernement de cette ville, à la place d''Abdou'l-'Hamîd, qui fut destitué.

Yezîd, fils de Mouhallab, convoqua les chefs de son armée, et leur parla ainsi : Je veux envoyer douze mille hommes, choisis dans toute l'armée, sous le commandement de mon frère Mo'hammed, pour tomber sur les Syriens pendant la nuit, et à l'improviste. Quand ils les auront fatigués par la lutte, je me jetterai sur eux, à la pointe du jour, avec le reste

de l'armée et je ferai ce que je pourrai; j'espère que Dieu nous donnera la victoire. Samaïda' prit la parole et dit: Adressons-leur d'abord un appel, invitons-les à prendre pour guides le livre de Dieu et la loi du Prophète. S'ils acceptent cet appel, alors nous n'avons aucune raison pour les combattre, sauf dans le cas où ils rejetteraient ce qu'ils ont accepté d'abord. Un homme nommé Abou-Rauba (?) qui était un chef dans le Djebâl, et qui se trouvait là avec plusieurs de ses coréligionnaires (khâridjites), dit: Oui, il faut agir comme le dit Samaïda'. — Malheur à vous, s'écria Yezîd; comment pouvez-vous croire que les Benî-Omayya agiront selon le livre de Dieu, après ce qu'ils ont fait? N'ont-ils pas attaqué le sanctuaire de Dieu, et détruit la Ka'ba? N'ont-ils pas tué les petits-fils du Prophète et 'Abdallah, fils de Zobaïr, qu'ils ont attaché à un gibet? Mais quand même tout cela ne serait pas, cherchez au moins à les prévenir. Qu'en pensez-vous? — Nous pensons, répliquèrent les autres, qu'il ne faut les combattre que lorsqu'ils rejetteront ce qu'ils ont accepté. C'est ainsi qu'ont toujours agi les Khâridjites.

Merwân, fils de Mouhallab, qui était le lieutenant de Yezîd à Baçra, exhorta les habitants à prendre les armes et fit tous ses efforts pour les faire partir promptement, afin qu'ils allassent rejoindre l'armée de son frère. Cependant 'Hasan le Baçrite chercha à les en détourner, et leur dit: Restez chez vous et gardez-vous de prendre part à cette guerre civile. Craignez Dieu, et ne vous tuez pas les uns les autres pour des choses de ce monde périssable; ne cherchez pas ce qui ne durera pas, et ce qui n'est pas approuvé par Dieu. Sachez qu'il n'y a jamais de révolte qui n'ait pour principaux partisans des poètes, des orateurs, des ambitieux et des ignorants; et de ceux-ci il n'en échappe que l'homme inconnu ou le grand coquin. Si vous vous abstenez et si vous restez tranquilles,

vous obtiendrez honneur et estime, vous serez comptés parmi les heureux, et votre récompense sera grande; et quand vous passerez dans l'autre monde, vous aurez le bonheur parfait. Celui qui se jette dans la guerre civile est malheureux dans les deux mondes! Merwân, averti de ces discours de 'Hasan, harangua le peuple et lui prêcha la guerre sainte; et il dit: J'ai appris qu'un vieillard égaré et hypocrite cherche à détourner le peuple de nous prêter aide et assistance. (Il ne prononça pas le nom de 'Hasan.) Par Dieu, si un sien voisin ôte une poutre de sa maison et qu'il saigne du nez, il déblatère contre nous et les habitants de la ville! Par Dieu, s'il ne veut pas se taire, il verra de moi des choses qu'il n'aura pas désirées! On rapporta ces paroles à 'Hasan, qui dit: Par Dieu, je ne déteste pas d'être insulté par lui! Quelques personnes lui dirent que, si Merwân voulait user de violence à son égard, elles l'en empêcheraient. 'Hasan leur répondit: Non; puisque je vous défends de vous tuer les uns les autres, comment pourrais-je consentir à ce que vous versiez du sang à cause de moi? Merwân craignait ces hommes, dont il avait appris la conversation. 'Hasan continuait ses discours; mais Merwân ne parla plus de ce sujet.

Maslama et Yezîd demeurèrent l'un en face de l'autre pendant huit jours. Enfin, le vendredi, quatorzième jour du mois de çafar de l'an 102, ils se préparèrent à livrer bataille. Maslama ordonna à Waddhâ'h de brûler le pont de bois qu'il avait fait établir, et forma ses lignes de bataille. Il donna le commandement de l'aile droite à Djabala, fils de Makhrama, le Kindien, et celui de l'aile gauche à Hodsaïl, fils de Zofar, fils d'al-'Hârith, al-'Âmerî. 'Abbâs, fils de Walîd, plaça à la tête de son aile droite Saïf, fils de Hânî, al-Hamedânî, et à la tête de l'aile gauche Sowaïd, fils de Qa'qâ'. Yezîd, fils de Mouhallab, de son côté, après avoir formé ses rangs, donna le com-

mandement de son aile droite à 'Habib, fils de Mouhallab, et le commandement de l'aile gauche à Moufaddhal, fils de Mouhallab. Les deux armées se rapprochèrent l'une de l'autre, et la bataille s'engagea. Un Syrien sortit des rangs et provoqua les guerriers de l'armée de Yezîd à un combat singulier. Mo'hammed, fils de Mouhallab, accepta ce défi et lutta avec lui. Il lui asséna un coup de sabre qui pénétra à travers son bouclier, son gantelet de fer, jusqu'à atteindre sa main. Le Syrien regagna les rangs de son armée. On dit que cet homme était 'Hayyân ('Hassân) Al-Nabatî. Or, le combat n'était pas encore devenu général, lorsque les gens de Baçra virent subitement la fumée qui s'élevait du pont auquel Waddhâ'h avait mis le feu, et ils se mirent aussitôt à fuir. Yezîd dit : L'armée est en fuite, et cependant le combat n'est pas encore partout engagé; pourquoi cette panique? — Ils ont brûlé le pont, répondirent les fuyards. Et pas un seul ne resta. Alors Yezîd s'avança en personne, accompagné de quelques-uns des siens, et leur dit : Laissez-les aller; j'espère que Dieu ne me les fera plus jamais rencontrer. L'idée d'une fuite devant l'ennemi était odieuse à Yezîd.

On lit dans des ouvrages autres que celui de Mo'hammed-ben-Djarîr que Yezîd combattit, ce jour-là, en personne avec acharnement et qu'il tua un grand nombre d'ennemis. Il s'approcha des rangs des Syriens et provoqua Maslama, en disant : A quoi bon faire tuer les soldats? Viens combattre avec moi, et faisons cesser le massacre des deux armées. Maslama se tourna vers ses gens et leur demanda ce qu'ils en pensaient. Qa'hl, fils d''Ayyâsch, dit : C'est Yezîd, fils de Mouhallab, le plus fameux guerrier de l''Irâq ! — C'est vrai, répliqua Maslama, mais il me provoque, et il serait honteux de ne pas accepter son défi. — Certainement, dit Qa'hl, mais il y a d'un côté la honte et de l'autre la mort; choisis. Maslama garda le

silence. Alors un homme vint annoncer à Yezîd que son frère 'Habîb venait d'être tué. Yezîd s'écria : Je ne veux pas survivre à 'Habîb ! Par Dieu, j'ai toujours considéré la vie comme odieuse après une fuite, maintenant elle m'est encore plus odieuse ! Il recommanda à ses compagnons d'avancer, puis il les quitta et chargea l'ennemi. Jamais on n'avait vu combattre ainsi. Il ne passa devant aucun groupe de Syriens, sans qu'il les forçât à prendre la fuite, et il en tua un nombre considérable. Abou-Rauba le Mordjaïte s'approcha alors et lui dit : Émir, Wâsit n'est pas loin ; vas-y, établis un camp, que tu entoureras d'un fossé, pour attendre l'arrivée des secours de Baçra, et des troupes de l''Omân et du Ba'hraïn, qui viendront par bateaux. Tu recommenceras ensuite la lutte. — C'est un mauvais conseil, répliqua Yezîd. Je préfère la mort à une vie pleine de honte. Puis il ajouta : Mais c'est pour toi que je crains. — Pourquoi ? demanda le Mordjaïte. — Ne vois-tu pas, dit Yezîd, ces montagnes de fer qui te regardent ? — Pourquoi craindrais-je ? Ces montagnes de fer ne peuvent pas éloigner la mort si mon heure est venue, ni la rapprocher si le destin ne l'a pas ainsi décidé. Si tu veux combattre, avance !

Yezîd était monté sur un cheval blanc et passait devant les rangs, à la recherche de Maslama. Celui-ci, voyant devant lui Yezîd, demanda son cheval. Les troupes syriennes entourèrent Yezîd et le tuèrent, lui et son frère Mo'hammed, et Samaïda'. On raconte que Qa'hl, fils d''Ayyâsch, le Kelbite, voyant Yezîd, qui combattait comme nous l'avons dit, cria aux Syriens : Voici Yezîd, fils de Mouhallab ! Par Dieu, je veux le tuer aujourd'hui ! Qui d'entre vous veut m'aider ? Un certain nombre de soldats se présentèrent et chargèrent. Une lutte terrible s'engagea entre les deux groupes, et l'air fut obscurci par un nuage de poussière. Lorsque la poussière fut dissipée, on s'aperçut que Yezîd avait été tué. Qa'hl gisait

également par terre sur le point d'expirer et n'ayant plus assez de force pour dire par qui il avait été frappé. Il exprima seulement par signes qu'il avait été tué par Yezîd et que c'est lui-même qui avait tué Yezîd. Maslama, venant à passer et voyant le corps de Qa'hl étendu à côté de celui de Yezîd, dit: Je ne doute point que Yezîd n'ait été tué par celui-là. Un affranchi des Benî-Morra, nommé 'Othmân, fils de Yâsar, porta ensuite la tête de Yezîd à Maslama, qui ne la reconnut pas. Sur le conseil de 'Hawarî, fils de Ziyâd, al-'Atakî, il la fit laver et couvrir du turban; alors il la reconnut, et il l'envoya par Khâlid, fils de Walîd, fils d''Oqba, à Yezîd, fils d''Abdou'l-Mélik. Moufaddhal, fils de Mouhallab, qui ne connaissait pas la mort de Yezid, combattait encore aux premiers rangs. Lorsqu'il apprit que son frère avait été tué, il quitta le champ de bataille et se dirigea vers Wâsit. Trois cents d'entre les gens de Yezîd restèrent prisonniers entre les mains de Maslama, qui les fit conduire à Koufa. Mo'hammed, fils d''Amr, gouverneur de cette ville, les laissa en prison, jusqu'à ce qu'il reçût une lettre de Yezîd, fils d''Abdou'l-Mélik, qui lui ordonna de leur faire trancher la tête. Mo'hammed donna l'ordre à 'Oryân, fils d'al-Haïtham, capitaine des gardes, de les emmener par groupes de vingt et de trente, pour les exécuter. 'Oryân les fit tous mourir. Cependant une trentaine d'hommes de la tribu de Temîm lui dirent : C'est à nous que vous devez la victoire sur Yezîd, et vous nous récompensez en nous donnant la mort? 'Oryân envoya un messager à Mo'hammed, pour lui faire part de ces paroles des Temîmites. Mo'hammed répondit: Qu'ils aient la tête tranchée. Tous ces prisonniers avaient été mis à mort, lorsque Mo'hammed reçut une lettre de Maslama, qui lui recommanda de les rendre à la liberté.

En apprenant, à Wâsit, la mort de Yezîd et la défaite de son armée, Mo'âwiya, fils de Yezîd, fils de Mouhallab, donna

l'ordre de trancher la tête aux prisonniers qu'il détenait, et parmi lesquels se trouvaient 'Adî, fils d'Artâ, et son fils Mo'hammed; Mâlik et 'Abdou'l-Mélik, fils de Misma'; 'Abdallah, fils d''Orwa, le Baçrite; 'Abdallah, fils de Dînâr, et Abou'l-Qâsim, fils de Mouslim. Ceux-ci, quand ils surent qu'ils devaient être exécutés, dirent à Mo'âwiya : Tu ne devrais pas nous faire mourir. Quel avantage tireras-tu de notre mort? Mais Mo'âwiya persista dans sa résolution et ils furent mis à mort. Mo'âwiya quitta ensuite Wâsit et se rendit à Baçra, emportant avec lui les trésors qui lui avaient été confiés par son père. Moufaddhal, fils de Mouhallab, vint également à Baçra, où se réunirent tous les membres de la famille de Mouhallab. Mo'âwiya voulait être chef de sa maison, mais les autres s'y opposèrent, et lui dirent : C'est Moufaddhal qui est notre chef; il t'est supérieur tant par l'âge que par la sagesse. En conséquence, Moufaddhal fut reconnu comme chef de la maison de Mouhallab par tous les membres de la famille. Ils firent ensuite préparer des vaisseaux pour se rendre dans le Kirmân. Un homme nommé Waddâ', fils de 'Homaïd, l'Azdite, avait été nommé par Yezîd, fils de Mouhallab, gouverneur de Qandâbîl, ville de l'Indostan. Yezîd, en lui donnant ce poste, lui avait dit : Je vais pour combattre ces ennemis, et il arrivera de deux choses l'une : ou je serai victorieux ou je serai vaincu. Si je remporte la victoire, je te ferai du bien. Mais s'il en est autrement, reste à Qandâbîl, pour que les membres de ma famille puissent y trouver un refuge; garde-les jusqu'à ce qu'ils aient obtenu l'amân. Je t'ai choisi pour cela de préférence à tous mes gens, afin que tu agisses exactement selon ma volonté. Yezîd fit avec lui une convention formelle et le fit jurer de l'exécuter fidèlement.

Maslama, ayant été informé que les membres de la famille de Mouhallab étaient réunis à Baçra, fit partir Moudrik, fils de Dhabb, le Kelbite, et Hilâl, fils d'A'hwaz, le Temîmite, à la

tête d'un corps d'armée, pour s'emparer de leurs personnes. Alors les Mouhallabites s'embarquèrent avec leurs femmes, leurs enfants, leurs biens et leurs armes, et se rendirent sur la côte de Kirmân et de là à Qandâbîl. Lorsqu'ils arrivèrent près de cette ville, Waddâ', fils de 'Homaïd, en fit fermer les portes et leur en refusa l'entrée. Les troupes syriennes arrivèrent à leur tour, et un combat s'engagea entre celles-ci et les gens de la famille de Mouhallab. Moufaddhal, fils de Mouhallab, fut tué. No'mân, fils d'Ibrâhîm, fils de Mâlik al-Aschtar, qui était avec lui, de même que Mo'hammed, fils d'Is'hâq, fils de Mo'hammed, fils d'al-Asch'ath, et le fils de Çoul, roi du Dehistân, furent faits prisonniers. Plusieurs demandèrent l'amân, entre autres Mâlik, fils d'Ibrâhîm, fils de Mâlik al-Aschtar, et al-Ward, fils d''Abdallah, fils de 'Habîb als-Sa'dî. Or, le jour où eut lieu l'engagement entre Hilâl, fils d'A'hwaz, et les gens de Mouhallab, lorsque les deux partis furent rangés en ligne de bataille, Waddâ', fils de 'Homaïd, sortit de la ville et occupa l'aile droite de l'armée des Mouhallabites, et 'Abdou'l-Mélik, fils de Hilâl, l'aile gauche. Ces deux hommes, qui étaient l'un et l'autre de la tribu d'Azd, firent demander à Hilâl, fils d'A'hwaz, l'amân, et quand le combat fut engagé, ils passèrent du côté de Hilâl. Merwân, fils de Mouhallab, voyant cette défection, se dirigea vers l'endroit où se trouvaient les femmes. — Où vas-tu? lui demanda Moufaddhal. Merwân répondit : Je veux aller tuer celles qui portent le voile, afin qu'elles ne tombent pas entre les mains de ces coquins. — Malheur à toi ! s'écria Moufaddhal. Veux-tu donc tuer tes sœurs et tes filles et tes parentes? — Par Dieu, répliqua Merwân, je crains pour elles un sort pire que la mort, de la part des Syriens et des fils de Merwân ! Cependant Moufaddhal l'empêcha d'exécuter son dessein. Les Mouhallabites continuèrent de combattre avec acharnement et tuèrent

un grand nombre de Syriens, jusqu'à ce qu'ils tombèrent eux-mêmes. Maslama [lorsque les captifs lui furent amenés,] dit : J'ai juré que je vendrai leurs femmes et leurs enfants, comme on vend les captifs et les esclaves. Djarrâ'h, fils d''Abdallah, al-'Hakamî, [qui était présent,] se leva et dit : Je les achète, afin de te dégager de ton serment. Et il en offrit cent mille dirhems. — Apporte cet argent, dit Maslama. Djarrâ'h répliqua : Je le donnerai quand tu voudras. Maslama ne répondit rien, et fit mettre en liberté les captifs. Thâbit ibn-Qotna, en apprenant la mort de Yezîd, fils de Mouhallab, composa plusieurs élégies dans lesquelles il célébra la noblesse, la libéralité, la valeur et la belle carrière de la famille de Yezîd.

Maslama, après avoir terminé la guerre avec Yezid, fut investi par Yezid, fils d'Abdou'l-Mélik, du gouvernement de Baçra, de Koufa et du Khorâsân. Il confia le gouvernement de Koufa à Mo'hammed, fils d''Amr, fils de Walîd, fils d''Oqba, fils d'Abou-Mo'aït, surnommé Dsou'l-Schâma. [En l'an 103] le calife donna le gouvernement de la Transoxiane, depuis Boukhârâ jusqu'à Samarcande et Ferghâna, à Sa'îd, fils d''Amr, al-'Hareschî, et celui de l'Arménie et de l'Adserbaïdjân, à Thobaït al-Nahrânî. Sa'id, après avoir traversé le fleuve, vint à Boukhârâ, où il resta quelque temps. Il se rendit ensuite à Samarcande, et de là il partit pour faire la guerre au roi de Ferghâna. Il assiégea sa forteresse, et le roi de Ferghâna demanda la paix. Sa'îd la lui accorda en exigeant cent mille dirhems, cinquante esclaves mâles et cinquante jeunes filles. Après avoir livré cette rançon, le roi de Ferghâna sortit de sa forteresse, vint trouver Sa'id et lui toucha la main ; puis il s'en retourna. Mais pendant la nuit, lorsque la plupart des musulmans furent endormis, le roi de Ferghâna, à la tête de dix mille hommes, tomba sur l'armée musulmane et en tua un grand nombre. Les musulmans montèrent en toute hâte

sur leurs chevaux et attaquèrent les infidèles. Dieu leur donna la victoire; ils tuèrent le roi de Ferghâna et deux mille hommes, et firent un nombreux butin. Yezîd, fils d'ʿAbdou'l-Mélik, rappela ensuite Saʿîd de la Transoxiane, et donna le gouvernement de cette province à ʿAbd-er-Raʿhmân, fils de Soulaïmân, le Kelbite. Puis il révoqua ʿAbd-er-Raʿhmân, à qui il donna le gouvernement de l'ʿIrâq, et envoya de nouveau Saʿîd dans la Transoxiane. Après un certain temps, il révoqua ʿAbd-er-Raʿhmân, et nomma à sa place le fils de son oncle, ʿAbdou'l-Mélik, fils de Bischr, fils de Merwân, dont le père avait occupé le même poste sous le règne d'ʿAbdou'l-Mélik, fils de Merwân. ʿAbdou'l-Mélik, fils de Bischr, était un homme généreux et prodigue. Le calife le destitua et envoya à sa place Mouslim ibn-Zorʿa, le Kilâbite. Mouslim prit sa résidence à Merw. Il n'entreprit aucune expédition; mais il envoya Thobaït al-Nahrânî à la tête d'une armée nombreuse composée de gens de Syrie et du Djezîra, pour combattre les Alains et les Khazars du Derbend, qui s'étaient révoltés. Lorsque les Khazars surent que Thobaït était entré en Arménie, ils se réunirent au nombre de trente mille hommes, à un endroit nommé Merdj al-ʿHadjâra, où eut lieu une bataille, dans laquelle beaucoup de musulmans furent tués. [Thobaït et ceux qui avaient échappé à la mort revinrent en Syrie.] Yezîd fut très-mécontent et blâma Thobaït. Il fit partir ensuite une nouvelle armée nombreuse et bien équipée, dont il donna le commandement à Djarrâʿh, fils d'ʿAbdallah, al-ʿHakamî, pour combattre les Khazars.

CHAPITRE LXIV.

CAMPAGNE DE DJARRÂ'H CONTRE LES KHAZARS EN ARMÉNIE.

Lorsque les Khazars apprirent que Djarrâ'h était entré en Arménie, ils se retirèrent devant lui et allèrent s'établir dans la contrée du Bâb al-Abwâb. Djarrâ'h, après avoir séjourné pendant quelques jours à Bardsa'a, pour faire reposer les troupes, traversa la rivière de Kourr et se dirigea vers le Bâb al-Abwâb. Arrivé à un vallon appelé Roubâs, à deux pharasanges du Bâb al-Abwâb, il fit halte et envoya des messagers aux chefs des montagnes, pour les inviter à venir le rejoindre. Un de ses compagnons proclama ensuite dans le camp, que le général avait l'intention de rester à cet endroit pendant trois jours et que tous devaient se procurer les provisions et fourrages nécessaires. [Ayant pris cette mesure pour tromper l'ennemi,] il marcha [pendant la nuit] vers le Bâb al-Abwâb. Il n'y rencontra aucun ennemi. Les musulmans s'engagèrent dans le défilé et en sortirent du côté opposé. Djarrâ'h établit son camp près de la citerne de Bâb-Djihâd, à une demi-pharasange de Bâb al-Abwâb. Quand il fut jour, Djarrâ'h fit appeler un officier, lui confia trois mille hommes et lui dit : Pénétrez sur le territoire de Qaïtâq, enlevez tout ce que vous y trouverez et tuez tous ceux qui vous résisteront. Mais il faut que vous soyez de retour ici demain avant le lever du soleil. Il envoya un autre officier avec deux mille hommes dans la contrée de Yarsî, de Derwâq et les pays environnants, en lui donnant les mêmes instructions qu'au premier. Il marcha ensuite, avec le reste de l'armée, qui se composait d'environ vingt-cinq mille hommes, jusqu'à un endroit nommé Nahr ar-Rân, à six pharasanges de Bâb al-Abwâb, où il fit halte. Le lendemain

matin, il fut rejoint par ses deux officiers, qui ramenèrent dix mille têtes de bétail, bœufs et moutons, et trois mille captifs.

Barkhebek (?), fils du Khâqân, roi des Khazars, informé de l'arrivée de Djarrâ'h à Nahr ar-Rân avec une armée de vingt-cinq mille Arabes, qui pillaient et saccageaient la contrée, rassembla ses hommes, et arriva à Nahr ar-Rân à la tête d'une armée de quarante mille soldats. Avant la bataille, Djarrâ'h harangua ses troupes en ces termes : Musulmans, vous n'avez aucun endroit où vous puissiez vous retirer, si vous prenez la fuite, et aucun autre refuge qu'en Dieu. Or vous savez que ceux qui sont tués entrent dans le paradis, et que ceux qui sont victorieux gagnent du butin et de la gloire! Les deux armées se précipitèrent l'une sur l'autre, et on combattit avec acharnement au milieu d'un nuage de poussière. Enfin les Khazars se mirent à fuir. Les musulmans les poursuivirent l'épée dans les reins et en tuèrent un grand nombre; et ils firent un butin immense. Djarrâ'h vint ensuite à une ville nommée 'Houçaïn, dont les habitants demandèrent l'amân, qu'il leur accorda. De là, il se rendit à la ville de Yarghewâ, où il demeura six jours. Après avoir conclu la paix avec les habitants, qu'il avait été obligé de combattre, il marcha sur Balandjar, l'une des plus grandes forteresses des Khazars. Les habitants de cette ville avaient placé plus de trois cents chariots liés les uns aux autres tout autour de l'enceinte de la ville. Un des compagnons de Djarrâ'h, le sabre en main, s'écria : Musulmans, qui d'entre vous veut se donner à Dieu? Plusieurs soldats répondirent à cet appel. L'officier leur recommanda de le suivre. Ces hommes, au nombre de cent, se dirigèrent, sous une grêle de traits qu'on lança sur eux du haut du rempart, vers ces chariots; puis l'un d'eux s'avança et coupa la corde qui reliait les chariots ensemble. Ils ramenèrent ces chariots, en marchant l'un derrière l'autre, jusqu'au

camp musulman. On livra ensuite un combat terrible, et la forteresse fut prise d'assaut. Le prince de Balandjar s'enfuit avec environ cinquante hommes et se retira à Samandar. Les musulmans s'emparèrent de la ville et d'un butin immense, ainsi que d'un grand nombre de captifs, femmes et enfants. La femme et les enfants du prince de Balandjar furent vendus à l'encan, au prix de cent mille dirhems. Djarrâ'h les racheta de ses deniers, pour les rendre au prince de Balandjar; car il disait : Je pourrai avoir besoin de lui; peut-être me montrera-t-il de la reconnaissance. Il lui envoya donc par un messager l'amân et lui rendit sa ville, sa femme, ses enfants et ses biens. Djarrâ'h, en quittant Balandjar, marcha contre une forteresse, qui renfermait alors une garnison de quarante mille hommes, lesquels, voyant paraître l'armée musulmane, eurent peur et demandèrent à capituler. Djarrâ'h conclut la paix avec eux, après qu'ils eurent payé une somme considérable. Il voulait ensuite se diriger vers Samandar, lorsqu'il reçut du prince de Balandjar une lettre ainsi conçue : Je veux, ô émir, te rendre service en reconnaissance du bien que tu m'as fait, en me renvoyant ma femme et mes enfants. Sache qu'un nombre immense de Khazars des montagnes ont rompu la paix et ont pris les armes contre toi. Aussitôt que cette lettre te parviendra, prends tes mesures pour ne point prolonger ton séjour, et reviens sur tes pas. Djarrâ'h fit immédiatement donner le signal du départ, et il ramena l'armée jusqu'à un endroit nommé Schekî, où il établit son camp, au commencement de l'hiver.

Les habitants de l''Irâq étant venus se plaindre auprès du calife de leur gouverneur 'Abdou'l-Mélik, fils de Bischr, Yezîd le destitua et donna le gouvernement de Koufa et de Baçra à 'Omar ibn-Hobaïra.

C'est à Schekî, où il attendait avec la fin de l'hiver l'arrivée

des renforts de Syrie, que Djarrâ'h apprit la mort de Yezîd, fils d''Abdou'l-Mélik. Yezîd mourut, après un règne de quatre ans, à l'âge de quarante ans, dans la nuit du vendredi, quatre jours avant la fin du mois de scha'bân, de l'an 105. Il eut pour successeur Hischâm, fils d''Abdou'l-Mélik.

CHAPITRE LXV.

RÈGNE DE HISCHAM, FILS D''ABDOU'L-MÉLIK. CAMPAGNE DE DJARRA'H CONTRE LES KHAZARS.

Lorsque Hischâm monta sur le trône, il confirma Djarrâ'h, fils d''Abdallah, dans son poste de gouverneur de l'Arménie, et lui fit annoncer l'envoi de renforts, pour reprendre la guerre contre les Khazars. Il destitua 'Omar Ibn-Hobaïra et nomma gouverneur de l''Irâq, Khâlid, fils d''Abdallah, al-Qasrî. Le calife ordonna à Khâlid de confier l'administration du Khorâsân à son frère Asad, et de s'emparer de la personne d'Ibn-Hobaïra, pour lui faire restituer certaines sommes provenant du revenu de l''Irâq qu'il s'était appropriées. Arrivé à Baçra, Khâlid fit arrêter Ibn-Hobaïra et lui extorqua, en lui faisant subir toutes sortes de violences, des sommes considérables. Les habitants de Baçra, auxquels Ibn-Hobaïra avait fait beaucoup de bien, protestèrent contre le traitement qui lui fut infligé. Cependant 'Omar, ayant corrompu ses gardiens et ayant fait pratiquer un passage sous sa prison, s'enfuit. Khâlid, fils d''Abdallah, le fit poursuivre par [Sa'îd, fils d''Amr, qui ne parvint à l'atteindre qu'à Damas, où 'Omar avait déjà obtenu l'amân du calife. Quelque temps après, Khâlid, fils d''Abddallah, chargea] Mâlik, fils d'al-Moundsir, fils d'al-Djâroud, [capitaine des gardes, de châtier 'Omar, fils de Yezîd, al-Osay-

yidî.] Mâlik le fit saisir et le tua. Hischâm, ayant appris ce meurtre, fut très-irrité. Il adressa un blâme à Khâlid, et Mâlik fut amené en sa présence; on lui brisa le nez, en lui frappant la tête contre la terre; il fut ensuite conduit en prison et torturé, jusqu'à ce qu'il mourut.

Hischâm adressa une lettre à Djarrâ'h, fils d''Abdallah, à Schakî, lui ordonna de reprendre la guerre contre les Khazars et lui promit qu'il lui enverrait des renforts. Djarrâ'h se mit en marche, se rendit de nouveau à Bardsa'a, et de là à Baïleqân, puis à Ardebîl, où il s'arrêta; et il dirigea des détachements vers Mouqân et Djîlân. Il y avait alors à Ardebîl plus de trois mille musulmans. Les corps détachés que Djarrâ'h avait fait partir dans différentes directions ravagèrent le pays et ramenèrent du butin et des captifs. Le roi des Khazars envoya des messagers au Khâqân et à tous les infidèles ses alliés, et les appela à la guerre contre les musulmans. Tous répondirent à son appel. Le Khâqân donna le commandement de cette armée à son fils et lui ordonna d'envahir l'Aderbaïdjân. Bârkhebek (?), le fils du Khâqân, se mit en campagne à la tête d'une armée de trois cent mille hommes, composée de Khazars et autres infidèles; il arriva au confluent des deux rivières, puis à Mouqân. Après avoir pris cette ville, dont les habitants furent passés au fil de l'épée, il marcha contre Djarrâ'h. Les troupes musulmanes étaient alors dispersées dans les différentes villes de l'Adserbaïdjân. Les Khazars tuèrent tous les soldats qu'ils rencontraient.

Djarrâ'h conduisit son armée à un endroit nommé Sîlân et y établit son camp. Il y avait parmi ses compagnons un dihqân de l'Adserbaïdjân, nommé Merdânschâh, qui lui dit: Émir, ton armée est peu nombreuse et l'ennemi est en forces. Dans cette situation il ne faut pas combattre en rase campagne. Voici la montagne de Sîlân, retire-toi là, appuie-toi sur elle et restes-

y jusqu'à ce que les renforts de Syrie arrivent ; tu reprendras la guerre ensuite. Djarrâ'h répondit : O Merdânschâh, vos femmes diraient alors de nous que nous ne sommes plus disposés à combattre les ennemis de Dieu! Djarrâ'h transporta son camp à un bourg nommé Schirwân; il y fit dresser sa tente et lorsque les Khazars se présentèrent, il forma ses lignes de bataille, et la bataille s'engagea. Merdânschâh vint trouver Djarrâ'h et lui dit: Ne dites-vous pas, d'après les enseignements de votre religion, qu'un adversaire de l'islamisme, s'il se convertit et s'il meurt en luttant contre des infidèles, va en paradis? Djarrâ'h répondit: Certainement, cela est ainsi, on ne peut en douter. Merdânschâh se fit musulman, se lava le corps et se précipita sur les infidèles. Il combattit, jusqu'à ce qu'il fût tué. Après une lutte acharnée, les musulmans se mirent à fuir. Un des serviteurs de Djarrâ'h leur cria : Musulmans, allons en paradis, non en enfer; vers Dieu, non vers le dîw! Les soldats s'arrêtèrent et reprirent le combat. Djarrâ'h en personne chargea l'ennemi et lutta jusqu'à ce qu'il fût tué. Les Khazars firent jouer leurs sabres et tuèrent un grand nombre de musulmans; il n'en échappa qu'une centaine d'hommes. Le fils du Khâqân fit rechercher le corps de Djarrâ'h et lui fit couper la tête, que les Khazars emportèrent; ils emmenèrent aussi ses femmes et ses enfants. Quelques-uns de ceux qui avaient réussi à s'enfuir, revinrent en Syrie. Hischâm, fils d''Abdou'l-Mélik, pleura en apprenant ce désastre, qui fut un deuil pour tous les musulmans.

Les Khazars se dirigèrent ensuite vers Ardebîl et assiégèrent cette ville. Les habitants résistèrent pendant un certain temps; mais lorsqu'ils commencèrent à éprouver les rigueurs du siége, voyant qu'il ne leur arrivait point de secours, ils se rendirent. Les Khazars entrèrent dans la ville, massacrèrent tous les hommes en état de porter les armes, réduisirent en captivité

les femmes et les enfants, et s'emparèrent de tous les biens. Puis ils se répandirent dans les différents villages, tuèrent tous les musulmans qu'ils rencontraient et violèrent les femmes. Alors Hischâm consulta ses ministres pour savoir quel général il devait envoyer contre les Khazars. Ils déclarèrent unanimement que Sa'îd, fils d''Amr, al-'Haréschî, était seul capable de conduire cette guerre.

CHAPITRE LXVI.

CAMPAGNE DE SA'ÎD, FILS D''AMR, AL-'HARÉSCHÎ, CONTRE LES KHAZARS.

Hischâm adressa une lettre à Sa'îd, fils d''Amr, qui demeurait alors à Manbidj, et l'appela auprès de lui. Lorsqu'il se présenta au palais, le calife lui dit : Sache qu'il est arrivé un grand malheur à Djarrâ'h et à son armée dans l'Adserbaïdjân. Il faut que tu te prépares à partir ; tu emmèneras le nombre de troupes que tu jugeras nécessaire, pour venger la mort de Djarrâ'h. Hischâm en personne remit ensuite à Sa'îd le drapeau, et lui confia une armée de trente mille hommes choisis parmi les meilleurs guerriers ; il fit payer la solde à tous ces soldats et envoya cent mille dirhems à Sa'îd, et celui-ci partit. Dans la ville d'Arzan, il rencontra quelques-uns des compagnons de Djarrâ'h blessés et dénués de tout, qui lui racontèrent en détail le désastre de l'armée musulmane. Sa'îd en fut touché jusqu'aux larmes. Il leur fit donner des armes et de l'argent et les emmena avec lui. Il se dirigea ensuite sur Ikhlât, et assiégea cette ville qui renfermait une garnison d'infidèles. Après un certain temps il en força les portes, fit massacrer tous les hommes et distribua le butin à ses compa-

gnons. Il continua ensuite sa route et prit toutes les forteresses qu'il rencontra, les unes après les autres. Lorsqu'il arriva à Bardsa'a, les musulmans qui habitaient cette ville furent très-heureux. Sa'îd harangua les hommes. Après avoir payé un tribut de louanges à Dieu, il dit: Musulmans, aidez-vous les uns les autres. Que ceux d'entre vous qui sont riches assistent les pauvres. Car il ne s'agit pas aujourd'hui d'amasser. Implorez le secours de Dieu, afin qu'il vous donne la victoire! De Bardsa'a, Sa'îd vint à Baïleqân, où il fit halte. Un homme de la campagne vint le trouver et lui dit: Que Dieu protége l'émir! Je suis un homme malheureux, écoute-moi. Bârkhebek, le fils du Khâqân, après avoir tué Djarrâ'h, a envoyé dans ce canton un de ses tarkhôns, qui a réparti ses hommes dans les différents villages, et qui a enlevé mes filles. Il se trouve actuellement dans un village de ce canton, se croyant en sûreté; car il ne sait pas que tu es arrivé; et il est ivre jour et nuit. Envoies-y un de tes officiers; peut-être Dieu le livra-t-il entre ses mains, et retrouverai-je mes filles. Sa'îd envoya aussitôt un de ses familiers nommé 'Abdou'l-Mélik, fils de Mouslim, al-Ma'qalî, à la tête d'un détachement de soldats, au village en question. Ces hommes ayant pénétré subitement dans la maison du tarkhôn, le trouvèrent plongé dans le sommeil de l'ivresse, et les filles de l'homme du pays assises sur son lit. Ils le coupèrent en morceaux, et lui tranchèrent la tête. Après avoir emmené les jeunes filles, qu'ils rendirent à leur père, ils se mirent à massacrer tous les Khazars qu'ils rencontraient dans le village et firent une grande quantité de butin. Ils retournèrent ensuite auprès de Sa'îd et lui annoncèrent le résultat de leur expédition. Ce fut le premier succès que le 'Haréschite remporta sur des infidèles.

Sa'îd fut informé que Bârkhebek, le fils du Khâqân, à la tête d'une nombreuse armée, avait mis le siége à la ville de War-

thân. Il fit venir un homme de Baïleqân nommé Yazdak; c'était un descendant de la famille royale de Perse et un guerrier fameux, qui savait la langue des Khazars; on l'appelait « l'homme au cheval gris. » Le 'Haréschite lui dit: Tu es musulman, ô Yazdak; voudrais-tu sacrifier ta vie pour la cause de Dieu et des musulmans, en allant à Warthân annoncer aux habitants que j'arrive à leur secours, afin qu'ils ne livrent pas la ville? — Avec plaisir, répondit Yazdak; et après le coucher du soleil, il partit, se dirigeant vers Warthân. Lorsqu'il fut jour, il tomba entre les mains d'un parti de Khazars, qui l'interrogèrent. Il répondit: Je suis envoyé par le 'Haréschite vers les gens de Warthân, pour leur annoncer qu'il va arriver. — Où est-il? demandèrent les Khazars. — A Baïlekân. Ils lui dirent: Si tu veux que nous te rendions la liberté, va dire aux gens de Warthân qu'il n'arrive pas d'Arabes à leur secours, afin qu'ils livrent la forteresse. — Je veux bien, répliqua Yazdak; mais vous m'avez pris mon cheval gris, par lequel on me reconnaîtrait. Rendez-moi mon cheval et conduisez-moi jusqu'à la ville; alors je dirai ce que vous voulez me faire dire. Ils lui rendirent son cheval, et Yazdak courut vers la ville. Arrivé près de l'enceinte, il cria à haute voix: Me connaissez-vous? — Tu es Yazdak de Baïleqân, lui répondirent les habitants, l'homme au cheval gris. — C'est cela, dit Yazdak. Je vous apporte une bonne nouvelle. Sa'îd, fils d''Amr, le 'Haréschite, arrive à votre secours avec une armée nombreuse. Il est déjà à Baïleqân. Gardez bien la forteresse. Je vais être tué à l'instant. Salut! Lorsque les habitants de Warthân, hommes et femmes, entendirent ces paroles, ils poussèrent des cris de triomphe et se livrèrent à la joie. Les Khazars tuèrent Yazdak à coups de sabre.

Sa'îd, informé de ces faits, fit amasser une grande quantité de bois et y mettre le feu; la fumée s'éleva en l'air, et les

habitants de Warthân surent que Sa'id approchait. Les Khazars, en voyant cette fumée, abandonnèrent le siége et se dirigèrent vers la plaine de Balasdjân; puis ils allèrent mettre le siége à Bâdjarwân. Le 'Haréschite arriva aux portes de Warthân où il fit halte. Les habitants de la ville lui apportèrent une grande quantité de provisions et de fourrages, et lui fournirent deux mille combattants. Il marcha ensuite à la poursuite des Khazars, lesquels se retirèrent devant lui et envahirent le district d'Ardebîl. Le 'Haréschite établit son camp aux portes de Bâdjarwân. Étant assis, un jour, devant la porte de la ville, il vit arriver un cavalier portant des vêtements blancs et monté sur un cheval blanc, qui le salua. Après lui avoir rendu son salut, il lui demanda qui il était. Le cavalier répondit : Je suis un des serviteurs de Dieu. Ne désires-tu pas, ô émir, combattre pour la religion et remporter du butin? — Oui, mais comment? — Voici, reprit le cavalier, un corps de plus de dix mille Khazars, qui sont campés à tel endroit et qui ont avec eux cinq mille prisonniers musulmans. Si tu veux les attaquer, c'est le moment. Et ayant dit ces mots, le cavalier s'éloigna. Sa'id fit aussitôt proclamer dans le camp : Montez à cheval, et venez au combat et au butin! Que ceux qui veulent aller avec moi aient leur armement complet! Il partit avec environ quatre mille hommes, et envoya en avant, pour reconnaître la position de l'ennemi, un homme nommé Ibrâhîm, fils d''Âcim, de la tribu d''Oqaïl, qui savait parfaitement la langue des Khazars. Ibrâhîm mit un vêtement tel que le portent les Khazars, et se glissa parmi les ennemis. Or le tarkhôn avait avec lui une des jeunes esclaves de Djarrâ'h qui étaient tombées entre ses mains, et la tourmentait pour obtenir ses faveurs. La jeune fille pleura et s'écria : O Seigneur, je n'ai d'autre protecteur que toi. Tu vois notre position. Mais ta parole se réalise toujours! Ibrâhîm, qui entendit cette exclama-

tion, voulut se précipiter à l'intérieur de la tente du tarkhôn pour le massacrer, mais il craignit d'être tué lui-même ensuite, ce qui aurait fait manquer l'entreprise du 'Haréschite. Il retourna donc auprès de Sa'îd et lui raconta ce qu'il avait vu et entendu. Sa'îd versa des larmes à ce récit. Puis il se mit en route et arriva vers la fin de la nuit au camp des Khazars, qui étaient tous endormis. Le 'Haréschite partagea ses troupes en quatre corps, qui devaient s'avancer de quatre côtés différents. Lorsqu'ils poussèrent le cri du *takbîr*, les prisonniers surent qu'ils étaient sauvés. Les musulmans se précipitèrent sur les Khazars le sabre à la main, et les massacrèrent. Avant le lever du soleil, ces dix mille hommes étaient tous morts, sauf un petit nombre qui allèrent porter la nouvelle de ce désastre au Khâqân. Le 'Haréschite trouva une si grande quantité de butin, qu'il fut impossible de le compter. Les prisonniers furent ainsi délivrés.

Le 'Haréschite était retourné à Bâdjarwân. Il n'était pas encore reposé, lorsqu'il vit paraître l'homme au cheval blanc. Celui-ci le salua. Sa'îd lui dit : Où es-tu, que je te fasse donner un présent, car tu es un ami des musulmans? Le cavalier répondit : Garde ce présent pour qu'il augmente. Est-ce que l'émir désire faire du butin? — Où est-il? demanda Sa'îd. Le cavalier dit : Un corps de Khazars se dirige avec les dépouilles des musulmans et la famille de Djarrâ'h vers leur pays. Ils sont actuellement à tel endroit et se reposent. Si tu veux les attaquer, c'est le moment. Après avoir dit ces mots, le cavalier s'éloigna. Le 'Haréschite rassembla ses troupes et marcha vers l'endroit qui lui avait été indiqué. Il rencontra les Khazars au nombre de plus de vingt mille hommes, et au milieu d'eux beaucoup de prisonniers musulmans, hommes et femmes. Le 'Haréschite et les soldats poussèrent le cri du *takbîr*, se précipitèrent sur les ennemis et les tuèrent tous. Ils

emportèrent un nombreux butin et délivrèrent les prisonniers, parmi lesquels se trouvaient les femmes de Djarrâ'h, que Sa'îd traita avec beaucoup d'égards; il pleura en les voyant réduites à cet état misérable et leur fit des cadeaux. Il retourna ensuite à Bâdjarwân.

La nouvelle de ces événements causa au Khâqân de grandes angoisses. Il donna l'ordre de former une armée et fit des préparatifs de guerre. Le 'Haréschite, informé de ces projets, envoya des messagers à Warthân, à Baïleqân, à Bardsa'a et dans toutes les villes de l'Arménie, pour appeler des soldats. Il réunit ainsi une armée nombreuse. Alors l'homme au cheval blanc se présenta de nouveau devant lui et le salua. Sa'îd lui rendit son salut et lui dit : O excellent homme, tu nous as plusieurs fois indiqué le chemin du butin et du combat de Dieu, et la récompense que nous te devons est bien grande! — Garde-la, répliqua le cavalier, jusqu'à ce que j'en aie besoin. L'émir voudrait-il combattre le combat de Dieu, gagner du butin et vaincre le fils du Khâqân? — Je le désire beaucoup, répondit le 'Haréschite. — Eh bien, reprit le cavalier, le fils du Khâqân marche contre toi avec une forte armée; il a avec lui quatre mille prisonniers musulmans. Si tu veux l'attaquer, c'est le moment. Après ces mots, le cavalier s'éloigna. Le 'Haréschite donna l'ordre du départ, et se mit en marche avec toute son armée vers Barzand, où se trouvait le fils du Khâqân. Lorsque celui-ci vit arriver l'armée arabe, il forma aussitôt ses lignes de bataille, et la lutte s'engagea vers l'heure de la prière de l'après-midi. Les Khazars combattirent avec rage et firent reculer les musulmans jusque sur la montagne. Le Haréschite quitta aussitôt son poste et adressa aux soldats des paroles d'encouragement. Ils revinrent, chargèrent l'ennemi et le défirent complètement. Les Khazars se dispersèrent de tous côtés.

Quand le 'Haréschite fut de retour à Bâdjarwân, l'homme au cheval blanc vint le trouver de nouveau et lui dit : Donne l'ordre du départ ; car voici le fils du Khâqân, qui marche contre toi avec toute son armée qui était dispersée et qu'il a rassemblée. Ne sois pas inquiet et ne considère pas l'affaire comme trop difficile ; Dieu te donnera la victoire. Quand le cavalier se fut éloigné, le 'Haréschite fit proclamer dans le camp que tous les soldats de l'armée, grands et petits, sans exception, se préparassent au départ. Il laissa quelques-uns de ses compagnons à Bâdjarwân pour garder le butin et se mit en marche à la tête de cinquante mille hommes, guerriers de Syrie, du Djezîra et autres, et se dirigea vers Mouqân, où se trouvait Bârkhebek avec une armée de cent mille hommes. Lorsque les deux armées eurent formé leurs lignes de bataille, le 'Haréschite dit à ses compagnons : Quelqu'un d'entre vous sait-il où se tient le Khâqân ? On lui répondit : Il est là où est cette tête. — Quelle est cette tête ? demanda Sa'îd. — C'est la tête de Djarrâ'h, fils d''Abdallah. Sa'îd dit en pleurant : Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui. N'est-il pas honteux pour nous qu'une telle tête, celle de l'un de nos frères soit entre les mains des infidèles ? Il se précipita sur l'ennemi suivi de tous les musulmans ; il arriva auprès du Khâqân et lui asséna un coup de sabre sur la couronne qui lui couvrait le front, et le fit tomber de cheval. Les Khazars mirent aussitôt pied à terre, se rassemblèrent autour du Khâqân et le délivrèrent. Le combat devint ensuite général. Les infidèles eurent un nombre considérable de morts et abandonnèrent le champ de bataille. Les musulmans firent un butin immense ; le 'Haréschite, après son retour à Bâdjarwân, en préleva la cinquième partie qu'il envoya au calife, et distribua le reste aux soldats, dont chacun eut pour sa part dix-sept cents dirhems. Il marcha ensuite à la poursuite des Kha-

zars et vint jusqu'à Schîrwân, où il demeura, en attendant les ordres de Hischâm, fils d''Abdou'l-Mélik.

CHAPITRE LXVII.

MASLAMA, FILS D''ABDOU'L-MÉLIK, GOUVERNEUR DE L'ARMÉNIE.

Hischâm, fils d''Abdou'l-Mélik, adressa à Sa'îd, fils d''Amr, le 'Haréschite, une lettre, l'informant qu'il avait donné le gouvernement de l'Arménie à Maslama, et que, aussitôt que celui-ci y serait arrivé, Sa'îd aurait à lui remettre ses pouvoirs et à se rendre auprès du calife. En recevant cette lettre, le 'Haréschite dit : J'obéis. Il suspendit immédiatement sa campagne et attendit Maslama, pour lui remettre le gouvernement. Maslama, arrivé à Bardsa'a, fit inviter Sa'îd à se rendre auprès de lui. Sa'îd quitta Schîrwân, et lorsqu'il se présenta devant Maslama, celui-ci lui parla en ces termes : N'as-tu pas reçu, ô Sa'îd, la lettre par laquelle je te prescrivais d'arrêter la guerre avec les Khazars jusqu'à mon arrivée? Pourquoi l'as-tu continuée et pourquoi as-tu exposé les musulmans? Le 'Haréschite répondit : Émir, ta lettre ne m'est parvenue qu'au moment où Dieu avait déjà anéanti les Khazars et m'avait fait triompher d'eux. Si j'avais reçu ta lettre plus tôt, je n'aurais pas agi contre tes ordres. — Tu mens, s'écria Maslama; tu veux que les gens disent : Le 'Haréschite a accompli de grandes choses, il a tué tant d'hommes. — Je ne désire pas cela, répliqua Sa'îd; je n'ai eu d'autre but que de faire ce qui est agréable à Dieu. L'émir sait bien qu'il en est ainsi. Maslama se mit en colère, l'accabla d'injures, lui fit appliquer des coups de bâton sur le cou et casser sur la tête son drapeau; puis on le mena à la prison de Bardsa'a. Lorsque Hischâm, fils d''Abdou'l-Mélik,

fut informé de ces faits, il en manifesta le plus grand mécontentement. Il adressa à Maslama une lettre ainsi conçue : J'ai appris l'action coupable que tu viens de commettre, en faisant subir à Sa'îd, fils d''Amr, toutes sortes d'outrages et la peine de la prison, en méconnaissant le respect qui lui est dû. Je sais que tu as agi ainsi par jalousie, à cause des grandes choses qu'il a accomplies avec la grâce de Dieu. Maintenant, si tu veux témoigner tes regrets de ce que tu as fait, reconnaître ta faute, chercher à obtenir le pardon de Sa'îd, le traiter avec égards et lui donner satisfaction, je te pardonnerai; sinon sache que tu seras considéré par moi comme un vil esclave. Quand Maslama reçut cette lettre, il se repentit de ce qu'il avait fait. Il envoya la lettre de Hischâm à Sa'îd, lui fit des excuses, lui exprima ses regrets et lui fit assurer sa bienveillance. Les messagers de Hischâm se rendirent à la prison et en ramenèrent Sa'îd. Maslama le reçut avec distinction, le fit revêtir d'une robe d'honneur et lui donna un présent, ainsi qu'à ses familiers; puis il leur assigna des grands fiefs, auxquels leur nom est resté attaché jusqu'à ce jour.

Maslama se mit ensuite en marche et arriva devant une forteresse, dans le district de Schîrwân, dont les habitants refusèrent de se soumettre. Maslama les ayant attaqués sans succès, il mit le siége à la forteresse et y demeura jusqu'à ce que les habitants eurent épuisé leurs vivres et demandèrent à capituler, à condition d'avoir la vie sauve. Maslama jura qu'il ne ferait pas mourir un seul d'entre eux. Les habitants, satisfaits de cette déclaration, mais ignorant comment il fallait faire une stipulation de ce genre, ouvrirent les portes et se rendirent. Ils étaient au nombre de mille combattants. Maslama fit trancher la tête à neuf cent quatre-vingt-dix-neuf et laissa la vie à un seul. Il fit ensuite tuer tous les autres habitants et détruire la forteresse. Puis il se dirigea vers le Bâb al-Abwâb. Toutes les

villes qu'il rencontra sur sa route se soumirent, et les différents chefs lui amenèrent des contingents, de sorte que tous les chefs des montagnes, après avoir consenti à payer tribut, marchèrent sous ses drapeaux et l'accompagnèrent à Bâb al-Abwâb. La forteresse de Bâb al-Abwâb renfermait alors une garnison de mille hommes de la classe des tarkhôns, que le Khâqân y avait placée. Maslama passa outre, sans les attaquer, et se dirigea vers 'Hoçaïn, la double forteresse. Il n'y trouva aucun ennemi, non plus qu'à Balandjar. Le Khâqân rassembla son armée. Maslama vint ensuite à Derbend et de là à Samandar, sans rencontrer d'ennemis, puis il marcha contre le Khâqân, qui s'approcha à la tête d'une innombrable armée d'infidèles. Maslama, après avoir donné l'ordre d'allumer des feux et de poser les tentes, ramena les musulmans à Bâb al-Abwâb. Le Khâqân le suivit. Lorsque Maslama le vit paraître, il réunit les chefs des montagnes et demanda leur avis sur les mesures à prendre contre l'ennemi. Les chefs dirent : Place-nous en avant des colonnes de combat. Si nous sommes tués, nous irons en paradis, et si nous sommes victorieux, nous aurons du butin. — Très-bien, répliqua Maslama, et il se leva, forma ses lignes de bataille, l'aile droite et l'aile gauche, et plaça les chefs des montagnes au front. Le Khâqân, en apercevant l'étendard de Maslama, se tourna vers ses tarkhôns et ses guerriers et leur dit : Sachez que, depuis que ce drapeau leur a été remis, ils ne l'ont jamais déployé, sinon aujourd'hui. Tâchez de vous en emparer ou de l'abattre ; si vous réussissez, vous aurez la victoire.

Un tarkhôn s'avança ensuite à la tête d'un fort détachement, pour attaquer les musulmans. Merwân, fils de Mo'hammed, excita son cheval, sortit des rangs et dit : Musulmans, que mon père et ma mère soient votre rançon ! Tenez-vous tranquilles pendant un peu de temps et ne parlez pas ; car beau-

coup parler pendant la bataille est un signe de lâcheté. Ne regardez que vers Dieu jusqu'au moment de vous servir de vos sabres! Les deux armées se jetèrent l'une sur l'autre, et la bataille s'engagea. L'aile droite des musulmans était commandée par Merwân, fils de Mo'hammed; l'aile gauche par Soulaïmân, fils de Hischâm; 'Abbâs, fils de Walîd, commandait le centre, et Hodsaïl, fils de Zofar, la réserve. Vers la fin du jour, il y avait de part et d'autre, un grand nombre de morts. Alors l'un des Khazars se présenta devant Maslama, se convertit à l'islamisme et lui dit: Veux-tu, ô émir, prendre le Khâqân? — Où est-il? demanda Maslama. Le guerrier khazar dit: Il est là, dans ce char couvert d'étoffe de brocart, vis-à-vis de toi. Maslama fit appeler Merwân et lui dit: Père d''Abdou'l-Mélik, vois-tu ce char couvert de brocart? — Je le vois, répondit Merwân. — Eh bien, reprit Maslama, c'est le char dans lequel se tient le Khâqân. — Je m'en charge, dit Merwân. Cependant un musulman prit la parole et dit: Émir, il ne faut pas agir avec précipitation; car le Khâqân n'est pas dans ce char sans être gardé par un grand nombre de guerriers. Il faudrait le faire attaquer par l'un des meilleurs guerriers accompagné d'une forte escouade. Maslama reconnut la justesse de cette observation. Il fit venir Thobaït al-Nahrânî, lui donna un corps de mille guerriers et lui dit: Si tu réussis aujourd'hui à t'emparer de ce char, je te comblerai de récompenses. Thobaït partit et parvint, après une lutte acharnée, à se frayer un chemin jusqu'au char, dont il fendit d'un coup de sabre la couverture. Le Khâqân, blessé, s'enfuit. Les musulmans firent une charge générale et les Khazars furent mis en déroute. Le butin fut immense. Maslama le distribua à l'armée, après en avoir prélevé la cinquième partie. Il revint ensuite à Bâb al-Abwâb.

La citadelle de Bâb al-Abwâb renfermait mille familles khazars. Maslama les assiégea pendant quelque temps, et voyant

qu'il ne réussissait pas à se rendre maître de cette fortification, il songea à l'abandonner, lorsqu'un homme de la garnison khazare vint le trouver et lui dit : Que Dieu protége l'émir! Si je te livre cette citadelle, me laisserais-tu mes biens, ma femme et mes enfants? — Certes, répondit Maslama. — Eh bien, reprit cet homme, donne-moi cent têtes de bétail, bœufs et moutons, et je te livrerai la citadelle. Maslama les lui fit donner, et cet homme se rendit à la source qui avait été creusée par Nouschirwân, fils de Qobâd, et dont les habitants de la contrée avaient dérivé l'eau, pour en approvisionner l'intérieur de la citadelle. Les musulmans, qui l'accompagnaient, creusèrent à l'endroit qu'il leur désignait, et quand ils arrivèrent à l'eau, il fit égorger les cent têtes de bétail, dont le sang coula dans la source et se répandit de là dans les réservoirs. Il fit ensuite couper les conduits et rejeter l'eau de la source vers la rivière. Lorsqu'il fut jour, les Khazars trouvèrent leurs réservoirs remplis de sang qui, le jour suivant, entrait en putréfaction et engendrait des vers. La garnison commença alors à éprouver les tourments de la soif. L'homme qui était d'intelligence avec Maslama vint trouver le général et lui dit : Émir, ils sont épuisés de soif. Si tu voulais maintenant t'éloigner un peu, ils s'enfuiraient et t'abandonneraient la citadelle. Maslama fit ainsi ; et pendant la nuit, les Khazars ouvrirent les portes et s'enfuirent, et les musulmans l'occupèrent. Maslama, après avoir fait purifier les réservoirs, partagea la ville en quatre sections, dont il assigna une aux hommes de Damas, une autre à ceux de Constantine, une à ceux d'Émèse et une aux hommes de Syrie et de Djezîra. Ces sections ont conservé leurs noms jusqu'à ce jour. Puis il laissa comme gouverneur de Bâb al-Abwâb l'un de ses officiers, nommé Farîd, fils de Sowaïd, al-Tha'lebî, en lui ordonnant de faire élever aux quatre coins de la ville des constructions fortifiées, de relever

les remparts, les créneaux et les tours, et d'établir une porte en fer. Il décida en outre que chaque homme qu'il laissait dans la ville recevrait une solde et des rations suffisantes. Il remit ensuite le gouvernement de la province à Merwân, fils de Mo'hammed, et se rendit en Syrie, auprès de Hischâm.

Lorsque les Khazars surent que Maslama était retourné en Syrie, ils revinrent tous dans leurs villes qu'ils avaient abandonnées. Merwân réunit aussitôt ses troupes, et marcha à la tête de plus de quarante mille hommes sur Balandjar. Il envahit ensuite le pays des Khazars, massacrant tous ceux qu'il rencontra et enlevant les troupeaux. Puis il revint dans la ville où il avait établi sa résidence. On appelle cette expédition, qui avait eu lieu en hiver, la « campagne de la boue, » car la pluie était tombée en abondance. Ce fut dans cette campagne que Merwân avait fait couper les queues des chevaux, parce qu'elles étaient toujours couvertes de boue. Au printemps, Hischâm releva Merwân de son poste et envoya à sa place Sa'îd, fils d''Amr, le 'Haréschite, qui prit sa résidence à Bâb al-Abwâb. Il se mit aussitôt en campagne, et entreprit des expéditions, sans trêve ni repos. Dans la suite, Sa'îd devint aveugle. Il informa le calife de ce qui venait de lui arriver, et Hischâm le rappela, nommant à sa place, de nouveau, Merwân, fils de Mo'hammed.

Merwân partit de Syrie à la tête de cent vingt mille hommes, se dirigeant vers l'Arménie. Il établit son camp à un endroit nommé Kesâr, situé à quarante pharasanges de Bardsa'a et à vint pharasanges de Tiflis. Il entreprit une série d'expéditions et réussit à soumettre tous les princes de la contrée, et à prendre toutes les places fortes, les unes après les autres, se rendant ainsi maître de toutes les villes de l'Arménie. Il fit prévenir les troupes qui se trouvaient à Bâb al-Abwâb, s'engagea dans le défilé nommé « la Porte des Alains », massacrant

et brûlant tout ce qu'il rencontra sur son passage, et arriva à Samandar, ville des Khazars. C'est là qu'il fut rejoint par les soldats de Bâb al-Abwâb, commandés par un officier nommé Osaïd le Solaïmite. Merwân, à la tête de son armée, qui se composait maintenant de cent cinquante mille hommes, marcha en bon ordre sur Serîr, capitale du roi des Khazars. Celui-ci se réfugia auprès du Khâqân. Merwân se rendit maître de toute la montagne; puis il laissa le pays des Khazars derrière lui, et fit halte près de la rivière des Esclavons. Il tomba sur plusieurs campements d'infidèles, qu'il pilla; il tua les hommes et détruisit vingt mille de leurs demeures. Après ces exploits, il reçut la nouvelle que le Khâqân envoyait contre lui un général nommé Hezâr-Tarkhôn. Merwân fit partir un de ses officiers à la tête de quarante mille hommes pour aller au-devant de Hezâr-Tarkhôn, et le suivit avec le reste de ses troupes. Il y eut un engagement dans lequel Hezâr-Tarkhôn fut tué; les Khazars furent mis en déroute et perdirent un grand nombre de prisonniers et une grande partie de leurs bagages. Merwân retourna à l'endroit où il avait établi son camp. Le Khâqân, en recevant la nouvelle de la défaite de son armée, manifesta une grande douleur; il résolut de se soumettre et fit porter à Merwân le message suivant : Tu n'as plus rien à désirer maintenant. Ordonne, je ferai ce que tu voudras. Merwân répondit : Je veux que tu deviennes musulman; si tu refuses, je te ferai mourir et je donnerai ton royaume à un autre. Le messager du Khâqân ayant obtenu un délai de trois jours, retourna auprès de son maître et lui rapporta la réponse du général musulman. Le Khâqân fit demander alors que quelqu'un vînt lui exposer la loi de l'islamisme. Merwân lui envoya Nou'h, fils d'as-Sâïb, de la tribu d'Asad, et 'Abd-er-Râ'hmân al-Khaulânî, qui instruisirent le Khâqân des obligations de la religion musulmane. Le Khâqân désira que l'on lui permît

l'usage du vin et des viandes impures. Le Khaulanite dit à son compagnon de la tribu d'Asad : Tu devrais lui accorder cette dispense; quand il sera devenu musulman, je lui dirai que ces choses sont prohibées. Mais Nou'h dit au Khâqân : Je ne peux pas prohiber ce que Dieu a déclaré permis, ni permettre ce que Dieu a déclaré prohibé. Si tu embrasses l'islamisme, le sang, les viandes impures, la viande de porc, le vin et toute chose qui est prohibée par la religion musulmane, te seront également interdits. Le Khâqân se convertit à l'islamisme; Merwân lui laissa sa province et accepta les cadeaux qu'il lui envoya; il retourna ensuite à Bâb al-Abwâb, annonça à Hischâm le succès de sa campagne et lui expédia la cinquième partie du butin. Il passa l'hiver dans la ville de Kesâr.

Au printemps suivant, Merwân se mit en route pour envahir le pays de Serîr. Il traversa le fleuve et arriva devant une ville nommée Schakî, qui était protégée par une citadelle très-forte. Après l'avoir assiégée pendant un mois inutilement, Merwân, un soir, fit enfoncer dans le sol, derrière la citadelle, des pieux en fer, précédemment préparés, qui furent reliés entre eux par des supports de bois. Quand il fut jour, quatre mille musulmans armés avaient escaladé la citadelle; ils poussèrent le cri du *takbîr* et ouvrirent la porte. Merwân, avec le reste de ses troupes, entra du côté opposé. Toute la garnison tomba entre les mains des assaillants. Ensuite, le général prit place devant la porte; on amena les prisonniers les uns après les autres et on leur trancha la tête. Les femmes, les enfants et le butin furent distribués aux soldats. Puis Merwân donna l'ordre de raser la forteresse. De là il se dirigea vers une place appelée Ghoumîk (?). Il fit halte aux portes de cette forteresse, attaqua l'ennemi et remporta une victoire complète. La forteresse fut détruite. Le prince de Serir, informé de l'approche des musulmans, alla s'enfermer dans

une citadelle, où Merwân vint l'assiéger. Le général musulman jura qu'il ne quitterait pas la place sans y entrer ou qu'il y mourrait. Il donna aux soldats l'ordre de construire en face de la citadelle des demeures. Après y être resté une année entière sans avoir obtenu aucun résultat, il eut recours à un stratagème. Il se lava la tête et le corps, comme s'il allait à la mort, revêtit les habits de son cuisinier, et mit un vieux turban sur sa tête; puis il écrivit une lettre ainsi conçue: Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Moi, Merwân, fils de Mo'hammed, au prince de Serîr. Or sache que j'ai juré de ne point quitter cette citadelle avant d'y être entré et d'y avoir jeté un regard. Il faut que tu me permettes d'accomplir mon serment, en m'accordant un sauf-conduit pour y entrer et en sortir. Merwân attacha ensuite sa ceinture, prit la lettre et se présenta, seul, à la porte de la citadelle, demandant à parler au chef. Conduit devant le prince, il lui remit la lettre. Le prince, l'ayant fait lire par son interprète, dit à ses officiers: Prenez-le par la main et faites-lui voir toute la citadelle, afin qu'il reconnaisse qu'il est impossible de forcer son entrée. Merwân, en parcourant ainsi toutes les parties de la forteresse, eut soin de bien regarder et finit par remarquer un endroit qui pouvait être attaqué avec succès. Il grava ce point dans sa mémoire; se tournant ensuite vers les hommes qui l'accompagnaient, il leur dit: Donnez-moi quelque chose à manger, car j'ai faim et je crains que Merwân ne soit sur le point de partir et que je ne puisse pas le rejoindre. On lui donna deux pains et un morceau de viande de cheval et on le mit hors la forteresse. Merwân, rentré dans son camp, écrivit au prince de Serîr une lettre ainsi conçue: Sache que j'ai été mon propre messager et que j'ai accompli le serment que j'avais fait. Je suis donc entré dans la forteresse, j'en ai examiné le plan et j'espère que je la verrai une autre fois. En recevant

cette lettre, le prince de Serîr se sentit menacé et se décida à faire la paix. Il fut convenu qu'il enverrait annuellement, à Bab al-Abwâb, cinq cents jeunes gens et cinq cents jeunes filles, dix mille dînârs et cinq cents mesures de blé.

Merwân, après avoir reçu le prix stipulé, se dirigea vers une forteresse nommée 'Hamzîn, dont les habitants étaient préparés à une forte résistance; ils repoussèrent son attaque et un grand nombre de soldats musulmans furent tués. Merwân dit à ses soldats : Celui d'entre vous qui pénètrera dans cette citadelle, aura mille dînârs et la plus belle fille de toutes celles qui s'y trouvent. Un Arabe des Benî-Tonoukh s'offrit à tenter l'entreprise, et réussit, en effet, à entrer dans la forteresse par un canal souterrain. La garnison se rendit. Merwân fit donner au Tonoukhite mille dînârs et lui permit de choisir une jeune fille. Cet homme en choisit une fort belle et la prit par la main, pour la faire descendre du château; la jeune fille se leva, le serra fortement dans ses bras et se jeta en l'entraînant avec elle, du haut de la citadelle. Les deux corps se brisèrent sur le sol. Merwân, très-fâché de cette aventure, fit trancher la tête à toutes les personnes qui se trouvaient dans la citadelle. Il continua ensuite ses courses et se rendit maître de tous les châteaux, des uns après les autres, situés sur les territoires de 'Hamzîn, de Serîr, de Tômân, de Sandân et des districts environnants. Puis il retourna à Bâb al-Abwâb, où il passa l'hiver.

Au printemps suivant, Merwân fit mander tous les princes des montagnes. Ils vinrent tous, sauf Owaïs, fils de Madhâr (?), qui se déclara indépendant. Merwân marcha contre lui, l'assiégea dans un château situé au milieu de la rivière, Samour, et saccagea la contrée. Après avoir résisté un an, le prince quitta secrètement la citadelle avec quelques amis et prit la fuite. Il rencontra en chemin un jeune pâtre auquel il fit enlever un

mouton, et pendant que ses amis étaient occupés de différents côtés, il ôta son habit et se reposa. Le jeune pâtre, caché derrière un arbre, lui lança une flèche et le tua. Les autres ayant pris la fuite, le jeune pâtre retourna au village et raconta l'aventure à son père, qui courut aussitôt à la ville de Bâb, et rendit compte à Osaïd [le gouverneur de la ville], de ce qui venait d'arriver. Osaïd alla à l'endroit où était le corps du prince et lui trancha la tête, qu'il envoya par son propre fils à Merwân. Celui-ci fut très-étonné et dit : Je croyais que celui à qui appartient cette tête, était toujours dans la forteresse. Il la fit planter sur un poteau, en face de la citadelle. Alors les habitants de la forteresse capitulèrent et eurent la vie sauve. Ils s'engagèrent à envoyer annuellement à la ville de Bâb dix mille mesures de blé. Merwân envahit ensuite l'Adserbaïdjân et guerroya contre les gens de Mouqân, de Guilân, de Schîz et de Nakschân, et en tua un nombre immense. Il ramena de cette expédition plus de dix mille captifs, qu'il distribua aux musulmans. Il s'établit ensuite à Bardsa'a. L'Adserbaïdjân et toutes les villes de l'Arménie avaient fait leur soumission, et il ne resta plus d'ennemi à combattre.

CHAPITRE LXVIII.

DJONAÏD, FILS D''ABD-ER-RA'HMAN, GOUVERNEUR DU KHORASAN.

Khâlid, fils d''Abdallah, al-Qasrî, avait été nommé par Hischâm, gouverneur des deux 'Irâq. Le calife lui adressa une lettre, et lui ordonna d'envoyer son frère Asad dans le Khorâsân en lui recommandant de faire la guerre aux Turcs. Asad, fils d''Abdallah, se mit en route, à la tête d'une nombreuse armée; il vint dans le Khorâsân, traversa le fleuve de

Balkh et marcha sur Soghd. Il fut battu et dut revenir dans le Khorâsân. Il renouvela son entreprise les deux années suivantes sans plus de succès, et ces campagnes coûtèrent la vie à beaucoup de musulmans. Il appela alors ses principaux officiers, tels que Naçr, fils d'as-Sayyâr, al-Kinânî; Abd-er-Ra'hmân, fils de No'aïm, al-Bâreqî; Saura, fils de 'Hourr, al-Dâremî, et 'Hosaïn, fils d'Abou-Derhem, al-Qaïsî, et leur dit: Serviteurs de Dieu, ces défaites, c'est vous qui en êtes cause; car c'est vous qui me conseillez. Ensuite il les fit dépouiller de leurs vêtements, les fit battre, leur fit raser la barbe et les envoya chargés de lourdes chaînes vers son frère Khâlid, dans l''Irâq. Lorsque Hischâm, fils d''Abdou'l-Mélik, eut connaissance de ces faits, il fut très-irrité. Il destitua immédiatement Asad, et nomma à sa place gouverneur du Khorâsân, Aschras, fils d''Abdallah, le Soulaïmite. Aschras fit une expédition contre Boukhârâ, où se trouvait alors une armée de plus de cent mille Turcs. Aschras les attaqua. Plus de mille musulmans, la plupart de la tribu de Temîm, furent tués; mais, à la fin, les Turcs prirent la fuite et se dirigèrent vers Samarcande, tandis que Aschras retourna à Balkh. A la suite de ces faits, Hischâm destitua Aschras, et nomma à sa place Djonaïd, fils d''Abd-er-Ra'hmân.

Djonaïd, s'étant rendu dans le Khorâsân, traversa le fleuve de Balkh, sur des radeaux, avec toute son armée. En recevant cette nouvelle, le Khâqân des Turcs se mit en marche avec cent soixante-dix mille hommes, se dirigeant vers le fleuve. Bientôt les deux armées furent aux prises, et on se battit avec acharnement. Un musulman nommé Wâcil, fils d''Amr, en chargeant l'ennemi, arriva à l'endroit où se tenait le Khâqân, à qui, aussitôt, il asséna un coup de sabre, qui lui enleva le casque. Le Khâqân prit la fuite, et après lui toute son armée. Les musulmans en tuèrent environ trois mille hommes.

A la suite de cet exploit, Wâcil, fils d''Amr, récita une pièce de vers dans laquelle, en vantant sa vaillance, il disait que sans le secours de Dieu et sans la charge et l'épée de Wâcil, toutes les femmes des Benî-Temîm auraient été captives. Djonaïd retourna à Merw, où il passa l'hiver; il franchit de nouveau le fleuve au printemps. Naçr, fils de Sayyâr; 'Abd-er-Ra'hmân, fils de No'aïm; Saura, fils d'al-'Hourr, et 'Hosaïn, fils d'Abou-Derhem, que Khâlid al-Qasrî avait fait mettre en liberté, conformément aux ordres du calife, s'étaient rendus auprès de la personne de Djonaïd. Celui-ci envoya Saura, fils d'al-'Hourr, à la tête de dix mille hommes, à Samarcande, en lui remettant le drapeau du commandement, et fit partir un autre corps commandé par 'Omâra, fils de 'Horaïm, vers le Thokhâristân. 'Omâra soumit toute la province, et revint auprès de Djonaïd après avoir reçu des contributions très-considérables.

Lorsque le Khâqân sut que Saura, fils d'al-'Hourr, était arrivé à Samarcande, il dirigea contre lui une armée de cinquante mille hommes. En recevant cette nouvelle, Djonaïd délibéra avec ses principaux officiers sur ce qu'il devait faire. Naçr, fils de Sayyâr, et plusieurs autres furent d'avis qu'il ne fallait pas marcher au secours de Saura, lequel, étant à Samarcande, ville très-forte, était en état de repousser toute attaque. Djonaïd, contrairement à cet avis, se mit en route avec toute son armée. Le Khâqân, de son côté, envoya des hommes à Kessch et à Nakhschab, et fit combler tous les puits, pour rendre la route de la plaine impraticable. Djonaïd choisit alors le chemin à travers les montagnes. A peine s'y fut-il engagé, qu'il se trouva entouré, de tous côtés, par les Turcs, qui étaient arrivés par bandes. Bientôt les deux armées furent aux prises, et on lutta avec un acharnement égal des deux côtés. Les Turcs furent battus, et les musulmans firent un butin immense. En apprenant que son armée avait été mise en

déroute, le Khâqân fit venir des troupes de tous côtés. Djonaïd marcha contre lui avec vingt-huit mille hommes, et envoya un messager à Samarcande, pour inviter Saura à lui amener son armée. Saura se mit en route à la tête d'une armée de vingt mille hommes, composée en partie de ses propres soldats, en partie de gens de la ville de Samarcande. Le Khâqân donna à ses troupes l'ordre de suspendre leur marche contre Djonaïd et d'attaquer Saura. Lorsque l'armée de Saura et celle des Turcs se rencontrèrent, une bataille terrible s'engagea, tandis que Djonaïd ignorait ce qui se passait. Saura et ses troupes furent battus. Les Turcs les massacrèrent jusqu'au dernier homme; il n'en échappa pas un seul. Un habitant de Samarcande vint annoncer cette nouvelle à Djonaïd, qui s'écria : Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui ! Les musulmans pleurèrent au récit de ce désastre. Djonaïd envoya ensuite des messagers dans le Tokhâristân et dans toutes les villes du Khorâsân, pour appeler des renforts. Quarante-trois mille hommes arrivèrent à son appel. Djonaïd donna le commandement de cette armée à un de ses officiers nommé 'Hârith, fils de Soraïdj, et l'envoya contre le Khâqân, qui se trouvait alors aux portes de Samarcande, qu'il assiégea. Les habitants de cette ville, serrés de près, étaient sur le point de capituler, lorsque les musulmans arrivèrent. Le Khâqân forma aussitôt ses lignes de bataille, et dans l'engagement qui eut lieu, les deux armées eurent un grand nombre d'hommes tués. Le Khâqân fut vaincu, et les musulmans firent un nombreux butin. Djonaïd, informé de ce succès, vint à Samarcande, distribua le butin aux soldats, et en envoya la cinquième partie à Hischâm. Il retourna ensuite à Merw, laissant à Samarcande Naçr, fils de Sayyâr, avec cinq mille hommes. Quand il fut de retour à Merw, il tomba malade de l'hydropisie et mourut.

'Hârith, fils de Soraïdj, l'un des officiers de Djonaïd, leva

l'étendard de la révolte, et s'empara des villes de Merw-roud, de Bâb al-Awâb, et de la plupart des villes du Khorâsân. Il leva l'impôt, et au moyen de cet argent il recruta un grand nombre d'aventuriers. Hischâm envoya comme gouverneur dans le Khorâsân 'Âcim, fils d''Abdallah, al-Hilâli, qui ne réussit point à réprimer la révolte. Le calife le destitua et nomma à sa place Asad, fils d''Abdallah, al-Qasri. Asad vint à Merw et fit marcher aussitôt plusieurs corps d'armée contre 'Hârith. Celui-ci, se voyant attaqué par des forces considérables, se rendit avec tous ses compagnons dans le Turkestân auprès du Khâqân, qui lui assigna comme séjour la ville de Fârâb, en lui abandonnant le revenu de cette ville. Asad avait quitté Merw pour marcher contre 'Hârith; arrivé à Balkh, il mourut. Le calife nomma à sa place gouverneur du Khorâsân, Naçr, fils de Sayyâr, en lui donnant pour instructions de faire la conquête des villes de Djâdj et de Ferghâna. Naçr se mit en campagne et reprit plusieurs villes. Il n'imposa aux villes conquises qu'un tribut peu élevé, et s'attacha, en général, à gouverner avec justice et équité. Il obtint ainsi les sympathies des habitants et fut très-aimé.

Après la mort de Khâlid, fils d''Abdallah, al-Qasri, son fils Yezîd, fils de Khâlid, lui avait succédé dans le gouvernement des deux 'Irâq. Or Yezîd, fils de Khâlid, commit des actes arbitraires et extorqua de l'argent aux habitants. Ceux-ci adressèrent leurs plaintes à Hischâm. Le calife destitua Yezîd et nomma à sa place Yousef, fils d''Omar, le Thaqéfite, et lui ordonna de faire arrêter Yezîd, et de le forcer à restituer les sommes qu'il s'était illégalement appropriées. Yousef exécuta cet ordre.

CHAPITRE LXIX.

YOUSEF, FILS D'ʻOMAR, LE THAQÉFITE, GOUVERNEUR DES DEUX ʻIRAQ.

Yousef, fils d'ʻOmar, se rendit dans l'ʻIrâq, s'établit à ʻHîra et envoya des gouverneurs dans les différentes villes. Il fit ensuite amener de Baçra, Yezîd, fils de Khâlid, et confisqua tous ses biens. Yezîd lui dit : Ne te hâte pas de me faire mourir ; car je possède encore de grandes sommes que j'ai confiées à quelques personnes et que je pourrai réclamer pour te les remettre. Sommé d'indiquer les noms des personnes à qui il avait confié ces dépôts, Yezîd désigna Zaïd, fils d'ʻAlî, fils de ʻHosaïn, fils d'ʻAlî, fils d'Abou-Tâlib ; Moʻhammed, fils d'ʻOmar, fils d'ʻAlî, fils d'Abou-Tâlib ; Dâoud, fils d'ʻAlî, fils d'ʻAbdallah, fils d'ʻAbbâs ; Ibrâhîm, fils de Saʻîd, fils d'Abd-er-Raʻhmân, fils d'ʻAuf, et Ayyoub, fils de Maslama, fils d'ʻAbdallah, le Makhzoumite. Ces personnes se trouvaient alors en Syrie, auprès de Hischâm. Yousef, fils d'ʻOmar, ayant fait connaître les prétentions de Yezîd au calife, celui-ci fit appeler les hommes que nous venons de nommer et leur communiqua la lettre de Yousef. Ils nièrent d'avoir reçu de Yezîd aucun dépôt et dirent : En produisant cette affirmation, il a voulu probablement échapper par nous à la poursuite dont il est l'objet. Hischâm dit : Je vais vous envoyer auprès de Yousef, fils d'ʻOmar, afin qu'il vous confronte avec Yezîd, fils de Khâlid. Et il écrivit à Yousef en ces termes : J'envoie vers toi les hommes à qui Yezîd prétend avoir confié certaines sommes. Tu les confronteras avec lui. S'ils avouent le dépôt, tu les renverras auprès de moi ; s'ils le nient, tu devras exiger de Yezîd des preuves ; et s'il ne peut les produire, faire jurer ces hommes, le ven-

dredi, dans la grande mosquée, à la prière de l'après-midi, qu'ils n'ont entre leurs mains aucune somme, ni grande ni petite, appartenant à Yezîd. S'ils prêtent ce serment, tu les laisseras partir. Lorsque ces hommes se présentèrent chez Yousef, fils d''Omar, celui-ci leur fit à tous un accueil gracieux, et particulièrement à Zaïd, fils d''Alî. Il fit ensuite amener Yezîd, qui déclara qu'il ne leur avait fait aucun dépôt. Alors Yousef se mit en colère et lui dit : Te moques-tu de Hischâm, fils d''Abdoul-Mélik, et de moi? Il le fit aussitôt ramener en prison et torturer, jusqu'à ce qu'il mourût. Après avoir reçu de Yousef de nombreux témoignages de sa bienveillance, Zaïd, fils d''Alî, et Mo'hammed, fils d''Omar, restèrent à Koufa, tandis que leurs compagnons retournèrent en Syrie.

CHAPITRE LXX.

RÉVOLTE ET MORT DE ZAÏD, FILS D''ALÎ, FILS DE 'HOSAÏN, FILS D''ALÎ, FILS D'ABOU-TALIB.

Or, les partisans de la famille d''Alî, à Koufa, commencèrent à communiquer avec Zaïd, fils d''Alî, et l'engagèrent à lever l'étendard de la révolte contre Hischâm, et lui promirent leur concours. Ils étaient convaincus, lui dirent-ils, qu'il triompherait des Benî-Omayya, dont la chute paraissait prochaine. Yousef, fils d''Omar, inquiet au sujet de Zaïd, lui fit dire qu'il devait quitter la ville. Zaïd répondit qu'il était malade, mais qu'il partirait bientôt. Le gouverneur, après avoir attendu plusieurs jours, le fit inviter de nouveau, en termes sévères et en le menaçant, à quitter la ville de Koufa. Zaïd, ne voyant aucun moyen de se soustraire aux injonctions de Yousef, résolut de se rendre à Médine. Yousef le fit accompagner par un de ses

hommes jusqu'à 'Odsaïb. Cependant les Schi'ites coururent après lui et lui dirent : Où vas-tu, fils de l'apôtre de Dieu? N'y a-t-il pas à Koufa cent mille hommes pour te protéger et pour combattre tes ennemis? Ils insistèrent tant, que Zaïd consentit à retourner avec eux à Koufa. Mo'hammed, fils d''Omar, fils d''Alî, vint à sa rencontre et lui dit : Fils de l'apôtre de Dieu, je te conjure par Dieu de partir et d'aller rejoindre ta famille à Médine, et de ne pas te fier aux paroles de ces gens ; car je crains qu'ils ne te trahissent, comme ils ont trahi 'Hosaïn, fils d''Alî. Zaïd ne l'écouta point, rentra dans Koufa et descendit dans la maison de Naçr, fils de Khozaïma.

Lorsque les partisans de Zaïd apprirent qu'il était revenu, ils allaient lui rendre leurs hommages et lui portaient des cadeaux. Un jour, une femme fort belle de la tribu d'Azd nommée Hind, fille d'aç-Çalt, vint lui apporter un cadeau. Zaïd, en causant avec elle, remarqua la pureté et la distinction de son langage. Il lui demanda qui elle était; elle répondit qu'elle appartenait à la tribu d'Azd. — Es-tu mariée? demanda-t-il de nouveau. — Non, fils de l'apôtre de Dieu, répondit la femme, je n'ai pas de mari. — Veux-tu être ma femme? lui dit Zaïd. — Dieu, s'écria la femme, as-tu de tels désirs? Et voudrais-je me marier? — Qu'est-ce qui t'en empêche? — Ma vieillesse. — Ne dis pas cela, reprit Zaïd; tu me plais telle que tu es. Hind répliqua : Que je sois ta rançon, fils de l'apôtre de Dieu! Je me connais mieux, et je sais combien d'années ont passé sur ma tête. Si jamais je me marie je n'oserai pas prétendre à toi. Mais j'ai une fille, plus belle que moi; si tu veux, je te la donnerai. — Je veux bien, dit Zaïd, si elle est comme toi. — Elle est plus belle que moi, répliqua Hind, plus distinguée, et jeune et pure. — Mais tu as le don de l'éloquence, dit Zaïd en riant, et je ne connais pas ta fille. — Que je sois ta rançon, fils de l'apôtre de Dieu! Moi, j'ai été élevée dans le 'Hedjâz, et elle

à Koufa; nous nous ressemblons pour le langage. — Eh bien, j'accepte, dit Zaïd; et ayant conclu l'affaire, il réunit quelques-uns de ses partisans pour le mariage. Sa femme lui donna une fille, qui mourut peu de temps après sa naissance.

Zaïd, pour ne point éveiller les soupçons de Yousef, évitait de rester toujours dans un même lieu. Il demeurait tantôt chez les Benî-Azd, tantôt dans sa propre tribu. Les Schi'ites venaient le trouver en secret, et lui prêtèrent serment, en s'engageant à observer le livre de Dieu et la loi du Prophète, à faire la guerre, au nom de la religion, aux tyrans, à protéger les faibles, à assister les pauvres, à pratiquer d'une façon équitable le partage du butin, et à défendre les membres de la famille du Prophète contre leurs ennemis. Le nombre des conjurés s'élevait à quinze mille hommes. Yousef, fils d''Omar, ignorait complètement ces menées. Zaïd se rendit ensuite au quartier (djabbâna) des Benî-Sâlem et demeura, pendant un an, dans la maison de Mo'âwiya [fils d'Is'hâq], fils de Zaïd, fils de 'Hâritha, et son parti devint de plus en plus puissant. Alors un habitant de Koufa, nommé Soulaïmân, fils Sorâqa, al-Bâreqi, vint trouver Yousef, fils d'Omar, [à 'Hîra] et lui raconta ce qui se passait. Yousef lui demanda comment il en avait connaissance.—J'en ai la certitude, répondit Soulaïman; Zaïd correspond avec toutes les provinces, un très-grand nombre de personnes lui ont prêté serment et se sont engagées envers lui à prendre part à la révolte. Yousef, fort étonné de cette révélation, écrivit à 'Hakam, fils d'aç-Çalt, son agent à Koufa, et lui recommanda de prendre des mesures de précaution. 'Hakam fit aussitôt occuper toutes les routes. Il arriva que quelques gardes arrêtèrent un voyageur qui déclara venir de la province de Syrie. Interrogé sur le but de son voyage, il répondit qu'il n'avait pas de but. Les gardes le fouillèrent et ne trouvèrent sur lui qu'un bâton, qu'ils exami-

nèrent en le tournant de tous côtés; ils aperçurent enfin à l'un des bouts un peu de cire qu'ils grattèrent; ils y virent alors un trou, dans lequel se trouvait une lettre pliée, réduite à la plus petite dimension et contenant une écriture très-serrée. Ils conduisirent cet homme devant Yousef, fils d''Omar, qui prit la lettre et la lut. Cette lettre contenait ce qui suit: Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Moi, Zaïd, fils d''Alî, fils de 'Hosaïn, fils d''Alî, fils d'Abou-Tâlib, aux habitants de Mossoul et des autres villes de Djezîra, salut. Or, craignez Dieu, serviteurs du Dieu qui nous a créés et qui vous donne votre nourriture et auquel vous retournerez. Vous savez que Dieu, dans la sourate *al-Açr*, a déclaré que les efforts des hommes sont vains, sauf ceux des hommes qui croient, qui pratiquent le bien, et qui s'encouragent mutuellement à la fidélité et à la pérsévérance. Et Mo'hammed, l'illustre, a adressé aux gens possédant des écritures sacrées cet appel: Ô vous, juifs et chrétiens, venez à un dogme qui nous est commun, à nous et à vous, à savoir, que nous n'adorerons que Dieu, que nous ne lui associerons aucun autre, et que nous ne prendrons point pour Dieu [l'un d'entre nous] en dehors de Dieu! Vous savez encore quelle est votre situation: on cherche à détruire la religion, on verse votre sang et on vous enlève ce qui vous appartient. Je vous adresse donc un appel et vous recommande d'observer le livre de Dieu et la règle du Prophète, de protéger les faibles, de faire la guerre aux tyrans et de reconnaître les droits des membres de la famille du Prophète. Venez à moi, ô serviteurs de Dieu. Prenez garde d'encourir le châtiment que Dieu a infligé à d'autres peuples criminels qui étaient avant vous. Revenez au droit, appliquez-vous au droit, respectez et aidez les maîtres du droit. Alors vous serez sauvés. Salut. Lorsque Yousef, fils d''Omar, eut lu cette lettre, il fit trancher la tête à l'homme qui l'avait portée. Puis il envoya à 'Hakam,

fils d'aç-Çalt, l'ordre de rechercher et d'arrêter Zaïd, fils d''Alî. Il fit en outre partir pour Koufa l'un de ses généraux, nommé 'Abbâs, fils de Yezîd, qui eut également pour mission de rechercher Zaïd.

Quelques-uns de ceux qui avaient prêté serment à Zaïd vinrent le trouver et lui demandèrent ce qu'il pensait de la légitimité d'Abou-Bekr et d''Omar. Zaïd répondit : Craignez Dieu ! Ne parlez de ces hommes qu'en bien, comme je fais moi-même ; je ne crois pas qu'aucun de mes ancêtres en ait parlé autrement qu'en bien. — Alors nous pensons, répliquèrent ses interlocuteurs, que les Benî-Omayya ne vous ont pas frustré davantage. — Ceci n'est pas le même cas, répondit Zaïd ; les Beni-Omayya ont tué mon grand-père ; ils ont livré la ville de Médine, pendant trois jours, au pillage ; ils ont jeté le feu sur la maison de Dieu. Abou-Bekr et 'Omar n'ont rien fait de tout cela. Mécontents de cette réponse, ces Schi'ites dirent : Ton oncle Dja'far, fils de Mo'hammed, est plus digne d'être le chef que toi. Et ils désertèrent la cause de Zaïd. (C'est pour cette raison que les gens de cette secte sont appelés *rawâfi-dhou.*) Ils se rendirent ensuite à Médine auprès de Dja'far aç-Çâdiq, et lui dirent : Fils de l'apôtre de Dieu, nous avions prêté serment à ton oncle Zaïd, fils d''Alî. Nous l'avons ensuite interrogé au sujet d'Abou-Bekr et d''Omar, et il nous a dit qu'il n'en voulait dire que du bien. Dja'far répliqua : Il a raison ; je suis du même avis. Craignez Dieu. Si vous avez prêté serment à mon oncle, restez fidèles à votre serment, et obéissez-lui. Car il est plus digne que moi d'être le chef. Les hommes de Koufa retournèrent à Zaïd, fils d''Alî, lui firent des excuses et voulurent renouveler leur serment. Mais Zaïd refusa de le recevoir et dit : Je ne veux pas votre serment. Ils le quittèrent en disant : « Zaïd est abandonné. » Lorsque Zaïd crut avoir des forces suffisantes, il fixa le moment du soulèvement pour la

nuit du mercredi, premier jour du mois de çafar. 'Hakam, averti par Yousef, fils d''Omar, se rendit à la grande mosquée, appela les guerriers de Koufa et on se prépara au combat.

A la date indiquée, dans la nuit du mercredi, Zaïd quitta la maison de Mo'âwiya, fils d'Is'hâq, avec dix-huit hommes, et poussa le cri de ralliement : « Victoire de Zaïd! » Lorsqu'il fut jour, il n'y eut autour de lui qu'environ deux cents hommes. Zaïd dit : Ô Dieu, où sont les hommes? Hier, j'ai inscrit les noms de quinze mille combattants, et maintenant je n'en vois que cette poignée! On lui dit que les hommes s'étaient rassemblés dans la grande mosquée, et que Yousef en gardait la porte, afin de les empêcher de le rejoindre. Zaïd répliqua : Il n'y a de force qu'en Dieu! Combien y en a-t-il dans la mosquée? Et où sont les autres? Ses interlocuteurs reconnurent avec honte la justesse de ces paroles. Il était alors complètement jour. Yousef, fils d''Omar, sortit de la ville [de 'Hîra] avec ses généraux et principaux officiers, prit position sur une hauteur près de Koufa et donna l'ordre à l'armée d'attaquer les insurgés. Les deux partis furent bientôt aux prises et luttèrent pendant quelque temps. 'Amr, fils d''Abd-er-Ra'hmân, chef de la police de Koufa, se précipita à la tête de son corps de troupes sur Zaïd et était sur le point de le frapper, lorsque l'un des compagnons de Zaïd, Naçr, fils de Khozaïma, de la tribu d''Abs, vint à son secours, chargea les ennemis, et en tua plusieurs. Il tua 'Amr, fils d''Abd-er-Ra'hmân, d'un coup de sabre. Zaïd, fils d''Alî, marcha en avant et vint dans le quartier des pêcheurs, où il rencontra un corps d'ennemis de plus de sept cents hommes. Il les attaqua et en tua plusieurs ; les autres prirent la fuite. Arrivé à la voirie, il se trouva en face d'un détachement nombreux et bien armé. Il ôta son casque et se jeta sur eux avec tant d'ardeur, qu'il les fit tomber les uns sur les autres. Yousef, fils d''Omar, envoya au combat tous

ses généraux, les uns après les autres. Zaïd les repoussa tous, quoique le nombre de ses hommes n'atteignît pas le chiffre de trois cents. Il cria : Gens de Koufa, vous m'avez prêté serment ; j'ai votre engagement ! Sortez et venez à mon secours ! Gens de Koufa, le droit est arrivé et l'erreur disparaît ! Les hommes qui lui avaient prêté serment, l'entendirent, mais ils ne sortirent point de leurs maisons. Zaïd dit alors : Vous avez dit que vous ne faillirez pas à votre serment, et cependant vous agissez selon votre coutume ! Gens de Koufa, par Dieu ! ce que vous avez fait à mon grand-père 'Hosaïn n'était pas beau ! Que Dieu soit votre justicier ! La lutte continuait toujours. Yousouf, fils d''Omar, cria aux soldats : Quiconque apportera une tête d'ennemi aura mille dirhems, comme celui qui amènera un prisonnier ! Les Syriens rivalisèrent de zèle et apportèrent des têtes. Quant aux prisonniers, Yousouf leur fit trancher la tête à mesure qu'on les amenait.

Zaïd, fils d''Alî, combattait avec ses hommes d'un côté, et son fils Ya'hyâ sur un autre point. Voyant que le nombre de ses compagnons n'augmentait point, Zaïd dit à Naçr, fils de Khozaïm : Je crains que les gens de Koufa fassent à moi ce qu'ils ont fait à mon grand-père 'Hosaïn. Naçr répondit : Que je sois ta rançon, fils de l'apôtre de Dieu ! Quant à moi, je lutterai jusqu'au dernier souffle. Assaillons l'ennemi, pour nous rapprocher de la grande mosquée, afin d'appeler à nous ceux qui y sont enfermés. Zaïd chargea l'ennemi et parvint peu à peu jusqu'à la mosquée, et par un nouvel effort, il repoussa les Syriens de la porte qu'ils gardaient. Il se mit alors à crier : Malheur à vous, gens de Koufa ! Sortez de votre humiliation pour trouver l'honneur, et de votre pauvreté pour trouver la richesse ! Sortez de l'erreur et de l'égarement pour trouver la bonne direction, celle de la religion et du monde ! Malheur à vous ! Je suis Zaïd, fils d''Alî, à qui vous avez prêté serment

hier! A moi! Ceux qui étaient dans la mosquée cherchèrent à briser la porte pour sortir, et Zaïd ordonna à ses compagnons de les aider. Mais les Syriens montèrent sur la terrasse et jetèrent des pierres et des flèches sur les assaillants. Il y eut une mêlée terrible à la porte de la mosquée, et plusieurs des compagnons de Zaïd furent tués, entre autres Naçr, fils de Khozaïm; Mo'âwiya, fils d'Is'hâq, fils de Zaïd, fils de 'Hâritha, et Ziyâd, fils d''Abdallah, al-Nahdî. Leurs têtes furent portées à Yousouf, fils d''Omar. Zaïd fit exécuter une charge générale et délogea les Syriens, qui se retirèrent un peu en arrière. Soixante-dix de ses compagnons furent tués, tous les autres étaient blessés, et lui-même avait la jambe contusionnée. En ce moment les archers syriens s'avancèrent et lancèrent une grêle de traits sur sa troupe; ils visèrent tous la personne de Zaïd, qui fut atteint au front par une flèche, pénétrant profondément dans la tête. Zaïd tomba de son cheval, et on le porta dans la maison de l'un de ses partisans. Son fils Ya'hyâ prit la fuite et se cacha dans une autre maison; leurs compagnons qui étaient tous blessés se dispersèrent et se réfugièrent dans différents quartiers. Lorsque le médecin qui avait été amené auprès de Zaïd, eut retiré la flèche de la blessure, Zaïd poussa un cri et expira. Il fut enterré dans le vêtement qu'il portait, pendant la nuit, afin que l'on ne connût pas l'endroit où se trouvait sa tombe. Mais le lendemain, quand Yousouf eut appris la mort de Zaïd et son enterrement secret, il menaça l'un des esclaves de Zaïd qui avait été arrêté, de le faire mourir, s'il n'indiquait pas l'endroit où se trouvait la tombe. L'esclave céda. Yousouf fit ouvrir la tombe, enlever le corps, en détacher la tête, qu'il envoya à Hischâm, et attacher le cadavre mutilé à un gibet dans la voirie de Koufa. Les corps de Naçr, fils de Khozaïma, de Mo'âwiya, fils d'Is'hâq, et de Ziyâd, fils d''Abdallah, furent également attachés au gibet.

Yousouf, fils d'ʻOmar, vint ensuite de ʻHîra à Koufa, se rendit à la mosquée, monta en chaire et harangua le peuple. Après avoir outragé et maudit le nom d'ʻAlî et de ses fils, et injurié les habitants de Koufa, il dit : Je vous annonce, ô gens de Koufa, la misère et l'avilissement. Par Dieu, je ne vous donnerai plus des pensions ! Je ferai de vous le peuple le plus misérable et le plus méprisé. Et il leur fit d'autres menaces. Il descendit ensuite de la chaire et fit rechercher les chefs de la conspiration. Chaque prisonnier qu'on lui amenait, fut mis à mort et brûlé. Yousouf tua ainsi un grand nombre des partisans de Zaïd, à Koufa. Plus il adressa une lettre à Hischâm et lui conseilla vivement de faire détruire la ville de Koufa. Hischâm lui répondit : La situation n'est pas telle que tu penses ; au contraire. Ces hommes me sont dévoués et fidèles. S'ils avaient prêté secours à Zaïd, fils d'ʻAlî, il en serait ainsi comme tu le dis. Mais ils l'ont abandonné, et tu as pu le vaincre. Aussitôt que cette lettre te parviendra, donne-leur des témoignages de bienveillance et augmente leurs pensions. Yousouf exécuta cet ordre.

Lorsque Djaʻfar, fils de Moʻhammed, aç-Çâdiq, apprit la mort de Zaïd, il pleura et dit : « Il y a des hommes qui tiennent leurs engagements envers Dieu. De ceux-là quelques-uns sont morts, d'autres attendent un autre sort. » Mousâ, fils de ʻHabîb, rapporte qu'une femme du parti des personnes élues, lui avait fait le récit suivant : Dans la nuit du troisième jour après la mort de Zaïd, j'ai vu en songe descendre du ciel un groupe de personnes brillamment vêtues, qui se rangeaient autour de Zaïd, se frappant le visage, pleurant et poussant des cris, comme font nos femmes qui s'assemblent pour pleurer un mort. Une d'elles, portant un vêtement resplendissant, s'écria : Ô Zaïd, ils t'ont tué ! Ô Zaïd, ils t'ont attaché au gibet et exposé tout nu ! Certes, ils n'auront pas l'intercession

de ton grand-père, le jour de la résurrection! Je demandai alors à l'une de ses compagnes quelle était cette femme. Elle me répondit: C'est Fâtima, la fille du Prophète, l'épouse d''Alî.

CHAPITRE LXXI.

FUITE DE YA'HYA, FILS DE ZAÏD. SON SÉJOUR DANS LE KHORASAN.

Après la mort de son père, Ya'hyâ quitta Koufa, avec quelques fidèles de son parti, passa près du tombeau de son grand-père 'Hosaïn, et se rendit à Madâïn, où il alla demeurer chez un juif. L'agent de Yousouf à Madâïn était, à cette époque, un homme nommé Bakhtarî. Yousouf lui adressa une lettre dans laquelle il était dit: Cherche à arrêter Ya'hyâ et envoie-le ici; car il est à Madâïn, où il a trouvé un refuge chez quelques juifs. Bakhtarî, ayant découvert la retraite de Ya'hyâ, donna à celui-ci dix mille dirhems et lui recommanda de choisir une autre retraite dans une ville où il ne fût pas connu, parce que lui, Bakhtarî, avait reçu l'ordre de l'arrêter. En conséquence, Ya'hyâ, accompagné de quelques hommes de son parti, quitta Madâïn, et se rendit d'abord à Reï, puis à Qoumisch. Il demeura dans cette dernière ville chez un homme, nommé Ziyâd al-Qasrî. Il alla ensuite à Serakhs, et de là à Merw. Il descendit dans la maison d'Abou-'Hafça et y demeura quelque temps. Enfin une lettre de Yousouf, fils d''Omar, informa Naçr, fils de Sayyâr, gouverneur du Khorâsân, de la présence de Ya'hyâ dans cette province et lui donna l'ordre de l'arrêter. Il pourrait le reconnaître, lui disait Yousouf, par une ou deux marques noires que Ya'hyâ avait sur le front. Lorsque Ya'hyâ sut que Naçr le faisait rechercher, il recommanda à ses compagnons de se séparer, afin de ne point tomber, tous ensemble,

entre les mains de leurs adversaires. Naçr fut ensuite prévenu qu'un homme, répondant au signalement de celui qu'il cherchait, se trouvait dans la maison d'Abou-'Hafça. Il envoya aussitôt un de ses officiers, nommé 'Içma, fils d''Abdallah, al-Asadî, pour arrêter Ya'hyâ. L'officier, accompagné de plusieurs cavaliers, se rendit à la maison d'Abou-'Hafça qu'il fit entourer; il fit ensuite sortir les nombreuses personnes qu'elle renfermait, les unes après les autres, et examina chaque visage. Ya'hyâ vêtu d'une grosse tunique de laine, et coiffé d'un bonnet comme le portent les muletiers, avait pris sur l'épaule une solive. Quand il sortit, 'Içma le reconnut. Il frappa avec son fouet sur la solive et dit : Homme à la solive, quitte cette ville avant que tu sois arrêté. Ya'hyâ partit immédiatement et prit le chemin de Gouzegân. Au moment d'entrer dans cette ville, il fut abordé par un habitant, qui lui dit : Je crois que tu es Ya'hyâ, fils de Zaïd.— Comment me connais-tu? lui demanda Ya'hyâ. — C'est que, reprit cet homme, il est arrivé tout à l'heure une lettre de Merw, donnant ton signalement avec l'ordre de t'arrêter. Ya'hyâ revint sur ses pas et se dirigea vers Balkh. Arrivé dans cette ville, il descendit dans la maison de l'un de ses partisans nommé Younous, fils de Salm. 'Aqîl, fils de Ma'qil, al-Laïthî, cousin de Naçr, fils de Sayyâr, était gouverneur de Balkh. Lorsqu'il apprit que Ya'hyâ se trouvait dans la ville, il fit faire l'appel des habitants et les réunit dans la grande mosquée; il fit ensuite visiter les maisons et battre de verges tous les chefs de famille qui aimaient à exercer l'hospitalité, afin de découvrir l'asile de Ya'hyâ. Un jeune homme, nommé Qoraïsch, fils d'al-'Horaïsch, voyant que l'on battait son père, dit au gouverneur : Émir, ne fais pas tuer mon père; car si Ya'hyâ était un objet que l'on pourrait cacher dans son œil, mon père l'y aurait caché et n'aurait jamais ouvert son œil, quand même on l'aurait tué. Mais moi, je vais te le

montrer. Sache que Ya'hyâ, avec quelques-uns de ses partisans, se trouve dans la maison de Younous. 'Aqîl y envoya quelques hommes et Ya'hyâ fut arrêté. On lui mit le carcan au cou, enchaînant en même temps sa main droite, et il fut conduit à Merw. Naçr le fit enfermer dans la prison et écrivit à Yousouf, fils d''Omar, pour lui annoncer l'arrestation de Ya'hyâ. Yousouf demanda les ordres du calife; mais sa lettre arriva lorsque le calife était sur son lit de mort. Hischâm mourut quelques jours après, [le sixième jour du mois de rabî'a second] en l'an 125 de l'hégire, à Roçâfa, âgé de soixante et un ans, après avoir régné pendant dix-neuf ans et huit mois. Il eut pour successeur Walîd, fils de Yezîd, fils d''Abdou'l-Mélik.

CHAPITRE LXXII.

RÈGNE DE WALÎD, FILS DE YEZÎD, FILS D'ABDOU'L-MÉLIK [MORT DE YA'HYA.]

Lorsque Walîd monta sur le trône, il confirma Merwân, fils de Mo'hammed, comme gouverneur de l'Arménie et de l'Adserbaïdjân; Yousouf, fils d''Omar, comme gouverneur des deux 'Irâq, et Naçr, fils de Sayyâr, dans le gouvernement du Khorâsân. Il adressa à ce dernier une lettre et lui ordonna de mettre en liberté Ya'hyâ, fils de Zaïd, de le laisser aller où il voudrait, et de lui donner une robe d'honneur et une somme d'argent. Naçr exécuta cet ordre. Il donna à Ya'hyâ dix mille dirhems et une magnifique robe d'honneur et lui dit: Le prince des croyants veut que tu te rendes dans l''Irâq et que tu y attendes ses ordres. Ya'hyâ le remercia et quitta Merw, accompagné d'une centaine de ses partisans. Lorsqu'il fut arrivé près de Nisapour, le

gouverneur de cette ville, ʿAmr, fils de Zorâra, ayant appris que Yaʿhyâ campait aux portes, à la distance d'une parasange, dit à ses officiers: Sachez que Yaʿhyâ s'est échappé de la prison, et on ne peut pas savoir ce qu'il en adviendra. Prenez vos mesures, nous allons l'attaquer. Il sortit de la ville à la tête d'environ deux mille hommes. Yaʿhyâ, voyant approcher cette armée, sauta sur ses jambes et revêtit sa cuirasse, et dit à ses compagnons : Courage, faites tout ce que vous pourrez, ou vous êtes morts! Il s'avança ensuite et s'adressant aux ennemis, il leur dit : Vous venez pour m'attaquer moi qui, je le jure par Dieu, ne suis pas venu ici dans des intentions hostiles. Je suis un voyageur; laissez-moi passer. Personne ne lui répondit, et on lança contre lui des flèches. Alors Yaʿhyâ dit à ses compagnons : Vous savez que je ne suis pas venu ici pour faire la guerre à ces gens. Je veux me rendre dans l'ʿIrâq, comme on me l'a prescrit. Mais vous voyez qu'ils veulent m'en empêcher, et me tuer, ainsi que vous. Moi, je veux me défendre et lutter pour ma vie; défendez-vous également. Ses compagnons lui répondirent : Fils de l'apôtre de Dieu, quand même ils seraient dix fois plus nombreux qu'ils ne sont, nous ne leur céderions pas. Cependant expose-leur ta situation, pour qu'ils reconnaissent ton innocence; adjure-les, afin qu'ils te laissent en paix. S'ils ne le font pas, nous les combattrons, et nous invoquerons le secours de Dieu. Yaʿhyâ fit ainsi, et adressa aux ennemis ces paroles: Craignez Dieu et retirez-vous. Nous avons quitté la ville [de Merw] avec l'autorisation de Naçr, fils de Sayyâr, qui a reçu l'ordre de Walîd, fils de Yezîd, de me mettre en liberté. Si vous ne me croyez pas, écrivez à Naçr pour vous en informer. Je resterai ici, aux portes de la ville, jusqu'à ce que sa réponse arrive. Les ennemis restèrent sourds à cet appel et commencèrent l'attaque. La lutte avait déjà duré quelque temps, lors-

que le frère de Ya'hyâ, Abou'l-Fadhl Ibrâhîm, attaqua 'Amr, fils de Zorâra, et le tua d'un coup de sabre. Les gens de Nisapour prirent la fuite et rentrèrent dans la ville. Ya'hyâ dit alors à ses compagnons : Nous avions l'intention d'aller en 'Irâq. Mais après une affaire si importante, notre place n'est plus dans l''Irâq. Retournons dans le Khorâsân; si nous y mourons, ce sera d'une mort honorable. En conséquence, Ya'hyâ et ses compagnons revinrent sur leurs pas et se dirigèrent vers la ville de Gouzegân.

En apprenant ce qui venait de se passer, Naçr, fils de Sayyâr, fut extrêmement irrité. Il dit: C'est la faute de Walîd. Quant à moi, je savais bien que Ya'hyâ ferait ainsi, et je ne l'aurais jamais mis en liberté. Naçr se mit immédiatement en mesure pour marcher contre Ya'hyâ. Il envoya en avant trois mille hommes sous le commandement de Salm, fils d'A'hwaz, al-Mâzeni, qu'il suivit lui-même, à la tête de sept mille hommes. Ya'hyâ avait réuni autour de lui, à Gouzegân, sept cents combattants. Une rencontre eut lieu dans laquelle Ya'hyâ chargea personnellement l'ennemi en chantant : « Je suis le fils de ma mère et de mon père, le fils de Fâtima et d''Alî! » Le combat avait déjà duré jusqu'à midi, lorsque Ya'hyâ cria aux ennemis: Il est temps de prier! Laissez-nous accomplir la prière, et priez aussi, si vous êtes de ceux qui prient! Salm, fils d'A'hwaz, approuva ces paroles et fit cesser le combat. Ya'hyâ et ses compagnons entrèrent dans un enclos, se lavèrent les mains et le visage et firent la prière. Ils sortirent ensuite, se rangèrent en ligne de bataille et chargèrent l'ennemi. Ils furent couverts d'une grêle de flèches. Ya'hyâ reçut plusieurs blessures, et cinquante des siens restèrent sur place. Il s'adressa alors aux survivants et leur dit: Je vous délie de votre serment. Que ceux qui veulent demander l'amân, s'en aillent; ils sont libres; car je sais que je suis perdu. Ses compagnons lui

répondirent : Ne plaise à Dieu, fils de l'apôtre de Dieu, que nous t'abandonnions. Nous tiendrons jusqu'au dernier. Ya'hyâ les remercia et se jeta de nouveau sur l'ennemi et lutta jusqu'à ce que tous ses amis fussent tués. Il fut enfin atteint lui-même par une flèche et tomba de son cheval. Salm, fils d'A'hwaz, s'approcha et lui fit couper la tête qu'il envoya à Naçr, fils de Sayyâr. Celui-ci la fit porter à Walîd. Les corps de Ya'hyâ et de son frère Abou'l-Fadhl, fils de Zaïd, furent attachés au gibet, à Gouzegân, et ils restèrent ainsi exposés jusqu'à l'époque du soulèvement d'Abou-Mouslim, qui les fit ensevelir et enterrer. Walîd, de son côté, envoya à Yousouf, fils d''Omar, gouverneur de l'Irâq, l'ordre d'enlever les corps de Zaïd et des autres qui avaient été pendus, de les enduire de naphte et de les brûler, et de jeter leurs cendres au vent. Yousouf exécuta cet ordre.

CHAPITRE LXXIII.

MORT DE WALÎD. AVÉNEMENT ET MORT DE YEZÎD, FILS DE WALÎD. IBRAHÎM, FILS DE WALÎD.

Après la mort de Ya'hyâ, fils de Zaïd, il y eut en Syrie une émeute dans laquelle Walîd fut tué, à l'âge de quarante-trois ans, après avoir occupé le trône pendant un an, deux mois et vingt et un jours. Le pouvoir échut à Yezîd, fils de Walîd, surnommé *Nâqiç*. Il laissa le gouvernement de l'Arménie et de l'Adserbaïdjân à Merwân, fils de Mo'hammed, et celui du Khorâsân à Naçr, fils de Sayyâr. Yezîd mourut, à Damas, après avoir occupé le trône pendant six mois et deux jours. Son frère Ibrâhîm lui succéda. En apprenant cette nouvelle, Merwân, fils de Mo'hammed, remit le gouvernement de l'Ar-

ménie et de l'Adserbaïdjân à l'un de ses officiers nommé 'Âcim, fils de Yezîd, fils d''Abdallah, al-Hilâli, et partit pour la Syrie avec toute son armée composée de Syriens et de gens du Djezîra. Lorsqu'il arriva près de 'Himç, les habitants de cette ville voulurent le combattre; mais ils ne purent lui résister; ils se soumirent et lui prêtèrent serment. Merwân marcha ensuite sur Damas. Soulaïmân, fils de Hischâm, fils d''Abdou'l-Mélik, qui alla à sa rencontre avec une nombreuse armée syrienne, fut défait. Merwân arriva aux portes de Damas. Ibrâhîm, fils de Walîd, sortit de la ville, renonça au pouvoir et lui prêta serment, après avoir occupé le trône pendant deux mois. Merwân, fils de Mo'hammed, surnommé *al-'Himâr* (l'Âne), s'empara du califat. Il se rendit à la grande mosquée et y accomplit la prière; puis il vint à la porte d'Ayyoub, où le peuple lui prêta serment. Cet événement se passa le quatorzième jour du mois de çafar de l'an 127.

CHAPITRE LXXIV.

RÈGNE DE MERWAN, FILS DE MO'HAMMED.

Après avoir pris le pouvoir, Merwân, fils de Mo'hammed, envoya un messager à Naçr, fils de Sayyâr, et le confirma dans son poste de gouverneur du Khorâsân. Son autorité fut partout reconnue. Cependant les Khâridjites préparèrent un soulèvement général dans l'Arménie et dans l'Adserbaïdjân. Un habitant de Baïleqân, nommé Mousâfir, fils d'al-Kethîr, le boucher, qui avait été instruit dans la doctrine Khâridjite par Dha'h'hâk le Khazar (?), vint avec un certain nombre de Khâridjites à Ardebîl. Les Khâridjites de cette ville se joignirent

à lui, et le suivirent à Badjarwân, où il recruta de nouveaux adhérents parmi les gens de cette secte. Il en vint de tous côtés, et il se forma ainsi une armée nombreuse. Lorsque 'Âcim, fils de Yezîd, al-Hilâlî, qui alors se trouvait à Baïleqân, fut informé de ces faits, il fit arrêter et mettre en prison quelques habitants qui professaient la doctrine Khâridjite, entre autres, Abân, fils de Mançour, et Qotaïba, fils de Çadaqa. Mousâfir, fils de Kethîr, le chef des Khâridjites, était à ce moment à Warthân. En apprenant l'arrestation de ses amis, il se rendit, pendant la nuit, avec quelques-uns de ses compagnons, à Baïleqân, et ils escaladèrent le mur au moyen d'échelles qu'ils avaient apportées. 'Içma, fils de Soulaïmân, de Baïleqân, arriva le premier et tua le capitaine des gardes. Les compagnons de Mousâfir se répandirent ensuite dans la ville et arrêtèrent le lieutenant que 'Âcim y avait laissé avant de partir pour Bardsa'a; puis ils coururent à la prison et délivrèrent Abân, fils de Mançour, et les autres prisonniers. La secte Khâridjite se produisit ensuite au grand jour dans la ville de Baïleqân, qui devint le centre d'un rassemblement général de ses adhérents. Quand leur nombre fut considérable, Mousâfir emmena cette armée à Warthân. 'Âçim, fils de Yezîd, le gouverneur de l'Arménie et de l'Adserbaïdjân, fit faire l'appel des troupes et établit son camp aux portes de Bardsa'a. Un habitant de cette ville tomba entre les mains d'un parti de Khâridjites et fut amené en présence de Mousâfir. Interrogé sur la position de l'armée d''Âcim, il répondit que cette armée campait aux portes de la ville de Bardsa'a, à tel endroit situé sur les bords de la rivière de Sous, et sur la demande de Mousâfir il se déclara prêt à l'y conduire pendant la nuit. Mousâfir, en se fiant à la direction de cet homme, se mit en marche et arriva près du camp d''Âcim vers le matin. En voyant les musulmans, les Khâridjites poussèrent le cri du *tekbîr* et cet autre

cri : « La décision n'appartient qu'à Dieu et à son apôtre ! » Ils attaquèrent aussitôt l'armée musulmane et combattirent avec rage. 'Âcim et un grand nombre des siens furent tués. Le reste de ses soldats prit la fuite, ainsi que l'un de ses fils nommé Zofar. Mousâfir s'empara des bagages d'Âcim et retourna à Baïleqân. Merwân fut très-affligé en apprenant le désastre de son armée. Il envoya comme gouverneur en Arménie, en lui donnant une armée nombreuse, un officier de l'armée de Syrie, nommé 'Abdou'l-Mélik, fils de Mouslim, de la tribu d''Oqaïl, qui eut l'ordre de combattre les Khâridjites. 'Abdou'l-Mélik vint à Bardsa'a, où il fut rejoint par Zofar, fils d''Âcim ; et ils établirent leur camp à un endroit nommé « le Pont de pierre. » Les Khâridjites marchèrent contre eux, et une bataille eut lieu entre Bardsa'a et Warthân. 'Abdou'l-Mélik, fils de Mouslim, fut tué ; son frère Is'hâq prit le commandement et continua la guerre contre les Khâridjites jusqu'à l'époque où apparurent dans le Khorâsân Abou-Mouslim et ses adhérents, « les noirs », et jusqu'à la fin du règne des Omayyades.

CHAPITRE LXXV.

LUTTES DE NAÇR, FILS DE SAYYAR, AVEC DJODAÏ' -IBN-'ISA AL-KIRMANI, DANS LE KHORASAN.

Naçr, fils de Sayyâr, avait été nommé gouverneur du Khorâsân par Hischâm, fils d''Abdou'l-Mélik. Il conserva ce poste sous le règne de Walîd. Yezîd et son frère Ibrâhîm le confirmèrent également dans ses fonctions, de même que Merwân, fils de Mo'hammed. Naçr appartenait à la tribu de Modhar, qu'il privilégiait de toutes manières, au détriment des autres tribus, qu'il laissait entièrement de côté. Toutes les villes

du Khorâsân étaient exclusivement confiées à des commandants de la tribu de Modhar, soit de la branche d'Asad, soit de la branche de Temîm ou de celle de Kinâna. Il y avait dans le Khorâsân un homme de la tribu d'Azd, d'entre les cousins de Mouhallab, fils d'Abou-Çofra, nommé Djodaï', fils d''Alî, fils d''Isâ, al-Kirmânî, qui jouissait d'une grande autorité dans sa tribu. On l'appelait al-Kirmânî, parce qu'il était né dans le Kirmân, dans la ville de Djireft, du temps des mouvements azrâqites. Son grand-père avait été partisan d''Alî. Les Benî-Rabî'a et les cousins de Kirmânî vinrent le trouver et se plaignirent des procédés de Naçr à leur égard. Kirmânî leur dit: Retirez-vous aujourd'hui; j'irai lui en parler. Le lendemain, il monta à cheval, se rendit auprès de Naçr et lui fit des reproches sur sa manière d'agir à l'égard de sa propre tribu, qu'il favorisait au détriment des autres, et il termina son discours par ces paroles: Je te parle ainsi, émir, parce que je crains voir surgir au milieu des Arabes des rivalités et des révoltes. Naçr, fils de Sayyâr, se mit en colère et répliqua: Qui es-tu pour me parler ainsi? Et il donna l'ordre de le conduire en prison. Cet événement provoqua le mécontentement de tous les membres de la tribu de Rabî'a. Les amis de Kirmânî cherchèrent à le délivrer, et réussirent en effet à le faire sortir de la prison, pendant la nuit, par un passage étroit. Kirmânî était très-gros, il eut beaucoup de peine à traverser ce passage, (son esclave fut obligé de le tirer,) et il en faillit mourir. Lorsqu'il fut hors de la prison, ses amis, les Azdites, le portèrent sur une mule, qu'ils avaient amenée, et partirent avec lui.

Naçr, fils de Sayyâr, en apprenant, le lendemain matin, l'évasion de Kirmânî, chargea le capitaine des gardes, Salm, fils d'A'hwaz, al-Mâzenî, d'aller le trouver, de le saluer de sa part et de lui dire qu'il n'avait pas eu de mauvaises intentions à son

égard, qu'il s'était seulement emporté, parce qu'il avait été blessé par ses paroles; qu'il désirait une nouvelle entrevue avec lui, et qu'il l'invitait à venir en toute sécurité. Salm ayant communiqué ce message à Kirmânî, celui-ci lui dit: Si tu n'étais pas un imbécile, je t'aurais donné une leçon de convenance. Salm répondit: Par Dieu, tu n'as pas le droit de me menacer! —Si tu n'étais pas dans ma maison, reprit Kirmânî, je te mettrais à ta place. Retourne auprès de ton maître, ennemi de Dieu, auprès du fils du voleur, et dis-lui ce que tu voudras, je ne me soucie ni de toi ni de lui! Salm vint rendre compte de sa mission à Naçr, qui l'invita à renouveler sa démarche auprès de Kirmânî. Salm dit: Que Dieu protége l'émir! Je n'ai pas peur de lui. Mais je crains qu'il dise de toi des choses que je ne pourrais supporter et alors j'en viendrais aux mains avec lui. Dispense-moi de cette mission, et envoie un autre que moi. Naçr ordonna à l'un des plus fameux guerriers de l'armée du Khorâsân, nommé 'Içma, fils d''Abdallah, al-Asadî, de se rendre auprès de Kirmânî. Celui-ci faisait garder sa maison par un officier nommé Mo'hammed et sept cents cavaliers couverts de fer des pieds à la tête, n'ayant libres que les yeux. 'Içma entra dans la maison, salua Kirmânî et s'assit; puis il dit: Père d''Alî, tu t'engages dans une entreprise qui, je le crains, tournera mal. Nous te rappelons à ton devoir, non par crainte, mais parce que nous désirons être sans reproche et te laisser toute la responsabilité de cette affaire. Kirmânî l'interrompit et dit: Fils de courtisane, n'es-tu pas celui qui n'a pas été reconnu par son père? Tu me parles ainsi pour t'en vanter auprès de Naçr. Par Dieu, si tu n'étais pas dans ma maison, je te ferais couper le cou! Sors d'ici, ennemi de Dieu! 'Içma retourna auprès de Naçr et lui dit: En vérité, ô émir, je n'ai jamais vu un homme plus furieux que Kirmânî. Mais ce qui m'étonne encore plus, ce sont les Benî-Rabî'a, qui le respec-

tent plus que ses propres cousins. Naçr, fils de Sayyâr, dit à un de ses officiers nommé Qodaïd (Miqdâm, fils de No'aïm?) qui était des amis de Kirmânî : Va trouver ton ami et rends-le responsable, en présence de ses officiers, de toutes ses menées, avant que cette affaire prenne des proportions que nous voulons éviter. Qodaïd se rendit chez Kirmânî, le salua, prit place, et lui dit : Père d''Alî, je te conjure par Dieu de ne point faire une chose qui n'est pas digne de toi. Nous savons très-bien que tu diriges ta tribu, et nous n'en sommes pas jaloux. Naçr, fils de Sayyâr, t'a maltraité. Si tu n'as pas d'autre raison pour agir comme tu fais, que d'avoir été arrêté par lui, fais-le arrêter aussi, puis fais ta paix avec lui, et sois son ami comme par le passé. Ta position sera alors plus forte. Je crains que cette affaire ne prenne de grandes proportions, au grand plaisir de nos ennemis, les habitants du Khorâsân. Kirmânî répondit : Nous ne doutons pas, ô Qodaïd, de la sincérité de tes conseils. Mais Naçr est le fils d'un voleur, et nous ne pouvons pas nous fier à lui. D'ailleurs la situation est déjà telle que nous ne pouvons plus accepter ses propositions. — Père d''Alî, reprit Qodaïd, si tu te sens si profondément blessé et si ta méfiance est si grande, échange des otages avec lui. — Parfaitement, s'écria Kirmânî ; voici mes fils 'Alî et 'Othmân ; je donnerai celui que tu voudras. Mais dis-moi quel otage il me donnera, lui ; car, par Dieu, je ne lui connais ni père, ni fils, ni parent ! — Doucement, père d''Alî, reprit Qodaïd ; tu n'as jamais été un homme emporté. Ce que je te demande, c'est que ces contrées ne soient pas ruinées par toi. Je pense que personne ne te donnera un meilleur conseil que moi. Kirmânî fut inflexible. Qodaïd le quitta et alla rendre compte à Naçr du résultat de sa mission.

Après toutes ces démarches, les Benî-Temîm dirent à Naçr : Qu'attends-tu de lui, ô émir, et où en veux-tu venir avec ce

chien? Mets la main sur lui, avant que ses forces n'augmentent. 'Aqîl, fils de Ma'qil, cousin de Naçr, fils de Sayyâr, parla ainsi : Que Dieu protége l'émir ! N'écoute pas ce conseil; je crains qu'une guerre déclarée contre ces hommes ne puisse amener autre chose pour toi que la perte de ta réputation et la ruine de ta tribu ; de plus, elle augmentera les embarras de Merwân, qui aura à lutter contre de nouveaux soulèvements des Khâridjites et il est à craindre que le pouvoir ne soit perdu pour lui. Ne précipite rien. — Tu as raison, répliqua Naçr ; va le trouver et cherche à le persuader de renoncer à son entreprise. 'Aqîl alla chez Kirmânî et lui dit : Père d''Alî, tu as aujourd'hui un rang élevé parmi les Arabes et tu es le chef de ta tribu. Dis ce que tu désires, on le fera. Cesse ces emportements; car je crains que l'affaire ne prenne des proportions telles que le monde en sera épouvanté. Kirmânî répondit : Ô 'Aqîl, il est fils du voleur. — Je te conjure, dit 'Aqîl en l'interrompant, de ne pas parler de lui en ces termes méprisants, car lui ne parle de toi qu'en termes convenables. — Malheur à toi, reprit Kirmânî; ne parle pas tant ! Ce que désire le fils du voleur ne sera pas. Cependant s'il veut se démettre de ses fonctions de gouverneur et se retirer dans une maison particulière, nous renoncerons à nos projets, et nous choisirons ensuite, d'accord avec vous, un nouveau gouverneur. S'il ne veut pas faire cela, qu'il prenne dans le trésor de la province de Khorâsân autant d'argent qu'il voudra, et qu'il se rende auprès de son souverain ; nous nous arrangerons ensuite entre nous. S'il repousse aussi cette proposition, eh bien, il n'y a plus que le sabre pour lui ! — Il y a encore autre chose, répliqua 'Aqîl. — Qu'est-ce? demanda Kirmânî. — C'est que vous vous mettiez d'accord, et qu'il y ait de l'amitié entre vous. — Non, reprit Kirmânî, je ne ferai pas cela; il n'est pas mon égal. — Père d''Alî, répondit 'Aqîl, tu dis

cela d'un homme de la tribu de Kinânâ de son rang et de sa noblesse? — Oui, s'il était un vrai fils de Kinânâ, dit Kirmânî, je le ferais; mais il n'en est pas ainsi. — Veux-tu que je revienne demain? demanda 'Aqîl. — Si tu n'as pas autre chose à dire, répliqua Kirmânî, il vaudra mieux que tu ne reviennes pas. — Père d''Alî, dit encore 'Aqîl, tu ne veux pas parler sérieusement; je crains que tu ne coures à ta perte. — La force et le pouvoir ne sont qu'à Dieu, répondit Kirmânî. 'Aqîl retourna auprès de Naçr et lui dit: Cet homme est devenu très-puissant et il se sent fortement appuyé. Si tu peux le réduire, fais-le; sinon, retire-toi dans ta maison, afin qu'il établisse un autre gouverneur de son choix; ou bien prends dans le trésor autant d'argent que tu voudras et rends-toi auprès de Merwân. C'est entre ces trois partis que tu devras choisir. Naçr, fort irrité de ces propositions, fit appeler le capitaine des gardes, Salm, fils d'A'hwaz, et lui dit: Va attaquer ce matelot et rends-moi justice de lui; apporte-moi sa tête sur-le-champ.

Salm monta à cheval et se porta, à la tête d'un détachement nombreux, à la maison de Kirmânî qui était gardée par quatre mille hommes bien armés. Il cria à l'un des généraux de Kirmânî nommé Mo'hammed, fils d'al-Mouthannâ : Dis au batelier que l'émir lui ordonne de venir! Mo'hammed répliqua : Fils de courtisane, c'est ainsi que tu parles du chef des Benî-Azd? Et il se jeta sur lui avec ses hommes et lui tua en peu de temps plus de cent de ses soldats. Les troupes de Kirmânî ne perdirent que vingt des leurs. Naçr envoya ensuite 'Içma à la tête de deux mille guerriers choisis pour attaquer Kirmânî. Les deux partis en vinrent aux mains; 'Içma fut repoussé, après avoir perdu soixante-dix hommes. Ses adversaires n'eurent que huit morts. Tous les autres généraux, au nombre de sept, que Naçr chargea successivement de renouveler la tenta-

tive, furent également repoussés. Naçr envoya enfin Mâlik, fils d''Amr, officier de grand renom, auquel il donna quatre mille hommes. Mâlik aborda l'ennemi en criant à Mo'hammed : Fils d'al-Mouthannâ, si tu es un homme, viens combattre avec moi et donne-moi satisfaction! Mo'hammed répondit à son appel, et ils luttèrent ensemble. Mâlik asséna à Mo'hammed un coup de sabre sur l'épaule qui traversa la cuirasse. Mo'hammed frappa avec une masse d'armes sur le heaume de son adversaire et lui brisa la tête. Mâlik mourut sur le champ. Les deux armées se précipitèrent l'une sur l'autre et luttèrent avec acharnement. Naçr envoya des renforts à ses troupes, et Kirmânî amena également de nouvelles forces. Les habitants de la ville fermèrent les portes de leurs maisons et de leurs boutiques. Les deux armées quittèrent la ville et restèrent en présence l'une de l'autre, chacune dans son camp retranché, pendant un an, et se combattirent sans trève ni repos. Naçr, fils de Sayyâr, informa Merwân, fils de Mo'hammed, de la révolte de Kirmânî, en lui adressant une pièce de vers de sa composition, dans laquelle il parlait de la sagesse et de la majesté de Merwân ; il l'avertit des dangers qui menaçaient sa couronne, et lui demanda des renforts. Merwân fut très-affligé en lisant ces vers, et comprit que son pouvoir déclinait. Il leva des troupes en Syrie et établit sa résidence à 'Harrân. Il voulut se rendre, de sa personne, dans le Khorâsân, mais il abandonna ce projet, dans la crainte de perdre la Syrie, le Djezîra et les autres provinces. C'est à cette époque qu'Abou-Mouslim éleva ouvertement, dans le Khorâsân, l'étendard de la révolte, mouvement qui prit des proportions de plus en plus considérables et qui finit par amener la chute de la dynastie des Omayyades et l'avènement de la dynastie des Abbasides.

CHAPITRE LXXVI.

RÉVOLTE D'ABOU-MOUSLIM.

Abou-Mouslim, de son vrai nom 'Abd-er-Ra'hmân, fils de Mouslim, jeune homme exerçant la profession de sellier, était au service d'une famille de la tribu d''Idjl appelée les Benî-Ma'qil. C'était un garçon plein d'esprit et d'intelligence, qui nourrissait en son cœur une grande affection pour la famille de Hâschim. Or, il arriva que quelques partisans de la famille des Abbasides, tels que Soulaïmân, fils de Kethîr; Mâlik, fils d'al-Haïtham; Qa'htaba, fils de Schebîb; Lâhiz, fils de Qoraïzh, et d'autres, étaient allés à la Mecque pour accomplir le pèlerinage, et avaient emmené avec eux Abou-Mouslim. Ils avaient aussi emporté une somme d'argent considérable, qu'ils remirent à Mo'hammed, fils d''Alî, fils d''Abdallah, fils d''Abbâs, qui était alors à la Mecque. Dans les fréquentes visites qu'ils faisaient à Mo'hammed, ils étaient toujours accompagnés d'Abou-Mouslim. Mo'hammed leur demanda un jour si ce jeune homme était libre ou esclave. Ils répondirent : Les Benî-Ma'qil disent qu'il est leur esclave, mais il prétend qu'il est libre. Mo'hammed, fils d''Alî, répliqua : Je ne sais pas ce qu'il en est. Mais je vois en lui un jeune homme très-intelligent et je remarque en lui plusieurs signes qui me font espérer qu'il sera l'un des plus ardents promoteurs de notre dynastie. — Ô Imâm, s'écrièrent Soulaïmân et les autres, quand cela sera-t-il, car le règne des Omayyades dure toujours? Mo'hammed, fils d''Alî, répondit : Par Dieu, ce sera de nos jours! J'ai entendu dire à mon père que dans l'*année de l'âne*, Dieu fera apparaître notre règne; la propagande pour notre cause trouvera

son terme, le règne des Omayyades cessera, on lèvera le drapeau noir à Merw et dans tout le Khorâsân, et on tuera les Beni-Omayya derrière les pierres et les murs. On demanda à Mo'hammed ce qu'était l'*année de l'âne,* et il reprit : Aucune dynastie n'a dépassé la centième année de son existence, sans que des troubles violents vinssent amener sa ruine. Or il est dit dans le Coran : « ... Ou comme celui qui passait près d'une ville qui était ruinée jusque dans ses fondements, et qui disait : Comment Dieu la ressuscitera-t-il, puisqu'elle est détruite? Alors Dieu lui ôta la vie pendant cent ans, et le ressuscita ensuite, et lui dit : Combien de temps es-tu resté ici? Il répondit : Je suis resté un jour ou une partie d'un jour. Dieu dit : Non, tu es resté cent ans. Or regarde tes provisions et ta boisson; elles ne sont pas corrompues; et regarde ton âne : nous avons voulu faire de toi un signe pour les hommes. Et regarde les ossements (de ton âne), comment nous les faisons surgir et comment ensuite nous les revêtons de chair... » (Sur. II, vers. 261.) Maintenant notre temps est venu. Sachez que vous êtes dans l'*année de l'âne,* la centième année du règne des Omayyades, et j'en vois la preuve dans ce jeune homme, c'est-à-dire Abou-Mouslim, qui défendra notre cause. Observez-le; quand il commencera le mouvement, suivez son exemple et prêtez-lui aide et assistance. Quant à moi, vous ne me verrez plus après cette année-ci; car je sens décliner mes forces, et je crois que mon terme est proche. Mais mon fils Ibrâhîm qui est dans le Khorâsân, me succédera, et s'il lui arrive malheur, il y a mon autre fils, 'Abdallah (Abou'l-'Abbâs as-Saffâ'h); et s'il arrive malheur à celui-ci, il y a mon troisième fils, 'Abdallah (Abou-Dja'far Mançour Abou'l-Dawânîq). Ces hommes quittèrent ensuite la Mecque et retournèrent dans le Khorâsân; ils regardaient dorénavant Abou-Mouslim d'un autre œil que par le passé, et ils tinrent secret ce qu'ils avaient entendu de

la bouche de Mo'hammed, fils d''Alî. De temps en temps, ils se réunissaient pour délibérer chez Abou-Mouslim, qui leur disait : Ne précipitez rien. Sachez que la chose que vous désirez est près de se réaliser. Je suis le maître du drapeau noir, et je le lèverai plutôt que vous ne pensez.

Abou-Mouslim se tint tranquille jusqu'au moment où éclata la lutte entre Kirmânî et Naçr, fils de Sayyâr. Voyant que Kirmânî prenait le dessus, il annonça à ses amis qu'il y avait lieu d'agir. Sur ces entrefaites, Mo'hammed, fils d''Alî, mourut, et Abou-Mouslim continua sa propagande en faveur de l'imamat de la famille des Abbasides. Il gagna ainsi un millier de personnes, qui lui prêtèrent serment. Lorsque Naçr, fils de Sayyâr, eut connaissance de ces menées secrètes, il se trouva hors d'état d'y mettre obstacle. Merwân n'ayant pas répondu à la pièce de vers qu'il lui avait adressée, Naçr sentit que la cause des Omayyades était perdue et il écrivit à Yezîd, fils d''Omar, fils de Hobaïra, gouverneur de l''Irâq à Wâsit, une lettre en ces termes : Sache que nos deux provinces sont étroitement liées l'une à l'autre. Tu connais la position difficile dans laquelle je me trouve par suite de la lutte que j'ai à soutenir contre Kirmânî. Or il vient de surgir un autre rebelle, un sellier, un homme sans foi ni famille, qui a entraîné avec lui un certain nombre de mauvais sujets du Khorâsân, partisans des Abbasides. Je t'adjure par Dieu de ne point laisser perdre le Khorâsân ; car ce serait, je le crains, la fin du règne des Omayyades. Il faut que tu m'envoies du secours. Ibn-Hobaïra ne donna aucune suite à cette lettre ; il dit : Que puis-je faire pour le Khorâsân? Je me soucie peu du Khorâsân, pourvu que je garde l''Irâq.

A l'époque où les Benî-Hâschim commencèrent à se poser en prétendants au trône, Fadhl, fils d''Abd-er-Ra'hmân, fils d''Abbâs, fils de Rabî'a, fils d'al-'Hârith, fils d''Abdou'l-Mot-

talib, adressa une pièce de vers à 'Abdallah, fils de 'Hasan, fils de 'Hasan, fils d''Ali, fils d'Abou-Tâlib, et le stimula de rechercher le califat. C'est alors que la famille d'Abou-Tâlib se mit également à convoiter le pouvoir. Abou'l-'Hasan al-Madâïnî rapporte le récit suivant d'après 'Abdallah, fils de 'Hasan, fils de 'Hasan, fils d''Alî : 'Abdallah, fils de 'Hasan, et ['Abdallah fils d'] 'Ali, fils d''Abdallah, fils d''Abbâs, faisant un jour route ensemble, rencontrèrent Dâoud, fils d''Alî. Celui-ci se rapprocha d''Abdallah, fils de 'Hasan, et lui dit : Tu ferais bien d'ordonner à tes fils Mo'hammed et Ibrâhîm de prendre les armes, pour chercher à conquérir le pouvoir, car la dynastie des Benî-Omayya est perdue. Ne vois-tu pas l'état du Khorâsân et la position difficile de Naçr, fils de Sayyâr? 'Abdallah, fils de 'Hasan, répliqua : Notre temps n'est pas encore venu. 'Abdallah, fils d''Alî, dit : Père de Mo'hammed, vous ne pourrez pas triompher des Benî-Omayya ; c'est nous qui les vaincrons; c'est moi qui les tuerai et leur enleverai le pouvoir, s'il plaît à Dieu ! 'Abdallah, fils de 'Hasan, garda le silence.

Lorsque Abou-Mouslim vit que Naçr, fils de Sayyâr, ne recevait du secours d'aucun côté, il songea à réaliser ses projets. Il envoya un messager à Kirmânî et lui fit dire : Tu obtiendras ce que tu désires; je suis avec toi. En conséquence, Kirmânî et Abou-Mouslim se mirent d'accord et opposèrent leurs forces réunies à Naçr, fils de Sayyâr. Abou-Mouslim recommanda à ses partisans dans les différentes villes du Khorâsân, de porter des vêtements noirs. Il leur écrivit : Habillez-vous de noir, car nous sommes les hommes aux vêtements noirs. La fin des Omayyades est proche. Les habitants de Nasâ, de Bâwerd, de Merweroud et de Tâleqân se conformèrent à cet ordre d'Abou-Mouslim. D'après Madâïnî, ils auraient choisi pour leurs vêtements la couleur noire pour porter le deuil de Zaïd, fils d''Ali, et de son fils Ya'hyâ. Mais la vraie raison de ce choix est que

les Omayyades avaient adopté pour leurs vêtements et leur drapeau la couleur verte, et que Abou-Mouslim voulait pour son parti une couleur différente. Après avoir fait essayer par un de ses esclaves des habits de teintes différentes, il lui ordonna de se vêtir d'habits noirs et de mettre un turban noir, et en le regardant, il sentit que la couleur noire était de toutes la plus terrifiante. Il adopta donc cette couleur, et les habitants de toutes les villes du Khorâsân s'habillèrent de noir. Abou-Mouslim envoya ensuite quelques personnes à Gouzegân, pour enlever du gibet, pour ensevelir et enterrer le corps de Ya'hyâ, fils de Zaïd, et il fit mettre à mort tous les partisans des Omayyades qu'il put saisir; il tua ainsi, en expiation du sang de Ya'hyâ, quatre-vingt mille hommes.

Naçr, fils de Sayyâr, très-effrayé de cette situation, adressa une lettre aux habitants de Merw et à tous ceux qu'il savait attachés à sa cause, et les sollicita vivement de se joindre à lui pour combattre Kirmâni et Abou-Mouslim. Comme personne ne répondait à son appel, il songea à semer la mésintelligence entre ses deux adversaires. Il écrivit donc à Kirmânî en ces termes : Ne sois pas la dupe d'Abou-Mouslim et de ses amis; car ce n'est pas pour toi qu'ils travaillent. Je crains pour toi. Il faut que tu viennes te rencontrer avec moi dans la ville de Merw; nous conclurons la paix et un traité d'alliance et nous nous jurerons fidélité; ensuite nous nous saisirons de la personne d'Abou-Mouslim. Kirmânî répondit qu'il consentait; puis il alla trouver Abou-Mouslim et lui communiqua la lettre de Naçr. Abou-Mouslim lui demanda ce qu'il comptait faire. Kirmânî dit : Je veux aller au rendez-vous, et là apposter quelqu'un pour le frapper et l'assassiner. — Il n'y a pas autre chose à faire, répliqua Abou-Mouslim. Kirmânî, accompagné de cent cavaliers, se dirigea vers le camp de Naçr, et après avoir donné ses instructions à l'un de ses officiers, il envoya

un messager à Naçr, pour l'inviter à venir afin de rédiger la convention. Naçr arriva avec cent cavaliers. Il avait pris à l'égard de Kirmânî la même résolution que celui-ci avait prise contre lui, et il avait chargé de l'exécution de son projet [le fils de] 'Hârith, fils de Schouraï'h. Lorsque les deux partis furent en présence l'un de l'autre, Naçr, voyant que Kirmânî n'était pas revêtu de sa cuirasse, fit un signe à [Ibn-] 'Hârith, qui se jeta aussitôt sur lui, le frappa au ventre et le tua. Naçr lui fit couper la tête, qu'il envoya à Merwân. Abou-Mouslim accourut avec ses compagnons dont il enflamma l'ardeur, et un combat s'engagea. Kirmânî avait un fils, nommé 'Alî, qui, voyant devant lui le fils de Naçr, Temîm, se précipita sur lui en s'écriant : Je suis le fils de Kirmânî ! Il le frappa de sa lance et le tua. Puis il cria : As-tu vu, ô Naçr, comment on se venge? On renouvela le combat le lendemain. Naçr fut blessé et un grand nombre de ses soldats trouvèrent la mort; les autres prirent la fuite.

La cause d'Abou-Mouslim faisait chaque jour de nouveaux progrès. Les habitants du Khorâsân tremblaient devant lui; quand on parlait de lui, on disait : l'émir a ordonné telle chose ; et en chaire, dans les prières publiques, on disait : Seigneur, protége l'émir, le représentant de la famille de Mo'hammed! Il y eut, dans le Khorâsân, deux factions. Dans certaines villes on faisait la khotba au nom de Merwân, dans d'autres au nom d'Abou-Mouslim. La lutte entre Abou-Mouslim et Naçr devint de plus en plus ardente; chaque fois qu'ils se rencontrèrent, ils s'apostrophaient en termes violents, échangeant des outrages et des malédictions. Les habitants du Khorâsân inclinaient vers Abou-Mouslim et sympathisaient avec lui; ils reconnaissaient son autorité et lui payaient l'impôt. Naçr, voyant qu'il n'avait plus aucune chance de pouvoir lutter contre lui, cessa de combattre, rentra dans Merw et se tint tranquille dans sa mai-

son. Abou-Mouslim fit appeler quatre de ses officiers, à savoir : 'Âmir, fils d'Isma'îl, de Gorgân, et son frère 'Amr; Soulaïmân, fils de Kethîr, et Lâhiz, fils de Qoraïzh, et leur dit : Allez trouver Naçr, saluez-le de ma part et transmettez-lui le message suivant : L'émir dit qu'il a reçu une lettre de l'imâm Ibrâhîm, fils de Mo'hammed. Nous désirons te la communiquer. Viens chez lui en toute sécurité. Ces hommes se rendirent chez Naçr et délivrèrent le message. Lâhiz, fils de Qoraïzh, ajouta ce verset du Coran : « Ô Moïse, les magistrats délibèrent sur toi, pour te faire mourir; va-t'en; je te donne un bon conseil ! » (Sur. xxviii, vers. 19.) Naçr comprit qu'on venait le chercher pour le faire mourir. Il répondit : Parfaitement, à votre service. Et il se leva, entra dans son cabinet, et descendit par la fenêtre qui donnait sur le verger. Il était alors complètement nuit. Il se fit amener par son écuyer un certain cheval qu'il lui désigna, monta et sortit par la porte du verger; il abandonna à la fois sa maison et ses biens et prit la route de Nisapour, n'ayant avec lui qu'un seul serviteur. Les messagers d'Abou-Mouslim, après avoir longtemps attendu, ne le voyant pas revenir, comprirent qu'il s'était enfui. Ils retournèrent auprès du général et lui rendirent compte de ce qui s'était passé. Abou-Mouslim dit : Laissez-le aller où il voudra. Mais dites-moi ce qui lui a inspiré des soupçons à votre égard. Ces hommes répondirent que Lâhiz avait récité tel verset du coran. — C'est à cause de cela, dit Abou-Mouslim, qu'il s'est sauvé. Et il donna l'ordre de trancher la tête à Lâhiz. Puis il fit piller et brûler la maison de Naçr. Il fut alors maître de tout le Khorâsân, et il envoya ses agents dans les différents districts de la province. Naçr s'était rendu à Reï et de là il voulut gagner l''Irâq; mais il mourut à Qostâna, à sept parasanges de Reï.

En apprenant la mort de Naçr, Abou-Mouslim fit partir

Qa'htaba, fils de Scheblb, à la tête d'une armée de vingt mille hommes, en lui donnant pour instructions de marcher sur le Gorgân, d'envahir les contrées au-delà du Gorgân et de pénétrer partout où il pourrait. Qa'htaba arriva à Nisapour, où il se fit payer l'impôt qu'il distribua entre ses soldats. Il se dirigea ensuite vers Gorgân, où Ibn-Hobaïra avait envoyé une nombreuse armée composée de Syriens et de gens de l''Irâq, et commandée par un homme nommé Nobâta, fils de 'Hanzhala, 'al-Kilâbi. Nobâta avait fait établir un camp retranché. Qa'htaba forma ses lignes de bataille et donna le commandement de l'aile gauche à Khâlid, fils de Yezîd, celui de l'aile droite à Asad, fils d''Abdallah, al-Khozâ'î, et le commandement de la réserve à Mousâ, fils de Ka'b, al-'Oqaïli. Il harangua ensuite ses troupes en ces termes : Sachez que vous allez combattre des gens qui ont changé et altéré la religion de Dieu et abandonné ses lois. Ils ont triomphé d'abord parce qu'ils ont agi suivant la justice; mais ils ont cessé de le faire, et Dieu s'est irrité contre eux et leur enlève le pouvoir. Ils ont tué les enfants du Prophète, ils ont pris leurs femmes comme concubines et réduit leurs enfants à l'état d'esclavage. Cela a duré jusqu'à ce jour, où Dieu vous a élevés au premier rang et vous a placés au-dessus de ces gens, afin que vous en tiriez vengeance. L'émir, représentant les droits de la famille de Mo'hammed, vous ordonne de les attaquer et de les mettre en déroute, suivant l'ordre de Dieu! Qa'htaba et ses compagnons chargèrent l'ennemi, et le combat dura depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Ce fut le vendredi, premier jour du mois de dsou'l-'hiddja [de l'an 130.] L'armée du Khorâsân eut d'abord un certain nombre de morts; mais à la fin, la confusion se mit dans les rangs de l'armée de Gorgân, Nobâta et son fils 'Hanzhala et dix mille Syriens restèrent sur le champ de bataille, les autres prirent la fuite. Qa'htaba envoya les têtes

de Nobâta et de son fils à Abou-Mouslim, en lui annonçant sa victoire. Il entra ensuite dans la ville de Gorgân, fit mettre à mort tous les partisans des Omayyades et exigea une contribution, dont il distribua une partie à ses soldats, et fit porter le reste à Abou-Mouslim. De Gorgân il marcha sur Dâmeghân, où il se fit payer également une contribution sans trouver de l'opposition, non plus que dans la ville de Reï. En envoyant l'argent de la contribution de Reï à Abou-Mouslim, il lui adressa une lettre et lui demanda l'autorisation de continuer sa campagne au-delà de cette ville. Abou-Mouslim lui ordonna de marcher d'abord sur Ispâhân. En conséquence Qa'htaba se dirigea vers Qoumm et Ispâhân.

'Âmir, fils de Dhobâra, gouverneur d'Ispâhân, rassembla son armée, et lorsque Qa'htaba s'approcha de la ville, il marcha au-devant de lui avec cent mille hommes. Quand les deux armées furent en présence l'une de l'autre, Qa'htaba montra aux gens d''Âmir un exemplaire du Coran fixé sur une lance, et leur adressa ces paroles : Nous vous appelons à ce livre, qui ordonne d'honorer la famille de Mo'hammed ! 'Âmir et ses compagnons répondirent en proférant des injures contre Qa'htaba et Abou-Mouslim et en outrageant la famille d''Abbâs. Qa'htaba donna l'ordre d'attaquer. 'Âmir et un grand nombre des siens furent tués. Qa'htaba envoya la tête d''Âmir à Abou-Mouslim. Il se rendit ensuite à Nehâwend. Cette ville était commandée par un officier nommé Mâlik, fils d'Adham, fils de Mou'hriz, al-Bâhilî, qui avait auprès de lui quelques-uns des fils de Naçr, fils de Sayyâr. Les habitants s'étant enfermés dans la citadelle, Qa'htaba vint les assiéger et fit lancer jour et nuit, au moyen de ses machines, des pierres sur les remparts. Les assiégés se trouvant serrés de près, Mâlik fit demander à Qa'htaba l'amân pour lui et quelques Syriens. Qa'htaba consentit. Ils sortirent de la forteresse et vinrent se présenter

devant Qa'htaba. Plusieurs membres de la famille de Naçr, fils de Sayyâr, au nombre de quarante, se présentèrent également, espérant que l'on ne les reconnaîtrait pas. Qa'htaba les fit tous mourir et envoya leurs têtes à Abou-Mouslim. Il se dirigea ensuite vers 'Holwân, où se trouvait un officier d'Ibn-Hobaïra, nommé 'Abdallah, fils d'al-'Alâ, al-Kindî, avec trois mille hommes, qui, à l'approche de Qa'htaba, quitta la ville et se retira auprès d'Ibn-Hobaïra. Qa'htaba occupa 'Holwân, se fit remettre l'impôt et distribua cet argent à ses troupes. Il résolut alors d'envahir l''Irâq. Il confia à l'un de ses officiers nommé 'Abdou'l-Mélik, fils de Yezîd, et surnommé Abou-'Aoun, un corps de quatre mille hommes et l'envoya contre la ville de Schehrezour, qui était occupée par un officier d'Ibn-Hobaïra, nommé 'Othmân, fils de Sofyân, et cinq mille hommes, troupes de Syrie et de l''Irâq. 'Othmân marcha à la rencontre d'Abou-'Aoun jusqu'à deux parasanges de la ville. Un engagement eut lieu dans lequel 'Othmân et beaucoup de ses soldats trouvèrent la mort; ceux qui échappèrent, se dispersèrent de tous côtés. Abou-'Aoun fit couper la tête à 'Othmân et l'envoya à Qa'htaba; puis il prit possession de la ville.

Lorsque Ibn-Hobaïra fut informé de ces faits, il quitta Wâsit et se rendit à Djaloulâ, et y établit son armée dans un camp retranché. A cette nouvelle, Qa'htaba quitta 'Holwân et vint à Khâneqîn. Ibn-Hobaïra marcha contre lui et établit son camp à Deskerè. Qa'htaba, en recevant cette nouvelle, dit à ses officiers : Laissons Ibn-Hobaïra; qu'il aille où il voudra; car ce n'est pas à lui que nous en voulons, c'est à son maître, Merwân al-'Hemâr; quand celui-ci viendra nous attaquer, alors il faudra combattre. Il demanda ensuite un guide qui pût le conduire à Koufa, en évitant la grande route. Un homme de la tribu de Hamedân, nommé Khalaf, s'offrit à le conduire de

telle sorte qu'il ne rencontrerait pas Ibn-Hobaïra. Qa'htaba lui dit : Si Dieu me fait réussir, je te donnerai dix mille dirhems. Khalaf, prenant la direction de la marche, fit traverser à l'armée le fleuve près d'un endroit nommé Bâsâ (?), et la conduisit en ligne droite à un bourg nommé 'Odaïd (?), où on fit halte. Ibn-Hobaïra, informé de cette marche de Qa'htaba, consulta ses compagnons sur ce qu'il y avait à faire. Ils furent d'avis qu'il fallait laisser Qa'htaba continuer sa route vers Koufa, et marcher sur le Khorâsân. Ibn-Hobaïra dit : Non, je n'irai pas dans le Khorâsân, où se trouve Abou-Mouslim avec cent mille hommes. Je veux gagner Koufa et y arriver avant Qa'htaba. Il prit donc la route de Koufa et rencontra l'armée de Qa'htaba qui était campée aux bords de l'Euphrate. Qa'htaba, vers le soir, donna à ses soldats l'ordre de traverser le fleuve, et la plupart d'entre eux réussirent à gagner l'autre rive, malgré les troupes d'Ibn-Hobaïra qui étaient accourues, pour s'y opposer. Le combat s'engagea aussitôt aux bords du fleuve. La nuit était survenue, et Qa'htaba voulut charger un groupe de soldats ennemis, lorsque son cheval perdit pied et tomba dans le fleuve. Qa'htaba fut englouti par les flots. Personne n'avait remarqué sa disparition et le combat continua avec ardeur jusqu'à ce que, à la fin, Ibn-Hobaïra fût mis en déroute. On chercha alors Qa'htaba, et on rencontra, courant au bord du fleuve, son cheval, dont le harnachement était encore humide, et on reconnut que Qa'htaba avait été noyé. Son fils 'Hasan fut acclamé par l'armée entière comme chef. 'Hasan, fils de Qa'htaba, se dirigea vers Koufa. Ibn-Hobaïra se retira à Wâsit, où il resta, et il y fut rejoint par 'Abd-er-Ra'hmân, fils de Kethîr, de la tribu d''Idjl, son agent à Koufa, qui avait abandonné cette ville. 'Hasan fit son entrée dans Koufa à la tête d'une armée de plus de trente mille hommes. Abou-Salama 'Hafç fils de Soulaïmân, al-Khallâl, appelé le « vézir

de la famille de Mo'hammed » lui rendit visite. Lorsque 'Hasan le vit, il se leva, lui baisa la main, le fit asseoir à sa place, et lui dit : ô vézir, l'émir Abou-Mouslim nous a ordonné de t'obéir. Je suis à ta disposition. Abou-Salama et 'Hasan, fils de Qa'htaba, montèrent à cheval, se rendirent à la grande mosquée, et y firent convoquer toute la population de Koufa. Pas une personne d'entre les notables de la ville et des Hâschimites ne manqua à cet appel. Tous les habitants grands et petits, se réunirent à la grande mosquée, quoiqu'ils ne connussent pas le but de cette convocation.

CHAPITRE LXXVII.

CALIFAT D'ABOU'L-'ABBAS AS-SAFFA'H 'ABDALLAH.

Il y avait alors à Koufa plusieurs membres de la famille d''Alî, et beaucoup de personnes pensaient qu'on allait prêter le serment à un descendant d'Abou-Tâlib. Lorsque tout le monde fut réuni dans la grande mosquée, Abou-Salama al-Khallâl monta en chaire, et après avoir payé un tribut de louanges à Dieu, il dit : Musulmans, qu'il n'y ait aucun d'entre vous, en état de porter des armes ou de monter à cheval, qui ne vienne ici demain, habillé de noir, afin que nous prêtions serment à celui qui est le plus digne. Les enfants d'Abou-Tâlib surent alors qu'ils n'avaient aucune chance d'être élus. Les habitants de Koufa rentrèrent chez eux, se procurèrent des tuniques, des manteaux et des drapeaux noirs, et le lendemain, avant le jour, le peuple se réunit dans la grande mosquée. On était assis en rangs serrés et les uns sur les autres; on battait les tambourins, plantait les drapeaux dans le sol et on poussait des cris de *tekbîr*. Abou-Salama, le vézir de la

famille de Mo'hammed, également vêtu de noir, monta en chaire. Après avoir payé un tribut de louanges à Dieu et adressé des salutations au prophète, il dit : Musulmans, accepterez-vous ce que je ferai ? — Parle, répondirent les assistants. Abou-Salama reprit : Le représentant de la famille de Mo'hammed, Abou-Mouslim 'Abd-er-Ra'hmân, m'a écrit et m'a ordonné d'établir un calife de la famille de Hâschim, afin que le peuple soit délivré de la tyrannie et de l'injustice des Omayyades, qui ont tué les descendants du Prophète. Or en consultant les registres de la famille de Hâschim, je n'ai pas trouvé d'homme plus distingué que 'Abdallah, fils de Mo'hammed, fils d''Alî, fils d''Abdallah, fils d''Abbâs, le plus éminent des fils d''Abbâs, et homme de bien. C'est sur lui que s'est porté mon choix pour le califat. L'acceptez-vous ?—Oui, s'écria la foule des assistants ; tu as bien fait et nous t'approuvons. Que Dieu te dirige et te récompense ! Nous n'avons qu'à te suivre. Toute l'assemblée poussa des cris de joie. Abou-Salama fit chercher Abou'l-'Abbâs, qui arriva, monté sur une mule, et portant un turban noir et des vêtements noirs. C'était le jour du vendredi, et les moueddsin annoncèrent la prière. Abou'l-'Abbâs monta en chaire et prononça un sermon éloquent dans lequel il parla du paradis et de l'enfer, des récompenses et des peines ; puis il dit : Musulmans, prêtez le serment ; car c'est le premier serment légitime que vous prêtez depuis la mort du Prophète. Vous avez été violentés et subjugués, et nous l'avons été avec vous, depuis qu'ils nous avaient enlevé notre droit. Mais Dieu a donné à un homme de notre parti la mission, dans le Khorâsân, de proclamer notre droit et de nous venger. Gloire à Dieu, maître des mondes ! Après avoir terminé ce discours, Abou'l-'Abbâs descendit de la chaire, et présida à la prière du vendredi. Puis il prit place sur son siége, et tous les assistants lui prêtèrent serment. L'empressement de la foule

était si grand que le siége de l'imâm, sur lequel il était assis, fut brisé. C'était le douzième jour du mois de rabî'a premier de l'an 132 de l'hégire que fut proclamé le premier calife de la dynastie des Abbasides. Sa mère était Raïta, fille d''Obaïd-allah, de la tribu de 'Hârith-ben-Ka'b.

Merwân, fils de Mo'hammed, en apprenant à 'Harrân, où il résidait, que le peuple prêtait serment aux fils d''Abbâs, fit saisir Ibrâhîm, fils de Mo'hammed, et frère d'Abou'l-'Abbâs, et le fit assassiner. Il voulut ensuite se mettre en campagne contre les Benî-Hâschim. Il fit appeler Ismâ'îl, fils d''Abdallah al-Qoschaïrî, et lui dit : Abou-Mouslim est en possession du Khorâsân, et 'Abdallah, fils de Mo'hammed, vient de s'emparer de l''Irâq, dont les habitants lui ont déjà prêté serment. Qu'y a-t-il à faire? Ismâ'îl dit : Quelles sont tes intentions? Dis-moi tes projets, et je verrai. Merwân dit : Je me propose d'aller dans le Derbend avec tous les miens, et de là me rendre dans le pays de Roum. Je m'établirai dans une ville et écrirai au roi de Roum pour lui demander aide et assistance contre mes ennemis. Ismâ'îl répliqua : Que Dieu te détourne de l'accomplissement de ce projet, de confier tes enfants aux infidèles. Tu sais bien que cela n'est pas raisonnable; car s'il t'arrivait un accident dans le pays de Roum, que deviendraient tes enfants après toi? Je te conseille de traverser l'Euphrate et de te rendre en Syrie, dont les habitants ne prendront pas un autre souverain, toi présent. Si, ensuite, les choses ne tournent pas à ton gré, tu pourras te transporter en Afrique, ce qui vaudra mieux que d'aller dans le pays de Roum. — Tu as raison, dit Merwân; mais je veux d'abord chercher à frapper un coup; si je réussis, tant mieux; si non, j'ai la ressource de la Syrie.

CHAPITRE LXXVIII.

BATAILLE ENTRE MERWAN, FILS DE MO'HAMMED, ET 'ABDALLAH, FILS D''ALÎ.

Merwân quitta 'Harrân à la tête d'une nombreuse armée et se dirigea vers Baçra, recrutant sur son passage toutes les troupes qui se présentèrent. Lorsqu'il arriva à Mossoul, le nombre de ses soldats était de cent mille. En recevant cette nouvelle, Abou'l-'Abbâs harangua le peuple et lui en donna connaissance. Puis il dit : Qui [d'entre les membres de ma famille] ira le combattre ? Son oncle 'Abdallah, fils d''Ali, s'offrit, et il partit avec vingt mille hommes. Il fut rejoint par Abou-'Aoun qui lui amena encore quatre mille hommes. 'Abdallah établit son camp à sept parasanges de Mossoul. Merwân marcha contre lui et fit halte aux bords d'une rivière nommée Zâb, en face de l'armée d''Abdallah. Il fit construire un pont et traversa le fleuve avec ses troupes. Il était monté sur un cheval pie d'une grande valeur, qui surpassait en beauté tous les chevaux de cette époque. 'Abdallah, fils d''Alî, forma ses lignes de bataille, et resta, de sa personne, au centre. Les deux armées en vinrent aux mains et combattirent depuis midi jusqu'à l'heure de la prière de l'après-midi. L'avantage resta à Merwân, et l'armée d''Abdallah eut un grand nombre de morts. 'Abdallah tourna son visage vers le ciel et dit : Seigneur, jusqu'à quand tuera-t-on les fidèles pour leur obéissance envers toi ? Tu sais que les enfants de ton apôtre ont été tués ou dispersés dans le monde par les ancêtres de ceux qui luttent contre nous aujourd'hui. Viens à notre secours, ô Dieu plein de majesté et de gloire !

Le combat fut repris le lendemain. Merwân cria à haute voix : Gens de Sakâsik, gens de Sakoun, chargez! Ceux-ci répondirent : Dis aux Benî-'Âmir de charger. Merwân se voyait perdu, attendu qu'il ne pouvait plus compter sur l'armée. Les Benî-'Âmir, lorsqu'il leur donna l'ordre d'attaquer, lui répondirent : Dis-le aux Benî-Asad et aux Benî-Temîm. Merwân s'adressa à son porte-drapeau : Par Dieu, lui dit-il, si tu n'avances pas, je te fais un mauvais parti! — Fais-le, si tu peux, répondit le porte-drapeau. Et il renversa le drapeau, fouetta son cheval, et courut se mettre sous la protection d''Abdallah. En voyant cela, les Syriens furent ébranlés; la peur les gagna et ils commencèrent à fuir. Merwân avait poussé son cheval vers le pont, pour satisfaire un besoin. Les soldats croyaient que lui aussi abandonnait le champ de bataille ; les rangs se débandaient et toute l'armée prit la fuite. Merwân cria : Me voici, Merwân, fils de Mo'hammed! Ils ne s'arrêtèrent point, et il se mit également à courir. 'Abdallah, fils d''Alî, poursuivit les fuyards l'épée dans les reins, depuis les bords de la rivière jusqu'à Mossoul, et en tua un grand nombre; d'autres furent noyés dans le fleuve, car le pont avait été rompu. 'Abdallah récita alors ce verset du Coran : « Et lorsque nous séparâmes pour vous les flots de la mer et que nous vous sauvâmes et que nous noyâmes les gens de Pharaon à vos yeux... » (Sur. II, vers. 47.) L'un des officiers d''Abdallah, voyant cette fuite de l'armée de Merwân, récita deux vers, dans lesquels il railla sa défaite. 'Abdallah, fils d''Alî, s'empara des bagages de Merwân et les distribua à ses compagnons. Il adressa ensuite à Abou'l-'Abbâs une lettre et lui annonça sa victoire. Abou'l-'Abbâs, après avoir lu cette lettre, dit : « Et ils les défirent, par la volonté de Dieu, et David tua Goliath... » (Sur. II, vers. 244.) Ses compagnons lui demandèrent si Merwân avait été tué. — S'il plaît à Dieu, répondit-il.

Merwân arriva à 'Harrân, prit ses femmes, ses enfants et ses biens, traversa l'Euphrate et se dirigea vers Qinnesrîn en Syrie. De là il vint à Manbidj, où les habitants lui enlevèrent une grande partie de ses bagages. Il se rendit ensuite à Émèse et à Damas, la résidence des Omayyades. Les habitants de Damas marchèrent à sa rencontre et lui refusèrent l'entrée de la ville. Merwân prit la route du Filestîn, où il faillit être tué par les habitants. Il vint ainsi, fuyant d'un lieu à l'autre, jusqu'en Égypte.

CHAPITRE LXXIX.

'ABDALLAH, FILS D''ALÎ, ENVAHIT LA SYRIE. MORT DE MERWAN.

'Abdallah, fils d''Alî, attendit sur le territoire de Mossoul pendant trois jours, jusqu'à ce que ses frères Çâli'h et 'Abdou'ç-Çamd lui eussent amené de l''Irâq dix mille hommes de nouvelles troupes. Il entra ensuite dans la ville de Mossoul. Après avoir nommé Mo'hammed, fils de Çoul, gouverneur de cette province, il se mit en route et marcha sur Manbidj. Il fut reçu avec empressement dans toutes les villes qu'il traversait, et les habitants vinrent au-devant de lui, vêtus de noir et portant des drapeaux noirs. Il arriva ainsi jusqu'à Damas, où se trouvait alors, en qualité de lieutenant de Merwân, Walîd, fils de Mo'âwiya, fils de Merwân. 'Abdallah et ses frères établirent leur camp aux portes de la ville. Les habitants de Damas étaient divisés en deux factions, dont l'une avait embrassé la cause des Abbasides, et dont l'autre était attachée à la dynastie des Omayyades. On en vint aux armes, et le parti abbaside triompha du parti opposé. Walîd, fils de Mo'âwiya, le gouverneur, fut tué, on ouvrit les portes de la ville, et 'Abdallah, fils d''Alî,

entra en accordant l'amân aux habitants. Après y être resté quelques jours, il se rendit dans le Filestîn, et envoya son frère Çâli'h avec dix mille hommes à la poursuite de Merwân, qui se trouvait alors à Farmâ. En apprenant l'approche de Çâli'h, Merwân continua sa route et fit brûler dans tous les endroits où il passait les provisions qui y existaient. Çâli'h le suivit. Il vint à Fostât et de là à Fayoum. Il le fit ensuite poursuivre par un de ses officiers nommé 'Âmir, fils d'Ismâ'îl, al-Djordjâni, à la tête de quatre mille hommes. Merwân s'était arrêté dans une ville nommée 'Aïn as-Schams, ancienne capitale de Pharaon. 'Âmir y arriva pendant la nuit et il vit un esclave qui ferrait un cheval. Il lui demanda à qui appartenait ce cheval. — A Merwân, répondit l'esclave. — Où est-il? demanda de nouveau 'Âmir. L'esclave lui indiqua l'église. 'Âmir et ses soldats se dirigèrent vers cet endroit. Merwân, averti de leur arrivée, se leva aussitôt, revêtit sa cuirasse, prit son sabre, sortit et chercha à repousser les assaillants. 'Âmir cria à ses soldats en langue persane : Tombez sur lui ! L'un de ses officiers nommé 'Abdallah, fils de Schihâb al-Mâzenî, lança son javelot et atteignit Merwân au ventre. Merwân tomba, les cavaliers d''Âmir l'entourèrent aussitôt et un esclave de Mo'hammed, fils de Schihâb, lui trancha la tête qu'il porta à Çâli'h, lequel l'envoya à son frère 'Abdallah, fils d''Alî, dans la province de Filestîn. 'Abdallah annonça cet événement à Abou'l-'Abbâs as-Saffâ'h. Merwân fut tué, après un règne de cinq ans, deux mois et vingt et un jours, au mois de dsou'l-qa'da de l'an 132 de l'hégire, à l'âge de soixante-deux ans. Il portait le sobriquet de « l'homme aux grands yeux bleus. »

Madâïnî rapporte le fait suivant : Lorsqu'on plaça la tête de Merwân devant Abou'l-'Abbâs Saffâ'h, il demanda à ceux qui l'entouraient si quelqu'un la connaissait. Firâs, fils de Dja'd

ibn-Hobaïra-ibn-abî-Wahb al-Makhzoumî, qui avait pour aïeule Oumm-Hânî, fille d'Abou-Tâlib, dit : C'est la tête de notre calife. Par Dieu, il a été pour nous un bon souverain ! Abou'l-'Abbâs, mécontent de ces paroles, se leva et sortit, et les courtisans se retirèrent. Il fit ensuite appeler Firâs et lui demanda quel avait été le mobile de son langage. Firâs répondit : O Imâm, Merwân m'avait comblé de bienfaits, et je n'ai pas pu lui être utile de son vivant, parce que j'étais lié envers vous par mon serment. Mais je n'ai pas voulu quitter ce monde sans lui avoir payé la dette de ma reconnaissance, soit par paroles soit par action. Toi, à qui je suis attaché par des liens plus intimes, et dont je reçois de plus grands témoignages de bonté, tu auras aussi droit de ma part à une plus grande reconnaissance. Abou'l-'Abbâs dit : Il faut avoir soin d'un homme comme toi. Et il lui fit donner trente mille dirhems. Lorsque le peuple de Koufa vint regarder la tête de Merwân qu'on avait exposée publiquement, plantée sur un mât, 'Hafç, fils de No'mân, affranchi d''Obaïdallah, fils de Ziyâd, qui se trouvait parmi les spectateurs, dit : Que Dieu ait pitié de lui ! Et il fit l'éloge de Merwân. On rapporta ces propos à Abou'l-'Abbâs, qui fit appeler 'Hafç et lui ordonna de répéter ce qu'il avait dit. — Je n'en ai dit que du mal, répondit 'Hafç. L'un des assistants dit : Prince des croyants, il ment ; il a fait son éloge ; et en regardant la tête, il a invoqué la miséricorde et le pardon de Dieu sur lui. — Non, s'écria 'Hafç ; ils ne disent pas la vérité ! Quand j'ai regardé la tête, j'ai manifesté ma joie de ce que Merwân eût été tué. Les courtisans lui donnèrent un démenti, affirmant qu'il avait fait l'éloge des Benî-Omayya. Abou'l-'Abbâs dit : Silence ; je sais ce qu'il a dit ! Puis, s'adressant à 'Hafç, il l'invita à répéter ses paroles, en lui promettant l'impunité. 'Hafç répondit : Prince des croyants, ils (les Omayyades) m'avaient comblé de bienfaits,

et j'ai fait leur éloge en récitant tels vers. Abou'l-'Abbâs lui fit donner un présent. Abou'l-'Hasan Madâïnî ajoute à ce récit : On m'a raconté que lorsque 'Hafç eut reçu le cadeau, il récita devant Abou'l-'Abbâs quelques vers, dans lesquels il détracta les Omayyades et loua les Abbasides. Le calife ne lui donna pas de récompense pour cet éloge et dit : Ces vers ne sont pas de lui. 'Hafç se retira en disant :

« Plût à Dieu que nous eussions pour nous rendre justice l'injustice des Benî-Merwân ! La justice des Benî-'Abbâs à l'enfer ! »

Lorsqu'on rapporta ces paroles à Abou'l-'Abbâs, il dit en riant : Il n'est pas à blâmer ; rappelez-le. Et il lui fit donner trois cents dînârs. Madâïnî rapporte encore le récit suivant : 'Hidjr, fils de Khir'ath, vint trouver Abou'l-'Abbâs et récita devant lui une pièce de vers dans laquelle il parla de la tyrannie des Omayyades, de la noblesse et de la justice des Abbasides et de la mort violente des descendants du Prophète. Tous ceux qui assistaient à l'audience, les membres de la famille d'Abou-Tâlib et autres Hâschimites, furent émus par ces vers et versèrent des larmes. Le calife fit donner au poète mille dînârs.

Abou'l-'Abbâs confia à son oncle Dâoud, fils d''Alî, le gouvernement des deux villes saintes et lui ordonna de faire rechercher et de mettre à mort tous les membres de la famille d'Omayya. Dâoud exécuta cet ordre. Il fit explorer les retraites les plus cachées, il fit chercher derrière chaque mur et dans toute excavation, et tua tous ceux que l'on trouvait. Un jour il entendit un homme qui criait : Oh, voilà l'exterminateur des Benî-Omayya, le voilà, le voilà ! Dâoud fit approcher cet homme et lui donna mille dînârs. Le calife adressa une lettre à son oncle 'Abdallah, qui commandait en Syrie, et l'adjura de faire mourir, dans cette province aussi, tous les descendants d'Omayya. 'Abdallah, après avoir exterminé cette famille jus-

qu'au dernier homme, écrivit à Abou'l-'Abbâs qu'il avait exécuté ses ordres. Le calife lui adressa une nouvelle lettre, dans laquelle il était dit : Fais ouvrir les tombeaux des califes omayyades, enlève leurs os et fais-les brûler, ainsi qu'ils ont brûlé Zaïd, fils d''Alî. 'Abdallah agit conformément à cette recommandation. Le premier tombeau que l'on ouvrit fut celui de Mo'âwiya, fils d'Abou-Sofyân ; on n'y trouva que des traînées de cendres. Le tombeau de Yezîd, fils de Mo'âwiya, renfermait des os pourris, de même que celui de Mo'âwiya, fils de Yezîd, et celui de Merwân, fils d'al-'Hakam. Dans le tombeau d''Abdou'l-Mélik, fils de Merwân, on trouva la colonne vertébrale. On ouvrit ensuite les tombeaux de Yezîd, fils d''Abdou'l-Mélik, de Walîd et des autres Omayyades ; on en retira les os qui subsistaient, et les rassembla en un seul endroit, où ils furent brûlés suivant l'ordre d''Abdallah. Les cendres furent jetées au vent. Toutefois on respecta le tombeau d''Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz. Abou'l-'Abbâs, de son côté, avait donné l'ordre d'amener tous les membres de la famille d'Omayya que l'on pût saisir, vieillards, jeunes gens et enfants, en un endroit appelé Nahr-Tousî. Quand tous furent réunis, Saffâ'h les fit massacrer. Puis il fit étendre sur les corps un tapis de cuir, sur lequel on servit un repas à ceux qui assistaient à cette scène, et qui mangèrent, pendant que les victimes râlaient et expiraient.

Madâïnî rapporte d'après Abou'l-'Abbâs de Filestîn, l'un des plus savants hommes de son temps : 'Abdallah, fils d''Alî, avait envoyé quelques schaïkhs syriens auprès d'Abou'l-'Abbâs Saffâ'h. Lorsqu'ils eurent pris place devant le calife, celui-ci leur dit : Ô vous, habitants de Syrie, pourquoi restiez-vous attachés à la maison d'Omayya, en vous tenant éloignés des Benî-Hâschim, qui sont de la famille de l'apôtre de Dieu et parmi tous les hommes les plus dignes du pouvoir ? Les Syriens

affirmèrent avec serment qu'ils avaient ignoré jusqu'au jour où les Abbasides avaient été proclamés, que le Prophète eût d'autres parents que les Beni-Omayya. Abou'l-'Abbâs se mit à rire; il était fort étonné de cette ignorance des gens de Syrie.

CHAPITRE LXXX.

CAMPAGNE D'ABOU-DJA'FAR CONTRE IBN-HOBAÏRA.

Après avoir entièrement exterminé la famille des Omayyades, Abou'l-'Abbâs envoya son frère Abou-Dja'far contre Yezîd-ibn-Hobaïra. Abou-Dja'far quitta l''Irâq à la tête d'une nombreuse armée et marcha sur Wâsit, ville qu'Ibn-Hobaïra avait solidement fortifiée et où il s'était enfermé. Abou-Dja'far fit établir des machines de siége et commença l'attaque; son armée prit position en face de la ville. Il ne se passa pas de jour sans qu'il y eût un certain nombre de morts de part et d'autre; cependant les pertes des Syriens étaient plus grandes. Lorsque les assiégés reconnurent qu'ils ne pourraient pas prolonger leur résistance, ils dirent à Ibn-Hobaïra : Nous ne savons pas pourquoi nous nous battons et pourquoi nous nous faisons tuer. Nous ne pourrons pas repousser cet adversaire. Il faut faire la paix. Yezîd-ibn-Hobaïra fit demander la paix à Abou-Dja'far, qui la lui accorda et écrivit une charte ainsi conçue : Au nom du Dieu clément et miséricordieux. De la part d''Abd-allah, fils de Mo'hammed, fils d''Alî, Abou-Dja'far, frère du prince des croyants, à Yezîd-ibn-Hobaïra et à tous les hommes de son armée, gens de Syrie, de l''Irâq et autres; et à tous les habitants de Wâsit, musulmans et non musulmans, leurs femmes et leurs enfants, esclaves et affranchis. J'accorde aux

sus-nommés l'amân et leur garantis la vie, laquelle garantie est placée sous la garde de Dieu très-haut, en dehors duquel il n'y a point de Dieu, et qui connait l'intérieur de ses serviteurs, comme ce qui est manifeste ; garantie pleine et entière, sans ruse et sans fraude, placée sous la garde de Dieu, de son apôtre, de tous les prophètes et de tous les anges. Cet amân est accordé à toi, à tes officiers et à tes soldats, à tous les chefs militaires et civils, et à tous tes partisans. Je ne les rechercherai pour aucune action ni pour aucun tort qu'ils aient pu commettre, ni pour le sang d'aucune personne qu'ils aient pu tuer, soit intentionnellement, soit par accident, ni pour aucun autre fait, qu'il se soit passé en public ou en secret. Quant à toi, ô Yezîd, je t'autorise à demeurer dans Wâsit aussi longtemps que tu voudras ou à te rendre en tout autre lieu. Ne crains aucun guet-apens, ni ruse, ni trahison, ni quelque fraude que ce soit. Si 'Abdallah, fils de Mo'hammed, frère du prince des croyants, violait ce traité, que Dieu, par la suite, n'agrée plus de sa part aucune bonne action ; il portera éternellement le crime du parjure. Salut. Abou-Dja'far, après y avoir apposé son sceau, envoya cette charte à Yezîd-ibn-Hobaïra. Celui-ci se rendait alors, chaque jour, auprès d'Abou-Dja'far, pour lui présenter ses hommages. Quelque temps après, Abou-Dja'far apprit que Yezîd violait le traité et qu'il excitait le peuple en secret à la révolte contre Abou'l-'Abbâs. Abou-Dja'far, avant d'en informer le calife, voulut s'assurer du fait par lui-même. Sur ces entrefaites il reçut une lettre d'Abou'l-'Abbâs, qui lui dit : Ibn-Hobaïra viole le traité et veut se révolter et trahir. Il est permis de le tuer. Fais-le mourir. Abou-Dja'far hésita encore, jusqu'à ce que l'enquête qu'il fit faire par des hommes de confiance lui eût donné la certitude. Alors il fit mourir, à Wâsit, Ibn-Hobaïra avec quarante-deux de ses amis et de ses parents.

CHAPITRE LXXXI.

VOYAGE D'ABOU-DJA'FAR DANS LE KHORASAN.

Après l'entière soumission de la Syrie et de l''Irâq, Abou'l-'Abbâs rappela son frère Abou-Dja'far et lui ordonna de se rendre dans le Khorâsân, pour recevoir le serment d'hommage des habitants [qui n'avaient prêté qu'un serment provisoire], et pour conférer avec Abou-Mouslim. Abou-Dja'far partit de l'Irâq avec une suite de trois cents personnes, esclaves et serviteurs libres et un nombreux équipage, et arriva dans le Khorâsân en passant par la ville de Reï. Abou-Mouslim vint au-devant de lui jusqu'à une parasange de Merw, et aussitôt qu'il l'aperçut, il descendit de son cheval, baisa les mains et les pieds d'Abou-Dja'far, et marcha devant lui. Abou-Dja'far l'invita à remonter à cheval, et ils firent ensemble leur entrée dans Merw. Abou-Dja'far descendit chez Abou-Mouslim. Il ne lui demanda aucune explication et fut très-satisfait de trouver les habitants du Khorâsân entièrement soumis au gouvernement. Il fit prêter serment à Abou-Mouslim, aux habitants et à l'armée, et se disposa à retourner auprès de son frère. Avant son départ, Abou-Mouslim lui remit pour le calife une somme très-considérable, provenant de l'impôt de la province du Khorâsân, et pour lui-même, de nombreux présents, en esclaves, mâles et femelles, en chevaux et en étoffes précieuses. Abou-Dja'far lui dit : Tu es à présent, ô Abou-Mouslim, sur un tel pied avec nous, que tu dois savoir ce que nous sommes. Mais nous avons des plaintes à t'adresser, à l'égard d'Abou-Salima 'Hafç-ben-Soulaïmân, qui a pris une attitude arrogante vis-à-vis du prince des croyants, de telle manière qu'il ne compte pour

rien la dignité du califat, et il nous fait opposition. Cette situation est devenue intolérable plus que l'on ne saurait le dire. En vérité, le prince des croyants le supporte à cause de toi, qui l'as établi comme vézir. Abou-Mouslim pâlit en entendant ce récit; puis il répondit : Si telle est la conduite d'Abou-Salima, je vous autorise, toi et le prince des croyants, à faire avec lui ce que vous voudrez; car je ne suis qu'un serviteur du prince des croyants. Abou-Mouslim se sépara d'Abou-Dja'far dans les meilleurs sentiments. Abou-Dja'far, de retour auprès du calife, lui rendit compte des observations qu'il avait faites pendant son voyage, de la fidélité des habitants du Khorâsân et lui annonça qu'Abou-Mouslim consentait à la mort d'Abou-Salima. Abou-Salima fut tué dans la nuit suivante. Abou'l-'Abbâs demanda ensuite à Abou-Dja'far comment il avait trouvé Abou-Mouslim. Abou-Dja'far répondit: C'est un géant d'entre les géants; et je pense que tu ne pourras pas jouir de la vie aussi longtemps qu'il sera vivant. Mais garde le secret.

CHAPITRE LXXXII.

MO'HAMMED, FILS DE ÇOUL, GOUVERNEUR DE L'ARMÉNIE ET DE L'ADSERBAÏDJAN. PÈLERINAGE D'ABOU-MOUSLIM.

Abou'l-'Abbâs fit partir un de ses généraux, nommé Mo'hammed, fils de Çoul, à la tête d'un corps de troupes, pour l'Arménie et l'Adserbaïdjân, afin de prendre le gouvernement de ces deux provinces. Lorsque Mo'hammed y fut arrivé, de nombreux guerriers s'enrôlèrent sous ses drapeaux, et son armée compta vingt mille hommes. L'Adserbaïdjân était à cette époque entre les mains de Mousâfir, fils de Kethir,

[chef khâridjite], qui s'en était emparé par la force. En apprenant l'arrivée de Mo'hammed, Mousâfir alla s'enfermer dans un château appelé « le château des chiens. » Mo'hammed-ben-Çoul vint l'y assiéger et finit, après beaucoup d'efforts, par le vaincre; il le tua, ainsi qu'un grand nombre de Khâridjites; les autres s'enfuirent dans les montagnes de Sîlân. Mo'hammed envoya la tête de Mousâfir et celles de ses compagnons tués à Abou'l-'Abbâs, et se rendit à Baïleqân, où il resta pendant quelque temps. Abou'l-'Abbâs le rappela ensuite et envoya à sa place son frère Abou-Dja'far, qui résidait pendant l'hiver dans un endroit nommé Guerguer (?), et pendant l'été à Merdj-aç-çâdiya, dans le pays des Khazars. Ensuite, lorsqu'il apprit qu'Abou-Mouslim allait en 'Irâq, avec un corps d'armée considérable, il craignit de sa part une trahison; il partit également pour l''Irâq, laissant comme son lieutenant dans le gouvernement (de l'Arménie et de l'Adserbaïdjân) 'Hasan, fils de Qa'htaba, lequel conserva ce poste jusqu'à la mort d'Abou'l-'Abbâs.

[En l'an 136] Abou-Mouslim voulut faire le pèlerinage de la Mecque, et il se mit en route, en laissant comme son lieutenant dans le Khorâsân Abou-Dâoud [Khalid-ben-Ibrâhîm]. Étant tombé malade à Reï, il fut obligé de s'y arrêter pendant quelque temps. Il partit ensuite pour Koufa [et vint à Anbâr]. Il vit Saffâ'h et lui rendit compte de son administration. Il resta auprès du calife jusqu'à l'époque du pèlerinage. Cependant Abou-Dja'far Mançour ne cessa pas de le représenter à Saffâ'h comme un homme dangereux; il lui disait : Si tu veux affermir ton empire, il faut que tu fasses disparaître Abou-Mouslim; car il est devenu l'adversaire du gouvernement actuel et désire faire arriver au pouvoir un membre de la famille d'Abou-Tâlib. Saffâ'h lui répondit : Il ne faut pas s'attaquer à lui en ce moment-ci; car si nous faisons une tentative sur sa per-

sonne, les gens de l''Irâq et du Khorâsân pourraient se révolter contre nous. Abou-Mouslim partit pour la Mecque, accomplit le pèlerinage, et revint ensuite pour retourner dans le Khorâsân.

CHAPITRE LXXXIII.

MORT D'ABOU'L-'ABBAS SAFFA'H. RÈGNE D'ABOU-DJA'FAR MANÇOUR. RÉVOLTE D''ABDALLAH, FILS D''ALÎ.

Abou'l-'Abbâs Saffâ'h mourut dans la nuit du dimanche [le treizième jour du mois de dsou'l-'hiddjè de l'an 136], à l'âge de trente-trois ans, après avoir régné pendant quatre ans huit mois et douze jours. [Il avait fait reconnaître comme héritier présomptif son frère Abou-Dja'far, auquel devait succéder son neveu 'Isâ, fils de Mousâ.] Mo'hammed-ben-Djarîr dit : Lorsque Saffâ'h mourut, 'Isâ-ben-Mousâ exigea du peuple le serment au nom d'Abou-Dja'far. Il adressa à tous les généraux des lettres par des messagers, et leur ordonna de faire prêter le serment par les troupes sous leurs ordres. 'Abdallah, fils d''Alî, en recevant ce message, réunit ses soldats, au nombre de cinquante mille, parmi lesquels se trouvaient environ vingt mille hommes du Khorâsân, et leur parla ainsi : A l'époque où Abou'l-'Abbâs Saffâ'h voulut faire poursuivre Merwân, il convoqua tous les membres de sa famille, ses oncles et ses cousins, et leur dit qu'il désignerait comme son successeur au trône celui d'entre nous qui irait à la poursuite de Merwân. Je répondis à cet appel, seul d'entre tous ceux qui étaient présents, et je partis. Abou-Ghânim le Tayyite, Khofâf de Merweroud, et d'autres généraux du Khorâsân, attestèrent la vérité de ce fait et lui prêtèrent serment sur-le-champ. 'Abdallah

marcha ensuite sur 'Harrân, où Mouqâtil al-'Akkî exerçait le commandement au nom d'Abou-Dja'far. 'Abdallah le fit sommer de se soumettre. Mouqâtil refusa et s'enferma dans la citadelle. En recevant ces nouvelles, Abou-Dja'far envoya aussitôt des messagers à Abou-Mouslim qui, en ce moment, se trouvait encore à la Mecque. Les messagers le rencontrèrent à deux journées de marche de la Mecque, qu'il venait de quitter, et lui annoncèrent la mort de Saffâ'h et l'avénement d'Abou-Dja'far. Abou-Mouslim en fut très-affligé. Abou-Dja'far, dans la lettre qu'il lui avait écrite, se plaisait à reconnaître les grands services qu'il avait rendus à la dynastie et l'invita à partir sur-le-champ pour la Syrie, afin de réduire 'Abdallah. Abou-Mouslim [après s'être rendu à Anbâr], se mit en marche, emmenant avec lui toutes les troupes qu'il avait pu réunir, gens de toute condition, grands et petits, et donna le commandement de l'avant-garde à Mâlik, fils d'al-Haïtham, le Khoza'ite.

'Abdallah-ben-'Alî avait réuni de grands approvisionnements. Il assiégea la citadelle de 'Harrân pendant quarante jours. [Mouqâtil capitula ensuite et resta auprès d''Abdallah.] Lorsque 'Abdallah sut qu'Abou-Mouslim était en marche pour venir l'attaquer, il fit partir Mouqâtil avec ses deux fils pour Raqqa, en lui remettant une lettre pour [le gouverneur de cette ville] 'Othmân, fils d''Abdou'l-A'lâ. Celui-ci, ayant pris connaissance de la lettre, fit trancher la tête à Mouqâtil, et [plus tard], en apprenant la défaite d''Abdallah et de l'armée syrienne, il fit mettre à mort ses deux fils. 'Abdallah craignait que les soldats du Khorâsân [qui se trouvaient dans son armée] ne le trahissent. [Il les fit massacrer.] Il fit ensuite écrire une lettre, qu'il remit à 'Homaïd, fils de Qa'htaba, pour la porter à Zofar, fils d''Âcim, à 'Haleb. Cette lettre contenait un ordre ainsi conçu : Aussitôt que tu verras 'Homaïd, fais-le mettre à mort. 'Homaïd partit. Arrivé à moitié chemin, il

lut la lettre. Après avoir donné connaissance de son contenu à ses compagnons, il fit ferrer ses chevaux, et prit en toute hâte la route de Roçâfa de Syrie (de Hischâm), où se trouvait alors un agent d''Abdallah nommé Sa'îd. Celui-ci, en apprenant la fuite de 'Homaïd, le poursuivit avec toutes ses troupes et l'atteignit. 'Homaïd lui dit : Retire-toi ; tu n'as pas le droit d'attaquer mes gens, puisque je [m'éloigne] de toi. Sa'îd se retira, et 'Homaïd continua sa route. 'Homaïd avait avec lui un capitaine des gardes nommé Mousâ, fils de Maïmoun, qui lui demanda la permission d'aller voir sa maîtresse qui demeurait à Roçâfa. Ayant obtenu cette permission, Mousâ resta quelques jours à Roçâfa ; mais lorsqu'il voulut rejoindre 'Homaïd, il fut rencontré par Sa'îd, qui le tua. 'Homaïd se rendit à l'armée d'Abou-Mouslim, de même que 'Hasan, fils de Qa'htaba, gouverneur de l'Arménie, qui vint à Mossoul, suivant l'ordre que lui avait envoyé Abou-Dja'far.

'Abdallah, fils d''Alî, s'établit dans un camp retranché près de Nisibe. Abou-Mouslim se dirigea également sur cette ville, puis [il prit la route de Syrie] et écrivit à 'Abdallah une lettre ainsi conçue : Le prince des croyants [ne] m'a [pas] ordonné de te combattre. Mais toi, membre de sa famille, tu n'agis pas bien. Je voudrais être auprès du prince des croyants, afin de m'entremettre entre lui et toi. Cependant il m'a ordonné de partir pour la Syrie, pour en prendre le gouvernement, et je ne puis me dispenser d'y aller. Toi, rentre dans l'obéissance, je t'en supplie ; je ne devrais pas avoir à te le dire. 'Abdallah communiqua cette lettre à son armée, composée de soldats syriens, qui dirent : Abou-Mouslim marche sur la Syrie, et nous resterions ici, pendant qu'il détruira nos foyers et réduira en esclavage nos femmes et nos enfants ! Nous voulons retourner en Syrie. 'Abdallah leur dit : Abou-Mouslim est un homme plein de ruse. Il a été envoyé contre nous, et il veut nous

faire quitter notre forte position. Attendez encore deux ou trois jours, et il viendra lui-même vers nous.—Nous ne voulons pas rester, répondirent les soldats; reste, toi, avec tes familiers; nous irons en Syrie, pour défendre nos familles ; et si Abou-Mouslim ne vient pas en Syrie, nous pourrons revenir ici. Dans la nuit du même jour, l'armée se mit en route. 'Abdallah, sachant que séparé de son armée il serait perdu, la suivit et se dirigea vers la Syrie. Abou-Mouslim se trouvait encore à l'endroit d'où il avait écrit sa lettre à 'Abdallah. Lorsque les Syriens furent à trois journées de marche de 'Harrân, et à une journée de marche du camp d'Abou-Mouslim, celui-ci se mit en mouvement, gagna rapidement 'Harrân, s'empara de la forteresse avec tous les approvisionnements qu'on y avait réunis, et s'établit dans le camp d''Abdallah. 'Abdallah dit aux Syriens : Ne vous avais-je pas averti que c'était une ruse de sa part? Il ramena donc son armée et établit son camp en face d'Abou-Mouslim. On en vint bientôt aux mains. [Les Syriens] étaient plus nombreux et mieux équipés que l'armée d'Abou-Mouslim. 'Abdallah donna le commandement de son aile droite à ['Abdallah, fils de Salm], celui de l'aile gauche à 'Habîb, fils de Sowaïd, et lui-même, avec son frère 'Abd-aç-Çamd, commanda le centre. L'aile droite de l'armée d'Abou-Mouslim était commandée par 'Hasan, fils de Qa'htaba ; l'aile gauche par Khâzim, fils de Khozaïma ; il occupa lui-même le centre. On engagea le combat chaque jour, et on regagna le camp le soir. Il y eut beaucoup de morts de part et d'autre. Cela dura ainsi pendant six mois. 'Abdallah avait trente mille hommes, troupes de Syrie, tandis qu'Abou-Mouslim n'avait que vingt mille, gens de l''Irâq et du Khorâsân.

Au commencement du mois de djoumâdâ II, il y eut une bataille décisive, et l'armée syrienne fut mise en déroute, par suite d'un stratagème imaginé par Abou-Mouslim. En effet, un

jour, lorsque le combat était engagé, Abou-Mouslim, se trouvant au centre de son armée avec dix mille hommes et observant les mouvements de la bataille, envoya à 'Hasan, fils de Qa'htaba, qui commandait l'aile droite, composée de cinq mille combattants, l'ordre de quitter sa position, en y laissant cinq cents hommes, et de se porter avec le reste de ses troupes sur la route de Baçra. 'Hasan exécuta cet ordre. Les Syriens, voyant que les forces d'Abou-Mouslim s'étaient massées sur l'aile gauche, se concentrèrent à l'aile droite et découvrirent ainsi complétement leur aile gauche. Abou-Mouslim se jeta alors avec ses dix mille hommes du centre et les cinq cents hommes de l'aile droite sur l'aile gauche des Syriens et massacra tous ceux qu'il rencontra. 'Hasan, fils de Qa'htaba, et Khâzim, fils de Khozaïma, attaquèrent l'aile droite, où se trouvait le gros des forces syriennes. L'armée d''Abdallah, attaquée par devant et par derrière, fut entièrement défaite. Le massacre et la poursuite durèrent jusqu'à la nuit tombante. Les troupes d'Abou-Mouslim rentrèrent ensuite au camp, et Abou-Mouslim récita ce vers :

« Celui qui s'éloigne de sa famille et ne revient pas, est comme quelqu'un qui fuit la mort, et tombe dans la mort. »

Cette bataille avait eu lieu le mercredi, septième jour du mois de djoumâdâ II, en l'an 138. Abou-Mouslim s'empara de tout ce que renfermait le camp des Syriens, et annonça sa victoire à Abou-Dja'far, qui envoya un de ses serviteurs nommé Abou'l-Khacib, afin d'enregistrer tout le butin pris dans le camp d''Abdallah, en fait de vêtements, de tapis, d'or, d'argent, d'armes et de montures, et de le lui apporter. Abou-Mouslim fut blessé de ce procédé. Ce fut là la première victoire remportée par Abou-Dja'far, et on lui donna alors le surnom de Mançour.

'Abdallah, fils d''Ali, et son frère 'Abdou'ç-Çamd avaient

pris la fuite ensemble. Ils se séparèrent ensuite, et 'Abdou'ç-Çamd se rendit à Koufa, où il trouva asile auprès de 'Isâ, fils de Mousâ, qui, après l'avoir caché pendant un an, obtint pour lui l'amân. 'Abdallah se réfugia auprès de son frère Soulaïmân, gouverneur de Baçra, où il resta caché jusqu'à la mort d'Abou-Mouslim. Soulaïmân obtint ensuite pour lui l'amân. [Plus tard] le calife le fit tuer dans sa prison.

CHAPITRE LXXXIV.

MORT D'ABOU-MOUSLIM, FONDATEUR DE L'EMPIRE ABBASIDE.

Abou-Dja'far al-Mançour portait une grande haine à Abou-Mouslim, à cause de sa conduite dans le Khorâsân, et à cause des humiliations qu'il avait essuyées de sa part, du temps de Saffâ'h. Il avait souvent demandé à ce dernier de le rappeler et de le tuer; mais Saffâ'h n'avait pas voulu. Lorsque, plus tard, il monta sur le trône, il avait besoin d'Abou-Mouslim contre 'Abdallah, fils d''Alî. Après la défaite d''Abdallah, il envoya Abou'l-Khacîb pour prendre soin du butin. Abou-Mouslim, blessé par ce procédé, refusa au messager du calife l'accès du butin et voulut le tuer; mais ses compagnons lui représentèrent qu'Abou'l-Khacîb personnellement était innocent; alors il le congédia, en injuriant Mançour. J'étais bon, s'écria-t-il, pour verser le sang, mais pour garder le butin, je suis suspect! Abou'l-Khacîb retourna auprès de Mançour et lui répéta les paroles d'Abou-Mouslim. Le calife songea alors à le faire mourir. Je [ne] puis, se disait-il, le tuer si tôt, car le monde me blâmerait. Cependant il ne faut pas le laisser retourner dans le Khorâsân, où il pourrait nous causer de grands embarras. En conséquence, il

lui fit porter par un de ses serviteurs, nommé [Abou'l-] Yaqzhân, l'acte d'investiture comme gouverneur de la Syrie et de l'Égypte, et lui fit dire : Le Khorâsân est bien éloigné, et nous avons constamment besoin de toi. Le gouvernement de la Syrie et de l'Égyte est plus important et vaut mieux que celui du Khorâsân ; tu résideras en Syrie et enverras un lieutenant en Égypte, afin que tu sois à proximité et que je puisse t'appeler auprès de moi toujours quand il me paraîtra nécessaire. Abou-Mouslim se refusa à cet arrangement ; il lui renvoya l'acte d'investiture et répondit au messager du calife : Dis-lui : La Syrie et l'Égypte te plaisent davantage, mais moi, je préfère le Khorâsân. Puis il se mit en route pour le Khorâsân par le chemin de 'Holwân, décidé à se révolter contre Mançour. Le calife lui adressa une lettre ainsi conçue : Puisque tu me renvoies l'acte d'investiture, viens ici, je t'accorderai tout ce que tu voudras demander. Abou-Mouslim répondit : Il ne te reste actuellement aucun ennemi, et tu n'as aucun besoin de moi. Or on lit dans les livres des Perses que, lorsque l'empire est en paix et que le roi n'a plus d'ennemi à combattre, un vézir ne doit pas approcher de la personne du roi ; car quand il y a des ennemis à combattre, le roi a besoin du vézir et il lui accorde sa bienveillance ; mais lorsque les ennemis disparaissent, il doit rester éloigné du roi, qui pourrait le faire périr. Quant à moi, je te resterai fidèle, mais je ne me sens pas le courage d'aller te trouver. Loin de toi, je te resterai fidèle ; s'il apparaît un ennemi, et que tu aies besoin de moi, je viendrai et ferai ce qu'il faudra, et m'en retournerai ensuite. Maintenant, si tu as le désir de me tuer, moi, je [ne] veux [pas] me jeter moi-même dans la mort, et tu ne réaliseras pas ton désir. Mançour lui écrivit de nouveau en ces termes : Tu n'es pas comme un de ces vézirs, dont on rapporte les paroles, qui trahissaient leur maître et qui se ren-

daient coupables de malversations, et qui savaient que le roi, informé de leurs méfaits, les punirait. Un vézir dévoué et fidèle doit désirer que l'empire soit en paix, afin que le cœur du roi soit tranquille. Je voudrais avoir tes conseils. A présent je suis en état de te payer ma dette de reconnaissance. Viens, et bannis de ton cœur ces fantaisies. Abou-Mouslim ne répondit pas à cette lettre, et continua sa route. Lorsque, ensuite, Mançour fut informé qu'Abou-Mouslim se dirigeait sur 'Holwân, il dit : « Le destin de Dieu est plus proche que 'Holwân ! » Et cette parole passa en proverbe.

Le calife se rendit d'Anbâr à Madâïn et envoya de nouveau des messagers à Abou-Mouslim, à savoir son cousin 'Isâ, fils de Mousâ, l'héritier présomptif de la couronne; Djerîr, fils de Yezîd, fils de Djerîr, fils d''Abdallah al-Badjelî, général en chef de son armée, et un ami d'Abou-Mouslim dans le Khorâsân, nommé Abou-'Homaïd, de Merweroud. Il recommanda à ses oncles et à ses cousins de la famille d''Abbâs d'écrire à Abou-Mouslim, de lui dire qu'ils n'oubliaient pas les services qu'il avait rendus à leur dynastie, qu'ils lui en étaient toujours reconnaissants, que le prince des croyants désirait lui donner les témoignages de sa gratitude, et qu'ils ne pouvaient croire qu'il voulût se révolter. Ils écrivirent donc dans ce sens de longues lettres, engageant Abou-Mouslim à venir. 'Isâ, fils de Mousâ, et Djerîr étaient des hommes doués d'un grand talent de parole, par lequel ils obtenaient des effets merveilleux; de plus ils étaient amis intimes d'Abou-Mouslim, qui avait une grande confiance en eux. Mançour, de son côté, écrivit de sa propre main une lettre ainsi conçue : Abou-'Homaïd te donnera mon message. Écoute-le, et tout ce qu'il te proposera, je promets de le remplir; cette lettre te servira de gage. Tout ce qu'il te dira, sera comme si je l'eusse dit moi-même. Enfin il donna à ses messagers les instructions suivantes : Si

tous vos efforts restent sans effet sur lui, et que vous voyiez qu'il ne veut pas venir, dites-lui de ma part : Moi, Abou-Dja'far, fils d''Abdallah, je renonce à la miséricorde de Dieu, si, dans le cas où tu te révolterais, j'envoie contre toi un général quelconque! Je marcherai moi-même contre toi avec toute l'armée, soit que tu ailles dans le Khorâsân, ou dans le Turkestân ou en Chine, en Orient ou en Occident; je te poursuivrai sans relâche dans tous les pays du monde, et je te prendrai ou je périrai. Quand même je devrais dépenser pour te réduire le revenu de tout l'empire pendant dix ans, je le ferai. Mais si tu reviens, je m'engage par serment de ne pas toucher à un cheveu de ta tête, de t'accorder tout gouvernement de toute province que tu voudras, aussi facilement comme s'il s'agissait d'un village ou d'un arbre, de ne point diminuer ta position ni ton grade, et de ne point te demander compte des torts que tu as eus, ni de t'en garder rancune. Maintenant choisis le parti que tu voudras prendre. — Vous ne lui direz ces paroles, dit Abou-Dja'far à ses messagers, que lorsque vous aurez épuisé tous les moyens de persuasion pour l'amener ici.

Les messagers partirent. Ils arrivèrent à 'Holwân et remirent à Abou-Mouslim les lettres des Benî-'Abbâs. 'Isâ, fils de Mousâ, lui parla longuement et lui dit : Tu voudrais maintenant t'exposer à être accusé de trahison? Djerîr lui parla également, et Abou-'Homaïd lui remit la lettre et le message verbal du calife. Ils insistèrent tant qu'il fut ébranlé, et il leur dit : Retirez-vous à présent, je réfléchirai et vous donnerai ma réponse demain. Il délibéra ensuite avec ses confidents. Mâlik, fils d'al-Haïtham, les chefs et dihqâns du Khorâsân, et les chefs de l'armée, lui dirent d'une voix unanime : N'y va pas; car il te tuera à l'instant même où il te verra. Pars pour Reï, et reste-là à la frontière de ta province;

le Khorâsân te sera ainsi assuré et l'armée, loin de faire aucune opposition, te demeurera fidèle; puis tu resteras tranquille dans ta position, jusqu'à ce qu'il t'attaque. Abou-Mouslim résolut de faire ainsi. Il fit appeler Abou-'Homaïd et lui dit: Retournez auprès de votre maître; je ne songe nullement à me rendre auprès de lui. Abou-'Homaïd, après avoir cherché en vain à le fléchir, dit à la fin : Tu es bien résolu, ô émir, de ne point venir, et je dois absolument renoncer à tout espoir?— Oui, répliqua Abou-Mouslim.—Eh bien, reprit Abou-'Homaïd, le calife m'a ordonné de te communiquer, dans ce cas, un message plus sévère; veux-tu que je te le communique? — Parle, dit Abou-Mouslim. — Abou-'Homaïd lui répéta alors les paroles menaçantes d'Abou-Dja'far. Abou-Mouslim, ému par ce message, se mit à réfléchir et baissa la tête; puis il dit: Donne-moi encore cette nuit pour prendre un parti. Abou-'Homaïd retourna à sa demeure, et Abou-Mouslim réfléchit toute la nuit et le jour suivant. Or Abou-Dâoud Khâlid, fils d'Ibrâhîm, qu'Abou-Mouslim avait laissé comme son lieutenant dans le Khorâsân, et qui commandait l'armée de cette province, jouissait d'une grande autorité auprès des troupes, et il était obéi plus qu'Abou-Mouslim lui-même. Lorsque ce dernier eut quitté 'Harrân pour se rendre dans le Khorâsân, Mançour avait envoyé à Khâlid sa nomination comme gouverneur de la province et lui avait écrit, à l'insu d'Abou-Mouslim, une lettre, dans laquelle il était dit: Vous, soldats du Khorâsân, vous êtes nos partisans. Vous avez obéi à Abou-Mouslim, parce qu'il a prêché notre cause, et Dieu a favorisé son œuvre. Aujourd'hui Abou-Mouslim s'est révolté. Je lui ai envoyé sa nomination au gouvernement de l'Égypte qui est plus important que celui du Khorâsân; il me l'a renvoyée et se dirige vers le Khorâsân, contrairement à ma volonté. Je te nomme donc gouverneur du Khorâsân. Communique cette

lettre à l'armée et fais-lui prêter le serment de fidélité en mon nom. Si Abou-Mouslim rentre dans la province, reçois-le les armes à la main, et envoie-moi sa tête. Abou-Dâoud donna connaissance de cette lettre à l'armée et aux habitants. Tous lui prêtèrent serment et maudirent le nom d'Abou-Mouslim. Abou-Dâoud prit possession du gouvernement et il en informa Abou-Mouslim par une lettre, dans laquelle il était dit : Je t'ai obéi, parce que tu proclamais les droits de l'Imâm et que tu étais partisan de la dynastie actuelle. Aujourd'hui que tu as changé de sentiment, toute l'armée du Khorâsân s'est déclarée contre toi, et si tu viens ici, elle te combattra. Vas où tu voudras, mais garde-toi de venir dans le Khorâsân; car toute l'armée se tournerait contre toi; tu serais tué comme Qotaïba, fils de Mouslim, et on enverrait ta tête au prince des croyants. Cette lettre parvint à Abou-Mouslim dans la même nuit où Abou-'Homaïd venait de lui communiquer le message menaçant de Mançour. Il en fut atterré et hors d'état de s'arrêter à une résolution quelconque, ne sachant de quel côté il devait se diriger. Il se décida enfin à envoyer un de ses amis à Mançour, pour s'assurer que les paroles des messagers du calife et leurs promesses étaient d'accord avec son propre langage, et qu'ils avaient parlé suivant ses ordres. Il fit donc appeler Abou-'Homaïd le lendemain, et lui dit : J'ai député vers le prince des croyants, Abou-Is'hâq (c'était son confident); j'attends la réponse qu'il me rapportera. — C'est bien, répliqua Abou-'Homaïd. En conséquence les messagers attendirent le retour d'Abou-Is'hâq. Lorsque celui-ci revint auprès d'Abou-Mouslim, il lui dit que le calife lui-même avait donné plus d'assurances que ses messagers, et il le mit complètement en repos. Abou-Mouslim résolut donc de se rendre auprès de Mançour. Mais chacun de ceux qu'il interrogeait lui dit : Crois-moi, n'y va point; et il répondit : Je sais bien qu'ils me con-

duisent à la mort; cependant il est possible que cela tourne au bien; car les astrologues m'ont prédit que je serai tué dans le pays de Roum; on ne peut pas échapper à son destin; puis il récita ce vers :

« Les hommes n'ont aucun moyen de lutter contre le destin. Le destin emporte l'habileté des humains. »

Il se mit ensuite en route avec son corps d'armée.

Lorsque Mançour fut informé qu'Abou-Mouslim était parti avec ses messagers, il quitta Madaïn et se rendit à Roumiya. C'est cette ville que les astrologues avaient voulu désigner en prédisant à Abou-Mouslim le lieu où il serait tué. D'après certaines traditions qui ne se trouvent pas dans ce livre [de Mo'hammed-ben-Djarîr], Abou-Mouslim était à Reï, lorsque les messagers du calife vinrent le chercher, et Mâlik, fils d'al-Haïtham, lui avait conseillé de rester à Reï. Arrivé à la deuxième station, Abou-Mouslim regretta la résolution qu'il avait prise et manifesta ses craintes; il dit [à Mâlik]: Quelle résolution faut-il prendre à présent? [Mâlik] répondit : « Tu as laissé la bonne résolution à Reï. » Cette parole a passé en proverbe. Puis il dit : La seule ressource qui te reste, c'est que, aussitôt que tu le verras, tu lui assènes un coup de sabre sur la tête. Tu as avec toi huit mille hommes, qui sacrifieront leur vie pour toi; et personne n'osera te toucher. Il faut que tu déjeunes de lui, avant qu'il ne soupe de toi. Quant tu l'auras tué, tu proclameras qui tu voudras. Abou-Mouslim répliqua : C'est difficile à faire.

Lorsque Abou-Mouslim fut arrivé près de la ville, Mançour ordonna à toute l'armée d'aller le recevoir. Toutes les personnes qui allèrent à sa rencontre le félicitèrent et lui donnèrent les meilleures assurances, notamment Abou-Ayyoub, secrétaire du calife, qui parla au nom de Mançour. Elles revinrent ensuite, et Abou-Mouslim prit ses quartiers dans le

camp de Mançour. Vers le soir, Abou-Ayyoub vint trouver le calife et lui dit : Prince des croyants, j'ai dit à cet homme les paroles les plus affectueuses qu'il soit possible de dire, et lui ai donné les meilleures assurances ; je lui ai communiqué ton message et l'ai mis à l'aise, et il viendra demain ; comment veux-tu agir envers lui ? Mançour dit : Aussitôt que je le verrai je le ferai tuer. — Ce serait une faute, répliqua Abou-Ayyoub, car il a huit mille hommes avec lui, qui alors seront tous montés et armés, et lui aussi portera ses armes. Il faut éviter une émeute de l'armée, à la faveur de laquelle il pourrait t'échapper. Patiente jusqu'à ce qu'il ait pris ses quartiers et qu'il se sente complètement en sûreté ; tu feras ensuite ce qui te plaira. — Tu as raison, répondit Mançour. Le lendemain, Abou-Mouslim se présenta à la cour, à la tête de ses troupes. Il fut seul admis en présence du calife, qui chercha à plaisanter et à rire avec lui ; mais il ne put pas rire ; son visage resta grave, tant il était dominé par la colère. Abou-Mouslim, de son côté, fut sous l'impression de la crainte. Mançour lui dit : Père d''Abd-er-Ra'hmân, va prendre tes quartiers, et à demain ! Abou-Mouslim se retira et alla s'établir avec ses soldats dans un camp séparé. Après son départ, Mançour regretta d'avoir laissé échapper l'occasion ; il accabla Abou-Ayyoub d'injures, et lui dit : C'est toi qui m'en as empêché ! Abou-Ayyoub répliqua : Prince des croyants, patiente seulement cette nuit ; demain tu pourras faire ce que tu voudras. — Sais-je, reprit le calife, ce qui peut arriver cette nuit ? Il peut s'enfuir ou tenter un coup de main contre moi ! — Prince des croyants, dit Abou-Ayyoub, je te le livrerai demain, seul, dans ton pavillon. — Eh bien, s'écria le calife, va le trouver sur-le-champ et cherche à le rassurer, afin qu'il ne prenne pas peur cette nuit. Abou-Ayyoub se rendit auprès d'Abou-Mouslim et lui dit : Après ton départ, le prince des croyants a

dit : Il ne faut pas nous priver de cet homme. Je vais lui donner une haute position et lui confier toutes les affaires de mon gouvernement, et je me reposerai. Abou-Mouslim répondit : Père d'Ayyoub, j'ai eu de grandes appréhensions et je n'ai pas encore l'esprit tranquille; je crois qu'il n'a pas de bonnes intentions à mon égard. Abou-Ayyoub répliqua : Un dîw te trouble l'intelligence. Tout ce qui t'arrivera de lui, je l'assume sur ma personne. Abou-Ayyoub retourna ensuite auprès de Mançour, qui lui dit : Je crains qu'il ne se ravise et qu'il ne s'échappe pendant la nuit. Or, s'il le fait, j'ai juré et je jure de te tuer à sa place; car tu m'as empêché de le tuer. Dans cette nuit, Abou-Mouslim ne dormait pas, préoccupé de ce qui lui arriverait le lendemain, et Mançour non plus ne pouvait dormir.

Le calife fit appeler ensuite un officier du Khorâsân nommé 'Othmân, fils de Nehîk, et quatre soldats du Khorâsân sur lesquels il pouvait compter, et leur dit : Quand je vous dirais de tuer telle ou telle personne, le feriez-vous? Ils répondirent : Si tu nous ordonnais de nous transpercer nous-mêmes avec nos sabres, nous exécuterions ton ordre. Mançour fit apporter de l'arsenal quatre sabres bien tranchants, qu'il distribua à ces hommes et leur dit : Tenez-vous cachés derrière le pavillon, afin qu'Abou-Mouslim ne vous voie point, lorsqu'il viendra. Je causerai avec lui, et quand je frapperai des mains, vous entrerez et le tuerez. Il envoya ensuite chercher Abou-Mouslim et dit à Abou-Ayyoub : Va au camp pour voir si, par hasard, quelqu'un se trouve informé de notre projet. Abou-Mouslim arriva aussitôt après le départ d'Abou-Ayyoub, et lorsque celui-ci revint du camp, Abou-Mouslim était déjà mort. Abou-Mouslim donc se présenta devant Mançour et le salua. Le calife lui rendit le salut et lui demanda, afin de le rassurer, comment il avait passé la nuit. Il désirait lui ôter le sabre qu'il

portait, et lui dit: J'ai appris que tu as trouvé dans le butin d''Abdallah, fils d''Alî, deux sabres et que tu as pris le meilleur des deux pour le porter toi-même. Est-ce celui que tu as là? — Oui, prince des croyants, répliqua Abou-Mouslim, c'est celui-là. — Montre-le-moi, dit le calife. Abou-Mouslim ôta le sabre et le plaça devant Mançour, qui le tira du fourreau et l'éleva dans l'air; puis il le remit au fourreau et dit: Père d''Abd-er-Ra'hmân, il faut que tu me laisses ce sabre comme un souvenir de mon oncle. Abou-Mouslim répliqua: Je suis aux ordres du prince des croyants. Mançour mit le sabre sous son coussin. Il commença ensuite à énumérer à Abou-Mouslim tous les griefs qu'il avait contre lui. Il lui reprochait d'abord de lui avoir écrit, du temps de Saffâ'h, une lettre dans laquelle il avait mis son propre nom avant celui d'Abou-Dja'far (de la part d'Abou-Mouslim, homme de confiance de la famille de Mo'hammed, à Abou-Dja'far 'Abdallah, fils de Mo'hammed). Abou-Dja'far s'en était plaint alors à Saffâ'h. Il lui reprochait ensuite d'avoir écrit à Saffâ'h pour demander la main de sa tante Âmina, fille d''Alî-ibn-'Abdallah, fils d''Abbâs, et d'avoir dit dans sa lettre: Le prince des croyants ne connaît pas mon origine; mais son frère Ibrâhîm, et Mo'hammed, fils d''Alî, les imâms antérieurs, l'ont connue. Je suis fils de Salît, fils d''Abdallah, fils d''Abbâs; je puis le prouver. Lorsque l'imâm Ibrâhîm m'envoya dans le Khorâsân, il me dit: Tu es de notre famille. Quelques-uns de ses familiers, qui ont entendu cette parole, peuvent en témoigner. — Et maintenant, ajouta le calife, quand je t'ai appelé, pourquoi t'es-tu révolté et pourquoi as-tu pris la route du Khorâsân? Abou-Mouslim répondit: Je ne me suis pas révolté; mais je craignais ta vengeance, sachant que tu nourrissais plusieurs griefs contre moi. J'ai voulu aller dans le Khorâsân, puis t'envoyer quelques personnes pour présenter ma justification et obtenir ton pardon, espé-

rant qu'avec le temps ta colère s'apaiserait et que tu me pardonnerais. — Malheur à toi, ô *Abou-Moudjrim* (criminel), tu as une réponse à tout ce que je dis! Il frappa ensuite des mains; 'Othmân, fils de Nehîk, et les autres hommes du Khorâsân entrèrent et dirigèrent leurs sabres sur Abou-Mouslim. Celui-ci dit: Ne me fais pas mourir, prince des croyants; songe que je puis t'être utile. Mançour s'écria : Malheur à toi! Je n'ai pas dans le monde de plus grand ennemi que toi! Frappez! Abou-Mouslim était debout; il reçut le premier coup de sabre à la jambe, qui fut détachée du corps! — Soyez mutilé des pieds et des mains! s'écria Mançour. Frappez sur la tête! Et Abou-Mouslim fut ainsi tué. Le tapis sur lequel il se trouvait, fut inondé de sang. Mançour donna à ses chambellans l'ordre d'enlever ce tapis. On en enveloppa le corps d'Abou-Mouslim que l'on plaça dans un coin du pavillon, et on couvrit le sol d'un autre tapis. Personne ne savait encore au dehors ce qui venait de se passer.

'Isâ, fils de Mousâ, se présenta ensuite devant le calife et lui dit: Prince des croyants, quelle conduite faut-il tenir maintenant à l'égard d'Abou-Mouslim? Je vais aller à son camp et l'amener. — Non, répliqua Mançour, il a été lui-même ici, il n'y a qu'un instant. — Prince des croyants, reprit 'Isâ, tu connais sa fidélité et les services qu'il a rendus. Je suis allé le chercher et je l'ai amené, en lui assurant un bon accueil. Il faut que le prince des croyants le traite bien. — Je l'ai fait, répliqua le calife; le voilà dans ce tapis. 'Isâ s'écria : Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui! — Qu'y a-t-il? fit Mançour. 'Isâ dit en rougissant: Prince des croyants, je lui étais attaché par les liens de l'amitié. — Mançour: Certes tu n'avais pas dans le monde d'ennemi plus terrible que lui. Tu n'aurais jamais eu, lui vivant, le pouvoir après moi, ni aucune autorité pour faire acte de souverain, pour faire exécuter tes

ordonnances et prohibitions. — Alors entra Dja'far, fils de 'Hanzhala, ancien officier de Yezîd, fils d''Omar, fils de Hobaïra, homme d'un grand talent militaire et d'une haute intelligence. Mançour lui dit : Comment penses-tu qu'il faut traiter Abou-Mouslim? Dja'far répondit : Prince des croyants, si tu as touché un seul cheveu de sa tête, garde-toi de le laisser vivre; car un jour il se vengerait de toi. Qu'il s'agisse d'Abou-Mouslim ou d'un autre, un souverain ne doit jamais se fier à celui qu'il a une fois offensé; il faut qu'il le fasse mourir; et s'il ne le fait pas, il le paiera. Mançour dit : Très-bien, très-bien; le voilà dans ce tapis. Il fit ensuite appeler Abou-Is'hâq, capitaine des gardes d'Abou-Mouslim, celui que Abou-Mouslim avait député vers le calife, et il lui dit : Sais-tu combien de personnes cet *Abou-Moudjrim* a fait mourir? — Prince des croyants, répliqua Abou-Is'hâq, j'ai noté le nombre de ceux qu'il a tués dans les batailles, devant mes yeux. Il a tué, abstraction faite de ceux que je n'ai pas vus, six cent mille hommes. Mançour récita les deux vers suivants :

« Tu as prétendu que la dette ne saurait être payée. Te voilà payé à pleine mesure, ô *Abou-Moudjrim !*

» Bois à la coupe que tu as souvent présentée aux autres un breuvage plus amer au gosier que la coloquinte. »

Le calife demanda à Abou-Is'hâq la liste des troupes qu'avait amenées Abou-Mouslim. Abou-Is'hâq dit : Prince des croyants, il avait huit mille hommes au moment de quitter 'Holwân. Il y a laissé cinq mille, ainsi que tous ses trésors, à la garde d'Abou-Naçr 'Abdallah le Tayyite, et il a amené ici trois mille. Et il lui en donna la liste. Mançour fit distribuer des présents aux officiers et la solde aux troupes, et leur dit : Vous êtes innocents; vous n'avez fait qu'exécuter l'ordre de votre chef. A présent Dieu vous a délivrés de ce scélérat. — Le camp de Mançour se trouvait sur les bords du Tigre, à Roumiya. Quand

il fut nuit, le calife ordonna de jeter dans le fleuve le corps d'Abou-Mouslim avec le tapis dans lequel il était enveloppé, après lui avoir fait enlever son anneau. Abou-Mouslim fut tué cinq jours avant la fin du mois de scha'bân, en l'an 137.

Le lendemain, Mançour adressa à Abou-Naçr une lettre, supposée écrite par Abou-Mouslim et contenant ces mots: Prends mes trésors, et apporte-les-moi. Abou-Naçr [lorsque Abou-Mouslim partit de 'Holwân, lui avait] demandé un signe auquel il pourrait reconnaître l'authenticité des lettres qu'il recevrait de lui. Abou-Mouslim lui [avait] dit: Quand le sceau ne sera pas appliqué en entier, tu sauras que la lettre vient de moi. Cette convention n'était connue que d'eux seuls. Or, Mançour avait apposé à la lettre écrite au nom d'Abou-Mouslim le sceau complet. Abou-Naçr, en la recevant, dit: Vous avez fait ce que vous deviez. Il partit avec les troupes et les trésors et se dirigea vers le Khorâsân. Quelques-uns disent que cet Abou-Naçr est le même que Mâlik, fils d'al-Haïtham; qu'il était resté pour garder les trésors, et que Naïzak était parti avec Abou-Mouslim. Naïzak portait également le nom de [Abou-] Naçr. Mançour, ayant été informé [du rôle qu'avait joué Naïzak], le fit appeler et lui dit: C'est toi qui as dissuadé *Abou-Moudjrim* de venir! Naïzak répondit: Prince des croyants, je lui ai donné un conseil sincère. Le calife garda le silence, et Naïzak reprit: Il a été mon bienfaiteur, il m'a consulté et je l'ai conseillé loyalement. Accorde-moi ta bienveillance et je serai, pour toi aussi, un conseiller loyal. — Tu as raison, dit le calife; et il lui pardonna et lui accorda sa faveur.

Il y avait, dans un bourg du territoire de Nîschâpour, un homme nommé Senbâd, qu'Abou-Mouslim avait comblé de bienfaits et qui était très-riche. Après le meurtre d'Abou-Mouslim, Senbâd dit : Je dois tant à Abou-Mouslim,

que je veux donner toute ma fortune pour venger sa mort, et quand je n'aurai plus rien, je donnerai ma vie. En conséquence, il employa ses richesses à gagner des partisans, qui s'engagèrent à venger la mort d'Abou-Mouslim. Ce fut deux mois après le meurtre. Abou-Mouslim avait dans le Khorâsân un grand nombre d'amis. Soixante mille hommes accoururent sous les drapeaux de Senbâd, qui quitta Nîschâpour pour marcher sur l''Irâq, et arriva à Reï. Mançour envoya contre lui une armée de dix mille hommes sous le commandement de Djahwar, fils de Marrâr, al-'Idjlî. Une bataille eut lieu entre Hamadân et Reï. L'armée de Senbâd fut mise en déroute. Senbâd prit la fuite; il retourna à Reï, et de là il se rendit dans le Gorgân; il fut tué par le sipehbed du Gorgân, nommé Zerber (?), fils de Ferkhân, que Mançour nomma ensuite sipehbed du Gorgân et du Taberistân. En arrivant à Reï, [Senbâd] s'était emparé des trésors d'Abou-Mouslim, en disant qu'il avait plus de droits à leur possession qu'aucun autre, puisqu'il était son vengeur. Ces trésors étaient ensuite tombés entre les mains de Djahwar. Celui-ci, craignant d'en être dépouillé par le calife, se révolta, et demeura avec l'armée à Hamadân. Mançour envoya contre lui une armée commandée par Mo'hammed, fils d'al-Asch'ath, al-Khozâ'î. Djah'war fut battu et s'enfuit dans l'Adserbaïdjân, où il fut tué. Mo'hammed prit les trésors d'Abou-Mouslim et les fit porter au calife.

En l'an 140 Mançour eut à combattre les Khâridjites. Vers la fin de l'an 141 eut lieu le soulèvement de la secte des Khâridjites appelés les *Ravendiens*, qui vinrent attaquer le calife dans la ville de Hâschimiyya.

CHAPITRE LXXXV.

['ABDALLAH, FILS D''ALÎ.] ÉVÉNEMENT DE HASCHIMIYYA.

Au commencement de l'an 140, Mançour ôta à son oncle Soulaïmân, fils d''Alî, le gouvernement de Baçra. 'Abdallah, fils d''Alî, après avoir été vaincu par Abou-Mouslim, avait trouvé un refuge à Baçra, auprès de Soulaïmân, son frère, qui le tint caché pendant un an. Lorsque Mançour eut tué Abou-Mouslim, Soulaïmân espérait que le ressentiment du calife contre 'Abdallah se fût apaisé, et il envoya son autre frère, 'Isâ, fils d''Alî, qui demeurait avec lui, auprès de Mançour, pour demander la grâce d''Abdallah. Mançour accorda l'amân à 'Abdallah et à tous ceux qui l'avaient suivi, officiers et serviteurs, et à toute sa maison, composée d'environ cinq cents personnes, qui se tenaient cachées à Baçra. Quand 'Isâ leur apporta l'amân, 'Abdallah, ainsi que ses compagnons, sortit de sa retraite, se montra publiquement et prêta serment au calife; puis il continua à demeurer à Baçra. Mançour écrivit à Soulaïmân qu'il désirait voir 'Abdallah, qu'il voulait lui donner une position distinguée et lui témoigner son affection. 'Abdallah n'osa pas se rendre à cette invitation. Soulaïmân, dans les lettres qu'il adressait au calife, excusait son frère, sous différents prétextes; il disait tantôt qu'il était malade, tantôt qu'il faisait ses préparatifs de départ, puis de nouveau qu'il était malade. Il se passa ainsi deux années. Alors, au commencement de l'an 140, le calife révoqua Soulaïmân et envoya à sa place Sofyân, fils de Mo'âwiya. Il voulut que Soulaïmân, en revenant lui-même, amenât 'Abdallah, et il donna à Sofyân l'ordre de faire partir 'Abdallah. Lorsque Sofyân

arriva à Baçra, il communiqua cet ordre à 'Abdallah. Celui-ci demanda conseil à Soulaïmân, qui lui dit: Mon frère, Mançour est un homme de mauvaise foi. Tu sais comment il a agi envers Yezîd, fils d''Omar, fils de Hobaïra, et tu as vu et entendu ce qu'il a fait à Abou-Mouslim. A tous deux il avait accordé l'amân, et il a violé sa parole. Mançour, informé par Sofyân que 'Abdallah et ses compagnons s'étaient de nouveau cachés dans Baçra, adressa à Soulaïmân et à 'Isâ une lettre, dans laquelle il leur annonça, en invoquant Dieu comme témoin de sa déclaration, qu'il ne les recevrait pas, s'ils venaient sans amener avec eux 'Abdallah. Il écrivit, de plus, à Sofyân, auquel il ordonna de s'opposer à leur départ, s'ils voulaient quitter la ville de Baçra sans emmener 'Abdallah. Soulaïmân, en face des menaces de Mançour, engagea son frère à partir avec lui, et 'Abdallah se mit en route, avec Soulaïmân et 'Isâ, accompagné de ses cinq cents hommes.

Lorsque le calife fut informé de la prochaine arrivée de ses oncles, il recommanda à son chambellan de ne point laisser entrer au palais la suite d''Abdallah, de faire attendre celui-ci dans l'antichambre, pendant que Soulaïmân et 'Isâ seraient introduits auprès de lui, et de le conduire ensuite en prison, avant qu'ils fussent sortis. Cet ordre fut exécuté. On fit attendre 'Abdallah dans l'antichambre, tandis que Soulaïmân et 'Isâ entrèrent dans l'appartement du calife. Celui-ci leur fit les questions d'usage. Ils le prièrent de faire appeler 'Abdallah. Le calife dit : Oui, je le ferai appeler. Il interrogea ensuite Soulaïmân sur les affaires de Baçra, afin de le retenir jusqu'à ce que le chambellan eût conduit 'Abdallah dans la prison qu'il avait fait préparer pour lui à l'intérieur même du palais. Quand il sut que ses ordres étaient exécutés, il dit à Soulaïmân et à 'Isâ : Allez, faites entrer 'Abdallah. Ils sortirent, et ne voyant pas leur frère dans l'antichambre, ils s'adressèrent au cham-

bellan, qui leur dit qu'ʿAbdallah était sorti et qu'il ne savait pas où il était allé. Ils se rendirent à la porte du palais et interrogèrent les compagnons d'ʿAbdallah. Ceux-ci déclarèrent qu'il n'était pas sorti. Soulaïmân et ʿIsâ voulurent retourner auprès de Mançour, mais le chambellan leur refusa l'entrée en disant : C'est le souverain du monde, ce n'est pas un enfant chez lequel on puisse aller et venir à chaque instant. Ils comprirent alors ce qui était arrivé à ʿAbdallah, et ils rentrèrent chez eux. Mançour avait ordonné à ses gardes de massacrer les gens de la suite d'ʿAbdallah. Le chambellan, après avoir arrêté celui-ci, dit à ses compagnons, avant que Soulaïmân et ʿIsâ fussent sortis d'auprès du calife : Le prince des croyants désire vous témoigner son estime, et il m'a ordonné de vous introduire tous auprès de lui. Mais il n'est pas permis de porter des armes en présence du calife. Déposez donc vos armes. Il fit ramasser celles-ci par ses gardes et fit ensuite massacrer la plupart de ces hommes; les autres furent jetés en prison. Quant à ʿAbdallah, Mançour le fit tuer plus tard dans sa prison.

En cette même année, Mançour reçut la nouvelle de la mort du gouverneur du Khorâsân, Abou-Dâoud Khâlid, fils d'Ibrâhîm, qui était tombé du haut de sa terrasse à Kouschmahyan, village situé dans les environs de Merw. Abou-Dâoud, un jour, après la prière de midi, était monté sur la terrasse de son pavillon qui était assez élevé, et regardait en bas, en posant un pied sur le bord de la terrasse. Il tomba et mourut. Mançour lui donna pour successeur ʿAbdou'l-Djabbâr, fils d'ʿAbd-er-Raʿhmân, l'Azdite. Celui-ci avertit le calife qu'il y avait dans le Khorâsân une secte appelée les Baténiens, qui faisaient de la propagande en faveur de la famille d'ʿAlî, fils d'Abou-Tâlib. Le calife lui ordonna de mettre à mort tous ceux qu'il pourrait saisir. ʿAbdou'l-Djabbâr en fit tuer un grand nombre.

Vers la fin de l'an 140, Mançour quitta Koufa et se mit en route pour accomplir le pèlerinage. Il prit l'*i'hrâm* à 'Hira. Après avoir accompli le pèlerinage, il donna l'ordre d'acheter les maisons qui entouraient la mosquée de la Mecque et d'agrandir la mosquée. Il ne voulait pas retourner à Koufa par la route par laquelle il était venu; il se rendit à Médine, où il visita le tombeau du Prophète, et de là à Jérusalem; il revint ensuite dans l''Irâq et prit sa résidence à Hâschimiyya près de Koufa.

Vers la fin de l'an 141, eut lieu la révolte des Râwendiens. Il y avait à Koufa et dans l''Irâq environ trois mille hommes, du Khorâsân et de Nîschâpour, reste de l'armée d'Abou-Mouslim, appelés les Râwendiens, qui professaient la doctrine de la métempsycose, doctrine païenne et puérile, la plus misérable de toutes les hérésies qui existent au sein de l'islamisme. Comme Mançour les traitait avec beaucoup de générosité, ils l'appelaient Dieu, et comparaient le capitaine de ses gardes, 'Othmân, fils de Nehîk, à Adam, disant que l'âme d'Adam était en lui; ils prétendaient aussi que l'ange Gabriel était venu sur la terre et était incarné dans le corps de Haïtham, fils de Mo'âwiya. Chaque fois qu'ils voyaient Mançour, ils se prosternaient, en disant : Voilà Dieu! Il y a une partie de Dieu en lui! Alors Mançour les apostrophait sévèrement et les chassait. Quand on conseillait au calife de faire mourir ces gens, qui étaient des infidèles, il répondait : C'est leur affection pour moi et leur respect qui les font agir ainsi; qu'ils aillent en enfer, pourvu qu'ils me soient fidèles; j'aime mieux cela que de les voir aller en paradis et s'insurger contre moi. Or lorsque Mançour, de retour de son pèlerinage, habitait son palais de Hâschimiyya, quelques-uns des Râwendiens firent des tournées autour du palais. On leur demanda pourquoi ils faisaient cela, et ils répondirent : Nous faisons

des tournées autour du palais de Dieu. Le chambellan du calife alla avertir Mançour de ce qui se passait. Mançour lui donna l'ordre de les mettre en prison. Il fit proclamer ensuite que partout où deux Râwendiens se trouveraient ensemble, il était permis de les tuer. Alors ils se réunirent et dirent entre eux : La part de Dieu qui était en Mançour, en est sortie. Dieu est irrité contre lui et l'a maudit. Il faut tuer celui-là, afin que Dieu s'incarne dans une autre personne. En conséquence, trois jours après, ils prirent une civière, sur laquelle ils placèrent un cercueil vide couvert d'un drap, comme s'il s'agissait de l'enterrement d'une femme, et tous les Râwendiens suivirent ce convoi, qu'ils avaient imaginé, afin de pouvoir se réunir sans obstacle; ils pleuraient et disaient aux passants : C'est une femme de notre communauté que nous enterrons, priez s'il vous plait. Ils portaient tous, sous leurs habits, des armes, et ils en avaient aussi pour leurs camarades qui étaient emprisonnés. Arrivés sur la place du château, à l'heure de la prière de midi, alors que l'entrée du palais de Mançour n'était gardée que par un petit nombre d'hommes, ils se dirigèrent vers la prison, rejetèrent la civière, enfoncèrent la porte, délivrèrent leurs camarades, auxquels ils donnèrent des armes, et barricadèrent ensuite toutes les portes, pour empêcher les troupes de pénétrer. Mançour fit fermer le palais et demanda un cheval, pour aller chercher des troupes, mais on ne trouva pas de cheval, parce que l'écurie était en dehors du château. Depuis cet événement, Mançour fit toujours tenir un cheval sellé à la porte de son palais, et cette coutume s'est perpétuée jusqu'à ce jour. Tous les califes de la maison d''Abbâs et tous les rois l'ont trouvée excellente et l'ont maintenue. Mançour donc, ne pouvant avoir de cheval, ordonna aux personnes qui se trouvaient dans le palais de monter sur la terrasse et de crier au secours, afin que l'armée de Koufa pût accourir. Les émeutiers

entouraient le château, au nombre d'environ cinq cents hommes. 'Othmân, fils de Nehîk, capitaine des gardes, fut tué. Le calife se croyait perdu.

Ma'n, fils de Zâïda, homme généreux et brave, plein d'honneur et de vertu, avait rempli sous les Omayyades, pendant douze ans, les fonctions de gouverneur du Yemen. [Comme il avait pris part à la résistance d'Ibn-Hobaïra,] il se tenait caché, et malgré toutes les tentatives de Mançour, qui avait fait proclamer sa grâce, afin de le faire sortir de sa retraite, il ne se montra point et continua à demeurer dans la maison d'Abou'l-Khacîb, serviteur de Mançour. Or, ce jour-là, lorsqu'il apprit que 'Othmân, fils de Nehîk, avait été tué, que les gardes du calife étaient repoussés et que les Râwendiens étaient sur le point de s'emparer de la personne de Mançour, Ma'n se dit en lui-même qu'il n'y avait plus lieu d'hésiter. Il prit ses armes, sortit seul et se jeta sur les Râwendiens qui, au nombre d'environ six cents hommes, occupaient la porte du palais, laquelle allait bientôt céder à leurs efforts; il en tua une cinquantaine et repoussa les autres. Ceux-ci croyaient que Ma'n était venu par la porte du château, que les troupes auraient réussi à ouvrir, et ils abandonnèrent le palais. Alors les gardes qui s'étaient enfuis revinrent, se rallièrent autour de Ma'n et prirent position à la porte du palais. Mançour, en apprenant ce que Ma'n, fils de Zâïda, venait de faire, versa des larmes et dit : Ma'n est un héros persan des plus nobles ; c'est un homme fidèle et brave; il a été fidèle à 'Omar, fils de Yezîd, jusqu'à la mort. Je rends grâces à Dieu qu'il m'ait sauvé par lui et que je n'en aie l'obligation à aucun autre. Le calife fit ensuite ouvrir la porte, afin de sortir lui-même. On lui amena un cheval qu'on avait trouvé dans le château. Lorsque Ma'n l'aperçut, il se prosterna devant lui et baisa la terre. Mançour lui dit : Bravo, bravo, père de Walîd! Loué soit Dieu

qui t'a choisi comme instrument de ce succès! Que Dieu me soit en aide pour te récompenser selon ton mérite! Ma'n se releva et se tint debout auprès du calife. Les Râwendiens coururent de la porte du palais à la porte du château, espérant qu'elle fût ouverte; mais les deux portes étaient fermées, et chacune était gardée, à l'intérieur, par cent hommes. Alors ils revinrent à la porte du palais et, apercevant le calife en personne, ils chargèrent le groupe qui l'entourait. Mançour dit à Ma'n : Père de Walîd, ils reviennent! Ma'n se jeta sur eux, en fit tomber quatre et repoussa les autres. Puis il saisit les brides du cheval du calife et le ramena en arrière, en disant : Prince des croyants, rentre au palais; car tu n'as ni heaume, ni cuirasse, tu pourrais être atteint par une flèche, et alors tous mes efforts seraient perdus. Il me reste encore quelque chose à faire; je vais chercher à les repousser de la porte, afin de faire entrer les troupes, et il n'en échappera pas un seul. Mançour rentra dans le palais et en ferma la porte. Ma'n attaqua les Râwendiens et les chargea à diverses reprises, tantôt seul, tantôt avec les gardes, jusqu'à ce qu'il parvînt à l'une des portes, qu'il ouvrit : les troupes entrèrent et mirent le sabre à la main. Les Râwendiens, qui ne trouvèrent aucune issue, furent tués jusqu'au dernier. Mançour sortit alors, monta sur son cheval, et passa sur les corps inanimés des révoltés; puis il dit : Voyez où est Ma'n, appelez-le. Ma'n avait disparu, et on ne le trouva point.

Sur ces entrefaites, la nuit était venue, et on était à l'heure de la prière du coucher. Les troupes, après avoir fermé les portes, se retirèrent, et le calife rentra au palais, afin de rompre le jeûne; (car cet événement eut lieu au mois de ramadhân;) il n'avait pas pu manger plus tôt, aussi longtemps qu'il y eut encore à craindre quelque danger. On se mit à table, et au moment où l'on apporta les mets, Mançour dit à Abou'l-Kha-

cîb, qui se trouvait présent : Va chercher Ma'n. Abou'l-Khacîb répondit qu'il ne savait pas où il était. — Oh Dieu, s'écria le calife, après ce qu'il a fait aujourd'hui, il faut qu'il vienne! Va, dis-lui de ma part : Je ne mangerai pas, avant que tu ne sois venu ici ; car sans toi, je n'aurais plus jamais mangé. Et si tu ne viens pas ce soir, je ne mangerai rien jusqu'à demain. Abou'l-Khacîb se rendit auprès de Ma'n et l'engagea à le suivre. Lorsque Ma'n arriva au palais, le calife le fit asseoir à table, à côté de lui, à sa droite. Le lendemain il lui fit donner dix mille dirhems (Mançour était le plus avare de tous les califes de la famille d''Abbâs; les dons et gratifications qu'il accordait étaient habituellement de cent ou de deux cents dirhems et ne dépassaient jamais la somme de mille dirhems), et le nomma gouverneur du Yemen. Ma'n occupa ce poste pendant cinq ans. Les habitants du Yemen l'accusèrent ensuite de concussion. En effet, il n'y avait pas parmi les Arabes d'homme plus libéral que Ma'n; souvent il donnait pour une seule pièce de vers dix mille dirhems ou dix mille dînârs, et il faisait des présents par sommes de dix mille, de vingt mille et même de cent mille. Les habitants du Yemen, qui étaient venus porter plainte auprès du calife, dirent : C'est à nous qu'il prend ces sommes énormes qu'il prodigue. Mançour répondit : Vous avez raison; en prodiguant l'argent comme il fait, il est impossible qu'il reste dans la voie de la justice. Et il destitua Ma'n. Mançour répétait souvent qu'il n'avait jamais regardé Ma'n, sans songer à l'affaire de Hâschimiyya et sans se sentir humilié devant lui. Quelques années après, Mançour, un jour, étant seul, songea à Ma'n, contre lequel il était très-irrité. Alors son chambellan lui annonça que Ma'n était à la porte. Le calife le fit entrer et lui dit d'un ton de colère : Fils de Zâïda, je ne doute point que tout ce que les habitants de Yemen ont dit relativement à tes exactions ne soit vrai! Ma'n répon-

dit : Prince des croyants, quelle est la preuve qui est venue confirmer ces accusations? Le calife dit : Ta manière de prodiguer follement l'argent te force nécessairement à le prendre aux musulmans. — Prince des croyants, répliqua Ma'n, en quelle circonstance l'ai-je prodigué follement, ou donné quand il ne le fallait pas? — Tu donnes à un poète mille dînârs pour un vers, sachant qu'il contient un mensonge. — Lequel? — Celui-ci :

« Ma'n, fils de Zâïda, par lequel les Sassanides voient augmenter leur noblesse... »

Or tu sais que les Sassanides n'ont rien de commun avec toi, ni toi avec eux. Y a-t-il quelque chose de plus faux? — Prince des croyants, reprit Ma'n, ce n'est pas pour ce vers mensonger que j'ai donné une gratification au poète; c'est pour deux autres vers du même poème, qui valaient bien mille dînârs. Il m'avait adressé ces paroles :

« Tu n'as pas cessé, à la journée de Hâschimiyya, de protéger avec ton sabre le calife, etc. »

Qu'en dis-tu, prince des croyants; le poète a-t-il menti? Les choses ne se sont-elles pas passées ainsi? Mançour baissa la tête, la honte fit couler la sueur de son front et il se mordit la langue; ensuite il dit : Oui, père de Walîd, que Dieu te bénisse! Et ce jour-là, le calife invita Ma'n à prendre place dans son cercle.

On raconte que Mançour disait : J'ai commis, dans ma vie, trois fautes. J'ai fait mourir Abou-Mouslim, ce qui était une faute; car si je l'avais laissé vivre, il aurait pu m'être utile. La seconde faute était mon voyage de la Mecque en Syrie et mon séjour dans cette province pendant six mois; car si un seul Khâridjite s'était révolté en 'Irâq, pendant mon absence, toute cette contrée l'aurait suivi, et l'empire était perdu pour moi.

Enfin la troisième faute que j'ai commise, c'est d'être sorti, à la journée de Hâschimiyya, sans casque, ni cuirasse; Ma'n, en me ramenant, m'a sauvé des Râwendiens.

CHAPITRE LXXXVI.

CAMPAGNE DE MAHDÎ, FILS DE MANÇOUR, CONTRE 'ABDOU'L-DJABBAR, DANS LE KHORASAN.

Après l'affaire des Râwendiens, Mançour [envoya dans le Khorâsân] son fils Mo'hammed, à qui il donna le surnom de Mahdî, en le désignant comme son successeur au trône. Mo'hammed et Ibrâhîm, les fils d''Abdallah, fils de 'Hasan, [fils de 'Hasan], fils d''Alî, fils d'Abou-Tâlib, s'étaient élevés comme prétendants et faisaient en secret de la propagande dans le 'Hedjâz et dans le Khorâsân. 'Abdou'l-Djabbâr, fils d''Abd-er-Ra'hmân, qui avait remplacé Abou-Dâoud dans le gouvernement du Khorâsân, ayant écrit à Mançour qu'il avait trouvé dans cette province un grand nombre de gens qui, en secret, reconnaissaient un imâm de la famille d''Alî, Mançour lui avait ordonné de les faire mourir, et 'Abdou'l-Djabbâr avait exécuté cet ordre. Or ces gens étaient tous partisans de Mo'hammed, fils d''Abdallah. Mo'hammed et Ibrâhîm avaient commencé leur propagande dès l'avénement des Abbasides au trône, et même avant cette époque. Du temps de Saffâ'h, Mançour avait voulu arrêter les deux fils d''Abdallah, mais ils s'étaient cachés, et Mançour avait dit à Saffâ'h : Finis-en d'abord avec les Omayyades, qui se montrent au grand jour, nous nous tournerons ensuite vers les fils de 'Hasan qui sont cachés. En conséquence, ils cessèrent de les rechercher,

quoiqu'ils fussent informés de leurs menées. Lorsque Mançour monta sur le trône, il ne réussit pas davantage à s'emparer de leurs personnes. Plus tard, après sa victoire sur son oncle 'Abdallah, fils d''Alî, et après la mort d'Abou-Mouslim, il n'eut d'autre pensée que celle de saisir Mo'hammed et Ibrâhîm. En 140, lors de son pèlerinage, étant à Médine, il fit arrêter leur père 'Abdallah et tous les membres de leur famille, contre lesquels il prit des mesures de rigueur; mais il ne parvint pas à découvrir la retraite de Mo'hammed et d'Ibrâhîm. Le récit de ces événements sera rapporté plus loin dans un chapitre spécial. Mo'hammed, fils d''Abdallah, avait pris le surnom de Mahdî; il disait à ses adhérents qu'il était le *Mahdî de la famille de Mo'hammed,* et que son frère Ibrâhîm était le *Hâdî*. Or, lorsque Mançour fit reconnaître son fils comme son successeur au trône, il lui donna également le surnom de Mahdî, disant : C'est mon fils et non le fils d''Abdallah-ben-'Hasan, qui est le *Mahdî de la famille de Mo'hammed*.

Mançour, ayant donné à 'Abdou'l-Djabbâr l'ordre de mettre à mort les adhérents de la famille d''Alî dans le Khorâsân, fut ensuite informé qu''Abdou'l-Djabbâr avait tué beaucoup de partisans de la famille d''Abbâs, tant de l'armée que de la population civile. Le calife, sous le coup de cette grave nouvelle, dit à son secrétaire Abou-Ayyoub : Tu vois que 'Abdou'l-Djabbâr fait mettre à mort mes partisans? Je suis certain qu'il veut se révolter contre mon autorité, et je crains que, si je le rappelle, il ne refuse de revenir. Que faut-il faire? Abou-Ayyoub répondit : Prince des croyants, cherche à lui enlever l'armée, afin qu'il reste isolé; tu le destitueras ensuite, et il sera bien obligé de se présenter. — Comment y parviendrai-je? demanda le calife. Abou-Ayyoub reprit : Il faut annoncer publiquement que tu as l'intention d'entreprendre une campagne et ordonner à l'armée

de faire ses préparatifs de départ. Écris ensuite à 'Abdou'l-Djabbâr que tu veux envahir le pays de Roum et ordonne-lui de t'envoyer dans l''Irâq toutes les troupes du Khorâsân. Il faut lui désigner nominativement les chefs et les hommes qu'il devra envoyer, en relevant les noms dans les rôles de l'armée, afin qu'il n'envoie point des hommes du peuple, en gardant l'armée régulière. Quand ces troupes seront arrivées, appelle-le à la cour. Mançour fit ainsi; mais 'Abdou'l-Djabbâr lui répondit une lettre dans laquelle il était dit : Le Khorâsân est constamment exposé aux incursions des Turcs. Si l'armée quitte cette province, les Turcs l'envahiront et les musulmans auront à souffrir. L'armée du Khorâsân est destinée à combattre les Turcs, et celle de l''Irâq les Grecs. Chaque armée doit faire la guerre aux infidèles qui sont dans son voisinage, comme il est dit dans le Coran : « O vous qui croyez, faites la guerre à ceux d'entre les infidèles qui sont près de vous. » (Sur. IX, vers. 124.) Mançour communiqua cette lettre à Abou-Ayyoub, en lui demandant son avis. — Prince des croyants, dit Abou-Ayyoub, il nous a rendu l'affaire facile. Envoie dans le Khorâsân vingt mille hommes des troupes de l''Irâq, sur la fidélité desquels tu pourras compter, et écris-lui ceci : Tu as raison; comme les Turcs menacent la province, nous croyons plus urgent de combattre les Turcs que les Grecs; j'envoie l'armée de l''Irâq qui se joindra à celle du Khorâsân, pour marcher contre les Turcs. — Quand ces troupes seront arrivées dans le Khorâsân, rappelle-le, et s'il refuse de venir, ordonne aux chefs de l'armée de l'arrêter et de l'amener. Mançour exécuta ce plan; mais 'Abdou'l-Djabbâr lui répondit : Prince des croyants, le Khorâsân ne pourra pas entretenir une seconde armée; la province se trouverait exposée à la famine; l'armée sera obligée de s'en retourner sans avoir accompli sa mission. Abou-Ayyoub dit alors au calife : Maintenant il se met ouver-

tement en révolte. Envoie contre lui une armée commandée par un officier supérieur, qui établira son camp à Reï. Tu appelleras ensuite 'Abdou'l-Djabbâr, et s'il ne vient pas, l'armée marchera contre lui. Mançour fit partir vingt mille hommes sous le commandement de son fils Mahdî, assisté de plusieurs généraux tels que Khâzim, fils de Khozaïma, Abou'l-Khacîb, et d'autres. Mahdî vint d'abord à Reï, et de là à Nîschâpour. De cette dernière ville il détacha dix mille hommes sous le commandement de Khâzim, fils de Khozaïma, pour marcher contre Merw. Entre tous les habitants du Khorâsân, les gens de Merw-i-Roud étaient ceux qui avaient été les plus maltraités par 'Abdou'l-Djabbâr. Mille combattants de cette ville se joignirent au corps de Khâzim. Une bataille eut lieu aux portes de Merw, au mois de rabî'a premier de l'an 142. On combattit avec acharnement et il y eut, des deux côtés, un grand nombre de morts. Enfin l'armée d''Abdou'l-Djabbâr fut mise en déroute; lui-même, ses deux fils et plusieurs membres de sa famille furent faits prisonniers et emmenés à Nîschâpour. Mahdî les fit conduire par Khâzim à la cour du calife. Mançour, après avoir fait torturer 'Abdou'l-Djabbâr, jusqu'à ce qu'il eût livré tous ses biens, lui fit couper les mains et les pieds, et le fit promener sur un chameau par la ville; il le fit tuer ensuite. Quant à ses fils et ses familiers, ils furent exilés dans une île de la côte du Yemen. 'Abdou'l-Djabbâr avait occupé le poste de gouverneur du Khorâsân pendant deux ans.

En même temps qu''Abdou'l-Djabbâr se révoltait dans le Khorâsân, le sipehbed du Taberistân s'insurgea contre la domination de Mançour [de même que le prince de Demâwend]. Demâwend est un canton dans la montagne, entre Reï et le Taberistân. Mançour ne doutait point qu'ils ne fussent d'accord avec 'Abdou'l-Djabbâr. En conséquence, il écrivit à Mahdî [de marcher contre le Taberistân] quand il aurait vaincu 'Abdou'l-

Djabbâr. Il lui envoya des renforts commandés par 'Omar, fils d'al-'Alâ, général et guerrier célèbre, dont Basschâr, fils d'al-Bord, a dit dans une pièce de vers adressée à Mançour :

« ... Si le bruit des batailles t'a réveillé, envoie contre les ennemis 'Omar, et dors tranquille.

C'est un jeune homme qui ne boit l'eau que mêlée avec du sang... »

Mahdî et Khâzim restèrent à Reï, tandis que 'Omar envahissait le Taberistân, malgré les plus grands obstacles; il assiégea pendant six mois le sipehbed, qui s'était enfermé dans une forteresse. Le sipehbed [s'enfuit et se réfugia dans le Ghîlân; mais il] revint avec une nombreuse armée de Ghîlâniens, qui étaient tous païens, et s'unit au prince de Demâwend. On demanda à Mançour des renforts contre ces forces réunies des Daïlemites et des Ghîlâniens. Le calife envoya des messagers dans les deux 'Irâq, à Baçra et à Koufa, pour appeler le peuple à la guerre sainte. Cette guerre, disait-il, est plus méritoire que celle contre les Grecs; car les Ghîlâniens et les Daïlemites sont tous païens; il n'y a aucun musulman parmi eux. Il décida que toute personne qui possédait dix mille dirhems devait prendre part à la guerre. Mançour voulut se mettre lui-même à la tête des volontaires et de l'armée régulière, mais 'Omar battit les Ghîlâniens, et le départ du calife devint inutile; cependant il [envoya la nouvelle armée sous le commandement de Mo'hammed, fils de Saffâ'h, contre les Daïlemites, et Mo'hammed] vainquit l'armée des Daïlemites, en tua un grand nombre et fit beaucoup de prisonniers. Le sipehbed se retira dans le Ghîlân, où il mourut. 'Omar attaqua ensuite le roi de Demâwend et le tua; il se rendit maître de son pays, et tua un grand nombre d'habitants; puis il retourna à Reï, en emmenant beaucoup de captifs, parmi lesquels Mahdî choisit une jeune fille ghîlânienne,

qu'il nomma Schakla et qui fut la mère d'Ibrâhîm, fils de Mahdî. Ibrâhîm appela son fils Mâmoun [Ibn-]Schakla. 'Omar, fils d'al-'Alâ, avait annoncé sa victoire à Mançour, qui était venu avec son armée, du plateau de 'Holwân, et s'était avancé jusqu'à Kirmân-Schâhân. 'Omar se rendit dans cette ville. Mançour y attendit l'arrivée de Mahdî et de son armée, et retourna avec lui dans l''Irâq.

Le calife donna le gouvernement du Khorâsân à [Abou-] 'Aoun, fils d''Abdallah, qui, sous le règne de Saffâ'h, avait été gouverneur de l'Égypte. C'est cet officier qui avait pris Mo'hammed fils de Merwân.

La conquête du Taberistân eut lieu en l'an 143.

CHAPITRE LXXXVII.

MANÇOUR ET LES PETITS-FILS DE 'HASAN, FILS D''ALÎ.

Depuis que Mançour était monté sur le trône, il cherchait à découvrir le séjour de Mo'hammed et d'Ibrâhîm, fils d''Abdallah, fils de 'Hasan. Il s'adressa à leur père 'Abdallah, afin qu'il engageât ses fils à sortir de leur retraite. Il leur voulait du bien, disait-il, et désirait leur donner une position élevée. 'Abdallah répondit qu'il ne connaissait pas la retraite de ses fils. Or ceux-ci se cachaient tantôt à la Mecque, tantôt en Égypte ou dans l''Irâq, en faisant de la propagande en vue des droits de leur famille, et ils avaient des missionnaires dans le Khorâsân. Lorsque Mançour eut commencé à les rechercher avec acharnement, ils ne pouvaient plus passer deux nuits en un même endroit. Le calife envoyait chaque année à Médine un nouveau gouverneur; à chacun d'eux il donna

pour instruction d'arrêter Mo'hammed et Ibrâhîm; mais aucun ne réussit dans cette mission. 'Abdallah, leur père, répondait toujours aux instances du calife que ses fils avaient bien fait de la propagande en même temps que les Abbasides, mais que, depuis le triomphe de ces derniers, ils se tenaient tranquilles; ils redoutaient cependant le ressentiment du calife et n'osaient pas se montrer. Mançour ne croyait pas à ces protestations. Quand il fut de retour de Kirmân-Schâhân, et que les provinces de l''Irâq et du Khorâsân furent pacifiées, il n'eut d'autre préoccupation que celle d'arrêter Mo'hammed et Ibrâhîm. Il demanda conseil à Abou-Ayyoub, lui disant : Que faut-il faire pour atteindre ces fils de 'Hasan? Je suis certain, malgré les dénégations de leur père 'Abdallah, qu'ils font de la propagande en secret, et je crains qu'ils ne sortent un jour d'un coin, à la tête d'un parti, pour me causer des embarras et des difficultés graves. Je sais qu'ils vont et viennent à Médine, à la Mecque et dans toutes ces contrées, et tous ces gouverneurs que j'y envoie d'année en année ne me sont d'aucun secours et ne réussissent pas à les prendre. Abou-Ayyoub répondit : Prince des croyants, tu donnes toujours le gouvernement de Médine à de grands personnages de la famille de Hâschim. Ce sont des gens orthodoxes, d'une foi austère, parents du Prophète. Ils craignent Dieu et respectent les enfants d''Alî, les petits-enfants du Prophète. Ils savent que, si tu réussis à prendre ces deux personnes, tu les feras mourir. Quiconque porte dans son cœur la foi musulmane et l'amour du Prophète se refusera à te livrer, tout en reconnaissant qu'ils sont coupables, les descendants du Prophète, pour les voir mettre à mort. Il faut donner le gouvernement de Médine à un Bédouin sauvage, n'ayant que des notions imparfaites sur la religion, ne sachant rien de Dieu, ni du Prophète, ni de ses descendants, qui n'aura

pas peur de verser du sang et qui ne songera pas à aspirer au pouvoir. C'est un tel homme qu'il faut envoyer à Médine et lui ordonner de découvrir Mo'hammed et Ibrâhîm. Mançour approuva ce plan. Il fit appeler un Bédouin de la tribu de Morra, nommé Riyâ'h, fils d''Othmân, brave guerrier, qui connaissait à peine l'islamisme, et qui ne songeait pas au pouvoir. Le calife lui dit: Je vais t'envoyer comme gouverneur à Médine. Tu n'es pas mon parent, tu n'as aucun droit sur moi et aucune attache dans le gouvernement de ma famille. Tu n'as donc rien à réclamer de moi. Mais je te nomme à ce poste, afin que tu découvres la retraite de Mo'hammed et d'Ibrâhîm, fils d''Abdallah, fils de 'Hasan, soit à la Mecque, soit à Médine, soit dans toute autre ville où tu pourras les trouver. La ville où tu les prendras, tu en auras le gouvernement avec celui de Médine. Riyâ'h répondit: Prince des croyants, m'autorises-tu d'arrêter leur père 'Abdallah et de le torturer, afin qu'il indique l'endroit où ils sont? Le calife dit: 'Abdallah est un vieillard qu'il faut respecter. D'ailleurs il affirme par serment qu'il ignore le lieu de leur retraite. Tu dois les découvrir toi-même; car ils sont à la Mecque ou à Médine.

Riyâ'h arriva à Médine en l'an 144. Il fit appeler 'Abdallah et lui parla ainsi: Le prince des croyants m'a donné ce gouvernement, sans que j'eusse aucun droit à sa bienveillance; mais il m'a envoyé pour arrêter tes fils. Si tu ne les amènes pas, je te fais tuer. 'Abdallah répondit qu'il ignorait leur retraite. Alors Riyâ'h convoqua le peuple de Médine dans la mosquée, et parla en ces termes: Je suis venu pour arrêter Mo'hammed et Ibrâhîm. Si j'apprends que quelqu'un d'entre vous leur donne asile, je le déclare hors la loi; mais celui qui m'indiquera leur séjour, sera comblé de richesses par moi. Il insulta Mo'hammed et Ibrâhîm, les appela malfaiteurs et rebelles, et du haut de la chaire, il insulta leur mère, qui était

la fille d'Abou-'Obaïda, fils d'al-Djarrâ'h, la femme la plus noble de la Mecque et de Médine, en employant des expressions obscènes. Les habitants de Médine furent affligés par ces paroles et s'écrièrent : Dieu, Dieu ! Riyâ'h, entendant ces murmures et craignant que toute la ville ne se révoltât, descendit de la chaire et dit : J'ai parlé comme je l'ai fait, pour voir si vous en serez fâchés. Je le vois maintenant, et j'ai acquis la certitude que vous êtes leurs complices et que vous les cachez. Je vais écrire au prince des croyants pour lui demander l'autorisation de brûler votre ville et de la détruire de fond en comble, afin de vous faire périr, et eux avec vous. Il rentra à son hôtel et commença à donner la chasse à Mo'hammed et à Ibrâhîm. Les habitants de Médine, effrayés, ne les laissaient plus entrer dans leurs maisons ; ils furent obligés de quitter cette ville et de se réfugier dans le désert, ne demeurant jamais plus d'une nuit en un endroit. Riyâ'h les faisait poursuivre partout. Un jour, Mo'hammed, cheminant à pied, vit de loin les gens de Riyâ'h. Il courut sur une hauteur et entra dans une maison pour y passer la nuit. Il y était assis et tenait un enfant sur ses genoux, lorsqu'il vit arriver les soldats de Riyâ'h. Il déposa l'enfant et s'enfuit. Les soldats, ayant pénétré dans la maison, tuèrent l'enfant et sa mère. Mançour, informé des efforts que faisait Riyâ'h pour prendre les fugitifs, mit en campagne cent cavaliers bédouins, qui connaissaient bien les routes du désert et qui devaient parcourir, par groupes, le désert, le 'Hedjâz, le Yemen et l'Égypte. Les deux frères, continuellement menacés, ne savaient plus où trouver un refuge. Vers ce temps, Mo'hammed, s'étant glissé, une nuit, à Médine, dit à son père qu'il voulait se livrer lui-même à Mançour, qui le tuerait ou ferait de lui ce qu'il voudrait. Son père l'en dissuada et lui dit : Persévère, mon fils ; continue à gagner des partisans ; peut-être Dieu délivrera-t-il le peuple par ta main.

Mançour, de plus en plus exaspéré, dit à Abou-Ayyoub : Que faire? Je crois qu'il faudra arrêter leur père 'Abdallah, comme l'a voulu Riyâ'h, afin de le forcer à dénoncer leur retraite. Abou-Ayyoub répondit : 'Abdallah prétend qu'ils ont cessé de faire de la propagande. Il faut savoir si cela est vrai ou non. Si cela est vrai, s'ils ne cherchent pas à gagner des partisans, le prince des croyants sera en paix, et il n'y aura plus lieu de les poursuivre. — Tu as raison, répliqua le calife. En conséquence, il fit venir un homme du Khorâsân, nommé 'Oqba, qui parlait également le persan et l'arabe, et lui dit : Lorsque je me trouvai avec Mo'hammed et Ibrâhîm à la Mecque, j'ai su qu'ils faisaient de la propagande, qu'ils avaient envoyé des missionnaires dans le Khorâsân et à Nîschâpour et qu'ils y avaient des partisans, qui leur envoyaient comme cadeaux de ces belles étoffes du Kouhistân et de Nîschâpour. Prends les étoffes que voici, et rends-toi à Médine ; demande un entretien particulier à 'Abdallah et dis-lui que tu viens du Khorâsân de la part des partisans de son fils Mo'hammed l'Imâm, pour lui remettre des étoffes et que tu le pries de les lui envoyer. Si alors 'Abdallah te fait mauvais accueil, retire-toi ; mais va le trouver un autre jour et insiste tant, qu'il les accepte et qu'il promette de les envoyer à l'Imâm. 'Oqba partit pour Médine, vint trouver 'Abdallah et lui communiqua le message. 'Abdallah repoussa d'abord ses ouvertures. 'Oqba se retira et attendit un mois, jusqu'à ce qu'il fût devenu plus familier avec 'Abdallah. Celui-ci lui dit alors de lui apporter les étoffes. C'étaient des étoffes très-fines et fort belles du Kouhistân et de Nîschâpour. 'Oqba les lui apporta. 'Abdallah, en le congédiant, lui dit : Va et dis-leur que l'Imâm les salue, qu'il leur recommande de persévérer et d'attendre le moment de se déclarer ; que ce moment est proche, et que le soulèvement aura lieu dans l'espace d'une année. 'Oqba le quitta et alla

rendre compte de sa mission à Mançour, qui acquit ainsi la certitude que les fils d''Abdallah faisaient de la propagande.

Mo'hammed et Ibrâhîm, continuellement chassés d'un lieu à l'autre et menacés, sentirent le danger de rester ensemble et se dirent qu'ils feraient bien de se séparer, afin que, si l'un d'eux venait à être pris, l'autre restât libre. Alors Mo'hammed envoya son frère à Baçra, pour y gagner des partisans; il envoya son fils 'Alî en Égypte, et lui-même parcourait le 'Hedjâz et l'Irâq. 'Alî devint bientôt le centre des réunions des partisans de son père qui lui dirent : Si ton père ne peut pas lever l'étendard de la révolte dans le 'Hedjâz, inaugure, toi, le mouvement en Égypte. Le gouverneur d'Égypte, Yezîd, fils de 'Hâtim, ayant eu connaissance de ces projets et du séjour d''Alî, pénétra à l'improviste dans sa maison, tua les amis qu'il y rencontra et arrêta 'Alî, qu'il fit conduire, chargé de chaînes, à Mançour. 'Alî fut amené en présence du calife peu de temps après le retour de 'Oqba de Médine. Mançour le fit mettre à la question et obtint de lui l'aveu qu'il avait été envoyé en Égypte par son père Mo'hammed, pour y faire de la propagande. Interrogé s'il y avait des partisans de Mo'hammed à Koufa, 'Alî répondit qu'il ne les connaissait pas tous, mais qu'il en connaissait deux dont il révéla les noms. Mançour fit arrêter ces deux personnes, les fit torturer et ensuite mettre à mort. Quant à 'Alî, il fut gardé en prison.

Le calife résolut ensuite de faire incarcérer 'Abdallah. Mo'hammed et Ibrâhîm pensaient que Mançour, à cause de l'âge et du caractère vénérable de leur père, n'oserait pas le faire mettre en prison. Mançour, de son côté, craignait que, s'il ordonnait par lettre à Riyâ'h de le faire arrêter, la ville de Médine ne se révoltât. Il prit donc le parti de se rendre lui-même à Médine. Quand il fut arrivé dans cette ville, les principaux habitants vinrent lui présenter leurs hommages, et parmi eux 'Abdallah,

fils de 'Hasan. Mançour le fit asseoir à ses côtés. 'Oqba, qui avait apporté à 'Abdallah les étoffes dont nous avons parlé, se trouvait présent. Le calife dit alors à 'Abdallah : Père de Mo'hammed, pourquoi n'amènes-tu pas Mo'hammed et Ibrâhîm? 'Abdallah répondit: Prince des croyants, je ne sais pas où ils sont; ils n'osent pas se montrer devant le prince des croyants. — Comment se fait-il donc, reprit le calife, qu'ils font de la propagande partout où ils vont, et que l'on m'a amené d'Égypte 'Alî, fils de Mo'hammed, qui a avoué y avoir été envoyé par son père? 'Abdallah répondit: 'Alî est un enfant, qui n'a pas pu supporter la torture et qui a menti en disant des choses que tu désirais entendre. Mançour fit alors avancer 'Oqba, qui dut répéter, en face d''Abdallah, tout ce qui s'était passé entre eux. 'Abdallah, voyant que 'Oqba avait été l'agent de Mançour, fut effrayé; il se leva, puis s'assit devant Mançour et dit: Grâce, ô prince des croyants! Le calife répliqua : Que Dieu me refuse sa grâce, si je te fais grâce! Et il donna l'ordre de le conduire en prison. Aucun habitant de la ville n'osa dire un mot. Avant de partir, pour accomplir le pèlerinage, le calife dit à Riyâ'h: Il faut, quand je reviendrai, que tu aies incarcéré tous les membres de la famille de 'Hasan, fils d''Alî, que tu pourras saisir à Médine, grands et petits.

Riyâ'h exécuta les ordres du calife. Il fit mettre en prison et charger de chaînes tous les membres de la famille de 'Hasan, au nombre de douze personnes. 'Abdallah, fils de 'Hasan, qui était le chef de la famille, eut une chaîne plus lourde. Mo'hammed l'Imâm avait pour femme Roqayya, fille [de Mo'hammed, fils] d''Abdallah, fils d''Amr, fils d''Othmân, fils d''Affân. Riyâ'h fit arrêter ce Mo'hammed et lui dit: Tu sais où est Mo'hammed! — Non, répondit Mo'hammed-ben-'Abdallah. — Tu le sais certainement, reprit Riyâ'h; car ta fille est sa femme, et s'il ne vient pas la voir toutes les nuits, il vient

au moins de temps en temps, et quand il vient, tu le sais et ta fille le sait! — Je jure, s'écria Mo'hammed, que je ne le sais pas! Riyâ'h dit: Depuis que nous cherchons Mo'hammed, as-tu jamais vu ta fille vêtue d'une robe de couleur et les mains teintes? — Oui, répondit Mo'hammed-ben-'Abdallah. — Eh bien, cela prouve que Mo'hammed vient la trouver; car autrement elle ne se parerait pas, ou si elle le faisait, elle serait une courtisane. Mo'hammed-ben-'Abdallah répliqua: N'insulte pas les petits-enfants du Prophète; car nous descendons de sa fille Roqayya, qui était la femme d''Othmân, fils d''Affân; c'est Dieu lui-même qui a affirmé la pureté de la famille du Prophète! Riyâ'h dit: Je ne comprends pas ce que tu dis. Amène Mo'hammed ou je te fais mettre à mort! Et il le fit conduire en prison et charger de chaînes.

Mançour, à son retour du pèlerinage, ne vint pas à Médine. Riyâ'h alla le trouver à la station de Rabadsa et lui rendit compte de la manière dont il avait exécuté ses ordres. Le calife fut satisfait et dit de lui envoyer tous les prisonniers. Riyâ'h retourna à Médine, les fit charger sur des chameaux, comme des captifs, à peine vêtus, la tête nue et des chaînes aux pieds; quelques-uns d'entre eux avaient un carcan au cou, à savoir Mo'hammed l''Othmanien; 'Alî, fils de 'Hasan, et Mo'hammed, fils d'Ibrâhîm, qui était le plus jeune de tous, beau et brillant comme une perle et que l'on appelait « le petit *Dîbâdj* ». Quand on les transportait ainsi de l'hôtel du gouvernement au marché, les habitants, hommes et femmes, pleuraient et invoquaient Dieu; on maudissait Mançour et on disait du bien des Omayyades. Les prisonniers furent conduits au pavillon de Mançour, et on les laissa à la porte, ce jour et la nuit suivante, surveillés par des gardes qui ne leur donnaient ni à boire ni à manger et qui ne leur permettaient pas d'accomplir la prière. Le lendemain,

Mançour fit amener d'abord 'Abdallah, père de Mo'hammed l'Imâm, et l'insulta grossièrement, lui et sa mère. 'Abdallah dit : Ô Abou-Dja'far, à laquelle de mes aïeules s'adresse ton insulte? Est-ce à la mère d'Is'hâq, la fille de Tal'ha, ou à Fâtima, la mère de 'Hosaïn et fille de l'apôtre de Dieu, ou à Khadîdja, fille de Khowaïlid? Mançour dit : Où sont tes fils Mo'hammed et Ibrâhîm? — Je l'ignore, répliqua 'Abdallah.— Par Dieu, s'écria le calife, s'ils se trouvaient sous mon pied, je les écraserais sous tes yeux ! Il donna ensuite l'ordre de le frapper. 'Abdallah perdit connaissance et on le traîna par les pieds hors de l'appartement. Quand il eut repris ses sens, à la porte du pavillon, sa langue, desséchée par la soif, sortait de sa bouche, ses pieds étaient enchaînés et ses mains attachées au cou. Il demanda à boire; mais personne n'osa lui donner de l'eau. Il fut près de rendre l'âme et il s'écria : Musulmans, n'y a-t-il donc personne qui veuille faire l'aumône d'un peu d'eau à un petit-fils du Prophète? Un Bédouin lui donna alors à boire.

Le calife fit ensuite amener le frère d''Abdallah, 'Ali, fils de 'Hasan, le plus âgé et le plus respecté de la famille. Lui aussi avait un carcan au cou. Mançour le fit battre de coups de fouet et jeter dehors. Puis vint Mo'hammed, fils d'Ibrâhîm, fils de 'Hasan. Le calife lui dit : C'est toi qu'on appelle « le petit *Dîbâdj* »? Après l'avoir fait battre, il donna l'ordre d'introduire Mo'hammed, fils d''Abdallah, de la famille d''Othmân, qu'il apostropha en ces termes : Coquin, tu m'as prêté serment et tu m'as trahi! Tu as donné ta fille à mon ennemi! Ne savais-tu pas qu'il n'est pas permis de s'allier à l'ennemi de l'Imâm? Et il le livra à l'exécuteur, qui commença à le fustiger. Mo'hammed lui dit : Malheur à toi, ne me frappe pas au visage, car ce visage, qui vous est indifférent, est en honneur auprès de Dieu et auprès du Prophète! — Frappe

la tête et le visage! cria Mançour. Il fut fait ainsi. L'œil droit de Mo'hammed, atteint par le bout de la baguette, sortit de son orbite et pendait sur la joue. Après cette exécution, le calife confia les prisonniers à un de ses généraux qui avait sous ses ordres cinq cents hommes, et lui dit de les conduire à Koufa, en ayant soin de laisser toujours l'espace d'une station entre eux et lui, Mançour. Il lui recommanda en outre de charger ceux des prisonniers qui n'en avaient pas encore, d'un carcan de bois à deux trous, par l'un desquels on passerait la tête, par l'autre les mains. Il se mit en route, le même jour, à l'heure de la prière de l'après-midi. Lorsque la litière dans laquelle se trouvaient, d'un côté le calife, de l'autre Rabî'a, vint à passer à la porte du pavillon, où étaient les prisonniers, 'Abdallah, père de Mo'hammed, s'écria : Ô Abou-Dja'far, nous n'avons pas traité, à la journée de Bedr, vos prisonniers comme vous nous traitez! Il faisait allusion à 'Abbâs, fils d''Abdou'l-Mottalib, qui, étant incrédule, avait été fait prisonnier par 'Ali. Mançour se pencha hors la litière et cracha à la figure d''Abdallah, en disant : C'est ainsi que Dieu crache sur les habitants de l'enfer! Et il continua sa route.

Le lendemain, le général se mit en marche avec les prisonniers. Mais avant le départ, 'Abdallah reçut de son fils Mo'hammed, qui alors était caché à Médine, le message suivant: Cette persécution de notre famille dure trop longtemps déjà. D'ailleurs je ne sais pas si jamais nous pourrons espérer réussir. De plus, que ferais-je du pouvoir, si j'avais perdu mon père, mon oncle et tous mes parents? Je veux, si tu consens, me livrer à Mançour, afin qu'il vous mette en liberté; qu'il fasse de moi ce qu'il voudra; car il vaut mieux qu'il tue un seul d'entre nous, que toute la famille. 'Abdallah s'opposa à ce projet et fit dire à Mo'hammed : Persévère dans ton entreprise; nous supporterons en patience notre malheur. Peut-être

Dieu te fera-t-il triompher; quand le moment sera venu d'agir, tu atteindras ton but, ou tu mourras honorablement. Actuellement, que tu sortes de ta retraite ou que tu n'en sortes pas, il n'y a pas à espérer que l'on nous rende la liberté. Arrivés à Koufa, les prisonniers furent internés dans le château de Hâschimiyya. L'année suivante, Mançour fit mettre à mort 'Alî, fils de Mo'hammed, qui avait été arrêté en Égypte. Il le fit tuer à coups de fouet. 'Abdallah, fils de 'Hasan, fut tué après lui; 'Alî, fils de 'Hasan, fut étranglé; Mo'hammed, fils d'Ibrâhîm, fut placé vivant dans un réduit que l'on mura ensuite. Mo'hammed, fils d''Abdallah, l'Othmânide, eut la tête tranchée. Les autres moururent en prison.

Abou-'Aoun, gouverneur du Khorâsân, annonça à Mançour que les partisans de Mo'hammed, fils d''Abdallah, devenaient de plus en plus nombreux dans sa province et qu'un soulèvement était à craindre. Mançour lui répondit : Annonce-leur que j'ai tué Mo'hammed, fils d''Abdallah, afin qu'ils ne se jettent pas inutilement dans une lutte pour un Imâm qui n'existe pas. Comme les habitants du Khorâsân ne voulurent pas croire à cette affirmation, Mançour fit trancher la tête à Mo'hammed, fils d''Abdallah, l'Othmânide, dans sa prison, et envoya cette tête par dix officiers du Khorâsân à Abou-'Aoun. Ces officiers, arrivés dans le Khorâsân, affirmèrent par serment que c'était la tête de Mo'hammed, fils d''Abdallah, sans dire qu'il s'agissait de Mo'hammed l''Othmânide. Alors les habitants du Khorâsân crurent que Mo'hammed l'Imâm était mort, et ils le pleurèrent.

Mo'hammed, en apprenant la mort de son père, résolut de prendre les armes. Dans cette même année, il leva l'étendard de la révolte à Médine, et son frère Ibrâhîm à Baçra.

CHAPITRE LXXXVIII.

RÉVOLTE DE MO'HAMMED, FILS D''ABDALLAH.

Mo'hammed-ben-Djarîr rapporte : Mo'hammed, fils d''Abd-allah, avait envoyé son frère Ibrâhîm à Baçra pour y enrôler des partisans et pour y demeurer jusqu'au moment où il lui ferait connaître qu'il allait se déclarer ouvertement. Après l'assassinat de son père, au commencement de l'année [145], Mo'hammed fit dire à Ibrâhîm qu'il avait résolu de lever l'étendard de la révolte, à Médine, dans la nuit du dimanche, premier jour du mois de redjeb, et il l'engagea à commencer, le même jour, le mouvement à Baçra. Peu de temps avant l'époque fixée pour le soulèvement, Ibrâhîm tomba malade, et se voyant empêché d'agir, il expédia à Médine les armes et les chameaux qu'il avait réunis. Mo'hammed, au jour indiqué, avertit ses adhérents, et leur recommanda de se réunir en armes, à Madsâr, village situé à une parasange de Médine. — Il s'y rendit lui-même à l'heure de la prière du soir. Riyâ'h, le gouverneur de Médine, qui avait été informé de ces projets, sortit également de Médine, afin de surprendre les conjurés. Ceux-ci, qui n'avaient pas encore dépassé l'enceinte de la ville de Médine, voyant venir de loin le gouverneur, entrèrent dans un enclos, dont ils fermèrent la porte. Riyâ'h passa outre, sans les apercevoir, et ne trouvant personne à Madsâr, il retourna à Médine; car il ne voulut pas laisser la ville sans garnison pendant la nuit. Rentré dans l'hôtel du gouvernement avec ses troupes, il fit soigneusement fermer et garder la porte de la prison et attendit. Vers minuit, comme personne ne venait les attaquer, les soldats quittèrent leurs postes et allèrent

se reposer. Cependant Mo'hammed et ses compagnons, après le départ de Riyâ'h, étaient sortis de l'enclos et s'étaient rendus à Madsâr. Mo'hammed avait avec lui un de ses fils, nommé 'Hosaïn. Les conjurés, qui étaient tous à pied, sauf Mo'hammed (qui montait un âne de couleur noire), rentrèrent dans la ville vers l'aurore, et poussèrent leur cri de ralliement : « Victoire de Mahdî ! » Les gens de Riyâ'h, entendant ces cris, s'enfuirent. Mo'hammed et ses compagnons pénétrèrent dans l'hôtel du gouvernement. Riyâ'h demanda grâce pour sa vie, puis, ayant été enchaîné sur l'ordre de Mo'hammed, il dit : Fils de l'apôtre de Dieu, agis envers moi selon la dignité de ton caractère ; moi, j'ai agi conformément au mien. Mo'hammed fit délivrer Mo'hammed, fils de Yezîd, fils de Khâlid, al-Qasrî, et son frère Nodsaïr, fils de Yezîd, fils de Khâlid, qui étaient en prison, et leur confia la garde de Riyâ'h. Celui-ci ne cessait de l'implorer. Mo'hammed lui dit : Quand tu étais en état de pratiquer le bien, tu ne l'as pas fait ; maintenant que tu es dans le malheur, sache au moins le supporter. Le lendemain, les habitants de Médine se rassemblèrent dans la mosquée, et Mo'hammed les harangua du haut de la chaire du Prophète. Quoiqu'il sût manier le langage avec beaucoup d'élégance, quand il parlait, sa langue s'embarrassait. Il les invita à lui prêter le serment d'hommage et à répudier les Abbasides, et il ajouta : Ils croient que je ne trouverai d'autres partisans que ce petit nombre de gens de Médine. Mais j'ai des adhérents qui m'ont prêté serment, dans chaque ville où il y a des musulmans ! Quelques personnes de Médine lui prêtèrent serment ; mais aucun habitant notable. Deux ou trois jours après, les Médinois consultèrent Mâlik, fils d'Anas, docteur de la loi et Imâm du 'Hedjâz, sur le parti qu'ils devaient prendre. Ils lui dirent : Ce Mo'hammed nous demande le serment ; mais nous sommes liés par le serment que nous avons prêté à Mançour. Mâlik

répondit : C'est par contrainte que l'on a prêté serment à Mançour; ce serment est nul. Alors tous les habitants de Médine prêtèrent à Mo'hammed le serment d'hommage, sauf cinq personnages des premiers de la ville, qui s'enfermèrent dans leurs maisons; l'un d'eux était Mo'hammed, fils d''Abdou'l-'Azîz, fils d''Abdallah, fils d''Omar, fils d'al-Khattâb, et un autre Khobaïb, fils de Thâbit, [fils d''Abdallah, fils de Zobaïr]. Mâlik, appelé par Mo'hammed, et invité à prêter serment, dit : Ne me demande pas cela; il suffit que j'engage les autres à le faire. Mo'hammed n'insista pas, et Mâlik se retira dans sa maison, dont il fit fermer la porte. Mo'hammed s'empara du trésor public et distribua l'argent à ses troupes. Il nomma 'Abdallah, fils de Dja'far, fils d''Abd-er-Ra'hmân, chef du bureau des distributions; 'Abdou'l-'Azîz, fils de Mottalib, fils d''Abdallah, al-Makhzoumî, premier juge de Médine, et 'Othmân ibn-'Omar ben-al-Khattâb chef de la police. Il envoya à la Mecque, pour en prendre le gouvernement, 'Hasan, fils de Mo'âwiya.

Pendant que ces événements s'accomplissaient à Médine, Mançour se trouvait dans les parages où s'élève aujourd'hui Baghdâd, ville qu'il faisait construire à cette époque. Un homme de Médine, de la famille d'Owaïs al-'Âmirî, monté sur une chamelle de course, se rendit à Baghdâd et informa le calife de ce qui venait d'arriver. Il avait parcouru en neuf jours un espace de vingt journées de marche. Mançour lui demanda s'il avait été personnellement témoin de la révolte de Mo'hammed. L'homme de Médine répondit qu'il l'avait vu et entendu haranguer le peuple du haut de la chaire du Prophète. Et il lui répéta les paroles que Mo'hammed avait prononcées. — Où était Riyâ'h? demanda de nouveau le calife. — Il avait été mis en prison. — Et quels sont ceux qui lui ont prêté serment? — Tous les habitants de la ville, sauf cinq personnes. Mançour, entendant les noms de ces cinq personnes, dit :

Ce sont les principaux habitants de Médine; s'il n'a pas ceux-là pour lui, il n'a rien. Il demanda ensuite au messager en combien de temps il avait accompli son voyage. — En neuf jours, répliqua le Médinois. Mançour lui fit donner neuf mille dirhems. Le lendemain, il retourna avec sa suite à Koufa, convoqua le peuple dans la mosquée et le harangua. Il dit : Mo'hammed, fils d''Abdallah, s'est révolté à Médine, ou plutôt je l'ai amené à lever l'étendard de la révolte et à venir au-devant de nos armes, pour qu'il trouve sa perte. Préparez-vous à marcher contre lui. En effet, depuis longtemps j'avais employé tous les moyens pour le faire sortir de sa retraite, j'avais envoyé des généraux et des troupes pour le faire rechercher, et je n'avais pas réussi ! Mançour fit ensuite demander conseil à son oncle 'Abdallah, fils d''Ali, qu'il détenait en prison et qui se distinguait parmi tous les membres de la famille d''Abbâs, par son jugement et sa sagacité. 'Abdallah dit : Un prisonnier a le jugement entravé. Donne-moi la liberté, alors mon jugement sera libre. Mançour lui fit répondre : Non, par Dieu, je ne te rendrai pas la liberté ! Après ce que tu as fait, tu peux être heureux d'avoir conservé la vie et d'être appelé « l'oncle du prince des croyants » ! Alors 'Abdallah lui fit dire : Voici les mesures que tu dois prendre : Il ne faut pas que tu quittes Koufa; il faut y mettre une garnison; choisis dans l'armée de l''Irâq les troupes sur la fidélité desquelles tu puisses compter. Appelle ensuite des troupes de la Syrie; fais venir Salm, fils de Qotaïba, de Reï, et donne-lui le commandement de l'armée. [Sois généreux envers les soldats;] car ton défaut c'est l'avarice; tu ne payes pas largement les troupes pour gagner leur affection. Mançour rassembla une armée, en faisant venir des troupes de tous côtés, et appela Salm de Reï.

Avant de faire partir l'armée, Mançour adressa à Mo'hammed une lettre. Mo'hammed lui fit une réponse, et le calife lui

écrivit de nouveau. Ces trois lettres sont composées en fort beau langage et sont importantes par leur contenu. Chacun des deux correspondants y revendique et fait valoir ses droits, et déclare les siens plus légitimes que ceux de l'autre. Il aurait été trop long et gênant pour le lecteur persan de les insérer ici en arabe et en persan; mais elles méritent d'être lues et connues. La première lettre de Mançour commence ainsi : « De la part du serviteur de Dieu le prince des croyants à Mo'hammed, fils d''Abdallah. Au nom du Dieu clément et miséricordieux. La peine de ceux qui combattent Dieu et son apôtre et propagent le trouble sur la terre, est d'être massacrés ou pendus, etc. » (Sur. v, vers. 37.) Je prends l'engagement envers Dieu et le Prophète, si tu rentres dans l'obéissance, avant que tu sois pris les armes à la main, de te pardonner; et je te garantis la vie sauve, à toi, à tes enfants, à tes parents et à tous ceux de tes partisans pour lesquels tu le voudras. Je mettrai en liberté tous les membres de ta famille qui sont en prison. J'abandonnerai toute poursuite contre vous pour n'importe quel délit que vous avez pu commettre, soit meurtre, soit confiscation. De plus, je te donnerai un million de dirhems et t'autoriserai à établir ta résidence dans une ville de l'Orient ou de l'Occident que tu choisiras et où tu pourras demeurer en toute sécurité. Si tu ne veux pas te fier aux garanties contenues dans cette lettre, envoie ici l'un de tes parents, je les confirmerai par serment en sa présence, et me conformerai à tes désirs.

Mo'hammed répondit en ces termes : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Voici les versets du livre évident. Nous allons te parler de l'histoire de Moïse et de Pharaon, en vérité, à l'intention des gens qui croient, etc. » (Sur. xxviii, vers. 1 et suiv.) Tu m'offres l'amân, tandis que c'est à moi de te l'offrir, car je suis l'Imâm légitime, et c'est toi qui es le rebelle.

Nous sommes les descendants du Prophète, et nous avons hérité de lui l'Imâmat; car le Prophète, en mourant, laissa une fille, qui est Fâtima, et un neveu, qui est 'Alî, dont nous sommes les héritiers. Si le droit au pouvoir est fondé sur l'héritage, Fâtima en était l'héritière légitime; s'il est fondé sur une disposition testamentaire, c'est 'Alî qui était le successeur désigné. Quels sont vos titres et vos droits, puisque les descendants du Prophète vivent encore? Vous êtes les descendants d''Abbâs; vous vous êtes servis de notre nom pour vous emparer du pouvoir, et c'est au nom de la famille de Mo'hammed que vous avez fait de la propagande et que vous avez trouvé des partisans. Si vous vous vantez de votre parenté avec le Prophète, parce que vous êtes les fils de son oncle, sachez que nous aussi, nous sommes ses cousins, et de plus, par Fâtima, ses descendants directs. Si vous cherchez vos titres de noblesse dans l'islamisme, je te dirai que 'Alî fut le premier de tous les hommes qui adopta la religion musulmane; tous les autres, après lui, furent amenés à cette religion soit par la persuasion, soit par la force de l'épée. Votre père 'Abbâs fut de ceux qui embrassèrent l'islamisme par contrainte, il avait peur du sabre d''Alî, qui l'avait fait prisonnier à la journée de Bedr. Il en est de même de nos titres de noblesse dans les temps du paganisme, où nous occupions également le premier rang; car le principat des Qoraïschites de la Mecque appartenait à 'Abdou'l-Mottalib, et après lui à Abou-Tâlib. Personne ne songeait à 'Abbâs, qui vécut sous la protection d'Abou-Tâlib. A la mort de ce dernier, le Prophète avait déjà commencé sa prédication, et le principat cessa d'exister. Jamais 'Abbâs n'a été reconnu comme chef par deux personnes. Donc, en ce monde, la primauté, dans le paganisme, comme dans l'islamisme, nous appartient. [Elle nous appartient aussi dans l'autre monde;] car nos pères sont les premiers du paradis,

comme l'a dit le Prophète : 'Hasan et 'Hosaïn sont les seigneurs des adolescents du paradis. Notre supériorité s'étend même à l'enfer, où Abou-Tâlib, notre aïeul, occupe le premier rang; car le Prophète a dit : De tous les habitants de l'enfer, Abou-Tâlib souffre le moins; et comme dans le paradis, celui qui jouit de la plus grande félicité occupe le premier rang, de même dans l'enfer, la prééminence est à celui qui subit la moindre peine. Quant à la noblesse du côté des femmes, vous ne pourriez même pas en parler. Nous descendons de Khadîdja, fille de Khowaïlid, et de Fâtima, fille de l'apôtre de Dieu. La mère de 'Hasan, fils de 'Hasan, était Fâtima, fille de 'Hosaïn, et ma propre mère était Oumm-Is'hâq, fille de Tal'ha. Vous tous, grands et petits, vous êtes nés de femmes esclaves (la mère de Mançour était une esclave nommée Salâma), et Dieu sait ce que ces femmes ont fait avant d'appartenir à vos pères. La parenté avec Hâschim et avec le Prophète dont vous vous vantez n'existe que du côté de vos pères, tandis que nous nous rattachons à 'Hâschim par nos pères et par nos mères. Donc, en ce qui concerne ce monde, la prééminence nous appartient dans le paganisme et dans l'islamisme; et en ce qui concerne l'autre monde, elle nous appartient encore, dans le paradis, et dans l'enfer. En conséquence le pouvoir spirituel et temporel nous revient de droit. Tu m'offres l'amân, mais où est le tien? D'ailleurs est-il possible de se fier à ta parole et à ton serment? Quel est l'amân que tu me promets? Est-ce celui que tu as donné à Yezîd-ibn-Hobaïra, ou celui que tu as assuré au vézir de la famille de Mo'hammed, ou celui qui a été accordé à Abou-Mouslim, ou celui que tu as garanti à ton oncle? Mais c'est à toi de recevoir l'amân de moi; car tu es lié envers moi par le serment que tu as prêté, à la Mecque, avec les autres Benî-Hâschim, du temps de Merwân. Tu as violé ce serment. Si tu rentres dans l'obéissance, je te par-

donnerai et te garantirai la vie sauve ainsi que la possession de tes biens; je ne te demanderai pas compte de tes actions dans le passé, sauf des attentats que tu as pu commettre contre la vie et la fortune d'un musulman.

A cette lettre, Mançour fit la réponse suivante : Au nom du Dieu clément et miséricordieux. J'ai lu ta lettre. Les prétentions que tu y produis sont dignes de la foule ignorante que tu séduis par tes déclamations. Et tu te fais illusion à toi-même. Sache d'abord que la noblesse de l'origine ne se transmet pas par les femmes, mais par les hommes; ce sont les pères et les oncles dont on peut se vanter; car Dieu a placé l'oncle au même rang que le père. Votre parenté avec le Prophète dérive de Fâtima, sa fille. Or les filles ne reçoivent qu'une petite part de l'héritage paternel, et quant au pouvoir temporel et spirituel, elles n'en héritent pas du tout, et par conséquent elles ne peuvent pas le transmettre à leurs descendants. S'il en était autrement, les Benî-Zohra auraient autant de droit au pouvoir spirituel que les Benî-Hâschim, car la mère de l'apôtre de Dieu était Âmina, fille de Wahb, de la tribu de Zohra. Les Benî-Zohra n'y ont pas prétendu, parce qu'ils savent que la dignité d'imâm n'est pas transmissible par les femmes, que les femmes ne peuvent pas l'hériter et qu'elle ne peut pas s'acquérir par héritage. Comment une femme pourrait-elle exercer les fonctions d'imâm et présider à la prière d'une assemblée d'hommes? Ainsi, de même que les parents de la mère du Prophète n'ont aucune part au pouvoir spirituel, de même les descendants et les parents de la fille du Prophète en sont exclus. — Maintenant si tu tires gloire de ce fait que ta mère était une femme libre, et la mienne une esclave, je crois que si tu avais compris la portée de tes paroles, tu ne les aurais pas produites; car par ce reproche tu as insulté quelqu'un qui est supérieur à moi, à toi et à tous les hommes après le Prophète,

c'est-à-dire Ibrahîm, son fils, dont la mère était une esclave, Marie la Copte. Si vous voulez parler des descendants d''Alî, tels que 'Alî, fils de 'Hosaïn, et d'autres, qui tous sont plus illustres que toi, — eh bien, ils descendent aussi de mères esclaves. Cet 'Alî était certainement le plus éminent de tous les fils de 'Hasan et de 'Hosaïn, et il valait mieux que 'Hasan, fils de 'Hasan. Son fils Mo'hammed qui, après lui, était le plus illustre des enfants d''Alî, valait mieux que toi et ton père; de même Dja'far, fils de Mo'hammed, aç-Çâdiq. Aucun musulman ne le contestera. Tous ceux-là étaient nés de femmes esclaves. — Quant aux titres du côté paternel, sache que mon ancêtre 'Abbâs était l'oncle du Prophète, comme ton ancêtre Abou-Tâlib. Cependant lorsque le Prophète reçut sa mission, Dieu brisa tout lien de parenté entre lui et Abou-Tâlib, tandis que 'Abbâs resta son allié. Le Prophète avait quatre oncles : 'Abbâs, 'Hamza, Abou-Tâlib et Abou-Lahab. Dieu lui dit : « Adresse ton appel à tes plus proches parents. » Le Prophète s'adressa à ses quatre oncles, dont deux, à savoir 'Abbâs et 'Hamza, accueillirent sa prédication et crurent en sa mission; les deux autres, ton ancêtre Abou-Tâlib et Abou-Lahab, refusèrent de croire. C'est alors que Dieu fit cesser toute union entre le Prophète et Abou-Tâlib, comme il est dit dans le Coran : « Que les croyants ne prennent pas pour protecteurs des incrédules plutôt que des croyants » (Sur. III, vers. 27.) et ailleurs : « Tu ne trouveras pas des gens qui croient en Dieu et au jugement dernier, qui aimeront ceux qui s'opposent à Dieu et à son apôtre, quand même ce seraient leurs pères, ou leurs fils, ou leurs frères ou leurs plus proches parents, etc. » (Sur. LVIII, vers. 22.) — De plus, 'Abbâs était l'oncle du Prophète, et 'Alî n'était que son cousin. Or le droit de l'oncle est supérieur à celui du cousin, tant en ce qui concerne l'héritage des biens, qu'en ce qui concerne la trans-

mission du pouvoir temporel et spirituel, de telle sorte que, lorsqu'il existe un oncle et un cousin, ce dernier n'a aucune part dans l'héritage. — Tu prétends encore qu'Abou-Tâlib souffre moins dans l'enfer que les autres condamnés. Mais dans le châtiment de Dieu il n'y a pas de degrés, et tous les incrédules sont égaux dans leur incrédulité. Celui qui croit sincèrement ne se glorifie pas de l'incrédulité et de l'enfer. Quand, demain, tu iras rejoindre Abou-Tâlib dans l'enfer, tu sauras si son châtiment est moins ou plus sévère. « Les pécheurs sauront quel sera le traitement qu'ils auront à subir. » (Sur. xxvi, vers. 228). — Quand tu dis que Hâschim est votre ancêtre du côté paternel, comme du côté maternel, tandis que nous ne descendons de lui que par nos pères, sache que nous nous contentons de la noblesse d'origine qu'avait le Prophète lui-même; la noblesse des pères nous suffit, celle des femmes est indifférente. — Tu dis encore qu'Abou-Tâlib avait le principat du temps du paganisme. Mais il est connu de tous qu'Abou-Tâlib était dans l'indigence et qu'il ne pouvait pas nourrir ses enfants, de sorte que le Prophète fut obligé, lorsqu'il y eut une famine à la Mecque, de se charger d''Alî et de l'élever dans la maison de Khadîdja, et 'Abbâs de prendre un autre de ses fils. Sans le secours d''Abbâs, Abou-Tâlib et ses fils seraient morts de faim. — Tu dis aussi que, à la journée de Bedr, 'Abbâs fut fait prisonnier et qu'il céda à la force en adoptant l'islamisme. La vérité est qu'il fut contraint de marcher avec les gens de la Mecque et qu'il ne voulait pas combattre contre le Prophète. Ce sont les fils d'Abou-Tâlib, 'Aqîl et Tâlib, qui l'emmenèrent avec eux, et lorsqu'ils furent faits prisonniers, il les racheta. Lui-même aurait pu fuir, comme d'autres. Si 'Abbâs n'avait pas racheté les fils d'Abou-Tâlib, ils auraient été vendus et achetés comme des captifs, et la postérité d'Abou-Tâlib serait aujourd'hui dans l'esclavage. — Tu prétends que

le Prophète a désigné 'Alî comme son légataire. Non; il lui a transmis la fonction prophétique, mais il ne l'a pas chargé de la direction de la religion et il ne l'a pas nommé son vicaire. Ce n'est pas lui qu'il a chargé de présider à la prière, mais Abou-Bekr. Lorsque le Prophète mourut, 'Alî fit tous ses efforts, publiquement et en secret, pour obtenir le pouvoir, qu'il disputa à Abou-Bekr, mais personne ne voulut le reconnaître et personne ne l'en crut digne. C'est à 'Abbâs qu'on offrit la souveraineté, et comme 'Abbâs la refusa, on fit passer l'autorité des Benî-Hâschim aux Benî-Taïm, aux Benî-'Adî et aux Benî-Omayya, parce qu'on considérait 'Abbâs comme le vrai représentant des Benî-Hâschim. A la mort d'Abou-Bekr, le califat échut aux Benî-'Adî, et même quand 'Omar fut assassiné, personne ne songea à 'Alî. Dans l'élection par le conseil des Six que 'Omar avait institué et dont 'Alî faisait partie, cinq de ses membres écartèrent 'Alî et lui préférèrent 'Othmân, qui était de la tribu d'Omayya. 'Omar, de son vivant, n'avait pas placé 'Alî sur le même rang qu''Abbâs. A un moment de grande sécheresse, il fit venir 'Abbâs et invoqua Dieu par le mérite d''Abbâs pour obtenir de la pluie, et Dieu l'exauça. Il ne mentionna pas 'Alî, quoiqu'il fût présent. Quand 'Othmân fut assassiné et qu''Alî lui succéda, Mo'âwiya et les gens de Syrie l'accusèrent de complicité dans le meurtre d''Othmân. Tal'ha, Zobaïr et Sa'd, après lui avoir prêté serment, reconnurent ensuite son indignité et rompirent leur serment. Mo'âwiya lui fit la guerre et dans la bataille de Ciffîn il coula des flots de sang musulman. Abandonné par son armée, 'Alî consentit à l'arbitrage, et ensuite il ne voulut pas se soumettre à la décision des deux arbitres. Ses adhérents le quittèrent et l'accusèrent d'hérésie; il fut obligé de prendre les armes contre eux et de proclamer qu'il était légalement permis de verser leur sang. 'Abbâs, lui, quitta ce monde, en bon musulman, sans avoir jamais versé du sang.

Il avait exercé, du temps du paganisme, la surintendance de la distribution d'eau aux pèlerins et celle du puits Zemzem, fonctions qui lui furent confirmées par le Prophète, lors de la prise de la Mecque, et plus tard par 'Omar, lorsque 'Ali voulut les lui disputer. — Après la mort d''Alî, qui quitta ce monde chargé de la responsabilité de tant de sang versé, on prêta serment à 'Hasan, ton ancêtre, et on lui reconnut les fonctions d'imâm. Mais tout le monde se révolta, et 'Hasan vendit le pouvoir temporel et spirituel, comme l'on vend un foulard, pour quelques pièces d'étoffe et pour quelque argent, à Mo'âwiya; il se retira à Médine et livra ses partisans comme des captifs entre les mains de Mo'âwiya. Donc, si le pouvoir spirituel et temporel a appartenu à 'Alî, vous, descendants de 'Hasan, n'y avez plus aucun droit; car votre ancêtre a vendu sa part et y a renoncé. Votre oncle 'Hosaïn, qui voulut réclamer la sienne et qui attaqua le fils de Merdjâna, 'Obaïdallah, fils de Ziyâd, fut abandonné par les gens de l''Irâq et du 'Hedjâz, personne ne le suivit, ni vint à son secours. Ne le croyant pas apte au pouvoir, on lui préféra Yezîd. Le fils de Merdjâna le fit tuer, lui fit trancher la tête, fouler son corps par les chevaux, et envoya ses fils, ses filles et ses sœurs, comme une troupe de captifs, en Syrie. Les musulmans de l''Irâq, du 'Hedjâz et de la Syrie ne vous crurent pas dignes de pitié, pour venir à votre secours et pour vous délivrer de ces malheurs. Les Omayyades vous persécutèrent ensuite, ils firent tuer, brûler et pendre tous ceux d'entre vous qu'ils purent atteindre et réduisirent en esclavage vos femmes et vos enfants. Ainsi furent tués Zaïd, fils d''Alî, et Ya'hyâ, fils de Zaïd. Dans tout l'empire on vous maudissait, vous et 'Alî, après chaque prière, comme des infidèles. Enfin nous eûmes pitié de vous et de vos malheurs, nous nous levâmes, et nous engageâmes la guerre sainte contre les Omayyades, pour revendiquer notre

droit et pour venger votre sang. Tous ceux des Omayyades que nous avons tués ont été sacrifiés pour votre vengeance; car quant à nous, les Abbasides, aucun membre de notre famille n'avait été mis à mort par eux. Mais vous n'avez pas été reconnaissants envers nous, et après avoir été rétablis par nous dans votre honneur, vous vous êtes révoltés. Malgré cela, si vous rentrez dans l'obéissance, je vous pardonnerai.

CHAPITRE LXXXIX.

MORT DE MO'HAMMED, FILS D''ABDALLAH.

Nous avons dit que lorsque Mo'hammed se fut emparé de Médine, tous les habitants lui avaient prêté serment, sauf cinq des principaux personnages et docteurs de la loi, tels que Mâlik, fils d'Anas, et Habîb, fils de Thâbit, disciple d''Abdallah, fils d''Omar, fils d'al-Khattâb. Mo'hammed ne les inquiéta point. Il envoya son frère Mousâ, fils d''Abdallah, en Syrie, pour y recruter des partisans. Après avoir séjourné quelque temps dans cette province, Mousâ lui écrivit que les habitants de la Syrie refusaient de prêter serment, qu'ils ne voulaient prendre parti ni pour lui ni pour le calife, et qu'ils se désintéressaient de cette affaire. Il ajouta qu'il était obligé de se cacher. Mo'hammed avait aussi envoyé 'Hasan, fils de Mo'âwiya, et Qâsim, fils d'Is'hâq, à la Mecque; l'un devait prendre le gouvernement de cette ville, l'autre celui du Yemen. Arrivés près de la Mecque, ils firent dire à Sarî, fils d''Abdallah, agent de Mançour, que le calife était mort et que Mo'hammed avait établi sa résidence à Médine; ils le firent sommer de leur abandonner la ville. Sarî, croyant cette nouvelle vraie, partit,

et 'Hasan et Qâsim s'établirent à la Mecque. (Qâsim différa son départ pour le Yemen, pour voir d'abord quelle tournure prendrait la tentative de Mo'hammed.) Lorsqu'ils surent que Mançour envoyait une armée contre Mo'hammed, ils quittèrent la Mecque pour retourner à Médine, mais ils apprirent en route la mort de Mo'hammed; (ils étaient partis le même jour où il fut tué;) alors [ils se séparèrent et 'Hasan, fils de Mo'âwiya, se rendit] à Baçra, auprès d'Ibrâhîm, fils d''Abdallah, qui y avait levé l'étendard de la révolte, un mois après le soulèvement de son frère à Médine, le premier jour du mois de scha'bân.

Mançour envoya contre Mo'hammed un corps de quatre mille hommes sous le commandement d''Isâ, fils de Mousâ, que Saffâ'h avait désigné comme successeur de Mançour. 'Isâ avait sous ses ordres 'Homaïd, fils de Qa'htaba, qui se mit en marche à la tête de l'avant-garde, et Mo'hammed, fils d'Abou'l-'Abbâs Saffâ'h. Mançour disait en lui-même : Si Mo'hammed, fils d''Abdallah, est tué par 'Isâ et Mo'hammed, fils d'Abou'l-'Abbâs, j'en serai fort content; mais si 'Isâ et Mo'hammed, fils d'Abou'l-'Abbâs, sont tués par Mo'hammed, fils d''Abdallah, ce sera encore mieux. Il donna à 'Isâ les instructions suivantes : Avant de commencer les opérations, fais offrir à Mo'hammed l'amân, et l'engager à rentrer dans l'obéissance. S'il se rend à cet appel, accorde-lui tout ce que tu jugeras nécessaire. S'il refuse, agis; mais après l'avoir vaincu, épargne les habitants de Médine et accorde-leur l'amân. Mançour envoya aussi Mo'hammed, [fils de Zaïd, fils d''Alî,] fils de 'Hosaïn, à Médine, pour proposer à Mo'hammed, fils d''Abdallah, l'amân et d'autres faveurs, et il écrivit aux principaux habitants de Médine des lettres particulières, les engagea à ne prêter aucune assistance à Mo'hammed, et il promit de récompenser leur fidélité. Il remit ces lettres à 'Isâ, qui devait les

faire parvenir aux destinataires, quand il serait arrivé près de la ville.

Mo'hammed, en apprenant la marche d''Isâ, délibéra avec ses partisans, sur la question de savoir s'il convenait d'aller au-devant de l'ennemi ou de rester à Médine. Quelques-uns, notamment les Bédouins des environs de Médine, furent d'avis de sortir de la ville, d'autres lui conseillèrent de rester à Médine, en disant : Reste; car le Prophète a dit : Il m'a paru en songe que je me revêtissais d'une cuirasse; la cuirasse c'est Médine. Rétablis le fossé qu'avait creusé le Prophète, et comme lui, tu auras l'assistance de Dieu. Mo'hammed se rangea à ce dernier avis, qui était celui des Médinois, et ce fut sa première faute. Il fit creuser le fossé, passa la revue de ses troupes, leur distribua tout l'argent qu'il avait, fortifia la ville, plaça des postes et prit toutes les mesures pour résister. 'Isâ établit son camp à quatre milles de distance de Médine et y envoya les lettres que Mançour avait adressées aux principaux habitants de la ville. Ceux-ci les portèrent à Mo'hammed et lui dirent, lorsqu'il les eut lues : Nous en sommes innocents; c'est Mançour qui les a écrites! Mo'hammed répliqua : S'il n'avait pas su que vous étiez de cœur avec lui, il ne vous aurait pas adressé des lettres. Et il les fit mettre en prison. Alors les serviteurs et clients de ces personnages se séparèrent de lui et rentrèrent chez eux. Mo'hammed monta en chaire et harangua le peuple. Il dit : Ce n'est pas pour moi que vous devez combattre, mais pour la religion, et maintenant vous m'abandonnez! Vous êtes liés envers moi par votre serment; mais je vous en dispense! Il descendit fort irrité de la chaire et regagna sa maison. Dans la nuit, les Bédouins qui l'avaient quitté, et beaucoup d'habitants de Médine, sortirent de la ville; il ne resta avec Mo'hammed qu'un petit nombre de combattants. 'Isâ fit occuper un village nommé Bat'ha, situé sur la route de la Mecque, à une

distance de six milles de Médine, par Mo'hammed, fils d'Abou'l-Kerâm, avec cinq cents hommes, afin de s'emparer de la personne de Mo'hammed, s'il tentait de fuir de ce côté. Après y avoir passé un jour et une nuit, Mo'hammed retourna au camp. Son détachement demeura à ce poste jusqu'à ce que Mo'hammed, fils d''Abdallah, fût tué.

Le samedi, douzième jour du mois de ramadhân de l'an 145, 'Isâ arriva avec ses troupes aux portes de Médine. Le même jour, sur son ordre, Mo'hammed, fils d'Abou'l-Kerâm, qui était de la famille de Dja'far, fils d'Abou-Tâlib, s'avança au bord du fossé et invita Mo'hammed, fils d''Abdallah, et ses compagnons à rentrer dans l'obéissance et à accepter l'amân que le calife leur offrait. Ses propositions furent repoussées; on l'accabla d'injures, et il se retira. Le lendemain 'Isâ fit renouveler cette démarche par [Mo'hammed, fils de Zaïd, fils d''Ali, et par] Qâsim, fils de 'Hasan, fils de Zaïd. Qâsim appela Mo'hammed, fils d''Abdallah, lui représenta qu'avec le petit nombre de partisans qui lui restaient, il courait à sa perte, et lui fit beaucoup d'exhortations et de promesses. Mais tout fut inutile. 'Isâ monta alors à cheval, et accompagné d'environ cinq cents hommes avec leurs drapeaux, il se présenta au bord du fossé, appela Mo'hammed et lui dit : Le prince des croyants m'a chargé de t'offrir l'amân, à toi et à tes partisans. Ne verse pas inutilement le sang des tiens et ne cours pas à ta perte. N'ayant pu fléchir Mo'hammed, il commença les opérations, le lundi, quatorzième jour du mois de ramadhân. 'Homaïd, fils de Qa'htaba, en eut la direction générale; Mo'hammed, fils d''Abdallah as-Saffâ'h, commandait l'aile droite, Dâoud, fils de Kirâr (?) l'aile gauche, et lui-même le centre. Il fit jeter, au moyen de grandes portes, un pont sur le fossé et les troupes arrivèrent ainsi jusqu'à l'enceinte de la ville. Mo'hammed, voyant que son fossé lui avait été inutile, dit : Malheureux, tu

ne songeais pas que, lorsque le Prophète le fit creuser, tout le territoire en dehors de ce fossé était désert et ne contenait aucune construction. Aujourd'hui qu'il y a tant de ponts, à quoi te sert le fossé? Il s'opposa aux ennemis avec trois cents hommes, et lutta depuis le matin jusqu'à l'heure de la prière de l'après-midi. 'Isâ perdit soixante-dix hommes; du côté de Mo'hammed cent combattants trouvèrent la mort. Après avoir accompli la prière de l'après midi, Mo'hammed fit mettre à mort Riyâ'h, le gouverneur de Médine, qu'il détenait en prison; puis il se fit amener les notables qu'il avait également fait incarcérer, et leur dit : Partez, si vous voulez, ou restez avec moi. Quant à moi, j'ai fait le sacrifice de ma vie; car je ne veux pas fuir. Ces hommes lui répondirent : Ne cherche pas la mort; cesse le combat; à la tombée de la nuit, nous te ferons sortir de la ville et nous t'escorterons jusqu'à Baçra, où tu trouveras ton frère, qui a une armée nombreuse. Mo'hammed dit : Si je me sauvais d'ici par la fuite, tous ses partisans le quitteraient, et nous serions perdus l'un et l'autre. Il vaut mieux que je périsse seul, afin que je lui conserve la vie.

'Isâ fit appeler 'Homaïd, fils de Qa'htaba, le général en chef, et lui dit : Voici le soir, et voilà bien longtemps que quatre mille hommes sont tenus en échec par trois cents. A la tombée de la nuit, il faudra surveiller toutes les routes pour empêcher Mo'hammed de s'enfuir; car s'il réussit à se sauver, on ne pourra plus l'atteindre. Finis-en avec cette affaire, si tu peux; sinon j'en chargerai un autre. 'Homaïd, irrité par ces paroles, recommença le combat, après la prière de l'après-midi. Il fit avancer cinq cents archers, et envoya un corps de mille hommes qui devaient pénétrer dans la ville par une autre porte. Mo'hammed, à la tête de ses compagnons, lutta avec acharnement. En peu de temps, ils succombèrent tous sous une grêle de flèches. Mo'hammed tomba, frappé d'un

coup de sabre, qui lui fendit le corps. 'Homaïd accourut et lui trancha la tête, qu'il apporta à 'Isâ au moment de la rupture du jeûne. 'Isâ entra aussitôt dans la ville et fit halte près de la mosquée du Prophète. Il fit planter quatre drapeaux aux quatre portes de la mosquée et proclamer qu'il n'y aurait ni massacre, ni pillage; que tous ceux qui viendraient se placer sous les drapeaux auraient la vie sauve, de même que ceux qui resteraient dans leurs maisons, sans avoir des armes. Tous les habitants s'enfermèrent dans leurs maisons; personne ne vint ce jour-là à la mosquée du Prophète, ni aux autres mosquées, pour la prière du soir et la prière de la nuit. 'Isâ attendit jusqu'à la nuit close; voyant que la ville était tranquille, il retourna à son camp et fit partir, dans la même nuit, Mo'hammed, fils d'Abou'l-Kerâm, pour porter à Mançour la tête de Mo'hammed, fils d''Abdallah. Le sabre appelé Dsou'l-Feqâr, qui avait appartenu au Prophète [et plus tard à 'Alî] et que Mo'hammed, fils d''Abdallah, avait porté, fut remis à 'Isâ. Celui-ci, pour l'essayer, en frappa un chien. Le sabre se brisa en deux moitiés et ne fut plus d'aucun usage.

Mo'hammed avait une sœur, nommée Zaïnab, qui, le jour de la bataille, ne voulut pas rompre le jeûne avant de connaître le sort de son frère. Lorsqu'elle apprit qu'il était mort, elle dit : Loué soit Dieu ! et elle demanda à manger ; puis elle dit à ceux qui s'étonnaient de sa joie : Je suis contente qu'il n'ait pas pris la fuite et qu'il ne soit pas tombé vivant entre leurs mains; car cela aurait été une honte pour tous les Benî-Hâschim. Il a été tué comme ses pères, ses oncles et ses aïeux. Le lendemain elle fit demander à 'Isâ le corps de son frère et le fit enterrer.

'Abdallah, fils de Moç'ab, composa sur la mort de Mo'hammed et de son frère Ibrâhîm une pièce de vers :

« O mes deux amis, cessez de me blâmer et sachez que je ne suis pas à blâmer en ceci plus que vous,

En m'arrêtant sur le tombeau du Prophète et en le saluant, et vous devriez bien en faire autant, etc. »

Mançour donna le gouvernement de Koufa et de Médine à 'Isâ qui, après être resté à Médine une semaine, y laissa un lieutenant et marcha sur la Mecque.

CHAPITRE XC.

RÉVOLTE D'IBRAHÎM, FILS D''ABDALLAH, A BAÇRA.

Ibrâhîm, envoyé par son frère à Baçra pour y recruter des adhérents en secret, recevait le serment des partisans qui répondaient à son appel, au nom de Mo'hammed, son frère, et subsidiairement en son propre nom; car Mo'hammed était l'aîné et était surnommé le *Mahdî;* on appelait Ibrâhîm le *Hâdî*. Lorsque le gouverneur de Baçra, informé de ces enrôlements, voulut le faire arrêter, Ibrâhîm quitta la ville et se réfugia dans le 'Hedjâz. Il revint l'année suivante; mais après un court séjour, il fut encore obligé de s'enfuir, et se rendit dans l'Ahwâz. Puis il y revint une troisième fois et demeura dans le quartier des Benî-Samora, chez un homme du Khorâsân. Il comptait parmi ses partisans un certain nombre des principaux habitants de Baçra, tels que 'Isâ, fils de Younous; Mo'âds, fils de Mo'âds; 'Ibâd, fils d'al-'Awwâm; et Is'hâq, fils de Yousouf; plusieurs jeunes gens et guerriers fameux, tels que 'Afou'llah, fils de Sofyân, et des Zaïdites : en tout quatre mille hommes, dont il avait inscrit les noms. Le gouverneur de Baçra, Sofyân, fils de Mo'âwiya, était gagné à la

cause d'Ibrâhîm ; quoiqu'il fût informé de ses menées secrètes, il ne le poursuivait pas. Cependant, pour prévenir les soupçons du calife, il lui annonça ces faits et l'assura qu'il faisait tous ses efforts pour arrêter Ibrâhîm. Mançour, très-effrayé par cette nouvelle, envoya à Baçra, pour prêter main forte à Sofyân, un officier nommé Abou-'Hammâd, avec deux mille hommes. Ce corps de troupes établit son camp aux portes de la ville.

Ibrâhîm, étant tombé malade à l'époque que son frère Mo'hammed lui avait fixée pour le soulèvement, à savoir au commencement du mois de redjeb, ne donna le signal de la révolte que dans la nuit du lundi, premier jour du mois de scha'bân. Or ce jour, il se rendit, vers minuit, avec dix-sept de ses compagnons, au cimetière des Bent-Yaschkor, qui se trouvait en dehors de la ville. Il y rallia ses partisans, tomba sur le camp d'Abou-'Hammâd et lui tua un grand nombre de soldats ; ceux qui échappèrent, s'enfuirent vers la ville, où ils jetèrent l'alarme. Tous les habitants s'enfermèrent dans leurs maisons. Ibrâhîm s'empara des bagages du camp, des armes et des montures. Ses partisans vinrent le rejoindre pendant la nuit. Le gouverneur, en apprenant ces événements, se fortifia dans son hôtel. Au point du jour, Ibrâhîm entra dans la ville, et se rendit à la grande mosquée, où il présida à la prière du matin. Il fit ensuite ouvrir la prison et mettre en liberté tous ceux qui y étaient détenus. Les insurgés se rassemblèrent autour de l'hôtel du gouverneur. Sofyân, craignant pour sa vie, envoya Moutahhir as-Sadousi pour demander l'amân. Ibrâhîm entra dans l'hôtel. Dans le pavillon se trouvait un grand divan vers lequel il se dirigea pour s'asseoir. Comme Sofyân avait fait enlever tous ses tapis, on voulut auparavant couvrir le divan, mais un coup de vent retourna le tapis qu'on venait d'étendre, ce que le peuple considéra comme

un mauvais présage. Ibrâhîm ne permit pas qu'on redressât l'étoffe, et sans trahir aucune contrariété, il prit place. Il fit mettre des chaînes à Sofyân, afin de détourner de lui les soupçons de Mançour.

Dja'far et Mo'hammed, fils de Soulaïmân, fils d''Alî, fils d'Abd-allah, fils d''Abbâs, et cousins de Mançour, vivaient à Baçra, où leur père avait exercé les fonctions de gouverneur, où il avait ses propriétés et où il était mort. Ils étaient très-riches, ainsi que leur sœur Zaïnab, qui jouissait d'une grande considération, et possédaient des maisons et de nombreux serviteurs. En apprenant ce qui venait de se passer dans la ville, ils prirent les armes et marchèrent avec six cents de leurs serviteurs et de leurs clients contre Ibrâhîm. Celui-ci, n'ayant qu'un petit nombre de combattants auprès de lui, envoya contre eux un officier nommé al-Madhâ [avec cinquante hommes], qui les mit en fuite et leur tua plusieurs hommes. Dja'far et Mo'hammed se réfugièrent dans la maison de leur sœur. Ibrâhîm, craignant que le peuple ne leur fît un mauvais parti et ne saccageât les maisons de la famille de Soulaïmân, et désirant montrer à Mançour qu'il avait protégé ses cousins, se rendit de l'hôtel du gouvernement à la maison de Zaïnab, apaisa le tumulte et fit proclamer dans la ville qu'il accordait l'amân à tous les membres de la famille de Soulaïmân et à leurs alliés. Il revint ensuite, reçut le serment de quatre mille combattants de Baçra et fit inscrire leurs noms dans un registre. Le lendemain, il fit distribuer à ses troupes, qui étaient au nombre de quarante mille hommes, la somme de deux millions de dirhems qu'il avait trouvée dans le trésor. Chaque soldat eut pour sa part cinquante dirhems.

A la nouvelle de ces événements, Mançour éprouva la plus vive inquiétude; il dit : Cette insurrection sera plus difficile à éteindre que celle de Mo'hammed; car Médine est une ville pauvre

et sans ressources en argent et en hommes, tandis que Baçra renferme tous les éléments d'une révolte et une nombreuse populace. L'Ahwâz a toujours été un foyer de rebelles, qui y viennent de Baçra. Il faut y envoyer des Syriens qui sont ennemis d''Alî et de ses descendants. En conséquence, comme il se méfiait des troupes de l''Irâq, il appela des soldats de Syrie. Il en vint quinze cents fantassins, qu'il fit partir pour l'Ahwâz, où ils devaient être à la disposition de Mo'hammed, fils de 'Hoçaïn, son agent, qui n'avait qu'un corps de mille hommes. Ibrâhîm avait dans cette province un émissaire, nommé 'Hasan, qui avait enrôlé un grand nombre de partisans. Voyant que l'agent du calife venait de recevoir des renforts, 'Hasan se rendit à Baçra et demanda à Ibrâhîm des troupes, afin de provoquer un mouvement dans l'Ahwâz. Ibrâhîm y envoya deux cents hommes sous le commandement de Moghîra, fils d'al-Faz'ou. Mo'hammed, fils d'al-'Hoçaïn, marcha audevant d'eux; on en vint aux mains à un mille de la ville d'Ahwâz. Mo'hammed fut battu. Ibrâhîm, maître de Baçra et d'Ahwâz, fit partir ensuite 'Amr, fils de Schaddâd, et Ya'qoub, fils d'al-Fadhl, à la tête d'un détachement de troupes de Baçra, pour la province de Fâres, qui était gouvernée par deux frères, 'Isma'îl et 'Abd-aç-Çamd, fils d''Alî, fils d''Abdallah, fils d''Abbâs, et oncles de Mançour. Ceux-ci allèrent s'enfermer dans la forteresse de Dârâbgird, tandis que 'Amr et Ya'qoub s'emparèrent de toute la province. Ibrâhîm avait aussi un émissaire à Koufa; on l'appelait Ibn-aç-Çâghir. Lorsque Mançour apprit qu'il y avait des partisans d'Ibrâhîm à Koufa, il les fit rechercher; tous ceux que l'on put saisir furent mis à mort. Dja'far, fils de Mançour, se trouvait à Mossoul. Les conjurés de cette ville, munis de drapeaux blancs, étaient sur le point de partir pour Baçra en bateaux. Mançour y envoya des troupes, qui brisèrent les bateaux et noyèrent les hommes

ainsi que les montures qu'ils avaient emmenées, dans le Tigre. Dja'far avait avec lui à Mossoul un Rawendien, nommé 'Hârith, fils de Mançour; le calife, qui le tenait en grande estime, l'appela auprès de lui. Lorsque 'Hârith arriva avec ses troupes sur le territoire de Djezîra, les partisans d'Ibrâhîm dans la ville de Raqqa, ne voulurent pas le laisser passer, pour l'empêcher d'aider le calife contre Ibrâhîm. 'Hârith leur dit : Je ne fais que traverser le pays, et je n'ai rien à démêler avec vous, ni vous avec moi. On en vint aux mains, et les gens de Raqqa furent battus. 'Hârith envoya cinq cents têtes à Mançour, qui fut très-content de cette première victoire qu'il considérait comme un heureux présage. Les partisans d'Ibrâhîm à Mossoul et à Djezîra, que Dja'far, sur l'ordre du calife, recherchait pour les mettre à mort, s'enfuirent et se rendirent à Baçra. Ibrâhîm envoya une armée sous le commandement d'al-'Hakam, fils d''Aïlân, al-Yaschkorî, à Wâsit, ville que gouvernait, au nom de Mançour, Hâroun, fils de 'Homaïd, al-Iyâdî. Celui-ci, attaqué par l'agent d'Ibrâhîm, et après avoir perdu un grand nombre de ses soldats, se cacha dans un four, où il fut découvert. Les habitants de Wâsit chassèrent 'Hakam de la ville, qui fut occupée [au nom d'Ibrâhîm] par Dja'far ('Hafç?), fils d''Amr, fils de Dja'far. Puis, lorsque Mançour, après la suppression de la révolte de Médine, eut assez de troupes pour attaquer Ibrâhîm, il envoya d'abord une armée de cinq mille hommes, sous le commandement d''Âmir, fils d'Ismâ'îl, as-Schaïbânî, contre Wâsit. 'Âmir attaqua Merwân [fils de Sa'îd] qui s'y fortifia. Les deux officiers conclurent ensuite une convention et stipulèrent que Merwân continuerait à occuper la forteresse, que 'Âmir resterait au dehors, que les hostilités seraient suspendues jusqu'à ce que le sort des armes eût décidé entre Ibrâhîm et Mançour, et qu'ensuite Merwân se joindrait à celui des deux qui aurait eu la victoire.

Au mois de schawwâl, Ibrâhîm remit le gouvernement de Baçra à Nomaïla, fils de Morra, et à son propre fils 'Hasan, et se mit en marche vers Koufa. L'armée de Mançour était dispersée de tous côtés. Trente mille hommes étaient avec Mahdî, quarante mille hommes en Afrique, et il n'avait point de général à opposer à Ibrâhîm. Il écrivit alors à 'Isâ, fils de Mousâ, qui, après avoir tué Mo'hammed à Médine, s'était rendu à la Mecque, et le rappela du 'Hedjâz. 'Isâ se mit aussitôt en route. Le calife appela aussi Salm, fils de Qotaïba, de Reï. Salm, fils de Qotaïba, remporta le premier succès. Il adressa une lettre aux habitants de Baçra, qui avaient beaucoup de sympathie pour lui, et dont un grand nombre rallièrent aussitôt ses drapeaux. Nomaïla, le lieutenant d'Ibrâhîm, qui voulut les en empêcher, fut tué. Les partisans du calife s'emparèrent de la ville sans combat. Ibrâhîm, qui campait à Bâkhamrâ, ne pouvait pas retourner pour la défendre. Dja'far et Mo'hammed, fils de Soulaïmân, fils d''Alî, qui avaient pris la fuite après leur rencontre avec Ibrâhîm, revinrent alors à Baçra. Mançour leur envoya un corps de troupes de quatre mille hommes, qui occupèrent la ville. Mahdî, fils de Mançour, sur l'ordre de son père, fit partir de Reï Khâzim, fils de Khozaïma, avec quatre mille hommes, pour Ahwâz. Moghîra, fils d'al-Faz'ou, lieutenant d''Ibrâhîm, fut obligé d'abandonner cette ville.

Pendant tout le temps que dura la campagne contre Ibrâhîm, Mançour fut dans la plus grande inquiétude. Il s'en occupa constamment, dressa des plans et fit partir des troupes. Pendant deux mois, il ne s'asseyait et ne dormait que sur un tapis, ne touchait aucune femme, ne buvait pas de vin et ne s'amusait pas en société. Il portait une tunique grossière, et s'il donnait audience à quelqu'un, il mettait par-dessus cette tunique, qu'il ne changeait pas, une robe noire. On lui avait amené deux femmes nouvelles, à savoir Fâtima, fille de Mo-

'hammed, fils d''Isâ, fils de Tal'ha, fils d''Obaïdallah, et Oumm-Kerîm, fille d''Abdallah-ibn-Khâlid-beñ-Osaïd. Comme il ne se rendait point auprès d'elles, une esclave qui le servait, lui dit : Prince des croyants, ces femmes seront attristées, en voyant que le prince des croyants les néglige et qu'il ne vient pas les voir. Mançour répondit : Je ne prends intérêt à rien au monde; il faut que j'aie la tête d'Ibrâhîm, ou qu'il ait la mienne. Lorsque, ensuite, on lui apporta la tête d'Ibrâhîm, il changea de vêtement et reprit ses plaisirs. A cette époque de renoncement aux choses de ce monde, à ceux qui lui demandaient pourquoi il s'affligeait tant de cette affaire, il répondait : Je suis pareil à un berger. Lorsque le berger ne veille pas sur ses brebis, quand même il aurait des chiens, elles deviennent la proie du loup.

Fais parvenir (puisses-tu être bien dirigé!) aux Benî-Hâschim ce message général : Réveillez-vous! vous agissez comme des gens endormis!

Celui qui n'a pas de chiens est attaqué par les loups; mais l'homme prudent se garde contre les attaques de l'assaillant.

Il disait encore : Je suis entouré à Koufa de cent mille sabres; car Ibrâhîm est là avec quarante mille hommes, et à Koufa il y en a cinquante mille qui n'attendent qu'un signal pour se soulever contre moi et pour me tuer. C'est dans ce milieu que je suis obligé de prendre toutes les mesures nécessaires et de préparer le départ des troupes.

CHAPITRE XCI.

MORT D'IBRAHIM, FILS D''ABDALLAH.

L'armée que 'Isâ, fils de Mousâ, conduisit contre Ibrâhîm, était forte de quinze mille hommes, outre trois mille soldats

qui étaient partis sous les ordres de 'Homaïd, fils de Qa'htaba. Les forces d'Ibrâhîm s'élevaient au chiffre de quarante mille hommes, inscrits dans les rôles et composés, en partie, de gens sans aveu, et en partie, de volontaires qui s'étaient équipés à leurs frais. En apprenant la marche d''Isâ, Ibrâhîm s'était préparé à lui livrer bataille. Mais les gens de Koufa, qui étaient venus se mettre sous ses drapeaux, lui avaient dit : Ne quitte pas Baçra. Un chef ne doit pas s'éloigner de sa résidence. Il doit envoyer contre l'ennemi l'armée, et si elle est battue, il en envoie une autre, puis une troisième et une quatrième. S'il prend part lui-même au combat, tout est fini du même coup. Ibrâhîm se repentit ensuite, lorsqu'il perdit Baçra, de n'avoir pas suivi ce conseil. Quand il fut près d'atteindre 'Isâ, ces mêmes hommes de Koufa lui dirent : Ce n'est pas en livrant des batailles, mais par la stratégie qu'il faut faire cette guerre. Nous t'avons donné à Baçra un conseil que tu n'as pas suivi ; nous allons t'en donner un autre, et tu feras comme tu voudras. Nous savons que beaucoup d'habitants de Koufa sont pour toi, et nous pensons qu'il ne faut pas livrer bataille à 'Isâ; cherche à l'éviter, et marche directement sur Koufa, dont les habitants accourront aussitôt qu'ils te verront. Ibrâhîm répondit : Ce serait une faute; car 'Isâ serait alors sur nos derrières et nous aurions devant nous Mançour; étant ainsi entre deux armées ennemies, nous serions tous perdus dans le cas d'une défaite.

'Isâ fit halte en face d'Ibrâhîm, à seize parasanges de Koufa. Madhâ, fils de Qâsim, al-Djouzî, général d'Ibrâhîm, lui dit : Tu as un grand nombre de soldats, mais peu d'armes, tandis que les ennemis sont bien armés. Si tu livres bataille, je crains que tes hommes ne se montrent trop faibles. Si tu y consens, je veux surprendre l'ennemi par une attaque de nuit. Ibrâhîm répondit : Une attaque de nuit est trop sanglante; je ne veux

pas verser beaucoup de sang. Madhâ répliqua : Tu cherches à conquérir l'empire et tu ne veux pas verser du sang ! Cela ne s'est jamais vu ! Ibrâhîm avait l'intention de s'entourer d'un fossé ; mais ses compagnons s'y opposèrent en disant : A quoi bon un fossé ? Nous sommes dix fois plus nombreux que les ennemis, et nous pourrons les battre avant d'avoir fait le fossé. Le jour de la bataille, Madhâ dit à Ibrâhîm : N'aligne pas l'armée ; car il peut arriver que, si les rangs sont enfoncés sur un seul point, l'armée tout entière se mette à fuir. Place les hommes par groupes ; s'il y en a un qui lâche pied, l'autre reste. — Non, répliqua Ibrâhîm, je veux faire la guerre, comme il est dit dans le Coran : « Certes Dieu aime ceux qui combattent pour sa religion en ordre de bataille .... » (Sur. LXI, vers. 4). La bataille s'engagea le matin ; vers midi, l'armée d''Isâ était en pleine déroute. De ses dix-huit mille hommes, cinq cents seulement restèrent à leur poste ; aucun appel ne put arrêter les fuyards. 'Isâ, avec environ cent hommes, garda sa position et répondit à ceux qui l'engageaient à la quitter : Non, je préfère la mort à la honte de paraître devant Mançour après m'être enfui.

Mançour avait ordonné à Mo'hammed et à Dja'far, fils de Soulaïmân, qui étaient à Baçra avec quatre mille hommes, de marcher contre Ibrâhîm et de l'attaquer par derrière, tandis qu'il serait aux prises avec 'Isâ. Mo'hammed et Dja'far étaient sortis de Baçra, et la volonté de Dieu fut qu'ils arrivassent au champ de bataille au moment du combat. Ils se jetèrent aussitôt sur les derrières de l'armée d'Ibrâhîm, qui fut obligé de se tourner contre eux. Les soldats d''Isâ, qui étaient déjà à deux parasanges du lieu du combat, se trouvèrent arrêtés par un canal. Pendant qu'ils cherchaient un moyen pour le traverser, ils apprirent que Mo'hammed et Dja'far venaient d'arriver de Baçra et luttaient contre l'ennemi. Ils revinrent alors,

et l'armée d'Ibrâhîm se trouva attaquée par devant et par derrière. Un grand nombre de ses soldats furent tués, d'autres se sauvèrent par la fuite, et beaucoup périrent dans les flots du canal, au bord duquel eut lieu la bataille. Ibrâhîm, avec quatre cents hommes, continua à combattre. 'Homaïd, fils de Qa'htaba, donna aux archers l'ordre de diriger contre ce groupe une grêle de traits. Ibrâhîm, frappé par une flèche, qui lui traversa le corps de part en part, tomba et expira aussitôt. 'Homaïd s'approcha, mit pied à terre, lui trancha la tête (lui aussi avait tranché la tête à Mo'hammed, à Médine), et la porta à 'Isâ. Celui-ci l'envoya dans la nuit, par Mo'hammed, fils d'Abou'l-Kerâm (le même qui avait porté la tête de Mo'hammed) à Mançour.

La nouvelle de la défaite de l'armée d''Isâ, dans la matinée du jour de la bataille, était parvenue à Mançour le soir du même jour, et il avait résolu de quitter Koufa et de se rendre à Reï, auprès de son fils Mahdî. Le lendemain, les préparatifs de départ, fixé pour la nuit, étaient déjà faits, et les bagages chargés sur les mulets, lorsque, le soir, on lui apporta la tête d'Ibrâhîm. Le jour suivant, le calife, ayant devant lui la tête d'Ibrâhîm placée sur un bouclier, donna audience publique. Tous ceux qui se présentaient, le félicitèrent et chargèrent Ibrâhîm de malédictions. Mançour, blessé de ces manifestations, resta sombre, jusqu'au moment où entra Dja'far, fils 'Hanzhala, al-Dâremî, ancien général d'Ibn-Hobaïra, qui le félicita de sa victoire, plaignit le sort de son cousin Ibrâhîm et invoqua pour sa faute le pardon de Dieu. Mançour lui répondit : Merci, père de Khâlid. Dja'far possédait dans le Sawâd un village voisin d'un autre village de mille arpents de terre de culture, appartenant au calife. Celui-ci réunit les deux villages en un seul fief, qu'il donna à Dja'far.

Ibrâhim, au moment de sa mort, était âgé de quarante-cinq ans. Son pouvoir n'avait duré que quatre-vingt-cinq jours.

CHAPITRE XCII.

PROCLAMATION DE MAHDÎ COMME HÉRITIER PRÉSOMPTIF DU TRÔNE.

Abou'l-'Abbâs as-Saffâ'h, en faisant reconnaître Mançour comme héritier présomptif de la couronne, avait désigné en même temps 'Isâ, fils de Mousâ, comme successeur de Mançour, et le peuple leur avait prêté le serment d'hommage. 'Isâ était le plus brave et le plus sage de tous les Beni-'Abbâs et le chef de la famille. Lorsque Mançour fut sur le trône et qu'il eut à combattre de nombreux ennemis, il envoyait 'Isâ partout où le danger était le plus grand, dans l'espoir qu'il y trouverait la mort, afin de pouvoir transmettre le califat à son propre fils Mahdî. Il lui disait toujours : Cet empire est à toi, tu exerceras le pouvoir après ma mort ; si tu détruis les ennemis, tu auras du repos, quand tu seras sur le trône. 'Isâ était investi du gouvernement de Koufa. Lorsque, en l'an 145, Mançour vint à Baghdâd, il lui donna le plus grand palais de la ville, qu'il fit mettre en communication avec le Tigre par un canal. Ce palais forme aujourd'hui un grand quartier et est appelé « château d''Isâ », et le canal porte le nom de « canal d''Isâ ». En l'an 146, étant à Baghdâd, il combla 'Isâ de témoignages d'estime. Il lui accordait toutes ses demandes ; lorsqu'il donnait audience, il le recevait avant tout le monde, et en audience publique, il lui assignait une place au-dessus de celle de Mahdî.

En l'an 147, Mançour songea à enlever à 'Isâ son droit de succession, pour en investir son fils Mahdî. Mais il savait

d'avance que 'Isâ n'y renoncerait pas volontairement. Il n'osait pas le tuer, car les Benî-'Abbâs n'auraient pas manqué de l'accuser d'avoir tué son oncle sans autre motif que pour le dépouiller de son droit, et auraient pu soulever contre lui le peuple. Il eut donc recours à une ruse pour perdre 'Isâ; mais celui-ci évita le piège qui lui était préparé, et Mançour échoua; voici en quelles circonstances :

'Abdallah, fils d''Ali, qui s'était révolté contre Mançour et qui avait été vaincu par Abou-Mouslim, se trouvait toujours dans la prison dans laquelle le calife l'avait fait enfermer, après l'avoir attiré par une ruse. A la fin de l'an 147, Mançour annonça son intention d'accomplir le pèlerinage. Il donna le gouvernement de Baghdâd à 'Isâ, lui remit son prisonnier 'Abdallah, fils d''Alî, et lui dit : Fais-le mourir, afin de nous débarrasser, toi et moi, de cet ennemi dangereux. Fais-le tuer, dans sa prison, le jour même de mon départ de Baghdâd, de telle sorte que personne ne sache que c'est toi qui as exécuté cet ordre ou que c'est moi qui l'ai donné. — Je n'ai qu'à obéir, lui répondit 'Isâ. Or 'Abdallah était l'oncle de Mançour et d''Isâ. L'intention du calife était, quand 'Abdallah aurait été assassiné, de réclamer à 'Isâ le prisonnier qu'il lui avait confié, et nier qu'il ait donné l'ordre que 'Isâ prétendrait avoir reçu, afin de pouvoir le livrer à la vengeance des Benî-'Abbâs; il espérait de cette façon se délivrer et d''Abdallah et d''Isâ, sans encourir aucun reproche. 'Isâ, qui avait pénétré son dessein, cacha 'Abdallah dans sa maison. Mançour n'avait manifesté l'intention d'accomplir le pèlerinage que pour avoir un prétexte de quitter Baghdâd, sans donner lieu à des soupçons. Arrivé à Koufa, il écrivit à 'Isâ et lui demanda s'il avait exécuté l'ordre qu'il lui avait donné. 'Isâ répondit affirmativement. Alors le calife ne douta plus qu''Abdallah n'eût été tué. Il resta à Koufa pendant quelque temps, et déclara ensuite que, comme il

venait de l'apprendre, il y avait en cette année peu d'eau dans le désert et qu'il remettait son pèlerinage à une autre année. Puis il retourna subitement à Baghdâd. Il demanda à 'Isâ ce qu'il avait fait d''Abdallah.— Je l'ai tué, répondit 'Isâ.— Bien, répliqua le calife. — Quelques jours après, Mançour fit engager les Benî-'Abbâs par son fils Mahdî, à demander au calife la liberté d''Abdallah. Les Benî-'Abbâs adressèrent cette demande à Mançour, qui leur répondit favorablement, et leur dit d'appeler 'Isâ, à qui il avait remis le prisonnier avant son départ. On appela 'Isâ, et Mançour lui dit : Tous les membres de ma famille me demandent de leur rendre 'Abdallah. 'Abdallah est mon oncle, et il a vieilli dans la prison ; j'ai donc consenti à le mettre en liberté; remets-le entre leurs mains. 'Isâ répondit : Lorsque tu es parti, tu m'as ordonné de le tuer, et je l'ai tué. — Ne plaise à Dieu, répliqua le calife, que je t'eusse donné un tel ordre. Si tu l'as tué, c'est de ta propre autorité que tu l'as fait; car moi je l'ai laissé vivre depuis tant d'années. Alors les Benî-'Abbâs se tournèrent furieux contre 'Isâ et l'accusèrent d'avoir fait mourir 'Abdallah volontairement, afin d'écarter tout danger de révolte pour le temps où il occuperait le trône, et d'avoir cherché à perdre Mançour. Isâ prit Dieu à témoin que le calife lui avait donné cet ordre ; Mançour répéta : Ne plaise à Dieu que j'eusse ordonné la mort de mon oncle. Les Benî-'Abbâs, excités par Mahdî, demandèrent vengeance pour 'Abdallah. Le calife leur dit : Voici 'Isâ, je vous le livre, faites de lui ce que vous voudrez. Si vous voulez le tuer, vous êtes libres. Alors ils le firent sortir et tirèrent leurs sabres. 'Isâ leur demanda grâce, en disant : Ayez pitié de mon âge. — Pourquoi n'as-tu pas eu pitié de lui? s'écria Mahdî. Frappez-le! — 'Isâ, se voyant en danger, dit : Ramenez-moi devant le prince des croyants, je veux lui parler. Ils rentrèrent tous dans l'appartement du prince, et 'Isâ lui demanda de nouveau,

s'il n'avait pas ordonné la mort d''Abdallah. — Non, je ne l'ai pas ordonnée, répliqua le calife, et je suis décidé moi-même à venger sa mort. Il faut le tuer, dit-il, en se tournant vers les Beni-'Abbâs. — Alors 'Isâ se mit à rire et dit à Mançour : Ta ruse, si elle avait réussi, était bien imaginée. Puis il envoya chercher 'Abdallah. Mançour, fort étonné de le voir, dit à 'Isâ : Pourquoi nous avoir causé tant d'inquiétude? Et il le laissa partir. Mais il ne voulut pas mettre en liberté 'Abdallah, et il lui dit : Mon oncle, par Dieu ! si l'on t'avait tué, quand même il aurait fallu verser le sang de dix mille personnes pour te venger, je l'aurais fait! Rentre en paix dans ta demeure actuelle, jusqu'à ce que je vienne conférer avec toi. 'Abdallah rentra dans sa prison, où il resta jusqu'à ce qu'il fût assassiné, sur l'ordre de Mançour, qui fit ensuite annoncer qu'il était mort de mort naturelle.

Cependant Mançour persista dans son projet d'amener 'Isâ à renoncer à son droit de succession. Il le fit appeler et lui parla ainsi : Mon cousin, tu es vieux, et il faut pour exercer le pouvoir un homme jeune, qui puisse en supporter les fatigues et les soucis et donner ses soins aux choses de la guerre et des finances. Renonce à ton droit en faveur de mon fils Mo'hammed, qui est jeune et capable d'exercer ces fonctions, et je te donnerai dix millions de dirhems. 'Isâ répondit : Comment pourrais-je délier les musulmans du serment qu'ils m'ont prêté, [sans que du même coup tous les actes judiciaires deviennent nuls, et] que toutes les femmes soient divorcées, que les prisonniers deviennent libres et que les pauvres deviennent riches? Prince des croyants, si tu veux assurer le trône à ton fils, fais-le reconnaître comme mon successeur; c'est ainsi qu'a fait Saffâ'h avec son fils Mo'hammed. — Le calife, n'ayant pas réussi par la persuasion, comprit qu'il ne lui restait d'autre moyen que de tuer 'Isâ. Dès lors il le traitait

avec indifférence, et l'humiliait journellement, soit en paroles, soit en faisant placer Mahdî au premier rang, au-dessus d''Isâ, dans les audiences publiques, espérant ainsi le réduire à la renonciation. 'Isâ, qui avait pénétré son dessein, gardait le silence. Le calife, songeant ensuite à le faire mourir, lui rendit son amitié, lui présenta des excuses et l'invita à dîner. Lorsqu'il eut dissipé sa méfiance, il lui fit donner du poison. 'Isâ tomba malade, mais il ne se doutait pas qu'il eût pris du poison. Il demanda au médecin qui était attaché à sa maison et qui était très-savant, de le guérir. Le médecin lui déclara qu'il ne pouvait pas le guérir à Baghdâd. 'Isâ demanda à Mançour l'autorisation de se rendre à Koufa, ville dont il avait le gouvernement. Le calife le lui permit; car le médecin qui avait donné à 'Isâ le poison, à la table du calife, lui dit: Laisse-le aller où il voudra; il est un homme mort; il n'y a personne qui puisse le guérir. 'Isâ, de retour à Koufa, fut guéri par son médecin et échappa à la mort; mais il perdit les cheveux de la tête et de la barbe, et resta toujours souffrant. Le calife arriva à Koufa, vint s'informer de sa santé, et après y avoir séjourné quelque temps, il l'invita à retourner à Baghdâd où, disait-il, l'air était meilleur. Et il le ramena avec lui.

Après ces diverses tentatives, Mançour, ne sachant plus quelles mesures prendre pour atteindre son but, consulta à ce sujet Khâlid, fils de Barmak. Khâlid lui dit: Laisse-moi aller le trouver pour lui parler. Si je ne réussis pas, il faudra employer la force. Le calife consentit. Khâlid se fit accompagner par trois fonctionnaires, connus pour leur intégrité, afin d'avoir des témoins de tout ce qu'il allait dire à 'Isâ de la part de Mançour et en son propre nom. 'Isâ ayant maintenu son refus aux propositions du calife, ainsi qu'aux promesses et aux menaces de Khâlid, celui-ci se retira et dit à

ses compagnons : Que faut-il faire maintenant? — Il faut aller rendre compte de sa réponse à Mançour, répliquèrent les trois témoins. Khâlid dit : Mançour est un homme très-entier, violent et terrible; si nous venons lui annoncer cette réponse désagréable, il est à craindre que, dans sa colère contre 'Isâ, il ne nous fasse couper la tête. — Eh bien, que faut-il faire? demandèrent les autres. Khâlid reprit : Il faut que nous lui disions que 'Isâ a consenti à renoncer à la couronne ; puis quand il fera appeler 'Isâ et que celui-ci dira qu'il n'a pas renoncé, nous témoignerons contre lui unanimement, et notre parole aura plus de poids aux yeux de tout le monde que celle d'un seul homme. De cette manière nous serons sauvés. — Bien, mais il faut que Mançour connaisse le service que nous lui rendons contre 'Isâ et qu'il nous en sache gré. — Je le lui dirai, répondit Khâlid. Or Khâlid était chef de la chancellerie, et ces trois hommes étaient des fonctionnaires élevés; ils consentirent donc à ce qu'il leur demanda. Ils déclarèrent à Mançour qu''Isâ avait dit qu'il renonçait à son droit de succession, qu'il ne voulait pas désobéir au calife et qu'il considérait lui-même Mahdî comme le plus digne pour occuper le trône. Quand les trois fonctionnaires se furent retirés, Khâlid fit connaître au calife la vérité. — Ce serait fort bien, dit le calife, si ces hommes voulaient en témoigner en présence d''Isâ. — S'ils ne veulent pas le faire, répliqua Khâlid, il faudra leur faire trancher la tête; tu en as le droit, s'ils se rétractent, après avoir fait cette déclaration devant toi. Il alla ensuite dire aux trois témoins que le calife avait annoncé l'intention de les faire mourir, s'ils ne répétaient pas en présence d''Isâ ce qu'ils lui avaient déclaré. Ces hommes tremblèrent pour leur vie. Le lendemain, Mançour convoqua une nombreuse assemblée, les membres de la famille d''Abbâs, les chefs de l'armée et d'autres citoyens. Ayant fait appeler 'Isâ, il le remercia publique-

ment d'avoir, la veille, renoncé à son droit de succession en faveur de Mahdî. 'Isâ protesta; mais Khâlid et ses trois compagnons confirmèrent les paroles du calife. Alors tous les assistants blâmèrent 'Isâ de vouloir donner un démenti à des fonctionnaires aussi considérables, à qui le souverain confiait l'intendance du trésor public. — C'est de cette circonstance que date la haute position de Khâlid auprès de Mançour et de Mahdî. Lorsque, plus tard, Mahdî donna le gouvernement de Baçra à Hâroun ar-Raschîd, et lorsqu'il l'envoya faire une campagne dans le pays de Roum, il le fit accompagner par Ya'hyâ, fils de Khâlid, fils de Barmak, pour être son vézir; et Ya'hyâ conservait ces fonctions sous le règne de Hâroun.

Mançour désirait que 'Isâ fît lui-même la déclaration publique de sa renonciation, afin que le peuple, délié de son serment, prêtât serment à Mahdî. 'Isâ avait un fils, nommé Mousâ, qui était doué d'une haute intelligence. Le calife pensait que 'Isâ tenait avec tant d'obstination à son droit de succession, non pour lui-même, car il était déjà âgé, mais pour assurer le califat à son fils. Sur l'ordre du calife, un de ses oncles, 'Isâ, fils d''Alî, fils d''Abdallah, fils d''Abbâs, alla trouver Mousâ et lui parla ainsi : Prends garde de te perdre, toi et ton père. Engage ton père à se désister, pour éviter le sort d''Abdallah, fils d''Ali. Mousâ lui répondit : Je ne me soucie pas du califat; mais tout ce que je pourrais dire à mon père, serait inutile. Voici ce qu'il faut faire : Quand mon père et moi nous serons dans la société de Mançour, à boire avec lui, que le calife lui dise qu'il va faire tuer son fils, qui est la cause de sa résistance; puis qu'il donne l'ordre de m'étrangler; alors, peut-être, mon père sera-t-il touché de mon sort et cédera-t-il. 'Isâ, fils d''Alî, rapporta ces paroles au calife, qui trouva l'idée excellente et dit : Ce conseil ne sera pas perdu pour moi. — Un jour, lorsque 'Isâ, fils de Mousâ, et son fils se

trouvaient chez le calife, celui-ci, après avoir prévenu Rabî'a, son chambellan, de se tenir prêt, dit à 'Isâ : Tu veux obtenir le califat pour l'assurer à ton fils Mousâ ; mais je vais le faire mourir devant toi. Rabî'a, étrangle Mousâ avec le baudrier de son sabre. Rabî'a et deux serviteurs saisirent Mousâ et le jetèrent par terre ; les deux serviteurs lui tinrent les bras et les pieds. Mousâ s'écria : Prince des croyants, grâce ! Je ne tiens pas au califat ; est-ce ma faute, si mon père ne veut pas faire ce que tu demandes ? Est-ce que 'Isâ se soucie de ma vie ? Mançour lui imposa silence et dit à Rabî'a d'exécuter son ordre. Rabî'a lui glissa la courroie autour du cou et la serra doucement. Mousâ poussait des cris, puis il râlait, comme un mourant. Alors 'Isâ, ne pouvant plus résister, se leva et dit : Prince des croyants, grâce ! Je renonce à mon droit ; ne tue pas mon fils. Je ne veux pas, pour obtenir le pouvoir, qu'un de mes esclaves perde la vie, et encore moins mon fils. Je t'abandonne mon droit ; donne le califat à qui tu voudras. Le calife prit à témoins de cette renonciation les chefs de l'armée qui étaient présents ; puis il donna l'ordre de délivrer Mousâ. Celui-ci se leva et se retira avec son père.

Le lendemain, Mançour fit appeler 'Isâ, afin qu'il confirmât sa renonciation. 'Isâ promit de venir. Mais il s'était ravisé, et ne voulut pas aller. Il engagea son fils à se cacher, et fit dire au calife qu'il était malade, qu'il ne pouvait pas marcher, ni monter à cheval. Les chefs de l'armée, sur l'ordre du calife, allaient alors, les uns après les autres, lui faire des reproches sur sa manière d'agir. — N'as-tu pas honte ? lui disaient-ils. Voilà dix fois que tu as renoncé et que tu reviens sur ta parole. Tu te montres homme de mauvaise foi, et si jamais tu montes sur le trône, personne ne voudrait de toi comme calife ; car ta mauvaise foi est devenue publique. Et ils ne cessaient de l'accabler d'injures. 'Isâ, enfin, s'en plaignit au calife. Mançour lui

répondit qu'il ne pouvait rien sur l'armée, qu'il craignait pour la vie d''Isâ, et même pour sa propre vie, à cause de la grande affection que l'armée avait pour Mahdî. — Tu vois, lui dit-il, que l'armée le désire, et je suis encore vivant; je crains qu'ils ne viennent me tuer; comment pourras-tu régner après moi? Les soldats se révolteront contre toi et te tueront. Alors 'Isâ dit : Prince des croyants, convoque le peuple quand tu voudras; je suis prêt à renoncer; car je suis las de cette affaire. — Que Dieu te récompense! s'écria Mançour. Mais j'arrangerai cela de telle manière que tu en auras ta part. Je te ferai proclamer héritier présomptif de Mahdî. (Il savait bien que 'Isâ, étant déjà âgé, mourrait avant Mahdî, qui était jeune.) De plus je te donnerai dix millions de dirhems, trois cent mille dirhems [à tes enfants] et sept cent mille à tes femmes et à ta famille; en outre deux cent mille comme présent à toi et à tes fils. 'Isâ consentit, et on dressa l'acte de la renonciation. Mançour convoqua les principaux membres de la famille d''Abbâs, les chefs de l'armée et du peuple et le qâdhî, et 'Isâ fit la déclaration publique de son désistement en faveur de Mahdî. Il devait prononcer ces paroles, qui lui furent dictées par Abou-'Obaïda : J'ai vendu au prince des croyants mon droit de précéder Mahdî au califat, pour la somme de dix millions de dirhems. Et il devait toucher à l'argent, afin de montrer au peuple qu'il n'avait pas été contraint à faire cette déclaration. 'Isâ et tous les assistants signèrent l'acte de la renonciation. Mançour remplit fidèlement les engagements qu'il avait pris, et paya les sommes stipulées.

Un jour 'Isâ, se promenant dans le bazar de Baghdâd, passa devant un Hâschimite, qui causait avec un grand personnage de la ville. Celui-ci, qui ne connaissait pas 'Isâ, demanda à son interlocuteur quel était le Hâschimite qui venait de passer. L'autre lui répondit : C'est celui qui était « demain » et qui est devenu

« après-demain ». Depuis ce temps, on appelait 'Isâ « après-demain. » Quand il paraissait dans les rues, les femmes, les enfants et les domestiques lui criaient toujours « après-demain » ; et ce sobriquet lui resta jusqu'à sa mort.

Mançour assembla ensuite le peuple et fit prêter le serment à Mahdî, comme héritier présomptif, et à 'Isâ comme successeur de Mahdî.

CHAPITRE XCIII.

MORT DE MANÇOUR. CALIFAT DE MAHDÎ.

En l'an 158, Mançour s'étant mis en route pour accomplir le pèlerinage, mourut à une station, située à trois milles de la Mecque, le sixième jour du mois de dsou'l-'hiddja, à l'âge de soixante-huit ans, après un règne de vingt-deux ans. Son fils Mahdî, dont le vrai nom était Mo'hammed et le surnom Abou-'Abdallah, monta sur le trône. La mère de Mahdî était Oumm-Mousâ, fille de Mançour, fils d''Abdallah, fils de [Dsou] Sahm... le Himyarite. Il avait trente-deux ans et quelques mois, lorsqu'il monta sur le trône, qu'il occupa pendant dix ans, un mois et cinq jours. Il mourut à Mâsabadsân, où il fut enterré. Son fils Hâroun ar-Raschîd pria sur son corps. Mahdî était beau de visage; il avait le teint brun, le front haut, les cheveux frisés. Il avait un point blanc sur l'œil droit. Son vézir était Ya'qoub, fils de Dâoud; son chambellan Fadhl, fils de Rabî'a, et son qâdhî 'Âfiya, fils de Yezîd. La devise de son sceau était : « J'ai choisi Dieu, le Seigneur. » Aussitôt après son avènement, Mahdî fit construire la grande mosquée de Roçâfa, à Baghdâd. L'année suivante il accomplit le pèlerinage. Il avait deux fils, Mousâ et Hâroun.

Trois ans après son avènement, Mahdî songea à faire proclamer comme héritier présomptif du trône un de ses fils, à la place d'Isâ, fils de Mousâ, son successeur désigné. Il fit offrir à 'Isâ dix millions de dirhems, s'il voulait renoncer à son droit. 'Isâ ayant refusé cette proposition, Mahdî lui ôta le gouvernement de Koufa, dont il était investi depuis les premiers temps du règne de Mançour, et nomma à sa place Rau'h, fils de 'Hâtim ibn-Mouhallab, à qui il recommanda de faire une enquête sur l'administration d''Isâ, afin de découvrir quelque fait au moyen duquel il pût être accusé. 'Isâ, après avoir remis le gouvernement entre les mains de Rau'h, se retira dans une de ses propriétés, où il vécut dans un complet isolement, ne recevant personne et ne se rendant à la ville que le vendredi, pour assister à la prière. Il venait à cheval jusques sur la grande place attenant à la mosquée, descendait à la porte, et s'en retournait après avoir accompli la prière. Mahdî désirait avoir promptement un prétexte pour accuser 'Isâ, afin de pouvoir le déclarer indigne d'exercer le califat. Rau'h, malgré ses investigations, pendant une année, ne découvrit aucune faute à la charge d''Isâ. Alors Mahdî lui adressa une lettre, dans laquelle il lui disait : Tu es entré dans ses intérêts; car il est impossible qu'un homme, qui pendant treize ans a gouverné une ville, n'ait pas commis un acte pour lequel on puisse le mettre en accusation. Rau'h, très-embarrassé, écrivit au calife : Il y a devant la grande mosquée de Koufa un parvis très-vaste, où le peuple se réunit le vendredi pour prier. 'Isâ a l'habitude de s'y rendre directement à cheval. Il arrive quelquefois que son cheval salit ce lieu, et il est probable que quelques personnes en aient leurs vêtements souillés. Mahdî lui répondit : Fais placer des poutres à l'entrée du parvis, pour empêcher les cavaliers d'y pénétrer. La circonstance que tu me signales ne peut pas donner lieu à une accu-

sation contre 'Isâ et ne peut servir au but que je me propose d'atteindre. Rau'h fit exécuter l'ordre du calife, et encore aujourd'hui on voit à l'entrée du parvis de la mosquée de Koufa les poutres qu'il y fit placer ; on appelle ce parvis la « place des poutres ». Lorsque 'Isâ apprit que cette mesure avait été prise à cause de lui, il acheta des héritiers de Mokhtâr, fils d'Abou-'Obaïda, une maison qui touchait au parvis, et dès lors il descendait à la porte de sa maison et traversait le parvis à pied. Quelque temps après, Mahdî, voyant qu'il ne trouvait aucun prétexte d'accusation contre 'Isâ, envoya son cousin 'Abbâs, fils de Mo'hammed, fils d''Alî, à Koufa, pour l'amener par la persuasion et par la promesse d'une grande somme d'argent à renoncer à son droit de succession. 'Abbâs réussit à obtenir le consentement d''Isâ, qui vint avec lui à Baghdâd. Après le désistement d''Isâ, Mahdî fit reconnaître comme héritier présomptif son fils Mousâ, et comme successeur de celui-ci son autre fils Hâroun.

CHAPITRE XCIV.

YA'QOUB, FILS DE DAOUD AL-ÉMÎN.

Quand Mahdî monta sur le trône, il fit examiner la situation des prisonniers et mettre en liberté tous ceux qui n'étaient pas détenus pour des crimes graves ou pour cause d'insurrection contre l'autorité. Il y avait parmi ces derniers un homme nommé Ya'qoub, fils de Dâoud, fils de Tahmân, le Solaïmite, originaire du Khorâsân, exerçant la profession de secrétaire, ainsi que son père, qui avait été dans le Khorâsân, secrétaire de Naçr, fils de Sayyâr. Ya'qoub avait été partisan de Mo'hammed et d'Ibrâhîm, fils d''Abdallah, fils de 'Hasan,

lors de leur révolte à Médine et à Baçra; il leur avait servi quelquefois de secrétaire. et avait fait de la propagande pour leur cause. Il était schi'ite dans le cœur. Mançour l'avait fait mettre en prison. Lorsque Mahdi apprit qu'un homme, issu d'une famille d'écrivains et savant distingué, était en prison, il le fit mettre en liberté. Ya'qoub devint alors substitut et auxiliaire [de Mo'hammed, fils] d''Abdallah, fils d''Olâqa, juge de Baghdâd. Un autre prisonnier du temps de Mançour, que Mahdi maintenait en captivité, était 'Hasan, fils d'Ibrâhim, le rebelle de Baçra. Après l'élargissement de Ya'qoub, 'Hasan pensait que le calife, en le gardant en prison, voulait le condamner à mort. Il demanda à ses partisans de trouver un moyen pour le sauver, et ceux-ci commencèrent à creuser un passage souterrain à partir d'un certain endroit en dehors de la prison pour aboutir sous l'oratoire de 'Hasan, et ils se proposaient de l'enlever. Ya'qoub, après sa libération, venait souvent faire visite à 'Hasan, dont les partisans étaient aussi ses amis. Un jour l'un d'eux lui fit part de leur projet et lui montra le passage qu'ils étaient occupés à pratiquer. Ya'qoub en manifesta une grande satisfaction. Il voyait chaque jour les progrès de leur entreprise (ils ne creusaient que pendant la nuit), et lorsqu'il sut qu'il ne fallait plus qu'une nuit de travail pour terminer le souterrain, il alla trouver le juge de Baghdâd et lui dit qu'il avait une communication à faire à Mahdi et qu'il désirait avoir une audience du calife. Le juge lui demanda quelle était cette communication. Ya'qoub répondit qu'il ne pouvait la révéler qu'à Mahdi lui-même et qu'il y avait urgence. Le juge se rendit avec lui chez le vézir. Celui-ci ayant voulu savoir de quoi il s'agissait, Ya'qoub déclara qu'il ne le dirait qu'au calife en personne. Le vézir et le qâdhi le conduisirent chez le calife. Ya'qoub demanda à lui parler seul. — Je n'ai pas de secret pour ces personnes, lui dit Mahdi. — Mais moi, j'en ai, répondit

Ya'qoub. Le calife ayant donné ses ordres, les courtisans se retirèrent. Alors Ya'qoub lui dit : Prince des croyants, sache que 'Hasan, fils d'Ibrâhîm, a fait pratiquer un passage souterrain sous son oratoire pour s'enfuir et que ses partisans veulent l'enlever cette nuit. Mahdî envoya quelqu'un pour vérifier le fait. L'ayant vu confirmé, il fit transférer 'Hasan de sa prison à la maison de l'un de ses serviteurs nommé Nacîr, et fit donner à Ya'qoub une robe d'honneur. Quelque temps après, 'Hasan réussit à s'évader. Mahdî le fit rechercher et demanda à Ya'qoub de diriger ses recherches. Ya'qoub lui dit : Prince des croyants, tu as droit à mon obéissance. Mais je te conseille d'abandonner cette poursuite.

Ya'qoub devint ensuite de plus en plus intime avec le calife, qui le recevait à tout moment et se plaisait à l'écouter. Ya'qoub l'enflammait pour les belles actions, lui parlait de caravanserais, de ponts et de mosquées à construire et de l'assistance à donner aux pauvres. Mahdî le prit en affection; il le faisait venir le soir et causait avec lui de sujets de science et d'affaires politiques, et comme il trouvait en lui un homme plein d'intelligence, de discernement et de bon conseil, il l'éleva à un rang éminent. Dans la suite, Ya'qoub découvrit la retraite de 'Hasan. Après avoir obtenu pour lui l'amân, il l'amena, et 'Hasan rendit hommage au calife. Mahdî appréciait beaucoup ce service de Ya'qoub et lui en fut très-reconnaissant; il l'employait désormais en toute circonstance, le gardait près de lui jour et nuit et faisait exécuter tous ses ordres par lui. Abou-'Obaïdallah, le vézir, devint jaloux de l'influence et de la faveur croissante de Ya'qoub et conçut contre lui une aversion profonde. Ya'qoub, par son habileté et son savoir-vivre, ne fournissait à son adversaire aucun prétexte pour lui nuire auprès du calife. Mahdî lui donnait toujours audience avant de recevoir le vézir, qui, obligé d'attendre à la porte du palais, le

voyait sortir, donner des ordres de toutes sortes et transmettre les volontés du calife; et lui-même ne pouvait prendre aucune mesure sans la soumettre auparavant à Ya'qoub. Mahdî, de sa propre main, écrivit aux gouverneurs de toutes les provinces et leur ordonna de ne tenir compte d'aucune lettre qu'ils recevraient de n'importe quel département ou ministère, et qui ne porterait pas la signature de Ya'qoub. Il lui confia la charge d'intendant du palais, et on lui donnait le nom de Ya'qoub *al-Émîn*. Quant au vézir, il recevait les ordres de Ya'qoub, qui lui transmettait aussi les messages du calife. Cette situation dura jusqu'à l'année 166.

Ya'qoub, qui passait toutes les soirées dans la société de Mahdî, se retirait ordinairement à minuit. Un soir, lorsqu'il quitta le calife, son cheval (c'était un cheval que Mahdî lui avait donné), au moment où il voulut le monter, effrayé par le frôlement des franges de son *taïlesân*, lui lança une ruade et lui brisa les deux jambes. Il tomba et s'évanouit. Mahdî, averti de cet accident, accourut, pieds nus, et resta auprès de lui jusqu'à ce qu'il eût repris connaissance; il le fit ensuite transporter dans une litière à sa maison. Le lendemain, il alla chez lui en personne, pour savoir de ses nouvelles. Le vézir et tous les courtisans lui rendaient également visite. Ya'qoub, pendant longtemps, ne pouvait quitter la chambre. Alors, profitant de son absence, le vézir parla à Mahdî du passé de Ya'qoub. — Ce Ya'qoub, lui dit-il, est le fils de Dâoud, fils de Tahmân, qui était secrétaire de Naçr, fils de Sayyâr, dans le Khorâsân, tout en étant attaché à la croyance schiite. Il était partisan des descendants d''Alî et les considérait comme les possesseurs légitimes de l'imamat. Après la mort de Zaïd, fils d''Alî, lorsque son fils Ya'hyâ vint dans le Khorâsân et y fit secrètement de la propagande, Dâoud et ses trois fils, Ya'qoub, 'Alî et Çâli'h, qui, tous les trois, étaient des écrivains et des

savants habiles, embrassèrent sa cause et sa doctrine. Ya'hyâ, fils de Zaïd, ayant été tué par Naçr, fils de Sayyâr, ils restèrent fidèles à la cause des enfants d'Alî et soutinrent leurs droits. Puis, quand Abou-Mouslim chassa Naçr, fils de Sayyâr, du Khorâsân, il fit arrêter Dâoud et confisqua tous ses biens. Après la mort de Dâoud, ses trois fils, sachant qu'ils n'avaient rien à espérer d'Abou'l-'Abbâs Saffâ'h, à cause de la conduite de leur père, continuèrent à servir les enfants d''Alî. Lorsqu'ils apprirent que Mo'hammed, fils d''Abdallah, et son frère Ibrâhîm recrutaient des partisans à Médine et à Baçra, ils vinrent dans l''Irâq; Çâli'h et Ya'qoub se rendirent à Médine et s'attachèrent à Mo'hammed; 'Alî alla à Baçra et devint auxiliaire d'Ibrâhîm. Ils parcoururent les provinces, recrutant des partisans, jusqu'au moment de la levée des boucliers. Abou-'Obaïdallah raconta tous ces détails à Mahdî, puis il ajouta: Tous les agents que Ya'qoub a envoyés dans les provinces, ce sont des Zaïdites, qui propagent leur doctrine dans toutes les villes et qui partout ont gagné beaucoup d'adhérents; ils pourront se soulever quand ils le voudront, et bouleverser l'empire. Le vézir s'étendait longuement sur ce sujet et invoquait pour tout ce qu'il venait de dire le témoignage [de Mo'hammed, fils] d''Abdallah, fils d''Olâqa, le juge, qu'il avait amené avec lui. Ya'qoub fut ainsi perdu dans l'esprit du calife. Celui-ci, malgré la haute opinion qu'il avait de lui et de la faveur dont il le comblait plus que jamais, résolut de le mettre à l'épreuve.

Deux ou trois mois après cet entretien, Mahdî fit amener un des descendants de 'Hasan, fils d''Alî, et le fit enfermer dans un appartement de son palais. Quelques jours après, il fit orner un salon de magnifiques tapis, de vases d'or, d'argent, de cristal et de pierres précieuses, et y fit venir une fort belle esclave. Puis, ayant fait appeler Ya'qoub, il causa avec lui de différents sujets. Il lui parla ensuite du salon dans

lequel ils se trouvaient. Ya'qoub dit : Vive le prince des croyants ! Je n'ai jamais vu un salon pareil. Mahdî répliqua : Je te le donne, ô Ya'qoub, avec les tapis et les vases qu'il renferme. Fais-les emporter. Ya'qoub baisa la terre et le remercia. Mahdî emmena Ya'qoub dans un autre appartement, en donnant l'ordre de transporter tous ces objets à la maison de Ya'qoub, et il lui dit : Prends aussi cette esclave, pour en faire ton plaisir. Il lui donna en même temps un eunuque, nommé Raschîd, et ajouta à tous ces cadeaux cent mille dirhems. — Ce sera pour les dépenses, lui dit-il, afin que tu puisses t'amuser avec cette jeune esclave. Et il le retint à dîner ce jour-là. Enfin il lui dit : J'ai un service à te demander, ô Ya'qoub. — Prince des croyants, répliqua Ya'qoub, le maître ne demande pas un service à son esclave, il ordonne. — Non, dit Mahdî, c'est un service que je te demande. — Que désire le prince des croyants ? — Feras-tu ce que je désire ? — Certes, s'écria Ya'qoub, quand même il s'agirait de ma vie ! — Jure par Dieu. — Je jure par Dieu, dit Ya'qoub. — Mets ta main sur ma tête, et jure par ma tête et par ma vie. — Ya'qoub jura. Alors Mahdî dit : Il y a dans ce palais un homme, un descendant de 'Hasan, fils d''Alî, qui, j'en ai la certitude, fait de la propagande pour revendiquer le pouvoir. Comme je n'ai confiance qu'en toi, je veux te le remettre, pour que tu le fasses mourir ; mais personne, en dehors de toi, ne doit le savoir. — Prince des croyants, dit Ya'qoub, je n'ai qu'à obéir. Le calife fit chercher le prisonnier, qui fut amené chargé de chaînes, et dit : Voilà cet homme, je l'enverrai ce soir, sous la garde d'un serviteur fidèle, à ta maison.

Or Mahdî avait dit à l'esclave qu'il avait donnée à Ya'qoub : Je te donne à Ya'qoub, mais je te reprendrai. Je vais lui confier un homme, un descendant d''Alî, pour qu'il le mette à mort secrètement. Observe ce qu'il fera de cet homme et en-

voie-moi l'eunuque pour m'en informer. Lorsque, pendant quelques jours, Ya'qoub se fut amusé avec la jeune esclave, le prisonnier qu'il gardait dans un appartement de sa maison, lui fit dire : Avant que tu me fasses mourir, accorde-moi une entrevue, car je voudrais te parler. Ya'qoub le fit venir, et cet homme lui dit : Toi, avec les sentiments que tu professes, tu voudrais me mettre à mort, et paraître devant Dieu chargé de mon sang? Tu sais cependant que je descends de 'Hasan, fils d''Alî, et de Fâtima, la fille du Prophète! — Qu'à Dieu ne plaise! s'écria Ya'qoub. Je tâcherai de te faire sortir de Baghdâd et de te sauver. Le prisonnier répondit : Donne-moi seulement la liberté; une fois sorti de Baghdâd, je saurai me diriger moi-même. — Où veux-tu aller? lui demanda Ya'qoub. — A Baçra. Et il lui indiqua la route qu'il comptait suivre. Ya'qoub dit : Je te donne les cent mille dirhems dont Mahdî m'a fait cadeau. Cette nuit, tu prendras cet argent et tu te rendras à Baçra. Mais il te faut des compagnons de route! — J'ai deux amis, répondit le prisonnier, un tel et un tel, qui m'accompagneront. — Fais-les appeler, et cette nuit vous partirez pour Baçra; de là vous irez dans l''Omân, puis vous chercherez à gagner l'Abyssinie. La jeune esclave qui, derrière le rideau, avait assisté à cet entretien et qui avait tout entendu, fit aussitôt prévenir Mahdî par l'eunuque. Le calife donna l'ordre d'occuper toutes les routes, et lorsque l'Alide vint à passer, il fut arrêté, lui et ses compagnons. On les trouva nantis de l'argent que Ya'qoub leur avait donné. Mahdî les fit enfermer dans un appartement. Le lendemain, quand Ya'qoub vint à la cour, Mahdî lui demanda ce qu'il avait fait du prisonnier. — Prince des croyants, répondit Ya'qoub, tu n'as plus rien à craindre de lui. — L'as-tu tué? — Oui, dans la nuit même. — Le jures-tu par Dieu? — Je le jure. — Touche ma tête, et jure par ma tête et ma

vie. — Ya'qoub jura. Alors Mahdî lui présenta le prisonnier et ses compagnons. Ya'qoub resta anéanti. Le calife le fit arrêter, ainsi que tous ses gens, et confisqua ses biens. Il acquit ainsi la certitude que Ya'qoub professait des doctrines schiites et qu'Abou-'Obaïdallah avait dit la vérité. Il donna l'intendance du palais à Yaqtîn. Il fit ensuite enfermer Ya'qoub dans un puits que l'on avait creusé dans la prison, où il resta durant tout le règne de Mahdî, et celui de Hâdî; il fut délivré par Hâroun ar-Raschîd, qui lui était reconnaissant pour avoir toujours fait valoir son mérite auprès de son père. Hâroun lui offrit aussi le vézirat, mais Ya'qoub, qui avait été abreuvé de chagrins, s'excusa par la faiblesse de sa vue et son état invalide, et demanda l'autorisation de se retirer à la Mecque, pour consacrer le reste de ses jours au service de Dieu. Hâroun accéda à son désir.

CHAPITRE XCV.

MORT DE MAHDÎ.

Mahdî aimait beaucoup la chasse. Il possédait près de Mâsabadsân, entre Baghdâd et Mossoul, un village nommé Raudha, dans une contrée agréable et riche en gibier, où il allait tous les ans. Il y avait un palais, entouré de vastes jardins et de sites charmants, où il se livrait à la chasse. Un jour, faisant la sieste à l'intérieur de son palais, qui était gardé par ses serviteurs, il crut voir un homme qui ouvrit la porte de l'appartement; il se réveilla et l'entendit distinctement réciter ces trois vers :

« Il me semble que je vois ce château abandonné de ses habitants; ses demeures sont désertes.

Le maître de ce peuple, qui a jeté tant d'éclat et qui a occupé le trône, est maintenant au tombeau, sous un monceau de pierres.
Il ne reste de lui que son souvenir et son histoire. Des pleureuses, ses femmes, font retentir leurs lamentations. »

Mahdî appela ses esclaves et leur demanda qui était celui qui venait de chanter. Ils répondirent que personne n'avait chanté. Le calife leur répéta les trois vers. Les esclaves dirent : Nous entendons ces vers pour la première fois; nous n'avons vu personne. Dès lors il était convaincu que l'on venait de lui annoncer sa fin prochaine. Il fut plongé dans une profonde tristesse, et il mourut dix jours après, le jeudi, sixième jour du mois de dsou'l-'hiddjè de l'an 169. Les traditions diffèrent sur le genre de sa mort. Quelques-uns rapportent que ce jour-là, à l'heure de la prière de l'après-midi, il était allé à la chasse. Vers le coucher du soleil, poursuivant une gazelle qui s'était refugiée dans une ruine, Mahdî, qui était à cheval, voulut pénétrer à la suite de ses chiens dans cette ruine, dont la porte était très-basse et étroite; il se pencha sur la selle du cheval; il eut le dos brisé contre la porte, il tomba par terre et mourut sur-le-champ. Quand on l'eut transporté au palais, des cris et des lamentations retentirent, ses esclaves déchirèrent leurs vêtements, et le lendemain, elles se couvrirent de cilices. Mahdî avait un trésorier nommé Fâce'h, qui avait lu les livres anciens et qui connaissait l'histoire des anciens rois. Cet homme, pleurant près du cadavre de Mahdî, dit : Je savais bien que ta passion pour la chasse serait ta perte; car j'ai trouvé dans les vieilles traditions que tout roi qui a une passion quelconque, périt par cette même passion.

D'après un autre récit, Mahdî serait mort empoisonné, sans que sa mort eût été préméditée. Il avait une jeune esclave, nommée 'Hasana, qui lui était plus chère que toutes ses autres femmes et qu'il distinguait entre toutes. Cette femme,

voyant qu'il portait aussi une vive affection à une autre esclave, fut jalouse et résolut d'empoisonner sa rivale. Elle envoya donc, de sa chambre, par sa servante, un vase de colostre à la chambre de l'autre esclave. Mahdî, qui, vers le coucher du soleil, regardait de la terrasse dans le jardin, vit passer la servante avec le vase ; il eut envie de manger de ce lait ; il appela la jeune fille et lui demanda où elle portait ce plat. Elle lui répondit que 'Hasana l'envoyait à une telle. — Donne-le-moi, dit le calife, je veux en manger ; 'Hasana aimera mieux cela. La servante lui présenta le vase et il mangea. Cette femme ne savait pas ce que contenait le vase, ou si elle le savait, elle n'osait pas le dire. Avant que le soleil fût couché, Mahdî était mort. Quand 'Hasana entendit le tumulte dans le palais, elle accourut sur la terrasse, en poussant des cris, les vêtements déchirés et les cheveux en désordre, se jeta sur Mahdî et dit : Je n'ai pas pu lutter contre Dieu et détourner sa volonté. J'ai voulu te posséder seule, et Dieu a voulu que tu ne fusses ni à moi, ni à aucune autre ! — D'après une autre version, 'Hasana aurait envoyé à sa rivale des poires, dont l'une, la plus grande et la plus belle, placée en évidence, était empoisonnée. Lorsque Mahdî voulut en manger, il choisit la plus grande, celle qui était empoisonnée, et il mourut sur-le-champ. On l'enterra le lendemain, dans le jardin, sous un noyer, qu'il avait toujours aimé. Son fils Hâroun pria sur son corps. Mahdî, au moment de sa mort, était âgé de quarante-trois ans.

Mahdî était de taille élevée et maigre ; il avait le teint foncé et les cheveux blonds ; il avait un signe blanc sur son œil droit. Aucun calife abbaside n'était plus éloquent que lui dans ses sermons ; aucun n'était plus juste, ni plus clément, ni plus généreux, ni plus pieux, ni plus sobre, ni plus vertueux, ni plus beau ; aucun d'eux n'était plus ferme contre les héré-

tiques. Sa justice était telle, qu'il jugeait lui-même les plaintes de ses sujets contre les agents du gouvernement, et il faisait assister à ces audiences les docteurs de la loi, les théologiens et les juges, afin que la présence de ces hommes respectables le préservât de prononcer un arrêt injuste, et qu'ils pussent l'avertir s'il commettait quelque erreur. A l'une de ces audiences, un homme porta plainte contre un agent, et réclama un certain domaine que, disait-il, l'agent lui avait enlevé. Le calife lui dit : Cette propriété est à moi, je suis en possession. C'est à toi, qui la réclames, de prouver tes droits. — Prince des croyants, dit le plaideur, si tu veux être défendeur, c'est encore à toi que je demanderai justice. — Mahdî, montrant le qâdhî [Mo'hammed, fils d'] 'Abdallah, fils d''Olâqâ, qui était assis devant lui, dit : Veux-tu accepter la décision du qâdhî? — Oui, répondit le plaideur. Le calife le fit asseoir à côté de lui, sur son tapis de prière, et dit au qâdhî : Prononce entre nous. Le plaideur ayant exposé sa réclamation, le qâdhî demanda au calife ce qu'il avait à répondre. Mahdî dit : La propriété m'appartient, je suis en possession, et je ne reconnais pas les droits de cet homme. Le plaideur dit : Ô qâdhî, demande-lui depuis quand il la possède, s'il l'a obtenue avant ou après son avénement au trône. — Cela est inutile, répondit le qâdhî. Il ne reconnaît pas tes droits; c'est à toi de les prouver, si tu peux. Le plaideur se leva et retourna à sa place. Mahdî dit : Ô qâdhî, cette propriété, je l'ai acquise depuis mon avénement; je la lui donne; tu es témoin de ma déclaration. Le qâdhî dit : En vérité, prince des croyants, cette audience est plus méritoire devant Dieu que si tu avais donné un million de dînârs aux pauvres. — Une autre fois, un descendant de Zobaïr-ben-al-'Awwâm vint exposer qu'un domaine qu'il avait eu en Syrie, lui avait été enlevé arbitrairement par Walîd, fils d''Abdou'l-Mélik, et qu'il n'avait pu obtenir justice d'aucun

de ses successeurs. — Pourquoi, lui dit Mahdî, n'as-tu pas plaidé devant 'Omar, fils d''Abdou'l-'Azîz, qui était le meilleur d'entre les Omayyades? — Je l'ai fait, ma plainte n'a pas eu de suite. — Cependant, reprit Mahdî, parmi les califes omayyades, 'Omar était un vrai Imâm! — Prince des croyants, répliqua le plaideur, 'Omar a commis bien des injustices. — Lesquelles? demanda le calife. — A chaque enfant mâle qui venait de naître dans la tribu d'Omayya, il fixait aussitôt une pension de cinq cents dirhems, ou au moins de trois cents dirhems, tandis qu'il ne donnait aux enfants des Benî-Hâschim et des Benî-Zobaïr, que cinquante ou soixante dirhems. C'est qu'il ne songeait qu'aux Benî-Omayya et non à l'équité. Il n'aurait jamais cassé la décision d'un calife omayyade. Mahdî, se tournant vers Abou-'Obaïdallah, lui demanda si cela était vrai. — Oui, prince des croyants, répondit le vézir, il a favorisé les Benî-Omayya. Le calife donna l'ordre de rendre au plaideur la propriété, puis il dit: 'Omar était le seul parmi les Omayyades que j'avais toujours regardé comme un homme juste, maintenant je vois que lui aussi était un tyran comme les autres.

Mahdî était extrêmement indulgent. Il pardonnait même aux plus grands coupables. Un de ses officiers, à qui il avait fait grâce, deux fois, se rendit coupable d'un nouveau méfait. Mahdî le fit venir et lui dit: N'as-tu pas honte? Ne changeras-tu jamais ta conduite? — Prince des croyants, répliqua l'officier, puisque je n'ai pas honte de commettre des fautes, n'aie pas honte de faire grâce. Que Dieu t'accorde de vivre cent années et que cent individus comme moi commettent chaque jour cent fautes, afin que tu puisses pardonner! Le calife, vaincu par cette parole, pardonna à l'officier. La générosité de Mahdî était aussi très-grande. On ne connaît aucun roi qui ait fait cadeau à un poète de cinquante mille dirhems, si ce

n'est Mahdî, qui a donné à Merwân, fils d'Abou-'Hafça, soixante-dix mille dirhems pour une seule pièce de vers. Un jour, lors de son pèlerinage, accomplissant ses tournées pieuses autour de la Ka'ba, il entendit une femme bédouine, à la porte de la mosquée, demander l'aumône en termes éloquents. Il demanda à son serviteur Nacîr, qui était avec lui, combien il avait d'argent. — Cinq cents dînârs, répondit Nacîr. — Donne-les à cette femme, dit le calife. — Jamais roi ou calife n'a dépensé à un pèlerinage une somme aussi considérable ni fait autant de cadeaux, comme Mahdî, qui a consacré à son pèlerinage et distribué trente millions de dirhems, cinq cent mille dînârs et cent cinquante mille vêtements. — Quant à sa piété, on raconte qu'un jour, un violent ouragan, qui s'était déchaîné sur la ville de Baghdâd, faillit faire écrouler tous les édifices et ensevelir sous leurs ruines les habitants. On vit alors Mahdî prosterné dans son palais et priant ainsi : Seigneur, tu as confié à ma garde la nation de ton apôtre. Ne la punis pas pour les nombreux péchés que j'ai commis. En considération de la figure florissante et inaltérable de Mo'hammed, sauve cette nation ! Il pria ainsi avec ferveur, jusqu'à ce que l'ouragan cessât. Rabî'a, son chambellan, a raconté le fait suivant : On m'avertit, une certaine nuit, que Mahdî s'était levé, qu'il était seul dans son cabinet et qu'il priait. J'entrai dans cette chambre, qui était simplement blanchie à chaux et sans aucun ornement ; la lumière blanche de la lune qui tombait sur les murs et sur le divan faisait ressortir davantage la couleur rouge d'un tapis qui couvrait le sol, et sur lequel se tenait Mahdî, vêtu de blanc, le visage tourné vers le divan. Il récitait le Coran d'une voix douce, et ne remarquait pas ma présence. Mon admiration était sollicitée à la fois par cette chambre, la lumière de la lune qui l'éclairait, le calife, vêtu de blanc, implorant Dieu, et sa voix mélodieuse. Je m'avançai

et me plaçai derrière lui. Il lisait à haute voix et en pleurant la sourate *Ceux qui sont incrédules*, et il était arrivé à ce verset : « Ceux d'entre vous qui, ayant l'autorité, veulent commettre de mauvaises actions sur la terre et briser les liens de la parenté, ceux-là ont été maudits par Dieu, etc. » (Sur. XLVII, vers. 24 et suiv.) Après avoir lu ce passage, il le répétait une seconde fois, et ses larmes coulaient sur le tapis. Après avoir terminé la sourate, et clos sa prière par le salut, sans détourner le visage il appela un serviteur et lui dit : Va chercher immédiatement Rabî'a. Alors, continue le narrateur, je signalai ma présence et dis : Me voilà, prince des croyants. Le calife se retourna et me dit : Depuis quand es-tu là, ô Rabî'a? — — Je viens d'entrer, répondis-je, parce que j'ai entendu le prince des croyants réciter le Coran. — Mahdî reprit : Va chercher Mousâ, fils de Dja'far. Or Mousâ, fils de Dja'far aç-Çâdiq, accusé de faire de la propagande dans le Khorâsân et de convoiter le pouvoir, avait été arrêté par Mahdî et confié à la garde de Rabî'a. J'allai le chercher, raconte Rabî'a, et l'amenai. Le calife, qui était toujours assis sur son tapis de prière, et qui pleurait, lui dit : Ô Mousâ, fils de Dja'far, Dieu a dit : « Ceux d'entre vous qui, ayant l'autorité, veulent commettre de mauvaises actions sur la terre et briser les liens de la parenté... » Moi, je ne veux pas briser les liens de la parenté, mais toi non plus, tu ne dois pas les briser. Puis il ajouta : Je vais te dire une chose que tu feras, j'en suis certain. Jure-moi que, aussi longtemps que je vivrai, tu ne te révolteras pas. Après ma mort tu seras libre de faire ce que tu voudras. Mousâ ayant juré, Mahdî lui donna la liberté dans cette nuit-là même.

Mahdî est le seul calife abbaside qui n'ait pas bu du vin. Mais il aimait beaucoup la musique ; il faisait souvent venir des musiciens qui chantaient devant lui.

CHAPITRE XCVI.

RÈGNE DE MOUSA AL-HADI.

Mahdî, en quittant Baghdâd, y avait laissé Rabî'a comme son lieutenant, et toute l'armée. Mousâ al-Hâdî, son héritier présomptif, se trouvait alors dans le Taberistân, où il faisait la guerre contre Scherwîn. Après la mort de Mahdî, à Mâsabadsân, Hâroun, sur le conseil de Ya'hyâ, fils de Khâlid, fit prêter par les troupes le serment d'hommage au nom de son frère. Il voulut ensuite ramener le corps de son père à Baghdâd, pour l'y enterrer; mais il renonça à ce projet, car il craignait d'une part que les troupes qui se trouvaient à Mâsabadsân ne réclamassent un don d'avénement, et d'autre part que les soldats de la garnison de Baghdâd, en voyant le cercueil, ne demandassent aussi de l'argent, et qu'enfin il n'y eût une émeute. Il fit enterrer Mahdî à Mâsabadsân et adressa à Rabî'a une lettre, par laquelle il lui recommanda de faire prêter le serment par les troupes de Baghdâd, et d'envoyer, par Nacîr, le chambellan, l'anneau, le bâton et le manteau du Prophète et les autres insignes du califat à Mousâ. Rabî'a exécuta ces ordres, mais les soldats de la garnison de Baghdâd refusèrent de prêter serment, à moins de recevoir comme don deux années de solde. Rabî'a les pria en vain d'attendre l'arrivée de Mousâ, qui, disait-il, était seul le maître d'accorder leur demande; ils voulurent le massacrer, se révoltèrent et saccagèrent sa maison, et il fut obligé de se cacher. Lorsque Hâroun arriva à Baghdâd, Ya'hyâ, fils de Khâlid, eut une conférence avec Rabî'a, [sur l'invitation de] Khaïzourân, concubine de Mahdî et mère de Hâroun, qui était en possession de tous les

trésors de Mahdî et de toute l'autorité. Ya'hyâ dit à Rabî'a : Tu as eu tort de provoquer cette émeute; si tu ne leur donnes pas cet argent, l'affaire sera devenue si grave, lorsque le calife arrivera, qu'il ne sera plus possible d'en sortir. Il se jeta ensuite au milieu des groupes de soldats, les calma, leur accorda un don de dix-huit mois de solde et leur fit payer cet argent sur-le-champ. Al-Hâdî, en apprenant ce qui venait de se passer, fut très-satisfait de la conduite de Ya'hyâ. Voyageant par les chameaux de la poste, il arriva à Baghdâd, avec sa suite, vingt jours après son départ du Taberistân. L'ordre était rétabli dans la ville et son autorité fut universellement reconnue. Il choisit Rabî'a comme son vézir, laissa à Hâroun le gouvernement de la province d'Afrique et des provinces d'Occident que Mahdî, vers la fin de sa vie, lui avait donné, et nomma 'Alî, fils d''Isâ, fils de Mâhân, chef de la police. Après avoir conclu la paix avec Scherwîn, il lui donna le gouvernement du Taberistân.

Mousâ al-Hâdî fit son entrée dans la ville de Baghdâd le dixième jour du mois de çafar.

CHAPITRE XCVII.

LES ATHÉES (ZANADIQA) SOUS LE RÈGNE DE HADÎ.

Sous le règne de Hâdî, les athées (zanâdiqa) étaient devenus fort nombreux. Ces gens, qui n'étaient pas musulmans, tournaient en ridicule les doctrines et les dogmes de l'islamisme. Ils prétendaient que le Prophète n'avait été qu'un homme sage, qui avait établi cette religion au moyen de sa sagesse; que le Coran était un produit de son éloquence naturelle; qu'il avait interdit les rapports sexuels des hommes avec leurs mères,

leurs sœurs et leurs filles ; enfin que, s'il surgissait un autre homme doué d'éloquence, il pourrait aussi bien que Mo'hammed fonder une religion. Ces impies s'unissaient, à l'exemple des mages, à leurs filles, à leurs sœurs et à leurs mères ; ils n'accomplissaient aucune des pratiques de la religion musulmane, ni la prière, ni le jeûne, ni l'aumône, ni le pèlerinage, et raillaient ceux qui les pratiquaient. Ainsi quand ils voyaient une assemblée de fidèles qui priaient, ils disaient : Voilà des chameaux à la file ; de ceux qui se prosternaient, ils disaient qu'ils montraient leur derrière à leur Dieu. A la Mecque, assistant aux cérémonies du pèlerinage et voyant les musulmans faire les tournées autour de la Ka'ba, ils demandaient aux pèlerins en riant : Que cherchez-vous dans cette maison ? Quand, le jour du sacrifice, on égorgeait des brebis, ils disaient : Quel est le crime de ces pauvres bêtes pour qu'il faille verser leur sang ? Ils raillaient ceux qui accomplissaient la cérémonie de Çafâ et de Marwa, en disant : Ces hommes ont-ils volé pour courir ainsi ? Et ainsi des autres pratiques. Il n'y a pas dans le monde de doctrine plus funeste que celle des *zanâdiqa,* et tous les théologiens sont d'accord en ceci, qu'elle est plus détestable que le judaïsme, le christianisme, le parsisme et le polythéisme ; car dans ces religions, si un homme abandonne une croyance, il en embrasse une autre qu'il croit plus vraie ; tandis que les *zanâdiqa* contestent le principe même de la religion et considèrent comme illusoires le culte des chrétiens, celui des juifs, et tous les autres cultes ; ils nient l'existence de Dieu et la réalité des Prophètes. Ils prétendent que ce monde sera toujours tel qu'il est et qu'il a toujours été ; que les hommes naissent et meurent comme l'herbe qui sort chaque année de terre, dessèche et tombe ; personne ne sait d'où elle vient ni où elle va ; enfin que c'est le soleil, la lune et les étoiles, corps visibles, qui font croître les hommes et les plantes et qui

les font périr ; chacun peut faire ce qu'il veut. Voilà en quoi consiste leur doctrine. Cependant ils ne croient pas permis de faire le mal, ou ce que les sages considèrent comme tel, par exemple l'injustice, l'oppression et le mensonge. Ils estiment aussi qu'il faut éviter d'offrir aux regards des hommes la vue des choses qui pourraient leur déplaire ; qu'il faut porter des vêtements qu'ils aiment voir. En dehors de cette règle, ils n'ont aucune loi, ni dogme, ni rite. Dans les ouvrages scolastiques ils sont appelés *nihilistes* ou *matérialistes*. Mahdî avait fait mettre à mort un grand nombre de ces sectaires et les avait réduits à l'impuissance ; mais ils se montrèrent de nouveau sous le règne de Hâdî, qui les extermina tous. La plupart d'entre eux appartenaient aux classes élevées et étaient distingués soit par leur talent oratoire ou poétique, soit par leur haute intelligence et leur sagesse. Tel était 'Abdallah, fils de Moqaffa', l'un des meilleurs écrivains arabes, le même qui a traduit en arabe le livre de Kalîla et Dimna. Hâdî avait pour général en chef 'Alî, fils de Yaqtîn, fameux capitaine, dont l'autorité était presque égale à celle du souverain. Son père Yaqtîn, affranchi de Mançour, son garde des sceaux et son homme de confiance, avait occupé la première place dans l'estime de ce calife. Il avait conservé ses fonctions de garde des sceaux sous Mahdî et les conservait encore sous Hâdî. Toutes les affaires de l'État passaient par ses mains, on lui adressait tous les rapports et il les transmettait au calife. On cite encore parmi ces sectaires, Yezdân, fils de Bâdsân, le plus grand écrivain de la Perse; 'Abdallah, fils d''Obaïdallah, le vézir, qui remplaçait son père comme vézir de Mahdî; un Abbaside, nommé 'Abdallah, fils de Dâoud, fils d''Alî, fils d''Abdallah, fils d''Abbâs ; un membre de la famille de Hâschim, (le chef de cette famille,) Ya'qoub, fils d'al-Fadhl, fils d''Abd-er-Ra'hmân, fils d''Abbâs, fils de Rabî'a, fils de 'Hârith, fils

d'ʿAbdou'l-Mottalib. Ces personnages propageaient leur doctrine parmi le peuple et faisaient, du temps de Mahdî, des prosélytes nombreux dans différentes classes; des écrivains, des savants, des théologiens, des gens nobles et des hommes du peuple s'y étaient ralliés. C'étaient tous ceux qui avaient voulu se soustraire à l'observation des lois de l'islamisme; qui, par paresse, n'accomplissaient pas la prière et la purification légale; qui ne voulaient pas faire, en hiver, les ablutions avec de l'eau froide, ni pratiquer le jeûne pendant l'été, ni donner l'aumône, ni réprimer leurs désirs et leurs convoitises; tous ceux enfin qui trouvaient trop difficiles les obligations de la loi musulmane, définies dans le Coran en ces termes : « Dis aux croyants de tenir en garde leurs yeux et d'éviter les actions impudiques, etc. » (Sur. xxiv, vers. 30.) On rapporte que les chefs de la secte des *zanâdiqa*, s'étant réunis, dirent entre eux : De toutes les institutions musulmanes établies par Moʿhammed, il n'y en a point de plus solide ni de plus importante que le Coran; les musulmans vantent le beau langage, la parfaite disposition et les nombreuses sentences de ce livre et prétendent que, ni avant ni après la révélation, aucun orateur, poète, traditionniste, aucun des célèbres auteurs arabes, n'a pu produire une sourate aussi belle que celles du Coran. « Quand même les hommes et les *djinn* se réuniraient, ils ne pourraient pas produire une telle composition. » (Sur. xvii, vers. 90.) Il faudrait, dirent les sectaires, faire un livre pareil au Coran, et montrer au monde que nous avons été aussi habiles pour le beau langage que Moʿhammed. En conséquence, quatre personnages, à savoir : ʿAbdallah, fils de Moqaffaʿ; Çâliʿh, fils d'ʿAbdou'l-Qaddous; ʿAbdallah, fils d'ʿObaïdallah, et ʿAbdallah, fils de Dâoud, fils d'ʿAlî, fils d'ʿAbbâs, se concertèrent pour composer un livre comme le Coran. Tous les quatre savaient parfaitement manier la langue arabe; mais le plus distingué d'entre eux

était Ibn-Moqaffa', qui, de l'aveu unanime des auteurs de son temps, surpassait tous les autres par l'élégance de sa prose. Aussi fut-il choisi par les trois autres pour s'occuper de la rédaction et du style du livre qu'ils voulaient composer. Ibn-Moqaffa' accepta cette proposition, et il dit : Je demande un an de temps et tant de milliers de dirhems, du papier, du parchemin et de l'encre; je me mettrai à rédiger une sourate, et la recommencerai toujours pour la rendre plus parfaite, jusqu'à ce qu'elle soit telle que je la désire; je l'écrirai alors sur du parchemin, de ma propre main, et la montrerai au public. Je demande aussi pour cette année que l'on me donne une nourriture variée, selon mon goût et les besoins de ma nature, afin d'augmenter mes forces physiques et morales et de me donner un sentiment constant de bien-être. Mais je ne dois pas en avoir la préoccupation; il faut qu'un homme soit chargé de me procurer et préparer ces aliments, et de me les apporter aussitôt que je lui ferai signe. De plus, il ne faut pas que je sois troublé et distrait de ma méditation par des visiteurs. Un seul serviteur aura accès dans mon appartement pour recevoir mes ordres et les exécuter. Dans un an, le livre sera terminé, et il sera plus beau que le Coran. Chacun de ces quatre personnages voulut contribuer à cette entreprise. Çâli'h, fils d''Abdou'l-Qaddous déclara qu'il fournirait le parchemin, le papier et l'encre; 'Abdallah, fils d''Obaïdallah, offrit la maison et le serviteur; un autre se chargea de l'entretien. 'Abdallah, fils de Moqaffa', se mit à l'œuvre et travailla pendant six mois, sans être dérangé par personne. Au bout de ce temps, ses amis voulurent voir ce qu'il avait fait. En entrant chez lui, ils le virent assis devant une feuille de papier, le calam à la main, dans l'attitude de la réflexion, et à droite et à gauche de lui une grande quantité de papier noirci et déchiré. Ils lui demandèrent ce qu'il avait produit pendant ces six mois. — Rien,

répondit-il. Le premier jour que je fus au travail, je pris le Coran et, en le lisant du commencement à la fin, j'éliminai tous les versets particulièrement beaux, que je savais ne pouvoir imiter facilement, afin de m'essayer d'abord à ceux qui étaient à la portée de mon intelligence, jusqu'à ce que mon imagination fût plus exercée. Eh bien, malgré toute mon éloquence, je suis resté depuis six mois sur un seul verset, que je refais constamment, et il ne me vient aucune idée, dont je sois satisfait ou que l'on puisse comparer à l'original. — Quel est ce verset ? — C'est un verset de l'histoire de Noé : « Il fut dit : Terre, absorbe tes eaux ; ciel, retiens ta pluie. Et l'eau fut diminuée, et le décret fut exécuté. Et l'arche s'arrêta sur le Djoudî. Et il fut dit : Adieu ce peuple de pécheurs ! » (Sur. xi, vers. 46.) — Montre-nous, dirent alors les amis d''Abdallah, toutes les feuilles que tu as écrites ; peut-être s'y trouve-t-il, à ton insu, quelque chose qui soit pareil au Coran. Ils examinèrent tout ce qu'il avait composé depuis six mois, mais ils ne trouvèrent rien de pareil, quoique son style fût au-dessus de tout autre de son temps. Alors ils dirent : En six mois tu n'as pas réussi à faire un seul verset ; combien de temps te faudrait-il donc pour composer tant de milliers de versets, de lois, de prescriptions et de défenses, tant de similitudes et de miracles, qui se trouvent dans le Coran ? Il ne faut pas y songer ; cesse ce travail. Et ils renoncèrent à leur projet. — Ils avaient continué à recruter des adhérents, et du temps de Mahdî, ils voulaient même s'emparer du pouvoir. Mahdî les fit périr tous, sauf deux Hâschimites, à savoir Ya'qoub, fils de Fadhl, et 'Abdallah, fils d''Abbâs, fils de Dâoud ; car il avait juré de ne jamais faire mourir un membre de la famille de Hâschim, dont Mançour avait tué un si grand nombre qu'il craignait la voir s'éteindre complétement. En conséquence, il fit mettre ces deux personnages en prison, où ils restèrent jusqu'à sa mort. Hâdî les fit

comparaître devant lui; Ya'qoub et 'Abdallah avouèrent leur athéisme, en disant : L'islamisme est un mensonge, Mo'hammed n'est pas l'apôtre de Dieu ; si vous pouvez nous prouver la vérité de cette croyance par des raisons qui nous paraîtront justes, nous l'accepterons. Les docteurs de la loi et les théologiens disputèrent avec eux et leur présentèrent des preuves évidentes, sans pouvoir les convaincre. La fille de Ya'qoub ayant ensuite avoué qu'elle était enceinte des œuvres de son père, Hâdî condamna les deux sectaires à être pendus. Aucun autre athée ne se montra pendant la durée de son règne.

CHAPITRE XCVIII.

MORT DE MOUSA AL-HADI.

Au mois de rabî'a premier de l'an 170, Hâdî, après une maladie de trois jours, mourut dans un village nommé 'Isâ-Âbâd, près de la ville de 'Haditha, sur le territoire de Mossoul. Il vivait en discorde avec sa mère Khaïzourân. Celle-ci avait eu tant de pouvoir sur Mahdî, qu'aucune de ses demandes n'avait jamais été refusée par lui. Chaque matin, les généraux, ministres et officiers allaient présenter leurs hommages d'abord à elle, à Mahdî ensuite; et son autorité était plus grande que celle du calife. Elle continuait à exercer son influence après l'avénement de Hâdî, qui en était mécontent; il refusait désormais de lui accorder ses demandes, et elle fut négligée par les courtisans. Khaïzourân avait une esclave, nommée Khâliça, qui était chargée de recevoir les personnes qui venaient lui présenter leurs hommages, qui écoutait leurs demandes et leur rapportait la réponse de sa maîtresse. Or il arriva qu'un jour, Khaïzourân, ayant envoyé son esclave auprès du calife

pour lui demander une faveur pour 'Abdallah, fils de Mâlik, le préfet de police de Mahdî, et que le calife la lui ayant refusée deux fois, elle lui fit dire qu'elle l'avait déjà promise à 'Addallah. Hâdî se mit en colère et dit à sa mère : De quel droit promets-tu et accordes-tu aux gens des faveurs ? Pourquoi ta porte est-elle assiégée comme la cour d'un roi, par une foule de courtisans ? Reste dans tes appartements à filer du coton, à lire le Coran et à prier. Il ne t'appartient pas d'accorder des faveurs aux gens. Si j'apprends que quelqu'un t'adresse encore une demande et que tu donnes audience à quelqu'un, je saurai ce que j'aurai à faire. Khaïzourân, après cet entretien, quitta le calife très-affligée et en pleurant. Le lendemain, Hâdî fit appeler ses officiers et leur adressa cette question : Est-ce ma mère ou la mère de chacun d'entre vous qui doit être plus respectée ? — C'est ta mère, répondirent les officiers. — Eh bien, reprit le calife, seriez-vous contents si les gens s'entretenaient de vos mères et de leurs faits et gestes, et puis-je souffrir que dans les réunions et dans les bazars, ma mère soit le sujet des conversations ; que l'on dise : La mère du calife a fait ceci, a dit cela ? Pourquoi donc communiquez-vous avec elle, pourquoi allez-vous chez elle, et pourquoi parlez-vous d'elle ? Je jure par Dieu que quiconque se présentera encore chez Khaïzourân, sera puni ; je confisquerai ses biens et le ferai détenir en prison jusqu'à sa mort ! A partir de ce moment, les courtisans cessèrent d'aller chez la mère du calife.

Un mois après cet événement, Hâdî envoya à Khaïzourân un plat de riz dont il avait mangé la moitié et lui fit dire : J'ai trouvé ce plat excellent ; je t'en envoie la moitié ; mange-le, avant qu'il soit froid. Or la partie du plat qu'il lui envoyait était empoisonnée. Khaïzourân, ayant commencé à en manger, éprouva du malaise et repoussa le plat ; puis, quand il fut froid, elle en donna à un chien, qui mourut aussitôt. Khaïzou-

rân fit dire au calife : N'as-tu-pas honte et ne crains-tu pas Dieu de vouloir empoisonner ta mère? Hâdî répondit : Ma mère s'est conduite de telle manière que j'ai eu honte de son déshonneur. Jamais il n'y a eu de souverain qui ait vu régner sa mère à sa place. Khaïzourân jura qu'elle n'adresserait plus jamais la parole à Hâdî et qu'elle n'irait plus le voir. Lorsque Hâdî mourut, Khaïzourân dit : C'est ce que je désirais. Quelques-uns disent que Hâdî est mort d'un abcès au ventre qui s'était ouvert à l'intérieur et que pendant trois jours il en souffrait beaucoup, sans pouvoir manger ni boire. D'après une autre tradition, il aurait été, étant ivre, étouffé par ses jeunes esclaves, à qui Khaïzourân avait donné une forte somme d'argent. Après l'avénement de Hâroun, Khaïzourân reprit son ancienne influence et la garda jusqu'à sa mort.

Hâdî mourut dans la nuit du vendredi [au milieu] du mois de rabî'a premier de l'an 170 de l'hégire. Il fut enterré à 'Isâ-Âbâd, dans un jardin. Hâdî était de taille élevée, beau de visage; son teint était blanc et rose. Sa lèvre inférieure était trop courte et ne couvrait pas ses dents; on lui disait toujours [dans son enfance] : « Mousâ, ferme la bouche, » ce qui lui fit donner le sobriquet de *Mousâ itbiq*. Il était âgé, au moment de sa mort, de [vingt-]six ans, et avait occupé le trône pendant un an et trois mois.

CHAPITRE XCIX.

RÈGNE DE HAROUN AR-RASCHID.

On rapporte que Hâroun avait accompagné Hâdî à 'Isâ-Abâd, qu'il pria sur son corps, et qu'il fut immédiatement proclamé. On rapporte aussi que Ya'hyâ, fils de Khâlid, vézir

de Hâdî, était alors en prison et que Hâdî avait voulu le tuer. Hâroun, investi des insignes du califat par Harthama, fils d'A'yan, dans la nuit même où mourut Hâdî, fit mettre en liberté Ya'hyâ, fils de Khâlid, et le nomma son vézir. Hâroun, au moment de monter sur le trône, était âgé de vingt-deux ans. Il était né à Reï, lorsque Mahdî se trouvait dans cette ville. Il était frère de lait de Fadhl, fils de Ya'hyâ. Hâdî avait voulu faire reconnaître son fils Dja'far comme héritier présomptif du trône, et il avait déjà reçu le serment de quelques chefs de l'armée; puis il avait abandonné ce projet. Après avoir pris possession du pouvoir, Hâroun força Dja'far de faire une déclaration publique, par laquelle il déliait de leur serment ceux qui le lui avaient prêté, et reconnaissait que le pouvoir appartenait de droit à son oncle. Le lendemain, Hâroun fit partir des lettres pour toutes les provinces, annonçant son avénement et exigeant le serment d'hommage. Dans la même nuit [où il monta sur le trône] on lui annonça qu'il venait de lui naître un fils. [Il considérait cet événement comme un heureux présage] et appela son fils 'Abdallah, qui est le même que Mâmoun. [Quand il fut de retour à Baghdâd] Hâroun alla avec sa suite au pont, et dit à Ya'hyâ : Mahdî m'avait fait cadeau d'une bague de rubis, dont la valeur était de cent mille dînârs. Me trouvant un jour chez Hâdî, il vit cette bague à mon doigt et en eut envie. Quand je l'eus quitté, il envoya quelqu'un après moi pour me la demander. J'étais sur le pont, lorsque je fus rejoint par son messager, et furieux de cette demande, je pris la bague et la jetai dans le Tigre. Faites venir des plongeurs, pour qu'ils la cherchent. Il y avait cinq mois que la bague était dans le fleuve, et personne ne croyait qu'on la retrouverait. Les plongeurs entrèrent dans l'eau et la trouvèrent à l'endroit où il l'avait jetée. Hâroun était très-heureux de cet événement de bon augure.

'Abdallah, fils de Mâlik, al-Khozâ'î, capitaine des gardes de Hâdî, avait prêté le serment d'hommage à Dja'far, et dans ce serment il avait fait vœu d'accomplir le pèlerinage à pied. Lorsque Dja'far déliait de leur serment tous ceux qui l'avaient prêté, 'Abdallah consulta les docteurs de la loi, qui lui répondirent qu'il était possible de se dégager de tout serment en en assumant l'expiation, mais que l'abandon d'un engagement d'accomplir le pèlerinage à pied ne pouvait pas être expié. En conséquence 'Abdallah se mit en route, en marchant pieds nus. Des serviteurs le précédaient d'une station à l'autre et étendaient sur la route de gros tapis, qu'ils enlevaient après qu'il eût passé, pour en couvir une autre section du chemin. C'est ainsi qu''Abdallah arriva au but de son voyage et qu'il se dégagea de son serment.

[En cette même année] naquit à Hâroun son fils Mo'hammed al-Émîn qu'il préférait à Mâmoun, qui était l'aîné, parce que celui-ci était né d'une esclave, tandis que la mère de Mo'hammed était Zobaïda, fille de son oncle Dja'far, fils de Mançour. Hâroun choisit Ya'hyâ, fils de Khâlid, comme son vézir, en lui donnant plein pouvoir sur toutes les affaires. Mais Khaïzourân s'étant arrogé la même autorité qu'elle avait eue du temps de Mahdî, il était obligé de lui soumettre tout ce qu'il voulait exécuter. Hâroun se rendit à Tous et fit construire sur la route un grand nombre de caravanseraï. Quand il fut de retour, il accomplit le pèlerinage. En l'an 173, Khaïzourân fit également le pèlerinage; elle mourut peu de temps après, et Ya'hyâ, fils de Khâlid, fut désormais maître absolu du gouvernement. Hâroun révoqua Dja'far, fils de Mo'hammed, fils d'al-Asch'ath, gouverneur du Khorâsân, qui avait été nommé par Hâdî, et lui donna comme successeur son fils 'Abbâs. En l'an 175, Hâroun fit reconnaître son fils Mo'hammed al-Émîn, âgé de cinq ans, comme héritier présomptif du trône,

malgré les murmures du peuple, à qui il répugnait de prêter serment à un enfant. Fadhl, fils de Ya'hyâ, qui avait élevé Mo'hammed, fut nommé gouverneur du Khorâsân, en remplacement d''Abbâs, fils de Dja'far ; il avait pour mission de faire prêter le serment aux habitants de cette province. Quand il eut terminé cette tâche dans l'espace d'une année, le calife le rappela et le chargea de la même mission dans la province de l''Irâq ; il donna le gouvernement du Khorâsân à son oncle [Khâlid] al-Ghitrîf, frère de Khaïzourân. Après avoir fait prêter le serment dans l''Irâq, Fadhl fut investi, en l'an 176, du gouvernement d'un territoire qui comprenait Qoumès, le Taberistân, Reï, Nehâwend, le Kouhistân, Hamadân, une partie de l'Arménie et de l'Adserbaïdjân, jusqu'à la frontière de l''Irâq.

En l'an 176, Ya'hyâ, fils d''Abdallah-ibn-'Hasan, leva l'étendard de la révolte et s'empara du Taberistân. Ya'hyâ, fils d''Abdallah, et son frère Idrîs (ils étaient frères de Mo'hammed et d'Ibrâhîm, qui s'étaient révoltés sous le règne de Mançour) avaient pris part, sous le règne de Hâdî, à l'insurrection de leur cousin 'Hosaïn, fils d''Alî, à Médine. Après la mort de celui-ci, ils s'étaient sauvés par la fuite. Idrîs s'était refugié à Tanger, où il réussit à se faire reconnaître comme souverain. Hâdî le fit ensuite empoisonner par un homme nommé Schammâkh. Ya'hyâ s'était rendu dans le Guîlân, dont les habitants l'accueillirent et embrassèrent sa cause, et il eut bientôt une armée nombreuse. Hâroun envoya contre lui Fadhl, fils de Ya'hyâ, qui quitta Baghdâd avec cinquante mille hommes. Fadhl prit résidence à Reï et y demeura une année, en négociant avec Ya'hyâ; par la persuasion et par les promesses qu'il lui fit au nom du calife, il finit par l'amener à un arrangement pacifique. Ya'hyâ demanda que l'acte d'amnistie, avec les stipulations qui avaient été convenues entre eux, et dont il

envoya la rédaction, fût signé par le calife lui-même. Fadhl transmit cet acte à Hâroun qui le signa de sa propre main et le fit signer par les principaux habitants de Baghdâd, par les Benî-Hâschim, les docteurs de la loi, et les qâdhîs. Ya'hyâ se rendit ensuite auprès de Fadhl, qui le conduisit à Baghdâd. Le calife, très-heureux que cette révolte se fût terminée sans qu'il eût été nécessaire d'avoir recours aux armes, le traita avec grand honneur, lui fit préparer une maison, et les chefs de l'armée et les principaux habitants vinrent le saluer. Ya'hyâ ne s'était pas attendu à un accueil aussi honorable. Mais cinq mois après, Hâroun le fit mettre en prison, sous le prétexte, vrai ou faux, que l'on aurait saisi des lettres à lui adressées par les gens de Daïlam. Après l'avoir laissé en prison pendant cinq mois, il le fit empoisonner.

En cette même année, Hâroun rappela du Khorâsân son oncle al-Ghitrîf, et donna le gouvernement de cette province à 'Hamza, fils de Mâlik, fils d'Ibrâhîm, al-Khozâ'î. Dja'far, fils de Ya'hyâ, fils de Khâlid, fut investi du gouvernement de l'Égypte. 'Hamza, après avoir occupé son poste pendant une année, fut remplacé par Fadhl, fils de Ya'hyâ, fils de Khâlid. Fadhl arriva dans le Khorâsân en l'an 178, et administra la province avec justice et équité pendant sept mois. Il se rendit dans la Transoxiane et alla jusqu'à Oschrousna. Hâroun le rappela ensuite et lui donna pour successeur Mançour le 'Himyarite. Lorsque Fadhl revint, le calife alla au-devant de lui avec toute sa suite.

En l'an 179, Hâroun envoya Dja'far, fils de Yâ'hyâ, en Syrie, pour y rétablir l'ordre. Il le fit accompagner par plusieurs généraux, tels que Mo'hammed, fils de Mousayyab; Schebîb, fils de Qa'htaba, et Harthama, fils d'A'yan, qui revint de la province d'Afrique pour le rejoindre. Après avoir apaisé les troubles, Dja'far revint à Baghdâd, dans le courant de la

même année, laissant en Syrie un lieutenant nommé 'Adî. 'Hâroun lui donna le gouvernement du Khorâsân, et le remplaça, quelque temps après, par son fils 'Isâ, fils de Dja'far. En cette même année, le calife, qui n'aimait pas la ville de Baghdâd, dont l'air, disait-il, était mauvais et ne lui convenait pas, donna le gouvernement de cette ville à Mo'hammed al-Émîn, et se rendit à Raqqa, près de Mossoul, où il établit sa résidence. De là, il se transporta à 'Hîra, et y fit construire de nombreux édifices ; mais ayant été offensé par les habitants de Koufa, il retourna à Raqqa.

En l'an 186 (lisez 181), Hâroun fit une expédition dans le pays de Roum ; il prit la ville de Çafçâf et la fit détruire. Quand il fut de retour, dans le courant de la même année, il donna le gouvernement du Khorâsân à ['Alî, fils d'] 'Isâ, fils de Mâhân. Lorsqu'il eut occupé ce poste pendant une année, le calife, ayant été prévenu contre lui, le manda à sa cour. 'Alî remit le gouvernement de la province à son fils Ya'hyâ et se présenta, avec des cadeaux nombreux, devant le calife, qui fut satisfait de lui, et voyant qu'il avait été calomnié, le renvoya dans le Khorâsân.

En l'an 189 (lisez 182), Hâroun partagea le gouvernement de l'empire entre Mâmoun et Émîn ; il donna le Khorâsân et toutes les contrées orientales à Mâmoun, et tout l'occident à Émîn. Dans le Khorâsân, dans la ville de Nasâ, un Khâridjite nommé Abou'l-Khaçib avait levé l'étendard de la révolte. Hâroun envoya contre lui 'Alî, fils d''Isâ. Abou'l-Khacîb fut tué et l'ordre rétabli.

Hâroun, en l'an 175, avait fait reconnaître comme héritier présomptif du trône son fils Mo'hammed al-Émîn. Mais lorsque Mo'hammed et 'Abdallah eurent atteint l'âge viril, le calife voulut laisser à 'Abdallah une part de l'empire et le désigna comme successeur de Mo'hammed, espérant que cet ar-

rangement préviendrait tout sujet de discorde entre les deux frères. En conséquence, en l'an 189 (182) il fit proclamer à Raqqa, 'Abdallah, auquel il donna le surnom de Mâmoun, successeur de Mo'hammed al-Émîn, et lui assigna comme sa part du gouvernement Reï, le Khorâsân et quelques autres villes. Il avait encore un autre fils, plus jeune, nommé Qâsim, et surnommé Moutaman, [auquel il fit prêter serment comme successeur désigné de Mâmoun, et] qui reçut la province de Djezîra, Mossoul, et les frontières du pays de Roum. En 190 (186), Hâroun, accompagné de ses deux fils Émîn et Mâmoun, partit pour le pèlerinage. Après en avoir accompli les cérémonies, il réunit tous les pèlerins dans la mosquée de la Mecque, et présenta tant à Émîn qu'à Mâmoun un écrit par lequel chacun d'eux jurait de respecter le droit de l'autre. Quand, sur l'ordre de leur père, ils voulaient fixer ces écrits à la porte de la Ka'ba, ils les laissèrent tomber de leurs mains, circonstance qui fut considérée par le peuple comme un présage du non-accomplissement des stipulations de Hâroun. Celui-ci, de retour à Raqqa, envoya Mo'hammed à Baghdâd. Les dépenses de ce pèlerinage s'étaient élevées à la somme d'un million de dînârs.

CHAPITRE C.

LA FAMILLE DES BARMÉCIDES ET LEUR DISGRACE.

Ya'hyâ, fils de Khâlid, avait quatre fils : Fadhl, Dja'far, Mousâ et Mo'hammed. Fadhl et Dja'far exerçaient habituellement les fonctions du vézirat, à la place de leur père, qui était âgé ; Hâroun appelait tantôt Fadhl, tantôt Dja'far, pour exercer le pouvoir. Mousâ et Mo'hammed n'étaient pas ministres,

mais ils avaient le rang d'émir. Ils avaient des enfants, et Ya'hyâ avait aussi des cousins, qui tous avaient la position d'émir. Toute la famille de Barmak était parvenue à un rang très-élevé par l'influence de Ya'hyâ. De tous les fils de Ya'hyâ, Dja'far était celui que Hâroun aimait le plus. Fadhl, qui était le frère de lait du calife, éprouvait toujours la plus grande répugnance d'assister aux parties de plaisir de Hâroun, lorsque celui-ci s'amusait à boire en compagnie de femmes, d'esclaves et de musiciens ; enfin il prit le parti de se retirer complètement de ces réunions et fit vœu de s'abstenir désormais du vin.

Quand Ya'hyâ fut vieux, il demanda à Hâroun l'autorisation de se retirer à la Mecque pour y vivre dans les pratiques de la dévotion. Hâroun la lui refusa, en disant : Fadhl et Dja'far, tes fils, sont l'un et l'autre en état d'exercer les fonctions du vézirat. Fais-toi remplacer par celui des deux que tu voudras; il me fera les rapports, je lui ferai connaître mes décisions, qu'il te soumettra ensuite pour les faire exécuter, après avoir pris ton conseil. En conséquence, Ya'hyâ choisit son fils Fadhl, qui était plus âgé que Dja'far, avait plus d'expérience, et était plus habile dans les affaires; il lui remit le sceau du calife et le chargea des fonctions du vézirat. Hâroun n'y fit point opposition, quoiqu'il eût préféré Dja'far, qu'il aimait particulièrement à cause de sa beauté, et de sa supériorité dans l'art d'écrire et de bien dire. Fadhl, pendant deux ans, exerça comme suppléant de son père les fonctions de vézir. Hâroun en chargea ensuite Dja'far. Quelque temps après, il lui reprit le sceau et le rendit à Ya'hyâ, en disant : Donne-le à celui de tes fils que tu voudras; car tu en es le meilleur juge, et je ne voudrais pas te contrarier par mon choix. Ya'hyâ le garda lui-même et resta à la tête des affaires jusqu'au moment de sa chute. On ne peut citer aucun vézir, soit des anciens rois des

Perses, soit des califes musulmans, qui ait occupé auprès du prince une position pareille à celle de Ya'hyâ et de ses fils. Cependant ils étaient devenus attaquables par la réunion de deux ou trois causes graves, dont la première était la longue durée de leur pouvoir ; car quiconque a gouverné pendant un certain temps, aura toujours beaucoup d'ennemis, parce qu'il n'est pas possible à un homme de contenter tout le monde. Ya'hyâ n'ignorait pas cette circonstance, et c'est pour ces motifs qu'il demandait souvent à se retirer. La seconde cause qui devait contribuer à la perte des Barmécides fut la suivante. Un théologien de Raqqa, homme très-dévot, dont la voix était très-écoutée du peuple, Abou-Rabî'â Mo'hammed, fils d'[Abou-'l] Laïth, voyant avec déplaisir l'influence de Ya'hyâ, fit présenter à Hâroun une requête ainsi conçue : Prince des croyants, que diras-tu à Dieu, le jour de la résurrection, et comment te justifieras-tu d'avoir placé les musulmans sous la domination de Ya'hyâ ben-Khâlid, de ses fils et de ses parents, et d'avoir confié l'empire des croyants à des athées? Car Ya'hyâ, ses fils et tous les membres de sa famille sont athées et suivent secrètement les doctrines de l'athéisme. Ils n'ont aucune religion! Ya'hyâ, ayant eu connaissance de cette lettre, garda le silence. Un jour, Hâroun ar-Raschîd lui demanda ce qu'il pensait de Mo'hammed, fils d'Abou'l-Laïth. Ya'hyâ répondit que c'était un hypocrite, un mauvais musulman, un homme sans religion, qui trompait la foule par ses discours, qui disait du mal de tout le monde, etc. Hâroun, indisposé contre Mo'hammed, le fit mettre en prison; mais la lettre qu'il lui avait écrite avait fait impression sur le calife. Il s'informait souvent si les Barmécides pratiquaient la religion et demandait des renseignements sur leur croyance. Tous ceux qui avaient eu à se plaindre d'eux épiaient leurs démarches et rapportaient au calife leurs défauts, dont le souvenir s'accumula dans son

esprit. — Hâroun avait encore un troisième grief contre les Barmécides : Ya'hyâ, fils d''Abdallah, le 'Hasanide, qui, après sa révolte dans le Taberistân, était venu à la cour avec Fadhl, fils de Ya'hyâ, avait été ensuite incarcéré par Hâroun, et confié par lui à la garde spéciale de Dja'far. Lorsque celui-ci reçut l'ordre de le faire mourir, Ya'hyâ lui dit : Toi, un homme aussi éminent, tu veux me tuer, sachant quels sont mes pères? On m'avait cependant accordé l'amân; et maintenant qu'ils m'ont amené ici, ils violent leur serment! Dja'far répliqua : Je te donne la liberté; va où tu voudras; si Hâroun m'interroge à ton sujet, je lui dirai ce qu'il faut. Ya'hyâ prit aussitôt la fuite. Hâroun fut informé de ce fait par son chambellan. Un jour, à table, il demanda à Dja'far ce qu'était devenu Ya'hyâ. Dja'far répondit qu'il était toujours détenu. — Jure, dit le calife, par ma tête et par ma vie! Dja'far garda le silence, puis il dit : Prince des croyants, je ne veux pas jurer par ta tête et par ta vie. J'ai eu la conviction que Ya'hyâ était un homme de bien, qu'il n'y avait rien à craindre de lui et qu'il ne trouverait même pas de partisans. Je l'ai donc mis en liberté. Hâroun, sans manifester aucun mécontentement, lui dit : Tu as fort bien fait; j'avais la même intention; mon sentiment est d'accord avec le tien. Il n'en parla plus, mais il conserva de cette affaire un profond ressentiment.

La quatrième cause qui contribua à la chute des Barmécides fut la suivante : Hâroun ar-Raschîd avait une sœur, nommée 'Abbâsa, fille de Mahdî, plus âgée d'un an que Hâdî. Lorsque celui-ci voulait user de violence envers Hâroun, 'Abbâsa cherchait à l'en détourner, en disant : Ne le fais pas; c'est ton frère, il doit régner après toi; on ne sait pas ce qui peut arriver. Aussi, quand Hâroun occupa le trône, il témoignait à sa sœur les plus grands égards et la plus vive affection; il lui faisait part de ses secrets, s'amusait à boire dans sa société, et

vivait avec elle dans la plus grande intimité. Le calife invitait Dja'far à ces banquets, où il se trouvait en compagnie de sa sœur et de ses esclaves. Dja'far, craignant de commettre envers 'Abbâsa quelque inconvenance, soit par le regard, soit en paroles, ne voulait plus assister à ces réunions. Hâroun comprit la raison de sa discrétion, et il lui dit: Je veux te faire épouser 'Abbâsa, sous la réserve que tu ne la verras pas ailleurs qu'en ma société, que ton corps n'approchera jamais le sien et que tu n'auras pas avec elle de rapports conjugaux. Tu pourras alors assister, sans crainte, à nos réunions de plaisir. Dja'far répondit qu'il était à la disposition du calife. En conséquence, Hâroun lui donna 'Abbâsa en mariage; les époux se rencontraient dans la société de Hâroun et causaient à distance. Il n'y avait pas, dans le palais de Hâroun, soit entre les femmes libres, soit parmi les esclaves, de femme plus belle qu''Abbâsa. Dja'far, lui aussi, était un homme fort beau. Ils cherchèrent donc, tous deux, à se voir en secret, à l'insu de Hâroun, et 'Abbâsa devint enceinte de Dja'far; elle donna naissance à un enfant mâle, qu'elle envoya à la Mecque sous la garde de deux de ses esclaves, avec des trésors considérables. Une année s'était passée depuis cet événement, lorsque 'Abbâsa eut une querelle avec une de ses esclaves; elle la frappait et la menaçait de la faire mourir. L'esclave alla trouver Hâroun et lui révéla la naissance de l'enfant d''Abbâsa et de Dja'far. Hâroun lui recommanda de n'en parler à personne, et la prit dans sa propre maison. — Après la mise en liberté de Ya'hyâ, fils d''Abdallah, Hâroun avait cherché à découvrir sa retraite. Ayant acquis la certitude qu'il était dans le Khorâsân, le calife envoya dans cette province 'Alî, fils d''Isâ, fils de Mâhân, et lui donna l'ordre de rechercher et de saisir Ya'hyâ. Ses sentiments étaient désormais complètement changés à l'égard des Barmécides; il montra de la froideur à Ya'hyâ et à Dja'far. Ya'hyâ

remarquait journellement les mauvaises dispositions du calife à son égard, mais il n'osait pas demander son congé. 'Alî, fils d''Isâ, ayant réussi à arrêter Ya'hyâ, l'envoya par un homme sûr à Raqqa. Hâroun le fit mettre à mort. Se trouvant rassuré de ce côté, il résolut alors d'agir contre les Barmécides. Il annonça donc son intention de faire le pèlerinage, et il partit, emmenant avec lui Ya'hyâ et les autres Barmécides. Après avoir accompli à la Mecque les cérémonies du pèlerinage, il se fit présenter le fils d''Abbâsa, qui était un très-bel enfant et qui ressemblait à 'Abbâsa et à Dja'far. Il avait eu l'intention de le tuer; mais il se dit que cet enfant était complètement innocent, et il renonça à ce projet. Il reprit ensuite la route de Raqqa. A une station près d'Anbâr nommée 'Omr, il s'arrêta quelques jours. Le quatrième jour après son arrivée, il fit appeler Ya'hyâ et ses fils Fadhl, Dja'far et Mousâ, leur fit donner des robes d'honneur et leur montra beaucoup de bienveillance; ils en étaient très-heureux et pleinement rassurés. A l'heure de la prière de l'après-midi, Hâroun dit à Dja'far : Je ne te laisserais pas partir, si je ne voulais, ce soir, m'amuser à boire avec mes esclaves; toi aussi, amuse-toi avec les tiennes. Il se rendit ensuite dans son harem et se mit à boire. Après un certain temps il envoya quelqu'un pour voir si Dja'far faisait de même. Ayant appris que Dja'far était plongé dans la tristesse, il lui fit dire : Il faut absolument, je le jure par ma tête et par ma vie, que tu fasses un banquet et que tu te livres à la joie; car je n'aurai aucun plaisir à boire si je ne sais que tu bois aussi. Dja'far, le cœur plein de trouble et de crainte, fit préparer un banquet. Il avait à son service un musicien aveugle, nommé Abou-Zakkâr. Après avoir bu pendant quelque temps, il dit à ce musicien : Mon esprit, ce soir, est en proie à la plus vive inquiétude. Abou-Zakkâr répliqua : O vézir, jamais le prince des croyants ne t'a montré, à toi et à ta

famille, tant de bienveillance qu'aujourd'hui ; tu devrais t'en réjouir. — J'ai de tristes pressentiments, dit Dja'far. — Chasse ces folies, répliqua Abou-Zakkâr, et livre-toi au plaisir. — Vers l'heure de la prière du soir, un serviteur de Hâroun apporta à Dja'far de la part du calife des sucreries, des fruits secs et des parfums. Vers l'heure de la prière du coucher, Hâroun lui en envoya de nouveau, puis une troisième fois. Vers minuit, le calife quitta la tente de ses femmes. Il appela Mesrour l'eunuque et lui dit : Va à cet instant chercher Dja'far, mène-le dans ta tente et coupe-lui la tête que tu m'apporteras. Lorsque Mesrour se présenta chez Dja'far, le vézir tressaillit. Mesrour lui dit : Le prince des croyants t'appelle. — Où est-il? demanda Dja'far. — Il vient de quitter ses femmes, répondit Mesrour ; et il est rentré chez lui. — Dja'far dit : Laisse-moi entrer dans la tente de mes femmes, pour faire certaines recommandations. — Cela n'est pas possible, répondit Mesrour, fais tes recommandations ici. Dja'far obéit. Mesrour l'emmena ensuite, et arrivé dans sa tente, il tira le sabre. Dja'far lui demanda quel était l'ordre qu'il avait reçu. Mesrour dit : Le calife m'a ordonné de lui apporter ta tête. Dja'far dit : Prends garde ; il est possible qu'il ait donné cet ordre dans l'ivresse et qu'il le regrette ensuite. Il adjura Mesrour, en lui rappelant leur ancienne amitié, de retourner auprès du calife. Mesrour consentit. Hâroun, assis sur son tapis de prières, attendait l'eunuque. En le voyant entrer, il lui dit aussitôt : Où est la tête de Dja'far? — Prince des croyants, répondit Mesrour, j'ai amené Dja'far. — Ce n'est pas Dja'far que j'ai demandé, exclama le calife, mais sa tête ! Mesrour retourna près de Dja'far et lui trancha la tête. Quand il la présenta à Hâroun, celui-ci lui dit : Garde la tête et le corps, jusqu'à ce que je te les demande. Maintenant, va sur-le-champ arrêter Ya'hyâ, ses trois fils, et son frère Mo'hammed, fils de Khâlid,

et conduis-les dans ta tente, où tu les chargeras de chaînes. Puis, prends possession de tous leurs biens. Mesrour exécuta tous ces ordres. Au point du jour, Hâroun envoya la tête de Dja'far à Baghdâd. Le lendemain il se mit en route pour Raqqa. Ya'hyâ et son frère, étroitement gardés en prison et soumis à la torture, durent livrer tous leurs biens. Ya'hyâ étant mort en prison, le calife rendit la liberté à Mo'hammed, fils de Khâlid, à qui il n'avait rien à reprocher, et dont il savait n'avoir rien à craindre; car Mo'hammed était le meilleur d'entre les Barmécides. Quant aux autres, ils restèrent en captivité; lorsqu'on leur eut enlevé tous leurs biens, Hâroun fit égorger en sa présence Fadhl, Mo'hammed et Mousâ. Tous les membres de la famille de Ya'hyâ et leurs alliés furent également tués. De tous les Barmécides il ne resta que Mo'hammed, fils de Khâlid, et les jeunes enfants de Fadhl et de Dja'-far, qui furent épargnés. La tête de Dja'far resta attachée à la potence, à Baghdâd, jusqu'à l'époque où Hâroun fit le voyage du Khorâsân. Étant alors à Baghdâd, il donna à Sindî l'ordre de brûler cette tête.

La conduite de Hâroun, dans cette circonstance, fut généralement désapprouvée. On disait que, s'il n'eût pas été question de sa sœur, tout ce qu'il aurait fait, eût paru légitime, tandis que maintenant il s'est déshonoré par son procédé. S'il eût pris patience, cette affaire aurait été à peine connue de ses contemporains; mais comme il a été cruel et comme il a infligé un châtiment excessif, tout le monde s'entretient de cette aventure, et lorsqu'on parlera du sort terrible des Barmécides et que l'on en demandera la cause, on dira que c'était l'aventure d''Abbâsa, sœur de Hâroun ar-Raschîd; le souvenir s'en perpétuera jusqu'au jour de la résurrection, et on saura que le châtiment infligé aux Barmécides n'était pas un acte de sagesse, ni de politique. On blâmait la conduite de Hâroun encore pour une

autre raison. En effet, par suite de la disparition des Barmécides, les affaires de l'État se trouvaient gravement compromises, et Hâroun se repentit de les avoir fait périr. Il y eut partout des troubles et des révoltes, et il ne suffisait pas à la tâche de gouverner l'empire. La province du Khorâsân, soumise à l'administration despotique d''Alî, fils d''Isâ, se souleva, et Hâroun fut obligé de s'y rendre en personne. Il quitta l'Irâq à la tête de cinquante mille hommes, après avoir établi à Baghdâd son fils Mo'hammed al-Émîn, à qui il avait donné la régence de toute la partie de l'empire comprise entre la frontière du Maghreb et les hauteurs de 'Holwân. Il s'arrêta pendant quelque temps à Kirmânschâhân, où était le rendez-vous général des troupes. Il les harangua et ordonna que l'on prêtât de nouveau le serment d'hommage à son fils Mâmoun, à qui il donna le gouvernement de toutes les provinces situées au-delà de 'Holwân : le Kouhistân, Hamadân, Reï, Gorgân, le Taberistân, le Khorâsân, la Transoxiane et le Turkestân. Mâmoun se mit en marche avec trente mille hommes; Hâroun le suivit avec le reste de l'armée. Arrivé à Tous, il mourut. Dans la harangue qu'il prononça à Kirmânschâhân, il dit : Il y a eu des troubles en Occident et en Orient. L'Occident est pacifié, je saurai également pacifier l'Orient, quoique Ya'hyâ, fils de Khâlid, et sa famille ne soient plus là; mais comme je n'avais personne à qui j'eusse pu confier cette mission, je suis venu moi-même. On désapprouvait ces paroles, et on disait que Hâroun n'aurait pas dû manifester publiquement ses regrets et le besoin qu'il avait des Barmécides.

Les poètes composèrent plus d'élégies sur la mort des Barmécides qu'ils n'avaient fait de panégyriques pendant leur vie.

Dja'far fut décapité dans la nuit du samedi, premier jour du mois de çafar de l'an 187.

CHAPITRE CI.

VOYAGE DE HAROUN A REÏ.

Lorsque, quelques années auparavant, 'Alî, fils d''Isâ, avait apporté à Hâroun beaucoup de cadeaux, le calife, étonné de ces richesses, avait dit à Ya'hyâ : Où donc étaient jusqu'à présent les trésors du Khorâsân? C'était un reproche déguisé; car son fils avait été pendant plusieurs années gouverneur de cette province. Ya'hyâ avait répliqué : Ce sont là les trésors des sujets, que 'Alî leur a extorqués; si tu veux, je puis faire arrêter plusieurs hommes riches, et en peu de temps je t'apporterai des richesses encore plus considérables. 'Alî, fils d''Isâ, ayant été maintenu par Hâroun dans son poste, retourna ensuite dans le Khorâsân, où il exerça un pouvoir tyrannique. Il avait établi sa résidence à Balkh; il y fit construire plusieurs palais, et s'empara par la violence d'un grand nombre de propriétés. C'est lui qui a fondé le village nommé 'Alî-âbâd. Enfin, les habitants du Khorâsân envoyèrent une députation à Hâroun pour porter plainte contre le gouverneur. Une lettre des principaux personnages de la province exposait au calife les nombreux cas de prévarication reprochés à 'Alî, et exprimait la crainte que la fortune immense qu'il avait amassée ne lui fournît le moyen de se rendre indépendant; on ajoutait enfin qu'il serait prudent que le calife le rappelât. En conséquence, Hâroun quitta Baghdâd et se rendit à Reï; il y appela 'Alî, afin de s'assurer s'il obéirait. 'Alî vint à Reï, apportant au calife et à ses officiers de riches cadeaux; il gagna de nouveau la faveur de Hâroun qui le renvoya dans le Khorâsân.

Le roi de Roum attaqua avec une armée nombreuse les frontières de la Syrie. Hâroun marcha contre lui à la tête de cent mille hommes, et s'empara de plusieurs villes du pays de Roum. Le roi de Roum, nommé Naqfour (Nicéphore), fut obligé de conclure la paix; il promit de payer tous les ans trois cent mille dînârs et de respecter le territoire musulman. Hâroun, de retour dans l''Irâq, fut informé que Nicéphore avait violé le traité de paix et qu'il avait envahi le territoire musulman. En effet, comme l'hiver était très-rigoureux, Nicéphore avait pensé que l'armée de Hâroun ne pourrait pas revenir. Hâroun revint pourtant sur ses pas, entra dans le pays de Roum et détruisit un grand nombre de villes. Nicéphore fut de nouveau obligé de faire la paix, et Hâroun s'en retourna.

CHAPITRE CII.

RÉVOLTE DE RAFI', FILS D'AL-LAÏTH A SAMARCANDE. HARTHAMA, FILS D'A'YAN, GOUVERNEUR DU KHORASAN.

Râfi', fils d'al-Laïth, fils de Naçr, fils de Sayyâr, officier distingué de la garnison de Samarcande, d'un extérieur agréable, aimait beaucoup les femmes et le vin, et passait son temps à s'amuser. Or il avait une intrigue amoureuse avec une certaine femme, épouse de Ya'hyâ, fils d'Asch'ath, qui se trouvait à la cour de Raschîd. Suivant le conseil de Râfi' cette femme apostasia et rompit ainsi son mariage; puis elle rentra dans l'islamisme, et après le délai légal, Râfi' l'épousa. Ya'hyâ porta plainte de ces faits à Raschîd. Celui-ci écrivit à 'Alî, fils d''Isâ, et lui ordonna de punir Râfi', de le mettre

en prison, de lui noircir le visage et de le faire conduire en cet état, sur un âne, par la ville, pour qu'il servît d'exemple, et enfin de le forcer à se séparer de la femme. 'Alî, fils d''Isâ, manda au gouverneur de Samarcande, Soulaïmân al-Azdî, d'exécuter ces ordres. Soulaïmân força Râfi' de renvoyer sa femme et le mit en prison; il le traita d'ailleurs avec égards. Râfi' s'enfuit de la prison, se rendit à Balkh, où il demeura en secret, et fit demander à 'Alî, fils d''Isâ, l'amân. 'Alî le lui accorda et le renvoya à Samarcande. Ne pouvant pas reprendre publiquement sa femme, il se mit à la tête des aventuriers de Samarcande et s'empara de la ville; puis il reprit sa femme. Il fut acclamé par les habitants qui étaient très-mécontents d''Alî et de ses agents. 'Alî envoya son fils 'Isâ avec une armée contre Râfi'. Celui-ci, aidé par les habitants, repoussa l'attaque, et 'Isâ fut tué. 'Alî marcha contre Râfi' en personne; mais il fut battu et s'enfuit à Merw, annonça ces événements à Raschîd et demanda du secours. Sur ces entrefaites, les habitants de la ville de Balkh se soulevèrent également, tuèrent son lieutenant et saccagèrent l'hôtel d''Alî, ainsi que celui de son fils, où l'on trouva trente millions de dirhems, cachés dans le jardin. Les insurgés déclaraient qu'ils restaient fidèles au calife, mais qu'ils ne voulaient pas 'Alî, fils d''Isâ, comme gouverneur. Le maître des postes du Khorâsân annonça ces faits au calife; il ajouta, dans sa lettre, qu''Alî disposait d'une grande armée et de richesses considérables, et qu'il ne fallait pas le destituer brusquement, parce qu'il était à craindre qu'il ne résistât.

Raschîd, après avoir délibéré, fit appeler Harthama, fils d'A'yan, et lui dit : Je veux te confier une mission qui doit rester absolument secrète, jusqu'à un moment donné. Si ta chemise venait à connaître ce secret, ôte-la de ton corps. Je vais te faire partir pour le Khorâsân, et te donne le gouverne-

ment de cette province. Or si 'Alî l'apprenait, il se révolterait et te résisterait les armes à la main. En conséquence, annonce à tes troupes que tu marches à son secours; quand tu seras en route, écris-lui que tu lui amènes des renforts pour combattre Râfi'; puis, quand tu seras arrivé à Merw, fais-le arrêter, enlève-lui tous ses trésors que tu m'enverras, et force-le à rendre ce qu'il a injustement pris, à quiconque viendra réclamer contre lui et justifiera sa réclamation. Il faut qu'il restitue tout ce qu'il a enlevé aux musulmans, et s'il s'y refuse, fais-le mettre à la torture. Raschîd harangua ensuite le peuple, parla de la révolte de Râfi' et dit qu'il avait chargé Harthama d'amener à 'Alî les renforts qu'il avait demandés. Puis, après avoir fait écrire à 'Alî qu'il envoyait Harthama à son secours, il écrivit de sa propre main l'acte d'investiture de Harthama (ce dernier seul, en dehors du calife, en eut connaissance) et deux autres lettres, l'une adressée à l'armée du Khorâsân, l'autre aux habitants de la province, par lesquelles il les invitait à obéir au nouveau gouverneur; et enfin une troisième adressée à 'Alî, qui contenait l'ordre de remettre l'administration à Harthama. Cette dernière était conçue en ces termes : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux : Ô fils de prostituée, je t'ai comblé de bienfaits; du grade de capitaine des gardes je t'ai élevé à la dignité de gouverneur et t'ai donné le gouvernement du Khorâsân, sans tenir compte des observations de mes ministres qui me disaient que tu n'étais pas apte à cette charge; et voilà comme tu me récompenses! Tu tyrannises les musulmans et m'aliènes mes sujets! Maintenant j'envoie Harthama, qui doit t'arrêter, t'enlever tes trésors, te demander compte de tes actes et te forcer à restituer tout ce que tu as pris par concussion. Remets-lui le pouvoir et obéis à ses ordres. » — Harthama, muni de ces lettres, se mit en route à la tête de vingt mille hommes. Le calife lui adjoignit, comme

intendant, un de ses serviteurs nommé Émîn (on l'appelait aussi Radjâ), qui devait veiller à ce que Harthama ne montrât aucune condescendance envers 'Alî, car ils étaient amis. Arrivé à Qoumès, Harthama écrivit à 'Alî qu'il lui amenait les renforts que le calife lui envoyait. Il vint ensuite à Nîschâpour, où il laissa un corps de troupes sous les ordres d'un officier, qui devait prendre le gouvernement de cette ville, lorsque lui-même serait arrivé à Merw; mais il lui recommanda de laisser croire, en attendant, qu'il se disposait à suivre son général. Il gagna ensuite Sarakhs, et de là il marcha sur Merw. 'Alî, fils d''Isâ, vint au-devant de lui, et au moment où il l'aperçut, il voulut descendre de cheval. Harthama s'y opposa formellement, en disant : Si tu descends, je descendrai aussi. Ils entrèrent ensemble dans la ville ; comme ils eurent à traverser un certain pont, qui ne donnait passage qu'à un seul cavalier à la fois, 'Alî retint son cheval, pour laisser passer d'abord Harthama ; mais celui-ci dit : Tu es l'émir, je ne passerai pas le premier. Toutes ces démonstrations de déférence rassurèrent 'Alî sur ses intentions. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au palais du gouvernement, et Harthama y entra avec 'Alî. Les gens de sa suite restèrent à cheval. On servit le repas, et après le dîner 'Alî dit à Harthama : Je t'ai préparé tes quartiers dans ce palais, pour que, demain, nous puissions causer. Harthama répliqua : Le prince des croyants m'a confié une lettre pour toi que je te dois remettre immédiatement. Il le prit dans un coin de l'appartement avec le maître des postes, et lui tendit la lettre autographe du calife. 'Alî l'ouvrit, et lorsque son regard tomba sur les premiers mots : « Ô fils de prostituée », sa main trembla ; quand il eut fini la lecture de la lettre, il dit : Le calife a raison. Je suis un fils de prostituée, car il m'a tenu dans la maison comme on tient les femmes. Harthama le fit charger de chaînes, se rendit à la

grande mosquée, et communiqua à l'assemblée de l'armée et du peuple l'acte de sa nomination comme gouverneur; tous lui promirent obéissance et furent très-satisfaits. Il prit aussitôt le pouvoir et confisqua les biens d''Alî. Il tint tous les jours audience dans la grande mosquée, et en présence d''Alî, chargé de chaînes, il jugea les réclamations qui furent produites; lorsqu'elles étaient prouvées, il le forçait de restituer ou d'indemniser les réclamants.

Sur ces entrefaites, Râfi' était devenu très-puissant à Samarcande. Toute la Transoxiane avait fait cause commune avec lui et refusait de reconnaître l'autorité de Harthama.

CHAPITRE CIII.

SECOND VOYAGE DE HAROUN DANS LE KHORASAN. SA MORT.

En apprenant par une lettre de Harthama que Râfi' était maître de la Transoxiane, et qu'il était venu de Samarcande à Boukhârâ, Hâroun ar-Raschîd résolut de partir en personne pour le Khorâsân. Il vint de Raqqa à Baghdâd, remit le gouvernement entre les mains de son fils Mo'hammed al-Émîn, en lui recommandant de pratiquer la justice envers l'armée et le peuple, et envoya son autre fils, Qâsim Moutaman, à Mossoul, province dont il lui avait donné le gouvernement. Fadhl, fils de Sahl, affranchi et secrétaire de Mâmoun, qui était d'origine perse et avait fait profession de foi musulmane entre les mains de Mâmoun, conseilla à ce dernier de demander à Hâroun l'autorisation de l'accompagner dans son voyage; car, lui disait-il, si tu le quittes, et que le calife meure, ton frère ne te donnera pas ton gouvernement. Mâmoun suivit ce conseil,

et Hâroun l'emmena avec lui. Il emmena également l'un de ses médecins, nommé [Djabrîl, fils de] Bakhtîschou; car il était alors malade. Arrivé à Nahrewân, il fit partir par la route de l''Omân quelques messagers qui devaient porter au roi de l'Indostan de riches présents et le message suivant : Je suis atteint d'une maladie grave et obligé d'entreprendre un long voyage. Envoie-moi dans le Khorâsân ton médecin Manka. Quand je serai à Balkh, je te le renverrai. Le roi de l'Indostan accueillit sa demande. L'état de Hâroun, par suite du traitement de Manka, s'améliora. Dans la suite de Hâroun se trouvaient deux savants docteurs de la loi, à savoir Mo'hammed, fils de 'Hasan, qâdhî de Raqqa, et al-Kisâï. L'un et l'autre tombèrent malades à Reï et moururent le même jour : Mo'hammed le matin, et al-Kisâï le soir; ils sont enterrés à Reï.

Après avoir franchi les hauteurs de 'Holwân, Hâroun arriva à Kirmânschâhân, où il harangua ses troupes et fit prêter de nouveau le serment à Mâmoun. Il fit ensuite partir Mâmoun pour le Khorâsân, lui donna Fadhl, fils de Sahl, pour vézir, et lui recommanda de s'établir à Merw et d'envoyer Harthama dans la Transoxiane pour combattre Râfi'. Mâmoun exécuta ces ordres. Hâroun, de son côté, se rendit à Reï, et de là à Gorgân, où [d'abord] il se sentit mieux portant. On lui amena Alî, fils d''Isâ, et tous ses trésors, en or, en argent, pour une valeur de quatre-vingt millions de dirhems, et en étoffes de brocart, qui formaient la charge de quinze cents chameaux. Hâroun l'envoya enchaîné à Baghdâd, et manda à Mo'hammed al-Émîn de le garder en prison. Mo'hammed, après la mort de Hâroun, lui rendit la liberté. Cependant la maladie du calife augmentait toujours. Comme on lui disait que l'air de Qoumès était le plus fortifiant, il partit au mois de çafar de l'an 193 pour Tous, où il mourut. [Djabrîl, fils de] Bakhtîschou et

Manka n'étaient pas d'accord sur le remède qu'il fallait donner à Hâroun, une erreur fut commise, et Hâroun voulut faire tuer [Djabrîl, fils de] Bakhtîschou. Celui-ci dit : Prince des croyants, accorde-moi un délai ; si demain tu ne te trouves pas en meilleur état, fais de moi ce que tu voudras. Manka, qui avait assisté à cette scène, sortit, et dit en riant : Ce roi a été la dupe de [Djabrîl, fils de] Bakhtîschou ; car il mourra dans la nuit. En effet, Hâroun mourut pendant la nuit. Manka se rendit à Balkh et de là il retourna auprès du roi de l'Indostan.

Au moment où Hâroun quitta Gorgân, Harthama franchit le Djî'houn, marcha sur Boukhârâ et livra bataille, aux portes de cette ville, à Bischr (Beschîr?), frère de Râfi'. L'armée de Bischr fut mise en déroute, et il fut fait prisonnier. Harthama l'envoya à Mâmoun, qui le fit conduire à Tous. Hâroun était très-malade, lorsqu'on lui présenta le prisonnier. Il lui dit : Ennemi de Dieu, toi et ton frère *Khâmil* (le calife changea ainsi le nom de Râfi'), vous avez bouleversé le Khorâsân, de telle sorte que j'ai été obligé, dans l'état de faiblesse où je me trouve, d'entreprendre ce long voyage ! Mais par Dieu, je vais te faire subir la mort la plus terrible que l'on ait jamais appliquée ! Il fit venir un boucher qui reçut l'ordre d'amputer à Bischr successivement tous les os du corps, et de détacher toutes les phalanges de ses pieds et de ses mains. On le coupa ensuite, en présence de Hâroun, en quatre morceaux. Hâroun mourut dix jours après cette exécution. Hâroun demeurait, pendant son séjour à Tous, dans la maison d'Abou-'Âlim A'hmed, fils de 'Abdou'l 'Hamid ; c'est là aussi qu'il mourut, dans la nuit de samedi, troisième jour du mois de djoumâdâ second de l'an 193, et qu'il fut enterré.

Hâroun avait pour chambellan Fadhl, fils de Rabî'a, et pour secrétaire Ismâ'îl, fils de Çabî'h. Il avait trois serviteurs particuliers : Mesrour, Raschîd et 'Hosaïn, qui l'ensevelirent. Son

fils Çâli'h prononça la prière des funérailles. Il était âgé, au moment de sa mort, de quarante-cinq ans, et avait régné vingt-trois ans. Il était beau de visage; il avait le teint blanc; ses cheveux frisés avaient blanchi. Il laissa treize fils, à savoir: Mo'hammed al-Émîn, 'Abdallah al-Mâmoun, Qâsim al-Moutaman, 'Ali et Çâli'h. Les huit autres portaient tous le nom de Mo'hammed avec des surnoms différents : Mo'hammed Abou-Is'hâq, Mo'hammed al-Mou'tacim (qui succéda plus tard à Mâmoun), Mo'hammed Abou-'Isâ, Mo'hammed Abou-Ya'qoub, Mo'hammed Abou'l-'Abbâs, Mo'hammed Abou-Soulaïmân, Mo'hammed Abou-'Alî, et Mo'hammed Abou-A'hmed. Il avait quatre filles. Ses deux femmes étaient : Zobaïda Oumm-Dja'far, fille de Dja'far, fils de Mançour, qui était la mère de Mo'hammed al-Émîn, et Oumm al-'Azîz, mère d''Alî. Ses autres fils étaient nés de mères esclaves : Mâmoun de Marâdjil, Mou'tacim de Mârida.

CHAPITRE CIV.

RÈGNE DE MO'HAMMED AL-ÉMÎN.

Hâroun, avant de mourir, avait déclaré à son fils Çâli'h et à Fadhl, fils de Rabî'a, que toute l'armée qu'il avait emmenée avec lui, tous les bagages et toutes les richesses qu'il avait emportées, devaient appartenir à Mâmoun, attendu qu'il avait déjà donné à Mo'hammed la part qui lui revenait. Mo'hammed, en apprenant que Hâroun avait envoyé Mâmoun de Kirmânschâhân dans le Khorâsân, et qu'il était parti, très-malade, pour Tous, écrivit une lettre à Mâmoun, une autre à Çâli'h, et une troisième à Fadhl, fils de Rabî'a. La lettre adressée à Mâmoun contenait cet ordre : Reçois en mon nom le serment

d'hommage du peuple du Khorâsân, en même temps que le serment, pour toi et pour Qâsim, en qualité d'héritiers présomptifs. Applique-toi à gouverner avec justice. A Fadhl et à Çâli'h il écrivait : Lorsque Mâmoun aura reçu le serment de l'armée, à Tous, qu'elle se mette en marche pour revenir ici. Et il écrivit dans le même sens à tous les généraux. Il recommanda en outre à Çâli'h et à Fadhl de ramener tous les bagages et trésors que Râschid avait emportés avec lui. Il confia ces lettres à un homme nommé Bekr, fils de Mou'tamir, qui les plaça au fond de sa malle de voyage, en les tenant à l'abri de l'humidité, et lui donna les instructions suivantes : Va rejoindre Raschid, et s'il te demande le motif de ton voyage, tu lui diras que tu es envoyé par moi, pour me faire parvenir journellement des nouvelles de sa santé. Garde-toi d'avouer le véritable but de ta mission et ne montre pas ces lettres du vivant de Hâroun, quand même il te ferait tuer. Quand Hâroun sera mort, tu remettras les lettres aux personnes auxquelles elles sont adressées et enverras à Mâmoun la sienne. Bekr, en arrivant à Tous, trouva Raschid, déjà très-malade. Interrogé par le calife sur le but de son voyage, le messager répondit qu'il était envoyé par Mo'hammed pour telle et telle raison. Hâroun le fit fouiller et battre de verges, mais on ne trouva pas de lettres sur lui, et il ne fit aucun aveu. Après la mort de Hâroun, Bekr, qui avait été détenu dans la maison de 'Hosaïn, fils de Fadhl, sortit de sa prison, envoya à Mâmoun la lettre qui lui était adressée, et remit les autres à leurs destinataires. Fadhl, fils de Rabî'a, fit prêter le serment à l'armée et fit partir, le lendemain, Radjâ, pour annoncer à Mo'hammed la mort de Raschîd, et l'accomplissement de la cérémonie du serment par le peuple; il lui fit parvenir en même temps le sceptre et le cachet du Prophète. Mo'hammed reçut cette nouvelle le jour du mercredi; il la tint secrète jus-

qu'au vendredi. Ce jour-là, après avoir prononcé le sermon et présidé à la prière, il remonta en chaire, et harangua le peuple; il annonça la mort de Raschîd, fit connaître ses bonnes intentions et invita les assistants à lui prêter le serment. Il descendit ensuite, et son oncle Soulaïmân reçut en son nom le serment de l'armée et du peuple. Le lendemain, il fit distribuer à l'armée comme don d'avénement la somme de deux années de solde; il avait mandé à Fadhl, fils de Rabî'a, d'employer l'argent et les trésors que Hâroun avait emportés avec lui, pour distribuer le don d'avénement à l'armée de Tous, quand elle prêterait le serment. Lorsque Mâmoun apprit la mort de Raschîd, il adressa à Fadhl une lettre; il l'invita à venir le rejoindre avec l'armée de Tous, et de lui apporter les trésors et tout ce que Raschîd avait laissé. Fadhl se mit en route avec l'armée et la ramena à Baghdâd.

Mâmoun avait écrit à Harthama, pour l'engager à poursuivre activement les opérations contre Râfi'. Harthama assiégea Samarcande. Râfi', forcé de capituler, fut conduit auprès de Mâmoun.

Mâmoun remplissait le Khorâsân de sa justice. Chaque jour il se rendait à la grande mosquée, et là, assis sur le siége du juge, et entouré des docteurs de la loi et des théologiens, il prenait personnellement connaissance des plaintes et prononçait entre les parties. Il fit remise à toute la province de l'impôt de cette année. Il gagnait ainsi l'affection de toute la population, tandis que Mo'hammed à Baghdâd, occupé seulement de ses plaisirs et de ses constructions, se dérobait au peuple et confiait toutes les affaires à Fadhl, fils de Rabî'a. Mâmoun lui envoya un messager avec de riches présents, des chevaux, des armes, du musc, des esclaves et autres produits du Khorâsân, et lui fit témoigner son respect et sa soumission.

CHAPITRE CV.

HOSTILITÉS ENTRE ÉMÎN ET MAMOUN.

Or Mo'hammed al-Émîn n'avait point la pensée de prendre des mesures hostiles contre Mâmoun, ni de lui enlever son droit de succession. Il y fut amené par Fadhl, fils de Rabî'a, qui avait lieu de craindre la vengeance de Mâmoun, si celui-ci venait à monter sur le trône, à cause de sa conduite dans l'affaire des trésors et des bagages de Raschîd (qui consistaient en or et argent monnayés, en pierres précieuses, en chevaux, en esclaves, etc., et avaient une valeur de cent millions de dirhems), qu'il avait portés à Mo'hammed. On donnait à Mo'hammed le titre de « prince des croyants Émîn »; Mâmoun était appelé « le prince héritier Mâmoun », et Qâsim « le prince héritier Moutaman ». C'est ainsi qu'ils étaient désignés dans le prône, sur les monnaies et sur les broderies (*tirâz*) de la robe royale. Fadhl, pour arriver à ses fins, disait d'abord à Mo'hammed que son fils (Émîn avait un fils, nommé Mousâ, âgé de deux ans), quoique jeune encore, était le véritable héritier présomptif du trône, parce qu'un frère n'avait aucun droit en présence d'un fils. Mo'hammed lui ayant fait remarquer que le partage et la succession du trône avaient été réglés par Raschîd, Fadhl répondait que Raschîd avait eu tort d'agir ainsi; comme il avait d'abord fait reconnaître Mo'hammed comme souverain de l'empire tout entier et que, plus tard seulement, il avait établi le partage avec Mâmoun, il fallait s'en tenir au premier serment. Mo'hammed, cédant enfin aux arguments de Fadhl, résolut d'enlever à ses deux

frères leur droit de succession et leurs souverainetés. Il destitua d'abord Qâsim, qu'il rappela à Baghdâd, en le remplaçant dans son gouvernement par un autre. Mâmoun comprit que son tour viendrait ensuite et il se tint sur ses gardes. Mo'hammed lui députa trois hommes, pour lui porter un message verbal; Mâmoun, ayant décliné leurs ouvertures, ces députés revinrent à Baghdâd. Il lui adressa alors une lettre, dans laquelle il lui disait: N'ayant pas beaucoup de troupes, tu n'as pas besoin de l'impôt de tant de provinces, tandis qu'il me faut beaucoup d'argent et d'approvisionnements pour payer et nourrir l'armée qui est ici. Renonce au gouvernement de Reï, de Qoumès et du Taberistân; je ferai administrer ces provinces par un de mes agents qui y lèvera l'impôt pour moi. Je désire aussi nommer un maître des postes qui résidera à Merw, auprès de toi, et qui m'enverra chaque jour un rapport sur la situation du Khorâsân, afin que je puisse conserver mon autorité sur cette province. Mâmoun répondit par un refus. Mo'hammed se décida alors à exécuter son dessein et à proclamer la déchéance de Mâmoun. Il se rendit, le vendredi, à la mosquée, et, dans le prône, il omit le nom de son frère. Il prit ensuite place dans le mi'hrâb, ayant à côté de lui son jeune fils Mousâ. Fadhl, fils de Rabî'a, se leva, fit l'éloge de Mo'hammed et prononça la déchéance de Mâmoun, qui, disait-il, avait désobéi aux ordres de Mo'hammed et de Hâroun, avait refusé de recevoir le maître des postes de Mo'hammed, n'avait pas envoyé l'impôt du Khorâsân et s'était arrogé le titre d'Imâm. C'est pour ces raisons, ajouta Fadhl, que le prince des croyants le destitue et nomme héritier présomptif son propre fils Mousâ, qui commence déjà à parler et auquel il donne le nom de *Nâtiq bi' l'haqq* (« celui qui parle selon la vérité »). L'assemblée, après avoir prêté le serment entre les mains de Fadhl, se dispersa. Mo'hammed envoya en-

suite des ordres dans toutes les provinces, et partout l'on omit le nom de Mâmoun du prône, on le supprima sur les monnaies et dans les broderies de la robe royale, et on lui substitua le nom de Mousâ. Émîn fit aussi chercher à la Mecque la charte que Hâroun avait suspendue à la ka'ba et la fit déchirer. Mâmoun, de son côté, fit également omettre le nom de Mo'hammed du prône et sur les monnaies, et prit le titre d'Imâm, en cessant de s'appeler « héritier présomptif ».

Fadhl ne doutait point que Mâmoun ne fît marcher promptement son armée. Il engagea donc Mo'hammed à pousser activement ses armements, et lui recommanda, comme général en chef, 'Alî, fils d''Isâ, fils de Mâhân. Le calife agréa ce choix et adjoignit à 'Alî ses deux fils, Ya'hyâ et 'Abdallah, (il garda 'Hosaïn auprès de lui), et le fit partir de Baghdâd, à la tête de cinquante mille hommes, après lui avoir donné, à titre de présent, deux cent mille dirhems, et après avoir payé la solde aux troupes. Lorsque 'Alî était sur le point de quitter son camp de Nahrewân, Mo'hammed se transporta auprès de lui, lui donna ses instructions et lui dit : Le gouvernement du Khorâsân que Hâroun ar-Raschîd t'avait confié, je te le rendrai aussitôt que je serai maître de la province. Mais il faut que, dans chaque ville où tu viendras, tu gouvernes avec justice. Fais parvenir, en secret, aux habitants du Khorâsân des lettres et donne-leur des assurances à cet égard. Diminue l'impôt d'un quart, à l'exemple de Mâmoun. Fais bon accueil à tous ceux qui quitteront son armée et viendront se placer sous ta protection, et promets-leur de ma part des récompenses. Si Mâmoun tombe entre tes mains, envoie-le moi, en lui mettant une chaîne d'argent, par un de tes familiers les plus fidèles. S'il arrive que tu es obligé de lutter contre lui corps à corps, tâche de ne pas le tuer; mais fais-le prisonnier. Après avoir reçu toutes les recommandations de Mo'hammed, 'Alî se mit en route.

Mâmoun, en recevant cette nouvelle, fit appeler Tâhir, fils de 'Hosaïn, lui donna le gouvernement de tout le territoire entre Reï et le Kouhistân, jusqu'aux passages de 'Holwân, et le fit partir à la tête de vingt mille hommes; il lui recommanda de marcher en toute hâte sur Reï, pour occuper cette ville, avant l'arrivée d''Alî, fils d''Isâ. Tâhir (ce général avait perdu son œil droit) vint à Reï et y établit son camp. 'Alî occupa un camp en face de lui et lui fit dire : Si tu veux la guerre, prends tes positions; si tu préfères la paix, reconnais comme souverain Mo'hammed al-Émîn. Tâhir répondit : C'est vous qui avez violé le serment et les traités et c'est vous qui avez déchaîné la guerre! Dis cela à Mo'hammed al-Émîn! Alî, fils d''Isâ, forma ses lignes de bataille. Tâhir, de son côté, se prépara également au combat. [Un homme de l'armée d'] 'Alî sortit des rangs et appela Tâhir à un combat singulier. Tâhir se jeta sur lui, prit son sabre avec ses deux mains et lui asséna un coup qui lui fendit le heaume et la tête. Alors l'armée de Tâhir fit une charge générale, et l'armée de Baghdâd, au premier choc, fut mise en déroute. 'Alî, fils d''Isâ, se trouva parmi les morts; sa tête et son anneau furent portés à Tâhir. Après avoir tué un grand nombre de fuyards, Tâhir, le lendemain, retourna à Reï. Il écrivit à Fadhl, fils de Sahl, en ces termes : « Je t'écris ayant devant moi la tête d''Alî, et à mon doigt son anneau. Salut. » Fadhl, fils de Sahl, porta la nouvelle de cette victoire et ses félicitations à Mâmoun, qui, le même jour, fut salué du titre de « Calife » et de « Prince des croyants ». Tâhir envoya la tête d''Alî avec la nouvelle de sa victoire, à Mâmoun, qui lui adressa l'ordre de lui prêter serment en qualité de calife, et de recevoir le même serment des habitants de Reï. Il lui donna dans cette lettre le nom de *dsou'l-yemînaïn*, disant : Tes deux mains sont des mains droites. Mâmoun fut reconnu comme calife par tout le Khorâsân jusqu'à Reï. Mo'hammed-

ben-Djarîr, en cet ouvrage, rapporte une autre explication du nom de *dsoul-yemînaïn,* donné à Tâhir dans la lettre écrite et signée de la main de Mâmoun que celui-ci lui adressait pour demander le serment. Cette lettre était conçue en ces termes : « Prête-moi le serment en ma qualité de calife, et reçois en mon nom le serment du peuple. Je veux que ta main droite soit ma main droite et ta main gauche ta main droite ; tu es *dsou'l-yemînaïn*, ô Tâhir, fils de 'Hosaïn. »

Lorsque la nouvelle de la défaite d''Alî arriva à Baghdâd, les troupes se révoltèrent contre Mo'hammed, lui reprochèrent sa trahison contre son frère et dirent qu'il venait d'encourir le juste châtiment de Dieu. Ils réclamèrent ensuite quatre mois de solde. Mo'hammed les apaisa en leur accordant leur demande et en distribuant des gratifications aux officiers. Puis il envoya contre Tâhir une armée de vingt mille hommes sous le commandement de 'Abd-er-Ra'hmân, fils de Djabala, al-Anbârî. Un engagement eut lieu entre Reï et Hamadân. 'Abd-er-Ra'hmân fut vaincu et perdit un grand nombre de soldats ; il se jeta dans la forteresse de Hamadân, où il fut assiégé par Tâhir, pendant deux mois. Après avoir épuisé ses vivres, il demanda à capituler. Tâhir le fit venir à son camp et demeura encore un mois aux portes de Hamadân. Mo'hammed, en apprenant qu''Abd-er-Ra'hmân était assiégé par Tâhir, avait fait partir des renforts. Ces troupes arrivèrent lorsque 'Abd-er-Ra'hmân avait déjà capitulé. Elles firent halte à deux journées de marche de Hamadân et écrivirent à 'Abd-er-Ra'hmân, pour lui demander des instructions. 'Abd-er-Ra'hmân présenta leur lettre à Tâhir, et lui dit pour le tromper : Laisse-moi aller les trouver ; je chercherai à les persuader pour qu'ils se rendent à toi. Donne-moi un écrit de ta main et fais-leur de bonnes promesses. Tâhir consentit. 'Abd-er-Ra'hmân, se voyant libre, se transporta au milieu des troupes de Baghdâd,

tomba sur Tâhir à l'improviste, pendant la nuit, et lui tua un grand nombre de soldats. Aussitôt que Tâhir fut prévenu de cette attaque, il accourut et un combat terrible s'engagea entre les deux armées. 'Abd-er-Ra'hmân fut tué. Tâhir envoya sa tête à Mâmoun. Il franchit ensuite les hauteurs de 'Holwân, et établit son camp dans un bourg, nommé Schalâschân, situé sur le sommet de la montagne.

Par suite de la défaite d''Abd-er-Rahmân, l'armée de Baghdâd tremblait devant Tâhir et l'armée du Khorâsân. Personne ne voulait plus marcher contre l'ennemi; tous ceux que Mo'hammed engageait à partir, s'excusaient ou lui posaient des conditions, ou demandaient tant d'argent, qu'il dût renoncer à leur service. Il se passa ainsi beaucoup de temps; Mo'hammed et Fadhl ne savaient comment sortir de cette difficulté. Ils firent alors partir A'hmed, fils de Mazyad, et 'Abdallah, fils de 'Homaïd, fils de Qa'htaba, chacun avec vingt mille hommes. Ces deux généraux établirent leur camp à Khâneqîn. Tâhir imagina une ruse pour les déterminer à retourner. Vingt hommes de son armée, originaires de Baghdâd, allèrent dans la direction de cette ville, se montrèrent séparément à proximité du camp de l'armée du calife et racontèrent aux troupes que Mo'hammed, par une ordonnance, avait accordé à l'armée de Baghdâd deux années de solde. Les soldats de Baghdâd, apprenant ce récit d'abord d'une personne, ensuite d'une autre, puis de dix autres, ne doutèrent pas de la réalité du fait; ils dirent : Il nous envoie à la guerre et donne aux autres deux années de solde! Retournons. Une partie des troupes s'opposèrent à ce projet; l'armée fut divisée par cette discorde; enfin, tous les soldats, les uns après les autres, retournèrent à Baghdâd. Tâhir descendit des hauteurs et occupa 'Holwân; puis il annonça à Mâmoun qu'il était arrivé sur le territoire de l''Irâq. Mâmoun, très-heureux de cette nouvelle,

lui envoya une robe d'honneur. Il accorda la même distinction à Fadhl, fils de Sahl, qui lui avait conseillé le choix de Tâhir comme général, et lui donna le titre de *dsou'l-riyâsataïn*, c'est-à-dire chef des deux ministères, celui de l'administration générale et celui de la guerre. Tâhir demanda des renforts, afin de pouvoir marcher sur Baghdâd par Nahrewân, tandis qu'un autre corps menacerait cette ville du côté d'Ahwâz. Mâmoun fit partir un corps de vingt mille hommes sous le commandement de Harthama, fils d'A'yan; mais comme Harthama avait dans l'armée un grade supérieur et qu'il n'aurait pas voulu servir sous les ordres de Tâhir, Mâmoun ordonna à ce dernier de prendre lui-même la route d'Ahwâz, et de laisser Harthama marcher sur Nahrewân.

'Mohammed, voyant qu'il ne pouvait pas compter sur les troupes qui étaient rentrées dans Baghdâd sans avoir combattu, nomma 'Abdou'l-Mélik, fils de Câli'h, gouverneur de Syrie, afin qu'il y rassemblât une armée. 'Abdou'l-Mélik partit avec dix mille hommes de la garnison de Baghdâd. Arrivé à Raqqa, il tomba malade. 'Hosaïn, fils d''Alî, fils d''Isâ, fils de Mâhân, qui était son général en chef, lui dit : Comme tu ne pourras avant longtemps continuer ta marche, et que le prince des croyants a besoin de troupes sans retard, écris en Syrie, et appelle à toi les troupes de cette province. 'Abdou'l-Mélik adressa une lettre aux soldats de Syrie et leur fit de nombreuses promesses. Vingt mille hommes se présentèrent à Raqqa. Or un soldat de Baghdâd vit en la possession d'un Syrien un cheval, qu'on lui avait volé quelques années auparavant. Il voulut s'en emparer, le Syrien cria au secours, les hommes des deux armées accoururent et on en vint aux armes. 'Abdou'l-Mélik envoya 'Hosaïn pour les séparer. Les Syriens avaient tué plusieurs hommes de ceux de Baghdâd et les avaient forcés de s'enfuir. 'Hosaïn, qui sympathisait avec ces derniers, les ramena

au combat, tua un grand nombre de Syriens et les mit en fuite. Les Syriens dirent entre eux : Ce combat nous suffit, pourquoi aller en 'Irâq? Et ils retournèrent en Syrie. 'Abdou'l-Mélik ayant succombé à sa maladie, 'Hosaïn ramena les troupes à Baghdâd. Il se rendit directement à sa maison, et n'alla pas à la cour; car il n'osait pas aborder le calife, qui savait qu'il avait été cause de la défection des Syriens. Le soir, Mo'hammed le fit inviter à venir au palais. 'Hosaïn répondit au messager qu'il irait le lendemain; et il fit aussitôt avertir les officiers de l'armée que le calife l'avait fait appeler pour le tuer. Les officiers lui conseillèrent de ne point se rendre à la cour, ce soir, et d'attendre jusqu'au lendemain, où ils seraient à ses côtés. Cependant Mo'hammed lui envoya un second messager, et lui fit dire qu'il avait à lui parler, dans cette nuit même. 'Hosaïn répondit : Je ne suis ni un chanteur, ni un bouffon; que peux-tu avoir à me dire pendant la nuit? Les affaires que tu as à traiter avec moi sont la guerre et l'armée. Je n'irai chez toi qu'à la tête de l'armée. Le lendemain il monta à cheval, prit place à l'extrémité du pont, et toute l'armée de Baghdâd, forte de cinquante mille hommes, se réunit autour de lui. Alors il harangua les troupes et dit : Il est impossible de souffrir plus longtemps l'humiliation d'être sous le régime de quelqu'un qui n'est ni homme, ni femme, je veux parler de Mo'hammed qui est plongé dans les plaisirs et ne s'occupe ni de l'armée, ni du gouvernement ! La déchéance de Mo'hammed fut résolue sur le champ. 'Hosaïn pénétra dans le palais et en fit sortir le calife, qui fut conduit au palais de sa mère Zobaïda; on lui mit des chaînes aux pieds, et on le fit garder. 'Hosaïn proclama ensuite Mâmoun. Les soldats lui ayant demandé de l'argent, il leur dit : Je n'en ai pas; le calife que vous avez proclamé est dans le Khorâsân, appelons-le. L'armée se divisa alors en deux factions; l'une se déclarait pour Mâmoun, l'autre pour

Mo'hammed. 'Hosaïn attaqua le parti opposé, et la lutte dura jusqu'au soir. 'Hosaïn tomba entre les mains de ses adversaires, et plusieurs de ses compagnons furent tués. On délivra Mo'hammed, dont l'autorité fut reconnue de nouveau, et il ne fut plus question de Mâmoun. On amena 'Hosaïn, chargé de chaînes, devant Mohammed. Celui-ci, pensant qu'une nouvelle émeute de l'armée était à craindre, s'il le condamnait à mort, lui fit grâce. Cependant 'Hosaïn redoutait le ressentiment de Mo'hammed, et le lendemain, il partit avec ses familiers, et se rendit par la route de Nahrewân à 'Holwân, pour rejoindre les drapeaux de Tâhir et de Harthama. Mo'hammed, prévenu de sa fuite, le fit poursuivre par un détachement de troupes qui l'atteignit à deux parasanges de Baghdâd. Il chercha à résister; il fut tué dans la lutte et sa tête fut portée à Mo'hammed. Alors toute l'armée rentra dans le devoir et l'émeute cessa.

Lorsque Tâhir et Harthama connurent les événements de Baghdâd, Tâhir se sépara de Harthama et marcha de 'Holwân sur Ahwâz. Il mit le siége à cette ville, qui était gouvernée, au nom de Mo'hammed, par un descendant de Mouhallab, nommé Mo'hammed, fils de Yezîd. Celui-ci, après avoir résisté quelque temps, fut vaincu. Tâhir prit possession d'Awhâz et envoya des agents dans les villes environnantes. Il se dirigea ensuite sur Baçra. Mançour, fils de Mahdî, gouverneur de Baçra; 'Abbâs, fils de Hâdî, gouverneur de Koufa, et Mottalib, fils d''Abdallah, gouverneur de Mossoul, adressèrent des lettres à Tâhir, répudièrent l'autorité de Mo'hammed, et reconnurent Mâmoun. Ces trois villes furent ainsi gagnées à Mâmoun sans coup férir. Tâhir confirma Mançour dans son poste [ainsi que les deux autres gouverneurs]. Puis il marcha sur Wâsit. Al-Haïtham, fils de Scho'ba, agent de Mo'hammed dans cette ville, voulut prendre la fuite, mais il avait honte de ses gens.

Il demanda un cheval; son écuyer lui en amena deux. Haïtham demanda lequel des deux était le meilleur. L'écuyer répondit: Celui-ci est meilleur, si tu veux t'enfuir, et celui-là est meilleur, si tu veux combattre. Haïtham se mit à rire et dit: Donne celui qui est pour la fuite; car on n'est pas à blâmer de prendre la fuite devant Tâhir. Et il abandonna la ville de Wâsit. Tâhir l'occupa sans combat. De là, il vint à Madâïn, et en prit possession. Harthama, ayant reçu une lettre de Tâhir, quitta 'Holwân et marcha sur la ville de Baghdâd, qui fut ainsi menacée de deux côtés.

Lorsque Mo'hammed proclama la déchéance de Mâmoun et fit enlever de la Ka'ba, la charte que Raschîd y avait suspendue, Dâoud, fils d''Isâ, [gouverneur de la Mecque], avait dit avec tristesse: Mo'hammed commet une trahison, il ne finira pas bien. Quand, plus tard, on apprit à la Mecque que 'Hosaïn, fils d''Alî, avait proclamé, à Baghdâd, la déchéance de Mo'hammed et qu'il faisait reconnaître Mâmoun, les Qoraïschites et tous les habitants de la Mecque embrassèrent le parti de ce dernier, et c'est au nom de Mâmoun que se fit en cette année le prône, lors du pèlerinage.

Mo'hammed passa en revue l'armée de Baghdâd, et remit quatre cents drapeaux à autant de généraux qu'il envoya contre Harthama. 'Alî ibn-'Isâ [ben-Nehîk] avait le commandement en chef. Une bataille eut lieu à Djâloultâ, près de Nahrewân. Après trois jours de combat, l'armée de Baghdâd fut mise en déroute, 'Alî ibn-'Isâ fut fait prisonnier et envoyé à Merw. Cependant les troupes de Tâhir s'ameutèrent contre leur général en lui demandant de l'argent. L'armée se divisa en deux factions et on en vint aux armes. Les mécontents eurent le dessous et s'enfuirent; cinq mille d'entre eux se rendirent à Baghdâd, où ils furent bien accueillis par Mo'hammed; mais il n'avait pas d'argent à leur donner. Le jour où il

les reçut en audience, il avait un bassin plein de civette devant lui, et il en aspergea la barbe de chacun. Lorsqu'ils sortirent ainsi parfumés, sans avoir obtenu, ni argent, ni robes d'honneur, ni cadeaux, les gens de Baghdâd les raillèrent et les appelèrent « l'armée de la civette. » Après être restés un mois avec Mo'hammed, sans recevoir de rétribution, ils se concertèrent avec la garnison de Baghdâd et désertèrent. Ils vinrent auprès de Tâhir, qui leur accorda l'amân et les reçut dans ses rangs. Tâhir et Harthama s'approchèrent de Baghdâd et entourèrent la ville. On était alors au commencement de l'an 197. Mo'hammed fit fondre tous les objets d'or et d'argent en sa possession et en distribua la valeur à son armée. On fortifia les portes de la ville. Mo'hammed résida dans le palais de sa mère, dans la Cité, laquelle était munie de grandes portes de fer, et il fit camper une armée à la porte du Khorâsân où se trouvait Harthama, et une autre à la porte de Baçra, menacée par Tâhir. On faisait usage, tant du côté des assiégeants que de celui des assiégés de machines de guerre, et on combattait jour et nuit. Le camp de Harthama était à Nahrewân, à deux parasanges de l'enceinte de Baghdâd; celui de Tâhir à un endroit nommé Jardin de la porte d'Anbâr, sur la route de Baçra, à une parasange de la ville. On ne laissait pas entrer de vivres, et on détruisait chaque jour quelque faubourg; une partie des habitants se retiraient dans la ville; d'autres allaient se mettre sous la protection de Harthama et de Tâhir. Celui-ci se montrait très-bienveillant pour ceux qui venaient à son camp; ceux qui ne s'y rendaient pas, eurent leurs propriétés détruites. Les généraux sortaient de la ville, un à un, ou deux à deux, et se mettaient sous la protection des généraux de Mâmoun. Il y avait des combats chaque jour, et beaucoup d'habitants de Baghdâd furent tués. La populace ouvrit les prisons et délivra les prisonniers, afin qu'ils prissent part à la lutte, et elle se livra à tous les excès.

Mo'hammed, enfermé dans le palais de la Cité, n'était plus obéi et n'avait plus aucune autorité. Les gens paisibles et éclairés et les commerçants se cachaient; les brigands, les voleurs et les vagabonds étaient maîtres de la ville, ils pillaient et assassinaient impunément. Quant à Mo'hammed, il ne lui restait plus de ressources pour payer la solde. Lorsque ensuite Mo'hammed, fils d''Isâ, ibn-Nehîk, le chef des gardes et son conseiller, qui était chargé de la défense des portes, alla se mettre sous la protection de Tâhir, la cause de Mo'hammed se trouva très-compromise, et il commença à désespérer de son sort. Dès lors la direction de la guerre tomba entre les mains de la populace et des aventuriers. Tâhir, qui croyait qu'on allait bientôt livrer la ville, envoya un jour son prévôt, Mo'hammed, fils de Ya'qoub, de Bâdeghîs, pour attaquer un faubourg appelé le Château de Çâli'h. La populace combattit ce jour-là avec rage, mit en fuite l'armée de Tâhir et lui tua un grand nombre de soldats. Le lendemain, Tâhir attaqua un quartier appelé Dâr ar-Raqîq. Une foule immense sortit pour le combattre. Un vagabond, vêtu d'une chemise de bure, ayant à son cou un sac, une lance de bois à la main, et tenant dans l'autre main une espèce de natte enduite de poix (en guise de bouclier), se présenta aux regards de Tâhir, qui donna à un Khorâsânien l'ordre de charger cet homme. Le soldat lança une flèche, laquelle frappa la natte sans la transpercer et tomba par terre. Le vagabond la ramassa et la ficha dans la natte, à la surface extérieure. Il en fit de même de toutes les flèches que le guerrier du Khorâsân tira contre lui. Quand celui-ci eut épuisé tous ses traits, Tâhir lui dit : Malheur à toi, prends ton sabre ! As-tu peur d'un vagabond ? Le soldat s'avança le sabre à la main. En ce moment le vagabond prit dans son sac une pierre, la mit sur une fronde et la lança contre le soldat, de telle sorte qu'elle frappa le sabre et le

brisa en deux moitiés; puis il s'éloigna, en disant: Voilà pour toi, vois que je suis un brave! Tâhir dit: C'est une lutte étrange: d'un côté des guerriers et des officiers armés de cuirasses et de sabres, de l'autre un vagabond, vêtu d'une chemise de bure et armé d'un sabre de bois, d'une natte en guise de bouclier et d'une fronde! L'action fut très-chaude ce jour-là et dura jusqu'à la nuit. Harthama, lui aussi, avait un engagement avec la populace.

CHAPITRE CVI.

MORT DE MO'HAMMED AL-EMÎN.

Le premier jour du mois de mo'harrem de l'an 198, Tâhir et Harthama commencèrent l'attaque de la Cité; ils la bloquèrent complètement et firent jouer les machines de siége. Tâhir coupa l'eau, et les assiégés n'osaient pas sortir pour en puiser. Ils étaient à toute extrémité. Un jour, vers le soir, Mo'hammed fit venir une jeune esclave et lui demanda de chanter. L'esclave prit son luth et récita quelques vers. Mo'hammed, mécontent [du sujet triste de cette poésie] lui dit: Qu'est-ce que ce chant? L'esclave s'excusa, et dit qu'aucun autre ne s'était présenté à sa mémoire. Mo'hammed demanda qu'elle en chantât un autre. L'esclave récita quelques vers du même genre. — Malédiction sur toi et sur ton chant! s'écria le calife, plein de colère. L'esclave, en se retirant, heurta de son pied une coupe de la valeur de dix mille dirhems et la brisa. Mo'hammed fut très-affligé de cet accident.

Mo'hammed, voyant que les habitants étaient épuisés par ce long siége et qu'il ne lui restait aucune ressource, fit dire à

Harthama qu'il était prêt à se rendre, et qu'il désirait aller à son camp sans que Tâhir en fût informé. Il demanda que Harthama le protégeât contre l'intervention de Tâhir et l'envoyât à Mâmoun. Harthama, très-heureux de cette proposition, lui fit répondre qu'il acceptait ces conditions. Il fut convenu que Harthama viendrait, vers minuit, avec quelques-uns de ses gens, dans une barque, jusqu'au palais, et qu'il prendrait là Mo'hammed, qui serait accompagné d'une seule personne. Tâhir, ayant eu connaissance de cet arrangement, monta à cheval et se rendit à la tombée de la nuit, avec un petit détachement de troupes, aux bords du Tigre, et il fit surveiller le fleuve par deux cents hommes complétement armés qui se tenaient, dans des barques, près du rivage, cachés par l'obscurité. La barque qui portait Harthama et les siens, arriva à l'endroit convenu. Mo'hammed vêtu d'une tunique d'esclave, la tête couverte d'un chaperon, des souliers aux pieds, vint, accompagné d'un eunuque, aux bords du fleuve, et monta dans la barque de Harthama. Lorsque celle-ci se trouva en pleine rivière, les hommes de Tâhir l'entourèrent et l'attaquèrent en lançant des javelots. Harthama chercha à les repousser, mais ceux-ci réussirent à pratiquer une ouverture dans la barque, qui commença à s'enfoncer dans les flots; ceux qui savaient nager, se jetèrent dans l'eau; le commandant du bateau saisit Harthama par la main et gagna avec lui la rive. Quant à Mo'hammed, il s'était jeté dans l'eau et, après avoir nagé un certain temps le long du fleuve, il se dirigea vers la rive occidentale, du côté de la Cité, et aborda à un endroit où Tâhir avait placé un poste de dix hommes commandés par Ibrâhîm, fils de Dja'far, de Balkh. Lorsque Mo'hammed sortit de l'eau, Ibrâhîm le reconnut; il lui mit un manteau sur les épaules, pour le préserver du froid, et le fit monter sur son propre cheval. Ibrâhîm vint annoncer à Tâhir que Mo'hammed était dans sa maison. Tâhir appela un de ses

esclaves nommé Qoraïsch le *dentu* (à cause de ses dents qui étaient d'une longueur extraordinaire), et lui dit de se rendre à la maison d'Ibrâhîm, de trancher la tête à Mo'hammed et de la lui apporter. Mo'hammed était seul, lorsque Qoraïsch arriva le sabre au poing. Il sauta sur ses jambes et chercha dans l'appartement quelque objet pour se défendre; il ne trouva que le coussin, et il s'en servit en guise de bouclier. Qoraïsch frappa; le sabre traversa le coussin, et entra dans le sommet de la tête de Mo'hammed. Il frappa de nouveau, et Mo'hammed tomba sur la face. Qoraïsch l'égorgea et lui détacha la tête qu'il porta à Tâhir. Celui-ci, le lendemain, ayant devant lui la tête de Mo'hammed placée dans un bassin, donna audience publique et dit aux visiteurs: Voilà le *déchu;* c'est lui-même qui est cause de sa mort; s'il s'était rendu à moi, il n'aurait pas été tué; cela est arrivé parce qu'il s'est rendu à Harthama. C'est moi qui ai conduit la guerre, j'ai eu la peine, et il a voulu être envoyé à Mâmoun par Harthama, pour que celui-ci ait la gloire de la victoire! Il fit ensuite exposer la tête de Mo'hammed, plantée sur un mât, à la porte de la Cité. Les assiégés ouvrirent alors les portes et capitulèrent. Chacun alla à ses affaires, Tâhir prit possession de Baghdâd, et l'ordre fut rétabli.

Tâhir envoya la tête de Mo'hammed, le sceptre et le manteau du Prophète et l'anneau du califat à Mâmoun et lui annonça sa victoire. Sachant que Harthama ne manquerait pas de présenter à Mâmoun un rapport défavorable pour lui, et qu'il l'accuserait d'avoir donné l'ordre d'égorger Mo'hammed et d'avoir fait exposer sa tête (car Mâmoun voulait que son frère fût fait prisonnier et envoyé à sa cour), il lui écrivit en ces termes: Mo'hammed avait fait demander l'amân à Harthama et avait l'intention de se rendre à son camp. Il ne voulait pas se fier à moi, parce que je l'avais combattu sans pitié. Harthama alla le chercher pendant la nuit dans une barque. Je l'attendis, au bord du fleuve,

avec mes soldats, pour lui présenter mes hommages, lorsqu'il aborderait. Arrivée au milieu du fleuve, leur barque chavira, et Mo'hammed gagna la rive à la nage. Il croyait que Harthama l'avait trahi; il regretta d'avoir demandé l'amân et appela ses esclaves et ses soldats, en poussant le cri de guerre: Victoire à Mo'hammed! J'ordonnai à mes hommes de l'enlever, mais il résista et lutta jusqu'à ce qu'il fût tué. Le lendemain, comme les gens de Baghdâd refusaient de livrer la forteresse, ne croyant pas que Mo'hammed était mort, j'ai voulu leur en donner la preuve, et j'ai fait exposer sa tête à la porte de la ville, selon la coutume des princes. Alors ils ont ouvert la porte, les habitants et les aventuriers ont repris leurs occupations habituelles, et l'ordre s'est trouvé rétabli. Maintenant je t'envoie sa tête. — Harthama, de son côté, écrivit à Mâmoun: J'étais allé chercher Mo'hammed, et l'avais fait monter dans ma barque; celle-ci a chaviré au milieu du fleuve, et j'ai dû songer à mon propre salut. Le lendemain j'ai vu sa tête entre les mains de Tâhir. Voilà tout ce que j'en sais. — Mo'hammed avait emmené de Raqqa à Baghdâd les deux fils de Mâmoun et les avait détenus dans son palais. Tâhir fit partir Moutaman avec les fils de Mâmoun et leur mère, pour le Khorâsân, et fit garder Zobaïda dans son palais. Il envoya aussi à Mâmoun les fils de Mo'hammed, Mousâ et 'Abdallah.

Mo'hammed avait le teint blanc, la taille élevée, de larges épaules, les yeux petits et le nez aquilin. Il était doué d'une grande force. Mâmoun avait vu dans l'horoscope de Mo'hammed qui lui fut interprété par les astrologues, qu'il serait tué par un Qoraïsch. Il croyait que c'était un homme de la tribu de Qoraïsch. Fadhl, fils de Sahl, qui était très-versé dans la science des astres, dans chaque lettre qu'il adressait à Tâhir au nom de Mâmoun, lui recommandait de prendre soin des guerriers de Qoraïsch qui se trouvaient dans son armée. Tâhir

ne s'expliquait pas cette recommandation. Or, en apprenant par la lettre de Tâhir, que Mo'hammed avait été tué par son esclave Qoraïsch, Mâmoun fut éclairé sur le vrai sens de la prédiction des astrologues. Mo'hammed, le jour de sa mort, était âgé de vingt-huit ans; il avait régné quatre ans et huit mois. Pendant les troubles du siége il avait épousé la fille d''Isâ, fils de Dja'far, femme douée d'un grand talent de parole, poète et très-belle. Elle a composé plusieurs élégies sur sa mort.

CHAPITRE CVII.

RÈGNE DE MAMOUN.

Lorsque Mâmoun fut maître de l'empire, Fadhl, fils de Sahl, l'engagea à transporter sa résidence à Baghdâd. Mâmoun, qui préférait le séjour du Khorâsân, ne voulut pas quitter cette province. Fadhl lui représenta que le Khorâsân, situé à l'extrême Orient, était la région la plus éloignée de l'empire, où il n'était pas possible de diriger l'administration des provinces occidentales aussi bien que dans l''Irâq, qui était une contrée centrale. Mâmoun répondit que les califes abbasides avaient bien résidé à Baghdâd, dans l''Irâq, mais qu'antérieurement les Omayyades étaient restés en Syrie, province également située à une extrémité de l'empire, près de la frontière de Roum, et qu'ils avaient pu gouverner tout le pays. Fadhl, tout en considérant la résolution de Mâmoun comme une faute, n'osait cependant pas s'y opposer, et ils continuèrent à résider à Merw. Tâhir exerçait le gouvernement à Baghdâd. Au mois de rabî'a second de l'an 199, le calife fut informé par Tâhir qu'un Khâridjite, nommé Naçr-ibn-Schabath-ben-Rib'î, avait levé l'étendard de la

révolte à Raqqa. — J'avais toujours dit que cela arriverait, dit Fadhl, lorsque Mâmoun le consulta ; à présent il faut partir. — Tâhir fera ce qu'il faut, repartit le calife. — Fadhl répliqua : Quand Tâhir sera dans le Djezîra et occupé à Raqqa, il perdra l''Irâq. — Eh bien, dit le calife, trouve quelqu'un à qui je puisse confier le gouvernement de l''Irâq. Fadhl lui proposa son frère 'Hasan, fils de Sahl. Ces deux frères, Fadhl et 'Hasan, avaient été employés dans la chancellerie de Baghdâd, du temps de Mahdî et de Raschîd ; ils connaissaient bien les affaires de bureau, mais ils n'étaient pas compétents dans les choses de la guerre. Mâmoun savait que 'Hasan n'était pas l'homme qu'il fallait pour ce poste, mais il ne voulut pas contrarier Fadhl. Il écrivit donc à Tâhir et lui ordonna de remettre le gouvernement de l''Irâq et des autres provinces qu'il administrait à 'Hasan, de se rendre avec son armée à Raqqa, pour réduire Naçr-ibn-Schabath, et de prendre le gouvernement de Raqqa, de toute la province de Djezîra, de Mossoul et de la Syrie. Il invita ensuite Harthama à remettre le commandement de ses troupes à 'Hasan et de revenir avec sa suite dans le Khorâsân. Tâhir et Harthama exécutèrent les ordres du calife, mais ils furent mécontents de Mâmoun et de Fadhl, car ils avaient espéré qu'on leur laisserait leurs commandements. Harthama, après avoir confié le commandement de l'armée à son lieutenant Abou-Sarâya, pour le remettre à 'Hasan, retourna dans le Khorâsân. Tâhir se rendit à Raqqa et mit le siége à la ville ; mais il n'entreprit aucune opération active. L'armée et le peuple de l''Irâq trouvaient étrange la nomination de 'Hasan à un poste auquel il n'était pas apte ; ils savaient que l'auteur de cette mesure était Fadhl, fils de Sahl, à qui Mâmoun laissait tout pouvoir.

Il y avait à Koufa un descendant d''Alî, nommé Mo'hammed, fils d'Ibrâhîm, fils d'Ismâ'il, fils d'Ibrâhîm, fils de 'Ha-

san, [fils de 'Hasan,] fils d''Alî, fils d'Abou-Tâlib, surnommé Ibn-Tabâtabâ, qui faisait en secret de la propagande pour la cause de la famille d''Alî. Il appelait le peuple à prêter serment « au *Ridhâ* de la famille de Mo'hammed », et les habitants de Koufa répondaient à son appel. Au mois de djoumâdâ second de cette même année, Abou-Sarâya vint à Koufa avec une troupe de cavaliers, proclama ouvertement les droits de Mo'hammed, fils d'Ibrâhîm, et s'empara de la ville de Koufa.

CHAPITRE CVIII.

RÉVOLTE D'ABOU-SARAYA ET DES ALIDES A KOUFA.

Le vrai nom d'Abou-Sarâya était Sarî, fils de Mançour. Il descendait de Hânî, fils de Qabîça, as-Schaïbânî, qui avait vaincu les Perses à Dsou-Qâr, du temps de Kesra Parwîz. Il était esclave de Harthama, qu'il remplaçait souvent dans les commandements. C'est lui que Harthama, lors de sa révocation, avait chargé du commandement de l'armée pour le transmettre ensuite à 'Hasan, fils de Sahl. 'Hasan était un fonctionnaire; il ne s'était jamais occupé des affaires de l'armée. Aussi, lorsqu'il s'agissait d'envoyer des agents dans les différentes villes, ne choisissait-il que ses confrères. De plus, il avait rayé des rôles de l'armée de Baghdâd et de l'armée de Harthama un certain nombre de soldats, disant qu'il n'avait plus besoin de leur service, et avait cessé de leur payer la solde. C'est avec ces soldats renvoyés qu'Abou-Sarâya vint à Koufa, où il proclama les droits d'Ibn-Tabâtabâ. 'Hasan, fils de Sahl, informé de ces faits, envoya contre lui un général nommé Zohaïr, fils de Moussayyab, avec dix mille hommes. Abou-Sarâya sortit de la ville, attaqua ces troupes et les mit en déroute. Il rentra à Koufa avec un butin considérable. Le

lendemain, Ibn-Tabâtabâ le força de lui remettre le butin. Abou-Sarâya, mécontent de cette exigence, et voyant qu'il ne pourrait pas s'entendre avec ce prétendant, qui ne lui laisserait pas le pouvoir absolu, l'empoisonna dans la nuit, et proclama à sa place, le jour suivant, un autre descendant d''Alî, de la famille de Zaïd, nommé Mo'hammed, [fils de Mo'hammed,] fils de Zaïd, fils d''Alî, fils de 'Hosaïn, fils d''Alî, et il fut maître du gouvernement. 'Hasan, fils de Sahl, avait fait suivre Zohaïr par un autre général, du Khorâsân, nommé 'Abdous, fils de Mo'hammed, avec un corps de quatre mille hommes. Celui-ci arriva aux portes de Koufa après la défaite de Zohaïr et après la mort d'Ibn-Tabâtabâ. Abou-Sarâya lui livra bataille, le tua et mit son armée en déroute; puis il rentra dans Koufa. Dans toutes les villes, les descendants d''Alî levèrent la tête et adressèrent des lettres à Abou-Sarâya, qui donna à chacun le gouvernement de la ville où il résidait. Il demeura lui-même à Koufa avec l''Alide qu'il avait fait proclamer et auquel il fit donner le titre de Prince des croyants, et il cessa de mentionner le nom de Mâmoun dans le prône. Il envoya ensuite un Alide avec un corps d'armée à Wâsit, et un autre, nommé Zaïd, fils de Mousâ (fils de Dja'far, fils de Mo'hammed, fils d''Alî, fils de 'Hosaïn, fils d''Alî) à Baçra. Les deux villes furent prises.

'Hasan, fils de Sahl, en présence de ces graves événements, adressa une lettre à Harthama, qui se trouvait encore à 'Holwân, et le rappela. Harthama ayant refusé de venir, 'Hasan députa vers lui Sindî, fils de Schâhik, qui devait chercher à le fléchir par de bonnes paroles; mais Harthama résista. 'Hasan lui adressa alors une lettre, dans laquelle il était dit : Si tu ne reviens pas, j'écrirai à Mâmoun et à Fadhl, pour que, quand tu arriveras aux portes de Merw, ils te fassent retourner; car cet Abou-Sarâya est ton esclave, et c'est toi qui l'as poussé à

cette révolte. Harthama, qui avait déjà quitté 'Holwân, reçut cette lettre à Hamadân. N'osant se présenter devant Mâmoun, qui, pensait-il, serait déjà prévenu contre lui, il retourna à Baghdâd. 'Hasan lui fit un accueil très-gracieux, lui donna une armée et le fit marcher contre Abou-Sarâya. Harthama envoya 'Alî, fils de Sa'îd, avec l'avant-garde à Wâsit, pour en chasser Abou-Sarâya; puis, après avoir inutilement fait exhorter Abou-Sarâya à rentrer dans son devoir, il lui livra bataille et le mit en déroute, en tuant un grand nombre de ses soldats. Abou-Sarâya se retira à Qaçr Ibn-Hobaïra, d'où il fut délogé par Harthama, qui occupa lui-même cette position. Après son retour à Koufa, Abou-Sarâya chassa de cette ville tous les Abbasides, les descendants de Mançour et de Mahdî, détruisit leurs maisons et confisqua leurs propriétés. Les exilés se rendirent auprès de Harthama. Au mois de dsou'l-qa'da, un grand nombre de personnes arrivèrent du Khorâsân, de l''Irâq, et des contrées orientales, pour accomplir le pèlerinage. Harthama ne leur permit pas de continuer leur route; elles revinrent à Qaçr Ibn-Hobaïra, pour prendre part à la guerre contre Abou-Sarâya. Celui-ci, dans le même mois, fit partir pour la Mecque un Alide nommé 'Hosaïn, fils de 'Hasan, fils d''Alî, [fils d''Alî,] fils de 'Hosaïn, fils d''Alî, surnommé Ibn-al-Aftas, et pour Médine un autre Alide, nommé Mo'hammed, fils de Soulaïmân, fils de Dâoud, fils de 'Hasan, fils d''Alî. Mo'hammed, fils de Soulaïmân, prit possession de la ville de Médine et en expulsa les chefs abbasides. Quant à 'Hosaïn Ibn-al-Aftas, il arriva à la Mecque le jour d''Arafa, vers le soir. Dâoud, [fils d''Isâ,] fils de Mousâ, [gouverneur de la ville au nom de Mâmoun], prit la fuite. Les pèlerins étant alors à 'Arafa sans avoir d'imâm, Ibn-al-Aftas se rendit immédiatement à 'Arafa, où il resta jusqu'à minuit. Le lendemain, il revint à la Mecque et s'empara de la ville.

Le premier jour du mois de mou'harrem de l'an 200, Harthama arriva aux portes de Koufa. Abou-Sarâya sortit de la ville et lui livra bataille. Il fut vaincu et rentra dans Koufa ; puis il prit la fuite, en emmenant avec lui Mo'hammed, fils de Mo'hammed, fils de Zaïd, et les autres Alides, et les débris de son armée, et se dirigea vers Baçra. 'Alî, fils de Sa'îd, qui tenait garnison à Wâsit, fit occuper la route de Baçra par un de ses généraux nommé 'Hasan, fils d''Alî, de Bâdeghîs. Un engagement eut lieu aux bords du Tigre ; Abou-Sarâya fut battu et un grand nombre de ses soldats furent tués. Ayant été blessé, il voulut regagner sa demeure qui se trouvait dans la ville de Râs-al-'Aïn, dans le Djezîra ; mais lorsqu'il arriva sur le territoire de Djezîra, il fut arrêté, lui et sa suite, par 'Hammâd, le gouverneur de la province, et envoyé à 'Hasan, fils de Sahl. 'Hasan fit trancher la tête à Abou-Sarâya et aux Alides, qui avaient été pris avec lui. On raconte que jamais condamné à mort n'a poussé des cris, au moment d'être exécuté, comme Abou-Sarâya.

'Alî, fils de Sa'îd, sur l'ordre de Harthama, quitta Wâsit et marcha sur Baçra. Zaïd, fils de Mousâ, qui gouvernait cette ville, était devenu odieux aux habitants, à cause de sa tyrannie et de ses mauvaises mœurs. On l'appelait Zaïd an-Nâr (Zaïd du Feu), parce qu'il avait fait brûler un grand nombre de maisons [appartenant aux Abbasides]. Lorsque 'Alî, fils de Sa'îd, arriva aux portes de Baçra, le peuple saisit Zaïd et le livra à 'Alî, qui lui fit grâce de la vie, le fit charger de chaînes et l'emmena. Le frère de Zaïd, Ibrâhîm, avait commis des cruautés semblables dans le Yemen. Il avait fait mourir un grand nombre de personnes et on l'appelait Ibrâhîm al-Djazzâr (le boucher). 'Hosaïn Ibn-al-Aftas, lui aussi, avait opprimé les habitants de la Mecque, qui le détestaient et qui voulaient le tuer. Voyant les mauvaises dispositions du peuple à son égard, et ayant

appris la mort d'Abou-Sarâya et le retour des Abbasides dans l''Irâq, il engagea un Alide, nommé Mo'hammed, fils de Dja'far, fils de Mo'hammed, homme âgé et d'une grande vertu, qui se trouvait à la Mecque, à prendre le pouvoir. Mo'hammed lui répondit : Je n'ai que faire du pouvoir ; je ne quitterai pas ma maison, car je ne veux pas interrompre mes exercices de piété. Ibn-al-Aftas eut alors recours à un stratagème : il fit promettre à ce vieillard par les Alides que, s'ils étaient dirigés par lui, ils se convertiraient et vivraient comme lui. Mo'hammed consentit à paraître en public, les Alides lui prêtèrent serment et les habitants de la Mecque suivirent leur exemple, en disant : Au moins serons-nous délivrés de la tyrannie d'Ibn-al-Aftas. Mais le fils de Mo'hammed, 'Alî, [et] Hosaïn (Ibn-al-Aftas) s'arrogèrent le pouvoir et reléguèrent Mo'hammed dans sa maison. Is'hâq, fils de Mousâ, l'Abbaside, après avoir été chassé du Yemen par Ibrâhîm al-Djazzâr, apprit que les habitants de la Mecque étaient très-irrités contre les Alides. Il marcha sur la Mecque. Mo'hammed, fils de Dja'far, sortit de la ville pour lui livrer bataille. Son fils 'Alî et 'Hosaïn Ibn-al-Aftas commandèrent l'armée ; mais les habitants de la Mecque refusèrent leur concours. Is'hâq, fils de Mousâ, et les Abbasides furent vainqueurs et occupèrent la ville. Un grand nombre d'Alides et de leurs partisans furent tués. Mo'hammed, fils de Dja'far, blessé à l'œil par une flèche, s'enfuit vers Djedda ; son fils fut tué. Les autres Alides prirent tous la fuite. Is'hâq, après avoir pris le gouvernement de la Mecque, poursuivit Mo'hammed ; il le fit prisonnier, lui accorda l'amân, et le ramena à la Mecque. Là, il le força de faire dans la mosquée, près du *maqâm*, la déclaration de sa propre déchéance, et de prêter serment à Mâmoun.

Abou-Is'hâq Mo'hammed, fils de Hâroun et frère de Mâmoun, (le même qui plus tard succéda à Mâmoun sous le nom de Mou'tacim), avait été nommé par 'Hasan, fils de Sahl, gou-

verneur du Yemen. Il vint à la Mecque, en l'an 201, afin d'accomplir le pèlerinage, pour se rendre ensuite dans sa province. Ibrâhîm al-Djazzâr, qui tenait encore le Yemen, envoya contre lui un descendant d''Aqîl, fils d'Abou-Tâlib. Lorsque celui-ci arriva aux portes de la Mecque, Abou-Is'hâq sortit de la ville avec les troupes que lui avait données le gouverneur de la Mecque, livra bataille à l'Aqilite et le mit en déroute.

CHAPITRE CIX.

MORT DE HARTHAMA.

Harthama, après avoir terminé sa campagne contre Abou-Sarâya, avait été nommé par 'Hasan, fils de Sahl, gouverneur de la Syrie. Harthama refusa ce poste et demanda l'autorisation de se rendre à la cour de Mâmoun. 'Hasan ne la lui accorda pas. Harthama, ne tenant point compte de son opposition, partit de Koufa, en disant : Je veux me rendre à la cour du prince des croyants, pour le voir et pour lui parler de mon affaire. S'il me renvoie, il en est le maître et j'obéirai ; je serais alors investi par lui, ce qui vaut mieux que d'avoir été nommé par quelqu'un comme toi. Fort des succès qu'il avait remportés, il comptait solliciter une entrevue particulière de Mâmoun, lui parler de l'état de l''Irâq et lui représenter que 'Hasan n'était pas à la hauteur des fonctions qu'il y remplissait. Cependant Fadhl, prévenu par son frère, fit à Mâmoun un rapport défavorable sur Harthama, l'accusa d'avoir fomenté les troubles de Baghdâd et d'avoir fait agir Abou-Sarâya dans la révolte des Alides, qu'il aurait pu empêcher s'il avait voulu ; de venir maintenant à la cour, sans y être autorisé par le calife, après avoir refusé le gouvernement de la Syrie que 'Hasan lui

avait donné. Mâmoun, par suite du langage de Fadhl, était mal disposé envers Harthama. Il le nomma au gouvernement de la Syrie et du 'Hedjâz, fit rédiger l'acte d'investiture et le lui expédia, avec l'ordre de retourner sur ses pas. Harthama, néanmoins, continua sa route, disant : Tout cela est l'œuvre de Fadhl ; il ne veut pas que je voie le calife, qui ignore tout cela ! Dans la crainte que Fadhl ne dissimulât sa présence à Mâmoun, il fit son entrée dans la ville de Merw, enseignes déployées et au son du tambour ; il arriva ainsi jusqu'au palais de Mâmoun. Celui-ci fut étonné d'entendre battre le tambour. Fadhl lui dit : C'est Harthama, qui entre dans Merw, malgré toi. Le calife, très-irrité contre Harthama, donna l'ordre de l'appeler ; plusieurs personnes se précipitèrent hors du palais, lui lièrent les mains et l'amenèrent ainsi devant le calife, qui l'apostropha en ces termes : Tu as la hardiesse de venir à ma cour sans mon autorisation, et de battre le tambour dans la ville, pour me braver? Harthama voulut s'expliquer, mais le calife ne le laissa pas parler ; il le fit souffleter par ses serviteurs, qui le frappèrent à coups de poing avec tant de violence, que son visage fut ensanglanté et son nez brisé. On le conduisit ensuite en prison, où Fadhl, fils de Sahl, le fit assassiner, quelque temps après.

CHAPITRE CX.

RÉVOLTE DE L'ARMÉE DE BAGHDAD CONTRE 'HASAN, FILS DE SAHL.

L'armée de Baghdâd avait chassé 'Hasan, qui s'était retiré à Nahrewân. C'est là qu'il avait fait mettre à mort Abou-Sarâya. N'osant pas rentrer à Baghdâd, il s'était rendu ensuite à Madâïn, avec l'intention de se transporter à Wâsit, et avait

envoyé à Baghdâd, comme gouverneur, un général nommé 'Alî, fils de Hischâm. L'armée demanda à ce dernier la solde de six mois. 'Alî avertit 'Hasan, qui promit d'envoyer cet argent. Après avoir attendu un mois, les troupes, voyant que 'Hasan n'exécutait pas sa promesse, se révoltèrent contre 'Alî. Celui-ci chercha à les apaiser en déclarant qu'il payerait la solde de ses deniers, en attendant que 'Hasan envoyât l'argent. Zaïd an-Nâr, cet Alide qui s'était emparé de Baçra et qui avait été arrêté par 'Alî, fils de Sa'îd, avait réussi à s'enfuir de sa prison. Un frère d'Abou-Sarâya, nommé 'Abdallah, s'était joint à lui; ils avaient recruté des adhérents et se disposèrent à faire une tentative sur Baçra. 'Alî, fils de Hischâm, envoya, de Baghdâd, une armée contre eux. Le frère d'Abou-Sarâya fut tué; Zaïd an-Nâr fut fait prisonnier, amené à Baghdâd et enfermé dans la prison. L'armée de Baghdâd, s'étant mise en révolte contre 'Alî, fils de Hischâm, [qui avait été chassé de Baghdâd], enfonça les portes de la prison et délivra Zaïd; il s'enfuit et se cacha; on le chercha pour le proclamer calife, mais on ne le trouva point. Les rebelles voulurent alors proclamer Mançour, fils de Mahdî, qui vivait à Baghdâd. Mançour ayant refusé leur proposition, ils lui dirent: Eh bien, prends le gouvernement de la ville au nom de Mâmoun; car nous ne voulons pas de 'Hasan, fils de Sahl. Mançour consentit; il prit en mains l'administration et continua à réciter le prône au nom de Mâmoun. Il fit sortir Fadhl, fils de Rabî'a, de la retraite dans laquelle il vivait, à Baghdâd, et le nomma son vézir. 'Hasan, fils de Sahl, ne se sentant pas en sûreté à Madâïn, quitta cette ville et se rendit à Wâsit. L'armée de Baghdâd voulait marcher contre lui et faire venir Tâhir, de Raqqa, afin de montrer à Mâmoun qu'il avait commis une faute en donnant à 'Hasan le gouvernement de Baghdâd. Lorsque Tâhir apprit les événements de Baghdâd, il y envoya l'un des

plus fameux généraux du Khorâsân, nommé Mo'hammed, fils d'[Abou-]Khâlid, qui devait se mettre à la disposition de Mançour et l'aider de ses conseils dans l'entreprise contre 'Hasan. Les troupes de Baghdâd demandèrent qu'il fût nommé général en chef : Mançour lui donna le commandement et le fit marcher contre 'Hasan. L'armée de Mo'hammed fut défaite, lui-même fut blessé; il retourna à Baghdâd, où il mourut de sa blessure. Son fils 'Isâ fut ensuite acclamé par les troupes; il les ramena à Wâsit, mais il fut battu par 'Homaïd, fils d'Abd-ou'l-'Hamîd, que Hasan lui avait opposé. L'armée de Baghdâd, qui avait subi de grandes pertes, revint à Baghdâd. Les soldats dirent : Recommençons la lutte! Nous ne voulons pas de 'Hasan, fils de Sahl, de ce mage, fils d'un mage, ni de son frère Fadhl! Et si Mâmoun ne l'éloigne pas de son poste de vézir, nous répudierons aussi Mâmoun! Mançour, sur leur demande, donna le commandement de l'armée à Khozaïma, fils de Khâzim, qui marcha sur Wâsit; et il envoya Ya'hyâ, fils d''Alî-ibn-Mâhân, pour s'emparer de la ville de Madâïn. 'Hasan opposa à Khozaïma 'Homaïd at-Tousî. Cependant la ville de Baghdâd était en proie au plus grand désordre. La populace et les aventuriers commettaient tous les excès, enlevaient des femmes et des enfants, et n'obéissaient ni à Mançour ni à personne. Les habitants paisibles, ne pouvant plus supporter cet état des choses, cherchèrent en vain à rétablir l'ordre; mais les malfaiteurs eurent le dessus.

Lorsque la nouvelle de ces événements parvint à Mâmoun, Fadhl, fils de Sahl, qui lui cachait la plupart des affaires, lui dit que c'étaient les Alides qui causaient ces troubles et que, dans toutes les provinces, ils se posaient en prétendants au trône. Il se garda bien de lui dire que le peuple, mécontent de son frère 'Hasan, s'était insurgé contre lui. Après avoir longtemps délibéré avec Fadhl, Mâmoun s'arrêta

à la résolution suivante : il voulait choisir parmi les Alides un homme pieux, universellement respecté et savant en théologie, qui ne se serait pas compromis dans les révoltes, et qui aurait parmi les membres de la famille d''Alî une autorité incontestée ; il voulait faire venir cet homme dans le Khorâsân, et le faire reconnaître comme héritier présomptif du trône. Le calife espérait que, par suite de cette mesure, les Alides, ayant la certitude que le califat, après la mort de Mâmoun, passerait de la famille d''Abbâs dans celle d'Abou-Tâlib, cesseraient de fomenter des troubles dans les provinces et viendraient résider à sa cour. Il y avait à Baghdâd un frère de Zaïd an-Nâr, nommé 'Alî, fils de Mousâ, fils de Dja'far aç-Çâdiq, fils de Mo'hammed, fils d''Alî, fils de 'Hosaïn, fils d''Alî, fils d'Abou-Tâlib, qui était de tous les Alides le plus savant et le plus pieux. Il avait un fils nommé Mo'hammed, distingué comme son père par sa science et sa vertu. Mâmoun et Fadhl résolurent de faire venir 'Alî de Baghdâd, de le faire proclamer héritier présomptif du trône et successeur de Mâmoun, de promulguer la doctrine schiite et de faire valoir l'imâmat des Alides. Mâmoun croyait que de cette manière les troubles causés par la propagande des Alides disparaîtraient complètement. En conséquence, il envoya son oncle Radjâ, fils d'Abou-Dha'h'hâk, et son eunuque Khirâsch (?) à Baghdâd, pour chercher 'Alî, fils de Mousâ. 'Alî arriva à Merw, et Mâmoun proclama la doctrine schiite. Après moi, disait-il en haranguant le peuple, le trône appartiendra à 'Alî; car il est l'imâm légitime. Les Beni-Omayya, aussi bien que les Benî-'Abbâs, ont fait tort aux descendants d'Abou-Tâlib, qui seuls ont droit au pouvoir. Je ne peux pas abdiquer, mais je veux leur assurer le califat après moi, et je nomme 'Alî, fils de Mousâ, héritier présomptif du trône et mon successeur. Puis, s'adressant à 'Alî, il lui dit : Tes droits sont plus légitimes que ceux de mes fils et de tous les

Benî-'Abbâs. Et il lui donna le nom de *Ridhâ*. Mâmoun fit prêter le serment à 'Alî et à son fils Mo'hammed, comme son successeur désigné, donna sa fille aînée, Oumm-'Habîb, en mariage à 'Alî, et son autre fille, Oumm-al-Fadhl, à Mo-'hammed. Enfin il remplaça pour les vêtements et les drapeaux, la couleur noire par la couleur verte, disant que le noir était la couleur de l'enfer, le vert celle du paradis. Fadhl, d'après ses ordres, expédia des lettres dans toutes les provinces et invita les gouverneurs à faire prêter le serment à 'Alî ar-Ridhâ, que le calife avait choisi comme héritier présomptif en rendant le trône à son légitime possesseur, et en préférant aux Benî-'Abbâs la famille du Prophète, qui avait des droits supérieurs pour exercer le pouvoir temporel et spirituel. Ainsi (était-il dit dans ces lettres) 'Alî ar-Ridhâ succédera au prince des croyants; il aura pour successeur son fils Mo'hammed, et celui-ci un membre de la famille d''Alî, fils d'Abou-Tâlib, le plus digne par sa vertu, sa science et sa piété. Fadhl leur ordonna en outre d'adopter pour les vêtements et les drapeaux la couleur verte. 'Alî, fils de Mousâ, de son côté, adressa des lettres aux Alides dans les différentes provinces et leur annonça que le représentant de la légitimité était rétabli dans ses droits.

Lorsque 'Hasan, fils de Sahl, qui se trouvait à Wâsit, reçut, comme tous les autres gouverneurs, cette lettre de Fadhl, il fit prêter le serment par ses troupes et ordonna à Tâhir de recevoir le serment à Raqqa, à Mossoul, dans le Djezîra et en Syrie. Le serment fut également prêté à la Mecque et à Médine. Les agitations des Alides cessèrent partout. — 'Hasan avait conclu avec l'armée de Baghdâd une convention, aux termes de laquelle il devait payer aux troupes six mois de solde; on avait stipulé que Mançour, fils de Mahdî, serait relégué dans sa maison et que 'Isâ (fils de Mo'hammed, fils d'Abou-Khâlid), remplirait les fonctions de gouverneur comme lieutenant de 'Hasan,

lequel ne viendrait pas à Baghdâd. Cette convention avait été exécutée et l'ordre rétabli dans la ville. La lettre de Mâmoun lui étant parvenue ensuite, 'Hasan expédia ses ordres aux différents gouverneurs; il écrivit également à 'Isâ et l'invita à faire prêter par les troupes de Baghdâd le serment à Ridhâ, et à leur recommander l'adoption de la couleur verte pour les drapeaux et les vêtements. 'Isâ donna communication de cette lettre aux soldats, qui refusèrent tous d'obéir. Ils dirent : Voilà la machination de Fadhl ! Il a voulu soumettre tout le peuple à Mâmoun, et par ce moyen préparer l'avénement des Alides. Nous ne consentons pas à ce que le pouvoir soit enlevé aux Benî-'Abbâs. Nous sommes ceux qui avons servi Raschîd, Mahdî et Mançour ! Nous ne voulons plus Mâmoun comme calife ! Établissons un autre calife ! Le califat appartient aux Abbasides ! — Les Benî-'Abbâs, qui habitaient Baghdâd, s'ameutèrent également contre Mâmoun, le chargèrent de malédictions et dirent : Mâmoun est un fils de l'adultère; s'il n'en était pas ainsi, il n'enlèverait pas le pouvoir à sa famille. Ils décidèrent de proclamer la déchéance de Mâmoun et d'établir un autre calife de la famille d''Abbâs. Ils se rendirent auprès de Mançour, fils de Mahdî, et lui proposèrent le pouvoir. Mançour le refusa. Ils s'adressèrent alors à son frère, Ibrâhîm, fils de Mahdî, qui consentit à se laisser proclamer, disant : Puisque Mâmoun veut déposséder sa famille, je m'y oppose. L'armée de Baghdâd et les Beni-Abbâs se réunirent le vendredi, trois jours avant la fin du mois de dsou'l-'hiddja de l'an 201, dans la grande mosquée, et Ibrâhîm s'y rendit à l'heure de la prière.

CHAPITRE CXI.

CALIFAT D'IBRAHÎM, FILS DE MAHDI, A BAGHDAD.

Au moment où Ibrâhîm voulut monter en chaire, pour prononcer le prône, proclamer la déchéance de Mâmoun et recevoir le serment du peuple, il s'éleva une discussion entre les soldats. Les uns, s'adressant à Ibrâhîm, lui dirent : Mentionne dans le sermon d'abord le nom de Mâmoun, et le tien ensuite. Nous ne voulons pas détrôner Mâmoun ; tout ce que nous désirons, c'est que le pouvoir ne sorte pas de la famille des Abbasides pour passer aux descendants d''Alî. Il faut que tu sois le lieutenant de Mâmoun et son héritier présomptif. D'autres dirent : Nous ne voulons pas que le sermon soit récité au nom de Mâmoun ; nous voulons sa déchéance absolue. Il faut qu'Ibrâhîm reçoive le serment comme calife. Ibrâhîm reprit sa place, en disant : J'attendrai que vous vous soyez mis d'accord. La discussion se prolongea et on ne parvint pas à s'entendre. L'heure de la prière du midi était déjà passée ; les assistants récitèrent, chacun en particulier, une prière de quatre rak'at et rentrèrent chez eux. On se réunit ensuite, chaque jour, dans la grande mosquée, et après de longs pourparlers on finit par établir un accord. Il fut décidé que Mâmoun serait déclaré déchu et que l'on proclamerait Ibrâhîm comme calife. Au commencement de l'an 202, le vendredi, cinquième jour du mois de mo'harrem, les habitants unis dans leur haine contre Mâmoun, se rendirent à la grande mosquée ; Ibrâhîm monta en chaire et prononça le sermon ; puis il descendit, présida à la prière, et le peuple le salua comme calife et lui prêta serment en répudiant Mâmoun. La cérémonie du serment dura pendant trois

jours. Deux ou trois mois après, les troupes réclamèrent leur solde. Ibrâhîm n'avait pas d'argent : il leur distribua une somme peu considérable qui se trouvait dans le trésor (chaque homme eut pour sa part deux cents dirhems), et leur demanda d'attendre jusqu'à ce qu'il eût reçu de l'argent et qu'il pût lever l'impôt. On lui accorda un délai. — Lorsque Mâmoun fut informé qu'Ibrâhîm avait été proclamé à Baghdâd, Fadhl, fils de Sahl, interrogé par le calife sur cet événement, lui dit : Ils ne l'ont pas proclamé calife, mais seulement gouverneur de Baghdâd. Il ne voulait pas avouer que l'on s'était révolté contre Mâmoun lui-même, et que le peuple repoussait 'Alî ar-Ridhâ comme héritier présomptif. Il cherchait ainsi à le tromper, parce que c'était lui qui avait inspiré à Mâmoun cette résolution.

Un corps d'armée, envoyé par Ibrâhîm, s'empara de la ville de Koufa, et un autre de Madâïn. Ibrâhîm établit un camp aux portes de Baghdâd, afin de faire partir de là une armée contre 'Hasan, fils de Sahl ; il confia le gouvernement de Baghdâd aux deux fils de Mousâ al-Hâdî, 'Abbâs et Is'hâq. Sur ces entrefaites, un Khâridjite, nommé Mahdî, fils d''Alwân, éleva l'étendard de la révolte dans le Sawâd, et un grand nombre de guerriers de cette contrée accoururent sous ses drapeaux. Ibrâhîm envoya contre lui une armée sous le commandement du fils de Raschîd, Abou-Is'hâq. Le Khâridjite le mit en déroute et tua un grand nombre de ses soldats. Abou-Is'hâq revint à Baghdâd. Ibrâhîm fit ensuite partir un autre général, nommé Ghassân, fils d'Abou'l-Faradj. Celui-ci attaqua le Khâridjite et le tua.

'Hasan, fils de Sahl, envoya 'Homaïd, fils d''Abdou'l-'Hamîd, avec une nombreuse armée contre Ibrâhîm. Mais tous les généraux de cette armée sympathisaient avec Ibrâhîm. Pour éloigner 'Homaïd, ils firent dire à 'Hasan qu'il agirait sagement en ne confiant pas le commandement à 'Homaïd, qui inclinait

vers Ibrâhîm et qui pourrait déserter. 'Hasan, ayant conçu des soupçons, lui écrivit : Laisse l'armée et les bagages et viens immédiatement ici, car j'ai à te parler; tu retourneras ensuite. Il voulait, en effet, le renvoyer à l'armée, après avoir exigé de lui un serment de fidélité. 'Homaïd lui répondit : Je ne peux pas m'éloigner de l'armée; car elle incline vers Ibrâhîm et pourrait, pendant mon absence, passer sous ses drapeaux et lui livrer le camp. Cette réponse confirma 'Hasan dans sa méfiance à son égard, et il lui ordonna d'une manière formelle de venir. 'Homaïd confia le commandement à un de ses généraux nommé Sa'îd, fils de Sâdjour, laissa ses esclaves et sa famille à la garde de son fils 'Alî, et partit pour Wâsit. Sa'îd et les autres généraux écrivirent alors à Ibrâhîm et l'invitèrent à leur envoyer un corps d'armée pour lui livrer leur camp. Ibrâhîm envoya 'Isâ, fils de Mo'hammed, fils d'Abou-Khâlid, qui avait été le lieutenant de 'Hasan à Baghdâd et qui avait prêté le serment à Ibrâhîm. Sa'îd et les autres généraux, après avoir renvoyé une partie de leurs troupes, qui retournèrent auprès de 'Hasan, livrèrent le camp, les bagages et tout l'argent à 'Isâ. 'Alî prit la fuite avec les esclaves et la famille de 'Homaïd. Celui-ci dit alors à 'Hasan : Je t'avais prévenu, mais tu n'as pas voulu me croire; tu as eu plus de confiance dans les mensonges des autres. Ibrâhîm, mis en possession de sommes considérables, paya la solde à ses troupes. Il quitta Baghdâd, se rendit à Madâïn, et se dirigea vers Wâsit, pour attaquer 'Hasan. Ce dernier craignait une attaque sur Koufa. 'Homaïd, qui avait à Koufa ses biens et certaines sommes en dépôt chez quelques particuliers, demanda à 'Hasan la permission de se rendre dans cette ville, à pied et en secret, pour en retirer ce qui lui appartenait. Il exécuta ce voyage et revint auprès de 'Hasan. Ibrâhîm fit marcher 'Isâ, Sa'îd, et les autres généraux, qui avaient passé sous ses drapeaux, avec

une nombreuse armée, contre Wâsit. Les troupes que 'Hasan envoya à leur rencontre, commandées par un général nommé 'Hakîm, furent mises en déroute et se retirèrent à Wâsit. 'Isâ et Sa'îd se dirigèrent ensuite vers Koufa, pour en chasser 'Abbâs, frère d''Alî ar-Ridhâ, et prendre possession de la ville. 'Abbâs envoya à leur rencontre l'armée de Koufa sous le commandement de son cousin, 'Alî, fils de Mo'hammed. Celle-ci fut mise en déroute. 'Isâ établit son camp aux portes de la ville. Les habitants de Koufa dirent alors à 'Abbâs : Quitte notre ville, car jamais le pouvoir n'appartiendra aux Alides. 'Abbâs se déclara prêt à capituler, si 'Isâ voulait se retirer à deux journées de marche et le laisser sortir librement avec ses partisans. 'Isâ consentit; mais 'Abbâs refusa ensuite de sortir. Les habitants de Koufa lui dirent : Pour gouverner, il faut une armée, et tu n'en as pas; tes partisans sont recrutés parmi la populace. Si tu ne pars pas, nous te saisirons et nous te livrerons à 'Isâ. En conséquence, 'Abbâs et les Alides quittèrent Koufa, pendant la nuit, et le lendemain, 'Isâ y fit son entrée, récita le prône au nom d'Ibrâhîm, et rétablit l'ordre. Cependant 'Hasan fit partir une nouvelle armée de Wâsit, pour attaquer Ibrâhîm à Madâïn. Ibrâhîm manda à 'Isâ de laisser un lieutenant à Koufa et de revenir avec Sa'îd. 'Isâ laissa le gouvernement de Koufa à un neveu de Sa'îd nommé Houl, fils d''Isâ, et partit avec l'armée pour Wâsit. Un engagement eut lieu entre l'armée de 'Hasan et celle d''Isâ; celle-ci fut mise en déroute, son camp tomba entre les mains de l'ennemi, et elle se retira à Madâïn. — Ibrâhîm reçut ensuite une lettre d'Is'hâq, fils de Mousâ al-Hâdî, l'un des deux frères à qui il avait confié le gouvernement de Baghdad, qui lui annonça que l'un des théologiens de la ville nommé Sahl, fils de Salâma, prêchait au peuple l'obligation de faire le bien et de s'abstenir du mal, et qu'il l'appelait à l'observation des lois du Coran et de la

tradition. Il nous donne le nom de malfaiteurs, ajouta Is'hâq dans sa lettre, et déclare qu'il est légalement permis de nous tuer; il a déjà gagné un grand nombre de partisans; il repousse les Abbasides et les Alides. Je n'ai pas d'armée pour m'opposer à sa propagande. Si on ne l'arrête pas, il finira par revendiquer l'imamat. Ibrâhîm envoya à Baghdâd un corps d'armée sous le commandement d''Isâ. Les partisans de Sahl luttèrent contre ce général à la porte de Syrie et à la porte de Koufa. 'Isâ les mit en déroute et en tua un grand nombre. Sahl fut fait prisonnier et amené devant 'Àbbâs, fils de Hâdî, qui le fit conduire auprès d'Ibrâhîm. Celui-ci le fit mettre en prison et dit aux soldats qu'il l'avait fait tuer.

Comme la révolte de Baghdâd et de l'Irâq se prolongeait de plus en plus, 'Hasan, fils de Sahl, écrivit à son frère pour lui exposer la situation. De son côté le frère de Ridhâ fit connaître à celui-ci l'état des choses et les véritables causes de la révolte contre Mâmoun et de la proclamation d'Ibrâhîm comme calife. 'Alî ar-Ridhâ, dans une entrevue particulière, communiqua ces renseignements à Mâmoun et l'engagea à se rendre à Baghdâd pour apaiser les troubles. Mâmoun lui dit: Fadhl m'a affirmé que ce n'est pas comme calife que l'on a proclamé Ibrâhim, mais comme gouverneur de Baghdâd. Ridhâ répliqua: Fadhl n'a pas dit la vérité; il t'a trompé et t'a laissé ignorer ce qui s'est passé. La vérité est que les habitants de l''Irâq ont été mécontents de la nomination de Sahl comme gouverneur, et qu'ils sont également mécontents de voir Fadhl dans le poste de vézir. C'est à cause de ces deux hommes que le peuple te déteste, et aussi longtemps qu'ils garderont leurs fonctions, les troubles ne cesseront point. Tu t'es aussi aliéné le peuple à cause de moi. Les Benî-'Abbâs disent que tu as enlevé le pouvoir à la famille d''Abbâs pour le livrer aux Alides, et c'est pour cette raison qu'ils ont proclamé Ibrâhîm calife. Quant à moi, je n'ai

pas voulu te laisser ignorer cet avis. — Que Dieu te récompense, répondit Mâmoun. Mais es-tu seul à connaître la situation? — Toute l'armée en est instruite, répliqua Ridhâ. — Mâmoun fit appeler les généraux, les mit en présence de Ridhâ et les interrogea. Ils firent les mêmes déclarations que Ridhâ. Mâmoun les remercia et leur recommanda de garder le secret. Puis il donna des ordres pour que l'armée se préparât au départ. Fadhl fut étonné que le calife ne l'eût pas consulté au sujet de ce départ. Lorsqu'il apprit l'entretien que les généraux avaient eu avec Mâmoun, il les fit venir, les maltraita et les frappa. Mâmoun, averti de ce fait par Ridhâ, voulut le punir, mais il se disait : Toute mon armée est entre les mains de 'Hasan, fils de Sahl, dans l''Irâq, où Ibrâhîm cherche à s'emparer du trône; si je touche à Fadhl, son frère passera avec l'armée du côté d'Ibrâhîm, et l'empire est perdu pour moi. En conséquence, il fit dire aux généraux de supporter en patience, pendant peu de temps encore, le sort que leur avait fait Fadhl, au sujet duquel il aviserait bientôt.

Mâmoun quitta Merw le dixième jour du mois de redjeb de l'an 203. Arrivé à Serakhs au commencement du mois de scha'bân, il fit appeler quatre hommes de l'armée, de condition inférieure et vile; l'un s'appelait Ghâlib le Noir; le second était un affranchi de Mâmoun du nom de Constantin le Grec; le troisième s'appelait Faradj le Daïlemite, et le quatrième, autre affranchi de Mâmoun, Mouwaffaq l'Esclavon. Il leur ordonna de surveiller les démarches de Fadhl, fils de Sahl, et lorsqu'il irait au bain, de le suivre et de le tuer. Il avait fait choix d'hommes de basse condition, parce qu'il voulait, afin que 'Hasan, fils de Sahl, ne se doutât point que le meurtre de son frère avait été ordonné par lui-même, faire mourir ensuite ces assassins, dont la condamnation n'exciterait pas les regrets de leurs camarades de l'armée. Le lendemain, Fadhl se rendit

au bain. Il était astrologue et avait vu, en tirant son horoscope, que ce jour-là on verserait son sang entre l'eau et le feu. Il avait été d'abord effrayé par cette prédiction, mais après y avoir réfléchi, il se disait que l'eau et le feu ne se trouvaient ensemble qu'au bain. Il y alla, fit venir un chirurgien et se fit poser des ventouses; le sang, recueilli dans un vase, fut jeté, suivant ses ordres, entre l'eau et le feu, dans le bain, et il dit: Voilà mon sang, qui a été versé entre l'eau et le feu; l'oracle est accompli! Il fit ensuite couler cette eau sur son corps. Au moment où il voulut sortir du bain, les assassins entrèrent et le tuèrent; puis ils s'enfuirent, comme Mâmoun le leur avait recommandé, pour se soustraire aux recherches qu'il ferait faire. Lorsqu'on annonça à Mâmoun que Fadhl venait d'être assassiné, il courut immédiatement, à pied, au bain, et en voyant le corps inanimé du vézir, il pleura et manifesta une grande douleur. Puis il le fit enterrer et lui consacra un deuil de sept jours, après lequel il donna l'ordre de rechercher les meurtriers, en promettant dix mille dirhems à celui qui les découvrirait; il déclara qu'il ne quitterait pas Serakhs, avant de les avoir saisis. Le mois de scha'bân se passa ainsi. Au mois de ramadhân, comme on faisait des recherches sérieuses, on trouva la retraite des quatre hommes, qui étaient restés cachés à Serakhs, et Mâmoun donna l'ordre de les tuer devant lui. — Je ne pourrais pas, disait-il, accomplir, au mois de ramadhân, une action plus méritoire que de faire exécuter sur eux la sentence de Dieu. Ces hommes, voyant qu'ils allaient effectivement être tués, dirent à Mâmoun : Crains Dieu, qui te demandera compte de notre mort! C'est toi qui nous as ordonné de tuer Fadhl! — Ah! je me doutais que vous diriez cela! s'écria Mâmoun; mais tout le monde sait que Fadhl était mon bras et mon pied, et personne ne songe à se couper son bras et son pied. Maintenant, quand même je n'aurais pas voulu vous

condamner à mort pour le meurtre que vous avez commis, je suis obligé de le faire pour ce mensonge. Et ces quatre hommes furent mis à mort. Mâmoun expédia ensuite un messager à 'Hasan, pour lui faire part de la grande douleur qu'il venait d'éprouver et lui faire savoir avec quelle persistance, pendant deux mois, il avait recherché les meurtriers de son frère qu'il venait de faire mourir. Il lui envoya son anneau, le nomma vézir à la place de Fadhl et lui fit dire que, quand il arriverait à Baghdâd, il n'entrerait pas dans la ville, avant de lui avoir donné une robe d'honneur. De plus, il ajouta aux provinces que 'Hasan gouvernait, celle du Khorâsân et lui envoya l'acte d'investiture par le messager. Enfin il lui fit demander en mariage sa fille Bourân. Le messager partit au mois de ramadhân. Mâmoun lui-même quitta Serakhs après la fête du sacrifice et se rendit à Tous, pour visiter la tombe de son père. Pendant son séjour dans cette ville, au mois de schawwâl mourut 'Alî ar-Ridhâ; il avait mangé un jour une grande quantité de raisin; pendant la nuit il fut atteint d'une dyssenterie et il mourut. Mâmoun le pleura beaucoup, prononça lui-même la prière des funérailles, le fit enterrer à coté de Hâroun ar-Raschîd et lui fit ériger un mausolée. Les schiites prétendent que le raisin qui causa la mort de Ridhâ avait été empoisonné par Mâmoun.

Mâmoun quitta Tous, au mois de schawwâl, et se dirigea vers l''Irâq par Gorgân et le Taberistân, en suivant la route par laquelle son père était allé à Tous. Il se faisait renseigner sur chaque village qu'il traversait et diminuait les impôts, et les habitants le remerciaient en le comblant de leurs vœux. A Reï, il réduisit l'impôt, qui était de deux millions de dirhems, à un million. De cette ville il adressa une lettre aux généraux de l'armée de Baghdâd; il leur annonça son voyage et la mort d''Alî ar-Ridhâ. Il advint ensuite, par la volonté de Dieu, que

'Hasan tomba malade à Wâsit, et après quelque temps, il fut en proie à une profonde mélancolie et perdit la raison; on fut obligé de le lier. Ses trésors furent confiés à la garde de 'Homaïd, pour en faire la remise à Mâmoun, que l'on informa de la maladie de 'Hasan. Mâmoun, qui craignait 'Hasan plus que ses autres ennemis, reçut cette nouvelle à Hamadân. Il dissimula le plaisir qu'elle lui causait, en parut très-affligé et dit : Je vais lui envoyer mon médecin; quand j'arriverai il sera guéri. Mais il recommanda à ce médecin de faire manger au malade de la viande de bœuf, du gibier et autres mets de ce genre qui développent dans le corps la mélancolie, pour augmenter son mal. Il envoya aussi son eunuque Serâdj, qui devait garder le malade et empêcher qu'on ne lui ôtât les liens sous prétexte qu'il était guéri. — J'ai voulu, dit-il à Serâdj, mettre des liens aux pieds de 'Hasan, mais c'est Dieu lui-même qui les lui a mis. Laissez-le en cet état, jusqu'à ce que j'arrive. Ces deux hommes partirent sur des chamelles de course, et Mâmoun les suivit à petites journées.

Lorsque l'armée de Baghdâd apprit que Mâmoun s'approchait, les généraux lui écrivirent une lettre, à l'insu d'Ibrâhîm, et l'invitèrent à venir, afin de lui livrer la ville ainsi que la personne d'Ibrâhîm. 'Homaïd, après avoir confié 'Hasan à la garde de Serâdj et du médecin, se mit à la tête de ses troupes et arriva aux portes de Baghdâd. Ibrâhîm envoya contre lui son lieutenant 'Isâ, fils de Mo'hammed, fils d'Abou-Khâlid; mais son armée tout entière sympathisait avec 'Homaïd, et après une courte résistance, les soldats se débandèrent et retournèrent à Baghdâd; puis ils firent engager 'Homaïd à entrer dans la ville, et voulurent lui livrer Ibrâhîm. Celui-ci, averti de ce projet, prit la fuite, dans la nuit du mercredi, au milieu du mois de mo'harrem de l'an 203, et se cacha. Le lendemain, jeudi, 'Homaïd fit son entrée dans la ville, en prit

le gouvernement, et l'ordre fut rétabli. Mâmoun, qui était très-inquiet au sujet de Baghdâd, reçut la nouvelle de la prise de cette ville par 'Homaïd, en arrivant à 'Holwân. Il fut informé en même temps que Ibrâhîm avait disparu, que sa propre autorité était reconnue dans Baghdâd, et que l'ordre était rétabli. Il se rendit à Baghdâd et y fit son entrée le samedi, seizième jour du mois de çafar de l'an 204. Le surlendemain, il fut rejoint par Tâhir et son armée. Il fit à ce général un accueil très-gracieux et lui confia la direction des affaires. Puis il donna à 'Hasan, fils de Sahl, à qui il avait fait ôter les liens, le gouvernement de Wâsit; mais il ne lui laissa pas d'armée; toutes les troupes qui étaient auprès de lui, durent revenir. Mâmoun et son armée avaient encore des vêtements, des coiffures et des drapeaux verts. Tâhir, à qui il accordait chaque jour une grâce, lui adressa un jour la demande de rétablir la couleur noire. Mâmoun consentit et donna l'ordre de faire une grande quantité de vêtements, de turbans et de drapeaux noirs. Le vendredi suivant, donnant audience publique dans son palais, on lui apporta un manteau noir, dont il se fit revêtir, et une tunique et un bonnet noirs, dont il fit revêtir Tâhir. On fit de même aux autres généraux. Mâmoun, vêtu de noir, se rendit ensuite à la mosquée et prononça le sermon. L'ordre de rétablir la couleur noire fut expédié dans toutes les provinces.

Mâmoun avait nommé Tâhir gouverneur de Baghdâd et avait choisi comme vézir A'hmed, fils d'Abou-Khâlid, et ces deux personnes avaient la direction de toutes les affaires. Mais à la fin de l'année [205], au mois de dsou'l-qa'da, il envoya Tâhir pour prendre le gouvernement du Khorâsân. Ayant appris de Zobaïda de quelle façon son frère Mo'hammed al-Émîn avait été tué par Tâhir, il avait conçu contre ce dernier une grande haine. Tâhir redoutait sa vengeance. En conséquence,

il demanda à A'hmed, fils d'Abou-Khâlid, en lui offrant une somme considérable, d'obtenir pour lui du calife le gouvernement du Khorâsân. Mâmoun hésita à lui confier ce poste, dans la crainte qu'il ne se rendît indépendant. Mais A'hmed ayant déclaré qu'il répondait de lui, le calife lui fit expédier ses lettres d'investiture. A'hmed avait un esclave échanson, qu'il donna à Tâhir, en lui disant : Je te donne cet esclave que j'aime et en qui j'ai une confiance entière; fais-en ton échanson et ne te fais jamais servir à boire que de sa main. Or il avait remis à cet esclave du poison et lui avait dit : S'il arrive que Tâhir lève l'étendard de la révolte et qu'il veuille se soustraire à l'autorité du calife, tu empoisonneras son vin pour qu'il meure. J'ai dû répondre de lui et je le confie à ta fidélité. Et il lui promit de grandes récompenses. Tâhir partit. Après avoir gouverné le Khorâsân, un certain temps, au nom de Mâmoun, il se révolta et appela le peuple et l'armée à rejeter l'autorité de Mâmoun. Lorsque le calife en fut informé, il dit à A'hmed : Tu as répondu de Tâhir ! A'hmed répliqua : Prince des croyants, patiente seulement un jour. En effet, le lendemain, on annonça que Tâhir était mort. Il avait été empoisonné par l'esclave d'A'hmed. Le calife demanda à A'hmed l'explication de ce fait, et A'hmed lui raconta comment il avait agi.

CHAPITRE CXII.

MORT DE MAMOUN.

Au commencement de l'an 218, Mâmoun fit reconnaître son frère Abou-Is'hâq comme héritier présomptif du trône sous le nom de Mou'tacim, lequel, dans la formule initiale des actes

souverains, ainsi que dans le sermon, fut désormais associé à celui de Mâmoun. En cette même année, au mois de djoumâdâ second, Mâmoun se rendit à Tarsous, et envahit le pays de Roum. Il établit son camp aux bords d'une rivière appelée Podendôn. C'était alors la saison des vendanges et de la récolte des dattes. Mâmoun recevait chaque jour un courrier de Baghdâd. A cette époque, le service de la poste se faisait au moyen de chamelles de course. Le courrier qui, aujourd'hui, est porté par des piétons d'une station à l'autre, était transporté par un homme, voyageant rapidement à dos de chamelle, et changeant de monture à chaque station, où deux chamelles de course étaient toujours entretenues aux frais du trésor public. Un jour, Mâmoun, étant assis aux bords de la rivière (l'eau de cette rivière était de la neige fondue, et très-froide en tout temps), dit à son eunuque : Va voir si le courrier ne m'a pas apporté de Baghdâd de dattes nouvelles. L'eunuque revint avec dix paniers de dattes qu'on venait de lui envoyer. Le calife, très-agréablement surpris, se mit à en goûter et en mangea une grande quantité. Il fut pris de la fièvre ce jour-là même, qui était le premier du mois de redjeb, et après une maladie de dix-sept jours, il mourut à l'âge de quarante-sept ans. Le lendemain de sa mort, Mou'tacim, à la tête de toute l'armée, conduisit le corps de Mâmoun à Tarsous, et le fit enterrer, en prononçant lui-même la prière des funérailles. Mâmoun, dont le surnom était Abou'l-'Abbâs, était de taille moyenne; il avait le teint brun. La durée de son règne avait été de vingt-cinq ans et cinq mois.

CHAPITRE CXIII.

RÈGNE DE MOU'TACIM. FONDATION DE SAMARRA.

Après avoir reçu à Tarsous le serment des troupes, ainsi que d''Abbâs, fils de Mâmoun, Mou'tacim revint à Baghdâd au commencement du mois de ramadhân de cette même année. Il fut informé que les habitants de Hamadân et d'Ispâhân avaient embrassé la doctrine Khorrémite propagée par Bâbek, qui était devenu très-puissant dans l'Adserbaïdjân et envoyait ses troupes de tous côtés. Mou'tacim fit marcher contre eux Is'hâq, fils d'Ibrâhîm, fils de Moç'ab, qui était gouverneur de Baghdâd, et lui donna le gouvernement de Hamadân et du Kouhistân. Ibrâhîm se mit en route au commencement du mois de dsou'l-qa'da, attaqua les Khorrémites, à Hamadân, et remporta sur eux une victoire complète. Soixante mille d'entre eux furent tués, les autres se réfugièrent en Arménie, dans l'Adserbaïdjân et dans le pays de Roum.

Sâmarrâ était une ancienne ville, située aux bords du Tigre, qui avait été fondée par les Chosroès et qui ensuite était tombée en ruines. On avait dérivé du Tigre un canal, appelé Qâtoul, qui traverse le territoire de Mossoul, se prolonge au-delà de la frontière de Roum, et fournit d'eau toutes les villes de la province de Mossoul, ainsi que la ville de Sâmarrâ, quoique celle-ci soit à proximité du Tigre. Mou'tacim résolut de reconstruire cette ville. Déjà Hâroun ar-Raschîd avait pris en aversion le séjour de Baghdâd et disait toujours que l'air de cette ville ne lui convenait pas. Il craignait l'armée qui y était fixée depuis le temps de Mançour : les soldats y avaient leurs familles et leurs propriétés, et quand le calife

était présent, ils demandaient continuellement de l'argent et il y avait des émeutes. Il désirait donc établir sa résidence et sa cour loin de l'armée qu'il aurait laissée à Baghdâd, sous les ordres d'un général. C'est alors que, sous prétexte de chasser, il parcourut les territoires de Mossoul et du Sawâd, afin de chercher un endroit favorable pour y construire une résidence et une ville. La douceur de l'air et la riche végétation de Sâmarrâ, dans la province de Mossoul, sa situation aux bords de la rivière, firent une impression agréable sur Hâroun, qui fit commencer des constructions. Mais lorsque la révolte de Syrie l'obligea d'envoyer Dja'far, fils de Ya'hyâ-ben-Khâlid-ben-Barmak, et de partir lui-même pour cette province (Sâmarrâ était dans le voisinage de la Syrie), il abandonna ses projets de construction, et donna le palais que l'on avait déjà bâti, à un de ses eunuques. Il se rendit ensuite à Raqqa, dans le Djezîra, plus éloignée de la Syrie que Sâmarrâ, et y résida. Pour motiver aux yeux du peuple son long séjour dans cette ville, il disait qu'il voulait détruire le brigandage et rétablir la sécurité des routes dans la contrée de Raqqa, qui était le rendez-vous de tous les voleurs et de tous les brigands de Mossoul et de l''Irâq. — Mâmoun, quand il fut calife, laissait les troupes toute l'année dispersées et empêchait qu'elles fussent en trop grand nombre à Baghdâd. Ce fut Mou'tacim qui, après avoir résidé à Baghdâd un an et deux mois, mit à exécution le projet de transporter la résidence ailleurs. Mou'tacim, qui aimait les Turcs, avait [dans son armée] beaucoup d'esclaves turcs. Il fut le premier calife abbaside qui prit à son service des Turcs, et ils accoururent en grand nombre sous ses drapeaux. Il mit à leur tête quelques-uns d'entre eux qui étaient déjà avec lui avant son avénement au trône, tels que Àschinas, Boghâ l'aîné et Itâkh. Ces soldats allaient tous les jours, matin et soir, hors la ville pour s'exercer au tir, et faisaient

galoper leurs chevaux dans le marché et dans les rues de Baghdâd, et souvent ils renversaient des personnes faibles, des vieillards et des enfants, qui furent blessés ou tués. De temps en temps, un ou deux de ces esclaves disparurent [victimes de la vengeance des habitants], au grand chagrin de Mou'tacim. Un jour, le calife, entouré de son escorte, fut arrêté par un vieillard, qui lui dit : Fils de Hâroun, crains Dieu ! Tu as amené, du pays des infidèles, des Turcs de la Perse, pour en faire les maîtres des musulmans, qui sont exposés à leurs injures ! Les gardes voulurent frapper cet homme, mais Mou'-tacim les en empêcha et écouta ses plaintes contre les Turcs. Rentré dans son palais, il délibéra sur les moyens de remédier à cette situation. Enfin il partit pour Sâmarrâ avec sa cour et ses esclaves, laissant son fils comme gouverneur de Baghdâd. Il se fit dresser une tente, dans laquelle il demeura, été comme hiver, jusqu'à ce que les constructions fussent achevées. Il ne lui resta ensuite d'autre souci que celui de la guerre contre Bâbek.

CHAPITRE CXIV.

BABEK LE KHORRÉMITE. CAMPAGNES D'AFSCHÎN.

Bâbek est le fondateur de la doctrine Khorrémite, espèce d'hérésie dont le seul enseignement positif consistait à rejeter l'islamisme, à déclarer licite tout ce qui est défendu par la religion, le vin, la fornication, l'usage des aliments prohibés, et à affranchir les hommes de toute loi. Cette doctrine, prêchée par Bâbek, plaisait au peuple; un grand nombre de personnes l'embrassèrent et se mirent à tuer les musulmans. Établi dans un lieu fortifié au milieu de défilés inaccessibles

aux troupes, Bâbek défiait toute attaque des armées du gouvernement. Celles-ci, au contraire, étaient exposées de sa part à des surprises nocturnes, après lesquelles il se retirait sans qu'il fût possible de le poursuivre. Mou'tacim, voulant mettre fin à cette fâcheuse situation qui avait déjà duré une vingtaine d'années, et ayant délibéré avec ses conseillers, fit choix d'un général d'entre les nobles du Khorâsân, originaire de la Transoxiane, nommé Afschîn, l'investit du gouvernement de l'Arménie et de l'Adserbaïdjân et lui donna une armée nombreuse pourvue de tout ce qui était nécessaire en armes, provisions et argent. Afschîn eut un premier succès aussitôt qu'il fut arrivé au pied de ces montagnes. Il y avait là, à l'entrée des défilés, un village fortifié, propriété d'un dihqân, descendant des anciens habitants du pays, nommé Mo'hammed, fils de Bo'aïth, qui, sans être partisan de la doctrine de Bâbek, était son allié et avait la charge de défendre l'entrée du défilé. Afschîn attaqua ce dihqân et le mit en déroute, en tuant un grand nombre de ses soldats. En recevant cette nouvelle, Bâbek, très-effrayé, envoya contre Afschîn un corps de trois mille hommes sous le commandement d'un général nommé 'Içma. Lorsque ces troupes arrivèrent à l'entrée du défilé, près la forteresse du dihqân, celui-ci, qui avait fait la paix avec Afschîn et s'était engagé à lui prêter aide et assistance, leur envoya des fourrages et un certain nombre de brebis, et invita 'Içma à un repas à l'intérieur de la forteresse; puis il s'assura de la personne du général et lui dit : Pour qui as-tu plus de sollicitude, pour toi-même ou pour ces hommes qui sont avec toi? — Pour moi-même, répondit 'Içma. — Dans ce cas, reprit Mo'hammed, appelle les officiers pour qu'ils viennent ici; sinon, je te fais mourir. 'Içma cria à un de ses officiers : Viens boire du vin! Cet officier arriva et fut aussitôt tué par un homme que Mo'hammed avait aposté. Il fut ainsi d'un second officier et d'un troisième, jus-

qu'à un centième. Les soldats, ayant appris ce qui s'était passé, s'enfuirent. Mo'hammed envoya les têtes des officiers tués à Mou'tacim.

Afschîn vint ensuite à Ardebîl dans l'Adserbaïdjân et y resta un mois. Après avoir fait explorer par ses espions les passages et les défilés, il se dirigea, muni de tous les renseignements nécessaires, vers les montagnes, à la frontière de l'Arménie, au milieu desquelles se trouvait la forteresse de Bâbek. Il établit son camp dans une vaste plaine, et appela auprès de lui Mo'hammed, fils d'al-Bo'aïth, auquel il demanda conseil. Mo'hammed lui déclara qu'il n'y avait d'autre route pour pénétrer jusqu'à Bâbek que le chemin par les montagnes; qu'il ne devait pas s'engager dans ces défilés, où il serait exposé à tomber dans des piéges; qu'il n'y avait qu'à attendre en patience dans la plaine que Bâbek y envoyât une armée, tout en prenant des précautions pour n'être pas surpris par une attaque nocturne. Afschîn établit un camp retranché à l'entrée du défilé et attendit; ni lui, ni Bâbek ne firent aucun mouvement pendant sept mois. Les musulmans, fatigués de cette longue attente, commencèrent à murmurer contre Afschîn; ils lui reprochèrent de traîner la campagne en longueur dans l'intérêt de Bâbek; ils demandèrent de marcher en avant pour en finir, avant que l'hiver ne rendît la marche impossible. Cependant Afschîn ne se laissait pas émouvoir; il cherchait un moyen d'attirer Bâbek hors des défilés. Il y avait entre le camp d'Afschîn et Baghdâd une distance de deux mois de marche; mais le courrier qui transportait les lettres parcourut cette distance en dix jours. Afschîn fit remplacer les chamelles de course du service de la poste par des chevaux, et de cette manière il put communiquer avec Baghdâd en quatre jours. Il adressa à Mou'tacim une lettre, dans laquelle il était dit : Nous n'avons pas encore pu venir à bout de cet homme, car

sa forteresse est inaccessible à une armée. J'ai donc imaginé une ruse pour l'attirer ici. Il faut que le prince des croyants m'envoie de l'argent, pour payer la solde et pour acheter des provisions, et instruise celui qui me l'apportera de se placer sous mes ordres. Mou'tacim fit partir cent chameaux chargés d'argent, escortés par Boghâ et trois cents Turcs. Lorsque Boghâ arriva à Ardebîl, Afschîn, dont le camp se trouvait à trois journées de marche de cette ville, lui écrivit d'y demeurer pendant un mois, d'annoncer publiquement son intention de partir avec l'argent à un jour fixé d'avance, afin que Bâbek en fût instruit par ses espions, mais de ne se mettre en route que sur un nouvel avis qu'il lui ferait parvenir. Il leva ensuite son camp, abandonna l'entrée des défilés, se porta à deux journées de marche en arrière, vers Ardebîl, et fit proclamer dans le camp qu'il y paierait la solde. Bâbek, averti par ses espions, sortit des montagnes avec cinq mille hommes, et attendit Boghâ à l'entrée du défilé, pour s'emparer de l'argent qu'il escortait. Afschîn, voyant que sa ruse avait réussi, écrivit à Boghâ : Quitte Ardebîl le matin avec l'argent; de la première station où tu camperas, renvoie cet argent, pendant la nuit, dans la ville où tu le mettras en sûreté; puis reviens avec les chameaux et continue ta route. Il faut que, tel jour, vers midi, tu sois arrivé à l'entrée du défilé, où Bâbek t'attend pour t'attaquer et t'enlever l'argent. Ce plan fut exécuté. Au moment où Bâbek tomba sur Boghâ, Afschîn accourut. Les musulmans chargèrent les ennemis au sabre par devant et par derrière. Bâbek prit la fuite, rentra dans le défilé et regagna sa forteresse, qui se trouvait à trois journées de marche de l'entrée. Quand il fut en sûreté, il passa la revue de ses troupes; mille hommes manquèrent à l'appel. Afschîn revint à son premier campement, à l'entrée du défilé, fit amener l'argent d'Ardebîl et le distribua à ses soldats.

Afschîn résolut ensuite de pénétrer dans les défilés. Son armée comptait quinze mille combattants. Il forma quinze corps, dont dix restèrent sous son commandement personnel; il plaça à la tête des cinq autres Boghâ, auquel il adjoignit Mo'hammed, fils d'al-Bo'aïth, et son propre frère Fadhl, fils de Kâous. Tous ces corps devaient marcher séparément, sans se perdre de vue les uns les autres, tant sur les sommets que dans les vallées, afin de pouvoir se mettre en garde s'il apparaissait quelque piége. Chaque corps de troupes avait un tambour et des guides. Boghâ ouvrit la marche. On avança avec précaution, en montant et descendant les montagnes; à l'heure de la prière de l'après-midi on avait parcouru deux parasanges, et on fit halte sur une hauteur, en prenant soin d'envoyer des gardes et des éclaireurs de tous côtés. On continua la marche dans le même ordre, le lendemain et les jours suivants. Dans la nuit du quatrième jour, le froid devint si intense, que les soldats et les chevaux faillirent tous mourir. Le lendemain, Afschîn, au moment de se mettre en mouvement, envoya à Boghâ l'ordre de ne quitter sa position que lorsque le soleil aurait fait disparaître la neige. Ce même jour, le froid augmenta encore. Alors les soldats commencèrent à murmurer et lui dirent: Nous tiendras-tu encore longtemps dans ces montagnes? Est-ce que tu t'es entendu avec Bâbek pour nous amener ici et nous faire périr? Ramène-nous dans la vallée, car nous aimons mieux mourir de la main de Bâbek, que périr de froid sur ces hauteurs; là au moins pourrons-nous nous défendre contre les embuscades et les soldats, tandis qu'ici le froid nous paralyse. Afschîn prit en patience ces reproches et dit: Demain nous nous engagerons dans les montagnes et nous avancerons avec prudence dans les passages étroits. L'armée demeura cette nuit à l'endroit où elle se trouvait. Mais vers minuit, elle fut subitement attaquée par Bâbek avec deux

mille hommes, qui avaient pris position sur une hauteur, à une distance de deux parasanges, de sorte que les drapeaux des deux partis flottaient en face les uns des autres. Afschîn se jeta sur les ennemis. Ceux-ci, accourant des hauteurs, le sabre au poing, chargèrent les musulmans et en tuèrent un grand nombre. Vers l'aurore, Bâbek, abandonnant la poursuite, ramena son armée en arrière; il la divisa en deux corps, dans l'intention de tomber sur Boghâ à la tombée de la nuit. Boghâ, qui avait appris son arrivée [et la défaite d'Afschîn,] et qui se doutait de son dessein, descendit des hauteurs et revint sur ses pas. Il donna le commandement de l'avant-garde à un général, célèbre guerrier, et marcha derrière les troupes, avec Mo'hammed, fils d'al-Boaïth, et le frère d'Afschîn; ainsi protégés, les cinq mille hommes de son armée avancèrent avec précaution, et à distance les uns des autres. Bâbek, avec toute son armée, les suivit; ses soldats apparurent sur les hauteurs par groupes de dix et de vingt. A l'heure de la prière de l'après-midi, Boghâ fit halte et dit à ses troupes : Il serait dangereux de marcher pendant la nuit; cherchons une montagne qui soit à l'abri d'une attaque et accessible seulement d'un seul côté, où nous établirons notre camp pour la nuit, en nous fortifiant. Ce plan fut adopté; mais on ne trouva pas d'endroit pouvant contenir toute l'armée; elle fut obligée de camper en deux groupes, sur deux hauteurs voisines. Les soldats restèrent éveillés toute la nuit; mais fatigués par la marche, ils cédèrent au sommeil vers l'aurore. Alors les troupes de Bâbek tombèrent sur eux, dans l'obscurité, le sabre à la main, et se mirent à les massacrer. Quelques-uns des musulmans se jetèrent en bas de la montagne et s'enfuirent, à pied ou à cheval. Fadhl, fils de Kâous, fut blessé. Boghâ, dans sa fuite, trouva au pied de la montagne un cheval sans cavalier; il le monta et courut jusqu'à l'entrée du défilé, où il apprit qu'Af-

schîn s'était retiré à Ardebîl. Boghâ et les soldats qui avaient échappé au massacre s'y rendirent également. Afschîn demeura cet hiver à Ardebîl. Bâbek avait un général nommé Tarkhân, qui, chaque hiver, quittait la forteresse de Bâbek et revenait dans son village, situé à l'entrée du défilé. Afschîn le fit attaquer par un esclave turc, d'entre ceux d'Is'hâq, fils d'Ibrâhîm, fils de Moç'ab, avec un détachement de troupes. Le Turc le tua et apporta sa tête à Afschîn. Ce fut une grande perte pour Bâbek.

A la fin de l'hiver, Afschîn demanda à Mou'tacim des renforts. Le calife lui envoya dix mille hommes sous le commandement de Dja'far, fils de Dînâr, fils d''Abdallah, surnommé Dja'far al-Khayyât, l'un des meilleurs généraux du temps de Mâmoun et d'Itâkh; il écrivit aussi à Abou-Dolaf Qâsim, fils d''Isâ, al-Karkhî, et lui ordonna de rejoindre Afschîn avec son armée [de volontaires]. Mou'taçim fit dire à Afschîn : Je ne retirerai pas l'armée, aussi longtemps que Bâbek vivra; applique-toi exclusivement à cette tâche. Il fit partir avec les troupes dix charges de chausse-trappes en fer, pour servir à la protection des camps, afin que l'on n'eût pas à creuser des fossés. Bâbek, en apprenant l'arrivée de Dja'far et d'Itâkh, railla le calife, en disant : Mou'tacim envoie contre moi jusqu'à son tailleur et son cuisinier; qui est-ce qui coudra ses vêtements? Les provinces d'Arrân et de l'Adserbaïdjân sont voisines du pays de Roum. Bâbek était en correspondance avec Théophile, le roi de Roum, à qui il faisait croire qu'il était chrétien, et qu'il cherchait à convertir ses sujets au christianisme. — Si, disait-il, je leur proposais ouvertement d'embrasser cette religion, ils refuseraient; c'est pour cette raison que d'abord je leur fais abandonner l'islamisme et que je leur prêche une doctrine qui leur plaît; quand j'aurai triomphé du calife, et que tous auront adopté ma doctrine, alors je les appellerai au christia-

nisme, et le monde entier sera chrétien. Le roi de Roum, séduit par ces promesses, avait conclu une alliance avec lui. Lorsque Afschîn reçut les renforts, Bâbek écrivit au roi de Roum en ces termes : Le roi des Arabes a envoyé contre moi tous les hommes qu'il avait à sa cour, même son tailleur et son cuisinier; il n'a gardé personne auprès de lui. Si tu veux envahir son pays, voici le moment favorable; personne ne pourra t'arrêter. Il espérait que Mou'tacim serait forcé, pour s'opposer à l'entreprise du roi de Roum, de rappeler une partie des troupes qui étaient avec Afschîn. Le roi de Roum entra en campagne avec soixante-dix mille hommes et envahit le territoire de Tarsous, ville importante, où se trouve une forteresse nommée Zibatra; il pilla et détruisit cette ville très-peuplée, tua beaucoup de musulmans et emmena des captifs. En recevant cette nouvelle, Mou'tacim fit adresser un appel aux habitants de Mossoul, de Sâmarrâ, de Baghdâd, de l''Irâq, et de toutes les autres contrées, et réunit une armée de cent mille hommes, composée de volontaires et de gens de la population civile, et se mit en marche. Le roi de Roum regagna son pays. Mou'tacim s'avança jusqu'à Zibatra, fit relever la ville de ses ruines et rappela les habitants qui s'étaient enfuis; puis il s'en retourna et écrivit à Afschîn : Dieu a fait fuir les gens de Roum; occupe-toi de Bâbek. Afschîn quitta Ardebîl et établit son armée à l'endroit où il avait campé la première fois.

Bâbek envoya contre Afschîn une armée de dix mille hommes sous le commandement d'un général nommé Âdsin, guerrier des plus intrépides. Âdsin emmena avec lui sa femme et ses enfants; Bâbek lui conseilla de les laisser dans la forteresse, mais il répondit : Est-ce que je crains ces juifs, pour enfermer ma famille dans une forteresse? Et il se mit en route vers la plaine. Avant de quitter les montagnes, il aperçut une hauteur dans une position sûre; il y établit sa famille et laissa

mille hommes à sa garde ; puis il sortit de la région montagneuse et campa à l'entrée des défilés. Afschîn, informé de ces circonstances, fit partir deux mille hommes sous le commandement d'un général nommé Zhafar, fils d'al-'Alâ, à qui il ordonna de prendre des guides, de pénétrer dans les montagnes par une autre route, et d'enlever la famille d'Âdsin. Zhafar, ayant réussi à atteindre la montagne, tua un grand nombre des hommes d'Âdsin, enleva sa famille et descendit. Âdsin, averti, entra dans les défilés avec toute son armée pour attaquer Zhafar. Afschîn, de son côté, envoya Mouzhaffar, fils de Kaïdsar, avec cinq mille hommes sur ses traces. Âdsin avait déjà repris à Zhafar une partie de sa famille, lorsqu'il se vit suivi par Mouzhaffar. Pendant qu'il cherchait à repousser ce dernier, Zhafar sortit des défilés avec les prisonniers qui étaient restés entre ses mains et revint auprès d'Afschîn. Âdsin fut obligé de se retirer auprès de Bâbek. Afschîn se prépara maintenant à aller attaquer la forteresse de Bâbek. Il leva son camp et entra dans les montagnes. Mou'tacim lui écrivit : Tu as commis une faute [la première fois], en marchant sur les hauteurs et en laissant la vallée à l'ennemi. Le chemin de la vallée, quoique resserré, est plus aisé pour l'armée que celui des montagnes. Suis la route de la vallée et envoie sur les sommets des montagnes des éclaireurs, qui devront t'avertir, quand il y aura quelque embuscade. Fais-toi précéder par des hommes munis de haches qui pourront élargir la route quand elle sera trop étroite. Chaque fois que tu feras halte, protége ton camp par des chausse-trappes. Le nombre total des troupes d'Afschîn était de trente mille cavaliers. Il emmena avec lui cent charges de chausse-trappes que le calife lui avait envoyées. L'armée avança avec précaution et franchit deux ou trois parasanges par jour. Tout d'un coup elle se trouva en présence d'une nombreuse troupe de Bâbek. Afschîn se jeta

sur les ennemis et en tua un grand nombre; les autres s'enfuirent auprès de Bâbek. Les musulmans continuèrent leur route et arrivèrent le dixième jour après leur départ, en vue de la forteresse. Bâbek leur envoya plusieurs charges de lait caillé, de beurre, des légumes et des concombres, et fit dire à Afschîn : Vous êtes mes hôtes; depuis dix jours vous avez supporté de grandes fatigues, et je sais que vous n'avez mangé que du biscuit et de la farine d'orge. Je vous envoie ce que j'ai dans la forteresse; soyez mes hôtes pour aujourd'hui. Afschîn, en écoutant ce message, se mit à rire, donna l'ordre de recevoir les présents et dit aux messagers : Nous acceptons le repas; mais je sais que Bâbek vous a envoyés pour examiner notre armée et en connaître le nombre. Puis il donna l'ordre de promener ces hommes dans tous les endroits du terrain accidenté où les troupes étaient campées, et de leur montrer toute l'armée. Quand ils revinrent auprès de lui, il leur dit : Si par hasard, vous n'êtes pas en état d'évaluer nos forces, je vais vous en dire le nombre : Dites à Bâbek que cette armée se compose de trente mille guerriers, abstraction faite des valets et des palefreniers, et que le prince des croyants tient en réserve trois cent mille musulmans de la nation de Mo'hammed. Tant qu'un seul de ces hommes restera, ils ne cesseront pas la guerre contre toi. Ainsi réfléchis; si tu vois que tu sois obligé de te rendre, il vaudra mieux que tu le fasses plus tôt que plus tard; si, au contraire, tu veux nous forcer de rester ici, tu en es le maître. Les messagers retournèrent auprès de Bâbek.

Le lendemain, Afschîn fit avancer l'armée, toujours par les vallées, et fit halte à la distance d'un mille de la forteresse. Puis il dit à Mo'hammed, fils d'al-Bo'aïth : Nous ferons ici un long séjour; choisis quelques hauteurs, en bonne position, où nous puissions camper; nous nous protégerons par des fos-

sés; nous sortirons chaque jour de notre camp pour attaquer la forteresse, et nous le regagnerons le soir. Mo'hammed ayant désigné trois sommets, Afschîn fit creuser des fossés et élever des murs de pierre; les musulmans étaient ainsi comme dans une forteresse. De l'intérieur de la forteresse de Bâbek, ils entendaient continuellement les sons de la mandoline, de la flûte et des chants; la garnison s'amusait à danser et à boire, comme pour montrer qu'elle n'était point préoccupée de l'armée assiégeante. Mais souvent, pendant la nuit, elle sortait pour surprendre les musulmans et s'avançait jusqu'aux murs du camp retranché; les soldats d'Afschîn étaient toujours debout, prêts à repousser l'ennemi. Il y avait dans l'armée d'Afschîn un grand général, nommé Bokhârâ-Khodâ, qui avait déjà servi sous Mâmoun et qui commandait les troupes de la Transoxiane. Un jour, Afschîn lui donna l'ordre de quitter le camp et de se tenir caché au pied de ces montagnes; lorsque les gens de Bâbek viendraient, pendant la nuit, pour attaquer le camp, il devait, à leur retour, se présenter à leur front, tandis que lui, Afschîn, tomberait sur leurs derrières. Ce plan fut exécuté; un grand nombre d'ennemis furent tués cette nuit, et ils n'osèrent plus revenir. Afschîn conduisait, chaque jour, l'armée à l'assaut de la forteresse, sans obtenir aucun avantage.

Un jour, Bâbek, avant qu'Afschîn eût quitté son camp, sortit de la forteresse et plaça une embuscade sur les hauteurs environnantes. Afschîn, averti par ses éclaireurs, se tint, ce jour-là, à une plus grande distance de la forteresse que les jours précédents, et il ordonna aux éclaireurs de chercher l'endroit où l'ennemi était caché; mais ils ne purent le découvrir. Afschîn retourna, le soir, à son camp. Le lendemain, il revint, prit position au même endroit que la veille, et envoya les éclaireurs pour chercher la place de l'embuscade. Or, celle-ci

se trouvait sur le col d'une montagne. Il dit à Bokhârâ-Khodâ : Va avec tes hommes occuper ce col, afin d'empêcher que l'on nous attaque de ce côté; il est possible qu'il y ait une embuscade dans la gorge au-dessous du col. Sa supposition se trouvait juste; les gens de Bâbek y étaient cachés, pour tomber sur Afschîn lorsqu'il aurait dépassé la montagne et qu'il serait près de la forteresse. La mesure prise par le général musulman déjouait leur plan. Afschîn exécutait chaque jour la même opération : il arrivait le matin, prenait position à la distance d'un mille de la forteresse et faisait occuper par Bokhârâ-Khodâ le col de la montagne, disant : Avant de connaître l'endroit de leur embuscade, et de les en avoir chassés, nous ne devons pas nous avancer plus loin. Les ennemis, de leur côté, se rendaient tous les matins, avant l'arrivée d'Afschîn, et sans être vus de personne, dans la gorge au-dessous du col, et retournaient dans la forteresse, après le départ d'Afschîn. Un jour, au moment de la retraite des musulmans, quelques hommes du corps de Dja'far, fils de Dînâr, qui fermait la marche (ce corps se composait d'environ trois mille hommes), étaient restés en arrière. Ils furent assaillis par une dizaine de cavaliers ennemis qui s'étaient élancés à leur poursuite. Les soldats de Dja'far, et Dja'far lui-même, revinrent, les gens de la forteresse arrivèrent également en plus grand nombre, et une lutte sérieuse s'engagea. Afschîn, entendant le bruit du combat, ramena toute l'armée. Dja'far tua un grand nombre d'ennemis et força les autres à regagner la forteresse. Il demeura aux portes de la forteresse, chercha à l'enlever et continua la lutte. En ce moment les gens de Bâbek, cachés dans l'embuscade, se montrèrent sur le col de la montagne. Bokhârâ-Khodâ, qui n'avait pas encore quitté son poste, les attaqua, et Afschîn envoya cinq mille hommes à son secours, heureux de connaître enfin l'endroit où se trouvait l'embuscade de l'ennemi.

Il fit ensuite dire à Dja'far : La nuit n'est pas le moment pour attaquer les murs d'une forteresse. Dja'far revint, et toute l'armée rentra au camp. Les trois jours suivants, Afschîn resta immobile ; il avait mis en campagne des espions, pour savoir combien les gens de l'embuscade avaient perdu en tués et blessés.

L'armée était étonnée de l'inaction d'Afschîn. De plus, les fourrages vinrent à manquer. Alors les volontaires firent entendre des plaintes. Afschîn leur dit : Si vous ne pouvez pas vous soumettre à la discipline, allez-vous-en. L'armée du prince des croyants me suffit ; je n'ai pas besoin de vous ! Je ne quitterai pas ces lieux, avant qu'il ne tombe de la neige. L'armée régulière m'obéit sans se plaindre, en été comme en hiver. Les volontaires, en quittant Afschîn, dirent : Il est secrètement d'accord avec Bâbek. Afschîn entendit ce propos. Le lendemain, il donna des ordres pour l'attaque. Il prit position sur la hauteur qu'il avait choisie précédemment, en face de la forteresse, et envoya Bokhârâ-Khodâ sur le col de la montagne, pour garder la route où était l'embuscade ; puis il fit appeler Dja'far et lui dit de prendre avec lui autant de troupes qu'il voudrait, cavaliers, fantassins et archers, et de commencer l'attaque. Dja'far répondit que ses propres troupes, sur lesquelles il pouvait compter, lui suffisaient, et que, quand il aurait besoin de renforts, il en ferait demander. Il se mit en route, en s'approchant des portes de la forteresse. Quant aux volontaires, Afschîn les envoya au combat sous le commandement d'Abou-Dolaf et leur dit : Attaquez la forteresse du côté que vous voudrez. Le combat commença, on lança des flèches et des pierres. Afschîn fit porter une grande somme d'argent à Dja'far et à Abou-Dolaf, et leur fit dire de donner à tout soldat qui ferait une action qui mériterait leur approbation une poignée de dirhems. Il ordonna aussi aux vendeurs d'eau de se tenir auprès des combattants pour leur donner de l'eau. Les gens

de Bâbek sortirent de la forteresse, et le combat dura jusqu'à l'heure de la prière de l'après-midi. Afschîn ramena ensuite l'armée au camp. Pendant deux semaines, il demeura immobile, faisant des plans pour renouveler l'attaque. Alors il fut informé qu'il y avait aux portes de la forteresse un sommet où Bâbek envoyait chaque jour Âdsin avec toute l'armée, et qu'il ne restait point de soldats dans la forteresse. Après avoir fait vérifier le fait par ses espions, Afschîn annonça à ses troupes qu'il les conduirait au combat le lendemain. A l'heure de la prière de nuit, il fit venir mille archers, leur donna des drapeaux noirs, et leur dit : Partez à l'instant, dans l'obscurité, vers l'endroit où les ennemis se cachent, et établissez-vous à un mille de distance en arrière, au milieu des montagnes. Quand vous entendrez, le matin, le son de nos tambours, déployez vos drapeaux et tombez sur les derrières d'Âdsin, tandis que nous l'attaquerons par devant. Ces hommes se mirent en route. Vers minuit, Afschîn fit partir en secret un général nommé Beschîr le Ferghanien, guerrier célèbre, avec mille hommes, pour prendre position [au pied de la montagne qui formait l'observatoire d'Âdsin], à un mille de distance. Le matin, il se mit en mouvement avec toute l'armée; il ordonna à Dja'far d'avancer vers la porte de la forteresse, du côté où se trouvait Beschîr, et de suspendre l'attaque jusqu'à ce que les Ferghaniens aient exploré les défilés et les gorges des alentours; Bokhârâ-Khodâ, placé en arrière, devait l'appuyer au moment du combat. A'hmed, fils d'al-Khalîl, et les autres généraux allèrent occuper, les uns après les autres, des positions sur les hauteurs. Vers midi, les Ferghaniens découvrirent le lieu où se tenait Âdsin avec sept mille hommes divisés en trois corps, et engagèrent aussitôt le combat. Afschîn, averti de cette circonstance, fit partir Dja'far pour porter secours aux Ferghaniens; il le fit suivre par Bokhârâ-Khodâ et successive-

ment par tous les autres généraux. Quant à lui-même, il demeura à son poste. Quand toute l'armée fut engagée, on battit le tambour, suivant les ordres donnés par Afschîn. Alors les archers qui étaient cachés, depuis la veille au soir, derrière la forteresse, déployèrent leurs drapeaux, battirent également le tambour, et apparurent sur la montagne. Afschîn fit prévenir Dja'far et les autres généraux que les troupes qui venaient d'arriver sur le champ de bataille n'étaient pas des ennemis, mais un corps qu'il avait mis en embuscade. Bâbek, en voyant, du haut des remparts, que Âdsin était entouré, sentit qu'il était perdu. Il cria aux musulmans qu'il désirait parler à Afschîn. Celui-ci s'approcha de la forteresse, et Bâbek lui demanda l'amân. Afschîn lui dit : Je te l'accorde. Tu aurais dû le demander plus tôt ; mais il vaut mieux que ce soit aujourd'hui que demain. Bâbek répliqua : Je veux l'amân du calife, signé de lui et scellé de son sceau ; et jusqu'à ce que cet acte arrive, je veux demeurer dans la forteresse. Afschîn consentit à condition qu'il donnât des otages. Bâbek offrit comme otage son fils aîné qui était avec Âdsin et l'armée. Afschîn retourna à son poste et envoya à Dja'far l'ordre d'arrêter le massacre, de faire autant de prisonniers qu'il pourrait et d'épargner surtout le fils de Bâbek, de peur que celui-ci, qui voulait se rendre, ne revînt sur sa parole. Âdsin avait été tué et son armée était en pleine déroute. En recevant le message d'Afschîn, Dja'far cessa le combat, et retourna au camp avec un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvait le fils de Bâbek. Afschîn écrivit au calife, lui annonça ce qui s'était passé, et demanda l'amân pour Bâbek. Ceux d'entre les soldats de Bâbek, qui s'étaient enfuis du champ de bataille, se dispersèrent dans les montagnes ; pas un seul ne rentra dans la forteresse.

Pendant la nuit, Bâbek quitta la forteresse avec environ cin-

quante hommes qui lui étaient restés, et se dirigea vers l'Arménie, à travers les vallées et gorges boisées, dans lesquelles il n'était pas possible de voyager à cheval. Il s'engagea dans ces forêts avec cinq personnes, savoir : son frère nommé 'Abdallah ; son général en chef, nommé Mo'âwiya ; sa femme et sa mère, et un serviteur. Les autres personnes de sa suite se dispersèrent. Lorsque Afschîn apprit la fuite de Bâbek, il se rendit à la forteresse qu'il fit détruire, et y établit son camp. Il adressa ensuite à tous les dihqâns des montagnes de l'Adserbaïdjân et de l'Arménie des lettres, par lesquelles il les informait que Bâbek, ayant pris la fuite, passerait par leur territoire, et que celui qui le ramènerait, ou apporterait sa tête, recevrait cent mille dirhems. Puis il donna l'ordre de surveiller tous les endroits où Bâbek pourrait tenter de sortir des forêts, et il en fit occuper les alentours par cinq mille hommes, divisés par groupes de cent et de deux cents, qui gardaient toutes les routes. Bâbek, qui avait emporté des vivres, ne se hâta pas de quitter la forêt dans laquelle il s'était réfugié.

Dix jours après la prise de la forteresse, arriva, à la grande satisfaction d'Afschîn, l'amân de Mou'tacim muni, comme tous les actes qui étaient scellés au nom du calife, d'un sceau en or. Le général fit appeler le fils de Bâbek qui était son prisonnier, et lui dit : Je n'osais pas espérer que le calife accorderait cet amân ; le voici ; prends-le et avec un de mes hommes va trouver ton père. Le fils de Bâbek répondit : Émir, je n'oserais pas me présenter devant lui ; il me tuerait sur-le-champ, pour cette raison que je me suis livré vivant entre vos mains ; car il m'avait recommandé, dans le cas où je serais fait prisonnier, de me donner la mort. Afschîn demanda alors si quelqu'un des autres prisonniers voulait porter son message à Bâbek ; ils déclarèrent tous qu'ils n'osaient pas aborder Bâbek. Afschîn leur dit : Mais il sera content de recevoir ce message ! — Tu

ne le connais pas, répliquèrent les prisonniers, et nous le connaissons. Afschîn dit : Il faut absolument qu'il lui soit porté. Il choisit un homme d'entre les prisonniers et un autre de ses propres gens et leur remit l'amân du calife. Le fils de Bâbek, sur l'ordre d'Afschîn, écrivit à son père une lettre, dans laquelle il lui disait : On t'apporte l'amân du calife ; si tu l'acceptes, ce sera un avantage pour toi et pour nous. Lorsque les deux messagers eurent rencontré Bâbek au milieu de la forêt et qu'il eut pris connaissance de la lettre de son fils, il dit : Il n'est pas mon fils ; ce n'est pas moi qui l'ai engendré ! Puis, s'adressant à l'homme qui la lui avait remise : Qui es-tu, lui dit-il, pour oser me présenter la lettre de ce chien ? Et il tira son sabre et tua le messager de sa propre main. Il dit ensuite à l'autre messager, l'homme d'Afschîn : Va, dis-lui que je n'ai que faire de cette missive. L'envoyé se retira ; il ne se sentit rassuré que lorsqu'il eut quitté la forêt. Il revint auprès d'Afschîn, rapportant l'amân, qui n'avait pas été décacheté, et lui raconta tout ce qu'il avait vu et entendu.

L'une des routes que les musulmans occupaient autour de la forêt, dans laquelle s'était refugié Bâbek, était dépourvue d'eau. Les troupes, voyant l'impossibilité d'y demeurer, prirent position à une portée de voix en arrière, en laissant deux guides sur la route, pour la surveiller, et pour les avertir, si Bâbek se montrait. Deux ou trois jours après, vers midi, Bâbek, qui les observait constamment, vit que ces deux surveillants dormaient. Il sortit de la forêt avec ses cinq compagnons et continua sa route. Lorsque les guides s'aperçurent de sa fuite, ils avertirent les troupes. Le chef du détachement, Deodâd Abou's-Sâdj, parent d'Afschîn, se mit aussitôt à sa poursuite. On le rencontra à deux parasanges plus loin, se reposant près d'une source. Bâbek, son serviteur et son frère eurent le temps de s'échapper ; mais les deux femmes et Mo'â-

wiya furent pris et envoyés à Afschin. Bâbek se réfugia sur une hauteur où les cavaliers ne pouvaient pas le suivre. Ceux-ci s'en retournèrent. Bâbek demeura cette nuit dans la montagne. Tous les dihqâns des environs le cherchèrent et surveillèrent les routes. Le lendemain, forcé de se procurer des vivres, il monta sur le sommet de la montagne et regarda; il vit à l'extrémité des défilés un village, et un homme qui cultivait son champ avec ses bœufs. Il dit à son serviteur : Va trouver cet homme et demande-lui de te vendre du pain; paye le prix qu'il demandera, sans marchander. Le serviteur sortit des défilés, aborda le paysan et obtint de lui du pain; mais comme il était tourmenté par la faim, il s'arrêta et en mangea une portion, avant de porter le reste à Bâbek. En ce moment vint à passer un autre paysan qui, le voyant armé, n'osa pas l'approcher; il revint sur ses pas et alla avertir le dihqân du village. Ce dihqân, nommé Sahl, fils de Senbât, était un des partisans de Bâbek; mais il avait reçu une lettre d'Afschîn, qui lui ordonna de l'arrêter. Il se rendit donc auprès du serviteur, le reconnut et lui demanda où était Bâbek. — Il est dans cette montagne, répondit le serviteur. — Qui est avec lui? demanda de nouveau Sahl. — Son frère. — Il se fit conduire auprès de Bâbek, et aussitôt qu'il l'aperçut, il courut à lui, lui baisa les mains et les pieds, et lui dit : Où veux-tu aller, Seigneur? Bâbek répondit : Je veux me rendre dans le pays de Roum, auprès du roi, qui est mon allié et qui ne me refusera pas son assistance. — Seigneur, répliqua Sahl, le roi de Roum a fait alliance avec toi, lorsque tu étais souverain et que tu avais une nombreuse armée; mais à présent, quand il te verra abandonné, il ne voudra pas tenir ses engagements. — Tu peux avoir raison, dit Bâbek; que faut-il faire? — Si tu veux m'en croire, reprit Sahl, viens dans mon château, qui est le plus fort de la contrée. Je suis indépendant du calife, qui ne me connaît pas.

Reste avec moi cet hiver, pendant ce temps nous pourrons délibérer. Tu peux disposer de mon corps, de mon âme et de mes biens. De plus, tous les dihqâns de cette contrée sont tes partisans, nous leur demanderons aide et assistance. Nous te serons plus utiles que l'armée de Roum. — Tu as raison, dit Bâbek ; et accompagné de son frère et de son serviteur, il suivit le dihqân dans son château. Sahl fit aussitôt prévenir Afschîn que Bâbek était dans son château et l'invita à envoyer des troupes, et s'engagea à le lui livrer. Afschîn fit partir un homme qui avait vu Bâbek, mais qui n'était pas connu de lui, afin de s'assurer de son identité. Sahl, ayant pris connaissance de la lettre que cet homme lui remit de la part d'Afschîn, lui dit : Si Bâbek voyait un étranger ici, il partirait aussitôt et je ne pourrais pas le poursuivre, ou il se tuerait, et je ne pourrais pas l'en empêcher. Mais quand il prendra son repas, viens avec les cuisiniers et vêtu comme eux, servir le dîner; et alors tu le verras. S'il m'interroge à ton sujet, je dirai que tu es, depuis longtemps, mon cuisinier; s'il s'adresse à toi, fais la même réponse. En effet, Bâbek, en voyant cet homme, demanda qui il était. Sahl répondit que c'était un Khorâsânien et son cuisinier. Depuis combien de temps es-tu ici? lui demanda Bâbek. — Depuis plusieurs années, répondit le messager d'Afschîn. — Pourquoi es-tu resté dans ce pays? — Je m'y suis marié et j'ai des enfants. — C'est bien, répliqua Bâbek; l'homme doit demeurer dans la ville où est sa femme. — Le dîner terminé, le messager retourna auprès d'Afschîn et lui annonça que c'était Bâbek lui-même qui se trouvait dans le château. Cependant Bâbek dit à Sahl : Ne laisse pas mon frère demeurer ici; car il est possible que l'on nous prépare un piége; si nous sommes découverts, nous serons perdus tous deux. Envoie-le dans un autre château, afin que, si l'un de nous périt, l'autre reste. En conséquence Sahl fit conduire 'Abdallah au château

d'un dihqân nommé 'Isâ, fils de Yousouf, fils de Stephanos. Afschîn envoya deux généraux, chacun avec mille hommes, vers le château de Sahl, avec l'ordre d'agir de concert avec ce dernier, afin de prendre Bâbek vivant.

Arrivés à une parasange du château, les deux officiers établirent leur camp et firent prévenir Sahl. Celui-ci leur fit dire : Je ne veux pas vous livrer Bâbek dans ma demeure; car si on lui fait grâce et qu'il recouvre sa souveraineté, il se vengerait de moi. Restez où vous êtes; je le déciderai, sous le prétexte d'une chasse, à descendre dans la plaine, et là je vous le livrerai ; je lui dirai que l'armée d'Afschîn aura probablement découvert sa retraite, et il ne saura pas que je vous ai fait venir. Le lendemain, Sahl dit à Bâbek : Seigneur, tu es accablé de chagrin; il y a ici près un terrain de chasse ; nous avons des faucons, des panthères et des chiens; pourquoi ne viendrais-tu pas chasser avec nous pendant quelques heures, afin de te divertir? — Volontiers, dit Bâbek ; et il sortit avec Sahl, qui le conduisit à un endroit qu'il avait précédemment indiqué aux deux généraux d'Afschîn. Ceux-ci, prévenus par Sahl, arrivèrent avec leurs troupes, de deux côtés opposés. En ce moment Bâbek tenait à la main un faucon; comprenant aussitôt qu'ils venaient pour l'arrêter, il rejeta l'oiseau, descendit de cheval et s'assit par terre. Les deux officiers s'approchèrent et s'emparèrent de lui. Voyant que Sahl ne fut point inquiété, il devina la véritable situation, et s'adressant à Sahl, il lui dit : Traître, c'est pour telle ou telle somme que tu m'as vendu à ces juifs ! On le conduisit à Afschîn, ainsi que son frère, et Afschîn avertit le calife de leur arrestation. Mou'tacim ordonna qu'ils fussent amenés à sa cour. Afschîn se mit en route pour Sâmarrâ, avec l'armée et les prisonniers. A chaque station, un messager du calife vint à sa rencontre et lui apporta une robe d'honneur, et il reçut continuellement des honneurs et des

présents. Ce fut le jeudi, troisième jour du mois de çafar [de l'an 223], que Afschîn arriva avec Bâbek à Sâmarrâ. Le lundi suivant, Mou'tacim tint une audience publique. L'armée forma la haie entre la maison d'Afschîn et le palais du calife. On alla chercher Bâbek dans la maison d'Afschîn, et on l'amena au palais monté sur un éléphant, afin que le peuple pût le voir. Le calife lui fit ensuite couper les mains et les pieds par des chirurgiens, ouvrir le ventre et couper la gorge. Le corps mutilé fut pendu au gibet, dans Sâmarrâ, et la tête, après avoir été promenée dans toutes les villes de l''Irâq, envoyée dans le Khorâsân, où 'Abdallah, fils de Tâhir, la fit exposer également dans toutes les villes; elle fut ensuite plantée sur un poteau, à Nîschâpour. 'Abdallah, frère de Bâbek, fut envoyé à Baghdâd, où le gouverneur, Is'hâq, fils d'Ibrâhîm, le fit exécuter de la même manière que son frère. Son cadavre, pendu à un gibet, resta exposé près du pont de Baghdâd, jusqu'à la fin du règne de Mou'tacim.

CHAPITRE CXV.

MORT DE MOU'TACIM. [RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE SES SUCCESSEURS.]

Mou'tacim s'était fait saigner le premier jour du mois de mo'harrem de l'an 227. Le même jour, il fut pris de la fièvre, commencement d'une longue maladie, qu'aucun remède ne put guérir; il mourut le jeudi, à l'heure de la prière du midi, dix-huitième jour du mois de rabî'a premier, à Sâmarrâ, et il y fut enterré. La durée de son règne était de huit ans, huit mois et vingt-deux jours; il était âgé, au moment de sa mort, de quarante-huit ans, huit mois. Mou'tacim était de taille moyenne; il avait le teint blanc et rose, la barbe longue;

ses yeux étaient grands et beaux. Il laissa huit fils et huit filles. Il était distingué autant par sa générosité, que par son éloquence et sa vertu.

Mou'tacim eut pour successeur son fils al-Wâthiq-billâh, dont le vrai nom était Hâroun, et le surnom Abou-Dja'far. Il était gros, beau de visage, blanc de teint; il avait la barbe longue et noire, le nez petit, et une marque sur un œil. Il était né à la Mecque, d'une esclave grecque nommée Qarâtis; il monta sur le trône à l'âge de trente et un ans, et mourut après un règne de cinq ans, neuf mois et six jours à Sâmarrâ, où il fut enterré. Son frère Moutawakkil prononça la prière des funérailles sur son corps. Il mourut par suite de la médication violente employée contre une hydropisie dont il était atteint. On l'avait placé dans un four chauffé, et comme, une première fois, il avait par ce moyen trouvé quelque soulagement, il fit, le lendemain, chauffer le four davantage et il y demeura plus longtemps ; quelques heures après en être sorti, il rendit le dernier soupir. — Wâthiq était très-sévère. Un de ses valets a raconté le fait suivant : Le jour de sa mort, il était couché sur son lit, ses yeux étaient fermés. Je m'approchai pour voir s'il vivait encore. Lorsqu'il entendit mes pas, il ouvrit les yeux et me regarda sévèrement. J'en étais si effrayé que ma bile faillit se répandre. Quand il fut mort, je m'approchai de nouveau, et je remarquai que cet œil qui m'avait lancé ce regard, était déjà mangé par les vers. On raconte encore que, lorsque Wâthiq était dans l'agonie, il fit enlever toutes les couvertures de son lit et se fit coucher sur le sol. Il tourna son visage contre terre, et s'écria en pleurant : « O toi dont le règne ne finit jamais, aie pitié de celui dont le règne va finir ! » — Wâthiq avait pour secrétaire Mo'hammed, fils d''Abdou'l-Mélik, az-Zayyât; pour chambellan Itâkh, et pour qâdhî A'hmed, fils d'Abou-Doâd. Son sceau représentait un homme entre deux lions.

Al-Moutawakkil-'alâ'llâh (Abou'l-Fadhl Dja'far), fils de Mou'tacim, succéda à son frère Wâthiq. Il était né à Fam aç-Çil'h d'une esclave nommée Schedjâ'. Il était de taille élevée, brun, beau de visage; il avait les cheveux noirs, les sourcils joints et le nez aquilin. Lorsqu'il monta sur le trône, il était âgé de vingt six ans et neuf mois; il exerça le pouvoir pendant quatorze ans et neuf mois, et fut assassiné, par ordre de son fils Mountacir, à Dja'fariyya, où il fut enterré. 'Obaïdallah, fils de Ya'hyâ, fils de Khâqân, était son secrétaire; Wacîf le Turc, son chambellan; Dja'far, fils d''Abdou'l-Wâhid, al-Hâschemî son qâdhî. Son sceau portait les mots : *al-Moutawakkilou 'alâ'llâhi.*

A Moutawakkil succéda son fils al-Mountacir billâh (Abou-Dja'far Mo'hammed), né à Sâmarrâ, d'une esclave grecque nommée 'Habschiyya. Il était brun, ni trop gros, ni trop maigre; une barbe pleine entourait son visage; sa chevelure était abondante, ses yeux étaient grands. Il avait vingt-quatre ans, lorsqu'il monta sur le trône, et il mourut, après un règne de six mois, à Sâmarrâ, où il fut enterré. — On raconte que Mountacir, une nuit, vit en songe son père, qui lui adressait ces paroles : Malheur à toi, Mo'hammed, toi qui m'as dépouillé du trône et m'as assassiné! Mais par Dieu, tu ne jouiras du pouvoir que peu de temps, et ensuite tu iras en enfer! Mountacir, en se réveillant, tomba dans une profonde tristesse, jusqu'à ce qu'il mourût. Son règne avait eu la même durée que celui de Schîrwaïh, fils de Kesra. On raconte que Mountacir, après le meurtre de son père, avait [un jour] sous ses pieds un tapis dans lequel était brodée une figure autour de laquelle se trouvait une inscription en langue pehlevi. Il fit venir un Persan et lui demanda ce que signifiaient les paroles qu'on lisait sur ce tapis. Le Persan répondit : On y lit : Je suis Schîrwaïh, fils de Parwîz; j'ai tué mon père pour le royaume

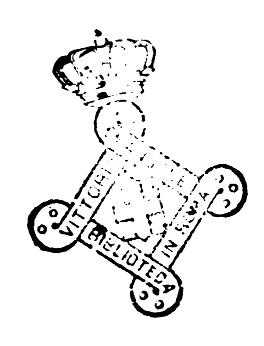
de ce monde; je ne lui ai survécu que six mois. Mountacir fut saisi d'un mauvais pressentiment et mourut six mois après. Mosta'în prononça la prière des funérailles sur son corps. — Mountacir avait pour secrétaire A'hmed, fils d'al-Khacîb; pour chambellan Abou'l-Merzebân, et pour qâdhî Dja'far l'Abbaside. Son sceau portait les mots: *al-Mountacirou bi'llâhi.*

Mountacir eut pour successeur al-Mosta'în (Abou'l-'Abbâs A'hmed), fils de Mo'hammed, fils de Mou'tacim, et d'une esclave, nommée Zeba (Moukhariq?). Il était de petite taille et brun; sa barbe était longue et bien fournie; ses yeux étaient petits. Il avait un signe sur la figure. Au moment de monter sur le trône il était âgé de vingt-quatre ans. Après un règne de deux ans, neuf mois et deux jours, il fut détrôné [et forcé de se retirer] à Baghdâd, [où il abdiqua en l'an 252]. Quatre mois après, on le transporta à Sâmarrâ. Arrivés près du pont du Qâtoul, ses gardiens lui tranchèrent la tête, au moment où il accomplissait la prière et qu'il était prosterné. On porta la tête à sa mère; son corps fut enterré à côté de celui de Mountacir. — Il avait eu pour secrétaire A'hmed, fils de Çâli'h; pour chambellan Wacîf, et pour qâdhî A'hmed, fils de Mo'hammed. La devise inscrite sur son sceau était : « Je ne compte que sur Dieu. »

Mousta'în eut pour successeur al-Mou'tazz-billâh (Abou-'Abdallah Zobaïr), fils de Moutawakkil. Il était né, d'une esclave nommée Qabî'ha, à Sâmarrâ. Il était de taille élevée, de belle tournure; beau de visage; il avait le teint blanc et rose, les cheveux noirs, la barbe bien fournie. Il était âgé de dix-huit ans lorsqu'il monta sur le trône. Il fut détrôné et tué au bain, après un règne de quatre ans, six mois, vingt et un jours; il fut enterré dans un tombeau que lui éleva sa mère, dans un endroit connu. Mouhtadî pria sur son corps. Il avait eu pour secrétaire Dja'far, fils de Mo'hammed; pour chambellan

Çâli'h, fils de Wacîf, et pour qâdhî 'Hosaîn, fils de Mo'hammed, fils d'Abou'l-Schewârib. La devise inscrite sur son sceau était : « Je crois en celui qui a tout créé et égalisé. »

FIN DU TOME QUATRIÈME.



NOTES.

Page 1, ligne 9 : *Qaïs, fils de Sa'd.* A : « Sa'd, fils de Qaïs. » G : « Sa'd, fils d''Obâda. »

P. 1, l. 19 : *Hésitant toujours....* Ainsi seulement dans le ms. A, tandis que d'après les autres mss. 'Hasan se rendit immédiatement de Koufa à Madâïn.

P. 2, l. 2 : *avec cinq mille hommes.* B, E, G, L : « douze mille hommes. »

P. 3, l. 22 : *'Abdallah, fils de Djabala....* A : « Abdallah, fils d''Abbâs et 'Abd er-Ra'hman, fils de Samoura (خمرة). » G : « 'Abd er-Ra'hmân, fils d''Amr et 'Abd er-Ra'hmân, fils de Samoura, fils de Djoundab. »

P. 9, l. 8 : Les mss. B, E et G terminent le chapitre par cette phrase : « Le meurtre de 'Hasan eut lieu au mois de scha'bân de l'an 41 de l'hégire. » Cette date est évidemment fausse.

P. 9, chapitre III : Ce chapitre manque dans le ms. A.

P. 18, l. 12 : *Il avait tué sept mille Kharidjites...* G : « huit mille Kharidjites dans un seul endroit, en dehors de ceux qui étaient dispersés... »

P. 18, l. 22 : *de l'an* 53... G : « de l'an 56. » Et plus loin, vers la fin du chapitre : « Et en cette même année, la 56me de l'hégire, Mo'âwiya fit proclamer Yezid... »

P. 19, l. 12 : *'Obaïdallah... attaqua Baïkand...* E, et les mss. de la même famille : « il prit Samarcande par les armes, mit le roi en fuite et tua beaucoup de Turcs. Quelques-uns disent qu'il a fait la conquête de Boukhârâ. »

P. 22. l. 16 : *'Orwa, fils d'Odayya.* Le ms. G. contient seul cette phrase. Le nom se lit ainsi : عبدة بن آدوة.

P. 27, l. 1 : *'Abdallah, fils de Zobaïr...* Cet épisode se trouve seulement dans G, qui cependant, plus loin, donne la même version que les autres mss. sur les premières hostilités d''Abdallah.

P. 43, l. 18 : *Qâsim, fils de 'Hasan.* Mss. : « fils de Mo'hammed » ou « fils d''Alî. »

P. 46, l. 23 : *Le lendemain, 'Omar, fils de Sa'd, fit son entrée à Koufa...* Au lieu de ce passage, le ms. A porte : « Le lendemain, 'Omar-ben-Sa'd fit son entrée avec les femmes et les enfants. Tous (les habitants de Koufa) pleurèrent. Oumm-Kolthoum leur dit : Pourquoi pleurez-vous? C'est vous qui nous avez tués! Maintenant que vous nous avez tués, vous nous plaignez... » Le dialogue suivant a lieu entre Oumm-Kolthoum et 'Obaïdallah.

P. 49, l. 12 : *Abou-Barza l'Aslamite...* I, L : « Ya'hyâ, fils de 'Hakam et frère de Merwân. »

P. 50, l. 9 : *Salam.* Ainsi dans A. Les autres mss. : « Soulaïmân. »

P. 50, l. 22 : *Lorsque Salam lui apporta cette lettre...* Ainsi dans A. Les autres mss. portent : « 'Obaïdallah lui répondit une lettre ainsi conçue : Je ferai mieux ton affaire que Soulaïmân. 'Obaïdallah avait encore écrit : J'irai moi-même faire la guerre aux Turcs; car si je reste auprès de toi, il faut faire la guerre à la famille du Prophète. »

P. 51, l. 1 : *Çila, fils d'Aschîm.* Ms. (A) : اصب بن اسم.

P. 51, l. 23 : *... et fit gouverner la Mecque par un lieutenant.*

E, et les autres mss. : « 'Abdallah chassa ce lieutenant de la ville... Et 'Abdallah accomplissait la prière de son côté, et le lieutenant de Yezid de son côté. »

P. 52, l. 16. Ces vers, qui ne se trouvent que dans A, présentent un texte extrêmement corrompu. Je les ai traduits sur la Moqaffa de Maqrizi (Ms. ar. de la Bibl. nation. anc. f. 675, fol. 143 v°).

P. 52, l. 27 : *Walîd, [sur l'ordre de Yezîd] songea...* A : Walid. Les autres mss. : « Yezid. » F : « Yezid voulut faire arrêter 'Abdallah. Walid en informa 'Abdallah... »

P. 54, dernière ligne : *Fadhl, fils d''Abbâs.* E, en cet endroit et dans la suite du récit : « 'Abd er-Ra'hmân, fils de Fadhl. »

P. 58, l. 9 : *'Amir, fils de Mas'oud.* Mss. : 'Amir, fils de Sa'd » ou « fils de Sa'id. »

P. 58, avant-dernière ligne : *'Ibdân, fils de Râschid.* Ainsi B, E, F, L. Les autres mss. : « 'Abdallah » ou « 'Obaïdallah. »

P. 63, l. 9 : *gouverneur d'Émèse.* Ainsi dans A. Les autres mss. : « gouverneur de Damas. »

P. 66, l. 19 : *Alors Moukhtâr dit au peuple...* Ce passage se trouve seulement dans A.

P. 70, l. 25 : *Arrivés en vue du tombeau...* Tout le reste du chapitre manque dans A.

P. 73, l. 7 : *...sept jours avant la fin du mois de djoumâdâ* I... A, B, E : « le mercredi, sept jours avant la fin... » — I : « le dernier jour du mois de djoumâdâ I. » — F, K : « Le mercredi, septième jour du mois de djoumâdâ I. » — Cette contradiction entre la date de la bataille, et la date de la mort de Merwân, se répète plusieurs fois.

P. 76, chap. XXI. Ce chapitre manque dans F.

P. 76, l. 24. [*'Omar, fils d'*]*'Obaïdallah*. A : « 'Obaïdallah, fils de Ma'mar. » E, I, K : « 'Abdallah le Temimite. »

P. 76, dernière ligne : [*'Omar, fils d'*]*'Obaïdallah nomma son frère 'Othmân général en chef.* Ainsi dans A. Les autres mss. : « ... 'Abdallah nomma son frère 'Othmân. (K : 'Othmân, fils de Zobaïr) général en chef. »

P. 77, l. 8 : *Mouslim, fils d''Obaïs*. Mss. : « 'Abdallah, fils de Mouslim (A : 'Abdallah, fils de Mouslim, fils d''Odous). »

P. 77, l. 17 : *dont les deux tiers avaient été tués*. A : « il ne restait que les deux tiers. »

P. 78, l. 15. *deux mille hommes*. A : « dix mille. »

P. 79, l. 1. *au nombre de douze mille hommes*. A : « avec douze mille hommes. »

P. 81, l. 1 : *'Abdallah, fils d''Omar*. Ainsi dans A. Les autres mss. : « 'Abdallah, fils de Zobaïr. »

P. 82, l. 8. A partir de cet endroit, il y a dans le ms. A une grande lacune, qui s'étend jusqu'au chapitre LXV.

P. 82, l. 13 : *Si'r, fils d'Abou-Si'r*. Mss. : « Sa'd (ou Sa'id), fils d'Abou-Sa'îd. »

P. 83, dernière ligne : *en dehors de l''Irâq*. Ainsi dans I. Les autres mss. : « en dehors de la Syrie. »

P. 85, l. 7 : *Schibth* (pour Schabath), *fils de Rib'î*. Mss. : « 'Abdallah, fils de Schaïb. »

P. 85, l. 29 : No'aïm. Mss. : « No'mân. »

P. 87, l. 4 : *gouverneur d'Arménie*. Mss. : « de Médine. »

P. 87, l. 4 : *'Omaïr, fils d''Otârid.* Mss. : « Mo'hammed, fils d''Otârid. »

P. 88, l. 20 : *'Abdallah, fils de Dhamra.* Mss. : « 'Abdallah, fils de Modhar. »

P. 92, l. 23 : *district de Rizq.* Mss. : سراى ازارقة. F, K : « et sa maison était là où Soulaïmân l'Azraqite avait la sienne. »

P. 93, l. 8 : *Qobâ.* Mss. : « Qa'qâ'. »

P. 94, l. 23 : *trente mille dirhems.* F, K : « trente millions de dirhems. »

P. 94, l. 27 : *Il adressa aussi une lettre...* Cette phrase ne se trouve pas dans les mss. F, K.

P. 96, l. 18 : *'Omaïr, fils de 'Hobâb, le Solaïmite.* Mss. : « 'Amr (ou 'Omar), fils de منان (ou مناب), chef de l'armée de Syrie (ou gouverneur de Syrie). »

P. 97, l. 3 : *Scharîk.* Mss. : « 'Hoçaïn. » — K : « 'Hosaïn. »

P. 97, l. 16 : *En l'an* 67. Ainsi dans B, E, L. — I : « en l'an 68. » — F, K : « en l'an 65. »

P. 102, l. 4 : *huit mois.* B, E, I, L : « huit ans. »

P. 111, chapitre XXXIII. Ce chapitre manque dans F.

P. 111, l. 20 : *Moqâtil, fils de Misma'.* Mss. : « Misma', fils de Mâlik. »

P. 111, l. 22 : *Khâlid envoya contre eux son frère 'Abdou'l-'Azîz.* Mss. : « 'Abdou'l-Mélik envoya contre eux son frère 'Abdou'l-'Aziz. »

P. 112, l. 3 : *Moundsir, fils de Djâroud.* Mss. : « Moundsir, fils de 'Hârith. »

P. 113, l. 21 : *Boukaïr*. E : « Walid. » — F, I, K : « Wakil (corruption de وكيع). » Les mss. confondent, dans tout ce chapitre, Boukaïr, gouverneur de Merw, et Waki', officier qui tua 'Abdallah-ben-Khâzim.

P. 116, dernière ligne : *...ils prirent leurs armes et allèrent combattre*. Les mss. ajoutent : « en l'an 76. »

P. 117, troisième ligne d'en bas : *'Attâb, fils de Warqa*. Mss. : « *'Attâb et Warqâ.* »

P. 122, l. 8 : *Au commencement de l'an* 78. — I : « au commencement de l'an 77. » — F, K : « au commencement de l'an 76. »

P. 123, l. 24. *Rotbîl*. Les points-voyelles de ce mot sont placés presque au hasard dans tous les mss.

P. 125, l. 22 : *Schebil*. Mss. : سيل. F : نبل.

P. 129, l. 8 : *d'accorder aux musulmans*. Ici finit le chapitre dans le ms. F.

P. 134, l. 3 : *'Abd er-Ra'hmân, fils d''Abbâs*. Mss. : « fils d''Amir. »

P. 134, l. 10 : *Matar, fils de Nâdjiya*. Mss. : مطهر.

P. 138, l. 6 : *Demeure, ô ennemi de Dieu!* Il y a dans ce passage un jeu de mots et un sens obscène, qu'il n'a pas été possible de rendre : گفت بائست ای دشمن خدای عز وجل سعیدرا طمع افتاد اندراو وشاد شد بدان سخن...

P. 140, l. 17 : *Zâghoul*. Mss. : عول ou غول.

P, 141, l. 11. *Ghaitham le Qaïnite*. Mss. : قسم, قثم القسى, الغبى, etc.

P. 141, l. 17 : *Quatre mille hommes de Koufa et de Médine*. B, E, I, L : « de la Mecque et de Médine. »

P. 146. Les chapitres XLI et XLII manquent dans le ms. F.

P. 153, l. 19 : *le prince de Çaghâniân*. B, E : « ʿAmr le borgne. »

P. 153, l. 21 : *Schômân*. Mss. : « Schâmân. »

P. 154, avant-dernière ligne : [*vingt-*]*cinq ans*. F, I, K, L : « soixante-cinq ans. » — B, E : « trente-et-un ans. »

P. 155, l. 3 : *Khâridja, fils de Zaïd*. Mss. : « fils de Yezîd. »

P. 159, le 15 : *les gardiens du temple*. E, K, L : « les mages du temple du feu. »

P. 160, l. 1 et suiv. Cet épisode ne se trouve que dans les mss. E, K, L.

P. 161, l. 15 : *Ibn-Mouʿhriz*. Mss. : ابن محيى.

P. 162, l. 20 : *Râmthena*. Mss. : « Râmescha » ou « Râmesa. »

P. 162, dernière ligne : *Kour-enghâboun*. Ce nom est méconnaissable dans les mss.

P. 163, dernière ligne : *Qamounia*. Mss. قمو ليه.

P. 164, l. 6 : *Wardân-Khodsâh*. Mss. : « Wardân ou Khodsâh. »

P. 167, l. 27 : *Khoulm*. Mss. : « Zhoulm. »

P. 168, dernière ligne : *Rouïkhân*. Mss. : « Rouïdjân », et « Rouïʿhân. »

P. 172. l. 27 : *ʿAyyâsch*. Mss. : « ʿIyâdh. »

P. 173, l. 14 : *Tarkhôn*. Les mss. donnent tantôt « Tarkhôn », tantôt « Tarkhân. »

P. 173, l. 21 : *Ghouzek*. Lisez « Ghourek, » ainsi que portent toujours les mss.

P. 174, l. 20 : *Voilà un reste...* Les mss. portent فقيه pour بقية.

P. 174, troisième ligne d'en bas : *Roderic.* Mss. : « Zenbouq », » Renbouq, etc.

P. 175, l. 5 : *Tirakhma.* Mss. : Berakhma, etc.

P. 175, l. 10 : *Tchîghân.* Mss. : « 'Hîfân », « Djifân », « Djifâl. » — K : « Djighân. » (C'est le So-ko-khân, ou Kin-hoa-khân, des chroniques chinoises).

P. 175, l. 11 : Khorzâd. E : خوارزاد.

P. 177, l. 4 : *cent mille esclaves...* F, I : « cent. » — K : « mille esclaves et mille pièces d'étoffe. » L : « cent esclaves et cent mille dinars. »

P. 177, l. 5 : *Mo'hammed-ben-Djarîr...* Cette phrase se trouve seulement dans le ms. K.

P. 177, l. 9 : *Khâmdjerd.* Mss. : « Djâdjerd » ou « Djâmdjerd. »

P. 179, l. 16 : *Çâli'h.* Mss. : صلح.

P. 179, l. 23 : *Scha'ba.* E, L : Scha'ba, fils de طبر — I : طير, — K : طيرد, — B, F : طر.

P. 182, troisième ligne d'en bas : [*et laissant son fils...*] Au lieu de cette phrase que j'ai suppléée, les mss. portent : « Mousâ, fils de Noçaïr, rappela Târiq, fils de Ziyâd, d'Andalousie et envoya son fils 'Abdallah, fils de Mousâ, à sa place.

P. 183, l. 17 : *'Othmân, fils de 'Hayyân.* B, E : خيعان. — I : جيفان. — F : جيفال. — K : حنيف.

P. 187, l. 9 : *Wohaïb, fils d''Abd er-Ra'hmân.* Mss. : Wahb. » F, K : « Je veux me rendre auprès de l'oncle de 'Haddjâdj, Wahb... »

P. 188, l. 4 : *Wohaïb*. F, K : « Yezid, fils de Wahb, fils d''Abd er-Ra'hmân. »

P. 195, l. 10 : *Marschad*. Mss. : مبشر, ميسرة, مبشرة.

P. 198, l. 8 : *...de la Chine*. F, K : « de Khoten », et ainsi dans toute la suite du récit.

P. 198, l. 17 : *Mouschamridj*. Mss. : مسر ou مسرح.

P. 206, l. 11 : *Omayya, fils d''Abdallah*. F, I, K : « Khâzim, fils d''Abdallah. »

P. 208, l. 12 : 'Hayyân, fils d'Iyâs al-Nabatî. Mss. : عباد بن اياس العنوى. Plus loin : حيان بن اياس العنوى. — I : العينى.

P. 210, l. 27 : *Wakî', fils d'Abou-Soud*. Mss. : « fils d'Aswad. »

P. 215, l. 21 : *on avait mis le feu aux écuries*. E, F, K, L : « Qotaïba donna l'ordre de mettre le feu aux écuries. »

P. 216, l. 11 : « [*'Abdou'l-Kerîm*]. Mss. : Abdou'l-Faqîr » ou « 'Abdou'l-Kethîr. »

P. 216, l. 18 : *Qotaïba a voulu me tuer*... Quelques mss. ajoutent le proverbe obscène bien connu :

من ينك العير.....

P. 217, l. 23 : *'Auf* (?) عوف. — B, E, L : عرف.

P. 217, l. 25 : Le chapitre LV manque dans F.

P. 218, l. 13 : *Çâli'h, fils d''Abd er-Ra'hmân*. Mss. : « fils d''Abdallah. »

P. 223, avant-dernière ligne : *un dînâr sur trente*. E : « sur trois. »

P. 225, l. 25 : ...*Nouschirwân*. — I : « excepté Nouschirwân, qui s'en empara; et personne avant lui, ni personne après lui. »

P. 226, l. 4 : *plus de quatre mille hommes*. — I : « dix mille. »

P. 228, l. 12 : *on massacra quatorze mille Turcs*. Mss. : « quatre. »

P. 228, l. 18 : *deux cent mille dirhems*. E : « deux millions. »

P. 228, l. 21 : *trois cent mille dirhems*. E : « trois millions. »

P. 229, l. 1 : *de son fils Khidâsch*. E, F : « de Khidâsch et de son fils. »

P. 232, avant-dernière ligne : *près d'une rivière*. F, I, K : « il y a autour de la ville une rivière que l'on appelle la rivière de Zehr (ou Zohr). »

P. 233, l. 21 : *Moghîra, fils d'Abou-Farwa*. Mss. : بن قرّة.

P. 236, l. 27 : *et fit appeler le capitaine des gardes, Ka'b*... F et K : « ...il fit appeler... Ka'b et Radjâ, fils de 'Haïwa, et dit : Gardez cet écrit et prêtez serment à celui que j'y ai désigné comme mon successeur. Allez et dites-le au peuple... Cette version est évidemment arrangée d'après celle des autres mss. qui avaient omis le membre de phrase que nous avons rétabli entre crochets. »

P. 243, quatrième ligne d'en bas : *la frontière de Syrie*. F, K : « il vint à Tabariyya. » — E : « il vint à Taberistân. »

P. 245 : La plus grande partie du chapitre LX et les trois chapitres suivants manquent dans le ms. K. Le copiste a passé quelques feuillets.

P. 248, l. 4 : *Abou-'Ikrima*... Les mss. B, E et I, les seuls qui donnent les noms, portent : « ... Abou-Bekr Sarrâdj, Abou-Mo'hammed at-Târiq (I : Abou-Bekr aç-Çâdiq), 'Hayyân al-'Attâr et Khâlid-ben-Ibrâhîm. »

P. 248, l. 14 : *Lâhiz*... Le ms. I seul donne les noms, en partie corrompus : « ... Zohaïr;... Abou'l-Qâsim ; 'Omar, fils d'Ismâ'il;... Mâlik, fils d'Ahtbam ; Tal'ha, fils de Rizâq...

P. 248, l. 26 : *Abou-'Aqîl*. Mss. : « Abou-'Alî. »

P. 250, l. 21 : *Qotqotâna*. Mss. : قطقطانه.

P. 250, quatrième ligne d'en bas : *Hischâm, fils de Mosâ'hiq*. B, E : « Hischâm, fils de Sâ'hiq, fils d''Abdallah, le Qoraïschite. » — F : Hischâm, fils de Sâbiq, le Qoraïschite. » — I : « Hischâm, fils de Sâhiq. »

P. 251, troisième ligne d'en bas : [*Or, Yezîd avait envoyé son fils*...] Au lieu de cette phrase que j'ai suppléée, les mss. portent : « 'Adî refusa, et il envoya 'Homaïd, fils d''Abdou'l-Mélik, fils de Mouhallab, et 'Omar, fils de Yezîd, al'Hakami (F : al-Djohénî) à Yezîd, et lui assura l'amân, à lui et à sa famille. »

P. 252, l. 14 : *Dâris*. Mss. : « 'Hâris. »

P. 252, l. 20 : *Miswar*. Mss. : مدور.

P. 252, l. 28 : *'Hârith al-Awdî*. Mss. : « al-Azdi. »

P. 253, l. 14 : *Soulaïmân, fils de Ziyâd*. E. I : « Maslama. »

P. 254, l. 27 : *'Abdou'l-'Hamîd*. Mss. : « 'Abdallah. »

P. 254, l. 29 : *'Hawarî, fils de Ziyâd, fils de*..... Mss. : « 'Hawarî, fils de Ziyâd, et 'Amr al-'Ataki.

P. 255, l. 18 : 'Hammâl, Mss. : حماد.

P. 257, l. 24 : *Nokhaila*. Mss. : « Hira. » La même leçon se retrouve dans la suite du récit (p. 259, l. 10; p. 260, l. 10).

P. 259, l. 11 : *Fâret*. Mss. : واسط ou وابط.

P. 261, l. 7 : *Abou-Rauba* (?) Mss. : ابرویه, ابوذبة, بوديه, ابروديه.

P. 262, l. 25 : *Waddhâ'h*. Mss. : وساح ou وشاح

P. 262, l. 27 : *Djabala, fils de Makhrama*. Mss. : « Djabâla-ben-Kharima (ou Khadîma).

P. 262, troisième ligne d'en bas : *Saïf, fils de Hânî*. Mss. : « Yousouf, fils de Hânî. »

P. 262, avant-dernière ligne : *Sowaïd*. Mss. : « Sa'id. »

P. 263, l. 2 : *Moufaddhal*. Mss. : « Fadhl. »

P. 268, avant-dernière ligne : *dix mille hommes*. E : « cinquante mille. »

P. 269, l. 14 : *Mouslim*. Mss. : « Maslama. »

P. 269, l. 16 : *Thobaït*. F, I, K, L : « Thâbit. » — E : « Moundsir », et plus loin : « Schaïb. »

P. 270, l. 8 : *Roubâs*. Mss. : « Roudbâr. »

P. 270, l. 18 : la citerne de *Bâb-Djihâd*. Les mss. portent : بنزديك چشمهٔ ازآب جهاد.

P. 270, l. 21 : *Qaïtâq*. Mss. : خندا et جبدا.

P. 270, l. 25 : *Yarsî*. Les mss. B, L, E, les seuls qui donnent ce passage, portent « Dâresi. »

P. 270, avant-dernière ligne : *Nahr ar-Rân*. Mss. : « Nahrwân. »

P. 271, l. 3 : ***Barkhebek***. Ainsi F. — E : بارخيل. — I : يارجيك. — K : پارجنك.

P. 271, l. 19 : *Yarghewâ*. Mss. : برعر, برعو, etc.

P. 272, l. 3 et 17 : ***Samandar***. Mss. : « Samarcande. »

P. 273, l. 3 : ***quarante ans***. F : « quarante-cinq. »

P. 274, l. 11 : *Djîlân*. La plupart des mss. : ختلان.

P. 275, l. 5 : ***Schirwân***. Mss. : « Schehrân », « Schehrwân », « Schehrwârân. »

P. 276, l. 21 : *Arzan*. F : ارزنجان.

P. 278, l. 1 : *Yazdak*. F : بروك. — K : يزوك.

P. 281, l. 21 : *quatre mille prisonniers musulmans*, B, E, I, L : « quarante mille. » A : quarante mille voitures renfermant des prisonniers musulmans. »

P. 281, l. 24 : ***Barzand***. Mss. : « Derbend. »

P. 288, l. 26 et 290, l. 13 : ***Kesâr***. Mss. كسال.

P. 288, l. 27 : ***à vingt parasanges de Tiflis***. F, K : « de Scheki. »

P. 289, l. 6 : ***Serîr, capitale du roi des Khazars***. A, E : سند — I : سمندر. — Les autres mss. : سرمر.

P. 290, l. 15 : ***Serîr***. Mss. : سرمر.

P. 290, quatrième ligne d'en bas : *Ghoumîk* (?) Mss. : عمى.

P. 292, l. 23 : ***Sandân***. سندان. Ainsi tous les mss.

P. 292, l. 27 : *Owaïs, fils de Madhâr* (?) A : اوش بن سياس, prince de واكر.

P. 293, chapitre LXVIII. Ce chapitre manque dans F.

P. 293, quatrième ligne d'en bas : *Asad.* E, I, etc. : « Osaïd. »

P. 297, quatrième ligne d'en bas : *Yousef* (lisez : Yousouf) *fils d''Omar.* Mss. : Yousouf, fils d''Amr. » Et toujours ainsi dans la suite.

P. 301, l. 19 : *Soulaïmân, fils de Sorâqa.* Tous les mss., sauf A, portent : « Yousouf al-Bâreqî. »

P. 304, l. 20 : *'Amr, fils d''Abd-er-Ra'hmân.* Mss. : « 'Amr (ou 'Omar), fils d''Abdou'l-'Azîz. »

P. 308, chapitre LXXI : Ce chapitre manque dans F.

P. 309, l. 21 : *Younous, fils de Salm.* Ainsi A. Les autres mss. : « Yousouf, fils de Maslama. »

P. 310, l. 9 : [*le sixième jour du mois de rabî'a second*]. Mss. : « rabî'a premier. »

P. 311, l. 6 : *deux mille hommes.* A, B, E : « vingt mille. »

P. 312, l. 15 : *Salm, fils d'A'hwaz.* B, E : « al-A'war. » — I : اخور. — A : سليم بن احور, etc.

P. 313, l. 17 : *Yezîd, fils de Walîd.* Tous les mss. : « avénement ...de son fils Yezîd. »

P. 313, l. 20 : *quarante-trois ans.* A : « Quarante-cinq. » B, E : « Quarante. »

P. 314, l. 16 : *de l'an* 127. Tous les mss. sauf A : « de l'an 128. »

P. 316, l. 9 : *'Abdou'l-Mélik, fils de Mouslim*. Quelques mss. ajoutent : « dont le père avait été tué par les Khâridjites. »

P. 319, l. 2 : *Qodaïd*. A : Qodaïd, fils de Na'm. » Les autres mss. « Qodaïd, fils de منبع ou منيع.

P. 322, l. 14 : *et restèrent en présence l'une de l'autre*... Les mss. ajoutent : « à un endroit que l'on appelle 'Hiyàdat (ou 'Hibâdat), et y creusèrent des fossés. » Je pense que ce nom est une corruption de l'arabe خنادقهم.

P. 325, l. 17 : *Yezîd, fils d''Omar, fils de Hobaïra*. Mss. : fils d''Amr, fils de Hobaïra. »

P. 326, l. 1 : *'Abdallah, fils de 'Hasan, fils de 'Hasan*... Mss. : « ... fils de Hasan, fils de 'Hosaïn. »

P. 330, l. 12 : *Asad, fils d''Abdallah*. Mss. : « Osaïd. »

P. 331, l. 15 : *cent mille hommes*. F, I, K, L: « dix mille. »

P. 332, l. 14 : *'Othmân, fils de Sofyân*. Mss. : « Sofyân (ou « Abou-Sofyân ») fils d''Othmân. »

P. 332, l. 23 et 24 : Djaloulà... 'Holwàn. Le ms. A donne aux deux endroits « Djaloulà », les autres mss. deux fois « 'Holwân. »

P. 332, dernière ligne : *Khalaf*. Mss. « ... fils de مورع, مورج, مورح, etc.

P. 333, l. 28 : *'Abd er-Ra'hmân, fils de Kethîr*. Mss. : بشر ou بسير.

P. 336, l. 4 : *Raïta, fille d''Obaïdallah*. Mss. : « fille d''Abdallah. »

P. 337, chapitre LXXVIII : Ce chapitre manque dans A et F.

P. 337, l. 15 : ***Zâb***. Mss. : ارباب.

P. 339, l. 3 : ***Manbidj***. Mss. : مرج.

P. 339, chap. LXXIX. Le commencement de ce chapitre manque dans A.

P. 340, l. 4 : Farmâ. Les mss. B, E, L, qui seuls mentionnent ce lieu, donnent روما.

P. 341, l. 1 : ***al-Makhzoumî***. Mss. : الحروب, حارث, etc.

P. 343, l. 17 : ***Abou'l-'Abbâs, de son côté,*****.....** Cet épisode ne se trouve que dans les mss. B, E.

P. 347, chapitre LXXXII. Ce chapitre manque dans F.

P. 348, l. 6 : Silân. Le ms. A, qui seul contient cette phrase, porte سلسان.

P. 348, l. 8 : ***et se rendit à Baïleqân*****.....** jusqu'à la fin du paragraphe. Au lieu de ce passage du ms. A, les autres mss. portent : « et il pacifia cette province et revint ensuite auprès d'Abou'l-'Abbâs. » Mais le texte du ms. A est très-corrompu.

P. 348, l. 11 : Guerguer (?) Ms. : كروار.

P. 348, l. 19 : [***en l'an*** 136]. Mss. : « En cette même année. »

P. 349, chapitre LXXXIII. Les détails qui suivent, à partir de ce chapitre, sur le règne d'Abou-Dja'far, se trouvent seulement dans le ms. A. Le texte, comme toujours dans ce ms., est très-corrompu. Je n'ai pu en rendre la traduction intelligible, qu'en intervertissant quelques phrases, et en suppléant d'autres entre crochets. Les mss. B, E, etc. ne donnent du règne d'Abou-Dja'far qu'un résumé, condensé en une page. Les dates de la vie et de la mort d'Abou'l-'Abbâs sont inexactes dans tous les mss. D'après A, Abou'l-'Abbâs mourut en 137, âgé de 39 ans ; d'après les autres mss., en 135, âgé de 42 ans.

P. 350, l. 1 : *Mouqâtil al-'Akkî*. Ms. : « Mouqâtil 'Alî. » Ainsi toujours dans la suite.

P. 353, l. 26 : *Abou'l-Khaçîb*. Ms. : « Son surnom était Abou'l-Khaçîb et son nom مررون.

P. 366, quatrième ligne d'en bas : *dans un bourg du territoire de Nîschâpour.....* Le ms. donne le nom de ce bourg, mais il est méconnaissable. (Il ne paraît pas devoir être ramené à اهروانه).

P. 367, l. 6 : *Soixante mille hommes*. Ms. : « Six mille. »

P. 367, l. 9 : *Djahwar, fils de Marrâr*. Ms. : جمهور بن ضراب.

P. 367, avant-dernière ligne : ...*appelés les Ravendiens, qui vinrent attaquer le calife.....* Ici, le texte est complètement corrompu.

P. 368, l. 7 : *Lorsque Mançour eut tué Abou-Mouslim*. Le ms. ajoute : « en l'an 141. »

P. 381, l. 1 : *'Omar, fils d'al-'Alâ*. Ms. « 'Amr. »

P. 394, l. 14 : *Nodsaïr, fils de Yezîd*. Ms. : « Yezid, fils de Yezîd. »

P. 395, l. 14 : *'Abdou'l-'Azîz, fils de Mottalib...* Ms. : « 'Abdallah, fils d''Abdou'l'Azîz, fils d''Abdallah. »

P. 395, l. 21 : ...*de la famille d''Owaïs...* Ms. : « nommé 'Aous, fils d''Amir. »

P. 396, l. 25 : *Salm, fils de Qotaïba*. Ms. : « *Mouslim*. »

P. 411, troisième ligne d'en bas : *'Afou'llah*. Ms. : « 'Abdallah. »

P. 415, l. 25 : *cinq mille hommes*. Ms. : « cinquante mille. »

P. 415, l. 26 : *Merwân*. Ms. : هرون.

P. 421, avant-dernière ligne : *En l'an* 147. Mss. : « 148. »

P. 430, chap. XCIII. Le règne de Mahdî est précédé, dans quelques mss., d'un récit fort embrouillé de la révolte de Moqanna' dans le Khorâsân.

P. 449, avant-dernière ligne : *Ya'qoub, fils d'al-Fadhl*. Mss. : « fils d''Aqîl. »

P. 455, l. 22 : *vingt-six ans*. Mss. : « trente-six ans. »

P. 458, l. 27 : *cinquante mille hommes*. Mss. : « cinq mille. »

P. 466, l. 13 : *'Omr*. Mss. : عقر.

P. 479, l. 28 : *et envoya le lendemain*. Mss. : « le lendemain Radjâ envoya... »

P. 486, l. 6 : *Schalâschân*. Mss. : « Balâschân. »

P. 486, l. 15 : *A'hmed, fils de Mazyad*. Mss. : « Mo'hammed. »

P. 490, l. 23 : *'Alî-ibn-'Isâ*. F, K : « 'Ali, fils de Hosaïn. »

P. 490, l. 24 : *Djâloultâ*. Mss. : « 'Holwân. »

P. 492, l. 7 : *Mo'hammed, fils d''Isâ-ibn-Nehîk*. Mss. : « 'Isâ, fils de Mo'hammed, fils de Mâhân. »

P. 508, l. 23 : *Khirâsch* (?). Mss. بوماس. A : مراس.

P. 512, l. 19 : *Mahdî, fils d''Alwân*. Mss. برعلويان. A : « fils d''Alî. »

P. 529, l. 2 : *quinze mille*. Ainsi A. Les autres mss. : « onze mille. »

P. 532, l. 26 : Adsin. Mss. : ازين.

P. 535, l. 13 : *Bokhârâ Khodâ*. Ainsi dans A. Les autres mss. : « Bokhârkhediw. »

P. 545, l. 25 : *Le dix-huitième jour*. Ainsi dans A. Les autres mss. « le dix-septième jour.

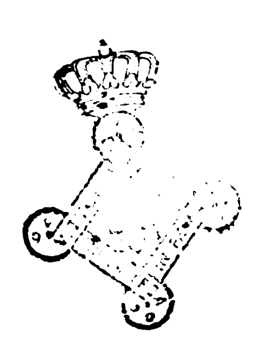


TABLE DES CHAPITRES.

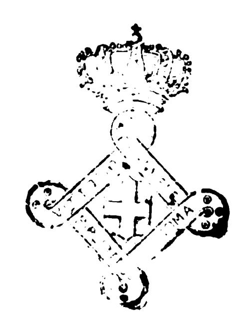


TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES QUATRE VOLUMES

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U, V

W

Y

Z

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

